00044357

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

LA VIE
DE
SAINT FRANCOIS
XAVIER
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
APOSTRE
DES INDES ET DU JAPON.

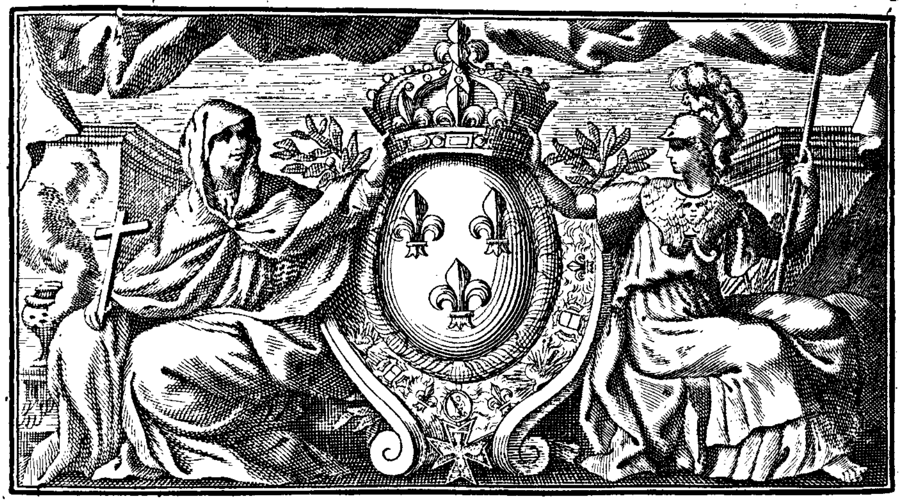
44357
LIBRAR
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC S

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

00044357



AU ROY

SIRE,

CE n'eſt pas l'hiſtoire du Vainqueur des Perſes & des Indiens que je pre-

sente à VOSTRE MAJESTÉ: *c'est quelque chose, si je l'ose dire, de plus digne d'Elle. C'est la vie de l'Apostre des Indes & du Japon, qui a étendu le Royaume de* JESUS-CHRIST *au-delà des conquestes d'Alexandre, & qui a surpassé en courage Alexandre mesme.*

Ce seul trait du caractere de Saint François Xavier me fait esperer, SIRE, *que mon ouvrage ne vous sera pas desagréable. Les Heros aiment à entendre parler de la vertu héroïque; & un Prince magnanime comme Vous doit se plaire naturellement au recit des actions d'un homme qui avoit le cœur plus grand que le monde.*

Il falloit un zele aussi ardent & aussi pur que le sien pour traverser tant

de mers orageuses, & pour parcourir tant de terres barbares sans nul interest que celuy de Dieu. Il faut, SIRE, *une pieté aussi généreuse que la vostre pour travailler constamment à réparer ou à maintenir l'honneur des Autels, lors que vous estes au comble de la grandeur, & qu'il semble que vous n'ayiez plus de gloire à aquerir.*

VOSTRE MAJESTÉ *ne se contente pas d'éteindre peu à peu l'hérésie dans son Royaume, par tous les moyens que l'amour de la Religion peut inspirer au Fils Aisné de l'Eglise: Elle envoye des Missionnaires dans l'Orient au secours des Catholiques Armeniens qui implorent sa protection, & Elle veut bien faire des presens au Sophi de Perse, pour procurer à ces peuples le libre exer-*

cice de leur foy, en leur ménageant les bonnes graces de leur Souverain.

Une action si religieuse est plus belle, SIRE, *que la prise des places, & la conqueste des provinces dont la force de vostre bras, ou la terreur de vostre nom vous a rendu maistre. Mais les desseins de* VOSTRE MAJESTÉ *ne se terminent pas là: son intention est que les successeurs de Xavier fassent, s'il se peut, toute l'Asie & Chrestienne & Catholique.*

Que ne feront-ils point, SIRE, *en marchant sur les traces d'un Apostre qui a soumis des Nations innombrables à l'empire de la Croix & à l'obéïssance du Saint Siege? Que ne feront-ils point sous les auspices d'un Monarque Conquerant qui peut tout, & dont la moderation seule borne la puissance?*

Au reste, SIRE, *le Heros chrestien dont je vous offre la vie a des relations particulieres à* VOSTRE MAJESTÉ. *Non seulement il a esté gagné à Dieu, & il s'est consacré au salut des ames dans la Capitale de vos Etats, mais encore il est né sujet de vos illustres Ayeuls. La Navarre qui l'a veû naistre l'année que mourut Ferdinand Roy d'Arragon & de Castille, appartenoit de droit aux François en ce temps-là, comme elle leur appartient aujourd'huy: tellement que c'est à la France, & non à l'Espagne, que les Indes & le Japon doivent leur Apostre.*

Mais VOSTRE MAJESTÉ *sçait-elle bien que nous devons sa personne sacrée aux mérites de ce grand Saint? Anne d'Austriche d'heureuse mémoire,*

aprés vingt ans de sterilité, eût recours au Ciel avec plus de ferveur que jamais, pour attirer sur la France la benediction celeste, & on a sceû d'elle-mesme qu'elle invoqua particulierement Saint François Xavier.

Il estoit juste, SIRE, *que le Saint qui avoit eû pendant sa vie le don des miracles par excellence, contribuast à la naissance d'un Prince dont le Regne devoit estre rempli de merveilles, & qui devoit se faire admirer de toute la terre par la sagesse de sa conduite, par la justice de ses loix, & par toutes les qualitez de sa personne.*

Aprés cela, je ne doute pas que VOSTRE MAJESTÉ *ne s'interesse un peu à la gloire de l'Apostre du nouveau Monde; & je me flate mesme*

qu'Elle ne trouvera pas mauvais qu'en faisant paroistre sous son nom auguste la vie de Saint Xavier, je prenne la liberté de publier que je suis avec un tres-profond respect,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble, tres-obéïssant, & tres-fidelle serviteur & sujet,
DOMINIQUE BOUHOURS,
de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

APRE'S avoir donné au public la Vie de Saint Ignace, je n'ay pû me dispenser d'écrire celle de Saint François Xavier. Outre qu'il estoit juste que le fils suivist le pere, il m'a semblé que ces deux Saints ayant eû tant de liaison ensemble, l'histoire de l'Apostre des Indes & du Japon feroit encore mieux connoistre le Fondateur de la Compagnie de JESUS. D'ailleurs une infinité de personnes, mesme du monde & de la cour, ont témoigné un si grand desir d'avoir en nostre langue une histoire complette de Saint Xavier, que j'ay crû qu'on me sçauroit gré de mon travail, & qu'en satisfaisant à ma dévotion particuliere, je ferois plaisir au public.

Les memoires sur lesquels j'ay travaillé m'ont fourni tout ce que je pouvois souhaiter pour la perfection de mon ouvrage, en ce qui regarde la verité & les ornemens de l'histoire. Car sans parler de Tursellin & d'Orlandin, j'ay leû exactement Lucena & Bartoli. Le premier a écrit en Portugais, & son livre a pour titre, *Historia da vida do Padre Francisco de Xavier, e do que fizeram na India os Religiosos da Companhia de JESU.* Il dit qu'il a eû entre les mains les copies authentiques des informations qui furent faites par l'ordre de Jean III. Roy de Portugal sur les actions du bienheureux Pere Xavier, & les originaux de plusieurs lettres écrites des Indes sur le mesme sujet, lesquels se gardent encore aujourd'huy dans les archives du College de Coimbre. Pour Bartoli, si connu par ses Ouvrages, & qui est un des meilleurs Ecrivains d'Italie, il a tiré des archives de la maison Professe de Rome, & des actes de la Canonisation ce qu'il dit du Saint dans la premiere partie de l'histoire de la Compagnie de JESUS, intitulée, L'ASIE.

AVERTISSEMENT.

Quoy-que ces deux Hiſtoriens ayent ramaſſé en quelque façon tout ce qui ſe peut dire ſur Saint François Xavier, je n'ay pas laiſſé de voir ce que les autres en ont écrit ; & j'ay leû principalement le livre de Nicremberg, intitulé *Claros Varones*, l'Hiſtoire des Indes de Maffée & celle de Jarric, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique du Japon de Solier, l'Hiſtoire Caſtillane des Miſſions que les Peres de la Compagnie de Jesus ont faites en l'Inde Orientale & aux Royaumes de la Chine & du Japon compoſée par Loüis de Guzman, & enfin l'Hiſtoire Portugaiſe des voyages de Fernand Mendez Pinto.

Mais comme Saint François Xavier a écrit luy-meſme une partie des choſes qui luy ſont arrivées aux Indes & au Japon, je me ſuis fort attaché à ſes lettres, & j'en ay tiré des lumieres qui ne m'ont pas peu ſervi à éclaircir la verité. Ces lettres m'ont fourni auſſi dequoy rendre la narration plus animée & plus touchante, en faiſant quelquefois parler le Saint, & meſlant ſes ſentimens avec ſes actions.

J'avois preſque achevé mon ouvrage, lors que j'ay receû d'Italie & d'Eſpagne deux Vies de Saint François Xavier que je n'avois point encore veûës : l'une fort nouvelle, écrite en Italien par le Pere Joſeph Maſſei ; l'autre plus ancienne, écrite en Eſpagnol par le Pere François Garcia. Je n'ay gueres trouvé dans ces deux livres que ce que j'avois remarqué ailleurs : mais j'ay pris beaucoup de plaiſir à les lire, tant ils ſont écrits correctement & poliment chacun en ſa langue.

Au reſte, de tous les Hiſtoriens que je viens de citer, il n'y a que l'Auteur de la nouvelle vie Italienne qui n'ait pas ſuivi l'erreur commune touchant l'âge de Saint François Xavier, que les autres, faute d'avoir ſceû préciſément l'année & le jour de ſa naiſſance, font plus vieux de dix ans qu'il n'eſtoit, pour le faire naiſtre

vers le temps que Vasco de Gama découvrit les Indes Orientales.

Le P. Maffei s'est reglé en cela sur le P. Poussines ce sçavant homme à qui nous devons les nouvelles lettres de Saint Xavier, & qui a composé une Dissertation latine touchant l'année de sa naissance.

Petri Possini è Societate Jesu de anno natali Sancti Francisci Xaverii dissertatio. Tolosæ 1677.

Il produit dans sa Dissertation un papier latin écrit selon toutes les apparences en l'année 1585. & trouvé dans les Archives de la Maison de Dom Jean Antoine Comte de Xavier. Ce papier où il est parlé des ancestres & de la naissance du Saint, & qui est tres-probablement, ainsi que juge le P. Poussines, la minute d'une lettre écrite à Rome où estoit alors le Docteur Navarre auquel la lettre renvoye ; ce papier, dis-je, a ces paroles : *Non scitur certò annus quo natus est P. Franciscus Xaverius. Vulgò tamen invaluit, à quibusdam natum eum dici anno millesimo quadringentesimo nonagesimo-sexto.* C'est à dire, *on ne sçait pas certainement l'année que naquit le P. François Xavier. On tient néanmoins communément que quelques-uns on dit qu'il estoit né l'an mil quatre cens quatre-vingts-seize.*

Mais ces mots, *non scitur certò annus quo natus est P. Franciscus Xaverius*, sont rayez d'un trait de plume. Il y a aussi une ligne tirée sur ces autres mots, *natum eum dici anno millesimo quadringentesimo nonagesimo-sexto* ; & on a mis au dessus, *natus est P. Franciscus Xaverius anno millesimo quingentesimo sexto : le Pere François est né l'an mil cinq cens six.* On a encore écrit à la marge : *Natus est die 7. Aprilis anni 1506. il est né le 7. d'Avril de l'année 1506.*

Ce qui rend au reste ce témoignage plus solide, c'est qu'au bas de la lettre ces paroles castillanes sont écrites de la main qui a corrigé les deux endroits dont nous venons de parler : *Hallo se la razon del tiempo que el S. P. Francisco Xavier naciò, en un libro manual de su Hermano el Capitan Juan de Azpilcueta : la qual sacò de un li-*

bro de su Padre Don Juan Jasso. C'est à dire: *On a trouvé le temps que naquit le S. P. François Xavier dans le Journal de son Frere le Capitaine Jean d'Azpilcuete, qui l'avoit tiré du Journal de son pere Dom Jean Jasse.* C'est sur ce fondement qu'avant que d'avoir leû la Vie composée par le Pere Massei, je m'estois attaché au sentiment du Pere Poussines.

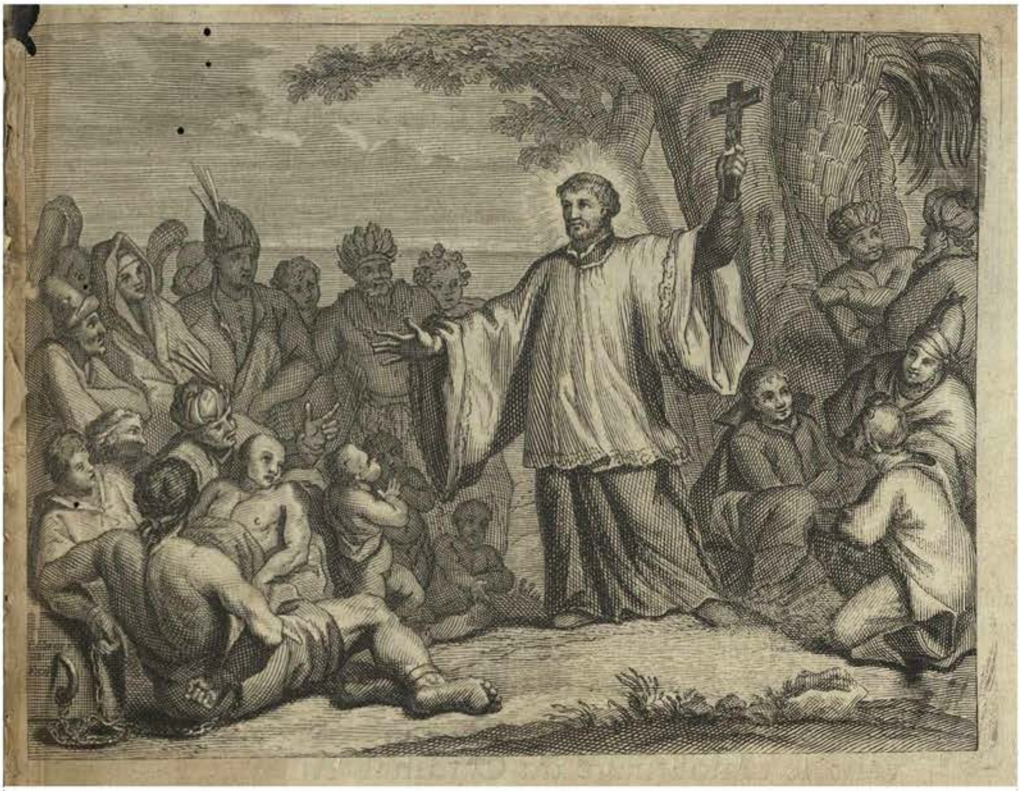
Pour ce qui regarde le jour de la mort du Saint, j'ay suivi l'opinion commune qui m'a paru la plus vraysemblable, & qui est conforme à la Bulle de la Canonisation ; car les Historiens qui parlent de luy ne s'accordent pas sur le jour qu'il mourut. Il est dit dans la Relation du voyage de Perse & des Indes Orientales, traduite de l'Anglois de Thomas Herbert: *Saint François Xavier Jesuite de Navarre mourut le 4. Décembre 1552.* Fernand Mendez Pinto Portugais dit qu'il mourut sur le minuit du Samedy, le second de Décembre de la mesme année. Une lettre manuscrite qu'on prétend estre du Chinois Antoine de Sainte Foy compagnon de Saint Xavier pour le voyage de la Chine, & laquelle m'est un peu suspecte, porte que le Saint mourut la nuit du Dimanche, sur les deux heures aprés minuit, le second de Décembre 1552. Il est certain que l'année 1552. le second de Décembre estoit un Vendredy: ainsi c'est manifestement se méprendre que de dire que Saint Xavier mourut cette année-là un Samedy ou un Dimanche, le second de Décembre.

Je craindrois qu'une Vie aussi extraordinaire que celle-cy ne choquast un peu les esprits prophanes, si la réputation de Saint François Xavier n'estoit bien établie dans le monde, & que ses miracles n'eussent toutes les marques des veritables miracles, comme a tres-bien remarqué l'Auteur qui en a fait le recueil. La mission du Saint les autorise d'abord; car estant envoyé de Dieu pour convertir les infidelles, il estoit ne-

cessaire que la foy fust plantée dans l'Orient par les mesmes voyes qu'elle l'avoit esté dans toute la terre au commencement de l'Eglise.

D'ailleurs, jamais miracles n'ont esté examinez avec plus de soin ni plus juridiquement que ceux-là. Ce ne sont pas des miracles faits en secret, & qu'on doive croire sur la parole de deux ou trois personnes interessées, ou qui peuvent estre surprises : ce sont d'ordinaire des faits publics reconnus de toute une ville, de tout un royaume, & qui ont pour témoins des peuples entiers, la pluspart Idolâtres ou Mahometans. Plusieurs de ces miracles ont duré long-temps, & il a esté aisé aux personnes incredules de s'en éclaircir. Tous ont eû des suites qui en rendent la verité incontestable, telles que sont les conversions des Royaumes & des Rois les plus ennemis du Christianisme, la ferveur admirable des nouveaux Chrestiens, & la constance héroïque des Martyrs. Mais rien peut-estre ne confirme davantage les miracles de Saint Xavier que sa sainte vie, qui a eû quelque chose de plus merveilleux que ses miracles mesmes : il falloit, ce semble, qu'un homme qui vivoit comme luy, fist ce que les autres hommes ne faisoient point ; & que s'abandonnant tout à Dieu par une entiere confiance dans les occasions les plus perilleuses, Dieu luy abandonnast en quelque façon sa toute-puissance pour le bien des ames.

CARTE
POVR LA VIE
DE S.T FRANÇOIS XAVIER
APOSTRE DES INDES ET DV IAPON
Dressée
Par le S.r Sanson d'Abbeuille Geographe
Ordinaire de sa Majesté
GRANDE TARTARIE
PARTIE DE L'ASIE
LA PERSE
LE MOGOL
LA CHINE
ISLE DU IAPON
CORÉE
NANQUIN
Canton
Isle Formose
TVNQVIN
COCHINCHINE
CAMBOIA
ARABIE
Medina
Mecca
Aden
MER DE PERSE
MER D'ARABIE
MER DE
GUZARATE
BENGALA
AGRA
GOLCONDE
L'INDE
PRESQU'ISLE DE L'INDE DE LA LE GANGE
Candea
ISLE DE CEYLAN
ISLES PHILIPPINES
MER DE LA CHINE
ORIENTAL
ISLE DE BORNEO
ISLE DE SUMATRA
ISLES DE LA SONDE
ISLE DE IAVA
ISLES MOLUQUES
Isle de Socotora
Equateur ou ligne Equinoctiale
OCÉAN INDIEN
ABISSINIE
PARTIE DE L'AFRIQUE
COSTE DE ZANGUEBAR
ZANGUEBAR
ROYAVME DE MOZAMBIQUE
Melinde
Isle Ste Marie
Isle de Mascarenhas
ISLE DE MADAGASCAR ou de ST. LAURENT
LES CAFRES
Cap de Bonne Esperance
OCEAN ETHIOPIEN
GOA
ROYAVME DE BISNAGAR
CANARA
MALABAR
MER DE L'INDE
Cananor
Calicut
Cochin
Coulan
Trauancor
Negapatan
Meliapor
ISLE DE CEYLAN



LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE PREMIER.

J'ENTREPRENS d'écrire la Vie d'un Saint qui a renouvellé dans le dernier ſiecle ce qui s'eſt fait de plus merveilleux à la naiſſance de l'Egliſe, & qui a eſté luy-meſme une preuve vivante de la verité du

Christianisme. On verra dans les actions d'un seul homme le nouveau Monde converti par la vertu de la prédication & par celle des miracles ; les Rois idolâtres de l'Orient réduits avec leurs Royaumes sous l'obéïssance de l'Evangile ; la Foy florissante au milieu de la Barbarie ; & l'autorité de l'Eglise Romaine reconnuë des Nations les plus éloignées, qui ne sçavoient gueres ce que c'estoit que l'ancienne Rome.

Sa naissance. L'homme Apostolique dont je parle est François Xavier Religieux de la Compagnie de JESUS, & l'un des premiers disciples de Saint Ignace de Loyola. Il estoit Navarrois, & suivant le témoignage du Cardinal Antoine Zapata qui a examiné sa noblesse sur des titres fort asseûrez, il tiroit son origine du sang des Rois de Navarre.

Il eût pour pere Dom Jean Jasse, Seigneur de mérite, tres-entendu dans le maniment des affaires, & qui tenoit une des premieres places du Conseil d'Etat sous le regne de Jean III.

Sa mere se nommoit Marie Azpilcuete Xavier, & estoit heritiere de ces deux familles les plus illustres du Royaume. Car Dom Martin Azpilcuete chef de sa maison, & moins renommé par les belles actions de ses ancestres que par sa propre vertu, épousa Jeanne Xavier fille unique, & toute l'esperance de sa race. Il n'eût d'elle que Marie dont nous venons de par-

ler, une des plus accomplies perſonnes de ſon temps.

Cette fille également belle & ſage eſtant mariée à Dom Jaſſe devint mere de pluſieurs enfans : le cadet de tous fut François, dont j'écris la vie. Il naſquit au chaſteau de Xavier l'an 1506. le ſeptiéme d'Avril. Ce chaſteau qui eſt au pied des Pyrenées à ſept ou huit lieuës de Pampelune, appartenoit depuis environ deux cens cinquante ans à la maiſon de ſa mere : ſes ayeuls maternels l'avoient obtenu du Roy Thibaud I. du nom, en récompenſe des ſervices ſignalez qu'ils avoient rendus à la Couronne de Navarre ; & c'eſt de-là qu'ils prirent le nom de Xavier en la place de celuy d'Aſnarez qui eſtoit le nom de leur famille.

On fit porter à François le meſme nom de Xavier auſſi-bien qu'à quelques uns de ſes freres, de peur qu'un nom ſi glorieux qui ſe terminoit en une ſeule femme ne s'éteigniſt avec elle.

Ses qualitez naturelles, & ſes premieres études.

La Providence qui avoit choiſi François Xavier pour la converſion d'une infinité de peuples, luy donna toutes les qualitez naturelles que demande l'employ d'un Apoſtre. Il avoit le corps robuſte, la complexion vive & ardente, un génie ſublime & capable des plus grands deſſeins, un cœur intrépide, beaucoup d'agrément en ſon exterieur, ſur tout l'humeur gaye, complaiſante, & propre à ſe faire aimer ; avec cela néanmoins

une extréme horreur de tout ce qui peut blesser la pureté, & une forte inclination pour l'étude.

Son pere & sa mere qui menoient une vie chrestienne luy inspirerent la crainte de Dieu dés son enfance, & eûrent un soin particulier de son éducation. Il ne fut pas plustost en âge d'apprendre quelque chose, qu'au lieu d'embrasser la profession des armes à l'exemple de ses freres, il se tourna de luy-mesme du costé des lettres. Comme il avoit la conception aisée, la memoire heureuse, l'esprit penétrant, il avança extrémement en peu d'années.

Quand il sceût bien la langue latine, & qu'on reconnut que la science estoit toute sa passion, on l'envoya à l'Université de Paris qui estoit la plus célebre de l'Europe, & où toute la Noblesse d'Espagne, d'Allemagne, & d'Italie venoit étudier.

Il vint à Paris dans sa dix-huitiéme année, & il étudia d'abord en philosophie. On ne sçauroit croire avec quelle ardeur il devora les premieres difficultez de la logique. Quelque disposition qu'il eust pour des conoissances si subtiles & si épineuses, il travailloit sans relasche, afin de surpasser tous ses compagnons, & jamais écolier peut-estre ne joignit ensemble tant de facilité & tant de travail.

Son pere veut le retirer de Paris, & ce

Xavier ne pensoit qu'à devenir un excellent philosophe, lors que son pere qui avoit

une famille nombreuse, & qui estoit de ces gens de qualité dont le bien n'égale pas toûjours la naissance, songea à le retirer des études aprés l'y avoir entretenu honnestement un an ou deux. Il communiqua sa pensée à Magdelaine Jasse sa fille Abbesse du couvent de Sainte Claire de Gandie, fameux pour l'austerité de sa regle, & établi par de saintes Religieuses Françoises que le malheur des guerres avoit obligé d'abandonner leur païs, & de chercher un azile au Royaume de Valence. qui l'en détourna.

Magdelaine avoit esté en sa jeunesse fille d'honneur & favorite de la Reine Catholique Isabelle. L'amour de la solitude & de la croix luy fit quitter la Cour d'Arragon, & renoncer tout-à-fait aux plaisirs du monde. Ayant choisi pour le lieu de sa retraite le monastere d'Espagne le plus réformé, elle s'appliqua avec beaucoup de ferveur aux exercices de la penitence & de l'oraison, & devint dés son noviciat un modele de la perfection Religieuse.

Durant le cours de sa vie elle eût de grandes communications avec Dieu, & un jour il luy fit connoistre qu'elle devoit mourir d'une mort tres-douce; qu'au contraire, une de ses Religieuses estoit destinée à un genre de mort tres-affreux. Ce que Dieu prétendoit par là n'estoit pas tant de réveler à l'Abbesse ce qui arriveroit, que de luy donner lieu d'exercer un acte heroïque de charité. Elle comprit ce que

le Ciel vouloit d'elle, & demanda aussitost l'échange.

Dieu luy accorda ce qu'il luy avoit inspiré de demander, & l'asseûra mesme par une nouvelle révelation qu'il avoit exaucé ses vœux. Elle découvrit à son confesseur ce qui s'estoit passé entre Dieu & elle, & le temps verifia tout. Car la Sœur dont il s'agissoit mourut sans estre malade, & parut avoir en mourant un avant-goust de la joye des Saints ; au lieu que l'Abbesse fut frapée d'une maladie horrible qui fit tomber tout son corps par pieces, & qui luy causa de tres-cruelles douleurs, moins sensibles toutefois que les peines interieures dont Dieu l'affligea en mesme temps. Elle souffrit ces maux avec beaucoup de soumission & de patience, fort persuadée qu'il y avoit en tout cela quelque chose de divin.

Au reste dés ses premieres années de Religion le don de prophetie éclata en elle si visiblement, qu'on ne douta pas qu'elle ne fust remplie de l'esprit de Dieu ; & il semble qu'elle laissa en partage à ses filles ses lumieres prophetiques : car depuis sa mort les Religieuses de Gandie prédirent plusieurs choses qui se verifierent par l'évenement, & entre autres le mauvais succés de la guerre d'Alger, dont le Duc de Borgia Viceroy de Catalogne avertit de leur part Charles-Quint, lors que tout se préparoit pour une si grande entreprise.

Ce fut ſix ans avant la mort de Magdelaine que Dom Jaſſe ſon pere luy écrivit ſur le ſujet de Xavier. Dés qu'elle eût receû la lettre elle fut éclairée d'enhaut, & ſuivant la lumiere divine elle répondit à Dom Jaſſe, qu'il ſe donnaſt bien de garde de rappeller ſon frere François, quelque dépenſe qu'il falluſt faire pour l'entretenir dans l'Univerſité de Paris : que c'eſtoit un vaiſſeau d'élection, deſtiné à eſtre l'Apoſtre des Indes, & que ce ſeroit une des plus fortes colomnes de l'Egliſe. Ces lettres ſe ſont conſervées long-temps, & ont eſté veûës de pluſieurs perſonnes qui ont dépoſé la verité juridiquement dans le procés de la canonization du Saint.

Il continuë ſes études, & enſeigne la philoſophie.

Dom Jaſſe receût la réponſe de ſa fille comme un oracle du Ciel, & ne penſa plus à retirer ſon fils des études. Xavier continua donc ſa philoſophie : il y réüſſit de ſorte, qu'ayant ſoûtenu des theſes à la fin du cours avec un applaudiſſement général, & eſtant enſuite paſſé maiſtre és Arts, on le jugea digne d'enſeigner la philoſophie luy-meſme. Son eſprit parut plus que jamais dans ce nouvel exercice, & il s'aquit une haute réputation en interpretant publiquement Ariſtote. Les loûanges que tout le monde luy donnoit ſatisfaiſoient extrémement ſa vanité : il eſtoit bien-aiſe d'augmenter la gloire de ſon nom par la voye des lettres, tandis que ſes freres le rendoient de jour en

jour plus illuſtre par celle des armes ; & il ſe flatoit que le chemin qu'il avoit pris le meneroit à quelque choſe de grand.

Mais Dieu avoit bien d'autres penſées que Xavier, & ce n'eſtoit pas pour des grandeurs periſſables que la Providence l'avoit conduit à Paris. Lors que ce jeune maiſtre de philoſophie commença ſon cours, Ignace de Loyola qui avoit renoncé au monde, & formé le plan d'une compagnie ſçavante toute dévoûée au ſalut des ames, vint en France pour achever ſes études que les traverſes qu'il eût en Eſpagne aprés ſa converſion l'obligerent d'interrompre.

Ignace de Loyola tâche de le gagner à Dieu.

Il ne fut pas long-temps dans l'Univerſité de Paris, ſans entendre parler de Xavier, ni ſans le connoiſtre. Ce Profeſſeur Navarrois qui enſeignoit au College de Beauvais, mais qui demeuroit au College de Sainte Barbe avec Pierre le Févre Savoyard, parut à Ignace tres-propre pour le miniſtere évangelique auſſi-bien que ſon compagnon. Afin de les gagner plus aiſément l'un & l'autre, il ſe logea avec eux, & ne manqua pas de les exhorter à la perfection chreſtienne.

Le Févre qui eſtoit docile, & qui n'aimoit pas le monde, ſe rendit ſans peine : mais Xavier qui eſtoit fier de ſon naturel, & qui avoit la teſte remplie de penſées ambitieuſes, réſiſta fort au commencement. La conduite & les maximes d'Ignace qui vivoit en pauvre, & qui n'eſtimoit

n'estimoit que la pauvreté, le faisoient passer pour une ame basse dans l'esprit de ce jeune gentilhomme. Aussi Xavier le traitoit-il avec beaucoup de mépris, se moquant de luy à toute heure, & taschant en toutes manieres de le rendre ridicule.

Ignace ne laissoit pas dans les rencontres de representer à Xavier l'importance de l'affaire du salut par ces paroles de Nostre Seigneur : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers, & de perdre son ame ?* Mais voyant qu'il ne pouvoit rien sur un cœur plein de l'amour de soy-mesme, & aveuglé de l'éclat d'une fausse gloire, il s'avisa de le prendre par son foible.

Aprés s'estre réjoüi plus d'une fois avec luy des rares talens que la nature luy avoit donnez, & l'avoir loüé principalement de son bel esprit, il se mit à luy chercher des écoliers pour le faire valoir par la foule de ses auditeurs : il les luy menoit jusques dans sa classe, & en les presentant il faisoit toûjours l'éloge du maistre.

Xavier estoit trop vain pour ne pas recevoir agréablement les loüanges de quelque part qu'elles vinssent ; & il avoit aussi le cœur trop bien-fait pour ne pas sentir les bons offices d'un homme qu'il traitoit si mal : il en fut d'autant plus touché, qu'il croyoit les meriter moins. Il apprit en mesme temps que celuy qui avoit l'air d'un homme de néant, & dont la

personne sembloit si abjecte, estoit d'une des plus nobles maisons de Guypuscoa; que son courage répondoit à sa naissance; & que le seul amour de Dieu luy avoit fait choisir un genre de vie si éloigné de sa condition & de son humeur. Cela luy fit regarder Ignace avec d'autres yeux, & le porta mesme à entendre sans répugnance des discours qui choquoient toutes ses inclinations naturelles, comme si la qualité & la vertu de celuy qui parloit eust donné de l'agrément & du poids à ses paroles.

Sur ces entrefaites l'argent ayant manqué à Xavier, ainsi qu'il arrive quelquefois aux étrangers qui sont éloignez de leur païs, Ignace qui venoit de faire un voyage en Flandre & en Angleterre, d'où il avoit apporté de grosses aumosnes, l'assista dans un besoin si pressant, & acheva de gagner par là ses bonnes graces.

Il est préservé de l'héresie.

L'héresie de Luther commençoit à se répandre par l'Europe; & c'estoit un artifice des Lutheriens d'avoir dans les Universitez Catholiques des gens de leur secte qui insinuassent peu à peu les nouvelles opinions aux écoliers & aux maistres. Plusieurs sçavans d'Allemagne estoient venus à Paris dans ce dessein-là, mais sous prétexte de seconder les intentions de François I. qui vouloit rétablir les lettres en France. Ils débitoient leurs erreurs d'une maniere qui les rendoit tres-plausibles, & ils s'attachoient sur tout aux jeunes gens qui avoient le plus d'esprit.

Xavier naturellement curieux prenoit plaisi à ces nouveautez, & il s'y seroit laissé aller de luy-mesme, si Ignace ne l'eust retenu. C'est ce qu'il écrivit un peu aprés à son frere aisné Dom Azpilcuete par Ignace mesme qui fit un voyage en Espagne pour les raisons que nous avons dites ailleurs; & voicy les termes de sa lettre qui méritent d'estre rapportez.

« Non seulement il m'a secouru par luy-mesme « & par ses amis dans les necessitez où je me suis « trouvé; mais ce qui est bien plus important, il « m'a retiré des occasions que j'ay eû de faire a- « mitié avec des gens de mon âge pleins d'esprit « & de politesse qui ne respiroient que l'héresie, « & qui cachoient la corruption de leur cœur « sous des dehors agréables. Luy seul a rompu « des commerces si dangereux où je m'engageois « imprudemment, & m'a empesché de suivre ma « facilité naturelle, en me découvrant les piéges « que l'on me tendoit. Quand Dom Ignace ne « m'auroit rendu que ce service, je ne sçay com- « ment je pourrois m'aquiter envers luy, ni mes- « me luy témoigner ma reconnoissance. Car en- « fin sans luy je ne me serois jamais défendu de « ces jeunes hommes tres-honnestes en apparen- « ce, & tres-corrompus dans le fond de l'ame. «

Lib. 1. Ep. 1. Novarum.

On peut conclure d'un témoignage si authentique que Xavier bien loin de porter la Foy à des peuples idolâtres, l'auroit peut-estre perduë, s'il n'estoit tombé entre les mains d'un

compagnon du caractere d'Ignace qui abhorroit tout ce qui sentoit l'hérésie, & qui avoit un discernement admirable pour reconnoistre les héretiques sous quelque masque qu'ils parussent.

Ce n'estoit pas assez de préserver Xavier de l'erreur : il falloit le détacher tout-à-fait du monde. Ces dispositions favorables encouragerent Ignace à poursuivre son dessein, & luy donnerent lieu d'esperer un heureux succés. Ayant un jour trouvé Xavier plus docile qu'à l'ordinaire, il luy répeta ces paroles plus fortement que jamais : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers, & de perdre son ame ?* Il luy dit ensuite qu'un cœur aussi noble & aussi grand que le sien ne devoit pas se borner aux vains honneurs de la terre ; que la gloire seule du ciel estoit l'objet legitime de son ambition ; & que le bon sens vouloit qu'on préferast ce qui dure éternellement à ce qui passe comme un songe.

Il change de vie.

Xavier entrevit alors le néant des grandeurs mondaines, & se sentit mesme touché de l'amour des choses celestes. Mais ces premieres impressions de la grace ne firent pas tout leur effet sur le champ : il repassa souvent en luy-mesme ce que luy avoit dit l'homme de Dieu ; & ce ne fut qu'aprés de serieuses réflexions, qu'aprés bien des combats interieurs, que vaincu enfin par la force des veritez éternelles, il

prit une ferme résolution de vivre selon les maximes de l'Evangile, & de marcher sur les pas de celuy qui luy avoit fait connoistre son égarement.

Il se mit donc sous la conduite d'Ignace, à l'exemple de le Févre qui vivoit déja saintement, & qui brûloit du zele des ames. Les conseils d'un directeur si éclairé faciliterent à Xavier le chemin de la perfection qui luy estoit inconnu : il apprit de son nouveau maistre que le premier pas qu'on doit faire quand on veut se convertir tout-de-bon, est de travailler à vaincre la passion qui nous domine davantage. Comme l'amour de la gloire avoit le plus d'empire sur luy, il ne pensa dés les premiers jours qu'à s'humilier, & à se confondre dans la veûë de son néant & de ses pechez. Mais comme il sceût qu'on ne pouvoit abbatre l'orgueïl de l'esprit sans matter la chair, il entreprit de dompter son corps par le cilice, par le jeusne, & par les autres rigueurs de la penitence.

Quand le temps des vacances fut venu il fit les Exercices spirituels que ses leçons de philosophie l'avoient empesché de faire plustost : les Exercices dont je parle sont ceux qu'Ignace inspiré de Dieu avoit composez à Manreze, & dont j'ay tracé le plan dans la vie de ce Saint Instituteur de la Compagnie de JESUS.

Il commença sa retraite avec une ferveur excessive, jusqu'à passer quatre jours entiers

Sa retraite, & son entiere conversion.

ſans prendre nulle nourriture. Les choſes divines occupoient jour & nuit toutes ſes penſées: & un ancien memoire fait foy qu'il ſe preſentoit à l'oraiſon les mains & les pieds liez, ou pour marquer qu'il ne vouloit plus agir que par le mouvement de l'eſprit divin, ou pour ſe traiter luy-meſme comme on traite dans l'Evangile l'homme qui oſa paroiſtre en la ſalle des nopces ſans la robe nuptiale.

C'eſt en méditant à loiſir les grandes veritez du Chriſtianiſme, & ſur tout les myſteres de Noſtre Seigneur ſelon la methode d'Ignace, qu'il fut changé tout-à-fait en un autre homme, & que l'humilité de la croix luy parut plus belle que toute la gloire du monde. Ces nouvelles veûës luy firent refuſer ſans peine un canonicat de Pampelune qu'on luy offrit alors, & qui eſtoit tres-conſiderable pour le revenu & pour l'honneur. Il forma encore dans ſa ſolitude le deſſein de glorifier Dieu par toutes les voyes poſſibles, & de s'employer toute ſa vie au ſalut des ames.

C'eſt pourquoy ayant achevé le cours de philoſophie qu'il enſeignoit, & qui dura trois ans & demi ſelon la couſtume de ce temps-là, il étudia en theologie par le conſeil d'Ignace, dont il eſtoit le diſciple déclaré.

Cependant Ignace qui ſe ſentoit appellé à la Terre-Sainte pour la converſion des Juifs & des Infidelles, s'ouvrit là-deſſus à Xavier, com-

me il avoit déja fait à le Févre & à quatre autres jeunes hommes fort sçavans qui avoient embrassé sa forme de vie.

Tous sept résolurent d'un commun accord de s'engager par des vœux exprés à quiter leurs biens & à faire le voyage de Jerusalem, ou en cas que dans un an ils ne trouvassent point la commodité de passer la mer, à s'aller jetter aux pieds du Souverain Pontife pour servir l'Eglise en quel lieu du monde il luy plairoit de les envoyer.

Il se consacre à Dieu par des vœux.

Ils firent ces vœux à Montmartre le jour de l'Assomption de Nostre-Dame l'an 1534. Ce lieu saint qui a esté arrosé du sang des Martyrs, & où leurs cendres reposent encore, inspira une dévotion particuliere à Xavier, & luy fit mesme concevoir un desir ardent du martyre.

Vers la fin de l'année suivante, il partit de Paris avec le Févre, Laynez, Salmeron, Rodriguez, Bobadilla & trois autres Theologiens que le Févre avoit gagnez en l'absence d'Ignace, qui pour des raisons importantes fut obligé de prendre les devants, & qui les attendoit à Venise.

Ce qui luy arrive dans le voyage de Venise.

Un peu avant leur départ Xavier que sa ferveur emportoit quelquefois trop loin, s'estoit lié les bras & les cuisses avec de petites cordes pour se punir de je ne sçay quelle complaisance qu'il avoit eûë en sautant & en courant mieux

que les jeunes gens de ſon âge ; car il eſtoit fort agile, & de tous les jeux d'écolier il n'avoit gueres aimé que les exercices du corps.

Quoy-que les cordes fuſſent fort ſerrées, il crut qu'elles ne l'empeſcheroient pas de marcher : mais à peine fut-il en chemin, qu'il ſentit d'extrémes douleurs. Il ſouffrit ſon mal le mieux qu'il put, & le diſſimula juſqu'à ce que les forces luy manquerent. Le mouvement luy avoit fort enflé les cuiſſes, & avoit meſme fait entrer les cordes ſi avant dans la chair, qu'elles ne paroiſſoient preſque plus : de ſorte que les chirurgiens à qui ſes compagnons le firent voir, dirent nettement que les inciſions qu'on pourroit faire ne ſerviroient qu'à augmenter ſes douleurs, & que le mal eſtoit incurable.

Dans une conjoncture ſi faſcheuſe le Févre, Laynez, & les autres eûrent recours à Dieu, & ce ne fut pas inutilement. Dés le lendemain Xavier trouva en s'éveillant les cordes tombées, ſes cuiſſes ſans aucune enfleûre, & ſeulement les marques des cordes ſur la chair. Ils rendirent tous des actions de graces au Ciel du ſoin que la Providence prenoit déja d'eux ; & quelque mauvais que fuſſent les chemins en une ſaiſon tres-rude, ils continuerent leur voyage avec allegreſſe.

Xavier ſervoit ſes compagnons en toutes rencontres, & les prévenoit toûjours par des devoirs de charité ; ſoit qu'eſtant naturellement

officieux

officieux & plein de feu, il fuſt plus prompt à rendre ſervice ; ſoit que ſa gueriſon miraculeuſe le rendiſt encore plus obligeant & plus charitable envers ceux qui l'avoient obtenuë par leurs prieres.

Dés qu'ils eûrent gagné Veniſe, ils ne ſoupirerent tous qu'aprés les ſaints lieux. Ignace, qu'ils furent ravis de revoir, & qu'ils reconnoiſſoient pour leur pere, fut d'avis qu'en attendant qu'ils allaſſent recevoir la benediction du Pape pour le voyage de Jeruſalem, chacun d'eux s'employaſt en des œuvres de miſericorde dans les hoſpitaux de la Ville.

L'hoſpital des Incurables fut le partage de Xavier : non content de s'occuper tout le jour à panſer les playes des malades, à faire leurs lits, & à leur rendre d'autres ſervices plus bas, il paſſoit les nuits entieres auprés d'eux. Mais ſes ſoins ne ſe bornoient pas au ſoulagement du corps. Quoy-qu'il ne ſceuſt gueres d'Italien, il parloit tres-ſouvent de Dieu, & il exhortoit ſur tout les plus libertins à la penitence, en leur faiſant comprendre le mieux qu'il pouvoit, que ſi leurs maladies corporelles eſtoient incurables, celles de leurs ames ne l'eſtoient pas ; que quelque énormes que fuſſent nos crimes, nous devions avoir toûjours confiance en la miſericorde de Dieu ; & que les pecheurs n'avoient qu'à vouloir ſincerement ſe convertir pour obtenir la grace de leur converſion.

Ce qu'il fait à Veniſe.

C

Un de ces malades avoit un ulcere qui faisoit horreur à voir, & dont la puanteur estoit encore plus insupportable que la veûë. Personne n'osoit presque approcher de ce miserable; & Xavier sentit une fois beaucoup de répugnance à le servir : mais il se souvint en mesme temps de la maxime d'Ignace, qu'on n'avançoit dans la vertu qu'autant qu'on se surmontoit soy-mesme, & que l'occasion d'un grand sacrifice estoit une occasion précieuse, qu'il ne falloit pas laisser échaper. Fortifié de ces pensées & animé par l'exemple de Sainte Catherine de Sienne qui luy revint en l'esprit, il embrasse le malade, il attache sa bouche sur l'ulcere qui luy faisoit bondir le cœur, & il en succe le pus : au mesme moment toute sa répugnance cessa, & depuis il n'eût peine à rien; tant il importe de se vaincre bien une bonne fois.

Il va à Rome, & retourne à Venise.

Deux mois se passerent dans ces exercices de charité. Aprés quoy il se mit en chemin pour Rome avec les autres disciples d'Ignace qui demeura seul à Venise. Ils eûrent beaucoup à souffrir dans leur voyage : les pluyes furent continuelles; & le pain leur manqua souvent, lors que leurs forces estoient épuisées. Xavier animoit les autres, & se soûtenoit luy-mesme par l'esprit apostolique dont Dieu le remplit deslors, & qui luy faisoit desja aimer les fatigues & les souffrances.

Estant arrivé à Rome, son premier soin fut de visiter les Eglises, & de se consacrer au ministere évangelique sur le sepulcre des saints Apostres. Il eût occasion de parler plus d'une fois devant le Pape. Car toute la troupe ayant esté introduite au Vatican par Pierre Ortiz, ce docteur Espagnol qui les avoit connus à Paris, & que l'Empereur avoit envoyé à Rome pour l'affaire du mariage de Catherine d'Arragon Reine d'Angleterre; Paul III. qui aimoit les lettres, & qui se faisoit entretenir durant la table par de sçavans hommes, voulut que ces Estrangers, dont on luy avoit tant loüé la capacité, le vinssent voir plusieurs jours de suite, & qu'en sa presence ils traitassent tous divers points de theologie.

Aprés avoir receû la benediction du Saint Pere pour le voyage de la Terre-Sainte, & obtenu pour ceux qui n'estoient point prestres la permission de recevoir les Ordres sacrez, ils retournerent à Venise. Xavier y fit vœu de pauvreté & de chasteté perpetuelle avec les autres entre les mains de Jerosme Veralli Nonce du Pape, & ayant repris son poste dans l'hospital des Incurables, il y continua jusqu'au temps de l'embarquement les exercices de charité que le voyage de Rome l'avoit contraint d'interrompre.

Cependant la guerre qui s'alluma entre le Turc & les Venitiens rompit le commerce du

Levant, & ferma la porte de la Terre-Sainte: tellement que le navire des Pelerins de Jerusalem ne partit point cette année-là, comme il avoit fait les autres. Xavier en eût un sensible déplaisir; & ce qui le toucha davantage, c'est qu'outre qu'il perdoit l'esperance de voir les lieux consacrez par la presence & par le sang de Jesus-Christ, il crut perdre encore l'occasion de mourir pour son divin maistre. Il s'en consola néanmoins dans la veûë des ordres de la Providence: mais en mesme temps, pour se rendre plus utile au prochain, il se disposa à recevoir la prestrise, & il la receût avec des sentimens de pieté, de frayeur, & de confusion qui ne se peuvent exprimer.

Il se prépare à sa premiere Messe.

La Ville luy sembla peu propre pour se préparer à sa premiere Messe. Il alla chercher un lieu solitaire, où estant separé de tout commerce des hommes, il ne fust occupé que de Dieu seul; & il trouva prés de Monselice, bourgade peu éloignée de Padoûë, une maison couverte de chaume, abandonnée, & toute en ruine. Ce fut là qu'il passa quarante jours exposé aux injures de l'air, couchant sur la dure, chastiant rudement son corps, jeusnant tous les jours, & ne vivant que d'un peu de pain qu'il mendioit aux environs; mais goustant toutes les douceurs du Paradis dans la contemplation des veritez de la Foy. Comme sa cabane ne luy representoit pas mal l'étable de Bethleem, il se

proposoit souvent l'extréme pauvreté de l'enfant JESUS pour le modele de la sienne, & il se disoit à luy-mesme, que puis que le Sauveur des hommes avoit manqué de tout, ceux qui travailloient au salut des ames ne devoient posseder rien en ce monde.

Quelque agréable que luy fust sa solitude, les quarante jours expirez il la quitta pour instruire les villages & les bourgs voisins, principalement Monselice où le peuple estoit fort grossier, & avoit peu de connoissance des devoirs du Christianisme. Le serviteur de Dieu faisoit des instructions tous les jours; & sa mine penitente autorisoit toutes ses paroles : si-bien qu'à le voir seulement on ne doutoit pas que ce ne fust un homme venu du desert pour enseigner le chemin du ciel. Il s'occupa de la sorte deux ou trois mois : car quoy-qu'il n'y eût plus d'apparence qu'aucun navire fist voile à la Terre-Sainte, Ignace & ses disciples qui s'estoient obligez d'attendre une année entiere les occasions qui pourroient se presenter, ne voulurent point sortir des terres de la République avant la fin de l'année, pour n'avoir rien à se reprocher sur leur vœu.

Xavier ainsi disposé, & par la retraite & par les occupations exterieures, dît enfin sa premiere Messe à Vicenze, où Ignace fit venir tous ses compagnons; & il la dît avec une telle abondance de larmes, que ceux qui y assisterent ne purent retenir leurs larmes eux-mesmes.

Il dit sa premiere Messe, & tombe malade.

Sa vie auſtere & laborieuſe jointe à une dévotion ſi ſenſible qui fait quelquefois trop d'impreſſion ſur le corps, altera ſa conſtitution robuſte, en ſorte qu'il tomba malade peu de jours aprés ſa premiere Meſſe. On le porta à un des hoſpitaux de la ville. L'hoſpital eſtoit ſi plein & ſi pauvre, que Xavier y eût ſeulement la moitié d'un fort méchant lit, & encore fut-ce dans une chambre ouverte de tous les coſtez. La nourriture ne valoit pas mieux que le logement, & jamais malade ne fut plus dépourveû des ſecours humains ; mais en récompenſe le ciel ne luy manqua pas.

Saint Jeroſme luy apparoiſt.

Il eſtoit tres-dévot à Saint Jeroſme, & il avoit eû ſouvent recours à ce Bienheureux docteur de l'Egliſe pour entendre les paſſages difficiles de l'Ecriture. Le Saint luy apparut une nuit tout reſplendiſſant de gloire, & le conſola dans ſa maladie : il luy déclara pourtant qu'une plus grande tribulation l'attendoit à Boulogne, où un de ſes compagnons & luy paſſeroient l'hiver ; que quelques-uns d'eux iroient à Padoûë, quelques-uns à Rome, les autres à Ferrare, & les autres à Sienne.

Cette apparition fortifia tellement Xavier, qu'il guerit bientoſt : néanmoins ſoit qu'il l'euſt ſuſpecte en quelque façon, ou qu'il cruſt devoir la cacher, il n'en parla point alors. Mais ce qui arriva au meſme temps fit bien voir qu'elle venoit de Dieu. Car Ignace qui ne ſçavoit rien de ce

qui avoit esté révelé à Xavier, ayant assemblé ses disciples, leur dit que puis que la porte de la Terre-Sainte leur estoit fermée, il ne falloit pas differer davantage à aller offrir leur service au Pape; qu'il suffisoit que quelques-uns d'eux y allassent tandis que les autres se disperseroient dans les principales Universitez d'Italie pour inspirer la crainte de Dieu aux écoliers, & pour s'associer de jeunes hommes d'esprit. Ignace nomma justement les Universitez que Saint Jerosme avoit marquées, & celle de Boulogne écheût en partage à Xavier & à Bobadilla.

Dés qu'ils furent arrivez à Boulogne, Xavier alla dire la Messe au tombeau de Saint Dominique; car il honoroit particulierement ce glorieux Fondateur d'un Ordre qui a pour sa fin la prédication de l'Evangile.

Il va à Boulogne, & y fait beaucoup de fruit.

Une fille tres-dévote nommée Isabelle Casalini jugea en le voyant à l'autel que c'estoit un homme de Dieu; & je ne sçay quel mouvement interieur la porta à parler au Prestre étranger aprés la Messe. Elle fut si édifiée & si ravie de l'entretien de Xavier, qu'elle avertit aussitost son oncle chez qui elle logeoit, du tresor qu'elle venoit de découvrir.

Jerosme Casalini qui estoit un Ecclesiastique tres-considerable par sa noblesse & par sa vertu, alla chercher le Prestre Espagnol sur le témoignage de sa niece; & l'ayant trouvé à l'hospital, il le pressa tant de venir loger chez luy,

que Xavier ne put honneſtement s'en défendre. Mais le ſaint homme ne voulut jamais accepter la table de celuy dont il avoit accepté la maiſon : il mendioit ſon pain de porte en porte ſelon ſa couſtume, & ne vivoit que de ce qu'on luy donnoit par aumoſne dans la ville.

Tous les jours, aprés avoir célebré les divins myſteres dans l'Egliſe de Sainte Luce dont Caſalini eſtoit Curé, il y entendoit les confeſſions de toutes les perſonnes qui ſe preſentoient. Il viſitoit enſuite les priſons & les hoſpitaux, faiſoit le catechiſme aux enfans, & preſchoit au peuple.

A la verité il parloit tres-mal, & ſon langage n'eſtoit qu'un jargon meſlé d'Italien, de François & d'Eſpagnol : mais il parloit avec tant de force, & les choſes qu'il diſoit eſtoient ſi ſolides, qu'on ne regardoit ni à ſon accent ni à ſes paroles. Ses auditeurs l'écoutoient comme un homme deſcendu du ciel, & dés qu'il avoit fini ſa prédication, ils s'alloient jetter à ſes pieds pour ſe confeſſer.

Il retombe malade, & ne laiſſe pas de preſcher.

Ces travaux continuels durant un hiver fort rude le firent retomber malade, & il le fut beaucoup plus alors qu'il ne l'avoit eſté auparavant, comme pour verifier la prédiction de Saint Jeroſme. Car il eût une fiévre quarte tres-maligne & tres-opiniaſtre, qui le jetta dans une extréme langueur, & qui l'amaigrit tellement, qu'il paroiſſoit un ſquelette. Cependant tout foible

foible & tout décharné qu'il estoit, il ne laissoit pas de se traisner aux places publiques, pour exciter les passans à la penitence : quand la voix luy manquoit, son visage pasle, où l'image de la mort estoit peinte, parloit pour luy, & sa presence seule faisoit des fruits admirables.

Jerosme Casalini profita si bien des instructions & des exemples du saint homme, qu'il parvint en peu de temps à une haute sainteté. Comme il l'observoit de prés, il ne cessoit point de l'admirer, ainsi qu'il disoit luy-mesme : & c'est de ce vertueux Ecclesiastique qu'on a sceû principalement que Xavier ayant travaillé tout le jour, passoit la nuit en priere ; que disant le vendredy la messe de la Passion, il fondoit en larmes & estoit souvent ravi en esprit ; qu'il parloit peu, mais que toutes ses paroles estoient pleines de sens & d'onction.

Il est appellé à Rome par le Pere Ignace, & y travaille avec succés.

Lors que Xavier s'employoit ainsi à Boulogne, il fut appellé à Rome par le Pere Ignace, qui s'estoit desja presenté au Pape pour luy offrir son service & celuy de ses compagnons. Paul III. agréa les offres de ces nouveaux ouvriers, & voulut qu'ils commençassent dans Rome à prescher sous l'autorité du Saint Siége. Les principales églises leur furent assignées pour cela, & on donna à Xavier celle de Saint Laurent *in Damaso*.

Comme la fiévre quarte le quitta enfin, &

que ses forces revinrent, il prescha avec plus de vigueur & plus de vehemence que jamais. La mort, le jugement, & l'enfer estoient le sujet ordinaire de ses discours. Il proposoit ces veritez terribles simplement, mais d'une maniere si touchante, que le peuple qui venoit en foule à ses sermons sortoit toûjours de l'église gardant un profond silence, & songeant bien moins à loûër le Prédicateur qu'à se convertir.

La famine qui desola Rome alors donna lieu aux dix Prestres étrangers de soulager une infinité de miserables qui languissoient sans aucun seçours dans les places de la Ville. Xavier fut le plus ardent à leur chercher des lieux de retraite, & à leur procurer des aumosnes pour les faire subsister: il les portoit luy-mesme sur ses épaules aux maisons qui leur estoient destinées, & leur rendoit là tous les services imaginables.

L'occasion de la mission des Indes.

Cependant Jacques Govea Portugais, qui avoit connu Ignace, Xavier, & le Févre à Paris, & qui estoit Principal du College de Sainte Barbe lors qu'ils y demeuroient tous trois ensemble, estant venu à Rome pour des affaires importantes dont le Portugal le chargea, & voyant les fruits que faisoient ces Prestres de sa connoissance, manda au Roy Jean III. ce qu'il luy avoit desja mandé de Paris sur le bruit commun, que des hommes comme ceux-là, sçavans, humbles, charitables, brûlans du zele des

âmes, infatigables au travail, amateurs de la croix, & qui ne cherchoient que la plus grande gloire de Dieu, estoient tout propres à planter la Foy dans les Indes Orientales. Il ajoûtoit que si on vouloit avoir de ces excellens ouvriers, il ne falloit qu'en demander au Souverain Pontife qui disposoit d'eux absolument.

Jean III. le plus religieux Prince de son siecle écrivit là-dessus à son Ambassadeur Dom Pedro Mascaregnas, & luy ordonna d'obtenir du Pape pour le moins six de ces hommes apostoliques dont parloit Govea. Le Pape ayant entendu la proposition de Mascaregnas, renvoya l'affaire au Pere Ignace qu'il consideroit desja extrémement, & qui avoit presenté depuis peu à Sa Sainteté le plan du nouvel Ordre que luy & ses compagnons vouloient établir.

Ignace qui ne se proposoit pas moins que de réformer toute la terre, & qui voyoit les besoins pressans de l'Europe que l'héresie infectoit de tous costez, répondit à Mascaregnas que de dix qu'ils estoient il ne pouvoit luy en donner que deux tout au plus. Le Pape approuva cette réponse, & voulut qu'Ignace fît le choix luy-mesme. Ignace nomma donc Simon Rodriguez Portugais, & Nicolas Bobadilla Espagnol. Le premier estoit occupé à Sienne, & l'autre dans le Royaume de Naples suivant les intentions du Saint Pere. Quoy-que Rodriguez eust la fiévre quarte quand il fut rappellé de

Sienne, il ne laissa pas de s'embarquer peu de temps aprés sur un navire de Lisbonne qui partoit de Civita-vecchia, & il emmena avec luy Paul de Camerin, qui s'estoit joint à eux depuis quelques mois.

Pour Bobadilla, à peine eût-il gagné Rome, qu'il tomba malade d'une fiévre continuë ; & on peut dire que son mal fut un coup du Ciel, qui en avoit destiné un autre que luy à la mission des Indes. Car ce qui semble quelquefois un hazard, ou un effet purement naturel dans la vie des hommes, est une disposition de la Providence divine, qui va par des voyes secretes aux fins qu'elle se propose, & qui prend plaisir à exécuter ses desseins d'une maniere également douce & forte.

Il est nommé pour la mission des Indes.

Mascaregnas qui quittoit son Ambassade, & qui vouloit mener en Portugal le second missionnaire qu'on luy avoit promis, estoit à la veille de son départ lors que le missionnaire arriva. Ignace voyant Bobadilla hors d'estat de se mettre en chemin, pensa devant Dieu à remplir sa place, ou plustost à choisir celuy que Dieu mesme avoit éleû. Un rayon celeste l'éclaira d'abord, & luy fit connoistre que François Xavier estoit ce vaisseau d'élection. Il l'appelle au mesme moment, & tout rempli de l'esprit divin, *Xavier*, luy dit-il, *j'avois nommé Bobadilla pour les Indes: mais le Ciel vous nomme aujourd'huy, & je vous l'annonce de la part du Vicaire de*

Jesus-Christ. Recevez l'employ dont Sa Sainteté vous charge par ma bouche, comme si Jesus-Christ vous le presentoit luy-mesme; & réjoûïssez-vous d'y trouver de quoy satisfaire ce desir ardent que nous avions tous de porter la Foy au-delà des mers. Ce n'est pas icy seulement la Palestine, ni une province de l'Asie; ce sont des terres immenses, & des royaumes innombrables; c'est un monde entier: il n'y a qu'un champ si vaste, qui soit digne de vostre courage & de vostre zele. Allez, mon frere, où la voix de Dieu vous appelle, où le Saint Siége vous envoye, & embrasez tout du feu qui vous brûle.

Xavier attendri & confus du discours d'Ignace répondit les larmes aux yeux & la rougeur sur le front, qu'il ne pouvoit assez s'étonner qu'on pensast à un homme aussi foible & aussi lasche que luy, pour un employ qui ne demandoit pas moins qu'un Apostre; qu'il estoit pourtant prest d'obéïr aux ordres du Ciel, & qu'il s'offroit de bon cœur à tout pour le salut des Indiens. Ensuite faisant éclater la joye qu'il sentoit au fond de l'ame, il dit confidemment à son Pere Ignace, que ses vœux estoient accomplis; que depuis long-temps il soupiroit aprés les Indes sans oser le dire; & qu'il esperoit recevoir des terres idolâtres la grace de mourir pour Jesus-Christ, que la Terre-Sainte luy avoit refusée.

Il ajousta dans le transport où il estoit, qu'il voyoit enfin clairement ce que Dieu luy avoit

Dieu luy fait connoistre que la mission

des Indes le regarde.

montré plusieurs fois sous des figures mysterieuses. En effet Xavier songeoit la nuit tres-souvent qu'il portoit sur ses épaules un grand Indien fort noir ; & ces songes le fatiguoient de telle sorte, qu'il gemissoit & soupiroit en dormant comme s'il eust souffert beaucoup, & qu'il eust esté hors d'haleine, jusques-là que ses gemissemens & ses soupirs éveilloient ceux qui couchoient dans la mesme chambre que luy: & une nuit le Pere Laynez s'estant éveillé, luy demanda ce qu'il avoit à se plaindre ; Xavier conta sur le champ son songe à Laynez, & dît mesme qu'il en suoït à grosses goutes.

Outre cela, il vit une fois durant son sommeil, ou dans une extase, de vastes mers pleines de tempestes & d'écueïls, des isles desertes, des terres barbares, & par tout la faim, la soif, & la nudité avec des travaux infinis, des persecutions sanglantes, & des dangers de mort évidens.

A cette veüë il s'écria, *Encore plus, Seigneur, encore plus ;* & le Pere Simon Rodriguez entendit distinctement ces paroles : mais quelques instances qu'il fît pour sçavoir ce qu'elles signifioient, il ne le sceût point alors, & Xavier ne luy en révela le mystere qu'en s'embarquant pour les Indes.

Ces idées dont Xavier avoit l'imagination remplie, le faisoient parler à toute heure du nouveau Monde & de la conversion des infi-

deles : il n'en parloit point au reste que son visage ne s'enflammast, & que les larmes ne luy vinssent aux yeux. C'est le témoignage que rendit de luy le Pere Jerosme Domenec, qui avant que d'entrer en la Compagnie l'avoit pratiqué à Boulogne, & avoit lié avec luy une amitié tres-étroite.

Comme Xavier ne fut averti pour le voyage des Indes que la veille du départ de Mascaregnas, il n'eût que le temps qu'il falloit pour faire raccommoder sa soutane, pour dire adieu à ses amis, & pour aller baiser les pieds au Saint Pere.

Il prend congé du Pape, & ce que le S. Pere luy dit.

Paul III. ravi de voir sous son Pontificat la porte ouverte à l'Evangile dans les Indes Orientales, le receût avec une bonté toute paternelle, & l'excita à prendre des sentimens dignes d'une si haute entreprise, luy disant pour l'encourager, que la Sagesse éternelle nous donne toûjours de quoy soûtenir les emplois où elle nous destine, quand mesme ils seroient au dessus des forces humaines; qu'à la verité il trouveroit bien des occasions de souffrir, mais que les affaires de Dieu ne réüssissoient que par la voye des souffrances, & qu'on ne devoit prétendre à l'honneur de l'Apostolat qu'en suivant les traces des Apostres, dont la vie avoit esté une croix & une mort continuelle; que le Ciel l'envoyoit sur les pas de l'Apostre des Indes Saint Thomas à la conqueste des ames; qu'il travaillast généreusement à fai-

re revivre la Foy dans les terres où ce grand Apostre l'avoit plantée, & que s'il luy falloit répandre son sang pour la gloire de Jesus-Christ, il s'estimast heureux de mourir martyr.

Il semble que Dieu parla luy-mesme par la bouche de son Vicaire, tant ces paroles firent d'impression sur l'esprit & sur le cœur de Xavier. Elles le remplirent d'une force toute divine ; & en répondant à Sa Sainteté, il fit paroistre avec une humilité profonde une telle grandeur d'ame, que Paul III. eut deslors comme un présage certain des évenemens merveilleux qui arriverent dans la suite. Aussi le Saint Pere, aprés luy avoir souhaité une speciale assistance de Dieu dans tous ses travaux, l'embrassa tendrement plus d'une fois, & luy donna une tres-ample benediction.

Il part de Rome.

Xavier partit en la compagnie de Mascaregnas le 15. de Mars de l'année 1540. sans autre equipage qu'un bréviaire. En disant le dernier adieu au Pere Ignace, il se jetta à ses pieds, & luy demanda humblement sa benediction. Et en prenant congé de Laynez, il luy mit entre les mains un petit memoire qu'il avoit écrit & signé. Ce memoire qui se conserve encore à Rome, porte qu'il approuve autant qu'il dépend de luy la regle & les constitutions qui seront dressées par Ignace & par ses compagnons ; qu'il élit Ignace général, & le Févre au defaut d'Ignace ; qu'il se consacre à Dieu par les trois

vœux de pauvreté, de chasteté, & d'obéïssance dans la Compagnie de JESUS pour le temps qu'elle sera érigée en Religion avec l'autorité Apostolique.

C'est ce qui s'attendoit au premier jour, & ce qui se fit avant la fin de l'année d'une maniere presque miraculeuse, ainsi qu'on peut voir dans la vie de Saint Ignace.

Le voyage de Rome à Lisbonne fut toûjours par terre, & dura plus de trois mois. On avoit donné un cheval à Xavier par l'ordre de l'Ambassadeur : mais dés qu'on fut en chemin ce cheval devint commun. Le Pere descendoit souvent pour soulager les valets qui suivoient à pied, ou changeoit de cheval avec ceux qui n'estoient pas bien montez. Aux hostelleries il se faisoit le valet de tout le monde, & pansoit quelquefois les chevaux par un excés de ferveur qui luy fit oublier en ces rencontres la dignité de son caractere. Il cedoit sa chambre & son lit aux gens qui n'en avoient point, & ne couchoit gueres qu'à terre ou sur la paille dans une écurie; toûjours gay au reste, & tenant des discours agréables qui faisoient rechercher sa compagnie, mais y meslant toûjours quelque chose qui édifioit les maistres & les serviteurs, & qui inspiroit des sentimens de pieté aux uns & aux autres. Ce qu'il fait durant le voyage.

Ils allerent par Laurette, où ils demeurerent plus de huit jours, & aprés ils continue- Il écrit au Pere Ignace.

rent leur chemin par Boulogne. Xavier écrivit delà au Pere Ignace, & il le fit en ces termes.

Lib. 1. Ep. 2. Nov.

„ J'ay receû le saint jour de Pasques la lettre „ que vous m'avez écrite, & que vous m'avez en- „ voyée dans le paquet de Monsieur l'Ambassa- „ deur: Dieu seul sçait quelle a esté ma joye en „ la recevant. Comme je ne crois pas que nous „ traitions jamais ensemble sur la terre que par „ lettres, ni que nous nous voyions qu'au ciel, „ il faut que durant le peu de temps qui nous „ reste à vivre en ce lieu de bannissement, nous „ nous consolions l'un l'autre par des lettres fort „ frequentes. Je seray de mon costé tres-exact: „ car estant persuadé de ce que vous me dîtes si „ sagement à mon départ, qu'il doit y avoir un „ commerce reglé & une correspondance mutuel- „ le entre les colonies & les metropoles ainsi „ qu'entre les filles & les meres, j'ay résolu en „ quelque païs du monde que je sois ou que soit „ avec moy une partie de nostre Societé, d'avoir „ des liaisons étroites avec vous & avec les Peres „ de Rome, & de vous mander de nos nouvelles „ le plus en détail qu'il sera possible.

„ J'ay pris mon temps pour voir le Cardinal „ Invrea, comme vous me l'aviez ordonné, & je „ l'ay entretenu à loisir. Il m'a receû avec beau- „ coup de bonté, & m'a offert tres-honnestement „ son credit pour nous tous. Au mileu de l'en- „ tretien que nous avons eû ensemble, je me suis

jetté à ſes pieds, & je luy ay baiſé la main au nom de toute la Compagnie : autant que je puis juger par ſes paroles, il approuve fort noſtre maniere de vivre..

Pour Monſieur l'Ambaſſadeur, il me comble de tant de graces, que je ne finirois jamais, ſi je voulois vous les raconter ; & je ne ſçay comment je pourrois ſouffrir tous les bons offices qu'il me rend, ſi je n'eſperois de les payer dans les Indes aux dépens de ma vie meſme. Le dimanche des Rameaux j'entendis ſa confeſſion; & celle de pluſieurs de ſes domeſtiques ; je les communiay enſuite dans la ſainte chapelle de Laurette, où je dîs la meſſe : je les confeſſay encore, & leur donnay la communion le jour de Paſques. L'Aumoſnier de Monſieur l'Ambaſſadeur ſe recommande fort à vos prieres ; il me promet de venir avec moy aux Indes. Je ſuis icy plus occupé à confeſſer que je n'eſtois à Rome dans Saint Loüis. Je ſaluë de tout mon cœur tous nos Peres, & ſi je ne les nomme pas chacun par leur nom, je les prie de croire que ce n'eſt pas manque de ſouvenir. De Boulogne le 31. de Mars 1540.

Voſtre frere & ſerviteur en Jeſus-Chriſt,
FRANÇOIS.

Toute la ville de Boulogne ſe remua au paſſage du Pere Xavier : elle luy eſtoit tres-affectionnée, & le regardoit en quelque ſorte com-

me ſon Apoſtre. Les petits & les grands voulurent le voir : la pluſpart luy découvrirent l'état de leur conſcience : pluſieurs s'offrirent à luy pour aller aux Indes : tous pleurerent en le voyant partir, & penſant qu'ils ne le reverroient jamais. Jeroſme Caſalini Curé de Sainte Luce, qui l'avoit logé l'année précedente, fut celuy qui luy témoigna plus d'amitié : il l'obligea encore de prendre ſa maiſon ; & c'eſt dans ſon égliſe que Xavier oüït les confeſſions d'une infinité de perſonnes.

Ce qui arriva de remarquable dans la ſuite du voyage de Liſbonne.

Il arriva durant le reſte du voyage deux ou trois choſes aſſez remarquables. Un des domeſtiques de l'Ambaſſadeur, celuy qui préparoit les logemens dans les lieux où paſſoit le train, homme violent & brutal, ayant eſté repris par ſon maiſtre pour n'avoir pas bien fait un jour ſon devoir, s'emporta furieuſement dés qu'il fut hors de la preſence de Maſcaregnas. Xavier l'entendit, & ne luy dit rien ſur le champ de peur de l'irriter davantage. Mais le lendemain, quand cét homme eut pris les devants ſelon ſa couſtume, il le ſuivit à toute bride. Il le rencontra abbatu ſous ſon cheval qui eſtoit tombé du haut d'un rocher, & qui avoit crevé en tombant : *Miſerable*, luy dît-il, *que ſeriez-vous devenu ſi vous eſtiez mort de cette cheûte ?* Ce peu de paroles luy fit reconnoiſtre ſon emportement, & en demander pardon à Dieu de bon cœur. Xavier eſtant deſcendu en-

ſuite de cheval, le mit deſſus, & le conduiſit à pied juſqu'au giſte.

Un autre jour l'Ecuyer de Maſcaregnas ayant voulu paſſer à cheval une petite riviere aſſez profonde & aſſez rapide, le courant de l'eau l'emporta avec ſon cheval, & tout le monde le crut perdu. Xavier touché du peril où eſtoit le ſalut d'un homme mondain qui avoit eſté appellé de Dieu à la vie Religieuſe, & qui n'avoit pas ſuivi le mouvement de la grace, ſe mit en priere pour luy : l'Ambaſſadeur qui aimoit fort ſon Ecuyer, s'y mit auſſi, & y fit mettre tous ſes gens. A peine eut-on imploré le ſecours du Ciel, que l'homme & le cheval qui commençoient à ſe noyer revinrent ſur l'eau, & furent portez au bord de la riviere. On tira l'Ecuyer tout paſle & à demy-mort. Dés qu'il eut recouvré ſes ſens, Xavier luy demanda qu'elles penſées il avoit eûës eſtant ſur le point de perir. Il avoûa franchement que la Religion où Dieu l'appelloit s'eſtoit preſentée à ſon eſprit, & qu'il avoit eû un tres-grand ſcrupule d'avoir negligé l'occaſion de ſon ſalut. Il proteſta enſuite, ainſi que Xavier raconte luy-meſme en une de ſes lettres, que dans ce moment fatal les remords de ſa conſcience & les jugemens de Dieu ſur les ames infideles à leur vocation, luy avoient fait plus de peine que toute l'horreur de la mort. Il parloit des ſupplices éternels d'une maniere vive & ardente, comme s'il les euſt

experimentez, & qu'il fust revenu de l'enfer. Il disoit mesme souvent au rapport du Saint, que par un juste chastiment du Ciel, ceux qui pendant leur vie ne se disposoient point à la mort, n'avoient pas le temps de penser à Dieu quand la mort les surprenoit.

L'Ambassadeur & tous ses gens ne douterent pas que les mérites du saint homme n'eussent sauvé l'Ecuyer : mais Xavier croyoit que c'estoit un effet de la pieté de l'Ambassadeur, & c'est ce qu'il manda au Pere Ignace : » Nostre Seigneur a bien voulu exaucer les prieres ferventes » que son serviteur Mascaregnas luy a faites les » larmes aux yeux pour la vie de ce miserable » dont nous n'esperions plus rien, & qui a esté » delivré de la mort par un miracle manifeste.

Au passage des Alpes le Secretaire de l'Ambassadeur ayant mis pied à terre en un chemin difficile que les neiges empeschoient de reconnoistre, le pied luy manqua sur une pente assez roide : il roulla dans un précipice, & il auroit esté jusqu'au fond, si en tombant ses habits ne se fussent pris à des pointes de rocher où il demeura suspendu sans pouvoir se dégager ni remonter de luy-mesme. Ceux qui le suivoient coururent à luy : mais la profondeur de l'abysme effraya les plus hardis. Xavier qui survint ne balança pas un moment : il descendit dans le précipice, & tendant la main au Secretaire, l'en retira peu à peu.

Estant sortis de France, & ayant passé les Pyrenées du costé de la Navarre, lors qu'ils approchoient de Pampelune, Mascaregnas fit réflexion que le Pere François, c'est ainsi qu'on appelloit Xavier communément, ne parloit point d'aller au chasteau de Xavier qui estoit peu éloigné de leur chemin. Il l'en avertit, & l'en pressa mesme, jusqu'à luy representer que quittant l'Europe pour n'y revenir peut-estre jamais, il ne pouvoit pas se dispenser honnestement de rendre une visite à sa famille, & de dire un dernier adieu à sa mere qui vivoit encore.

Il passe auprés du chasteau de Xavier sans y aller.

Les remontrances de l'Ambassadeur ne firent aucun effet sur un homme qui depuis qu'il eut abandonné tout pour Dieu, ne crut plus avoir rien au monde, & qui d'ailleurs estoit persuadé que la chair & le sang sont ennemis de l'esprit apostolique. Il suivit le droit chemin, & dit seulement à Mascaregnas qu'il se réservoit à voir ses parens au ciel, non en passant & avec le chagrin que les adieux causent d'ordinaire, mais pour toûjours & avec une joye toute pure.

Mascaregnas avoit desja une haute idée de la vertu du Pere François : ce détachement si étrange augmenta encore l'estime qu'il avoit pour luy, de sorte qu'avant que de gagner le Portugal, il envoya un courier exprés au Roy Jean III. pour l'informer de la sainteté du second missionnaire des Indes.

Il arrive à Lisbonne, & guerit Rodriguez en arrivant.

Ils arriverent à Lisbonne vers la fin du mois de Juin. Xavier se retira à l'hospital de tous les Saints, où Rodriguez qui estoit venu par mer avoit pris son logement. Il le trouva fort abbatu de sa fievre quarte qui ne l'avoit point quitté, & il l'embrassa sur le point que l'accés luy alloit prendre. Mais soit que l'extréme joye qui saisit Rodriguez en ce moment-là dissipast l'humeur qui causoit son mal, ou que les embrassemens de Xavier eussent deslors une vertu salutaire, l'accés ne vint point, & le malade n'eut depuis aucun ressentiment de fievre.

Il est appellé à la Cour.

Trois ou quatre jours aprés ils furent appellez tous deux à la Cour. Le Roy & la Reine qui estoient ensemble receurent Xavier comme un Saint sur le rapport de Mascaregnas, & luy témoignerent toute la bienveillance possible. Ils luy firent diverses questions touchant leur genre de vie, par quelle rencontre leur nouvelle Societé s'estoit formée, & ce qu'elle s'estoit proposée d'abord pour le but de ses desseins : ils luy demanderent enfin des nouvelles de la grande persecution excitée dans Rome contre eux, & qui avoit éclaté dans toute l'Europe. Xavier répondit à tout en peu de mots, mais d'une maniere qui contenta le Roy & la Reine. L'un & l'autre approuverent fort, dit-il luy-mesme en écrivant de Lisbonne au Pere Ignace, ce que nous leur dîmes de la discipline de nos maisons, de la qualité de

Lib. 1. Ep. 3. Nov.

nos

nos ministeres, de l'esprit & du plan de tout l'institut.

Au milieu de l'entretien le Roy fit venir l'Infant Dom Juan son fils, & l'Infante Marie sa fille pour les faire voir aux deux missionnaires des Indes. A l'occasion du Prince & de la Princesse, il leur raconta par un excés de bonté combien Dieu luy avoit donné d'enfans, combien il luy en estoit mort, & ce qui luy en restoit. La conversation tourna ensuite sur l'éducation de la jeunesse; & avant que les Peres se retirassent, le Roy les pria de prendre soin de cent jeunes gentilhommes qui estoient nourris à la Cour.

Quoy-qu'un Officier du Palais eust ordre de préparer pour Xavier & pour Rodriguez un logement honneste & commode, ils retournerent à leur hospital, & y demeurerent toûjours. Ils ne voulurent pas mesme recevoir ce qui leur fut assigné de la Cour pour leur vivre : ils alloient demander l'aumosne par la Ville à certaines heures reglées, & vivoient en pauvres selon la maniere de vie qu'ils s'estoient prescrite. La vie qu'il mene à Lisbonne.

Comme l'embarquement ne se devoit faire qu'au printemps de l'année suivante, & que les hommes apostoliques ne sçavent ce que c'est que d'estre oisifs, Xavier ne se contenta pas d'instruire dans la pieté les jeunes gens dont le Roy l'avoit chargé ; il se donna luy-mesme

de l'employ, & fit à Lisbonne ce qu'il avoit fait à Venise, à Boulogne, & à Rome pendant plus de deux années. Mais outre qu'il assistoit jour & nuit les malades de l'hospital, qu'il visitoit tous les jours les prisonniers, & qu'il faisoit plusieurs fois la semaine le catechisme aux enfans, il traitoit souvent avec les principales personnes de la Cour, & les engageoit aux Exercices spirituels du Pere Ignace.

Il ne voulut pas prescher d'abord dans les églises, jugeant que les ministres de l'Evangile devoient commencer par des actions moins éclatantes, & il ne monta en chaire qu'à la sollicitation du Roy, qui l'ayant fait venir un jour au Palais, luy témoigna souhaiter de l'entendre, & luy dît que l'Evesque de Lisbonne estoit d'avis qu'il ne differast pas davantage à faire des prédications publiques.

Le Pere Simon Rodriguez travailloit de son costé au service du prochain avec la mesme methode & le mesme esprit.

Il refuse d'aller voir le Docteur Navarre son parent.

Cependant Martin d'Azpilcuete surnommé le Docteur Navarre, qui estoit oncle de Xavier du costé maternel, & qui tenoit la premiere chaire de theologie dans l'Université de Conimbre, ayant appris l'arrivée de son neveu, écrivit au Roy des lettres tres-fortes, par lesquelles il supplioit Sa Majesté de luy envoyer le Pere François. Il ajoûtoit que si on vouloit

le luy laisser jusqu'au départ de la flotte, il s'obligeroit à faire deux leçons nouvelles sans autres appointemens que les siens, l'une de droit canon, l'autre de theologie mystique; que mesme dans peu d'années il iroit joindre Xavier, & prescher l'Evangile avec luy aux idolâtres de l'Orient.

Ces lettres furent inutiles. Un homme qui n'avoit pas voulu se détourner du chemin pour rendre une visite à sa mere, n'eut garde de faire un voyage, & de quitter des occupations importantes pour voir un de ses parens. Le Roy retint Xavier dans Lisbonne à la priere de Xavier mesme, & le Pere écrivit une lettre d'excuse au Docteur Navarre qui luy en avoit écrit deux pleines d'amitié. Comme le Docteur estoit en peine de la forme de vie que son neveu avoit embrassée, Xavier luy répondit de la sorte sur ce point. Pour ce qui est de ce que vous « ajoûtez qu'on dit bien des choses de nostre « Institut, je n'ay presentement qu'un mot à vous « dire là-dessus. Il importe peu, illustre Docteur, « d'estre jugé des hommes, principalement de « ceux qui jugent avant que d'entendre & que de « connoistre. «

Lib. 1. Ep. 5. Nov.

Du reste, il luy conseilla de ne point penser aux Indes, ainsi que Navarre rapporte luy-mesme dans son Manuel. *J'aurois fini là mes jours*, dit ce sçavant homme, *si Xavier à cause de mon âge ne m'eust jugé incapable des fatigues de sa mission*,

& s'il ne m'eust écrit en partant que je me consolâsse de son absence par l'esperance de nous voir au ciel.

Le fruit de ses travaux évangeliques.

Les deux missionnaires ne travaillerent pas en vain à Lisbonne. Dés les premiers jours la dévotion se mit dans le peuple : on vit tout le monde frequenter les Sacremens dont personne ne s'approchoit gueres que le Caresme, & ce saint usage se répandit insensiblement par toutes les villes. Plusieurs qui differoient leur conversion de jour en jour se donnerent tout d'un coup à Dieu, & renoncerent mesme au siecle: les plus mortels ennemis se réconcilierent de bonne foy, & les fameuses courtisanes quitterent leur vie libertine.

Mais ce changement de mœurs éclata particulierement à la Cour. Le Roy qui avoit un grand fonds de religion & de probité se déclara le premier contre tous les vices qui infectent d'ordinaire les palais des Princes; & pour réformer peu à peu non-seulement sa maison, mais tout son Royaume, il obligea les jeunes Courtisans de se confesser tous les huit jours. Car il disoit que si les gentilhommes & les seigneurs s'accoustumoient dés leurs plus tendres années à craindre Dieu & à le servir, ils vivroient chrestiennement dans un âge plus avancé ; que si les gens de condition estoient une fois gens de bien, le peuple qui se forme toûjours sur eux, ne manqueroit pas de regler ses mœurs; & qu'ainsi la réformation de tous les

ordres de l'estat consistoit principalement dans une bonne éducation de la Noblesse.

L'exemple du Prince & des jeunes Courtisans entraisna le reste, & Xavier écrivit là-dessus au Pere Ignace en ces termes.

« Il n'y a rien de plus régulier que la Cour de Portugal : elle ressemble beaucoup plus à une société Religieuse qu'à une Cour seculiere. Le nombre des Courtisans qui se confessent & qui communient constamment tous les huit jours est si grand, que nous en sommes dans l'admiration, & que nous en rendons de continuelles actions de graces à Dieu. Nous sommes tellement occupez à confesser, que si nous estions deux fois autant que nous sommes, tous auroient abondamment de l'employ. Nous demeurons au confessional les jours entiers, & une partie de la nuit, quoy-qu'on ne laisse venir à nous que les personnes de la Cour. « *Lib. 1. Ep. 1. Nov.*

« Je me souviens d'avoir remarqué que le Roy estant à Almerin, ceux qui se rendoient auprés du Prince de tous les endroits du Royaume pour leurs affaires, comme c'est la coustume, ne se pouvoient lasser d'admirer une pratique si nouvelle, sur tout en des Courtisans ; & lors qu'ils les voyoient communier chaque dimanche & chaque feste avec beaucoup de réverence, ils estoient tout hors d'eux-mesmes. Mais la pluspart imitant ce qu'ils admiroient, s'approchoient aussi & du

» tribunal de la penitence & de la ſainte table.
» Que s'il y avoit aſſez de confeſſeurs pour enten-
» dre tous les gens qui viennent en foule à la
» Cour, on ne traiteroit de nulle affaire avec le
» Roy qu'auparavant on ne ſe fuſt bien mis avec
» Dieu.

L'accablement où eſtoient les deux ouvriers évangeliques les obligea d'accepter la nourriture qui leur avoit eſté aſſignée par l'ordre du Prince; car ils crurent employer mieux leur temps à ſervir les ames, qu'à chercher dans la Ville de quoy vivre. Ils ne laiſſoient pas neanmoins de mendier une fois ou deux la ſemaine pour entretenir toûjours l'eſprit de mortification & de pauvreté: c'eſtoit auſſi dans ces ſentimens, que prenant pour eux aſſez peu de ce qu'on leur envoyoit du Palais, ils diſtribuoient tout le reſte aux pauvres.

D'ailleurs le travail aſſidu des confeſſions les réduiſit à ne preſcher preſque plus faute de loiſir. Mais ayant bien examiné toutes choſes, ils jugerent qu'il eſtoit plus important pour le ſervice de la Majeſté divine d'adminiſtrer le Sacrement de penitence, que d'annoncer la parole de Dieu en chaire, par la raiſon que la Cour de Portugal ne manquoit pas de prédicateurs, & qu'elle avoit peu de bons confeſſeurs. C'eſt la remarque de Xavier meſme dans la lettre que nous venons de citer.

Des fruits ſi viſibles & ſi merveilleux firent

regarder les deux missionnaires comme des hommes envoyez du ciel & remplis de l'esprit de Dieu. Aussi tout le monde leur donna le surnom d'Apostres, & ce titre glorieux est demeuré à leurs successeurs dans le Portugal. Le Roy leur témoignoit en toutes rencontres une affection particuliere; & Xavier charmé des bontez du Prince en écrivit de la sorte au Pere Ignace.

La consideration où il est à Lisbonne.

« Nous tous qui sommes de la Compagnie, avons beaucoup d'obligation au Roy de la bienveillance qu'il a, soit pour vous autres qui estes à Rome, soit pour nous qui sommes icy. J'ay sceû de l'Ambassadeur Mascaregnas que Sa Majesté luy a dit, qu'elle seroit tres-aise de ramasser dans son Royaume tous tant que nous sommes de la Compagnie, quand mesme il faudroit employer une grande partie de ses revenus pour nous entretenir.

Lib. 1. Ep. 3. Nov.

« Ce bon Prince, dit Xavier dans une autre lettre, qui a une si tendre inclination pour nostre Compagnie, & qui en souhaite l'avancement comme un de nous, nous engage bien par là à luy voûër éternellement nos services; & nous serions coupables d'une horrible ingratitude, nous serions mesme indignes de vivre, si nous ne faisions une profession publique d'estre ses serviteurs, & si tous les jours de nostre vie nous ne taschions de reconnoistre par nos prieres autant qu'il est possible à nostre foi-

Lib. 1. Ep. 7. Nov.

» blesse, toutes les bontez d'un protecteur si gé-
» néreux, & d'un bienfacteur si magnifique.

L'Infant Dom Henri qui fut nommé Cardinal peu de temps aprés, & qui vint à la Couronne dans la suite des années par la mort de Dom Sebastien, n'avoit pas moins d'affection pour eux que le Roy son frere. Comme il estoit grand Inquisiteur, il donna aux Peres un pouvoir absolu en son tribunal, & leur permit de traiter librement avec tous les prisonniers de l'Inquisition.

Quelques-uns des principaux de la Cour furent si touchez de la vie apostolique de Xavier & de Rodriguez, qu'ils voulurent embrasser leur institut, comme quelques hommes doctes de la Ville avoient desja fait. Enfin tout leur réüssissoit tellement, que Xavier en avoit de l'inquietude: il s'en plaignoit quelquefois, & disoit que la prosperité estoit à craindre jusques dans les plus saintes entreprises, que la persecution valoit beaucoup mieux, & que c'estoit la plus seûre marque des disciples de Jesus-Christ.

On veut l'arrester en Portugal.

Les deux missionnaires destinez aux Indes vivoient de la sorte, & attendoient avec impatience le temps propre pour la navigation, lors que le Roy considerant tout le bien qu'ils avoient fait en si peu de temps parmi la Noblesse & parmi le peuple, songea à les retenir dans le Portugal. Il luy sembloit que l'interest de son Royaume devoit luy estre plus cher que celuy

celuy des terres étrangeres ; & que ces nouveaux ouvriers feroient plus de fruit dans un païs catholique, que dans des contrées barbares.

Pour ne rien faire toutefois que prudemment, il assembla son Conseil, & proposa la chose luy-mesme. Tous approuverent la pensée du Roy, hors l'Infant Dom Henri qui representa fortement que Xavier & Rodriguez ayant esté nommez pour le nouveau Monde par le Vicaire de Jesus-Christ, c'estoit en quelque façon troubler l'ordre de la Providence que de rompre leur voyage : qu'on devoit regarder les Indes comme le Portugal mesme, puis qu'elles avoient esté conquises par les Portugais, & qu'elles faisoient une partie de la Couronne ; que les Idolâtres estoient plus disposez à la Foy qu'on ne pensoit, & qu'ils se feroient volontiers chrestiens quand ils verroient des prédicateurs desinteressez, éloignez de l'avarice & de l'ambition.

Comme les avis des Rois prévalent toûjours, on n'eut point d'égard aux raisons de l'Infant, & il fut conclu que les deux missionnaires ne sortiroient point du Royaume. Cette résolution les affligea d'autant plus qu'ils soupiroient l'un & l'autre aprés l'Orient. Toute leur ressource fut d'écrire à Rome, & d'implorer l'assistance du Pere Ignace. Le Pere en parla au Pape, mais Sa Sainteté ne voulut rien décider

là-dessus, & remit l'affaire à la volonté des Portugais : de sorte qu'Ignace manda aux deux Peres que le Roy leur tenoit la place de Dieu, & qu'ils devoient luy obeïr aveuglément. Il écrivit en mesme temps à Dom Pedro Mascaregnas, que Xavier & Rodriguez estoient dans la disposition du Prince, & qu'ils demeureroient toûjours en Portugal si Sa Majesté le vouloit; qu'il croyoit néanmoins qu'on pouvoit prendre un temperament : c'estoit de garder Rodriguez pour le Portugal, & de laisser aller Xavier aux Indes.

On le laisse aller aux Indes, & le Roy l'entretient avant son départ.

Le Roy agréa le partage qu'Ignace avoit fait, & on s'en tint là comme si Dieu eust parlé luy-mesme. Xavier transporté de joye à cette nouvelle, loüa la bonté divine qui le choisissoit tout de nouveau pour la mission de l'Orient, ou plustost qui exécutoit ses desseins éternels malgré les contradictions des hommes.

Le temps de l'embarquement estant venu, il fut appellé un jour au Palais : le Roy l'entretint à fonds de l'état des Indes, & luy recommanda particulierement ce qui touchoit la Religion. Il le chargea mesme de visiter les forteresses des Portugais, & d'observer si Dieu y estoit servi ; de voir aussi ce qu'on pouvoit faire pour bien établir le Christianisme dans les nouvelles conquestes, & d'écrire souvent sur cela non-seulement à ses ministres, mais à sa propre personne.

Il luy presenta ensuite quatre Brefs expediez à Rome la mesme année, dans deux desquels le Souverain Pontife faisoit Xavier Nonce Apostolique, & luy donnoit des pouvoirs tres-amples pour étendre & pour maintenir la Foy en tout l'Orient. Sa Sainteté le recommandoit dans le troisiéme à David Empereur d'Ethiopie, & dans le quatriéme à tous les Princes qui possedoient les isles de la mer, ou la terre-ferme depuis le Cap de bonne Esperance jusques au-delà du Gange.

Jean III. avoit demandé ces Brefs, & le Pape les avoit accordez liberalement dans le dessein de rendre la mission du Pere François plus illustre & plus authentique. Le Pere les receût de la main du Prince avec un profond respect, & luy dit qu'autant que sa foiblesse le pourroit permettre, il tascheroit de soûtenir le fardeau dont Dieu & les hommes le chargeoient.

Peu de jours avant l'embarquement, Dom Antoine d'Ataïde Comte de Castagnera qui avoit l'intendance des provisions de l'armée navale avertit Xavier de faire un memoire des choses qui luy estoient necessaires pour le voyage, & l'asseûra de la part du Roy que rien ne luy manqueroit. *On ne manque de rien*, repartit le Pere en souriant, *quand on n'a besoin de rien. Je suis tres-obligé au Roy de sa liberalité, & je vous le suis de vos soins; mais je dois encore davantage à la Providence, & vous ne voulez pas que je m'en défie.*

Il refuse ce qu'on luy offre pour le voyage des Indes.

Le Comte de Castagnera qui avoit un ordre exprés de fournir tout abondamment au Pere Xavier, luy fit de fortes instances, & le pressa tant de prendre quelque chose, de peur, disoit-il, de tenter la Providence qui ne fait pas toûjours des miracles, que Xavier, pour ne pas paroistre opiniastre ou présomptueux, demanda quelques petits livres de pieté dont il prévoyoit qu'il auroit affaire dans les Indes, & un habit de gros drap contre les froids excessifs qu'on a à souffrir au-delà du Cap de bonne Esperance.

Le Comte étonné de ce que le Pere ne demandoit rien davantage, le supplia d'user mieux des offres qu'on luy avoit faites. Mais voyant que toutes les prieres estoient inutiles, *Vous ne serez pas tout-à-fait le maistre*, luy dît-il avec un peu de chaleur, *& du moins vous ne refuserez pas un valet dont vous ne sçauriez vous passer.*

Tandis que j'auray ces deux mains, repliqua Xavier, *je n'auray point d'autre valet. Mais la bienséance veut que vous en ayiez*, reprit le Comte: *car enfin vous avez une dignité que vous ne devez pas avilir, & il seroit honteux de voir un Legat Apostolique laver son linge au bord d'un navire, & s'apprester luy-mesme à manger. Je prétends bien*, dit Xavier, *me servir & servir les autres sans deshonorer mon caractere: pourvû que je ne fasse point de mal, je ne crains pas de scandaliser le prochain, ni de perdre l'autorité que le Saint Siége m'a commise. Ce sont ces respects humains, & ces fausses idées de*

bienséance qui ont mis l'Eglise en l'état où nous la voyons presentement.

Une réponse si positive ferma la bouche à Castagnera. Il loüa fort ensuite le Pere Xavier, & il disoit publiquement qu'il avoit eû beaucoup plus de peine à combatre ses refus, qu'à satisfaire les desirs des autres.

Le jour du départ arriva enfin, & tout estant prest pour mettre à la voile, Xavier se rendit au port avec les deux compagnons qu'il menoit aux Indes, le Pere Paul de Camerin Italien, & François Mansilla Portugais qui n'estoit pas encore prestre. Simon Rodriguez le conduisit jusques à la flotte, & c'est-là que s'embrassant tous deux tendrement, *Mon frere*, dît Xavier, *voicy les dernieres paroles que je vous diray jamais. Nous ne nous verrons plus en ce monde, souffrons patiemment nostre séparation ; car il est certain qu'estant bien unis à Dieu, nous serons unis ensemble, & que rien ne pourra nous séparer de la societé que nous avons en Jesus-Christ.*

Il part pour les Indes, & ce qu'il dit à Rodriguez en partant.

Je veux au reste pour vostre consolation, ajoûta-t-il, *vous découvrir un secret que je vous ay caché jusqu'à cette heure. Il vous souvient que lors que nous estions dans un hospital de Rome, vous m'oüistes crier une nuit*, Encore plus, Seigneur, encore plus. *Vous m'avez demandé souvent ce que cela vouloit dire, & je vous ay toûjours répondu que vous ne deviez pas vous en mettre en peine. Sçachez maintenant que je vis alors ou endormi ou éveillé, Dieu*

le sçait, tout ce que je devois souffrir pour la gloire de Jesus-Christ: nostre Seigneur me donna tant de goust pour les souffrances, que ne pouvant me rassasier de celles qui s'offroient à moy, j'en desiray davantage; & c'est le sens de ces mots que je prononçois avec tant d'ardeur, Encore plus, encore plus. *J'espere que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, & que ces desirs qu'elle m'a inspirez seront bientôst satisfaits.*

Aprés ces paroles ils s'embrasserent tout de nouveau, & se séparerent les larmes aux yeux. Dés que Rodriguez s'en fut retourné, on donna le signal pour partir, & on leva l'ancre. La flotte fit voile le 7. d'Avril de l'année 1541. sous la conduite de Dom Martin Alphonse de Sosa Vice-Roy des Indes, homme d'une probité reconnuë, & d'une experience consommée, sur tout en ce qui regardoit le nouveau Monde où il avoit passé plusieurs années de sa vie. Il voulut avoir le Pere Xavier avec luy dans la Capitane appellée Saint Jacques. Xavier entra ce jour-là qui estoit celuy de sa naissance dans sa trente-sixiéme année: il avoit demeuré huit mois entiers à Lisbonne, & il y avoit plus de sept ans qu'il estoit au nombre des disciples d'Ignace de Loyola.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE SECOND.

Par quel chemin il va aux Indes.

LORSQUE la Religion Chrestienne florissoit dans l'Asie sous les Empereurs de Constantinople, il y avoit deux chemins ordinaires & assez courts pour aller aux Indes; l'un par la Syrie sur l'Euphrate & sur le Golphe Persique; l'autre par l'Egypte sur le Golphe Arabique, dit communément la Mer Rouge. Mais depuis que les Sarasins eurent occupé ces lieux-là, les Européans Chrestiens n'y trouvant pas de seûreté, chercherent un détour pour éviter les insultes de leurs plus mortels ennemis.

Les Portugais furent les premiers qui s'aviserent de costoyer toute l'Afrique & une partie de l'Arabie & de la Perse. Par ce circuit les Indes sont éloignées du Portugal de quatre mille lieuës, & on est obligé d'essuyer deux fois les

ardeurs de la Zone Torride en passant la Ligne Equinoctiale qui coupe l'Afrique presque par la moitié.

Dom Henri fils du Roy Jean I. & le Prince de son siecle le plus sçavant dans les mathematiques, fut celuy qui tenta la découverte de ces mers, & qui entreprit de doubler le Cap de bonne Esperance, à l'occasion du commerce qu'on voulut établir entre les Portugais & le Roy d'Ethiopie appellé le Preste-Jean. L'entreprise ayant réüssi, les Rois de Portugal Alphonse V. Jean II. & Emanuël I. la poursuivirent si heureusement, qu'ils se firent peu à peu par là un chemin aux Indes.

Ses occupations dans le navire.

C'est la route que tint le Pere Xavier avec la flotte Portugaise. Il ne demeura pas oisif durant le cours de la navigation. Son premier soin fut d'arrester les desordres que l'oisiveté produit d'ordinaire sur les vaisseaux, & il commença par le jeu, qui est le seul divertissement ou plustost toute l'occupation des gens de mer.

Pour bannir les jeux de hazard qui donnent presque toûjours lieu aux querelles & aux juremens, il proposa de petits jeux innocens capables d'amuser l'esprit sans remuer trop les passions: mais quand malgré luy on joüoit aux cartes ou aux dez, il ne laissoit pas de voir joüer, afin de retenir les joüeurs par sa presence; & s'ils s'emportoient, il les ramenoit par

des

dés remontrances douces & honnestes. Il témoignoit prendre interest à leur gain ou à leur perte, & il s'offroit quelquefois de tenir leur jeu.

Il y avoit bien dans la Capitane mille personnes de toutes sortes de conditions. Le Pere se fit tout à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ, entretenant les uns & les autres de ce qui leur convenoit davantage; parlant de marine avec les matelots, de guerre avec les soldats, de commerce avec les marchands, & d'affaires d'Etat avec la Noblesse. Sa complaisance & sa gayeté naturelle le faisoient aimer de tout le monde: les plus libertins & les plus brutaux recherchoient sa conversation, & prenoient mesme plaisir à l'entendre parler de Dieu.

Il instruisoit tous les jours les matelots des principes de la Foy, que la pluspart ignoroient, ou ne sçavoient gueres bien, & il preschoit toutes les festes au pied du grand mast. Chacun profitoit des enseignemens du Prédicateur, & en peu de temps on n'oüit plus parmi eux rien qui blessast ni l'honneur de Dieu, ni la charité du prochain, ni mesme la pureté & la bienseance. Ils avoient pour luy un tres-grand respect; & d'un mot il appaisoit leurs querelles, il terminoit tous leurs differends.

Le Viceroy Dom Martin Alphonse de Sosa voulut dés les premiers jours le faire manger à

ſa table : mais Xavier l'en remercia tres-humblement, & ne véeut pendant le voyage que de ce qu'il mendioit dans le navire.

Cependant les froids inſupportables du Cap verd, & les chaleurs exceſſives de la Guinée avec l'eau douce & les viandes qui ſe corrompirent ſous la ligne, cauſerent de tres-faſcheuſes maladies. La plus commune eſtoit une fievre peſtilente accompagnée d'une eſpece de chancre qui ſe formoit dans la bouche, & qui ulceroit toutes les gencives. Les malades meſlez enſemble s'infectoient les uns les autres ; & comme on craignoit de gagner leur mal, on les auroit abandonnez, ſi le Pere François n'euſt eû pitié d'eux. Il les eſſuyoit dans leurs ſueurs, il nettoyoit leurs ulceres, il lavoit leurs linges, & il leur rendoit les ſervices les plus abjects : mais il avoit ſoin ſur tout de leurs conſciences, & ſa principale occupation eſtoit de les diſpoſer à mourir chreſtiennement.

Le Pere au reſte faiſoit tout cela eſtant incommodé d'un vomiſſement continuel & d'une extréme langueur, qui luy durerent deux mois entiers. Pour le ſoulager, Soſa luy fit donner une chambre plus grande & meilleure que celle qu'on luy avoit aſſignée d'abord : il la prit, mais il y mit les plus malades ; & pour luy, il coucha toûjours ſur le tillac, ſans autre oreiller que les cordages du navire.

Il recevoit auſſi les plats que le Viceroy luy

envoyoit de ſa table, & il les diſtribuoit à ceux qui avoient le plus beſoin de nourriture. Tant d'actions de charité le firent ſurnommer deſlors le ſaint Pere ; & ce nom luy demeura le reſte de ſes jours, meſme parmi les Mahometans & les Idolâtres.

Tandis que Xavier s'occupoit ainſi, la flotte ſuivit ſon chemin au travers des écueïls, des tempeſtes, & des courans d'eau. Aprés cinq mois de continuelle navigation, elle arriva au Mozambique vers la fin d'Aouſt.

Le Mozambique eſt un Royaume dans la coſte Orientale de l'Affrique, habité de Negres, gens barbares, mais qui ne le ſont pas toutefois tant que les Cafres leurs voiſins, à cauſe du commerce qu'ils ont perpetuellement avec les Ethiopiens & les Arabes. Il n'y a ſur la coſte aucun port où les vaiſſeaux puiſſent eſtre à l'abri des vents ; mais une petite iſle en forme un & tres-commode & tres-ſeûr.

Il arrive au Mozambique, & ce qu'il y fait.

Cette iſle qui n'eſt éloignée de la Terre-ferme que d'un mille au plus, porte le nom de Mozambique comme le Royaume. Elle eſtoit autrefois ſous la domination des Saraſins, & un Cherife More y commandoit. Les Portugais s'en rendirent maiſtres depuis, & y baſtirent une fortereſſe pour aſſeûrer le paſſage de leurs vaiſſeaux, & pour rafraiſchir leurs troupes qui s'y arreſtent ordinairement quelques jours.

L'armée de Sosa fut contrainte d'hiverner au Mozambique, non-seulement parce que la saison estoit desja fort avancée ; mais encore parce que les malades ne pouvoient plus supporter les incommoditez de la mer. Ce lieu néanmoins n'estoit pas fort propre à des personnes infirmes : l'air y est mal sain ; & cela vient de ce que la mer se répandant dans les endroits les plus bas de l'Isle au temps des grosses marées, l'eau qui s'amasse croupit & se gaste durant les chaleurs. Aussi les habitans y vivent peu, particulierement les étrangers ; & c'est ce qui a fait appeller le Mozambique la sepulture des Portugais. Outre l'intemperie naturelle de l'air, il y avoit mesme en ce temps-là une maladie contagieuse dans le païs.

Dés qu'on eut pris terre, Sosa fit transporter les malades de chaque navire à l'hospital, qui est dans l'isle, & dont les Rois de Portugal sont les fondateurs. Le Pere Xavier les suivit, & avec ses deux compagnons il entreprit de les servir tous. L'entreprise surpassoit ses forces, mais l'esprit soutient le corps dans les hommes apostoliques ; & la charité peut tout.

Animé donc d'une nouvelle ferveur, il alloit de salle en salle & de lit en lit, faisant prendre des medecines aux uns, administrant les derniers sacremens aux autres. Chacun vouloit l'avoir auprés de soy, & ils disoient que la veüe seule de son visage leur valoit mieux que tous les remedes.

Ayant passé tout le jour dans un travail continuel, il veilloit la nuit les moribonds, ou se couchoit prés des plus malades pour prendre un peu de repos ; mais son sommeil estoit interrompu à toute heure : au moindre cry, au moindre soupir, il s'éveilloit, & couroit à eux.

Il tombe malade, & ne laisse pas de servir les malades.

Tant de fatigues accablerent enfin la nature, & il tomba luy-mesme malade d'une fievre si violente & si maligne, qu'on le saigna sept fois en fort peu de temps, & qu'il fut trois jours en délire. Au commencement de son mal plusieurs personnes voulurent le retirer de l'hospital où l'infection estoit effroyable, & luy offrirent leur logis : il refusa constamment leurs offres, & leur dit qu'ayant fait vœu de pauvreté, il vouloit vivre & mourir parmi les pauvres.

Mais quand la violence du mal fut un peu passée, le Saint s'oublia luy-mesme pour songer aux autres. Quelquefois ne pouvant se soûtenir, & brûlant de la chaleur de la fievre, il visitoit ses chers malades, & les servoit autant que luy permettoit sa foiblesse. Le medecin l'ayant rencontré un jour qui alloit & venoit dans le fort de son accés, dît aprés luy avoir tasté le pouls, qu'il n'y avoit personne à l'hospital plus dangereusement malade que luy, & le pria de se donner un peu de repos, du moins jusqu'à ce que la fievre fust sur son déclin.

Je vous obéïray ponctuellement, repartit le Pere, *dés que j'auray satisfait à un devoir qui me presse: il y va du salut d'une ame, & il n'y a pas de temps à perdre*. Au mesme moment il fait porter sur son lit un pauvre garçon de l'équipage qui estoit étendu à terre sur un peu de paille avec une fievre ardente sans parole & sans connoissance. Le jeune homme ne fut pas plustost sur le lit du Saint, qu'il revint à soy. Xavier profita de l'occasion, & se couchant auprés du malade qui avoit mené une vie fort dissoluë, l'exhorta si bien toute la nuit à détester ses pechez, & à esperer en la misericorde de Dieu, qu'il le vit mourir dans de grands sentimens de douleur & de confiance.

Du reste le Pere garda la parole qu'il avoit donnée au medecin, & se ménagea ensuite davantage, de sorte que sa fievre diminua beaucoup, & s'en alla mesme tout-à-fait. Mais ses forces n'estoient pas encore revenuës, qu'il luy fallut se remettre en mer. Le Viceroy qui commençoit à se porter mal ne voulut pas demeurer plus long-temps dans un lieu si infecté, ni attendre la guerison de ses gens pour continuer son voyage. Il pria Xavier de l'accompagner, & de laisser avec les malades Paul de Camerin, & François Mansilla, qui faisoient tres-bien leur devoir dans l'hospital.

Ainsi aprés avoir fait six mois de séjour au Mozambique, ils s'embarquerent tout de nou-

veau le 15. de mars de l'année 1542. non dans le Saint Jacques sur lequel ils estoient venus, mais dans un autre vaisseau plus leger, & qui alloit mieux à la voile.

Il y a icy lieu de remarquer que le Pere, au rapport des passagers qui vinrent avec luy de Portugal au Mozambique, commença dans le navire à faire paroistre cét esprit de prophetie qu'il eut en un si éminent degré jusqu'à la fin de ses jours. Car leur entendant loüër ce vaisseau comme le bastiment le plus fort, & le mieux équipé de toute la flotte, il dît en termes formels que sa fortune seroit malheureuse. Et en effet, le Saint Jacques que le Viceroy laissa au Mozambique avec quelques autres vaisseaux, ayant repris le chemin des Indes, se brisa contre des écueïls, & fit un triste naufrage vers l'isle de Salsete.

Sa premiere prophetie verifiée par l'évenement.

Le galion qui portoit Sosa & Xavier eut le vent si favorable qu'en deux ou trois jours il gagna Melinde sur la coste d'Affrique vers la ligne équinoctiale. C'est une ville de Sarasins au bord de la mer dans un terrain plat, bien cultivé, planté par tout de palmiers, & orné de tres-beaux jardins. Elle a une enceinte fort grande, & est fermée de murailles comme les villes de l'Europe. Bien qu'elle soit bastie à la Moresque, les maisons ne laissent pas d'estre agréables & commodes. Les habitans ont l'ame guerriere: ils sont noirs & vont nus, hors qu'ils

Il arrive à Melinde, & y confere avec les Mahometans.

ſe couvrent d'une toile de coton, ou d'un linge, depuis la ceinture juſqu'à la moitié de la cuiſſe. C'eſt auſſi tout ce que la chaleur du païs leur permet de porter ſur eux, Melinde n'eſtant qu'à trois degrez ou un peu plus de la ligne.

Ils ont toûjours bien veſcu avec les Portugais, & le commerce entretient les deux nations dans une tres-bonne intelligence. Dés que la banniere de Portugal parut au port, le Roy Saraſin s'y rendit avec toute ſa Cour pour recevoir luy-meſme le nouveau Gouverneur des Indes. Le premier objet qui ſe preſenta au Pere François à la ſortie du vaiſſeau luy tira les larmes des yeux, mais des larmes de joye & de compaſſion tout enſemble. Comme les Portugais trafiquent là continuellement, & qu'il y en meurt toûjours quelques-uns, ils ont un cimetiere auprés de la Ville plein de croix dreſſées ſur les tombes ſelon l'uſage des Catholiques, & il y avoit une grande croix de pierre au milieu des autres fort bien faite & toute dorée.

Le Saint y courut, & l'adora, conſolé interieurement de la voir ſi élevée & comme triomphante parmi les ennemis de Jeſus-Chriſt. Mais il eut en meſme temps une ſenſible douleur que le ſigne du ſalut ſerviſt moins là pour édifier les vivans que pour honorer les morts; & levant les mains au ciel, il pria le Pere des miſericordes d'imprimer dans le cœur des Infidelles la

croix

croix qu'ils avoient souffert que l'on plantast sur leur terre.

Il pensa ensuite à conferer de la Religion avec les Mores pour tascher de leur faire voir les extravagances du Mahometisme, & pour avoir occasion de leur exposer les veritez de la Foy chrestienne. Un des principaux de la Ville & des plus zelez pour sa secte le prévint, & luy demanda d'abord si la pieté estoit éteinte dans les villes de l'Europe comme elle l'estoit à Melinde. *Car enfin*, disoit-il, *de dix-sept Mosquées que nous avons, il y en a quatorze qui sont desertes, & trois seulement où l'on va ; encore ces trois sont-elles visitées de peu de personnes. Cela vient sans doute*, ajousta le Mahometan, *de quelque énorme peché, mais je ne sçay quel il est ; & quelques réflexions que je fasse, je ne vois pas ce qui peut nous avoir attiré un si grand malheur.*

Il n'y a rien de plus clair, repartit Xavier. *Dieu qui a en horreur la priere des infidelles, laisse perir parmi vous un culte qui ne luy plaist pas, & fait entendre par là qu'il réprouve vostre secte.* Le Sarasin ne se rendit pas à cette raison ni à tout ce que dît Xavier contre l'Alcoran. Lors qu'ils disputoient ensemble, un Caciz ou Docteur de la loy survint. Ayant fait la mesme plainte touchant la solitude des Mosquées, & le peu de dévotion du peuple, *J'ay pris mon parti*, dît-il, *& si dans deux ans Mahomet ne vient en personne visiter les fidelles qui*

le reconnoissent pour le vray prophete de Dieu, chercheray asseûrément une autre religion que la mien-ne. Xavier eut pitié de la folie du Caciz, & mit tout en œuvre pour luy faire abjurer deslors le Mahometisme; mais il ne put rien gagner sur un esprit opiniastre que ses propres lumieres aveugloient, & il se soumit aux ordres de la Providence qui a marqué les momens de la conversion des pecheurs & des infidelles.

Il passe à Socotora, & ses sentimens sur l'état des Socotorins.

Estant partis de Melinde, où ils ne furent que peu de jours, ils costoyerent toûjours l'Afrique, & allerent mouïller à Socotora qui est au-delà du Cap de Guardafu, & vis-à-vis du détroit de la Meque. Les Mores de ce païs-là disent que c'est l'Isle des Amazones, & la raison qu'ils en apportent, c'est que les femmes y sont les maistresses. Les habitans croyent que leur Isle est le Paradis de la terre. Cependant il n'y a peut-estre pas dans le monde un lieu moins délicieux ni moins agréable : l'air y est toûjours embrazé, la terre y est séche & sterile; & s'il n'y naissoit le meilleur aloez de tout l'Orient, on ne sçauroit gueres ce que c'est que Socotora. On ne sçait pas précisément quelle religion ces peuples professent, tant la leur est monstrueuse. Ils tiennent des Sarasins le culte de Mahomet, des Juifs l'usage de la circoncision & des sacrifices, mais ils se disent Chrestiens. Les hommes portent le nom de l'un

des Apoſtres, & la pluſpart des femmes celuy de Marie, ſans avoir néanmoins nulle connoiſſance du Bapteſme. Ils adorent la croix, & on leur en voit de petites penduës à leur coû. Ils réverent principalement Saint Thomas: & c'eſt une ancienne tradition parmi eux, que ce ſaint Apoſtre allant aux Indes, fut jetté par une horrible tempeſte ſur leurs coſtes; qu'eſtant deſcendu à terre, il annonça Jeſus-Chriſt aux Socotorins, & que du débris de ſon navire il baſtit une chapelle au milieu de l'Iſle.

L'état de ces Inſulaires affligea ſenſiblement le Pere Xavier. Il ne deſeſpera pas pourtant qu'on ne puſt réduire à la foy une nation, qui toute barbare qu'elle eſtoit gardoit encore quelques marques du Chriſtianiſme. Comme il ne ſçavoit pas leur langue, qui n'a nul rapport à celles de l'Europe, & qui eſt meſme differente en tout de l'Ethiopien & de l'Arabe, il leur témoigna d'abord par ſignes la compaſſion qu'il avoit de leur ignorance & de leur égarement. Enſuite, ſoit que quelqu'un d'eux ſceuſt le Portugais, & luy ſerviſt d'interprete, ou que deſlors il receût d'enhaut les prémices du don des langues, qui luy fut communiqué ſi abondamment aux Indes en diverſes occaſions: il leur parla de la neceſſité du Bapteſme, & leur fit entendre qu'on ne pouvoit ſe ſauver ſans croire ſincerement en Jeſus-Chriſt; mais que la foy ne ſouffroit point de mélange, & que pour eſ-

tre Chreſtien, il falloit ceſſer d'eſtre Juif & Mahometan.

Ses paroles firent impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur des Barbares. Les uns luy preſenterent de leurs fruits ſauvages pour marque de leur amitié ; les autres luy offrirent leurs enfans, afin qu'il les baptiſaſt ; tous luy promirent de recevoir le Bapteſme, & de vivre en veritables Chreſtiens, pourveû qu'il demeuraſt avec eux. Mais quand ils virent que le galion Portugais eſtoit ſur le point de partir, ils coururent en foule au rivage, & conjurerent le Saint les larmes aux yeux de ne les pas abandonner.

Ce ſpectacle attendrit Xavier : il pria inſtamment le Viceroy de vouloir bien luy permettre de reſter dans l'Iſle du moins juſques au paſſage des vaiſſeaux qu'on avoit laiſſez au Mozambique. Mais il ne put obtenir ce qu'il demandoit : & Soza luy dît que le Ciel l'ayant deſtiné aux Indes, ce ſeroit manquer à ſa vocation, que de prendre ainſi le change, & de s'arreſter au commencement de la carriere ; que ſon zele trouveroit ailleurs un plus vaſte champ que Socotora, & des peuples mieux diſpoſez que ces inſulaires naturellement volages, & auſſi prompts à quitter la foy qu'à la recevoir.

Xavier ſe rendit aux raiſons du Viceroy qui fut pour luy en cette rencontre l'interprete de

la volonté divine ; & dans le mesme moment on mit à la voile. Le Saint ne put voir sans une vive douleur ces pauvres gens qui le suivoient des yeux, & qui luy tendoient les bras. A mesure que le vaisseau s'éloignoit de l'Isle, il tournoit la teste de ce costé-là, & poussoit de profonds soupirs. Mais pour n'avoir rien à se reprocher touchant la conversion des Socotorins, il s'engagea devant Dieu à les revenir voir au plustost, ou s'il ne le pouvoit, à leur procurer des ministres évangeliques qui leur enseignassent la voye du salut.

La navigation fut de peu de jours. Aprés avoir traversé toute la mer d'Arabie, & une partie de celle de l'Inde, ils arriverent au Port de Goa le 6. de May de l'année 1542. & le treiziéme mois depuis leur sortie du Port de Lisbonne. Il arrive à Goa.

La ville de Goa est située au-deçà du Gange dans une Isle qui porte le mesme nom, & qui domine sur celles que forme la mer en entrant par divers canaux dans la Terre-ferme de Canara. C'estoit la capitale des Indes ; le siege de l'Evesque & du Viceroy, & le lieu de tout l'Orient le plus considerable pour le commerce. Elle avoit esté bastie par les Mores quarante ans avant que les Européans passassent aux Indes, & l'année 1510. Dom Alphonse d'Albuquerque, surnommé le Grand, l'enleva aux Infidelles, & la soumit à la Couronne de Portugal.

Ce fut alors que se verifia la célebre Prophetie de l'Apostre Saint Thomas, que la Foy qu'il avoit plantée en divers Royaumes de l'Orient y refleuriroit un jour. Et c'est cette prédiction que le saint Apostre laissa gravée sur une colomne de pierre vive pour la memoire des siecles à venir. La colomne n'estoit pas loin des murs de Meliapor capitale du Royaume de Coromandel ; & on y lisoit en caracteres du païs que quand la mer éloignée de quarante milles seroit venuë au pied de la colomne, il viendroit aux Indes des hommes blancs étrangers qui y rétabliroient la Religion.

Les Infidelles se moquerent long-temps de la Prophetie, ne jugeant pas qu'elle deust jamais s'accomplir, & y voyant mesme une espece d'impossibilité : elle s'accomplit néanmoins si juste, que quand Dom Vasco de Gama aborda aux Indes, la mer qui usurpe quelquefois sur le continent en mangeant peu à peu les terres, baignoit le pied de la colomne dont nous venons de parler.

Mais on peut dire que la prédiction de Saint Thomas n'eût tout son effet qu'aprés la venuë du Pere Xavier, conformément à une autre Prophetie du saint homme Pierre de Couillan Religieux de la Trinité, qui estant allé aux Indes avec Dom Vasco de Gama en qualité de son confesseur, fut martyrisé par les Indiens le 7. de Juillet de l'année 1497. quarante trois ans

avant la naiſſance de la Compagnie de Jeſus, & qui tout percé de fléches lors qu'il répandoit ſon ſang pour Jeſus-Chriſt, prononça diſtinctement ces paroles : *Dans peu d'années il naiſtra en l'Egliſe de Dieu une nouvelle Religion de Clercs, qui portera le nom de Jeſus; & un de ſes premiers Peres conduit par le Saint Eſprit penetrera juſqu'aux contrées les plus éloignées des Indes Orientales, dont la plus grande partie embraſſera la Foy orthodoxe par le miniſtere de ce Prédicateur évangelique.*

C'eſt ce que rapporte Jean de Figueras Carpi dans l'hiſtoire de l'Ordre de la Rédemption des captifs, ſur les manuſcrits du couvent de la Trinité de Liſbonne, & ſur les memoires de la bibliotheque du Roy de Portugal.

Pour revenir au débarquement de Xavier, en ſortant du navire il alla prendre ſon logement à l'hoſpital, malgré toutes les réſiſtances du Viceroy qui avoit envie de le loger. Mais il ne voulut pas commencer ſes fonctions de miſſionnaire, qu'il n'euſt rendu auparavant ſes devoirs à l'Eveſque de Goa : c'eſtoit Dom Jean d'Albuquerque Religieux de Saint François, homme de tres-grand mérite, & un des plus vertueux Prélats que l'Egliſe ait peut-eſtre jamais eû.

Le Pere, aprés luy avoir expliqué les raiſons pour leſquelles le Souverain Pontife & le Roy de Portugal l'avoient envoyé aux Indes, luy preſenta les Brefs de Paul III. & luy déclara

Il viſite l'Eveſque des Indes.

qu'il ne prétendoit s'en servir qu'avec son agrément ; il se jetta ensuite à ses pieds, & luy demanda sa benediction.

Le Prélat édifié de la modestie du Pere, & frapé de je ne sçay quel air de sainteté répandu sur son visage, le releva aussitost, & l'embrassa tendrement. Il baisa plusieurs fois les Brefs du Pape, & en les rendant au Pere, il luy parla de la sorte : *Un Légat Apostolique envoyé immediatement du Vicaire de Jesus-Christ n'a pas besoin de prendre sa mission d'ailleurs : usez librement des pouvoirs que le Saint Siege vous a donnez, & soyez seûr que si l'autorité Episcopale est necessaire pour les maintenir, elle ne vous manquera pas.*

Dés ce moment-là ils lierent amitié, & leur union devint si étroite dans la suite, qu'ils sembloient tous deux n'avoir qu'un cœur & qu'une ame. Aussi le Pere Xavier n'entreprenoit rien sans avoir consulté l'Evesque. L'Evesque de son costé communiquoit tous ses desseins au Pere Xavier, & on ne peut croire combien une telle correspondance servit au salut des ames & à l'exaltation de la Foy.

L'état où estoit la Religion dans les Indes quand le Pere Xavier y arriva.

Avant que de passer outre, il importe de sçavoir l'état où estoit alors la Religion dans les Indes. Il est vray que, selon la Prophetie de Saint Thomas, ceux qui découvrirent les Indes Orientales y firent renaistre en quelques endroits le Christianisme dont il ne restoit presque aucune trace nulle part. Mais l'ambition

&

& l'avarice refroidirent bientost le zele de ces conquerans : au lieu d'étendre le Royaume de Jesus-Christ, & de luy gagner des ames, ils ne songerent qu'à pousser plus loin leurs conquestes, & qu'à s'enrichir. Il arriva mesme que plusieurs Indiens nouvellement convertis n'estant ni cultivez par des instructions salutaires, ni édifiez par de bons exemples, oublierent insensiblement leur baptesme, & retournerent à leurs anciennes superstitions.

Que si quelqu'un d'eux conservoit la foy, & se déclaroit fidelle, les Mahometans qui estoient en plusieurs endroits maistres des costes & fort riches, le persecutoient cruellement, sans que les gouverneurs & les magistrats Portugais s'y opposassent ; soit que la puissance Portugaise ne fust pas encore assez établie, soit que l'interest l'emportast sur la religion & sur la justice. Ces traitemens tyranniques empeschoient les nouveaux Chrestiens de professer Jesus-Christ, & estoient cause que parmi les Infidelles personne ne pensoit plus à se convertir.

Mais ce qui doit paroistre plus étrange, les Portugais vivoient eux-mesmes plus en idolâtres qu'en chrestiens. Car pour dire quelque chose de particulier du déreglement de leurs mœurs suivant la relation qui fut envoyée des Indes au Roy de Portugal Jean III. par un homme d'autorité & digne de foy peu de mois

avant la venuë du Pere Xavier, chacun avoit autant de concubines qu'il vouloit, & il les tenoient toutes chez eux en qualité de legitimes épouses. L'on achetoit, ou l'on ravissoit des femmes pour en tirer du service & de l'argent : les maistres taxoient ces esclaves à une certaine somme par jour ; & si elles manquoient à la payer, il n'est point de mauvais traitement qu'on ne leur fist : de sorte que les malheureuses ne pouvant pas quelquefois assez travailler, & craignant d'estre maltraitées, faisoient un commerce infame de leurs corps, & se prostituoient au public pour contenter l'avarice de leurs maistres.

La Justice se vendoit dans les tribunaux, & les crimes les plus énormes n'estoient point punis, quand les criminels avoient de quoy corrompre leurs juges. Toutes les voyes estoient permises pour amasser de l'argent, quelque iniques qu'elles fussent ; & sur tout l'usure se pratiquoit publiquement. On comptoit pour rien un assassinat, & on s'en vantoit mesme comme d'une belle action.

L'Evesque de Goa avoit beau menacer de la colere du ciel, & fulminer des excommunications pour arrester ces débordemens : les cœurs estoient si endurcis, qu'on se moquoit des menaces & des anathêmes de l'Eglise ; ou pour mieux dire la privation des Sacremens n'estoit pas une peine à des scelerats & à des impies qui s'en se-

paroient d'eux-mesmes. L'usage de la confession & de la communion estoit en quelque sorte aboli; & si quelqu'un par hazard touché des remords de sa conscience, vouloit se réconcilier avec Dieu aux pieds d'un Prestre, il n'osoit le faire que la nuit & secretement, tant l'action paroissoit extraordinaire & honteuse.

Une si étrange dépravation eût diverses causes. Elle commença par la licence des armes qui permet & qui autorise les plus grands desordres en un païs de conqueste. Les délices de l'Asie & le commerce des Infidelles n'aiderent pas peu à gaster les Portugais, tout austeres & reglez qu'ils sont naturellement. Le defaut de secours spirituels y contribua encore beaucoup: il n'y avoit pas quatre prédicateurs en toutes les Indes, ni gueres plus de prestres hors de Goa; de sorte que dans plusieurs forteresses on n'entendoit ni sermon ni messe durant des années entieres.

Voilà à peu prés quelle estoit la face de la Chrestienté du nouveau Monde quand le Pere Xavier y arriva. L'auteur de la relation d'où j'ay tiré ce que je viens de rapporter avoit ce semble un présentiment de sa venuë: car à la fin du memoire, il prie le Ciel, & conjure le Roy de Portugal d'envoyer aux Indes quelque saint homme qui y réforme les mœurs des Européans par ses discours apostoliques & par ses vertus exemplaires.

Pour les Gentils, la vie qu'ils menoient te-

noit bien plus de la beste que de l'homme. L'impureté estoit venuë parmi eux au dernier excés, & les moins corrompus estoient ceux qui n'avoient nulle religion. La pluspart adoroient le démon sous une figure impudique & avec des céremonies que la bienséance empesche de dire. Il y en avoit qui changeoient de Dieu tous les jours, & la premiere chose vivante qu'ils rencontroient le matin, estoit l'objet de leur culte, fusse un chien, ou un porc. Chacun au reste faisoit à ses Dieux des sacrifices sanglans, & rien n'estoit plus commun que de voir égorger de petits enfans par leurs propres peres devant les Idoles.

Tant de sortes d'abominations enflammerent le zele du Pere Xavier. Il eust bien voulu pouvoir en mesme temps remedier à tout : il crut néanmoins devoir commencer par les domestiques de la Foy selon le précepte de Saint Paul, c'est-à-dire par les Chrestiens : il jugea mesme qu'il devoit s'attacher d'abord aux Portugais, dont l'exemple estoit tres-puissant sur les Indiens baptisez ; & voicy de qu'elle maniere il s'y prit.

Ses premiers travaux à Goa.

Pour s'attirer les benedictions du Ciel dans une si difficile entreprise, il passoit la plus grande partie de la nuit avec Dieu, & ne dormoit gueres que trois ou quatre heures : encore ce peu de repos estoit troublé ordinairement ; car estant logé à l'hospital, & couchant toûjours

prés des plus malades comme il faisoit au Mozambique, il se levoit pour les secourir, ou pour les consoler dés qu'ils se plaignoient tant soit peu.

Il se remettoit en priere à la pointe du jour, & disoit ensuite la messe. Toute la matinée s'employoit dans les hospitaux, particulierement dans celuy des Lepreux qui estoit à un Fauxbourg de Goa. Il embrassoit ces miserables l'un aprés l'autre, & leur distribuoit luy-mesme ce qu'il avoit mendié de porte en porte pour eux. Il alloit delà aux prisons, & rendoit aux prisonniers les mesmes devoirs de charité.

En revenant, il faisoit un tour par la Ville la clochette à la main, & prioit à haute voix les peres de familles d'envoyer pour l'amour de Dieu leurs enfans & leurs esclaves au catechisme. Le saint homme avoit dans l'esprit, que si au moins la jeunesse Portugaise estoit bien instruite des principes de la Religion, & formée de bonne heure aux exercices de la vertu, on verroit en peu de temps le Christianisme revivre à Goa; mais que si elle demeuroit sans instruction & sans discipline, il n'y avoit pas lieu d'esperer que des gens qui suçoient l'impieté & le vice presque avec le lait, devinssent jamais de parfaits chrestiens.

Les enfans s'assembloient en foule au tour de Xavier, soit qu'ils vinssent d'eux-mesmes par une curiosité naturelle, soit que leurs peres les *Les premiers fruits de ses travaux.*

envoyassent, par le respect qu'ils avoient déja pour le Saint, tout vicieux qu'ils estoient. Il les menoit à l'église, & là il leur expliquoit le Symbole des Apostres, les Commandemens de Dieu, & toutes les pratiques de piété qui sont en usage parmi les Fidelles. Ces jeunes plantes recevoient sans peine les impressions que le Pere leur donnoit, & ce fut par les enfans que la Ville commença à changer de face. Car en écoutant tous les jours l'homme de Dieu, ils devinrent modestes & dévots : leur modestie & leur dévotion estoit une censure tacite de la dissolution des personnes avancées en âge. Ils reprenoient quelquefois leurs peres avec une liberté qui n'avoit rien de l'enfance, & ces réprimandes faisoient rougir les plus libertins.

Xavier fit alors des prédications publiques, où tout le peuple accourut ; & afin que les Indiens l'entendissent aussi-bien que les Portugais, il affecta de parler un Portugais grossier & barbare qui avoit cours parmi les naturels du païs. On vit bientost ce que peut sur des hommes pervertis un prédicateur animé de l'esprit de Dieu. Les pecheurs les plus scandaleux touchez de l'horreur de leurs crimes, & de la crainte d'une éternité malheureuse, se confesserent les premiers ; leur exemple fit perdre aux autres la honte qu'ils avoient de se confesser : si-bien que tous se jettoient aux pieds du Pere, frapant leur poitrine, & pleurant amerement leurs pechez.

Les fruits de penitence qui accompagnerent ces larmes furent des preuves certaines d'une veritable conversion. On rompit les faux contracts & les traitez usuraires : on restitua le bien mal aquis, on mit en liberté les esclaves qu'on possedoit injustement, & enfin on chassa les concubines qu'on ne voulut point épouser.

Le Saint agissoit avec les concubinaires à peu prés comme faisoit Jesus-Christ avec les publicains & avec les femmes débauchées. Bien loin de les traiter durement, plus ils estoient engagez dans le vice, plus il leur témoignoit de tendresse : en toutes rencontres il se déclaroit leur ami ; il leur rendoit souvent des visites sans craindre qu'on luy reprochast le commerce des pecheurs ; il s'invitoit mesme quelquefois à manger chez eux, & c'estoit là que prenant un air de gayeté, il prioit le maistre du logis de faire venir ses enfans. Aprés avoir caressé quelque temps les plus jolis, il demandoit à voir leur mere, & il luy faisoit bon visage comme s'il l'eust crûë une tres-honneste personne. Quand elle estoit blanche & bienfaite, il la loûoit, & disoit qu'elle sembloit estre Portugaise. Ensuite, dans une conversation particuliere, *Vous avez-là*, disoit-il au Portugais, *une belle esclave, & qui merite bien d'estre vostre femme*. Mais si c'estoit une Indienne noire & laide, *Bon Dieu quel monstre tenez-vous dans vostre maison*, disoit-il, *& comment*

Son industrie à gagner les concubinaires.

pouvez-vous en souffrir la veuë? Ces paroles dites en apparence sans dessein, faisoient d'ordinaire leur effet. Le concubinaire épousoit celle de ses concubines que le serviteur de Dieu avoit loüée, & chassoit les autres.

Un changement de mœurs si subit ne fut pas de ces ferveurs passageres qui n'ont point de suite. La piété s'établit par tout, & ceux qui se confessoient à peine une fois l'année, le firent chaque mois réglément. Ils vouloient tous se confesser au Pere Xavier; si bien qu'écrivant de Goa à Rome, il manda que s'il estoit au mesme temps en dix lieux, il auroit de quoy s'occuper. Comme les catechismes qu'il fit d'abord eûrent le succés que nous avons dit, l'Evesque Dom Jean d'Albuquerque, ordonna que desormais on enseigneroit la doctrine chrestienne aux enfans dans toutes les églises de la Ville. Les gentilshommes & les marchands s'appliquerent à bien regler leurs familles, & à en bannir tout-à-fait le vice. Ils donnoient au Pere de grosses sommes d'argent qu'il distribuoit devant eux dans les hospitaux & dans les prisons. Le Viceroy y alloit luy-mesme toutes les semaines avec le Saint pour écouter les prisonniers, & pour consoler les pauvres. Une pratique si chrestienne plut tant au Roy de Portugal Jean III. que par une lettre expresse, il prescrivit depuis à Dom Jean de Castro Gouverneur des Indes, de faire au moins une fois

le

le mois ce que faisoit Dom Martin Alphonse de Sosa toutes les semaines. Enfin les Portugais de Goa prirent de si bonnes habitudes, & changerent tellement de conduite, qu'il sembloit que ce fussent d'autres hommes.

Les choses estoient en ces termes, lors que Michel Vaz Vicaire Général des Indes, homme d'une vertu rare & fort zelé pour l'accroissement de la Foy, fit entendre au Pere Xavier, que dans la coste Orientale, qui s'étend depuis le Cap de Comorin jusques à l'Isle de Manar, & qu'on appelle la coste de la Pescherie, il y avoit certains peuples nommez Paravas, c'est-à-dire Pescheurs, qui s'estoient fait baptiser depuis quelque temps, à l'occasion du secours que les Portugais leur donnerent contre les Mores, dont ils recevoient mille outrages; que ces peuples n'avoient de chrestien que le baptesme & le nom, faute de gens qui les instruisissent, & que ce seroit une tres-bonne œuvre d'achever leur conversion. Il ne luy dissimula pas que le païs estoit si sterile, & si dénüé des commoditez de la vie, qu'aucun étranger ne vouloit s'y établir; que l'interest seul y attiroit les marchands dans le temps qu'on peschoit les perles; & que d'ailleurs les chaleurs y estoient insupportables.

On luy parle de la coste de la Pescherie, & il y va.

On ne pouvoit faire à Xavier une proposition qui fust plus selon son cœur. Il s'offrit sans hésiter pour aller instruire les gens dont Vaz

luy parloit; & il le fit d'autant plus volontiers, que sa presence n'estoit plus si necessaire dans Goa où la Religion avoit pris une forme constante depuis cinq mois.

Ayant donc receû la benediction de l'Evesque, il s'embarqua vers la my-Octobre de l'année 1542. sur une galiote qui portoit le nouveau Capitaine de Comorin, & il mena avec luy deux jeunes Ecclesiastiques de Goa, qui entendoient assez bien le langage des Malabares, qu'on parle à la coste de la Pescherie. Sosa voulut donner de l'argent au Pere pour tous ses besoins; mais les hommes apostoliques n'ont point de plus riche tresor que leur pauvreté, ni de fonds plus seûr que celuy de la Providence: il accepta seulement une paire de souliers pour se garantir un peu des sables ardens de la coste, & il pria le Viceroy en partant de luy envoyer ses deux compagnons, qui estoient demeurez au Mozambique, aussitost qu'ils seroient venus.

Le Cap de Comorin est éloigné d'environ six cens milles de Goa: c'est une haute montagne qui avance dans la mer, & qui a en face l'Isle de Ceylan. Le Pere y estant arrivé rencontra d'abord un village tout idolâtre. Il ne voulut point passer outre sans annoncer le nom de Jesus-Christ aux Gentils: mais tout ce qu'il put leur dire par la bouche de ses interpretes ne servit de rien, & ces payens déclarerent nettement qu'ils ne pouvoient changer de Religion, que

le Seigneur dont ils relevoient n'y eust consenti. Leur opiniastreté ne dura pas néanmoins long-temps, & le Ciel qui avoit destiné Xavier à la conversion des Idolâtres, ne voulut pas que les premiers soins qu'il prenoit pour eux fussent inutiles.

Une femme du village estoit depuis trois jours en travail d'enfant, & souffroit d'extrémes douleurs sans qu'elle pust estre soulagée ni par les prieres des Bracmanes, ni par aucuns remedes naturels. Xavier l'alla voir avec l'un de ses truchemens; Et ce fut-là, dit-il luy-mesme « dans ses lettres, qu'oubliant que j'estois en une « terre étrangere, je commençay à invoquer le nom « du Seigneur, bien que je me souvinsse en mesme « temps que toute la terre appartient à Dieu « également, & que tous ceux qui l'habitent sont « à luy. «

Il fait un miracle au Cap de Comorin.

Le Pere expliqua à la malade les principes de la Foy, & l'exhorta à prendre confiance au Dieu des chrestiens. L'esprit saint qui vouloit sauver par elle tout ce peuple la toucha interieurement, de telle sorte qu'estant interrogée si elle croyoit en Jesus-Christ, & si elle vouloit estre baptisée, elle dît qu'oüi, & que c'estoit de tout son cœur.

Alors Xavier leût un évangile sur elle, & la baptisa : elle accoucha aussitost, & fut guerie parfaitement. Un miracle si visible remplit la cabane d'étonnement & de joye : toute la famille se jetta aux pieds du Pere pour se faire

instruire, & aprés une instruction suffisante, il n'y en eut pas un qui ne receust le baptesme. La nouvelle s'en répandit de tous costez, & les principaux du lieu eurent la curiosité de voir un homme si puissant en œuvres & en paroles. Il leur annonça la vie éternelle, & les convainquit de la verité du Christianisme. Mais tout persuadez qu'ils estoient, ils n'osoient, disoient-ils, se faire chrestiens, à moins que leur Prince ne le trouvast bon.

Il y avoit dans le village un Officier venu exprés pour recevoir au nom du Prince un certain tribut annuel. Le Pere Xavier l'alla voir, & luy exposa si clairement toute la Loy de Jesus-Christ, que l'Idolâtre confessa d'abord qu'elle n'avoit rien de mauvais, & permit ensuite aux habitans de l'embrasser. Il n'en fallut pas davantage à des gens que la crainte seule retenoit; ils se firent tous baptiser, & promirent de vivre chrestiennement.

Il travaille au salut des Paravas.

Le saint homme encouragé par un commencement si heureux, poursuivit son chemin avec allegresse, & gagna bientost Tutucurin, qui est la premiere habitation des Paravas. Il trouva qu'en effet ces peuples, au baptesme prés qu'ils avoient receû plustost pour secoûër le joug des Mores que pour subir celuy de Jesus-Christ, estoient de vrais infidelles, & il leur enseigna les mysteres de la Foy dont ils n'avoient aucune teinture. Les deux Ecclesiastiques qui l'ac-

compagnoient luy servoient de truchement: mais Xavier faisant réflexion que les interpretes alterent souvent les choses qui passent par leur bouche, & que ce qu'on dit soy-mesme a bien plus de force, eut la pensée de chercher un expedient pour se faire entendre sans le secours de personne. Le parti qu'il prit fut de ramasser quelques gens du païs qui sçavoient le Portugais, & de les assembler en un lieu avec les deux Ecclesiastiques qui sçavoient le Malabare. Il les consulta plusieurs jours de-suite les uns & les autres, & à force de travail il traduisit en la langue des Paravas les paroles du signe de la Croix, le Symbole de la Foy, les Commandemens de Dieu, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, le *Confiteor*, & le *Salve Regina*, enfin tout le catechisme.

Dés que la traduction fut faite, le Pere en apprit par cœur ce qu'il put, & se mit à parcourir les villages de la coste qui estoient au nombre de trente, moitié baptisez, moitié idolâtres. J'allois la clochette à la main, dit-il luy-mesme, & rassemblant tout ce que je rencontrois & d'enfans & d'hommes, je leur enseignois la doctrine chrestienne. Les enfans l'apprenoient aisément par cœur en un mois; & quand ils la sçavoient bien, je leur recommandois de l'enseigner eux-mesmes à leurs peres & à leurs meres, à leurs domestiques, & à leurs voisins. « *Lib. 1. Ep. 5.*

La maniere dont il enseigne la doctrine chrestienne.

» Les dimanches j'assemblois dans la chapelle » les hommes & les femmes, les garçons & lés » filles. Tous y venoient avec une joye incroya- » ble, & avec un desir ardent d'oüir la parole de » Dieu. Je commençois par confesser que Dieu » est un en nature, & trin en personnes: je reci- » tois ensuite tout haut & distinctement l'Orai- » son Dominicale, la Salutation Angelique, & le » Symbole des Apostres. Tous ensemble disoient » aprés moy, & on ne peut s'imaginer le plaisir » qu'ils y prenoient. Puis je répetois seul le Sym- » bole, & insistant sur chaque article, je leur de- » mandois s'ils croyoient sans aucun doute : ils » me le protestoient tous à haute voix, & ayant » les mains en croix sur l'estomach. Aussi je leur » fais reciter le Symbole plus souvent que les au- » tres prieres, & je leur déclare en mesme temps » que ceux qui croyent ce qui y est contenu, » s'appellent chrestiens.

» Du Symbole je passe au Décalogue, & je leur » annonce que la loy chrestienne est comprise » dans ces dix préceptes ; que celuy qui les gar- » de tous comme il faut, est un bon chrestien, & » que la vie éternelle luy est destinée : qu'au con- » traire celuy qui viole un de ces préceptes, est » un mauvais chrestien, & qu'il sera damné éter- » nellement s'il ne se repent de sa faute. Les » Néophytes & les Payens admirent combien » nostre Loy est sainte & raisonnable, combien » elle s'accorde avec elle mesme.

Ayant fait ce que je viens de dire, j'ay cous- «
tume de reciter avec eux l'Oraison Dominicale «
& la Salutation Angelique. Nous reprenons tout «
de nouveau le Symbole, & à chaque article, ou- «
tre le *Pater* & l'*Ave*, nous entremeslons une «
courte priere; car ayant prononcé tout haut le «
premier article de la Foy, je commence ainsi, «
& ils suivent. *Jesus Fils du Dieu vivant, faites-nous* «
la grace de croire sans hésiter ce premier article de vostre «
Foy. Nous vous offrons à cette intention l'Oraison «
dont vous estes vous-mesme l'auteur. «

Nous ajoustons : O *Marie sainte Mere de Nostre* «
Seigneur Jesus-Christ, obtenez-nous de vostre Fils bien- «
aimé la grace de croire cét article sans nul doute. On «
tient la mesme methode dans les autres treize «
articles. On parcourt à peu prés de la mesme «
sorte les préceptes du Décalogue. Dés que nous «
avons recité ensemble le premier précepte qui «
est d'aimer Dieu, nous prions en cette manie- «
re, *Jesus-Christ Fils du Dieu vivant accordez-nous* «
la grace de vous aimer sur toutes choses; & nous di- «
sons immediatement aprés l'Oraison Domini- «
cale. On ajouste aussitost : O *Marie sainte Mere* «
de Jesus, impetrez-nous de vostre Fils la grace d'ob- «
server fidellement ce premier précepte; & on dit la Salu- «
tation Angelique. Nous gardons la mesme for- «
mule dans les autres neuf Commandemens, en «
la changeant néanmoins un peu selon que la «
matiere l'exige. «

Ce sont là les choses que je les accoustume «

» à demander à Dieu dans les prieres communes:
» je ne laiſſe pas de leur déclarer quelquefois que
» s'ils obtiennent ce qu'ils demandent, ils auront
» le reſte plus amplement qu'ils ne pourroient le
» demander.
» Je fais dire à tous le *Confiteor*, & principale-
» ment à ceux qui doivent recevoir le bapteſme,
» auſquels je fais dire encore le *Credo*. A chaque
» article je les interroge, s'ils croyent ſans douter
» aucunement, & quand ils m'en aſſeûrent, je
» leur fais d'ordinaire une exhortation que j'ay
» compoſée en leur langue: c'eſt un abregé des
» dogmes du Chriſtianiſme, & des devoirs du
» chreſtien neceſſaires au ſalut. Enfin je les bapti-
» ſe, & on finit tout en chantant *Salve Regina*,
» pour implorer l'aſſiſtance de la ſainte Vierge.

Il eſt évident par ce que nous avons dit d'abord de l'inſtruction des Paravas, que Xavier n'avoit pas le don des langues quand il commença à les inſtruire; mais il paroiſt auſſi que depuis qu'il eut fait cette traduction qui luy couſta tant, il entendoit, & il parloit la Langue Malabare, ſoit qu'il en euſt aquis la connoiſſance par ſon travail, ſoit que Dieu luy en euſt imprimé les eſpeces d'une maniere ſurnaturelle. Il eſt probable du moins qu'eſtant aux Indes, dés qu'il étudioit une Langue, le Saint Eſprit ſecondoit ſon application, & ſe faiſoit en quelque ſorte ſon maiſtre. Car c'eſt une choſe conſtante qu'il apprenoit en peu de temps les Lan-

gues

gues les plus difficiles, & au rapport de plusieurs personnes il les parloit si naturellement qu'on ne l'auroit pas crû étranger.

Le Pere Xavier ayant instruit l'espace d'un mois les habitans d'un village de la maniere que nous avons dit, avant que de passer outre il convoquoit les plus habiles d'entre eux, & leur donnoit par écrit ce qu'il avoit enseigné, afin que comme maistres des autres ils fissent les dimanches & les Festes des assemblées, où l'on répetast selon sa methode ce que l'on avoit une fois appris. Il commettoit à ces Catechistes, qui s'appelloient en leur langue Canacopoles, le soin des églises qu'il faisoit bastir dans les lieux peuplez, & il leur recommandoit de les orner autant que la pauvreté du païs le pourroit permettre. Mais il ne voulut pas que leurs peines demeurassent sans aucun salaire, & il obtint du Viceroy des Indes une certaine somme pour leur subsistence sur le tribut qui se payoit tous les ans à la Couronne de Portugal par les habitans de la coste.

Il établit des Catechistes, & des Maistres de la Foy en sa place.

Il est difficile de dire les fruits qui se firent là, & quelles furent les ferveurs de cette Chrestienté naissante. Le Saint écrivant aux Peres de Rome, confesse luy-mesme n'avoir point de paroles pour l'exprimer. Il ajouste que la multitude de ceux qui recevoient le baptesme estoit si grande, qu'à force de baptiser continuellement, il ne pouvoit plus lever le bras, & que

Le fruit de ses travaux dans la coste de la Pescherie.

la voix luy manquoit souvent en redisant tant de fois le Symbole des Apostres, & les Commandemens de Dieu, avec une petite instruction qu'il faisoit toûjours sur les devoirs d'un veritable chrestien, avant que de baptiser les adultes.

Les enfans seuls qui moururent aprés leur baptesme montoient selon son compte au nombre de plus de mille. Ceux qui vescurent, & qui commençoient à avoir l'usage de raison, estoient si affectionnez aux choses de Dieu, & si avides de sçavoir tous les mysteres de la Foy, qu'ils ne donnoient presque pas le temps au Pere Xavier de prendre un peu de nourriture ou de repos. Ils le cherchoient à toute heure; & il estoit quelquefois obligé de se cacher d'eux pour faire oraison, & pour dire son breviaire.

Il se sert des enfans pour guerir les malades.

C'est avec le secours de ces Néophytes si fervens qu'il faisoit plusieurs bonnes œuvres, & mesme une partie des guerisons miraculeuses que le Ciel opera par son ministere. Il n'y eut jamais tant de malades en la coste de la Pescherie, que lors que le Saint y fut; & il sembloit, écrit-il luy-mesme, que Dieu envoyoit des maladies à ces peuples pour les attirer à sa connoissance presque malgré eux. Car venant à recouvrer la santé tout à coup & contre toutes les apparences, dés qu'ils recevoient le baptesme ou qu'ils invoquoient Jesus-Christ, ils voyoient clairement la difference qu'il y avoit

entre le Dieu des Chreſtiens & les Pagodes ; c'eſt le nom qu'on donne dans l'Orient & aux temples & aux ſimulacres des faux-Dieux.

Perſonne ne tomboit malade parmi les Gentils, qu'on n'euſt recours au Pere Xavier. Comme il ne pouvoit pas ſuffire à tout, ni eſtre en pluſieurs lieux au meſme temps, il envoyoit les enfans chreſtiens où il ne pouvoit aller luy-meſme. En partant, l'un luy prenoit ſon chapelet, l'autre ſon crucifix, ou ſon reliquaire, & tous animez d'une foy vive ſe diſperſoient par les bourgs & par les villages. Là ramaſſant autour des malades le plus de gens qu'ils pouvoient, ils recitoient pluſieurs fois le Symbole des Apoſtres, les Commandemens de Dieu, & tout ce qu'ils ſçavoient par cœur de la doctrine chreſtienne, & enſuite ils demandoient au malade s'il croyoit de bon cœur en Jeſus-Chriſt, & s'il vouloit eſtre baptiſé. Dés qu'il avoit répondu qu'oüi, ils le touchoient avec le chapelet, ou le crucifix du Pere, & auſſitoſt il eſtoit gueri.

Xavier enſeignoit un jour les myſteres de la Foy à une grande multitude, lors qu'il vint des gens de Manapar, pour l'avertir qu'un des plus conſiderables du païs eſtoit poſſedé du démon, & pour le prier de venir à ſon ſecours. L'homme de Dieu ne crut pas devoir quitter l'inſtruction qu'il faiſoit. Il appella ſeulement de jeunes chreſtiens, leur donna une croix qu'il por-

toit ſur ſa poitrine, & les envoya à Manapar avec ordre de chaſſer le malin eſprit.

Ils n'y furent pas pluſtoſt arrivez, que le démoniaque plus furieux qu'à l'ordinaire fit des contorſions, & jetta des cris effroyables. Bien loin d'avoir peur comme ont les enfans, ils chanterent au tour de luy les prieres de l'Egliſe; aprés quoy ils le contraignirent de baiſer la croix, & dans le meſme moment le démon ſe retira. Pluſieurs payens qui eſtoient preſens, & qui reconnurent viſiblement le pouvoir de la croix, ſe convertirent ſur le champ, & devinrent enſuite d'excellens chreſtiens.

Le zele des enfans contre les idoles, & contre les Idolâtres.

Ces petits Néophytes que Xavier employoit ainſi dans les rencontres, diſputoient ſans ceſſe contre les Gentils, & briſoient autant d'idoles qu'ils en pouvoient attraper : ils les bruſloient meſme, & ne manquoient pas de jetter les cendres au vent. Que s'ils découvroient qu'un chreſtien euſt des Pagodes cachez qu'il adoraſt en ſecret, ils le reprenoient hardiment; & quand leurs réprimandes ne ſervoient de rien, ils en avertiſſoient le ſaint homme, afin qu'il y remediaſt luy-meſme. Xavier viſitoit ſouvent avec eux les maiſons ſuſpectes; & s'il s'y trouvoit quelque idole, elle eſtoit auſſitoſt miſe en pieces.

Ayant ſceû qu'un homme nouvellement baptiſé idolâtroit quelquefois en cachette, & que les remontrances qu'on luy faiſoit là-deſſus eſtoient

inutiles, il s'avisa de l'intimider, & en sa presence il commanda aux enfans d'aller mettre le feu à sa maison, pour luy faire entendre que les adorateurs des démons méritoient de brusler éternellement comme les démons. Ils y volerent sans déliberer, prenant le commandement au pied de la lettre: mais ce n'estoit pas l'intention de Xavier qu'ils exécutassent son ordre, & il sçavoit bien qu'ils ne l'exécuteroient pas. En effet, l'Infidelle détestant son idolatrie, leur abandonna ses idoles qu'ils eûrent bientost réduites en cendres, & c'est tout ce que le Saint prétendoit.

Un autre Payen fut plus malheureux : c'estoit un des premiers habitans de Manapar, homme violent & emporté. Xavier l'estant un jour allé voir le pria honnestement de vouloir bien écouter ce qu'il avoit à luy dire pour l'interest de son salut éternel. Le barbare ne daigna pas le regarder, & le chassa brutalement de son logis, en disant que si jamais il alloit à l'église des Chrestiens, il estoit content qu'on ne luy en laissast pas l'entrée libre. Peu de jours aprés il fut attaqué par une troupe de gens armez, qui en vouloient à sa vie. Tout ce qu'il put faire fut de s'échaper de leurs mains, & de s'enfuïr. Comme il vit de loin l'église ouverte, il y courut de toutes ses forces, poursuivi toûjours de ses ennemis. Les Fidelles qui estoient assemblez pour leurs exercices de pieté, allarmez des cris qu'ils oûïrent, & craignant que les Ido-

Punition d'un Payen qui avoit méprisé les conseils du Pere Xavier.

lâtres ne vinssent pour piller l'église, fermerent promptement les portes. De sorte que celuy qui pensoit se sauver dans le lieu sacré, tomba entre les mains des meurtriers, & fut assassiné sur le champ, sans doute par un ordre de la justice divine, qui vengea le Saint, & qui permit que l'Impie fust frapé de la malediction qu'il s'estoit souhaitée à luy-mesme.

Les miracles qu'opera Xavier par le moyen des enfans le firent admirer des chrestiens & des idolâtres: mais une punition si exemplaire le fit respecter de tout le monde, & il n'y avoit pas jusques aux Bracmanes qui ne l'honorassent. Comme nous avons à parler souvent de ces prestres des idoles, il ne sera pas hors de propos de les faire bien connoistre.

L'origine, & le caractere des Bracmanes.

Les Bracmanes sont parmi les Indiens, des personnes tres-considerables & pour leur naissance & pour leur employ. Selon les anciennes fables des Indes, leur origine est celeste, & c'est un sentiment commun qu'ils ont encore dans leurs veines le sang des Dieux dont on les croit descendus. Mais pour sçavoir comment ils sont nez, & de quel Dieu ils tirent leur naissance, il faut qu'on sçache l'histoire des Dieux du païs, & la voicy en peu de mots.

Le premier & le maistre des autres est Parabrama, c'est à dire une substance tres-parfaite qui a l'estre de soy-mesme, & qui le donne à tout le reste. Ce Dieu estant un esprit dégagé

de la matiere, & ayant envie de paroiſtre une fois ſous une figure ſenſible, ſe fit homme. Par le ſeul deſir qu'il eut de ſe montrer, il conceût un fils qui luy ſortit de la bouche, & qui s'appella Maiſo. Il en eut deux autres aprés, dont l'un nommé Viſnu luy ſortit de la poitrine, & l'autre nommé Brama luy ſortit du ventre. Avant que de redevenir inviſible, il aſſigna des demeures & des emplois à ſes trois enfans. Il mit l'aiſné dans le premier ciel, & luy donna un empire abſolu ſur les élemens & ſur les corps mixtes. Il plaça Viſnu au deſſous de ſon frere aiſné, & l'établit le juge des hommes, le pere des pauvres, & le protecteur des malheureux. Brama eut pour ſon partage le troiſiéme ciel avec l'intendance des ſacrifices & des autres cérémonies de la religion. Et ce ſont là ces trois Dieux que les Indiens repreſentent en une idole à trois teſtes ſur le meſme corps, pour ſignifier myſterieuſement qu'ils viennent tous trois d'un meſme principe. Par où l'on peut voir qu'ils ont autrefois entendu parler du Chriſtianiſme ; & que leur religion eſt une imitation imparfaite, ou pluſtoſt une corruption de la noſtre.

Ils diſent que Viſnu eſt deſcendu mille fois ſur terre, & qu'il a pris toûjours diverſes figures, tantoſt d'animaux, tantoſt d'hommes contrefaits : que c'eſt l'origine des Pagodes, ces Dieux inferieurs dont ils content tant de fables.

Ils ajouſtent que Brama, pour avoir auſſi des enfans, ſe rendit viſible, & engendra les Bracmanes dont la race ſe multiplia à l'infini. Le peuple les croit des demi-dieux pour pauvres & miſerables qu'ils ſoient; il s'imagine meſme que ce ſont des Saints, parce qu'ils menent une vie dure & affreuſe, n'ayant ſouvent pour demeure que le creux d'un arbre, ou qu'une caverne, eſtant quelquefois ſans couvert ſur les montagnes & dans les deſerts, expoſez tout nus aux injures de la ſaiſon la plus rigoureuſe, gardant un profond ſilence, jeuſnant des années entieres, & faiſant profeſſion de ne manger rien qui ait eû vie.

Mais il n'y a peut-eſtre pas une plus méchante nation ſous le ciel. Le fruit de ces auſteritez qu'ils pratiquent dans la retraite, eſt de s'abandonner publiquement aux plus ſales plaiſirs de la chair ſans nulle honte & ſans nul remord de conſcience. Auſſi ſe croyent-ils permis tout ce qui leur vient en l'eſprit, quelque abomination que ce ſoit; & le peuple eſt ſi infatué d'eux, qu'il penſe eſtre ſaint en participant à leurs crimes, ou en recevant des outrages de leur part.

D'ailleurs ce ſont les plus grands impoſteurs du monde, & leur habileté conſiſte à inventer tous les jours des fables nouvelles, qu'ils font paſſer pour des myſteres merveilleux. Une de leurs fourbes eſt de perſuader aux ſimples que les Pagodes mangent comme nous; & afin qu'on

leur

leur presente beaucoup de viandes, ils font ces Dieux d'une figure gigantesque, & leur donnent sur tout un gros ventre. Que si les offrandes dont ils entretiennent leurs familles viennent à manquer, ils vont annoncer aux peuples que les Pagodes irritez menacent le païs de quelque horrible fleau, ou que ces Dieux malcontens veulent s'en aller, parce qu'on les laisse mourir de faim.

La doctrine des Bracmanes n'est pas meilleure que leur vie. Une de leurs plus grossieres erreurs est de croire que les vaches ont quelque chose de sacré & de divin; qu'on est heureux quand on peut estre couvert des cendres d'une vache bruslée de la main d'un Bracmane, mais qu'on l'est bien davantage quand on meurt en tenant la queuë d'une vache entre ses mains; que l'ame avec ce secours sort toute pure de son corps, & rentre quelquefois dans le corps d'une vache: qu'une telle grace néanmoins ne s'accorde qu'aux grands hommes qui méprisent fort la vie, & qui meurent généreusement, ou en se précipitant du haut des montagnes, ou en se jettant dans des buchers allumez, ou en se faisant écraser sous les roûës des chariots qui portent quelquefois les Pagodes au tour des villes.

On ne doit pas s'étonner aprés cela, que les Bracmanes ne puissent souffrir la loy chrestienne, & qu'ils employent tout leur credit, tous leurs artifices pour la détruire dans les

Indes. Comme ils ont la faveur des Rois, qu'ils ſont en grand nombre, & tous tres-unis entre eux, ils réüſſiſſent à tout ce qu'ils veulent: auſſi comme ils ſont fort zelez pour leurs anciennes ſuperſtitions, & fort attachez à leurs ſentimens, il n'eſt pas aiſé de les convertir.

Il traite avec les Bracmanes.

Le Pere Xavier qui voyoit combien l'Evangile faiſoit de progrés parmi le peuple, & que s'il n'y avoit point de Bracmanes aux Indes, il n'y auroit peut-eſtre pas un idolâtre dans tous ces vaſtes Royaumes de l'Aſie, n'épargna rien pour réduire à la connoiſſance du vray Dieu une nation ſi perverſe. Il traita ſouvent avec eux de la religion, & il eut un jour une occaſion favorable de le faire. Paſſant aſſez prés d'un monaſtere, où plus de deux cens Bracmanes vivoient enſemble, il fut viſité des principaux qui eurent la curioſité de voir un homme dont la réputation eſtoit ſi grande par tout. Il les receût avec un viſage agréable ſelon ſa couſtume, & les ayant mis peu à peu ſur un diſcours du ſalut de l'ame, il les pria de luy dire ce que leurs Dieux commandoient qu'on fiſt pour eſtre bienheureux aprés la mort. Ils ſe regarderent les uns les autres, & furent quelque temps ſans répondre. Enfin un vieux Bracmane âgé de quatre-vingts ans prit la parole, & dît d'un ton grave, que deux choſes conduiſoient une ame à la gloire, & la rendoient compagne des Dieux: l'une, de ne point tuër les vaches, & l'autre de

faire l'aumône aux Bracmanes. Chacun confirma la réponse du vieillard, & y applaudit comme à un oracle sorti de la bouche des Dieux mesmes.

Un aveuglement si étrange donna de la compassion au Pere Xavier, & les larmes luy en vinrent aux yeux. Il se leva tout à coup, car ils estoient tous assis, & il recita doucement, mais à haute voix, le Symbole de la Foy, & les préceptes du Décalogue, s'arrestant à chaque article, & l'expliquant briévement en leur langue. Il leur déclara ensuite ce que c'estoit que le paradis & l'enfer, & par quelles actions on méritoit l'un & l'autre.

Les Bracmanes qui n'avoient jamais rien oüi dire du Christianisme, & qui écoutoient le Pere avec admiration, se leverent tous dés qu'il eut achevé de parler, & coururent l'embrasser, en confessant que le Dieu des Chrestiens estoit le Dieu veritable, puis que sa Loy estoit si conforme aux principes de la lumiere naturelle. Chacun d'eux luy fit diverses questions : si l'ame estoit immortelle, ou si tout perissoit avec le corps ; & au cas que l'ame ne mourust point, par quel endroit du corps elle sortoit : si quand on songeoit durant le sommeil qu'on estoit dans un païs éloigné, ou qu'on s'entretenoit avec une personne absente, l'ame s'échapoit du corps pour un temps : de quelle couleur estoit Dieu, blanc ou noir ; que leurs sages estoient fort partagez là-dessus ; que les blancs vou-

loient qu'il fust blanc, mais que les noirs vouloient qu'il fust noir, & que la plufpart des Pagodes estoient pour cela tout noirs.

Le Pere répondit à toutes leurs questions d'une maniere si convenable à des gens grossiers, qui ignoroient également les choses divines & les naturelles, qu'ils furent tres-contens de luy. Les voyant instruits & disposez de la sorte, il leur parla d'embrasser la Foy de Jesus-Christ, & leur fit entendre que la verité leur estant connuë, l'ignorance ne pourroit plus les sauver des supplices éternels.

Mais que peut la verité sur des esprits qui trouvent leur compte à suivre l'erreur, & qui font profession de tromper les peuples? Ils répondirent, dit le Saint dans une de ses lettres, ce que répondent encore aujourd'huy plusieurs chrestiens: *Que dira le monde de nous, s'il nous voit changer? Et puis, que deviendront nos familles qui ne subsistent que des offrandes qu'on fait aux Pagodes?* Ainsi le respect humain & l'interest firent que la connoissance de la verité ne servit qu'à les rendre plus coupables.

Conference de Xavier avec un fameux Bracmane.

Quelque temps aprés Xavier eut une autre conference avec un Bracmane solitaire, qui passoit pour l'oracle du païs, & qui avoit esté instruit tout jeune dans une des plus fameuses academies de l'Orient: c'estoit un de ceux qui sçavoient les mysteres les plus cachez, que l'on ne confie parmi les Bracmanes qu'à un certain nom-

bre de ſages. Xavier qui avoit entendu parler de luy, ſouhaitoit fort de le voir ; & luy de ſon coſté avoit une extréme envie de voir Xavier. L'intention du Saint fut de tenter ſi en gagnant ce Bracmane, il ne pourroit point gagner les autres qui faiſoient gloire d'eſtre ſes diſciples.

Aprés les premieres civilitez que ſe font d'ordinaire deux hommes qui ſe cherchent & qui ſe connoiſſent de réputation, le diſcours tomba ſur la religion, & le Bracmane ſe ſentit d'abord tant d'inclination pour Xavier, qu'il ne put luy cacher les ſecrets qu'un jurement religieux l'obligeoit de ne révéler jamais à perſonne. Il luy dît donc confidemment que les idoles eſtoient des démons ; qu'il n'y avoit qu'un Dieu createur du monde, & que ce Dieu ſeul méritoit les adorations des hommes : que ceux qui tenoient le rang de ſages parmi les Bracmanes ſolenniſoient en ſon honneur le dimanche comme un jour ſaint, & que ce jour-là ils diſoient ſeulement cette priere, *O Dieu, je vous adore maintenant & pour toûjours* ; qu'ils prononçoient ces paroles tout bas, de peur qu'on ne les oüiſt, pour ne pas violer le ſerment qu'ils avoient fait de les tenir fort ſecretes. Il dit enfin qu'on liſoit dans leurs anciennes écritures que toutes les fauſſes religions ceſſeroient un jour, & qu'un temps viendroit où tout le monde garderoit une meſme loy.

Le Bracmane ayant découvert ces myſteres

44357

au Pere Xavier, le pria de luy découvrir à son tour ce que la loy chrestienne avoit de plus mysterieux; & pour l'engager à ne luy déguiser rien, il jura qu'il garderoit éternellement le secret. *Bien loin de vouloir vous obliger au secret,* dît le Pere, *je ne vous apprendray point ce que vous avez envie de sçavoir, qu'à condition que vous publierez par tout ce que je vous diray.* Le Bracmane le luy ayant promis, il commença à l'instruire par ces paroles de Jesus-Christ, *Celuy qui croira, & qui sera baptisé, sera sauvé;* & il les luy expliqua fort au long. Il luy déclara en mesme temps que le baptesme estoit necessaire pour le salut; & passant d'un article de la Foy à un autre, il mit la verité de l'Evangile dans un si beau jour, que le Bracmane témoigna sur l'heure vouloir se faire chrestien, pourveû qu'on luy permist de l'estre en cachette, & qu'on le dispensast de certains devoirs du Christianisme. Une si méchante disposition le rendit indigne de la grace du baptesme. Il ne se convertit point: il voulut néanmoins avoir par écrit le Symbole de la Foy avec les paroles de Jesus-Christ qu'on luy avoit expliquées.

Il revit une autre fois le Pere Xavier, & luy dît qu'il avoit songé en dormant qu'on le baptisoit; qu'aprés avoir receû le baptesme, il s'estoit fait son compagnon, & qu'ils alloient ensemble prescher l'Evangile dans des païs éloignez: mais ce songe n'eut aucun effet, & le Bracma-

ne ne voulut pas mesme promettre d'enseigner au peuple qu'il n'y avoit qu'un Dieu createur du monde, de peur, disoit-il, que s'il violoit le serment qui l'obligeoit au secret, le démon ne le fist mourir.

Ainsi le maistre ne se rendant pas tout convaincu qu'il estoit, les disciples n'eurent garde de se rendre, & dans la suite d'un tres-grand nombre de prestres des idoles, il n'y en eut jamais qu'un qui embrassa le Christianisme de bonne foy. Xavier fit pourtant en leur presence des miracles bien capables de les convertir. Ayant rencontré un pauvre tout nu & couvert d'ulceres depuis les pieds jusqu'à la teste, il le lava de sa main, but une partie de l'eau qui servit à le laver, & pria Dieu auprés de luy avec une ferveur incroyable: dés qu'il eut achevé sa priere, la chair du malade parut saine & nette comme celle d'un enfant. Il fait plusieurs miracles.

Le procés de la canonisation du Saint fait mention de quatre morts à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le ministere de son serviteur. Le premier fut un catechiste nommé Antoine Miranda qui avoit esté piqué la nuit d'un de ces serpens venimeux des Indes, dont toutes les piqueûres sont mortelles. Le second estoit un enfant qui tomba dans un puits, & qui se noya. Les deux autres furent un jeune homme & une jeune fille qu'une fievre pestilente avoit emportez en peu de jours.

Il se déclare contre les Bracmanes.

Mais ces miracles qui firent donner au Pere le nom de Saint parmi les Chrestiens, & celuy de Dieu de la nature parmi les Gentils, ne firent qu'aveugler l'esprit, & endurcir le cœur des Bracmanes. Xavier n'esperant plus rien de leur conversion, crut estre obligé de publier toutes leurs méchancetez pour les décrediter ; & il le fit si heureusement, que ces hommes qui estoient en véneration parmi le peuple vinrent à estre méprisez de tout le monde, jusques-là que les enfans se moquoient d'eux, & leur reprochoient publiquement leurs fourberies. Ils voulurent d'abord selon leur coustume menacer le peuple de la colere des Pagodes. Mais voyant qu'on ne faisoit que rire de leurs menaces, ils userent d'un autre artifice pour se rétablir. Quelque indignation qu'ils eussent dans le cœur contre le Pere Xavier, ils se ménagerent si bien, qu'à voir leur conduite on les auroit crus de ses amis. Ils luy rendoient des visites ; ils le prioient d'avoir un peu de bonté pour eux ; ils luy donnoient des loûanges ; ils luy envoyoient mesme & de l'argent & des perles. Mais le Pere estoit insensible à tout ; & pour les presens, il les renvoyoit toûjours sans les regarder.

Ce qui servit à détruire l'idolatrie.

Le décri où estoient les prestres des idoles ne servit pas peu à détruire l'idolatrie dans toute la coste. La vie que menoit Xavier y contribua encore beaucoup. Sa nourriture estoit comme celle des pauvres, du ris & de l'eau ; son

sommeil

ſommeil de trois heures au plus dans une cabane de peſcheur, & à terre; car il ſe défit bientoſt du matelas & de la couverture que le Viceroy des Indes luy avoit envoyé de Goa. Le reſte de la nuit ſe paſſoit avec Dieu, ou avec le prochain.

Il avoüë luy-meſme que ſes fatigues eſtoient ſans relaſche, & qu'il auroit ſuccombé à tant de travaux, ſi Dieu ne l'euſt ſoûtenu. Car pour ne point parler du miniſtere de la prédication & des autres fonctions évangeliques qui l'occupoient jour & nuit, il ne naiſſoit pas une querelle ni un differend qu'on ne le priſt pour arbitre; & parce que ces barbares naturellement coleres eſtoient ſouvent mal enſemble, il deſtina certaines heures aux éclairciſſemens & aux réconciliations. Il n'y avoit pas un malade qui ne le fiſt appeller. Comme il y en avoit pluſieurs, & qu'ils eſtoient la pluſpart dans des villages éloignez les uns des autres, il n'eſt pas croyable quel eſtoit ſon déplaiſir de ne pouvoir les ſecourir tous. A cela prés il gouſtoit toutes les douceurs que Dieu communique aux ames qui ne cherchent que la croix; & l'abondance des délices ſpirituelles l'obligeoit ſouvent de prier la bonté divine qu'elle le ménageaſt. C'eſt auſſi ce qu'il écrivit à ſon pere Ignace en des termes géneraux, & ſans ſe nommer luy-meſme.

Aprés avoir raconté ce qu'il faiſoit dans la

» coste de la Pescherie, Je n'ay rien autre chose
» à vous écrire de ce païs-cy, dit-il, sinon que ceux
» qui y viennent pour travailler au salut des ido-
» lâtres reçoivent tant de consolations d'enhaut,
» que s'il y a une veritable joye en ce monde, c'est
» celle qu'ils sentent. Il m'arrive plusieurs fois,
» poursuit-il, d'entendre un homme dire à Dieu:
» *Seigneur, ne me donnez pas tant de consolations en*
» *cette vie; ou si vous voulez m'en combler par un ex-*
» *cés de misericorde, tirez-moy à vous, & faites-moy*
» *joüir de vostre gloire, car c'est un trop grand supplice*
» *que de vivre sans vous voir.*

Il retourne à Goa, & pourquoy.

Il y avoit déja plus d'un an que Xavier travailloit à la conversion des Paravas; & cependant ses deux compagnons Paul de Camerin & François Mansilla ne l'estoient point encore venu joindre, quoy-qu'ils fussent arrivez à Goa depuis quelques mois. Le nombre des chrestiens croissant tous les jours presque à l'infini, & un prestre seul n'estant pas capable de maintenir dans la foy, & d'avancer dans la pieté tant de neophytes, le Saint crut devoir aller chercher du secours. D'ailleurs comme il avoit choisi quelques jeunes gens de bon naturel & de bon esprit, propres à étudier les sciences humaines & divines, & qui estant bien formez pussent revenir instruire leurs compatriotes, il jugea qu'il devoit les mener luy-mesme, & que son voyage ne pouvoit se faire trop-tost.

Il se remit donc en mer sur la fin de l'année

1543. & ayant gagné Cochin vers la my-Janvier de l'année ſuivante, il ſe rendit à Goa peu de temps aprés. Pour entendre ce qui regarde l'éducation des jeunes Indiens qu'amena Xavier, il faut reprendre la choſe de plus haut.

Avant que le Pere François vint aux Indes le Chriſtianiſme y faiſoit tres-peu de progrés, & d'un nombre infini de payens qui eſtoient dans l'Iſle de Goa & dans les païs d'alentour, perſonne preſque ne penſoit à quitter l'idolatrie. L'an 1541. Jacques de Borba théologien, & prédicateur Portugais que le Roy Jean III. avoit envoyé aux Indes, cherchant la cauſe d'un ſi grand malheur, trouva que c'eſtoit non ſeulement parce que les Européans ne pouvoient apprendre aiſément les langues Indiennes, mais encore parce que ſi un gentil ſe convertiſſoit, on n'avoit aucune charité pour luy, & que les enfans des Fidelles qui mouroient pauvres, eſtoient tout-à-fait abandonnez.

L'origine, l'établiſſement du Seminaire de Sainte Foy.

Il fit ouvrir les yeux là-deſſus au Grand-Vicaire Michel Vaz, à l'Auditeur géneral Pedro Fernandez, au Vice-Gouverneur Rodriguez de Caſtel-blanco, & au Secretaire d'Etat Coſme Annez, tous quatre ſes amis particuliers, & tres-gens de bien. Comme ces perſonnes publiques prirent la penſée de remedier au mal dont Borba leur avoit découvert la ſource, il excita luy-meſme le peuple à une ſi bonne œuvre. Car preſchant un jour, il ſe mit à déplorer d'un air

pathetique la damnation éternelle de tant d'Indiens, & il fit comprendre à ses auditeurs que le salut de cette nation idolâtre dépendoit d'eux en quelque maniere. *Je ne prétends pas*, leur dit-il, *que vous alliez vous-mesmes à la conqueste des ames, ni que vous appreniez des langues barbares pour travailler à la conversion des Gentils. Ce que je vous demande au nom de Jesus-Christ, c'est que vous donniez chacun quelque chose pour entretenir les nouveaux chrestiens: vous ferez par là ce que vous ne pouvez faire par le ministere de la parole, & vous gagnerez avec vos biens temporels ces ames immortelles pour qui le Sauveur du monde a répandu tout son sang.*

L'Esprit Saint qui le fit parler, toucha le cœur de ceux qui l'écoutoient. Plusieurs s'estant joints ensemble, on résolut de former une compagnie qui auroit soin de faire subsister les jeunes Indiens nouvellement convertis; & cette Societé se nomma d'abord la Confrerie de Sainte Marie de la lumiere, du nom de l'église où les confreres s'assembloient pour regler ce nouvel établissement.

Il est vray que comme les grands ouvrages ne se font pas tout d'un coup, on ne fonda au commencement qu'un petit Seminaire pour les enfans de Goa & des environs: mais les revenus crurent tellement dans la suite par la liberalité de Dom Estienne de Gama Gouverneur des Indes, & par celle de Dom Jean III. Roy de Portugal, qu'on y receût tous les enfans idolâ-

tres qui devenoient chrestiens, de quelque nation qu'ils fussent. Il y eut mesme de quoy bastir dans un lieu plus ample une tres-belle maison avec une église magnifique, & le Seminaire dont Borba prit la conduite s'appella le Seminaire de Sainte Foy.

Les choses estant disposées ainsi, plus de soixante enfans de divers Royaumes & de neuf ou dix langues toutes differentes, furent rassemblez pour estre élevez dans la pieté & dans les Lettres: mais on s'apperceût bientost que ces jeunes gens manquoient de maistres qui fussent capables de les instruire & de les former. Le Ciel avoit destiné le Seminaire de Sainte Foy à la Compagnie de Jesus; & ce fut par une disposition particuliere de la Providence, que la mesme année qu'on établit le Seminaire les enfans d'Ignace partirent de Lisbonne pour les Indes.

Aussi dés que Xavier parut à Goa, Borba luy offrit la direction de ce nouvel établissement, & fit ce qu'il put pour l'y engager. Xavier qui se sentoit appellé à quelque chose de plus grand, & qui méditoit desja la conversion de tout un monde idolâtre, ne voulut pas se renfermer dans une ville, & destina en son esprit un de ses compagnons pour l'employ qu'on luy presentoit. Cependant Borba écrivit en Portugal au Pere Simon Rodriguez, & luy demanda instamment quelques Peres de la nouvelle Compagnie, pour laquelle, disoit-il, Dieu avoit préparé une mai-

son dans le nouveau monde avant qu'elle y vinst.

Sur ces entrefaites, Paul de Camerin & François Mansilla arriverent du Mozambique. Borba les retint tous deux dans le Seminaire avec la permission du Viceroy, & c'est pour cela qu'ils n'allerent point trouver le Pere Xavier à la coste de la Pescherie.

Le Seminaire de Sainte Foy appellé le college de Saint Paul.

Xavier mit au Seminaire les Indiens qu'il avoit amenez avec luy, & quelque besoin qu'il eust ailleurs de ses compagnons, il donna le soin des Seminaristes au Pere Paul de Camerin à la priere de Borba qui avoit l'autorité principale dans le Seminaire; car ce ne fut que l'année 1548. aprés la mort de Borba, que la Compagnie le posseda en propre, & sans aucune dépendance. Il prit alors le nom de College, & s'appella le College de Saint Paul, à cause du titre de l'église qui estoit dédiée à la Conversion de l'Apostre des Gentils. Delà vint aussi que les Jesuites furent nommez en ce païs-là les Peres de Saint Paul, ou les Peres Paulistes, comme on les y appelle encore aujourd'huy.

Il retourne à la coste de la Pescherie, & ce qu'il y fait.

Le Pere Xavier demeura peu de temps à Goa, & retourna aussitost à ses Paravas avec ce qu'il put ramasser d'ouvriers évangeliques. Il eust bien voulu envoyer alors un missionnaire de la Compagnie dans l'Isle de Socotora, ne pouvant pas y aller luy-mesme : car il n'avoit pas oublié les Socotorins, ni la promesse qu'il fit à Dieu en

leur faveur quand il les quitta ; mais le peu de compagnons qu'il avoit ne suffisoit pas pour les Indes, & ce ne fut que trois ou quatre ans aprés qu'il envoya à Socotora le Pere Alphonse Cyprien.

Outre Mansilla qui n'avoit pas encore receû l'Ordre de prestrise, il mena à la coste de la Pescherie deux prestres Indiens de nation, & un qui estoit de Biscaye, appellé Jean Dortiaga. Dés qu'ils furent arrivez il parcourut avec eux tous les villages, & leur enseigna la maniere d'attirer les idolâtres à la Foy, & d'y affermir les chrestiens. Leur ayant assigné ensuite à chacun un quartier de la coste pour le cultiver, il entra plus avant dans les terres ; & sans autre guide que l'esprit de Dieu, il pénetra jusqu'à un Royaume dont le langage luy estoit entierement inconnu, comme il écrivit à Mansilla en ces termes.

« Vous pouvez juger quelle vie je mene icy, « par ce que je vas vous dire. Je n'entends point « la langue de ces peuples, ils n'entendent point « la mienne, & je n'ay point de truchement. Tout « ce que je puis faire, ajouste-t-il, est de bapti- « ser les enfans, & de servir les malades, qu'on « entend tres-bien sans le secours d'aucun in- « terprete, pour peu qu'on voye ce qu'ils souf- « frent.

Ce fut-là la prédication par laquelle il annonça Jesus-Christ, & fit valoir la loy chres-

tienne dans ce Royaume. Car parmi des barbares qui réduisent toute l'humanité à n'estre pas inhumains, & qui ne reconnoissent point d'autres devoirs de charité que de ne se pas faire d'outrage, ce fut quelque chose d'admirable de voir un étranger, qui sans aucun interest faisoit de toutes les miseres d'autruy les siennes propres, & rendoit aux pauvres toutes sortes de services, comme s'il eust esté ou leur esclave, ou leur pere. On n'a sceû ni le nom du païs, ni le fruit que produisirent ces œuvres de misericorde. On sçait seulement que le Saint ne séjourna pas là long-temps, & qu'une affaire fascheuse le rappella à la coste de la Pescherie, lors qu'il y pensoit le moins.

Il va au secours des chrestiens de la Pescherie.

Les Badages, qui sont un grand peuple de voleurs dans le Royaume de Bisnagar, idolâtres & ennemis du nom chrestien, naturellement feroces, toûjours en querelle les uns avec les autres, & toûjours en guerre avec leurs voisins, aprés s'estre emparez par la force des armes du Royaume de Pandi, qui est entre le Malabar & la Pescherie, vinrent faire irruption dans la Pescherie mesme tandis que Xavier en estoit absent. Les Paravas effrayez à la veûë de ces voleurs dont le nom estoit redoutable, n'oserent se rassembler en un corps, ni soûtenir le premier effort de la guerre. Ils prirent la fuite, abandonnerent leur païs, & ne songerent qu'à sauver leur vie. Pour cela ils se jetterent tous

en foule dans leurs barques, & gagnerent les uns de petites isles desertes, les autres des rochers, & des bancs de sable, qui sont entre le Cap de Comorin & l'Isle de Ceylan. Ils se retirerent donc là avec leurs femmes & leurs enfans, pendant que les Badages coururent la coste, & desolerent le païs.

Mais que sert d'estre à couvert de l'épée des ennemis, quand on ne l'est pas de la faim? Ces malheureux exposez aux ardeurs cuïsantes du Soleil manquoient de vivres dans leurs isles & sur leurs rochers, & il n'y avoit point de jour qu'il n'en mourust un grand nombre.

Cependant la nouvelle de l'excursion des Badages & de la fuite des chrestiens se répandit de tous costez; & Xavier l'apprit dans le païs où il estoit. La disgrace de ses chers Paravas le toucha jusqu'au fond du cœur: il courut à leur secours, & ayant sceû que la famine les pressoit, il passa aussitost à la coste Occidentale, demanda instamment aux Portugais de quoy assister ce pauvre peuple, & obtint vingt barques chargées de toutes sortes de provisions qu'il mena luy-mesme à ces isles & à ces rochers, où ce qui restoit de Paravas languissoit sans nulle esperance de soulagement, & n'attendoit plus que la mort.

La veûë du Saint qu'ils regardoient tous comme leur pere, leur fit oublier en quelque façon leur infortune, & sembla leur rendre la vie. Il

les consola de toutes les manieres imaginables, & dés qu'ils eurent repris tant soit peu leurs forces, il les conduisit à leurs habitations, d'où les Badages s'estoient retirez. Comme ces voleurs avoient tout emporté avec eux, & que les chrestiens de la Pescherie estoient plus pauvres que jamais, il leur procura des aumônes, & il écrivit exprés à des chrestiens d'une autre coste, afin qu'ils secourussent leurs freres en cette extréme necessité.

Les Paravas s'estant rétablis peu à peu, Xavier les laissa sous la conduite des missionnaires qu'il leur avoit donnez, & tourna ses pensées ailleurs. Il eust bien voulu porter l'Evangile à des Royaumes plus avancez dans les terres qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ. Il ne le fit pas néanmoins alors, par la raison que dans les païs où il n'y avoit point de Portugais qui défendissent les nouveaux chrestiens, les idolâtres & les Sarrasins leur faisoient la guerre, ou les contraignoient de renoncer au Christianisme pour avoir la paix.

Il va au Royaume de Travancor, & y fait beaucoup de fruit.

C'est pourquoy reprenant le chemin des costes de l'Occident que les Portugais gardoient, il alla par terre & toûjours à pied selon sa coustume vers la coste de Travancor, qui depuis la pointe de Comorin s'étend environ trente lieuës le long de la mer, & est remplie de villages. Y estant arrivé, & ayant obtenu du Roy de Travancor par l'entremise des Portugais la permis-

ſion de publier la loy du vray Dieu, il tint la meſme methode qu'il tenoit à la Peſcherie; & cette pratique réüſſit ſi-bien, que toute la coſte devint chreſtienne en fort peu de temps, juſques-là qu'on baſtît d'abord quarante-cinq égliſes. Il écrit luy-meſme qu'en un mois ſeul il baptiſa de ſa main dix mille idolâtres, & que ſouvent en un jour il baptiſoit un village tres-peuplé. Il dit encore que c'eſtoit pour luy un agréable ſpectacle de voir que dés que ces infidelles avoient receû le bapteſme, ils couroient à l'envi l'un de l'autre démolir les temples des idoles.

Au reſte ce fut alors proprement que Dieu communiqua la premiere fois à Xavier le don des langues dans les Indes, au rapport d'un jeune Portugais de Conimbre nommé Vaz, qui le ſuivit en pluſieurs de ſes voyages, & qui eſtant revenu en Europe, raconta les choſes dont il avoit eſté luy-meſme témoin. Le ſaint homme parloit tres-bien le langage de ces barbares ſans l'avoir appris; & pour les inſtruire, il n'eut pas beſoin de truchement. Comme il n'y avoit point d'égliſe capable de contenir les gens qui venoient l'entendre, il les menoit dans une vaſte campagne au nombre de cinq ou ſix mille, & là montant ſur un arbre pour eſtre entendu de tout le monde, il leur preſchoit les veritez éternelles. C'eſt-là auſſi qu'afin que toute la campagne ſerviſt d'égliſe, il célebroit quelquefois

Dieu luy communique le don des langues.

les divins myſteres ſous des voiles de navires qu'on tendoit au deſſus de l'autel, qui ſe voyoit de tous coſtez.

Il eſt perſecuté par les Bracmanes.

Les Bracmanes ne purent ſouffrir que le culte des Pagodes fuſt abandonné de la ſorte, & ils voulurent s'en venger ſur celuy qui eſtoit l'auteur d'un ſi étrange changement. Pour exécuter leur deſſein, ils engagerent ſecretement quelques idolâtres à luy tendre des embuſches, & à s'en défaire ſans bruit. Les meurtriers l'attendirent plus d'une fois dans les tenebres, & taſcherent de le tuër à coups de fléches. Mais la Providence ne permit pas que toutes leurs fléches portaſſent, & il n'y en eut qu'une qui le bleſſa legerement, pluſtoſt ce ſemble pour luy donner le plaiſir de verſer du ſang en témoignage de ſa foy, que pour donner atteinte à ſa vie. Deſeſperez de l'avoir manqué, ils le chercherent par tout, & ne le rencontrant pas, ils mirent le feu à trois ou quatre maiſons où ils crurent qu'il pourroit eſtre. L'Homme de Dieu fut contraint un jour de ſe cacher dans le fond d'une foreſt, & il paſſa toute la nuit ſur un arbre pour ſe dérober à la fureur de ſes ennemis qui coururent toute la foreſt. Il falloit ſouvent que les Fidelles le gardaſſent jour & nuit, & ils ſe mettoient pour cela en armes tour à tour devant la maiſon où il eſtoit retiré.

Cependant les Badages qui avoient ravagé la coſte de la Peſcherie l'année précedente, ani-

mez d'eux - mesmes contre les chrestiens, & poussez peut-estre par les démons, qui voyoient de jour en jour perir leur empire, excitez aussi par le desir de la gloire, & sur tout par l'esperance du butin, entrerent dans le Royaume de Travancor, du costé d'une des montagnes qui aboutissent au Cap de Comorin. Leurs succés passez les rendoient si fiers & si insolens, qu'ils se flatoient que rien n'arresteroit leurs conquestes, & que tout plieroit devant eux. N'ayant pas affaire comme auparavant à de simples pescheurs, ils estoient venus en bon ordre, & tres-bien armez sous la conduite du Naiche ou Seigneur de Maduré capitaine fort experimenté & fort brave.

Les habitans des villages maritimes prirent l'épouvante au bruit de l'armée ennemie, & se retirant la pluspart avec précipitation au dedans des terres, porterent jusques à la Cour la nouvelle de l'irruption des Badages. Le Roy de Travancor, que les Portugais appelloient le grand Monarque, parce qu'il estoit le plus puissant de tous les Rois de Malabar, ramassa des troupes au mesme moment, & s'estant mis à leur teste, alla au-devant des ennemis. La bataille devoit estre apparemment tres-sanglante, & la victoire sembloit asseûrée à ces voleurs vagabonds qui estoient bien plus forts en nombre & plus aguerris.

Le Pere Xavier n'eut pas plustost sceû que les *Il va au devant de l'ar-*

mée des Badages, & la met en fuite.

Badages paroissoient, que se prosternant en terre, *Seigneur*, dît-il, *souvenez-vous que vous estes le Dieu des misericordes, & le protecteur des Fidelles; n'abandonnez pas à la rage de ces loups le troupeau dont vous m'avez fait le Pasteur. Que les nouveaux chrestiens si foibles encore dans la Foy ne se repentent pas de l'avoir embrassée, & que les Infidelles n'ayent pas l'avantage d'opprimer ceux qui ne mettent leur esperance qu'en vous.*

Sa priere estant finie, il se leve, & rempli d'un courage extraordinaire, ou plustost de je ne sçay quelle force divine qui le rendoit intrepide, il prend une troupe de chrestiens fervens, & le crucifix à la main court avec eux vers la plaine où les ennemis marchoient en ordonnance de bataille. Dés qu'il fut assez proch pour se faire entendre, il s'arresta, & leur dit d'une voix menaçante: *Je vous défends au nom de Dieu vivant de passer outre, & je vous commande de sa part de retourner sur vos pas.*

Ce peu de paroles jetta la terreur parmi les soldats qui estoient à la teste de l'armée: ils demeurerent interdits & comme immobiles. Ceux qui venoient aprés, voyant qu'on n'avançoit point, en demanderent la raison. Les premiers répondirent qu'ils avoient devant eux un homme inconnu, habillé de noir, d'une taille plus qu'humaine, d'un aspect terrible, & dont les yeux lançoient des éclairs. Les plus hardis voulurent s'éclaircir eux-mesmes de ce qu'on disoit: il

furent saisis de frayeur, & tous prirent la fuite en desordre.

Les Néophytes qui avoient suivi Xavier coururent annoncer aux villages voisins un évenement si merveilleux : le bruit s'en répandit bientost de tous costez, & le Roy qui venoit en diligence, apprit cette nouvelle dans sa marche. Il fit appeller Xavier, l'embrassa comme le liberateur de Travancor; & aprés l'avoir remercié devant tout le monde d'un si grand service, il luy dit, *Je me nomme le grand Roy, & desormais vous vous nommerez le grand Pere.*

Le Saint déclara au Roy que c'estoit à Jesus-Christ le Dieu des Chrestiens, qu'on devoit rendre des actions de graces; & que pour luy, on ne devoit le regarder que comme un foible instrument qui ne pouvoit rien de luy-mesme. Le Prince infidelle ne comprit pas ce langage, & les deux vices qui servent d'obstacle à la conversion des Grands, l'impudicité & l'orgueïl, l'empescherent dans la suite d'embrasser la Foy. Il ne laissa pas de faire publier par tout le Royaume qu'on eust à obeïr au grand Pere comme à sa propre personne, & que quiconque voudroit estre chrestien, le fust sans rien craindre: il appelloit mesme Xavier son frere, & luy donnoit de grandes sommes d'argent, que le serviteur de Dieu employoit toutes au soulagement des pauvres.

Il rend le Roy de Travancor favorable à l'Evangile.

Un édit si favorable à la loy du Ciel fit mal-

gré l'exemple du Prince une infinité de chrestiens, mesme dans sa Cour. Mais les actions miraculeuses de Xavier acheverent de convertir tout le Royaume. Outre qu'il guerit toutes sortes de malades, il ressuscita quatre morts, deux femmes & deux hommes. Les actes de la canonisation ne disent de la résurrection des femmes que le fait sans en marquer nulles circonstances : mais ils rapportent fort au long la résurrection des hommes, & en voicy le détail.

Xavier preschoit dans une des villes maritimes de Travancor nommée Coulan, assez prés de Comorin. Quelques-uns se convertirent dés les premieres prédications de l'Apostre ; la plus grande partie demeura pourtant dans ses anciennes erreurs aprés l'avoir oüi plusieurs fois. A la verité les plus opiniastres l'écoutoient avec plaisir, & trouvoient les maximes de l'Evangile tres-conformes aux lumieres de la raison : mais le plaisir qu'ils prenoient à l'entendre ne produisoit rien, & ils se contentoient d'admirer la loy des Chrestiens sans se mettre en peine de la suivre.

Il ressuscite deux morts.

Le Pere voyant un jour qu'il leur parloit de Dieu inutilement, parla à Dieu fortement pour eux ; & les yeux attachez au ciel, le visage enflammé plus que de coustume, il le pria avec une grande abondance de larmes d'avoir pitié de ces idolâtres endurcis. *Seigneur*, disoit-il, *tous les cœurs sont entre vos mains ; vous pouvez flé-*

chir

chir comme il vous plaiſt les plus obſtinez, & amollir les plus durs. Donnez aujourd'huy cette gloire au ſang & au nom de voſtre fils. A peine eut-il fait ſa priere, qu'il ſe ſentit exaucé. Se tournant vers ſes auditeurs avec l'air d'un homme inſpiré, *Hé bien*, leur dit-il, *puis que vous ne me croyez pas ſur ma parole, voyez ce qui peut me rendre croyable. Quel témoignage voulez-vous des veritez que je vous annonce?* Il ſe ſouvint à l'heure meſme qu'on avoit enterré un homme le jour precedent. Alors reprenant ſon diſcours du ton dont il l'avoit commencé, *Ouvrez*, dît-il, *le tombeau que vous fermaſtes hier, & retirez-en le corps; mais prenez bien garde ſi celuy qu'on a enterré eſt veritablement mort.*

Les plus incredules allerent auſſitoſt déterrer le corps. Bien loin d'y trouver aucune marque de vie, ils trouverent qu'il commençoit à ſentir mauvais: ils oſterent le linceul qui l'envelopoit, & mirent le mort aux pieds du Pere qui s'eſtoit tranſporté ſur le lieu de la ſepulture. Les barbares regardoient avec étonnement le cadavre, & attendoient avec impatience ce qui arriveroit. Le Saint ſe mit à genoux, & aprés une priere aſſez courte, s'adreſſant au mort, *Je te commande*, dît-il, *par le ſaint nom du Dieu vivant de te lever pour preuve de la religion que je preſche.*

A ces paroles le mort ſe leva de luy-meſme, & parut non-ſeulement plein de vie, mais ſain & vigoureux. Tous s'écrierent à haute voix,

que le Dieu des Chreſtiens eſtoit tout-puiſſant, & que la loy qu'enſeignoit le grand Pere eſtoit veritable. Ils ſe jetterent enſuite à ſes pieds, demanderent le bapteſme, & le receûrent ſur le champ.

L'autre mort que l'Apoſtre reſſuſcita fut un jeune homme chreſtien, qui mourut à Mutan dans la meſme coſte, entre Carjapatan & Alicale. Il y avoit plus de vingt-quatre heures qu'il eſtoit mort d'une fievre peſtilente. Xavier ſe rencontra par hazard ſur le chemin lors qu'on le portoit en terre. Le pere & la mere du defunt qui eſtoient des plus qualifiez du païs, accompagnoient la pompe funebre avec toute leur parenté ſelon la couſtume du Royaume. Quelque inconſolables qu'ils fuſſent, ils prirent courage à la veûë du Saint, & embraſſant ſes genoux, ils le conjurerent de reſſuſciter leur fils, perſuadez que ce qui ſurpaſſoit toutes les forces de la nature ne luy couſtoit qu'une parole. Xavier touché de leur affliction, & excité par leur foy, implora le ſecours du Ciel, fit le ſigne de la croix, & jetta de l'eau beniſte ſur le mort, le prit aprés par la main, le leva au nom du Seigneur, & le rendit vivant à ſon pere & à ſa mere.

Pour conſerver la memoire d'un fait ſi étonnant & ſi authentique, les parens du reſſuſcité planterent une grande croix dans l'endroit où le miracle ſe fit, & ils avoient couſtume d'y aller ſouvent prier Dieu. Ces reſurrections firent

tant de bruit dans tout le païs, & tant d'impression sur l'esprit des peuples, qu'on venoit de toutes parts pour voir le grand Pere, & pour recevoir de luy le baptesme : si-bien que tout le Royaume de Travancor fut soumis à Jesus-Christ en peu de mois, & le Roy seulement demeura idolâtre avec les principaux de sa Cour par un terrible jugement de Dieu, qui abandonne quelquefois les Princes à leurs passions dereglées, & qui s'éloigne des Grands tandis qu'il se communique aux petits.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE TROISIE'ME.

Tous les peuples des Indes attirez au Christianisme.

LA réputation de Xavier ne demeura pas renfermée dans le Royaume de Travancor. Elle se répandit par toutes les Indes, & le Dieu des chrestiens y devint si vénerable en mesme temps, que les peuples les plus idolâtre envoyoient prier le saint homme de les venir baptiser. Il avoit veritablement une extréme joye de voir les Gentils rechercher d'eux-mesmes le chemin du ciel, mais il estoit affligé de ne pouvoir le montrer tout seul à tant de nations égarées.

Il écrit en Europe pour avoir des missionnaires.

Voyant la moisson si abondante, & les ouvriers en si petit nombre, il écrivit fortement au Pere Ignace en Italie, & au Pere Simon Rodriguez en Portugal, pour avoir des missionnaires. Il eut mesme sur cela des transports de zele fort extraordinaires, jusqu'à dire dans l..

de ses lettres : Il me vient souvent en pensée « Lib. 1. Ep. 5.
de parcourir les academies de l'Europe, princi- «
palement celle de Paris, & de crier de toutes «
mes forces à ceux qui ont plus de sçavoir que «
de charité : *Ah combien d'ames perdent le ciel, & «
tombent dans les enfers par vostre faute !* «

Il seroit à souhaiter que ces gens s'appliquas- «
sent à la conversion des ames comme ils font à «
l'étude des sciences, afin de pouvoir rendre «
compte à Dieu de leur doctrine, & des talens «
qu'il leur a donnez. Plusieurs sans doute tou- «
chez de cette pensée feroient une retraite spiri- «
tuelle, & vaqueroient à la méditation des cho- «
ses celestes pour entendre la voix du Seigneur. «
Ils renonceroient à leurs passions, & foulant «
aux pieds les vanitez de la terre, ils se mettroient «
en état de suivre tous les mouvemens de la vo- «
lonté divine. Ils diroient mesme de toute leur «
ame : *Me voicy, Seigneur, envoyez-moy où il vous* «
plaira, & aux Indes si vous le voulez. «

Mon Dieu, que ces sçavans vivroient beau- «
coup plus contens qu'ils ne vivent ! que leur sa- «
lut seroit plus en asseûrance ! & qu'à la mort, «
tout prests à subir le terrible jugement que per- «
sonne ne peut éviter, ils auroient sujet d'espe- «
rer en la misericorde de Dieu, parce qu'ils pour- «
roient dire, *Seigneur, vous m'aviez donné cinq ta-* «
lens, & en voicy cinq autres que j'ay gagnez par- «
dessus ! «

Je prens Dieu à témoin, que ne pouvant re- «

» tourner en Europe, j'ay presque résolu d'écrire
» à l'Université de Paris, nommément à nos Mais-
» tres Cornet & Picard, pour leur déclarer que
» des millions d'idolâtres se convertiroient sans
» peine, s'il y avoit beaucoup de personnes qui
» cherchassent les interests de Jesus-Christ, & non
» pas les leurs.

Lettre du Saint aux Docteurs de Sorbonne.

C'est dommage que la lettre qu'écrivit le Saint aux Docteurs de Sorbonne se soit perduë: car il est certain qu'il leur écrivit du fond des Indes pour les engager à y venir prescher l'Evangile; & nous avons sur cela le témoignage de Dom Jean Derada un des principaux magistrats du Royaume de Navarre, qui étudiant à Paris vit la lettre du Pere Xavier, admira la charité apostolique dont elle estoit pleine, & en tira une copie, comme firent la pluspart des theologiens à qui elle s'adressoit.

Ambassade de l'Isle de Manar vers le Saint.

Parmi les peuples idolâtres qui soupiroient aprés le baptesme, & qui desiroient d'estre instruits, les Manarois furent les premiers qui députerent vers le Saint.

L'Isle de Manar est située vers la pointe la plus Septentrionale de Ceylan, & à la teste des bancs de Remanancor. Elle a un port tres-commode, & il s'y fait un fort grand trafic: mais le sol est si sablonneux & si sec, qu'il n'y vient rien qu'en certains endroits que l'on cultive avec beaucoup de soin & de peine. Car Manar ne tient pas du voisinage de Ceylan,

qui eſt le lieu de l'Orient le plus délicieux & le plus fertile, juſques-là que les arbres toûjours verds y portent en toute ſaiſon des fruits & des fleurs; qu'on y trouve des mines d'or & d'argent, du criſtal & des pierres précieuſes; qu'il y a de tous coſtez des foreſts d'ébeine, de coco, & de canelle; & que les hommes y vivent longtemps ſans ſe reſſentir des incommoditez de la vieilleſſe. La merveille eſt que l'Iſle n'eſtant qu'à ſix degrez de la ligne, l'air y eſt tres-temperé & tres-pur; & que les pluyes qui chaque mois tombent du ciel réglément, jointes aux ſources & aux rivieres qui coulent par tout, rafraiſchiſſent encore plus la terre que les ardeurs du Soleil ne l'échauffent.

Le Pere Xavier eſtoit occupé à établir la chreſtienté de Travancor, lors qu'il receût l'ambaſſade de Manar. Comme il ne pouvoit pas abandonner une égliſe naiſſante ſans en craindre raiſonnablement la ruine, il envoya à Manar un des preſtres qu'il avoit laiſſez dans la coſte de la Peſcherie. Dieu donna tant de benediction aux travaux de ce miſſionnaire, que les Manarois non ſeulement ſe firent chreſtiens, mais moururent généreuſement pour la Foy; & voicy l'occaſion de leur martyre. Il envoye un miſſionnaire à l'Iſle de Manar.

L'iſle de Manar eſtoit alors ſous la domination du Roy de Jafanapatan; c'eſt ainſi qu'on nomme la partie Septentrionale de Ceylan. Ce Prince avoit uſurpé la Couronne ſur ſon frere

aiſné, & traitoit tous ſes ſujets en eſclaves. Il eſtoit ſur tout ennemi implacable de la loy chreſtienne, bien qu'il fiſt ſemblant d'eſtre ami des Portugais dont la puiſſance ſeule pouvoit mettre des bornes à ſa tyrannie. Dés qu'il eut appris que les Manarois ſe faiſoient chreſtiens, il entra dans une fureur dont les tyrans ſeuls ſont capables : car il ordonna auſſitoſt qu'on fiſt paſſer des troupes en l'Iſle de Manar, & qu'on y tuaſt tout ce qui ne ſeroit point idolâtre. L'ordre fut exécuté ponctuellement ; & les hommes, les femmes, les enfans qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme, perirent tous par l'épée.

Conſtance des chreſtiens de Manar.

Ce qui fut de merveilleux, c'eſt que chacun des Fidelles eſtant interrogé ſur ſa religion, & n'ayant qu'à la renoncer pour ſauver ſa vie, il n'y en eut pas un qui ne ſe déclaraſt hautement chreſtien. Les peres & les meres parloient pour leurs petits enfans baptiſez, qui ne pouvoient pas encore rendre témoignage de leur Foy, & ils les offroient à la mort avec une intrepidité qui étonnoit leurs bourreaux. Six ou ſept cens de ces inſulaires donnerent leur vie pour le nom de Jeſus-Chriſt ; & le canton principal qui fut conſacré par un ſang ſi noble, de Paſim qu'il ſe nommoit, s'appella enſuite la terre des Martyrs.

Tout ce maſſacre bien loin d'abolir la loy chreſtienne, ne ſervit qu'à la rendre plus floriſſante. Le Tyran eut meſme la honte de voir ſes

Officiers

officiers & ſes domeſtiques quitter malgré luy leur ancienne religion. Mais ce qui l'irrita davantage fut le changement de ſon fils aiſné. Ce jeune Prince touché de Dieu ſe fit inſtruire par un marchand Portugais qui avoit commerce à la Cour. Cela ne ſe put faire néanmoins ſi ſecretement que le Roy n'en euſt connoiſſance. A la premiere nouvelle, il fit égorger ſon fils, & jetter le corps dans les champs pour ſervir de paſture aux beſtes.

Mais le Ciel ne ſouffrit pas qu'une mort qui eſtoit ſi prétieuſe devant Dieu, fuſt ſans honneur & ſans fruit devant les hommes. Le marchand Portugais enterra la nuit ſon diſciple, & le lendemain matin il parut une tres-belle croix marquée ſur la terre qui couvroit le corps du Martyr. Ce ſpectacle ſurprit fort les Infidelles. Ils firent ce qu'ils purent pour effacer la croix en marchant deſſus, & y jettant de la terre. Elle reparut le jour ſuivant dans la meſme forme, & ils taſcherent de l'effacer tout de nouveau: mais alors elle parut en l'air toute lumineuſe, & lançant des rayons de tous coſtez. Les barbares qui la virent furent effrayez, & en meſme temps ſi touchez interieurement, qu'ils ſe déclarerent chreſtiens. La ſœur du Roy, Princeſſe naturellement vertueuſe, ayant embraſſé la Foy en cachette, inſtruiſit elle-meſme ſon fils, & ſon neveu frere du Martyr: mais en les mettant dans la voye du ciel, elle eut ſoin de les dérober à

Croix miraculeuſe, & ſes effets.

la cruauté du Tyran. Elle s'adresse pour ce sujet au Portugais dont nous avons parlé, & luy confiant les deux Princes, le charge de les mener au Seminaire de Goa.

Le Portugais concerta si bien toutes choses avec la Princesse, qu'il sortit de l'Isle avec les deux Princes sans estre découvert. Il prit son chemin par le Royaume de Travancor, pour voir le Pere Xavier, & luy presenter ces illustres Néophytes. Le Pere les receût comme des anges envoyez du ciel, & rendit mille actions de graces à Dieu d'une si belle conqueste. Il les fortifia dans la Foy, leur donna des enseignemens salutaires, & leur promit de faire en sorte auprés du Viceroy des Indes, qu'ils n'eussent jamais à se repentir d'avoir tout quitté pour l'amour de Jesus-Christ.

Dés que le Roy de Jafanapatan sceût la fuite de son fils & de son neveu, il s'emporta étrangement contre les chrestiens, & en fit mourir un grand nombre. Comme il eut peur que son frere à qui il avoit osté la couronne, & qui menoit une vie errante, ne changeast aussi de religion, & n'implorast la protection des Portugais, il envoya des gens par tout avec ordre de le luy amener, ou de luy en apporter la teste: mais il ne put l'avoir ni vif ni mort; car ce Prince malheureux suivi de dix cavaliers, estant passé à Négapatan, se rendit par terre à Goa avec d'extrémes fatigues, & aprés plus de deux

cens lieuës de chemin. Il y fut instruit des mysteres du Christianisme: en recevant le batesme, il jura solennellement que s'il recouvroit son Royaume, il travailleroit luy-mesme à le mettre sous l'obéïssance de Jesus-Christ.

Entreprise de Xavier contre le persecuteur des chrestiens.

Le Pere Xavier qui fut informé de tout, jugea qu'il falloit profiter d'une occasion si favorable sans s'y endormir un moment. Il comprit avec quelle perfection les chrestiens vivroient dans un Royaume où l'on mouroit si généreusement pour la Foy presque avant que de la connoistre : d'ailleurs, si l'injustice & la cruauté du Tyran demeuroient impunies, combien les autres Rois idolâtres persecuteroient les nouveaux Fidelles : que le seul moyen de réparer le passé, & de se précautionner contre l'avenir estoit d'oster au barbare la couronne qu'il portoit injustement, & de la rendre à son frere, auquel elle appartenoit ; que pour cela on devoit avoir recours aux Portugais, & les engager par un principe de religion à prendre les armes contre l'usurpateur du Royaume, & le persecuteur des chrestiens.

Dans ces sentimens le Pere fait venir Mansilla de la coste de la Pescherie, & l'ayant chargé de la chrestienté de Travancor, il se mit en chemin par terre pour aller trouver le Viceroy des Indes qui estoit à Cambaye.

Nouveau motif de son voyage de Cambaye.

Outre les raisons qui regardoient le Roy de Jafanapatan, le Saint en avoit d'autres qui l'obli-

geoient à faire ce voyage. La pluſpart des Européans qui eſtoient aux Indes, & ſur tout les Miniſtres de la Couronne de Portugal menoient une vie débordée, qui rendoit la Foy odieuſe, & qui ſcandaliſoit également les Idolâtres & les Fidelles.

Le culte public des Pagodes eſtoit toleré à Goa, & la ſecte des Bracmanes y devenoit plus puiſſante de jour en jour, parce que ces preſtres payens corrompoient à force d'argent les officiers Portugais. Les peuples profeſſoient librement le Paganiſme, pourveû qu'ils payaſſent exactement les tributs, comme ſi on ne les avoit ſubjuguez que pour en tirer de l'argent. Les charges publiques ſe vendoient aux Sarraſins; & les chreſtiens naturels du païs en eſtoient exclus, faute d'avoir aſſez de bien pour les acheter. Les Receveurs du droit que payoient les Paravas de la Peſcherie au Roy de Portugal, forçoient ces pauvres peſcheurs à leur donner leurs perles preſque pour rien; & ainſi l'exaction d'un tribut legitime dans le fonds eſtoit une veritable tyrannie par la maniere dont elle ſe faiſoit. On vendoit les hommes comme les beſtes, & on donnoit des chreſtiens à tres-bon marché aux Gentils. Enfin, on ſouffroit que le Roy de Cochin idolâtre, mais tributaire de la Couronne de Portugal, confiſquaſt le bien de ſes ſujets qui recevoient le bapteſme.

Le Pere François avoit une douleur tres-ſenſi-

ble de voir que le plus grand obſtacle qu'il y euſt à l'établiſſement de la Foy en tant de vaſtes Royaumes de l'Aſie, vinſt des chreſtiens meſmes. Il s'en plaignoit quelquefois à Dieu dans l'amertume de ſon cœur; & il dît un jour qu'il retourneroit volontiers en Europe pour faire ſes plaintes au Roy de Portugal Jean III. ne doutant pas qu'un Prince ſi religieux & ſi équitable ne miſt ordre à de ſi grands maux dés qu'on les luy feroit connoiſtre.

Xavier avoit pris la route de Cochin, le long des coſtes de la mer. Il y arriva le ſeiziéme de Décembre 1544. & y rencontra Michel Vaz Vicaire géneral des Indes. En luy expoſant les motifs de ſon voyage, il luy fit entendre que la foibleſſe du gouvernement eſtoit la cauſe principale de l'avarice & de la violence des officiers; que Dom Alphonſe de Soſa avoit beaucoup de piété, mais qu'il n'avoit pas aſſez de vigueur; qu'il ne ſuffiſoit pas de vouloir le bien, ſi on ne s'oppoſoit fortement au mal; en un mot qu'il eſtoit abſolument neceſſaire que le Roy de Portugal fuſt informé de tous les deſordres des Indes par un homme qui les euſt veûs de ſes yeux, & qui ne fuſt point ſuſpect. Vaz entra d'abord dans les ſentimens de Xavier, & ſon zele le porta à paſſer luy-meſme en Portugal ſur un navire qui eſtoit tout preſt à faire voile. Xavier loûa Dieu du deſſein de Vaz, & écrivit en meſme temps au Roy

Il porte Michel Vaz à paſſer en Portugal.

Jean III. Voicy de quelle maniere commence sa lettre.

Il écrit au Roy de Portugal. Lib. 3. Ep. 10. nov.

» V. M. doit se persuader & repasser souvent » en son esprit, que Dieu l'a choisie entre tous » les Princes de la terre pour la conqueste des In» des Orientales, afin d'éprouver sa fidelité, & de » voir comment elle reconnoistroit les bienfaits du » Ciel. Elle doit penser encore que s'il luy a donné » l'empire du nouveau Monde, ce n'est pas tant » afin qu'elle remplisse ses coffres des tresors de » l'Orient, qu'afin qu'elle ait occasion de signaler » son zele en faisant connoistre aux idolâtres par » les soins de ses Ministres le Createur & le Ré» dempteur des hommes.

Le Saint parle aprés au Roy des bonnes intentions de Michel Vaz, & de la mauvaise conduite des Portugais qui avoient de l'autorité dans les Indes. Il luy suggere des moyens pour arrester les desordres, & luy conseille sur tout de ne recommander pas seulement par lettres les interests de la religion, mais de chastier avec rigueur tous les officiers qui ne faisoient pas leur » devoir à cét égard. Car il y a danger, dit-il, » que quand Dieu citera Vostre Majesté au juge» ment, ce qui arrivera lors que vous vous y at» tendrez le moins, & ce qui ne se peut éviter, » il y a, dis-je, danger, grand Prince, que vous » n'entendiez alors ces paroles de la bouche d'un » Dieu irrité : *Pourquoy n'avez-vous pas puni ceux* » *qui sous vostre nom m'ont fait la guerre dans les Indes,*

vous qui les punissiez si severement dés qu'ils estoient «
négligens au regard de vos finances? Vous aurez beau «
vous excuser en disant à Jesus-Christ, *Seigneur,* «
toutes les années je recommandois à mes sujets ce qui «
touchoit vostre honneur & vostre service : car on vous «
répondra aussitost, *Mais vos ordres ne s'exécutoient* «
point, & vous laissiez faire à vos Ministres tout ce «
qu'ils vouloient. «

Je supplie donc V. M. par le zele ardent «
qu'elle a pour la gloire de Dieu, & par le soin «
qu'elle a toûjours eû de son salut éternel, d'en- «
voyer icy un Ministre vigilant & courageux, «
qui n'ait rien plus à cœur que la conversion des «
ames, qui agisse indépendamment des officiers «
de vostre espargne, & qui ne se laisse pas gou- «
verner par ces hommes politiques dont toutes «
les veûës se bornent à l'utilité de l'Etat. Que «
V. M. examine un peu ce qui vient des Indes «
dans ses coffres, & qu'elle voye les dépenses «
qu'elle y fait pour l'avancement de la religion: «
ainsi ayant pesé les choses de part & d'autre, «
vous jugerez si ce que vous donnez égale en «
quelque façon ce qu'on vous donne; & vous «
aurez peut-estre sujet de craindre, que de ces «
biens immenses dont la liberalité divine vous «
comble, vous ne rendiez à Dieu qu'une tres- «
petite partie. «

Au reste, que V. M. ne differe pas davantage «
à s'aquiter de ce qu'elle doit, & à guerir tant «
de maux publics : quelque diligence qu'elle fasse, «

» le remede ne viendra toûjours que trop tard.
» La vraye & ardente charité de mon cœur en-
» vers V. M. m'oblige à luy écrire de la sorte,
» principalement lors qu'il me semble entendre
» les plaintes que les Indes font au Ciel, de ce
» que des tresors dont elles enrichissent vos Etats,
» vous en employez si peu pour leurs besoins spi-
» rituels.

La lettre finit par demander une grace à Dieu, que le Roy ait pendant sa vie les sentimens & la conduite qu'il seroit bien-aise d'avoir eû dans le moment de sa mort.

Succés du voyage de Michel Vaz.

Michel Vaz traita si bien avec Jean III. suivant les instructions du Pere Xavier, qu'il obtint un autre gouverneur des Indes, & qu'il rapporta des ordres signez de la main du Prince, tels à peu prés que le Pere le souhaitoit.

Ces ordres portoient qu'on ne souffrist aucune superstition payenne dans l'isle de Goa, ni dans celle de Salsete; qu'on brisast tous les Pagodes qui y estoient, & qu'on cherchast dans les maisons des Gentils s'il n'y avoit point d'idoles cachées; & que si quelqu'un en faisoit, on le punist selon la qualité de son crime: qu'autant qu'il y auroit de Bracmanes qui s'opposeroient à la publication de l'Evangile, on les exilast: que d'une rente annuelle de trois mille écus qui se payoit à une Mosquée de Bazain, on soulageast au-plustost la pauvreté des infidelles nouvellement convertis: qu'on ne donnast plus

nul

nul office public aux payens : qu'aucune exaction ne demeuraſt impunie : qu'on ne vendiſt plus d'eſclaves ni aux Mahometans, ni aux Gentils : que la peſche des perles fuſt uniquement entre les mains des chreſtiens, & qu'on ne les priſt d'eux que ſelon leur juſte valeur : qu'on ne permiſt pas que le Roy de Cochin dépoüillaſt ou maltraitaſt les Indiens baptiſez : enfin, que ſi Soſa n'avoit pas vengé la mort des Fidelles de Manar maſſacrez par l'ordre du Roy de Jafanapatan, Caſtro qui prenoit la place de Soſa ne manquaſt pas de le faire.

Pour revenir au voyage du Pere Xavier, il ſe mit en mer à Cochin, & fit voile vers Cambaye. Il y avoit dans le navire un gentilhomme Portugais extrémement libertin, & de ces impies déclarez qui font gloire de leur impieté. C'en fut aſſez au ſaint homme pour rechercher ſa compagnie. Il s'attacha fort à luy, & taſcha meſme de luy plaire par des diſcours agreables. Le Portugais eſtoit charmé de l'humeur du Pere, & prenoit plaiſir à l'entendre parler de mille matieres curieuſes : mais quand Xavier diſoit un mot du ſalut de l'ame, il s'en moquoit, & ne vouloit pas l'écouter. Que ſi le Pere le reprenoit doucement de ſes pechez ſcandaleux, & l'invitoit à la penitence, il s'emportoit contre les ſaintes pratiques de l'Egliſe, & juroit qu'il ne ſe confeſſeroit jamais.

Il convertit un Portugais fort libertin.

Ces mauvaiſes diſpoſitions ne rebuterent pas

Xavier : il traita un pecheur si endurci comme un malade frenetique, avec beaucoup de bonté. Cependant ils aborderent au port de Cananor. Estant descendus ensemble sur le rivage, ils allerent se promener seuls dans un bois de palmiers qui estoit tout proche. Aprés deux ou trois tours de promenade le Saint se dépoüille jusques à la ceinture, & prenant une discipline armée de pointes, il s'en donne de si rudes coups, qu'il eut en moins de rien les épaules toutes sanglantes. *C'est pour l'amour de vous*, dît-il au gentilhomme qui l'accompagnoit, *que je fais ce que vous voyez, & ce n'est encore rien au prix de ce que je voudrois faire. Mais*, ajousta-t-il, *vous avez cousté bien plus cher à Jesus-Christ. Sa passion, sa mort, tout son sang ne suffira t il pas pour amollir vostre cœur?* Puis s'adressant à Jesus-Christ mesme, *Seigneur*, dît-il, *jettez les yeux sur vostre sang adorable, & non pas sur celuy d'un malheureux pecheur comme moy.*

Le gentilhomme étonné & confus également d'une telle charité se jette aux pieds de Xavier, le conjure de ne passer pas outre, luy promet de se confesser, & de changer tout-à-fait de vie. En effet, avant que de sortir du bois, il fit au Pere une confession générale avec une vive douleur de ses pechez, & depuis il vescut fort chrestiennement.

Il engage le Viceroy des Indes à faire

Estant retournez au port, ils remonterent dans le navire, & continuerent leur voyage.

Dés qu'ils furent arrivez à Cambaye, Xavier alla voir le Viceroy, & il n'eut pas de peine à luy persuader ce qu'il voulut touchant l'affaire de Jafanapatan. Car outre que Sosa avoit une entiere créance au Pere François, & beaucoup de zele pour la religion, l'expedition que luy proposoit Xavier estoit la plus glorieuse que les Portugais pussent entreprendre, puis qu'il s'agissoit de chastier un tyran, de déposseder un usurpateur, & de rétablir un Roy legitime.

La guerre au Roy de Jafanapatan.

Le Viceroy donc écrivit des lettres, & expedia des couriers aux capitaines de Comorin & de la Pescherie, avec ordre d'assembler dans Négapatan tout ce qu'il y avoit là de troupes, & d'aller fondre sur le Roy de Jafanapatan, sans luy donner le temps de se reconnoistre. Il leur commandoit aussi de prendre vif le tyran s'ils pouvoient, & de le remettre entre les mains du Pere François, qui souhaitoit sa conversion & non pas sa mort, & qui esperoit que le sang des martyrs de Manar luy obtiendroit la rémission de ses crimes.

Xavier animé par de si belles esperances reprit la route de Cochin, où il prétendoit travailler au salut des ames pendant qu'on feroit les préparatifs de la guerre. En repassant à Cananor, il logea chez un chrestien tres-vertueux, mais qui avoit un fils fort débauché, & sujet à toutes sortes de vices. Comme ce pere estoit

Diverses prédictions du Saint.

affligé de la mauvaiſe conduite de ſon fils, & qu'il le pleuroit jour & nuit, Xavier taſcha de le conſoler d'abord en luy diſant que ces vices eſtoient des defauts de jeuneſſe, qui ſe paſſeroient dans un âge meur : puis s'eſtant un peu recueïlli, & ayant élevé les yeux au ciel, *Sçachez*, luy dît-il, *que vous eſtes le plus heureux pere qu'il y ait au monde. Ce fils libertin qui vous donne tant de mécontentement aujourd'huy, changera de mœurs, ſera religieux de l'Ordre de Saint François, & enfin martyr.* L'évenement verifia la prédiction de Xavier : le fils de ſon hoſte de Cananor prit l'habit de Saint François, & alla preſcher la Foy dans le Royaume de Candé, où il fut martyriſé par les barbares.

Le Pere Xavier ayant regagné Cochin, fut tres-bien receû du Secretaire d'Etat Coſme Annez ſon intime ami qui eſtoit venu là pour des affaires importantes. Eſtant un jour enſemble, & s'entretenant familierement, Xavier demanda à Annez ſi l'année avoit eſté bonne pour les marchands Portugais. Annez répondit qu'elle ne pouvoit eſtre meilleure ; qu'on avoit depuis peu chargé ſept navires qui eſtoient partis pour l'Europe tout pleins de richeſſes. Il ajouſta qu'il envoyoit au Roy de Portugal un diamant tres-rare, qui avoit couſté à Goa dix mille ducats, & qui en vaudroit plus de trente mille à Liſbonne. Xavier eut la curioſité de ſçavoir lequel des navires portoit ce diamant. Annez luy dit que

c'estoit le navire nommé Atoghia, & qu'il avoit confié ce tresor à Jean Norogna qui estoit capitaine du navire.

Alors Xavier rentra en luy-mesme, & aprés avoir gardé un peu le silence, *Je n'aurois pas voulu*, dît-il tout à coup, *mettre sur ce navire un diamant si prétieux. Hé pourquoy*, reprit Annez ? *n'est-ce point parce que l'Atoghia a fait eau une fois ? mais, mon Pere, on l'a si bien radoubé, qu'à le voir vous le prendriez pour un navire tout neuf.* Le Saint ne s'expliqua pas davantage, & Annez commençant à ouvrir les yeux, jugea par le silence autant que par le discours du Pere qu'il y avoit à craindre quelque chose. Il le pria ensuite de recommander à Dieu ce navire ; *Car enfin*, dît-il, *l'Atoghia ne peut perir sans que je fasse une grande perte. Je n'ay point eû ordre d'acheter le diamant dont je viens de vous parler ; & au cas qu'il se perde, cela sera sur mon compte.*

Estant un autre jour tous deux à table, & Xavier voyant Annez fort inquiet, *Rendez graces au Ciel*, luy dît-il, *vostre diamant est entre les mains de la Reine de Portugal.* Annez crut Xavier sur sa parole, & apprit depuis par des lettres de Norogna que le navire s'estoit entrouvert au milieu du voyage sous le grand mast, & avoit fait tant d'eau ; qu'estant sur le point de couler à fond, les matelots avoient résolu de l'abandonner, & de se jetter dans la mer : mais qu'aprés ayant coupé le mast, ils chan-

gerent de pensée sans nulle raison apparente; que l'ouverture se ferma d'elle-mesme; que le navire poursuivit son chemin avec deux voiles, & arriva enfin heureusement au port de Lisbonne.

Il va joindre la flotte Portugaise, & il ressuscite un mort.

L'Homme de Dieu demeura environ trois semaines à Cochin, & vers la fin du mois de May il fit voile du costé de Ceylan pour passer delà à Négapatan, où la flotte Portugaise estoit desja toute preste. Passant par l'isle des Vaches qui est prés des bancs de Ceylan, & qui regarde le Nord, il ressuscita un enfant fils d'un Sarrasin, & c'est tout ce qu'on sçait de ce miracle. Il voulut voir dans son voyage l'isle de Manar, où plus de six cens chrestiens avoient esté massacrez pour la Foy, ainsi que nous avons dit; & y estant descendu, il baisa plusieurs fois la terre qui avoit esté arrosée du sang des martyrs au village de Pasim.

En se réjoüissant de la bienheureuse destinée des morts, il eut dequoy s'affliger de la disgrace des vivans. Une maladie contagieuse desoloit l'Isle, & il y mouroit plus de cent personnes par jour.

Dés que les Manarois sceûrent que le grand Pere si célebre dans les Indes estoit à Pasim, ils s'assemblerent bien trois mille, la pluspart gentils, & s'estant rendus au village, ils le supplierent tres-humblement de les delivrer de la peste.

Xavier demanda trois jours pour obtenir du Ciel la grace qu'on luy demandoit à luy-mesme. Durant ce temps-là il ne fit que representer à Dieu les mérites des martyrs de Pasim. Avant la fin des trois jours il fut exaucé, la peste cessa, & tous les malades recouvrerent leur santé au mesme moment. Un miracle si visible les fit croire tous en Jesus-Christ, & l'Apostre les baptisa de sa main. Il ne put pas demeurer long-temps avec eux, car l'armée navale l'attendoit, & sa presence estoit necessaire pour exciter les soldats & les capitaines à faire bien leur devoir.

Il delivre de peste l'isle de Manar.

Il passa donc de Manar à Négapatan, mais il trouva les choses dans une situation fort differente de ce qu'il s'imaginoit. La flotte Portugaise se dissipoit tous les jours, & les chefs qui avoient fait paroistre tant d'ardeur pour la guerre sainte, estoient les premiers à la condamner. *Il* eut beau leur remettre devant les yeux l'honneur de leur nation & celuy de Dieu. L'interest qui les aveugloit leur fit oublier qu'ils estoient & Portugais & chrestiens ; car voicy ce qui renversa une si glorieuse entreprise.

L'entreprise de Jafanapatan renversée.

Lors qu'on équipoit la flotte, un navire Portugais qui venoit du Royaume de Pegu chargé de tres-riches marchandises fut jetté par la tempeste contre la coste de Jafanapatan. Le Roy s'en saisit, & se rendit maistre de tout selon l'usage des barbares. Le capitaine du vaisseau & ses

associez voyant que si dans une telle conjoncture on faisoit la guerre au Prince idolâtre, ils ne pourroient rien retirer de ses mains, gagnerent à force d'argent les officiers de l'armée navale. Ainsi le Tyran qui selon les projets du Pere Xavier devoit estre chassé du trône, y fut maintenu par l'avarice des chrestiens, ou plustost par l'ordre de la Providence qui laisse quelquefois regner paisiblement les persecuteurs de l'Eglise, afin d'éprouver les veritables Fidelles.

Comme les Saints ne veulent jamais que ce que Dieu veut, Xavier abandonna tout-à-fait l'expedition de Jafanapatan, & ne pensa plus qu'à retourner au Royaume de Travancor. Dés qu'il fut en mer, il jetta les yeux vers l'isle de Ceylan qu'on voyoit de loin, & s'écria en pleurant sur elle : *Ah malheureuse isle de combien de cadavres te vois-je couverte, & quels ruisseaux de sang t'innondent de tous costez !* Ces paroles désignoient ce qui arriva dans la suite, lors que Dom Constantin de Bragance en un temps, & Dom Hurtade de Mendozze en un autre, passerent au fil de l'épée tous ces insulaires, & que le Roy de Jafanapatan pris dans son palais, y fut mis à mort avec son fils aisné : comme si la justice divine n'eust differé la punition de ce cruel persecuteur des chrestiens, que pour la rendre plus terrible & plus mémorable.

Il médite le voyage de Macazar, &

Quelque envie qu'eust le Pere Xavier de regagner Travancor, le vent luy fut si contraire, qu'il

qu'il ne put pas mesme tirer vers la coste. Il jugea par là que Dieu l'appelloit ailleurs, & il résolut de porter la lumiere de l'Evangile d'isle en isle & de Royaume en Royaume jusqu'aux dernieres extrémitez de l'Orient. Les nouvelles qu'il apprit durant sa navigation le firent penser d'abord à une isle située sous la ligne équinoctiale entre les Moluques & Borneo, longue prés de deux cens lieuës du Septentrion au midy, divisée en plusieurs Royaumes, & appellée par les geographes Celebés, par les historiens Macazar, du nom des villes capitales de deux principaux Royaumes; au reste fort peuplée, & abondante en toutes sortes de richesses.

La conversion de plusieurs Royaumes.

On luy raconta qu'environ l'année 1531. deux freres idolâtres, comme estoient tous les habitans de Macazar, estant allez pour leurs propres affaires à Ternate, la principale des Moluques, parlerent de religion avec le Gouverneur Antoine Galvan Portugais, un des plus illustres guerriers de son siecle, & aussi fameux dans l'histoire par sa pieté que par sa valeur: qu'ayant reconnu la vanité des idoles, ils embrasserent la Foy chrestienne, & prirent à leur baptesme, l'un le nom d'Antoine, & l'autre celuy de Michel: qu'estant retournez en leur païs, ils y annoncerent Jesus-Christ eux-mesmes: que tous leurs compatriotes d'un commun accord députerent des Ambassadeurs au Gou-

verneur de Ternate, pour le prier de leur envoyer des gens qui les instruisissent; & que les chefs de l'ambassade estoient les deux freres chrestiens connus de Galvan: que ces Ambassadeurs furent tres-bien receûs, & que faute de prestre Galvan leur donna pour catechiste un soldat nommé François de Castro, fort sçavant dans la religion, & d'une pieté exemplaire: enfin que Castro destiné à l'instruction de ces peuples s'estant embarqué pour Macazar, fut porté ailleurs par la tempeste.

Xavier apprit de plus qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un marchand Portugais nommé Antoine Payva estant allé à Macazar au nom de Ruys Vaz Pereira capitaine de Malaca, pour charger un navire de sandal, bois de l'isle tres-prétieux, le Roy de Supa, qui est un des Royaumes de Macazar, vint luy-mesme le chercher pour luy faire diverses questions sur la loy chrestienne: que ce bon marchand qui entendoit mieux son négoce que sa religion, ne laissa pas de répondre fort à propos, & de parler des mysteres du Christianisme d'une maniere si raisonnable, que le Roy âgé de soixante ans se convertit avec toute sa famille & toute sa Cour: qu'un autre Roy de la mesme isle nommé le Roy de Sion suivit son exemple, & que ces deux Princes qui furent baptisez solennellement de la main de Payva, ne pouvant le retenir auprés d'eux, le prierent de leur envoyer des pres-

tres qui leur administrassent les Sacremens, & qui baptisassent tous leurs sujets.

Ces dispositions parurent au Pere Xavier les plus favorables du monde pour l'Evangile. Il pleura de joye en entendant de si heureuses nouvelles, & il adora les profonds jugemens de la sagesse divine, qui aprés avoir refusé au Roy de Travancor la grace du baptesme qu'elle avoit accordée à tout son Royaume, commençoit la conversion des peuples de Sion & de Supa par celle de leurs Souverains. Il crut mesme que son ministere évangelique demandoit de luy qu'il achevast de convertir ces Royaumes.

Cependant il luy sembla qu'avant que de se déterminer au voyage de Macazar, il devoit consulter Dieu là-dessus; & pour le faire comme il faut, il luy vint en pensée d'implorer les lumieres du Ciel sur le sepulcre de Saint Thomas, l'ancien fondateur & le premier Pere de la chrestienté des Indes, qu'il avoit pris pour son patron & pour son guide dans toutes ses courses. Il résolut donc d'aller en pelerinage à Meliapor éloigné seulement de cinquante lieuës de Négapatan, où le vent l'avoit repoussé; & il s'embarqua dans le navire de Michel Ferreira le dimanche des Rameaux, qui tomboit cette année-là 1545. au vingt-neuviéme de Mars.

Il va au sepulcre de Saint Thomas, pour consulter Dieu sur le voyage de Macazar.

Ils prirent leur route le long des costes de Coromandel, & ils eûrent d'abord un vent favorable: mais ils n'avoient pas encore fait dou-

Ce qui luy arriva en allant à Meliapor.

ze ou treize lieuës que le temps changeà tout à coup, & que la mer devint si rude, qu'on fut contraint de gagner la terre, & de moüiller l'ancre derriere une montagne, pour mettre le navire un peu à couvert. Ils furent sept jours à attendre un meilleur vent; & cependant le saint homme passa toute la semaine en contemplation sans boire ni manger, ainsi qu'observerent tous ceux du vaisseau, & que l'a témoigné juridiquement Jacques Madeira qui en fut témoin. Il beût seulement le Samedy Saint à la priere de Madeira un peu d'eau où l'on fit cuire un oignon selon qu'il le desira luy-mesme. Ce jour-là le vent redevint bon, & la mer tranquille; de sorte qu'ils leverent l'ancre, & continuerent leur voyage.

Mais Xavier à qui Dieu donnoit tous les jours de nouvelles lumieres prophetiques, découvrant une furieuse tempeste cachée sous ce calme, demanda au pilote si son vaisseau estoit assez fort pour résister en une occasion perilleuse. Le Pilote répondit que non, & que c'estoit un vieux bastiment. *Il faut donc*, reprit le Pere, *regagner le port. Quoy, Pere François*, dît le Pilote, *vous avez peur avec un vent si favorable? croyez-moy, il n'y eut jamais de temps plus propre pour la navigation, & une petite barque seroit en seûreté par ce temps-là.* Le Saint eut beau le conjurer de ne se fier pas aux apparences: luy & les passagers ne voulurent pas suivre le conseil du Pere; mais

ils s'en repentirent bientost. A peine eûrent-ils fait un peu de chemin, qu'il se leva un horrible vent dont la mer fut étrangement agitée. Le navire qui ne put soûtenir la tourmente pensa perir plusieurs fois, & les matelots furent obligez malgré eux de relascher au port de Négapatan d'où ils estoient partis.

L'impatience qu'avoit le Pere François de visiter le tombeau de l'Apostre Saint Thomas, luy fit faire son pelerinage par terre, & il marcha avec tant d'ardeur dans des chemins difficiles, qu'il arriva en peu de jours à Meliapor.

Il arrive à Meliapor, & les monumens qu'il y trouve de l'Apostre Saint Thomas.

Cette ville est celle qu'on appelle aujourd'huy communément San-Thomé, parce que l'Apostre Saint Thomas y a fait un long séjour, & y a souffert le martyre. A la verité si on en croit les habitans elle fut engloutie un jour presque toute par la mer ; & pour preuve de cela, il se voit encore dans les eaux des ruines de grands édifices. La nouvelle ville de Meliapor a esté bastie par les Portugais. Il y a prés des murs une colline qu'ils appellent le petit mont, & cette colline a une grotte où l'on dit que Saint Thomas se cacha durant la persecution. A l'entrée de la grotte est une croix taillée dans le roc, & au pied une source vive dont l'eau est si saine, que les malades qui en boivent guerissent ordinairement.

De la petite montagne on passe à une plus grande, qui semble faite pour la vie solitaire &

contemplative; car d'un costé elle regarde la mer, & de l'autre elle est couverte de vieux arbres toûjours verds, qui ont quelque chose d'affreux & d'agreable tout ensemble. C'est-là que Saint Thomas se retiroit avec ses disciples pour faire oraison, & c'est-là aussi qu'il mourut du coup de lance que luy donna un Bracmane.

Les Portugais qui rebastirent Meliapor trouverent au sommet de la montagne une chapelle de pierre toute ruinée. Ils voulurent la rétablir en memoire du saint Apostre; & comme ils foüillerent jusqu'aux fondemens, ils en tirerent un marbre blanc où il y avoit une croix avec des caracteres gravez alentour, qui disoient que Dieu nasquit de la Vierge Marie; que c'estoit un Dieu éternel; que ce Dieu enseigna sa loy à douze Apostres, & que l'un d'eux vint à Meliapor avec un bourdon à la main, & y bastit une église; que les Rois de Malabar, de Coromandel, de Pandi, & de plusieurs autres nations se soumirent à la loy de Saint Thomas, homme saint & penitent.

Comme le marbre dont nous venons de parler a diverses taches de sang, l'opinion commune est que le saint Apostre fut martyrisé dessus. Quoy qu'il en soit, on mit le marbre sur l'autel de la chapelle dés quelle fut achevée de bastir; & la premiere fois qu'on y dît solennellement la messe, la croix distilla du sang à la veûë de tout le monde: ce qui arriva plu-

ſieurs autres fois les années ſuivantes, le jour qu'on célebroit le martyre de Saint Thomas.

Dés que Xavier fut dans la ville, le Vicaire de Meliapor qui avoit entendu parler de luy comme d'un ſucceſſeur des Apoſtres, & d'un homme envoyé de Dieu pour la converſion des Indes, alla luy offrir ſon logis. Le Pere l'accepta, parce que la maiſon joignoit l'égliſe où repoſoient les reliques de Saint Thomas, & qu'il pourroit aiſément s'y rendre la nuit pour conſulter Dieu à ſon aiſe ſur le voyage de Macazar.

En effet, auſſitoſt que le Vicaire eſtoit endormi, car ils couchoient dans la meſme chambre, Xavier ſe levoit doucement, & alloit à l'égliſe par un cimetiere qui la ſéparoit de la maiſon. Le Vicaire s'en eſtant apperceû avertit Xavier que ce paſſage n'eſtoit pas trop ſeûr la nuit, & qu'on y avoit veû plus d'une fois des ſpectres horribles. Le Saint crut qu'on ne luy diſoit cela que pour luy faire peur, & pour l'empeſcher de ſe lever avant le jour ; ainſi il continua ſes prieres accouſtumées : mais il reconnut bientoſt que l'avis qu'on luy avoit donné eſtoit veritable. Car les nuits ſuivantes lors qu'il paſſa par le cimetiere, il vit des fantoſmes effroyables qui voulurent l'arreſter ; il s'en ſauva néanmoins, & s'en moqua meſme comme de vaines illuſions.

Il eſt menacé par les démons, & il en eſt batu enſuite.

Les démons ſont trop orgueilleux pour ſouffrir qu'on les mépriſe impunément, quand Dieu

leur permet de se venger. Une nuit que le Saint faisoit oraison devant l'image de la Vierge, ils l'attaquerent en foule, & le batirent si rudement, qu'il demeura tout meurtri de coups, & qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours. Il ne dit rien de son aventure au Vicaire; mais on la sceut par un jeune homme Malabare qui couchoit proche de l'église, & qui s'éveilla au bruit. S'estant levé il oüit les coups distinctement, & ce que disoit Xavier à la sainte Vierge, en invoquant son secours contre les puissances infernales : de sorte que le Vicaire à qui le jeune homme rapporta les paroles qu'il avoit entenduës, les redisoit quelquefois à Xavier par une espece de moquerie innocente.

Le Serviteur de Dieu ayant repris tant soit peu ses forces retourna toutes les nuits à l'Eglise. Quelque rage que les démons eussent contre luy, ils n'attenterent plus sur sa personne, & n'entreprirent pas mesme de luy faire peur : ils firent seulement du bruit pour le distraire dans le temps de son oraison; & une fois s'estant déguisez en chanoines, se contrefirent si bien, en chantant matines à minuit, qu'il demanda au Vicaire qui estoient ces chantres qui avoient de si belles voix.

Il connoist la volonté de Dieu sur le voyage qu'il médite.

Mais les graces que Xavier receût du Ciel le dédommagerent bien des insultes que luy fit l'enfer. Car quoy-que les choses particulieres qui se passerent là entre Dieu & luy soient de-

meurées

meurées fort ſecretes, on a ſceû du moins qu'à l'égard de l'affaire principale ſur laquelle il conſultoit Dieu, il eut une lumiere interieure qui luy fit connoiſtre clairement que c'eſtoit la volonté divine qu'il paſſaſt aux iſles plus meridionales, qui ſont au dedans de la mer, & qu'il travaillaſt à leur converſion La force chreſtienne dont il ſe ſentit animé en meſme temps fit diſparoiſtre à ſes yeux tous les perils qu'il devoit craindre naturellement, & voicy comme il écrivit de Meliapor ſur ce ſujet à deux de ſes amis de Goa, Paul de Camerin & Jacques de Borba dont nous avons desja parlé pluſieurs fois.

« J'eſpere que Dieu me fera pluſieurs graces « dans ce voyage, puis que par ſon infinie miſe- « ricorde j'ay connu avec tant de joye ſpirituelle « que ſa tres-ſainte volonté eſt que j'aille à ces « Royaumes de Macazar où il s'eſt fait des chreſ- « tiens en ces dernieres années. Je ſuis au reſte « tellement réſolu à exécuter ce que le Seigneur « m'a fait connoiſtre, que ſi j'y manquois, j'irois « ce me ſemble directement contre ſes ordres, & « me rendrois indigne de ſes graces en cette vie « & en l'autre. Si je ne rencontre point cette an- « née de navire Portugais qui aille à Malaca, je « m'embarqueray dans quelque vaiſſeau de Gen- « tils ou de Sarraſins. J'ay meſme une telle con- « fiance en Dieu, pour l'amour duquel j'entre- « prends ce voyage, que s'il ne paſſoit de cette

» coste qu'une petite barque à Malaca, je me
» jetterois dedans sans déliberer. Toute mon es-
» perance est en Dieu, & je vous conjure par son
» amour de vous souvenir toûjours en vos prie-
» res d'un grand pecheur comme moy.

Le fruit qu'il fait à Meliapor.

Quoy-que le Saint ne fust venu à Meliapor que pour s'instruire des ordres du Ciel dans la solitude, il ne laissa pas de vaquer un peu au salut des ames. Sa vie sainte faisoit valoir ses discours, & sa veûë seule avoit la force de toucher les cœurs. Le peuple se mit mesme dans l'esprit que quiconque ne suivoit pas les conseils du Pere François, mourroit ennemi de Dieu; & on racontoit la fin malheureuse de quelques pecheurs, qui estant pressez par Xavier de faire une prompte penitence, avoient differé de se convertir. Cette opinion populaire contribua beaucoup au changement de la ville, & souvent la crainte d'une mort funeste rompoit tout d'un coup des commerces criminels de plusieurs années.

Il convertit un grand pecheur.

Il y avoit à Meliapor un gentilhomme Portugais qui menoit une vie tres-scandaleuse. Sa maison estoit un petit serrail, & rien ne l'occupoit davantage que le soin d'avoir de belles esclaves. Xavier l'alla voir un jour environ l'heure du disner. *Voulez-vous bien*, luy dît-il, *que pour faire connoissance nous disnions ensemble aujourd'huy?* Le Portugais fut embarassé de la visite & du compliment; il se contraignit néanmoins,

& fit ſemblant d'eſtre fort aiſe de l'honneur que le Pere luy faiſoit. Durant le diſner Xavier ne luy dît pas un mot de ſes débauches, & ne l'entretint que de choſes indifferentes, bien qu'ils fuſſent ſervis par de jeunes filles qui eſtoient habillées peu modeſtement, & qui avoient un air aſſez effronté. Il continua de la meſme ſorte au ſortir de table, & le quitta enfin ſans luy faire le moindre reproche.

Le gentilhomme ſurpris de la conduite du Pere François crut que ce ſilence eſtoit de mauvais augure, & qu'il n'y avoit plus rien à attendre pour luy qu'une mort deſaſtreuſe, & un malheur éternel. Dans cette penſée il alla en diligence trouver le Saint. *Mon Pere*, luy dît-il, *que voſtre ſilence m'a parlé fortement au cœur! je n'ay pas eû un moment de repos depuis que vous eſtes ſorti de chez moy. Ah, ſi ma perte n'eſt point encore tout-à-fait concluë, me voicy entre vos mains, faites de moy ce que vous jugerez à propos pour le ſalut de mon ame! je vous obéïray aveuglement.*

Xavier l'embraſſa, & aprés luy avoir fait entendre que les miſericordes du Seigneur ſont infinies, qu'il n'en faut jamais deſeſperer, & que celuy qui refuſe quelquefois le temps de la penitence aux pecheurs accorde toûjours le pardon aux penitens, il luy fit quitter les occaſions du peché, & le diſpoſa à une confeſſion générale dont le fruit fut une vie honneſte & chreſtienne.

Enfin le Pere fit dans Meliapor tout ce qu'il voulut ; & des témoins irreprochables ont déposé qu'il laissa la ville si differente de ce qu'elle estoit quand il y vint, qu'on ne la reconnoissoit plus. Aussi en fut-il luy-mesme si satisfait, que la benissant mille fois, il dît qu'il n'y avoit pas aux Indes une ville plus chrestienne. Il prédit en mesme temps qu'elle seroit un jour tres-riche & tres-florissante, & la prédiction s'accomplit peu d'années aprés.

Divers évenemens merveilleux le rendent célebre.

Bien que toutes ces conversions attirassent au Pere François la véneration publique, il semble que Dieu prit plaisir à rendre le nom de son serviteur encore plus illustre par certains évenemens merveilleux. Un marchand de Meliapor estant sur le point de s'embarquer pour Malaca, alla prendre congé de luy. En recevant sa benediction, il luy demanda quelque petit gage d'amitié. Le Pere, qui estoit tres-pauvre, ne trouva rien à donner que le chapelet qu'il portoit pendu au coû. *Ce chapelet*, dît-il au marchand, *ne vous sera pas inutile, pourveû que vous ayiez confiance en Marie.* Le marchand partit fort asseûré de la protection du Ciel, & ne craignant ni pirates, ni vents, ni écueils : mais Dieu voulut éprouver sa foy. Il avoit desja presque traversé sans aucun peril le grand Golphe qui est entre Meliapor & Malaca, lors qu'il s'éleva tout à coup une furieuse tempeste. Les voiles, le mast & le gou-

vernail se rompirent d'abord, & le vaisseau fut poussé ensuite contre des rochers où il se brisa entierement. La pluspart des matelots & des passagers se noyerent; quelques-uns s'attacherent aux rochers où ils avoient échoüé, & le marchand dont nous parlons fut un de ceux-là. Mais comme ils estoient en haute mer, & qu'ils n'avoient pas dequoy vivre: pour ne pas mourir de faim, ils prirent une résolution que le desespoir seul pouvoit inspirer. Ayant ramassé quelques planches du débris de leur navire, & les ayant jointes ensemble le mieux qu'ils purent, ils se jetterent dessus, & s'abandonnerent à la mercy des vagues sans autre esperance que de rencontrer quelques courans qui les portassent à terre.

Le marchand plein de confiance en la sainte Vierge tenoit le chapelet de Xavier, & ne craignoit pas de perir tandis qu'il l'auroit entre les mains. A peine les planches furent-elles sur l'eau, qu'il se sentit comme hors de luy-mesme, & s'imagina estre dans Meliapor avec le Pere François. Revenant à luy, il fut fort surpris de se trouver sur une coste inconnuë, & de ne plus voir ni les compagnons de sa fortune, ni les planches ausquelles il avoit confié sa vie. Il apprit de quelques gens qui parurent que c'estoit la coste de Négapatan, & dans un transport meslé de joye & d'étonnement, il leur raconta par quelle voye extraordinaire Dieu l'avoit delivré de la mort.

Un autre Portugais ſoldat de profeſſion, & nommé Jeroſme Fernandez de Mendozze, receût un ſecours conſiderable de Xavier d'une maniere differente, mais pour le moins auſſi merveilleuſe. Fernandez eſtant parti de la coſte de Coromandel dans un navire qui luy appartenoit, & qui faiſoit toute ſa richeſſe, pour aller à une autre coſte vers l'Occident, fut pris proche du Cap de Comorin par des Corſaires de Malabar également cruels & avares.

Pour ſauver ſa vie en perdant ſon bien, il ſe jetta dans la mer, & fut ſi heureux malgré ſa mauvaiſe fortune que de gagner à la nage la coſte de Meliapor. Ayant rencontré le Pere François, il luy conta ſa diſgrace, & luy demanda l'aumoſne. Le Pere eut preſque regret en cette rencontre d'eſtre pauvre luy-meſme, & de n'avoir pas de quoy ſecourir un malheureux. Il mit néanmoins la main dans ſa poche, comme s'il y euſt cherché quelque choſe: n'y trouvant rien, il éleva les yeux au ciel, & puis ſe tournant vers Fernandez avec un viſage plein de compaſſion, *Prenez courage, mon frere*, luy dît-il, *la Providence divine aura ſoin de vous*. Aprés quoy ayant fait quatre ou cinq pas, il chercha tout de nouveau dans ſa poche, & en tira plus de cinquante pieces d'or. *Tenez*, ajouſta le Pere, *voilà ce que le Ciel vous envoye; ſervez-vous-en, mais n'en dites mot*. La ſurpriſe & la joye de Fernandez ne luy permirent pas de ſe taire: il publia

par tout la liberalité de son bienfacteur, & les pieces de monnoye furent trouvées d'un or si pur & si fin, qu'on ne douta pas qu'elles ne fussent miraculeuses.

Mais rien peut-estre n'est plus admirable que ce qui se passa entre le Pere François & Jean Deyro ou Duro, comme quelques-uns l'appellent. C'estoit un homme de trente-cinq ans, qui avoit porté autrefois les armes, alors marchand, & maistre de vaisseau; fort riche, & tres-heureux dans son négoce, cependant peu satisfait du monde & de luy-mesme, toûjours inquiet au milieu de ses richesses, & persuadé que Dieu seul pouvoit contenter son cœur. Il alla un jour trouver le Saint, & luy dît que depuis quelques années il avoit envie de changer d'état, & de servir Dieu le plus parfaitement qu'il pourroit: mais que deux raisons l'avoient toûjours retenu; l'une estoit qu'il n'avoit rencontré personne qui luy enseignast le chemin de la perfection; l'autre, que la pauvreté luy avoit fait peur. Il ajousta qu'il estoit maintenant hors de peine touchant ces deux points: que pour le premier, il esperoit marcher seûrement dans la voye du Ciel ayant un guide aussi éclairé que luy; & que pour le second, il avoit amassé dequoy vivre honnestement le reste de ses jours. Il conjura le Pere Xavier de trouver bon qu'il le suivist, & luy promit de l'entretenir par tout à ses dépens.

Il porte un marchand fort riche à la perfection évangelique.

Le Pere fit entendre à Deyro combien il eſtoit éloigné du Royaume de Dieu : que pour eſtre parfait, il falloit accomplir ce que noſtre Seigneur conſeilla au jeune homme qui vouloit le ſuivre, c'eſt à dire, qu'il falloit pratiquer ces paroles à la lettre : *Vends tout ce que tu as, & le donne aux pauvres.* Deyro détrompé d'abord dit au Pere, qu'il luy pluſt donc prendre tout ſon bien, & le diſtribuer aux pauvres. Xavier ne voulut ni faire ce que Deyro luy propoſoit, ni permettre qu'il diſpoſaſt de rien avant que de s'eſtre confeſſé, prévoyant ſans doute qu'un homme ſi riche ſeroit obligé à reſtituer une partie de ſes richeſſes.

La confeſſion du marchand dura trois jours : aprés quoy ayant vendu ſon navire & ſes marchandiſes, il reſtitua le bien d'autruy, & fit de grandes aumoſnes. Il s'adonna enſuite ſous la direction du Saint aux exercices de pieté & de penitence pour mettre un ſolide fondement à la perfection où il aſpiroit.

Le marchand converti eſt infidelle à la grace de Dieu, & ſuſpect au Saint.

De ſi beaux commencemens n'eûrent pas une ſuite heureuſe ; & cét eſprit de retraite, de mortification & de pauvreté fut bientoſt éteint dans un homme accouſtumé au tracas du monde, qui avoit toûjours vécu à ſon aiſe, & qui aimoit le bien paſſionnément. Il reprit donc la penſée de l'état qu'il avoit quitté, & ayant recouvert des pierreries, il acheta ſecretement un petit navire pour trafiquer tout de nouveau.

Lors

Lors qu'il eſtoit ſur le point de mettre à la voile, un catechiſte nommé Antoine vint luy dire que le Pere François vouloit luy parler. Deyro qui ne penſoit qu'à s'échaper, & qui n'avoit confié ſon deſſein à perſonne, fit ſemblant qu'on le prenoit pour un autre. Mais comme Antoine luy ſoûtint que c'eſtoit luy-meſme que le Pere demandoit, il n'oſa pas feindre davantage, & l'alla trouver, réſolu pourtant de nier tout, dans la penſée qu'on ne pouvoit avoir qu'un ſimple ſoupçon de ſon changement, & de ſa fuite. Il prit pour cela un air aſſeûré, & ſe preſenta hardiment devant le Pere François; mais Dieu avoit fait connoiſtre au Pere la diſpoſition de Deyro. *Vous avez peché*, luy dît Xavier en le voyant, *vous avez peché*. Ce peu de paroles le frapa ſi fort, qu'il ſe jetta aux pieds du Saint tout tremblant, & criant de ſon coſté, *Il eſt vray, mon Pere, j'ay peché. Penitence donc mon enfant*, reprit le Pere, *penitence*. Deyro ſe confeſſa au meſme moment, alla vendre ſon navire, & en diſtribua tout l'argent aux pauvres. Il revint aprés ſe remettre ſous la conduite du Pere avec un ferme propos de ſuivre mieux ſes conſeils, & d'eſtre plus fidelle à Dieu.

Quelque ſincere que parut la penitence de Deyro, Xavier ne s'y fia pas, & ſes nouvelles ferveurs luy furent ſuſpectes: auſſi ne voulut-il point le recevoir en la Compagnie de Jeſus,

qui demande des esprits solides & constans dans leur vocation. Il ne laissa pas de le prendre pour son compagnon en qualité de catechiste, & il le mena avec luy à Malaca : car ayant demeuré quatre mois à Meliapor, il en partit au mois de Septembre l'an 1545. malgré les larmes du peuple qui vouloit le retenir, & il tint la route de Malaca, dans le dessein de passer delà à Macazar.

Avant que de s'embarquer, il écrivit au Pere Paul de Camerin à Goa, que quand les Peres de la Compagnie qu'on attendoit de jour en jour de Portugal seroient arrivez, deux de ces nouveaux missionnaires accompagnassent les Princes de Jafanapatan, lors que les Portugais entreprendroient de rétablir le Roy legitime ; car on parloit de renoûër l'expedition qu'un lasche interest avoit rompuë. Mais ce projet ne s'exécuta point, & ces Princes moururent l'un aprés l'autre en moins de deux ans, sans que leur conversion fust utile qu'à eux-mesmes.

Sa charité envers un soldat qui avoit perdu tout son argent au jeu.

Tandis que le vaisseau qui portoit Xavier traversoit le Golphe de Ceylan, il se presenta une occasion de charité que le Saint ne laissa pas échaper. Les matelots & les soldats passoient le temps selon leur coustume à joûër aux cartes. Deux soldats s'attacherent au jeu plus par avarice que par divertissement, & un d'eux joûa toûjours de si grand malheur, qu'il perdit

non-ſeulement tout ſon argent, mais encore celuy qu'on luy avoit mis entre les mains pour le faire profiter. N'ayant plus rien à perdre, il ſe retira, maudiſſant ſa mauvaiſe fortune, & blaſphemant le nom de Dieu. Son deſeſpoir le porta ſi loin, qu'il ſe ſeroit jetté dans la mer, ou percé de ſon épée, ſi on ne l'en euſt empeſché. Xavier apprit les emportemens de ce malheureux, & vint auſſitoſt à ſon ſecours. Il l'embraſſa avec tendreſſe, & fit ce qu'il put pour le conſoler. Mais le ſoldat que la fureur tranſportoit encore, rebuta le Pere, & luy dît meſme des injures. Xavier s'eſtant un peu recueïlli pour conſulter Dieu, alla emprunter cinquante réales d'un des paſſagers, les porta au ſoldat, & luy conſeilla de ſe raquiter. Le ſoldat reprit cœur alors, & joüa ſi heureuſement, qu'il gagna beaucoup plus qu'il n'avoit perdu. Le Saint qui eſtoit preſent prit ſur le gain du jeu ce qu'on luy avoit preſté, & voyant le joüeur dans une ſituation tranquille, le tourna ſi bien, que celuy qui n'avoit pas voulu l'écouter auparavant, perſuadé par ſes diſcours ne mania jamais plus de cartes, & devint un homme d'exemple.

Ils aborderent à Malaca le vingt-cinquiéme de Septembre. Comme c'eſt une des villes de l'Inde où le Saint dont j'écris la vie a eû plus d'affaires, & a fait plus de voyages, il ne ſera pas inutile d'en dire icy quelque choſe. Elle eſt

Il arrive à Malaca : & ce que c'eſt que la ville.

ſituée au-delà du Golfe de Bengala vers la teſte de cette grande peninſule, qui de l'embouchеûre de l'Ava s'étend au midy aſſez prés de la ligne équinoctiale ; & elle eſt à deux degrez & demi d'élevation vis-à-vis l'iſle de Sumatra, que les anciens qui n'avoient pas pratiqué ce canal ont crû jointe à la terre-ferme.

Malaca a eſté ſous la domination des Rois de Sian, juſqu'à ce que les Sarraſins qui y trafiquoient devenus puiſſans la firent d'abord Mahometane, puis la révolterent contre ſon Prince legitime, & y établirent enfin un Monarque de leur ſecte nommé Mahomet. Il n'y avoit point alors de ville plus célebre pour le debit des marchandiſes, & où il y euſt un plus grand concours de nations differentes : car outre les peuples de Guzzarate, d'Aracan, de Malabar, de Pegu, de Sumatra, de Java, & des Moluques, les Arabes, les Perſans, les Chinois, & les Japonois y faiſoient trafic. Auſſi avoit-on étendu la ville le long de la mer pour la commodité du negoce.

De toutes les nations de l'Aſie, il n'y en a point dont la complexion ſoit plus portée au plaiſir, & il ſemble que cela vienne de la temperature de l'air : car le printemps eſt là éternel, nonobſtant le voiſinage de la ligne. Les habitans ſuivent fort leurs inclinations naturelles, & ce n'eſt chez eux que parfums, que muſiques, que feſtins, pour ne rien dire des voluptez

de la chair, où ils ne gardent aucune mesure: il n'y a pas jusqu'à la langue qu'ils parlent, qui ne se sente de la mollesse du païs. On la nomme Malaya, & c'est de toutes les langues de l'Orient la plus délicate & la plus douce.

Dom Alphonse d'Albuquerque conquit Malaca l'an 1511. & trente mille hommes avec huit mille pieces d'artillerie & un nombre infini d'élephans & de navires ne purent pas la défendre. Elle fut prise par force en deux assauts par huit cens Portugais fort braves, secondez de peu de gens amenez de Malabar. Albuquerque la mit au pillage durant trois jours, & le Roy More n'eut point d'autre parti à prendre que de s'enfuyr avec cinquante hommes. Les Portugais y bastirent une citadelle que les Gouverneurs des Indes fortifierent dans la suite, mais non pas de telle sorte qu'elle fust à l'épreuve de l'insulte des barbares qui l'attaquerent plusieurs fois, & qui la ruinerent en partie.

Xavier n'eut pas plustost mis pied à terre qu'il alla voir le Gouverneur de la ville pour luy exposer son dessein de Macazar. Le Gouverneur dît au Pere qu'il avoit envoyé depuis peu à cette Isle un prestre de tres-sainte vie, avec des soldats Portugais, & qu'il en attendoit des nouvelles tous les jours; que cependant il estoit d'avis que luy & son compagnon demeurassent à Malaca jusqu'à ce qu'on sceust l'état veritable des chrestiens de Macazar. Xavier

crut le Gouverneur, & se retira à l'hospital, qu'il choisit pour le lieu de sa demeure. Le peuple y courut en foule pour voir l'homme apostolique dont la réputation estoit si grande dans tout l'Orient. Les peres & les meres le montroient à leurs enfans, & on remarqua que le serviteur de Dieu en caressant les petits Portugais, les appelloit chacun par leur nom, comme s'il les eust connus, & qu'il n'eust pas esté un étranger arrivé tout nouvellement.

En quel état il trouve la ville, & ce qu'il fait pour la réformer.

Au reste, il trouva la ville dans une horrible corruption de mœurs. Les Portugais qui estoient là éloignez & de l'Evesque & du Viroy des Indes vivoient avec une licence effrenée, sans nulle crainte des loix ni ecclesiastiques, ni civiles: l'avarice, l'intemperance, l'impudicité, l'oubli de Dieu regnoient par tout; & l'habit seul, ou plustost l'excés des vices distinguoit les chrestiens des infidelles.

Un état si malheureux fit comprendre au Pere Xavier que son séjour dans Malaca ne seroit pas peut-estre inutile: mais avant que d'entreprendre la réformation d'une ville toute corrompuë, il s'employa quelques jours uniquement au service des malades; il passa plusieurs nuits en oraison, & il fit des austeritez extraordinaires.

Aprés ces préparatifs, il commença des instructions publiques de la maniere qu'il avoit fait la premiere fois dans Goa. Allant le soir

par les ruës la clochette en main, il disoit à haute voix, *Priez Dieu pour ceux qui sont en état de peché mortel*, & par là il remettoit insensiblement dans l'esprit des pecheurs les desordres de leur vie. Car voyant les mauvaises dispositions de leur cœur, & combien il estoit aisé d'aigrir le mal si on y appliquoit de violens remedes, il tempera plus que jamais l'ardeur de son zele. Bien-qu'il eust naturellement le visage serein, & la conversation agréable, sa gayeté, & tous les charmes de son humeur semblerent redoubler à Malaca, en sorte que son compagnon Jean Bravo ne pouvoit assez s'étonner de le voir si gay & si doux.

Il ne travaille pas inutilement à Malaca.

L'Apostre gagna par là tous les cœurs, & devint en quelque façon maistre dans la ville. Il extermina d'abord une coustume établie, qui permettoit aux jeunes filles de s'habiller en garçons quand il leur plaisoit, ce qui estoit cause d'une infinité de scandales. Il chassa les concubines, ou en fit de legitimes épouses selon la methode qu'il avoit tenuë ailleurs. Pour les enfans qui n'avoient nulle connoissance de Dieu, & qui apprenoient des chansons impudiques dés qu'ils commençoient à parler, il les forma si bien en peu de temps, qu'on les entendoit reciter publiquement la doctrine chrestienne, & qu'ils dressoient au milieu des ruës de petits autels où ils chantoient tous ensemble les prieres catholiques. Mais en quoy il réüssit da-

vantage, fut à rétablir l'usage de la confession qui estoit presque entierement aboli. Les hommes & les femmes venoient en foule au tribunal de la penitence, & le Pere n'y pouvoit suffire.

Il ne laissa pas d'étudier la langue Malayoise qui a cours dans toutes les isles qui sont au-delà de Malaca, & qui en est comme la langue universelle. Son premier soin fut de faire traduire en Malayois le petit catechisme qu'il avoit composé à la coste de la Pescherie, & une instruction plus ample qui traitoit des principaux devoirs du chrestien. Il apprit [illegible] cela par cœur, & pour se faire mieux entendre, il fit une étude particuliere de la prononciation.

Avec ce secours & celuy des interpretes qui ne luy manquoient pas au besoin, il convertit beaucoup d'idolâtres, de Mahometans & de Juifs, entre autres un fameux Rabin, qui abjura publiquement le Judaïsme. Ce Rabin qui avoit pris au commencement pour des fables ou pour des prestiges tout ce qu'on disoit de Xavier, reconnut la verité par ses propres yeux; car jamais le Saint ne fit tant de miracles qu'à Malaca. Les dépositions juridiques des témoins de ce temps-là portent que tous les malades qu'il touchoit guerissoient, & que ses mains sembloient avoir une vertu salutaire contre toutes sortes de maux.

Une des plus célebres guerisons fut celle d'Antoine Fernandez. Ce jeune homme qui n'avoit gueres plus de quinze ans estoit malade à la mort. Sa mere chrestienne de profession, mais encore un peu payenne dans le cœur, voyant que tous les remedes naturels ne faisoient aucun effet, eut recours à certains enchantemens qui se pratiquoient parmi les Gentils, & fit venir une vieille magicienne nommée Nai. La magicienne jetta son sort sur une petite corde faite de plusieurs fils meslez & entrelacez les uns dans les autres, & lia avec la corde le bras du malade.

Il guerit un malade desesperé.

Au lieu de la guerison que l'on esperoit, Fernandez perdit la parole, & eut des convulsions si violentes, que les medecins estant rappellez, en desespererent tout-à-fait. On n'attendoit plus que le moment qu'il rendist l'esprit, lors qu'une Dame chrestienne qui survint, dît à la mere du moribond, *Que n'appellez-vous le saint Pere? il guerira vostre fils infailliblement.* Elle crut ce qu'on luy disoit, & manda Xavier. Il vint aussitost. Fernandez qui n'avoit plus de sentiment, & qui rendoit les derniers soupirs, commença à crier, & à s'agiter dés que le Saint eut mis le pied dans la maison. Mais quand il parut devant le malade, ce furent des hurlemens & des contorsions effroyables, qui redoublerent de beaucoup à la veüe de la croix qu'on luy presenta.

Xavier ne douta pas qu'il n'y eust quelque

chofe d'extraordinaire dans la maladie de Fernandez, ni mefme que Dieu, pour punir la mere d'avoir ufé de remedes magiques, n'euft livré le fils au malin efprit. Il fe mît à genoux prés du lit, leût tout haut la Paffion de Noftre Seigneur, pendit fon reliquaire au coû du malade, & luy jetta de l'eau benifte. Cela fit ceffer les fureurs du démon ; & le jeune homme à demimort devint immobile comme auparavant. Alors Xavier fe levant, *Préparez-luy*, dît-il, *à manger*, & il marqua ce qu'on devoit luy faire prendre : enfuite s'adreffant au pere du malade, *Dés que voftre fils fera en état de marcher*, ajoufta-t-il, *le conduirez vous-mefme durant l'efpace de neuf jours à l'églife de Noftre-Dame du Mont, où je diray demain la meffe pour luy.* Il fortit aprés, & le jour fuivant lors qu'il célebroit le faint facrifice, Fernandez revint tout à coup, parla de bon fens, & recouvra parfaitement la fanté.

Il reffufcite une fille morte.

Mais quelque admirable que paruft aux yeux du monde la guerifon de ce jeune homme, la réfurrection d'une jeune fille le fut davantage. Xavier eftoit allé faire un petit voyage aux environs de Malaca pour je ne fçay quelle œuvre de charité quand cette fille mourut. La mere qui avoit cherché le Saint par tout pendant la maladie de fa fille, le vint trouver dés qu'elle le fceut de retour, & fe jettant à fes pieds toute en larmes, luy dît à peu prés ce que Marthe dît à Noftre Seigneur, que s'il euft efté dans la

ville, celle qu'elle pleuroit ne seroit point morte : mais que s'il vouloit invoquer le nom de Jesus-Christ, la défunte revivroit bientost. Xavier fut ravi de voir une si grande foy dans une femme baptisée depuis peu de jours, & la jugeant digne de la grace qu'elle demandoit, aprés avoir élevé les yeux au Ciel, & prié Dieu en silence quelque temps, il se tourna vers elle, & luy dît d'un ton asseûré, *Allez, vostre fille est vivante.* Cette pauvre mere voyant que le Saint ne s'offroit point d'aller au lieu de la sepulture, repliqua entre l'esperance & la crainte, qu'il y avoit desja trois jours que sa fille estoit enterrée. *N'importe,* reprît Xavier, *allez, ouvrez son tombeau, & vous la trouverez vivante.* La mere, sans répondre davantage, courut avec confiance à l'église, & en presence de plusieurs personnes ayant fait lever la pierre qui couvroit le cercueïl, trouva sa fille pleine de vie.

Pendant que les choses se passoient ainsi à Malaca, un navire de Goa y apporta au Pere Xavier des lettres d'Italie & de Portugal, qui luy apprirent les heureux progrés de la Compagnie de Jesus, & tout ce qu'elle faisoit desja en Allemagne pour le bien commun de l'Eglise. Il ne pouvoit se lasser de lire ces lettres : il les baisoit mille fois, & les arrosoit de ses larmes, s'imaginant, comme il dit luy-mesme, ou estre avec ses freres en Europe, ou les avoir avec luy aux Indes. Il eut nouvelle en mesme temps

Il reçoit des lettres d'Europe par de nouveaux compagnons qui luy viennent.

qu'il luy estoit venu un secours de trois missionnaires que le Pere Ignace envoyoit, & que Dom Jean de Castro successeur de Dom Alphonse de Sosa dans le gouvernement des Indes avoit amenez de Portugal à Goa. Ces missionnaires estoient Antoine Criminal, Nicolas Lancilotti, & Jean Beira, tous trois prestres, les deux premiers Italiens, & le troisiéme Espagnol; hommes apostoliques, & d'une vertu éminente, particulierement Criminal, qui de tous les enfans d'Ignace merita le premier l'honneur du martyre. Xavier disposa d'eux aussitost, en ordonnant par lettres que Lancilotti demeurer[illegible] dans le Seminaire de Sainte Foy, pour y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse Indienne, & que les deux autres iroient joindre François Mansilla à la coste de la Pescherie.

Il differe le voyage de Macazar, & en médite un autre.

Pour luy, ayant attendu plus de trois mois des nouvelles de Macazar, comme il vit que la saison propre au retour du navire que le Gouverneur de Malaca avoit envoyé, estoit tout-à-fait passée, & qu'aucun vaisseau ne tournoit de ce costé-là, il jugea que la Providence ne vouloit pas se servir de luy presentement pour l'instruction de ces peuples qui avoient un prestre chez eux. Néanmoins, afin d'estre plus prest à les secourir dés que le Ciel luy en feroit naistre l'occasion, il eut la pensée d'aller à d'autres isles voisines qui estoient absolument dépourveuës de ministres évangeliques.

Dieu luy fit connoiſtre alors les calamitez qui menaçoient Malaca, la peſte & la guerre dont cette ville devoit eſtre affligée les années ſuivantes, & l'extréme deſolation où elle ſeroit réduite un jour en punition de ſes crimes. Car les habitans qui avoient changé de mœurs depuis l'arrivée du Saint, retomberent inſenſiblement dans leurs vices, & devinrent meſme plus diſſolus que jamais, ainſi qu'il arrive d'ordinaire aux perſonnes d'une vie débordée, qui ſe ſont fait violence pour un temps, & que la force des mauvaiſes habitudes rentraiſne au peché. Xavier ne manqua pas de leur annoncer les fleaux de Dieu, & de les exhorter à la vertu par leurs propres intereſts. Mais ſes menaces & ſes exhortations furent inutiles, & c'eſt ce qui luy fit dire de Malaca tout le contraire de ce qu'il avoit dit de Meliapor, qu'il n'avoit pas veû aux Indes une ville plus méchante.

Il connoiſt, & prédit la ruine de Malaca.

Il s'embarqua pour Amboyne le premier jour de Janvier de l'année 1546. avec Jean Deyro dans un navire qui faiſoit voile aux iſles de Banda. Le capitaine du vaiſſeau eſtoit Portugais; le reſte tant matelots que ſoldats eſtoient Indiens, tous preſque de differente contrée, & la pluſpart mahometans ou gentils. Le Saint les gagna à Jeſus-Chriſt durant le voyage, & ce qui convainquit les infidelles de la verité du Chriſtianiſme, c'eſt que quand le Pere Xavier leur expliquoit les myſteres de la Foy en une

Il va à Amboyne, & ce qui arrive en chemin.

langue, ils l'entendoient chacun en la leur comme s'il en euſt parlé pluſieurs à la fois.

Il y avoit desja un mois & demi qu'ils eſtoient ſur mer ſans qu'ils découvriſſent Amboyne. Le pilote crut qu'ils l'avoient paſſée, & fut là-deſſus fort en peine, ne ſçachant comment revenir, parce qu'ils avoient le vent droit en poupe. Xavier voyant l'inquietude du pilote, *Ne vous embaraſſez point*, luy dît-il; *nous ſommes encore dans le Golphe, & demain nous verrons Amboyne au point du jour.* En effet, le lendemain matin ils ſe trouverent à la veûë de l'Iſle. Comme le pilote ne vouloit pas mouiller l'ancre, on mit dans un eſquif le Pere Xavier avec d'autres paſſagers, & le navire continua ſa route. Lors que l'eſquif fut ſur le point d'aborder, deux fuſtes legeres de pirates qui couroient la coſte parurent tout à coup, & le pourſuivirent vivement. Ne pouvant eſtre ſecouru du navire qui eſtoit desja aſſez loin, & n'ayant pas dequoy ſe défendre, il prit la fuite, & ſe remit en haute mer à force de rames, tellement que les corſaires le perdirent bientoſt de veûë. Aprés avoir échapé le danger, on n'oſoit plus regagner le port, dans la crainte que les deux fuſtes n'attendiſſent l'eſquif au paſſage: mais le Pere aſſeûra les mariniers qu'il n'y avoit plus rien à craindre; & ainſi ayant tourné vers l'Iſle, ils y aborderent ſeûrement le ſeiziéme de Février.

Il arrive à

L'Iſle d'Amboyne eſt éloignée de Malaca

d'environ deux cens cinquante lieuës: elle en a trente de circuit à peu prés, & est fort célebre par le commerce des marchands qui y viennent de toutes parts. Les Portugais qui la conquirent du temps qu'Antoine Galvan estoit Gouverneur de Ternate, y avoient une garnison, & outre cela il y avoit dans toute l'Isle sept villages de chrestiens naturels du païs, mais sans aucun prestre, parce que le seul qui y estoit venoit de mourir. Xavier commença par visiter ces villages, & il baptisa d'abord quantité d'enfans qui moururent immediatement aprés leur baptesme, Comme si, dit-il luy-mesme dans une de ses lettres, la Providence divine ne leur eust prolongé la vie que jusqu'à ce qu'on leur eust ouvert la porte du Ciel. Amboyne, & ce qu'il y fait.

Ayant sceû que plusieurs familles s'estoient retirées du rivage de la mer dans le fonds des bois & dans les cavernes des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des barbares leurs voisins & leurs ennemis qui pilloient les costes, & massacroient ou faisoient esclave tout ce qui tomboit entre leurs mains, il alla chercher ces pauvres sauvages parmi l'horreur de leurs rochers & de leurs forests, & il vescut avec eux autant qu'il fallut pour leur faire bien connoistre les devoirs du Christianisme, que la pluspart ignoroient.

Aprés avoir instruit les Fidelles, il se mit à prescher la foy aux Idolâtres & aux Mores; & Il convertit les Idolâtres, & les Mores d'Amboyne.

Dieu donna tant de benediction à la parole de son serviteur, que la plus grande partie de l'Isle se fit chrestienne. Il bastit des églises en chaque village, & choisit les plus raisonnables, les plus habiles, & les plus fervens, pour estre les maistres des autres, jusqu'à ce qu'il vinst là des Peres de la Compagnie. Il écrivit pour ce sujet à Goa, & chargea Paul de Camerin de luy envoyer François Mansilla, Jean Beira, & un ou deux des premiers missionnaires qui viendroient d'Europe : il commanda en particulier à Mansilla de venir. Son dessein estoit d'établir en quelqu'une de ces isles une maison de la Compagnie, qui fournist continuellement des ouvriers pour publier l'Evangile par tout ce grand Archipel.

Une flote Espagnole arrive à Amboyne.

Lors que Xavier travailloit de la sorte à Amboyne, deux armées navales y arriverent, l'une de Portugais avec trois navires, l'autre d'Espagnols avec six vaisseaux de guerre. Les Espagnols estoient venus de la nouvelle Espagne, dite le Mexique, pour conquerir les Moluques au nom de l'Empereur Charles-Quint à ce qu'ils disoient : mais leur entreprise ne réüssit pas. Aprés deux années de courses & une longue demeure chez le Roy de Tidor, qui les receût pour donner de la jalousie aux Portugais alliez du Roy de Ternate son ennemi, ils prenoient leur route par Amboyne pour passer aux Indes, & de là en Europe.

Ils

Ils s'estoient engagez dans une expedition injuste contre les droits du Portugal, & sans l'ordre de Charles-Quint; car ce Prince à qui le Roy Jean III. fit des plaintes là-dessus, desavoüa ses sujets, & permît qu'on les traitast comme des corsaires.

Les Portugais n'en userent pas toutefois ainsi: mais il semble que Dieu les vengea, en affligeant les Espagnols d'une fievre contagieuse qui ruina la plus grande partie de la flotte. C'estoit un triste spectacle de voir les soldats & les matelots couchez çà & là dans leurs navires, ou sur le rivage, sous des cabanes couvertes de feüilles. Le mal qui les consumoit éloignoit tout le monde d'eux, & plus ils avoient besoin de secours, moins ils en recevoient du peuple de l'Isle.

A la premiere nouvelle qu'eut Xavier de leur maladie, il quitta tout pour les secourir, & on ne sçauroit s'imaginer ce que la charité luy fit faire en cette rencontre. Il estoit le jour & la nuit dans un mouvement continuel, soulageant tout à la fois les corps & les ames, assistant les moribonds, ensevelissant les morts, & les enterrant luy-mesme. Comme les malades n'avoient ni alimens, ni remedes, il leur en procuroit de tous costez, & celuy qui luy en fournît davantage, fut un Portugais nommé Jean d'Araus, avec lequel il estoit venu de Malaca à Amboyne.

Il assiste la flotte Espagnole pendant la maladie contagieuse.

Néanmoins comme le mal croissoit tous les jours de plus en plus, Araus eût peur de s'appauvrir par ses charitez ; & de tendre qu'il estoit envers les pauvres, il devint si dur pour eux, qu'on ne pouvoit rien tirer de luy.

Un jour le Pere Xavier luy envoya demander du vin pour un malade qui avoit des foiblesses continuelles. Araus en donna avec répugnance, & dît qu'on ne vint plus luy en demander, qu'il avoit besoin du reste pour luy, & que quand il n'en auroit plus, où l'on vouloit qu'il en prist ? Ces paroles ne furent pas plustost rapportées au Pere François, qu'enflammé d'une sainte indignation, *A quoy pense Araus*, dît-il, *de garder son vin pour luy, & de le refuser aux membres de Jesus-Christ ? La fin de sa vie est fort proche, & aprés sa mort tout son bien sera distribué aux pauvres.* Il luy annonça sa mort à luy-mesme, & l'évenement verifia la prédiction comme nous verrons dans la suite.

Quoy-que la peste ne fust pas tout-à-fait cessée, & qu'il y eust encore des malades sur les vaisseaux, la flotte Espagnole fit voile vers Goa, pressée par l'hyver qui approchoit, & qui commence au mois de May en ces quartiers-là. Le Pere Xavier pourveût aux necessitez des soldats, & leur fournit avant leur départ tout ce qu'il put obtenir de la charité des Portugais. Il les recommanda mesme à ses amis de Malaca où la flotte devoit passer, & il écrivit à Goa au

Pere Paul de Camerin, qu'on ne manquast pas de loger dans le college de la Compagnie des Religieux de l'Ordre de Saint Augustin, qui estoient venus du Mexique avec l'armée, & qu'on leur rendist tous les bons offices que leur profession & leur vertu méritoient.

Il va en diverses isles.

Aprés que les Espagnols furent partis, Xavier fit de petites courses aux environs d'Amboyne, & visita quelques isles à demi desertes, en attendant l'occasion d'un navire qui le portast aux Moluques, encore plus proches de Macazar qu'Amboyne. Une de ces isles est Baranura : c'est celle où il recouvra miraculeusement son crucifix en la maniere que je vas dire, & qu'a raconté un Portugais nommé Fausto Rodriguez, qui fut témoin de ce fait, qui l'a déposé avec serment, & dont le témoignage juridique est dans le procés de la canonization du Saint.

Il recouvre son crucifix qui estoit tombé dans la mer.

« Nous estions sur mer, dit Rodriguez, le Pere « François, Jean Raposo & moy, lors qu'il s'éle- « va une tempeste qui allarma tous les matelots. « Alors le Pere tira de son sein un petit crucifix « qu'il portoit toûjours, & s'estant baissé au bord « du navire, il voulut le plonger dans la mer ; « mais le crucifix luy échapa de la main, & fut « emporté par les flots. Cette perte l'affligea sen- « siblement, & il nous témoigna luy-mesme sa « douleur. Le lendemain nous abordasmes à l'isle « de Baranura. Depuis que le crucifix fut perdu

» jusqu'à ce que nous prismes terre, il se passa en-
» viron vingt-quatre heures, durant lesquelles
» nous fusmes toûjours en peril. Ayant mis pied
» à terre, le Pere François & moy nous allions en-
» semble le long du rivage vers le bourg de Ta-
» malo, & nous avions fait environ cinq cens
» pas quand nous vismes l'un & l'autre sortir de
» la mer un cancre qui portoit entre ses serres le
» mesme crucifix élevé en haut. Je vis que le can-
» cre vint droit au Pere, à costé duquel j'estois,
» & qu'il s'arresta devant luy. Le Pere s'estant mis
» à genoux, prit son crucifix, aprés quoy le can-
» cre s'en retourna à la mer. Mais le Pere, sans se
» lever, embrassant & baisant le crucifix, demeura
» au mesme lieu une demi-heure en oraison, les
» mains en croix sur la poitrine, & moy avec luy
» rendant graces tous deux ensemble à Nostre
» Seigneur d'un si évident miracle. Ensuite, nous
» estant levez, nous continuasmes nostre chemin.
Voilà ce que rapporte Rodriguez.

Ils demeurerent huit jours dans l'isle, & aprés ils firent voile vers Rosalao, où Xavier prescha d'abord comme il avoit fait à Baranura. Mais les Idolâtres qui habitoient ces deux isles extrémement vitieux, tout-à-fait brutaux, & n'ayant gueres de l'homme que la figure, n'ajousterent point foy à ses paroles, & un seul d'entre eux plus raisonnable que les autres, crut en Jesus-Christ; si bien que le saint Apostre, au sortir de Rosalao, osta ses souliers de ses pieds,

& les secoüa, pour ne pas emporter avec luy la poussiere d'une terre si maudite.

A la verité cette seule conversion en valut plusieurs. Le Saint donna au baptesme son nom de François à l'idolâtre converti, & luy prédit qu'il mourroit tres-saintement en invoquant le nom de Jesus. On remarqua la prophetie qui rendit fameux le nouveau fidelle, & qui s'accomplit quarante ans aprés : car ce chrestien ayant quitté son isle barbare, & s'estant fait soldat, servit les Portugais en diverses occasions, jusqu'à ce que l'année 1588. il fut blessé à mort dans un combat au service de Dom Sanche Vasconcellos Gouverneur d'Amboyne, qui estoit en guerre avec le Sarrasin Hiamao. On porta François dans le camp, & plusieurs tant Indiens que Portugais y coururent pour voir comment s'accompliroit la prédiction du bienheureux Pere Xavier. Ils virent tous le soldat mourir avec des sentimens extraordinaires de pieté, & disant sans cesse, *Jesus, assistez-moy*.

Il prédit la sainte mort d'un barbare converti.

L'isle d'Ulate, qui est plus peuplée & moins sauvage que celles de Baranura & de Rosalao, ne fut pas si sourde ni si rebelle à la voix du Saint. Il la trouva toute en armes, & le Roy assiegé dans sa ville tout prest de se rendre, non pas manque de courage ni de gens, mais faute d'eau, parce que les ennemis avoient coupé les fontaines, & qu'il n'y avoit nulle apparence de pluye, de sorte que durant les grandes chaleurs

Il va à l'isle d'Ulate, & le miracle qu'il y fait.

qu'il faisoit, les hommes & les chevaux ne pouvoient plus vivre.

L'occasion parut belle au Pere Xavier pour gagner à Jesus-Christ les vaincus, & peut-estre les vainqueurs. Plein d'une généreuse confiance en Dieu, il trouve le moyen d'entrer dans la ville, & s'estant fait presenter au Roy, il s'offre de luy fournir le secours qui luy manque. *Permettez-moy*, dît-il, *de dresser icy une croix, & confiez-vous au Dieu que je suis venu vous annoncer; c'est le Seigneur & le maistre de la nature, qui; quand il luy plaist, ouvre les sources du ciel, & en arrose la terre. Mais au cas qu'il pleuve*, ajousta Xavier, *promettez-moy que vous reconnoistrez sa puissance, & que vous embrasserez sa loy avec vos sujets.*

Dans l'extrémité où le Roy estoit réduit, il consentit sans peine à ce que le Pere voulut, & s'obligea mesme sur la foy publique de tenir exactement sa parole, pourveû que ce qu'on luy faisoit esperer ne manquast pas. Alors Xavier ayant fait faire une grande croix, il la planta au lieu le plus élevé de la ville, & là à genoux parmi une foule de soldats, d'enfans & de femmes que la nouveauté du spectacle attira autant que l'attente du succés, il representa à Dieu la mort de son fils, & le conjura par les mérites de ce Sauveur crucifié qui avoit répandu son sang pour tous les hommes, de ne refuser pas un peu d'eau au salut d'un peuple idolâtre.

A peine le Saint eut commencé ſa priere, que le ciel ſe couvrit, & dés qu'elle fut achevée, il tomba une pluye abondante qui dura juſqu'à ce qu'on euſt fait des proviſions d'eau. Les ennemis qui n'eſperoient plus de prendre la ville, leverent auſſitoſt le ſiege, & le Roy avec tout le peuple receût le bapteſme de la main du Pere Xavier. Il voulut meſme que d'autres iſles qui relevoient de ſa Couronne adoraſſent Jeſus-Chriſt, & il engagea le Saint à y aller publier la Foy. Xavier mit plus de trois mois dans tous ces petits voyages, aprés quoy eſtant revenu à Amboyne où il avoit laiſſé ſon compagnon Jean Deyro, pour cultiver la nouvelle chreſtienté, & où il le laiſſa encore pour le meſme ſujet, il s'embarqua ſur un navire Portugais qui faiſoit voile aux Moluques.

Ce qu'on appelle les Moluques eſt une contrée dans l'Ocean Oriental diviſée en pluſieurs iſles aſſez petites ſituées prés de l'Equateur, tres-fertiles en clou de girofle, & fort renommées pour le trafic des épiceries. On en compte cinq principales, Ternate, Tidor, Motir, Macian & Bacian. La premiere eſt à un demi degré de la ligne équinoctiale du coſté du Nort, les autres ſuivent dans le rang que nous les avons nommées, & toutes cinq ſont à la veûë l'une de l'autre. Ce ſont ces fameuſes iſles touchant leſquelles Ferdinand Magellanes fit naiſtre tant de diſputes entre les geographes, & tant de

Il va aux Moluques.

querelles entre la Castille & le Portugal. Car les Portugais les ayant découvertes du costé de l'Orient, & les Espagnols du costé de l'Occident, les uns & les autres prétendirent les renfermer dans leurs conquestes selon les degrez de longitude qu'ils tracerent.

Ce qui luy arrive sur sa route.

Ternate est la plus grande des Moluques, & c'est de ce costé-là que le Pere Xavier prit sa route. Il avoit à passer un Golphe de quatre-vingts-dix lieuës, tres-perilleux & pour les fortes marées & pour les vents bizarres qui y excitent des tempestes lors que la mer est la plus tranquille. Le navire qui portoit le Pere estoit un de ces vaisseaux qu'on appelle dans le païs caracores, longs & étroits comme des galeres, & qui se conduisent à voiles & à rames. Un autre navire tout semblable où estoit un Portugais nommé Jean Galvan avec tout son bien partit en mesme temps d'Amboyne, & tous deux alloient de compagnie à Ternate.

Au milieu du Golphe une bourrasque les surprit, & les écarta si loin l'un de l'autre, qu'ils se perdirent de veûë. La caracore de Xavier, aprés avoir esté sur le point d'estre submergée plusieurs fois, se sauva enfin, & gagna le port de Ternate par une espece de miracle. Pour celle de Galvan, on ne sçavoit ce qu'elle estoit devenuë, & on n'en apprit des nouvelles que par une révelation évidente. Le premier jour de feste que le Pere prescha au peuple, il s'arresta tout court

au milieu de ſon diſcours, & il dît enſuite, *Recommandez à Dieu l'ame de Jean Galvan qui a peri dans le Golphe.* Quelques-uns de ſes auditeurs amis de Galvan & intereſſez dans la caracore coururent aux matelots qui avoient amené le Pere, & leur demanderent ce qu'ils ſçavoient de certain d'une ſi funeſte nouvelle. Ils répondirent qu'ils ne ſçavoient rien ſinon que la tourmente avoit ſeparé les deux caracores. Les Portugais reprirent cœur à ces paroles, & s'imaginerent que le Pere François n'avoit point d'autre connoiſſance que les matelots. Mais ils ſe détromperent bientoſt par leurs propres yeux: car trois jours aprés ils virent ſur le rivage le corps de Galvan, & le débris du navire que la mer y avoit jettez.

Preſque en meſme temps, lors que le Pere Xavier diſoit la meſſe, ſe tournant vers le peuple pour dire, *Orate Fratres*, il ajouſta, *priez auſſi pour Jean d'Araus qui vient de mourir à Amboyne.* Ceux qui eſtoient preſens marquerent & le jour & l'heure pour voir ſi ce que le Pere diſoit ſe trouveroit veritable. Dix ou douze jours aprés, il arriva un navire d'Amboyne, & on ſceut la verité non-ſeulement par diverſes lettres, mais encore par un Portugais qui avoit veû mourir Araus au meſme moment que Xavier invita le peuple à prier Dieu pour le repos de ſon ame. Cét Araus eſt le marchand qui refuſa de ſon vin aux malades de la flote Eſpagnole, & à

Il annonce au peuple la mort de Jean d'Araus.

qui le saint homme annonça une mort prochaine. Il tomba malade dés que Xavier fut parti; & comme il n'avoit ni enfans ni heritiers, tout ce qui luy appartenoit fut distribué aux pauvres aprés son decés selon la coustume du païs.

Il fait de grands fruits à Ternate.

Le naufrage de Galvan & la mort d'Araus autoriserent beaucoup ce qu'on avoit oüi dire à Ternate de la sainteté du Pere François, & luy aquirent dés les premiers jours un fort grand credit. Il ne falloit pas aussi une moindre réputation que la sienne, je ne dis pas pour corriger les vices de l'Isle, mais pour se faire écouter seulement d'un peuple tres-dissolu, & qui commettoit sans honte des pechez abominables qu'on ne peut pas mesme nommer honnestement.

Pour sçavoir combien les travaux du Pere furent utiles aux Ternatins, il suffit de dire ce qu'il a écrit luy-mesme: que d'un nombre infini d'hommes débauchez qui estoient à Ternate, quand il y arriva, tous, excepté deux, avoient quitté leurs débauches quand il en partit. La passion des richesses s'éteignit avec l'amour des plaisirs: il se fit des restitutions par tout, & tant d'aumosnes que la maison de la Misericorde établie pour le soulagement des personnes necessiteuses, de tres-pauvre qu'elle estoit, devint extrémement riche.

Conversion d'une Reine de Ternate.

Le changement de mœurs qui parut dans les chrestiens ne servit pas peu à la conversion des

Sarrasins & des Idolâtres. Plusieurs de ces Infidelles embrasserent le Christianisme. Mais la plus illustre conqueste du Saint fut une fameuse Sarrasine nommée Neachile Pocaraga, fille d'Almansor Roy de Tidor, & femme de Boleife qui estoit Roy de Ternate, avant que les Portugais eussent conquis l'Isle ; Princesse au reste tres-spirituelle & tres-généreuse, mais fort attachée à sa secte, & ennemie mortelle des chrestiens, ou plustost des Portugais. Sa haine contre eux sembloit assez bien fondée : car les ayant receûs dans son Royaume tres-civilement, & leur ayant mesme permis de s'y établir en un des endroits de l'Isle pour la facilité de leur commerce, elle en fut si maltraitée, qu'aprés la mort du Roy son époux, il ne luy resta que le nom de Reine; & par leurs intrigues les trois Princes ses enfans perdirent la Couronne, la liberté, & la vie. Sa fortune malheureuse la fit errer durant quelques années d'isle en isle. Mais la Providence qui avoit ses desseins sur elle la ramena enfin à Ternate vers le temps que Xavier y vint. Elle y vivoit en personne particuliere sans autorité, néanmoins avec splendeur, & ayant toûjours de sa premiere condition un air de fierté que les Grands conservent quelquefois jusques dans les fers.

Le Saint trouva le moyen de la voir, & de luy parler. Dés les premiers entretiens, il luy donna de grandes idées du Royaume de Dieu :

il luy fit entendre pourtant combien ce Royaume estoit facile à aquerir, & que quand on le possedoit une fois, on ne devoit point craindre de le perdre. Tellement que la Princesse Sarrasine, qui n'avoit plus rien à esperer sur la terre, tourna ses pensées & ses desirs vers le Ciel. Il est vray que comme elle avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle estoit tres-sçavante dans la Loy de Mahomet, il fallut disputer souvent avec elle : mais comme le Pere luy éclaircît tous ses doutes, cela ne servit qu'à luy faire mieux connoistre la fausseté de l'Alcoran, & la verité de l'Evangile. Elle se rendit donc aux raisons du Saint, ou plustost à la grace de Jesus-Christ, & elle fut baptisée publiquement par le Saint mesme qui luy donna le nom d'Isabelle.

Il ne se contenta pas de la faire chrestienne. Luy voyant un fonds admirable pour la pieté, l'esprit droit, le cœur tendre, toutes les inclinations nobles & bonnes, il la cultiva avec un soin extraordinaire, & l'avança peu à peu dans les voyes les plus sublimes & les plus solides de la vie spirituelle : en sorte que Neachile devint sous la direction du Pere Xavier veritablement dévote, c'est-à-dire, humble & modeste, de fiere & de hautaine qu'elle estoit, douce aux autres & severe à elle-mesme, souffrant ses disgraces sans se plaindre de personne, unie à Dieu dans la retraite, & ne paroissant au dehors que pour exercer envers le prochain les œuvres de miseri-

corde; mais plus estimée & plus honorée par là des Indiens & des Portugais que lors qu'elle estoit sur le trône avec tout l'éclat & tout le pouvoir de la Royauté.

Il entend parler des isles du More.

Durant le séjour que fit Xavier dans Ternate, il oûït parler de certaines isles qui en sont éloignées d'environ soixante lieuës vers l'Orient, & qui prennent leur nom de la principale, qu'on appelle communément l'isle du More. On luy raconta que ces insulaires, quelque barbares qu'ils fussent, estoient baptisez la pluspart; mais que la Foy avoit esté abolie chez eux presque au mesme temps qu'elle y avoit esté introduite: & voicy ce qu'on luy dît là-dessus.

Les habitans de Momoya, qui est une ville de l'isle du More, ne voulurent point embrasser la secte de Mahomet, lors que tous les villages circonvoisins l'embrasserent; & le Prince ou le Seigneur de la Ville qui aima mieux demeurer Idolâtre que de devenir Mahometan, estant molesté par les Sarrasins, eut recours au Gouverneur de Ternate, qui estoit Tristan d'Atayde, & promit que luy & ses vassaux se feroient chrestiens, pourveû que les Portugais voulussent les proteger. Atayde receût si bien les propositions du Prince de Momoya, que le Prince alla luy-mesme à Ternate pour y estre baptisé, & qu'il prît au baptesme le nom de Jean, à l'honneur de Jean III. Roy de Portugal. En s'en retour-

nant à Momoya, il amena avec luy un prestre Portugais nommé Simon Vaz, qui convertit plusieurs idolâtres. Comme le nombre des chrestiens croissoit tous les jours de plus en plus, un autre prestre nommé François Alvarez vint seconder Vaz, & tous deux travaillerent ensemble si utilement, que tout le peuple de Momoya renonça à l'idolatrie, & professa le Christianisme.

Cependant les soldats Portugais que le Gouverneur de Ternate leur avoit promis arriverent pour défendre la Ville contre les entreprises des Mahometans. Mais les cruautez que le Gouverneur exerça à Ternate sur la mere de Cacil Aërio, fils bastard du Roy Boleife, irrita tellement les Princes & les peuples d'alentour, qu'ils conspirerent la mort de tous les Portugais qui se trouveroient en ces quartiers-là. Les habitans de Momoya naturellement volages & cruels commencerent le massacre par le meurtre de Simon Vaz leur premier pasteur; & ils auroient tué Alvarez, si estant poursuivi à coups de fléches sur le rivage de la mer par ces barbares chrestiens, il n'y eust trouvé une barque dans laquelle il se sauva tout blessé.

Les Sarrasins profiterent de ce desordre, & s'estant rendus maistres de Momoya firent changer de religion à toute la ville. Il n'y eut que le Prince Jean qui demeura ferme en sa foy malgré les menaces & tous les mauvais traitemens

qu'on luy fit. Peu de temps aprés, Antoine Galvan, ce Portugais si illustre pour sa prudence, pour sa valeur, & pour sa pieté, ayant succedé à Tristan d'Atayde dans le gouvernement de Ternate, envoya à l'isle du More un prestre fort zelé & fort habile, qui ramena les esprits au Christianisme, & qui ruina les affaires des infidelles. Mais ce prestre ne séjourna pas longtemps dans l'Isle, & le peuple privé de tout secours spirituel retourna aussitost par son inconstance naturelle à sa premiere barbarie.

C'est l'estat où estoit l'isle du More lors qu'on en parla au Pere Xavier, & c'est aussi ce qui le détermina à y aller prescher l'Evangile aprés avoir esté trois mois à Ternate. Dés que l'on sceut son dessein, l'on mit tout en œuvre pour le rompre. Ses amis luy dirent d'abord que c'estoit un païs également affreux & sterile, maudit en quelque façon de la nature, & plus propre à des bestes qu'à des hommes ; que l'air y estoit si grossier & si mal sain, que les étrangers ne pouvoient y vivre ; que les montagnes y vomissoient continuellement des tourbillons de flammes & de cendres, & que la terre y estoit souvent agitée par des tremblemens horribles.

On fait ce qu'on peut pour le détourner du voyage de l'isle du More.

On luy dît de plus, que les gens du païs surpassoient en cruauté & en perfidie tous les barbares du monde ; que le Christianisme n'avoit point adouci leurs mœurs ; qu'ils s'empoison-

noient les uns les autres ; qu'ils se nourrissoient de chair humaine ; & que quand quelqu'un de leur famille venoit à mourir, ils luy coupoient les pieds & les mains dont ils se faisoient un mets délicat ; que leur inhumanité alloit si loin, que lors qu'ils vouloient faire un festin superbe, ils prioient un de leurs amis de leur prester son pere desja vieux pour le donner à manger aux conviez, avec promesse de luy rendre la pareille en une semblable occasion.

Les Portugais & les Indiens qui aimoient Xavier, ajoustoient, que si ces sauvages n'épargnoient pas leurs compatriotes & leurs parens, ce qu'ils ne feroient point à un étranger & à un inconnu ? qu'il falloit les faire hommes avant que de les faire chrestiens ; & comment il imprimeroit les principes de la loy divine dans des cœurs qui n'avoient aucuns sentimens d'humanité ? qui luy serviroit de guide dans ces épaisses forests où la plusspart se retiroient comme des bestes farouches ? quand il auroit assez de bonheur pour les apprivoiser, & mesme pour les convertir, combien cela dureroit ? tout au plus tant qu'il vivroit avec eux : qu'aprés luy il ne se trouveroit personne qui voulust s'exposer à une mort certaine, & que le sang de Simon Vaz fumoit encore : enfin, qu'il y avoit une infinité d'autres isles, qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ, & qui estoient bien plus disposées à recevoir l'Evangile.

Ces

Ces raisons furent accompagnées de prieres & de larmes ; mais elles furent inutiles, & Xavier ne changea pas de pensée. Ses amis voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur luy par douceur, eûrent recours en quelque sorte à la force, jusqu'à obliger le Gouverneur de Ternate de faire une ordonnance, par laquelle il fust défendu sous des peines rigoureuses, qu'aucun maistre de vaisseau ne conduisist le Pere François vers l'isle du More.

Xavier ressentit alors ce qui se faisoit contre luy, & ne put s'empescher de se plaindre publiquement du procedé de ses amis. *Hé qui sont ces gens*, disoit-il, *qui mettent des bornes à la puissance de Dieu, & qui ont de si petites idées de la grace du Sauveur ? Y a-t-il donc des cœurs assez durs pour résister à la vertu du tres-Haut, quand il luy plaist de les amollir & de les changer, à cette vertu également douce & forte, qui fait fleurir les troncs secs, & qui peut faire naistre du sein des pierres les enfans d'Abraham ? Quoy, celuy qui a soumis le monde entier à l'empire de la croix par le ministere des Apostres, ne pourroit pas y soumettre un petit endroit de la terre ! Les seules isles du More n'auroient point de part au bienfait de la Rédemption ! Et quand Jesus-Christ a offert toutes les nations au Pere Eternel comme son heritage, ces peuples auroient esté exceptez ? Ils sont tres-barbares & tres-brutaux, je l'avoûë : qu'ils le soient encore plus qu'ils ne le sont ; c'est parce que je ne puis rien de moy-mesme, que j'espere davantage d'eux ; je puis tout en*

Il se plaint de ceux qui s'opposent à son voyage de l'isle du More.

celuy qui me fortifie, & de qui seul vient la force des ouvriers évangeliques.

Il ajousta que les autres nations moins sauvages & moins cultivées ne manqueroient pas de prédicateurs ; que celle-cy estoit pour luy, puis que personne n'en vouloit. Ensuite se laissant emporter à une sainte colere, *Si ces isles*, poursuivit-il, *avoient des bois odoriferens & des mines d'or, les chrestiens auroient le courage d'y aller, & tous les dangers du monde ne les épouvanteroient pas. Ils sont lasches & timides, parce qu'il n'y a là que des ames à gagner ; & faut-il donc que la charité soit moins hardie & moins généreuse que l'avarice ? Ils me feront mourir, dites-vous, par le fer ou par le poison. Cette grace n'est pas pour un pecheur comme moy : mais j'ose bien vous dire que quelque tourment, & quelque mort qu'ils me préparent, je suis prest d'en souffrir mille fois davantage pour le salut d'une seule ame. Peut-estre que si je mourois de leur main, ils adoreroient tous Jesus-Christ : car enfin depuis les premiers siecles de l'Eglise la semence de l'Evangile a plus fructifié dans les terres incultes du Paganisme par le sang des martyrs, que par les sueurs des missionnaires.*

Il acheva son discours, en disant qu'il n'y avoit rien à craindre dans son entreprise qu'une vaine crainte ; que Dieu l'appelloit aux isles du More, & que les hommes ne l'empescheroient pas de suivre la voix de Dieu. Tout ce qu'il dît fit tant d'impression sur les esprits, que non-

ſeulement l'ordonnance faite contre luy fut caſſée ; mais que pluſieurs s'offrirent de l'accompagner au-travers de tous les perils dont ils l'avoient menacé.

S'eſtant ainſi dégagé de tout ce qui pouvoit luy faire obſtacle, il s'embarqua avec quelques-uns de ſes amis parmi les larmes du peuple qui vint le conduire ſur le rivage, comme ne devant le revoir jamais. Avant qu'on miſt à la voile, il écrivit aux Peres de la Compagnie qui eſtoient à Rome, pour leur donner avis de ſon voyage.

Il part pour l'iſle du More, & écrit à Rome en partant.

Le païs où je vas, dit-il dans ſes lettres, eſt « plein de perils, & tres-funeſte aux étrangers, « par la barbarie des habitans, & par l'uſage de « divers poiſons qu'ils meſlent dans le breuvage « & dans les viandes ; & c'eſt ce qui a empeſché « des preſtres d'aller les inſtruire. Pour moy, con- « ſiderant leur extréme neceſſité, & le devoir de « mon miniſtere qui m'oblige d'affranchir les « ames de la mort éternelle aux dépens meſme de « ma vie, j'ay réſolu de haſarder tout pour le ſa- « lut de ces peuples. Toute mon eſperance eſt « en Dieu, & tout mon deſir eſt d'obéïr, autant « qu'il ſera en moy, à la parole de Jeſus-Chriſt : « *Qui voudra ſauver ſon ame, la perdra ; & qui la per-* « *dra pour l'amour de moy, la trouvera.* «

« Croyez-moy, mes tres-chers Freres, quoy- « que cette maxime évangelique ſoit en général « aiſée à entendre, quand le temps de la prati- « quer eſt venu, & qu'il s'agit de mourir pour «

» Dieu, toute claire qu'elle est, elle devient tres-
» obscure; tellement que celuy-là seul en a l'in-
» telligence, à qui Dieu la donne par sa miseri-
» corde : car c'est alors qu'il paroist combien la
» nature humaine est foible & fragile.
» Plusieurs personnes qui m'aiment icy tendre-
» ment ont fait tout ce qu'ils ont pû pour me
» détourner de ce voyage; & voyant que je ne
» me rendois ni à leurs prieres, ni à leurs larmes,
» ils ont voulu me donner des contre-poisons:
» mais je n'ay eû garde d'en prendre aucun, de
» peur qu'en me chargeant du remede je ne vins-
» se à craindre le mal, & aussi parce qu'ayant
» mis ma vie entre les mains de la Providence,
» je n'avois besoin de nul préservatif contre la
» mort; car il me semble que plus j'aurois de ces
» remedes, moins j'aurois de confiance en Dieu.

Dieu luy fait connoistre ce qui se passe dans une isle éloignée.

¶Ils partirent avec un vent favorable, & ils avoient desja fait cent quatre-vingts milles lors que Xavier jettant tout à coup un profond soupir, s'écria, *Ah Jesus, les pauvres gens qu'on massacre !* Disant ces paroles, & les répetant plusieurs fois, il avoit le visage & les yeux tournez vers un certain endroit de la mer. Les matelots & les passagers effrayez accoururent aussitost, & luy demanderent de quel massacre il parloit, parce que pour eux, ils ne voyoient rien. Mais le Saint estoit ravi en esprit, & dans ce ravissement Dieu luy faisoit voir un triste spectacle.

Il ne fut pas pluſtoſt revenu à luy, qu'ils continuerent de l'interroger ſur le ſujet de ſes cris & de ſes ſoupirs : mais tout honteux des paroles qui luy eſtoient échapées durant ſon extaſe, il ne voulut plus rien dire, & s'alla cacher pour faire oraiſon. Ils ne furent pas long-temps ſans voir de leurs propres yeux ce qu'ils n'avoient pû tirer de ſa bouche. Ayant moüillé à une iſle, ils trouverent ſur le rivage les corps de huit Portugais encore tout ſanglans, & ils comprirent que c'eſtoient ces malheureux qui avoient attiré la compaſſion du ſaint homme. Ils les enterrerent au meſme lieu, & dreſſerent une croix ſur leur ſepulture ; aprés ils pourſuivirent leur voyage, & gagnerent en peu de temps l'iſle du More.

Dés qu'ils eûrent mis pied à terre, Xavier alla droit au premier village. La pluſpart des habitans eſtoient baptiſez : mais il ne leur reſtoit qu'une idée confuſe de leur bapteſme ; & leur religion n'eſtoit qu'un mélange de mahometiſme & d'idolatrie.

Il arrive à l'iſle du More, & l'état où il la trouve.

Les Barbares à la veûë des Etrangers prirent la fuite, s'imaginant qu'on venoit venger la mort des Portugais qui avoient eſté maſſacrez dans l'Iſle les années précedentes. Il les pourſuivit juſques dans leurs bois, & ſon viſage plein de douceur leur fit juger que ce n'eſtoit pas un ennemi qui venoit à eux. Il leur déclara luy-meſme le motif de ſa venuë, & leur parla Malayois :

car quoy-qu'il y euſt dans l'iſle du More une telle diverſité de langage que des gens éloignez ſeulement de trois lieuës ne s'entendoient pas, la langue de Malaca y avoit cours.

Il gagne les barbares de l'iſle du More.

Tout farouches & tout feroces qu'eſtoient ces inſulaires, ils ne furent pas à l'épreuve des manieres aimables de Xavier: il les ramena au village, en leur faiſant des careſſes; & il commença par chanter tout haut la doctrine chreſtienne dans les ruës. Il la leur expliquoit aprés, & d'une façon ſi proportionnée à leur barbarie, qu'ils concevoient tout parfaitement.

Par ce moyen, il fit revenir à la Foy les chreſtiens qui l'avoient quittée, & y attira les infidelles qui ne l'avoient point voulu embraſſer lors que Simon Vaz & François Alvarez la leur annoncerent. Il n'y eut ni ville, ni bourg que Xavier ne viſitaſt, & où les nouveaux Fidelles ne plantaſſent des croix, & ne baſtiſſent des égliſes. La ville de Tolo, qui eſtoit la principale de l'Iſle, & où l'on comptoit vingt-cinq mille ames, fut entierement convertie avec celle de Momoya.

Ainſi l'iſle du More devint pour le ſaint Apoſtre l'Iſle de la divine eſperance, comme il vouloit qu'elle fuſt nommée, & parce qu'on ne devoit y attendre que ce que Dieu y faiſoit luy-meſme d'une maniere miraculeuſe, & parce que les fruits de ſes travaux ſurpaſſerent les eſperances qu'il en avoit conceûës lors que ſes amis

de Ternate voulurent luy faire craindre l'inutilité de son voyage.

Pour engager ces Néophytes grossiers à vivre bien chrestiennement, il les menaçoit des supplices éternels, & leur faisoit entendre ce que c'estoit que l'enfer, par les objets effroyables qu'ils avoient devant les yeux: car il les menoit quelquefois jusques sur le bord de ces gouffres, d'où des masses de pierre toutes brûlantes s'élançoient en l'air comme des boulets de canon; & à la veuë des flâmes meslées d'une noire fumée qui obscurcissoit le jour, il leur expliquoit les peines qui estoient préparées dans un abysme de feu, non-seulement aux Idolâtres & aux Mahometans, mais aux Fidelles qui ne vivoient pas selon leur créance. Il leur disoit mesme que les ouvertures de ces montagnes ardentes estoient des soupiraux de l'enfer, & voicy ses propres paroles tirées d'une lettre qu'il écrivit là-dessus à ses freres de Rome. Il semble que « Dieu ait voulu en quelque façon découvrir luy- « mesme le lieu des damnez à des gens qui n'en « avoient aucune connoissance d'ailleurs. «

Il leur parle de l'enfer.

Durant les grands tremblemens de terre, & lors qu'on n'estoit en seûreté nulle part ni dans les maisons ni à la campagne, il les exhortoit à la penitence, & leur déclaroit que ces accidens extraordinaires estoient causez non par les ames des morts cachées sous la terre, ainsi qu'ils pensoient; mais par les démons qui ne vouloient

Il les exhorte à la penitence.

que leur perte, ou par la main toute-puissante de Dieu, qui rendoit les causes naturelles plus actives pour imprimer plus profondément dans leurs cœurs la crainte de sa justice & de sa colere.

Il dit la messe pendant un grand tremblement de terre.

Un des plus étranges tremblemens de terre fut celuy qui arriva le 29. de Septembre. Ce jour-là qui est consacré à l'honneur de Saint Michel, les chrestiens estoient assemblez en tres-grand nombre, & le Pere disoit la messe. Au milieu du sacrifice la terre fut agitée de si violentes secousses, que tout le peuple sortit en desordre de l'église. Le Pere craignit que l'autel ne se renversast : il ne le quitta pourtant point, & acheva de célebrer les sacrez mysteres, dans la pensée qu'il eut, comme il dit luy-mesme, que le bienheureux Archange chassoit alors au fond de l'enfer les démons de l'Isle, & que ces esprits infernaux faisoient tout ce bruit par le ressentiment qu'ils avoient de se voir bannis d'un lieu où ils dominoient depuis tant de siecles.

Lib. 2. Ep. 6.

Il est admiré des barbares.

La fermeté du Pere Xavier donna de l'étonnement aux Barbares, & leur fit comprendre qu'un homme qui demeuroit immobile tandis que les rochers & les montagnes trembloient, avoit quelque chose de divin. Mais la haute idée que la pluspart conceûrent de luy, le rendit absolument maistre d'eux : il en faisoit tout ce qu'il vouloit ; & avec le secours de la grace qui operoit dans leurs ames, pendant qu'il agissoit

au

au dehors, il les changea tellement, que ceux qui pour le regard des mœurs estoient semblables aux loups & aux tigres, devinrent traitables, doux, & innocens comme des agneaux.

Il y en eut néanmoins quelques-uns qui ne se défirent pas tout-à-fait de leur ferocité naturelle, ou pour marque que la grace divine, quelque puissante qu'elle soit, ne fait pas tout dans l'homme elle seule, ou pour l'épreuve de la patience du Saint. Les plus rebelles à l'Esprit de Dieu furent les Javares, gens farouches & inhumains, qui n'habitent que des cavernes, & ne vivent que dans les forests. Non contens de ne pas suivre les instructions de Xavier, ils luy dresserent diverses embusches; & un jour qu'il leur expliquoit la morale de l'Evangile sur le bord d'une riviere, irritez du zele avec lequel il condamnoit leurs mœurs corrompuës, ils se mirent à luy jetter des pierres pour le tuër.

Il est persecuté par un peuple cruel & sauvage.

Les Barbares estoient d'un costé, & le fleuve de l'autre, large & profond; de sorte qu'il estoit comme impossible à Xavier de se dérober aux coups de ses ennemis: mais rien n'est impossible à un homme que le Ciel protege. Il y avoit sur le rivage une grosse poutre: le Saint la poussa sans peine dans l'eau, & s'estant mis dessus, il est porté en un instant à l'autre bord, où les pierres ne pouvoient l'atteindre.

Ce qu'il souffrit dans l'isle du More, & les consolations qu'il y receut.

Au reste, il souffrit dans un païs si sauvage & si sterile tout ce qu'on peut imaginer de miseres, la faim, la soif, la nudité : mais les consolations qu'il receût d'enhaut luy adoucirent bien toutes ses fatigues, & on en peut juger par une lettre adressée au Pere Ignace. Car aprés luy avoir fait une fidelle peinture du païs, Je » vous ay exposé tout cela, dit-il, afin que vous » compreniez quel est l'excés des douceurs celestes » que l'on gouste icy. Les perils à quoy on s'expo- » se, & les travaux qu'on entreprend pour les in- » terests de Dieu seul, sont des sources inépuisa- » bles de joyes spirituelles ; en sorte que ces Isles, » où tout manque, sont toutes propres à faire per- » dre la veuë par l'abondance des larmes qui cou- » lent sans cesse des yeux. Pour moy, je ne me » souviens pas d'avoir jamais gousté tant de dé- » lices interieures ; & ces consolations de l'a- » me sont si pures, si exquises, & si continuel- » les, qu'elles ostent le sentiment des peines du » corps.

Il reprend le chemin de Goa, & pourquoy.

Xavier demeura trois mois dans l'Isle du More : aprés quoy il reprit le chemin des Moluques, pour repasser à Goa, non-seulement afin d'en tirer des missionnaires qui prissent soin de la nouvelle chrestienté qu'il avoit fondée en toutes ces Isles, & qu'il ne pouvoit pas maintenir tout seul ; mais aussi afin de pourvoir aux affaires de la Compagnie qui se multiplioit de jour en jour dans le nouveau Monde.

Estant arrivé à Ternate, il se logea prés d'une chapelle qui estoit proche du port, & qui se nommoit pour cela Nostre-Dame du Port. Il ne pensoit estre là que fort peu de jours, & jusqu'à ce que le navire qui devoit faire voile vers Malaca fust prest de partir. Les chrestiens d'autant plus aises de le revoir, qu'ils croyoient l'avoir perdu pour jamais, le conjurerent de séjourner plus long-temps avec eux, puis que le caresme approchoit, & qu'aussi-bien il luy faudroit attendre tout ce temps-là en l'isle d'Amboyne la saison propre pour naviger du costé de Malaca. Le capitaine de la Forteresse de Ternate & les Confreres de la Misericorde s'obligerent de le faire conduire à Amboyne avant que les navires en partissent. Xavier ne put refuser des gens qui luy faisoient des propositions si raisonnables, & qui ne vouloient le retenir qu'afin de profiter de sa presence pour le salut de leur ame. Il est retenu à Ternate.

Il passa donc encore prés de trois mois à Ternate, entendant les confessions jour & nuit, preschant les jours de festes deux fois selon sa coustume, le matin aux Portugais, & le soir aux Insulaires nouvellement convertis, faisant le catechisme aux enfans tous les jours de la semaine hors le mecredy & le vendredy qu'il destina à instruire en particulier les femmes des Portugais. Car voyant que ces femmes, nées toutes ou payennes, ou mahometanes, & qui n'avoient Ce qu'il fait à Ternate pour le salut des ames.

receû le baptesme que pour épouser des chrestiens, n'estoient pas capables de tirer du fruit des sermons communs, faute d'une connoissance suffisante des mysteres & des maximes du Christianisme, il entreprit de leur expliquer les articles de la Foy, les commandemens de Dieu, & les autres points de la morale chrestienne. Le temps du caresme se passa en des exercices continuels de pieté & de penitence, qui servirent de dispositions à la communion Paschale. Tout le monde s'approcha de la sainte table, & célebra la feste avec un renouvellement de ferveur, qui tenoit quelque chose de l'esprit des premiers siecles de l'Eglise.

Il travaille à la conversion du Roy de Ternate.

Mais le principal employ du Pere Xavier fut de poursuivre la conversion du Roy de Ternate, qu'on nomme communément Roy des Moluques. Ce Prince Sarrasin nommé Cacil Aërio, estoit fils du Roy Boleife, & d'une concubine mahometane ennemie des Portugais, que Tristan d'Atayde Gouverneur de Ternate, & prédecesseur d'Antoine Galvan fit jetter par les fenestres pour se venger d'elle. Un traitement si indigne & si cruel ne manqua pas d'irriter Cacil : mais comme il craignoit la puissance de ceux dont il avoit droit de se plaindre, & que la mort violente de ses freres luy rendoit tout suspect, bien loin d'éclater, il ne se plaignit pas seulement. Les Portugais se défierent de sa moderation & de son silence ; & selon la maxi-

me de ces politiques qui veulent que ceux qui offensent ne pardonnent point, ils le traiterent dans la suite de rebelle & d'ennemi sur de tres-legeres conjectures. Jordan de Freïtas qui estoit alors capitaine de la forteresse de Ternate, homme aussi emporté & aussi imprudent que Galvan estoit moderé & sage, se saisit de la personne du Prince, le dépoüilla des ornemens de sa dignité Royale, & l'envoya prisonnier à Goa l'an 1546. avec la flotte Espagnole dont nous avons parlé.

La cause ayant esté examinée dans le souverain tribunal de Goa, on ne trouva rien à condamner que l'injustice de Freïtas. Cacil fut déclaré innocent, & le nouveau Viceroy des Indes Jean de Castro le renvoya à Ternate, avec ordre aux Portugais de le remettre sur le trône, & de luy rendre d'autant plus d'honneurs qu'on luy avoit fait plus d'outrages. Pour Freïtas, il perdit son gouvernement, & estant rappellé à Goa, il y fut mis en prison comme un criminel d'Etat.

Le Roy de Ternate venoit d'estre rétabli lors que Xavier arriva dans l'Isle pour la seconde fois. Le Roy Tabarigia fils de Boleife & frere de Cacil avoit eû la mesme aventure peu d'années auparavant. Ayant esté accusé de felonnie, & justifié à Goa où il estoit prisonnier, il fut aussi renvoyé en son Royaume avec un équipage superbe; & l'équité des chrestiens le

toucha si fort, qu'il se convertit avant son départ.

Xavier espera que l'exemple de Tabarigia feroit impression sur l'esprit de Cacil, au moins aprés son rétablissement, pour peu qu'on prist soin de l'attirer au Christianisme ; & les esperances du Saint ne furent pas d'abord mal fondées. Car le Roy barbare le receût tres-civilement, & s'affectionna si fort à luy, qu'il ne pouvoit se passer de sa compagnie. Il l'écoutoit parler de Dieu des heures entieres, & il y avoit beaucoup d'apparence qu'il renonceroit au mahometisme.

Ce qui empesche la conversion du Roy de Ternate.

Mais les engagemens de la chair sont un obstacle invincible à la grace du baptesme. Outre un nombre presque infini de concubines, le Roy de Ternate tenoit cent femmes dans son palais, qui avoient le nom & la qualité d'épouses. Se réduire à une, estoit pour luy quelque chose de trop dur ; & quand le Pere taschoit de luy persuader que la Loy divine demandoit cela absolument, il raisonnoit de son costé selon les principes de sa secte, & rafinoit de la sorte. *Le Dieu des Chrestiens & des Sarrasins est un mesme Dieu : pourquoy donc obliger les Chrestiens à n'avoir qu'une femme, si Dieu permet aux Sarrasins d'en avoir plusieurs ?*

Il changeoit néanmoins de langage quelquefois, & disoit qu'il ne vouloit pas perdre pour si peu de chose ni son ame ni la bienveillance

du Pere François. Ne pouvant enfin se renfermer dans les bornes de la pureté chrestienne, ni accorder la Loy de Jesus-Christ avec celle de Mahomet, il demeura toûjours attaché & à ses plaisirs & à ses erreurs. Il promît seulement sur sa parole Royale, que si les Portugais vouloient donner à un de ses fils l'investiture du Royaume des isles du More, il le feroit baptiser.

Le Pere Xavier obtint du Viceroy des Indes ce que souhaitoit le Roy de Ternate. Mais le Barbare, bien loin de tenir sa promesse, commença deslors une cruelle persecution contre les chrestiens ses vassaux ; & les premiers coups tomberent sur la Reine Néachile, qui fut dépouillée de ses terres, & réduite à vivre le reste de ses jours en une extréme pauvreté. Sa Foy la soûtint dans ses nouvelles disgraces ; & le Pere Xavier qui l'avoit baptisée luy fit si bien concevoir quel bonheur c'estoit de perdre tout pour gagner Jesus-Christ, qu'elle remercioit Dieu sans cesse du renversement entier de sa fortune.

Il ne travaille pas inutilement à la Cour du Roy de Ternate.

Cependant les travaux du Saint ne furent pas tout-à-fait inutiles à la Cour du Roy de Ternate : il y convertit plusieurs personnes du sang Royal, & entre autres deux sœurs du Prince, qui préfererent la qualité de chrestiennes & d'épouses de Jesus-Christ aux couronnes qu'on leur destinoit, & qui aimerent mieux essuyer les

mauvais traitemens de leur frere que de renoncer à leur Foy.

Il laisse aux Ternatins une instruction chrestienne écrite de sa main.

Xavier voyant que le temps de son départ approchoit, composa en langue Malayoise une instruction assez ample touchant la créance & la morale du Christianisme. Il donna au peuple de Ternate cette instruction écrite de sa propre main, afin qu'elle tinst sa place en son absence. On en fit diverses copies qui se répandirent par toutes les Isles d'alentour, & qui coururent mesme tout l'Orient. On la lisoit les jours de feste dans les assemblées publiques, & les Fidelles l'écoutoient comme sortant de la bouche du saint Apostre.

Outre cela, il choisit de jeunes gens vertueux pour compagnons de son voyage de Goa, dans le dessein de les faire élever au college de la Compagnie, & de les renvoyer aprés aux Moluques pour y enseigner eux-mesmes la Foy. Les choses estant ainsi disposées, & la caracore qui le devoit porter à Amboyne estant toute preste, il eut la pensée de partir la nuit, & le plus secretement qu'il seroit possible, pour ne pas contrister les Ternatins, qui ne pouvoient oüir parler de son départ sans en témoigner une douleur tres-sensible. Mais quelques précautions qu'il prît, il ne put se dérober d'eux : ils le suivirent en foule sur le rivage, hommes, femmes & enfans, & ils s'assemblérent au tour de luy, regretant sa perte, luy demandant sa benediction,

nediction, & le conjurant, les larmes aux yeux, puis qu'il vouloit absolument s'en aller, de revenir tout le plustost qu'il pourroit.

Le saint homme n'eut pas la force de recevoir des adieux si tendres, sans estre attendri luy-mesme : ses entrailles s'émeûrent sur son cher troupeau ; & voyant l'attachement que les Ternatins avoient pour luy, il eut peur que son éloignement ne nuisist à leur salut. S'estant néanmoins rasseûré par la veuë des ordres de Dieu qui l'appelloient ailleurs, il leur recommanda de s'assembler tous chaque jour en une certaine église pour répeter la doctrine chrestienne, & pour s'exciter les uns les autres à la vertu. Il chargea les nouveaux Fidelles d'apprendre par cœur l'explication du Symbole des Apostres qu'il leur avoit laissée par écrit. Mais ce qui le consola davantage, c'est qu'un prestre qui estoit present, luy promît de donner tous les jours deux heures à l'instruction du peuple, & d'entretenir une fois la semaine les femmes des Portugais sur les articles de la Foy & sur l'usage des Sacremens. Les avis qu'il donne aux Ternatins en les quittant.

Aprés ces dernieres paroles le Pere François se sépara de ses enfans bien-aimez en Jesus-Christ, & on mît aussitost à la voile : dans le mesme temps il s'éleva un grand cri de dessus le rivage, & ce dernier adieu toucha jusqu'au vif le cœur de Xavier.

Ayant gagné le port d'Amboyne, il trouva Il travaille

tout de nouveau à Amboyne.

quatre navires Portugais où il n'y avoit que des soldats & des matelots, gens mal instruits des obligations du Christianisme, & peu accoustumez à s'en aquiter dans le mouvement continuel où ils sont. Pour les faire profiter du repos qu'ils avoient alors, il dressa au bord de la mer une petite chapelle où il leur parloit tantost en particulier, tantost en commun de leur salut éternel. Les discours du Saint gagnerent à Dieu les plus débauchez; & un soldat qui avoit esté fort libertin toute sa vie mourut avec des marques si visibles d'une contrition parfaite, qu'estant expiré, on entendit dire au Pere Xavier, *Dieu soit beni, qui m'a conduit icy pour le salut de cette ame*: ce qui fit croire que Dieu l'avoit éclairé là-dessus.

Il a des connoissances surnaturelles.

Il vit là encore par une lumiere d'enhaut l'extrémité où estoit un homme de Ternate, qu'il avoit laissé sain & vigoureux: car preschant un jour, il interrompit son discours, pour dire à ses auditeurs, *Recommandez à Dieu Jacques Gilles, qui est maintenant à l'agonie.* La nouvelle de la mort vint bientost aprés, & verifia entierement la parole de Xavier.

Ces quatre navires ne furent que vingt jours à Amboyne: ils leverent ensuite l'ancre pour prendre la route de Malaca. Les gens du navire de trafic, qui estoit le mieux équipé & le plus fort, inviterent le saint homme à s'embarquer avec eux: mais il ne le voulut pas, par

l'horreur qu'il eut d'un vaisseau où il s'estoit commis des pechez énormes ; & se tournant vers Gonsalve Fernandez, *Ce navire*, dît-il, *aura à essuyer un grand peril ; Dieu vous en delivre.* La prédiction & le souhait de Xavier s'accomplirent : car le vaisseau au passage du détroit de Saban donna avec impetuosité dans un écueïl couvert, où les ferremens du gouvernail se rompirent, & peu s'en fallut que tout le corps du navire ne se brisast ; mais on échapa de ce danger, & le reste du voyage fut heureux.

Le Pere estant demeuré encore quelques jours dans l'Isle visita les sept villages chrestiens qui y estoient, fit planter par tout des croix pour la consolation des Fidelles, & une de ces croix devint fort célebre dans la suite par un illustre miracle dont tout le païs fut témoin.

La secheresse estoit extréme, & on craignoit une sterilité générale. Certaines femmes qui estoient accoustumées avant leur baptesme à jetter des sorts pour faire pleuvoir, s'estant assemblées au tour d'une idole, adorerent le Démon, & firent toutes les céremonies de l'enchantement : mais leur sacrilege ne produisit rien. Une chrestienne fervente sçachant ce qui se passoit, y courut ; & aprés avoir repris aigrement ces femmes impies, *Comme si*, dît-elle, *ayant une croix tout proche d'icy, nous n'avions pas à qui recourir, & que le saint Pere ne nous eust pas promis que tout ce que nous demanderions au pied de la* Croix plantée par Xavier, fort fameuse.

croix nous seroit accordé infailliblement! Elle conduit ensuite ces autres femmes vers le bord d'une riviere où Xavier avoit planté la croix de sa main, & se prosternant avec elles devant le signe sacré du salut, elle prie Jesus-Christ de leur donner de l'eau à la honte de l'idole. Au mesme moment les nuées se formerent de tous costez, & la pluye tomba en abondance. Alors toutes ensemble courent au Pagode, le renversent, le foulent aux pieds, & le vont jetter dans la riviere avec ce mot de raillerie, que n'ayant pû obtenir de luy une goutte d'eau, elles luy donnoient tout un fleuve.

Constance des chrestiens d'Amboyne.

Une foy si vive répondoit aux esperances que le Saint avoit conceûës des Fidelles d'Amboyne. Il les comparoit quelquefois aux premiers chrestiens, & il croyoit leur constance à l'épreuve de la cruauté des tyrans. Aussi ne se trompa-t-il pas dans le jugement qu'il fit d'eux, & on vit ce qu'ils estoient lors que les Javes irritez de ce que ces insulaires avoient renoncé à la loy de Mahomet, vinrent fondre sur leur isle.

Pendant que l'armée sarrasine pilloit le païs, six cens chrestiens se retirerent dans un chasteau où ils furent bientost assiegez. Quoy-qu'ils eussent tout à craindre pour eux de la fureur des Barbares, ce qu'ils apprehenderent uniquement fut que les ennemis de Jesus-Christ ne fissent outrage à une croix qui estoit élevée au milieu

du chasteau, & que le Pere François avoit plantée de sa main. Pour empescher donc qu'elle ne receust aucune insulte, ils l'envelopèrent d'un drap d'or, & la cacherent dans une fosse profonde.

Aprés avoir mis leur tresor en seûreté, ils ouvrirent les portes aux Infidelles, qui sçachant ce qui s'estoit fait coururent aussitost chercher la croix pour se venger sur elle du mépris qu'on faisoit de leur Prophete. Mais ne l'ayant pû trouver, ils tournerent toute leur rage contre ceux qui l'avoient cachée, & qui ne voulurent jamais dire où elle estoit.

La mort fut ce semble le moindre des tourmens que la pluspart d'eux souffrirent. Les soldats mahometans coupoient à l'un une jambe & à l'autre un bras, arrachoient la langue à celuy-cy & les yeux à celuy-là. Ces chrestiens moururent ainsi peu à peu, mais sans jetter un soupir, ni sans faire paroistre aucune foiblesse, tant ils estoient soûtenus interieurement par la grace toute-puissante de Jesus-Christ pour qui ils mouroient.

Xavier partit enfin d'Amboyne, & ce fut alors probablement, si nous considerons la suite de sa vie, qu'il eut occasion de faire le voyage de Macazar. Car quoy-qu'on n'ait pas sceû au vray ni quand il alla dans cette grande Isle, ni tout le fruit qu'il y fit, on ne doute pas qu'il n'y ait esté, & nous avons sur cela dans le pro-

cés de la canonisation le témoignage juridique d'une Dame Portugaise de Malaca nommée Jeanne Melo, qui avoit oüi dire plusieurs fois à la Princesse Eleonor, fille d'un Roy de Macazar, que le saint Apostre avoit baptisé le Roy son pere, le Prince son frere, & un tres-grand nombre de leurs sujets.

Mais quoy qu'il en soit du temps auquel il fit ce voyage, il retourna à Malaca dans le mois de Juillet de l'année 1547.

LA VIE DE S. FRANCOIS XAVIER.

LIVRE QUATRIEME.

XAVIER rencontra à Malaca trois Religieux de la Compagnie, qui alloient aux Moluques, en vertu des lettres qu'il avoit écrites. Ces missionnaires estoient Jean Beira, Nugnez Ribera, & Nicolas Nugnez qui n'estoit pas encore prestre. Mansilla ne vint point, quelque ordre précis qu'il en eust, parce qu'il aima mieux faire sa volonté en travaillant où il estoit, que celle de son Superieur en quittant le travail qu'il avoit entre les mains : mais sa desobéïssance luy cousta cher. Xavier le chassa de la Compagnie, jugeant qu'un mauvais Religieux y seroit plus préjudiciable qu'un bon ouvrier n'y seroit utile.

Il arrive à Malaca, & y rencontre trois missionnaires de la Compagnie.

Ces trois missionnaires dont nous venons de parler estoient venus aux Indes sur la flotte de Dom Perez de Tavora avec sept autres enfans

d'Ignace, dont une partie avoit desja passé au Cap de Comorin & à la coste de la Pescherie, pour cultiver cette chrestienté nouvelle qui estoit si chere au Pere François.

Comme les navires qui devoient faire voile aux Moluques ne furent prests qu'à la fin d'Aoust, Beira, Ribera, & Nugnez joüirent un mois de la compagnie du Pere Xavier, & furent formez par Xavier mesme aux fonctions de la vie apostolique. Pour luy, il séjourna quatre mois à Malaca, en attendant un navire qui le conduisist à Goa, & durant tout ce temps-là il eût dequoy s'occuper au service du prochain.

Sa conduite envers Jean Deyro.

Il avoit amené d'Amboyne son ancien compagnon Jean Deyro. Bien que Deyro fust attaché au Pere, il n'estoit pas de la Compagnie de Jesus, pour les raisons que j'ay dites, & il ne mérita pas d'en estre pour celles que je vas dire. De riches marchands luy ayant offert une somme d'argent pour la subsistence du serviteur de Dieu, il la prit sans luy en parler. Le Pere qui ne vivoit que des aumosnes qu'on luy faisoit chaque jour, & qui haïssoit l'argent autant que son compagnon l'aimoit, regarda l'action de Deyro comme une injure faite à la pauvreté évangelique, & le ressentiment qu'il en eut luy fit oublier la douceur dont il usoit d'ordinaire envers les coupables. Non content de faire à Deyro une forte réprimande, il le confina en une petite isle deserte peu éloignée du

du port, & luy ordonnant non-ſeulement d'y paſſer les jours en prieres, mais d'y jeuſner au pain & à l'eau juſqu'à ce qu'il le rappellaſt luy-meſme. Deyro dont l'eſprit facile & volage n'avoit pas plus de conſiſtence dans le mal que dans le bien obeït, & vécut exactement ſuivant la methode que le Saint luy avoit preſcrite.

Deyro a une viſion que Dieu révele à Xavier.

Il eut la nuit une viſion, ou en ſonge, ou eſtant éveillé, car il ne put rien décider là-deſſus, lors qu'on fit des informations juridiques de la vie du Pere Xavier. Il luy ſembloit qu'il eſtoit dans une tres-belle égliſe, & qu'il y voyoit la Reine du Ciel ſur un trône tout brillant de pierreries. Le viſage de la Vierge luy parut ſevere; & s'eſtant approché d'elle, il en fut rebuté comme un homme indigne de la Compagnie de ſon fils : elle ſe leva meſme de ſon trône pour ſortir de l'égliſe, & alors tout diſparut.

Deyro ayant eſté retiré de ſa ſolitude quelque temps aprés, ne dît rien de ſa viſion au Pere Xavier à qui Dieu l'avoit révelée : il nia meſme hardiment avoir veû ce que le Pere luy raconta en détail. Xavier mal content plus que jamais du procedé de Deyro, ne voulut plus avoir de commerce avec un homme qui eſtoit intereſſé, & qui n'eſtoit pas ſincere. Il s'en défit donc; mais auparavant il luy prédit que Dieu luy feroit la grace de changer d'inclinations, & de prendre un jour l'habit de Saint

Ee

François. Ce qui arriva si juste, que quand les informations se firent aux Indes touchant les mœurs & les miracles de Xavier, Deyro portoit l'habit de Saint François, & vivoit en bon Religieux.

Les travaux du Saint dans Malaca.

Aprés le départ des trois missionnaires qui allerent aux Moluques, Xavier porta seul le faix du travail. L'idée que les Portugais & les Indiens avoient de la sainteté du Pere, faisoit que chacun vouloit traiter avec luy des affaires de sa conscience. Comme il ne pouvoit pas les écouter tous, plusieurs estoient mal contens, & murmuroient contre luy. Mais comme leur mécontentement & leurs murmures ne venoient que d'un bon principe, il s'en consoloit, & s'en réjoüissoit mesme, bien loin de s'en offenser, ainsi qu'il dit expressément dans ses lettres. Son occupation ordinaire estoit de prescher aux Chrestiens & aux Gentils, d'instruire & de baptiser les Catechumenes, d'enseigner la doctrine chrestienne aux enfans, de visiter les prisonniers & les malades, de réconcilier les ennemis, & de faire d'autres œuvres de charité.

Lors que le Saint s'employoit de la sorte, il arriva une chose qui augmenta fort sa réputation dans toutes les Indes. Pour entendre l'affaire dont il s'agit, il est besoin de la reprendre de plus haut.

Occasion de l'entreprise des Achenois sur Malaca.

Depuis que les Portugais eûrent conquis Malaca, les Rois voisins devinrent jaloux de la

puiſſance Portugaiſe, & entreprirent pluſieurs fois de chaſſer des Indes une nation étrangere qui venoit les braver chez eux. Ils mirent pour cela ſur pied de groſſes armées en diverſes occaſions; mais ils furent toûjours malheureux, & apprirent par leur experience que le nombre ne peut rien contre la valeur.

Ces diſgraces irriterent le Soudan Alaradin Roy d'Achen, au lieu de l'abbatre. Achen eſt le plus grand Royaume de l'iſle de Sumatra éloignée d'environ douze lieuës de la terre-ferme où eſt Malaca. Ce Prince eſtoit mahometan, implacable ennemi des Chreſtiens par ſa religion, & des Portugais par l'intereſt de ſon Etat. Il n'oſa pas néanmoins ſe jetter d'abord ſur la fortereſſe de Malaca; & toute ſa fureur ſe réduiſit à courir les coſtes avec une puiſſante armée, pour rompre le trafic des Portugais, & empeſcher les ſecours qui leur venoient de l'Europe. Son deſſein eſtoit d'attaquer la ville quand elle ſeroit épuiſée & de vivres & d'hommes. Mais pour venir à bout de ſon entrepriſe, il avoit beſoin d'un port qui eſtoit un peu au deſſus de Malaca vers le Septentrion où ſa flotte puſt ſe retirer commodément, & il luy falloit auſſi une forteresse pour ſe mettre à couvert des ennemis. Il s'aſſeûra donc du port, & donna ſes ordres pour la conſtruction d'une citadelle.

Au regard des appreſts de guerre, il les fit ſi ſecretement, que les Portugais n'en eûrent aucu- Les préparatifs que font les Barbares.

pour le siege de Malaca.

ne nouvelle ni aucun soupçon. Cinq mille soldats tres-experimentez dans les batailles navales furent choisis pour une si glorieuse expedition, & cinq cens d'entre eux appellez Orobalons estoient la fleur de la noblesse du Royaume : aussi portoient-ils pour marque de leur illustre extraction des bracelets d'or. Il y avoit de plus un tres-grand nombre de Janissaires aventuriers venus depuis peu à la Cour d'Achen, & qui brûloient d'envie de signaler leur courage contre les Chrestiens.

La flotte montoit à soixante gros navires, tous bien équipez & bien armez, sans compter les barques, les fregates & les brûlots. Elle estoit commandée par le sarrasin *Bajaja Soora*, grand homme de guerre, & si fameux par ses beaux faits d'armes, que son Prince l'avoit honoré du titre de Roy de Pedir, pour récompense de la prise de Malaca, avant mesme que la ville fust assiegée.

L'armée Achenoise devant Malaca. Sa descente & sa retraite.

On n'eut point d'autres nouvelles à Malaca de l'armée des Achenois, que celles qu'elle y apporta elle-mesme. Ils se presenterent devant la place, & entrerent dans le port le 9. d'Octobre de l'année 1547. sur les deux heures du matin, résolus de donner l'assaut à la faveur des ténebres. On commence par lascher l'artillerie & les brûlots contre les navires Portugais. Ensuite les plus hardis descendent à terre, courent sans nul ordre vers l'endroit de la muraille qu'ils

croyoient estre le plus foible, comblent une partie du fossé, & montent impetueusement à l'escalade.

Ils trouverent plus de résistance qu'ils ne s'estoient imaginé. Les soldats & les habitans de Malaca, que l'artillerie & les hurlemens des Barbares avoient effrayez d'abord, animez au mesme moment par la necessité de perir ou de se défendre, accoururent de leur costé sur le rempart, repousserent vigoureusement les assaillans, & les renverserent de leurs échelles, en sorte que pas un n'entra dans la ville, & que plusieurs tomberent morts dans le fossé.

Soora se consola du mauvais succés de l'assaut par l'effet de leurs feux d'artifice & de leur canon. Tous les navires qui estoient au port furent bruslez ou mis en desordre, & la pluye qui survint ne servit pas tant à éteindre l'embrasement, que le vent impetueux qui se leva contribua à l'allumer davantage.

Les Achenois tout fiers de cét incendie parurent le matin sur leurs bords avec des bannieres magnifiques, & jetterent de grands cris, comme s'ils eussent esté victorieux: mais leur insulte dura peu; le canon de la forteresse les obligea de se retirer jusques à l'isle d'Upe. Cependant sept pauvres pescheurs qui avoient passé la nuit à pescher, & qui tiroient vers la ville, estant tombez en une embuscade des Infidelles, furent pris, & menez au Général. Aprés leur

avoir fait couper à tous & les oreilles & le nez, il les renvoya avec une lettre qui s'adressoit à Dom Francisque de Melo Gouverneur de Malaca, & qui estoit conceûë en ces termes.

Lettre du Géneral des Achenois au Gouverneur de Malaca.

» Bajaja Soora qui ay l'honneur de porter dans » des vases d'or le ris du grand Soudan Alaradin » Roy d'Achen & des terres que lave l'une & » l'autre mer, je t'avertis d'écrire à ton Roy que » je suis icy malgré luy, jettant la terreur dans sa » forteresse par mon fier rugissement, & que j'y » seray tant qu'il me plaira. J'appelle à témoin » de ce que je dis non-seulement la terre & les » nations qui l'habitent, mais tous les élemens, » jusques au ciel de la lune, & je leur déclare » par les paroles de ma bouche que ton Roy est » sans réputation & sans valeur; que ses étendarts » abbatus ne pourront jamais se relever sans la » permission de celuy qui vient de le vaincre; que » par la victoire que nous avons remportée, mon » Roy a sous ses pieds la teste du tien, qui depuis » ce jour-là est son sujet & son esclave; & » afin que tu confesses toy-mesme cette verité, je » te défie au combat dans le lieu où je suis presentement, » si tu te sens assez de courage pour » me résister.

Quoy-que la Lettre de Soora fust ridicule & fanfarone selon le stile des Barbares, elle ne laissa pas d'embarasser le Gouverneur & les Officiers de la forteresse. Car comment accepter le défi sans navires, & comment le refuser avec

honneur ? On déliberoit dans le conseil de guerre sur une affaire si importante & si délicate, lors que le Pere Xavier arriva. Il venoit de dire la messe à Nostre-Dame du Mont selon sa coustume : c'est une église bastie sur une montagne proche de la ville, & dédiée à la Sainte Vierge. Dom Francisque qui l'avoit envoyé querir pour le consulter dans l'embaras où il se trouvoit, luy donna à lire la lettre du Géneral des Achenois, & luy en demanda son sentiment.

Le conseil que donne Xavier au Gouverneur de Malaca.

Le Saint qui sçavoit que le Roy d'Achen pensoit moins à chasser les Portugais de Malaca qu'à détruire le Christianisme en tout l'Orient, ayant leû la Lettre, éleva les yeux au Ciel, & répondit sans hésiter qu'un tel affront ne devoit pas se souffrir ; que l'honneur de la religion chrestienne y estoit encore plus interessé que celuy de la Couronne de Portugal : si on dissimuloit cette injure, quelle seroit l'audace des ennemis, & que n'oseroient point à leur exemple les autres Princes mahometans ? enfin qu'il falloit accepter le défi, & faire voir aux Infidelles que le Createur du ciel & de la terre estoit plus puissant que leur Roy Alaradin.

Mais comment se mettre en mer, dît le Gouverneur, *& sur quels navires, puis que de huit qui estoient au port, il ne reste que quatre corps de fustes tout rompus ? & quand on pourroit s'en servir, que feroit cela contre une flotte si nombreuse ?*

Que les Barbares ayent encore plus de vaisseaux que vous ne pensez, répondit Xavier, *ne sommes nous pas plus forts qu'eux ayant le Ciel de nostre costé? & pouvons-nous ne pas vaincre, si nous combatons au nom du Seigneur?*

On suit le conseil du Saint.

Pas un n'osa contredire le saint homme, & tous allerent ensemble à l'Arsenal. On y trouva une barque assez bonne de celles qu'on nomme Catur, & sept vieilles fustes qui n'estoient gueres propres qu'à brusler. Edouard Barreto, qui par son office avoit soin des armemens, fut chargé de faire racommoder ces fustes en diligence: mais il protesta qu'il ne le pouvoit; qu'outre que les magasins du Roy manquoient de tout ce qui estoit necessaire pour radouber & pour équiper des vaisseaux, il n'y avoit point d'argent dans les coffres de l'Epargne.

On se prépare à combatre les ennemis.

Le Gouverneur qui n'avoit aucune ressource commençoit à perdre courage, lors que Xavier va tout d'un coup par une certaine impetuosité d'esprit embrasser l'un aprés l'autre sept capitaines de navire qui estoient du conseil de guerre. Il les prie de partager entre eux, & de remettre en état les sept fustes: il leur assigne mesme à chacun la sienne sans attendre leur réponse. Les capitaines n'eûrent garde de s'opposer à Xavier, ou plustost à Dieu, qui tourna leur esprit du costé que le Saint vouloit. Plus de cent ouvriers furent employez sur le champ au tour de chaque vaisseau; & en cinq jours les sept fustes

se

trouverent capables de combatre. Melo donna le Catur à André Toscan, homme de cœur & entendu au fait de la mer. Il distribua entre les sept capitaines cent quatre-vingts soldats bien choisis, & il nomma François Deza Amiral de la flotte. Xavier vouloit aller avec eux : mais les habitans qui croyoient tout perdu s'ils perdoient le Pere, & qui n'esperoient de consolation que de luy, au-cas que l'entreprise ne réüssist pas, firent tant de bruit, qu'aprés une meûre délibe-ration il fut résolu qu'il ne sortiroit point de la ville.

La veille de l'embarquement, ayant assemblé les soldats & les capitaines, il leur dit qu'il les accompagneroit en esprit, & que tandis qu'ils chargeroient les Barbares, il leveroit les mains au ciel : qu'ils combatissent vaillamment dans l'esperance d'une gloire non vaine & perissa-ble, mais solide & immortelle ; qu'au fort du combat, ils envisageassent Jesus-Christ crucifié dont ils soûtenoient la querelle, & qu'à la veûë de ses playes ils ne craignissent ni les blesseû-res, ni la mort, trop heureux s'ils pouvoient luy rendre vie pour vie.

Il exhorte les soldats & les capitaines à faire leur devoir.

Ces paroles leur inspirerent des sentimens si chrestiens & si généreux, que tous d'une com-mune voix jurerent tout haut qu'ils comba-troient les Infidelles jusqu'à la derniere goute de leur sang. Ce jurement solennel toucha Xa-vier, & luy tira les larmes des yeux. Il donna

sa benediction à toute la troupe; & pour l'encourager davantage, il la nomma la Bande des soldats de Jesus-Christ: ensuite il entendit leurs confessions, & les communia de sa main.

La flotte part, & ce qui luy arrive en partant.

Ils s'embarquerent le jour suivant avec une allegresse qui leur répondoit en quelque façon de la victoire: mais leur joye ne dura presque qu'un moment. A peine eut-on levé l'ancre, que l'Amiral s'entrouvrit, & enfonça tout à coup, sans qu'on pust sauver que les hommes qui estoient dedans.

Tout le peuple que l'embarquement de la flotte avoit attiré sur le rivage, & qui vit perir le navire à ses yeux, prit de là un mauvais augure de l'expedition, & ne put s'empescher de murmurer contre le Pere François qui en estoit l'auteur : il jetta mesme de grands cris pour rappeller les autres vaisseaux. Le Gouverneur voyant la populace si émeûë, & craignant que ces premiers mouvemens n'eussent des suites fascheuses, envoya querir promptement le Pere. Celuy qui fut député trouva Xavier à l'autel dans l'église de Nostre-Dame du Mont, sur le point de consumer la sainte Hostie: il s'en approcha comme pour luy parler à l'oreille; mais le Pere le fit retirer, & luy imposa silence de la main.

Dés que la messe fut achevée, *Retournez-vous en*, dît Xavier à l'homme du Gouverneur sans luy donner le temps de s'expliquer, *& dites de ma*

part à vostre maistre que la perte d'un navire ne doit pas nous décourager. Le Saint fit par là connoistre que Dieu luy avoit révelé ce qui venoit d'arriver. Il demeura quelque temps en priere devant l'Image de la Vierge, & on entendit ces paroles sortir de sa bouche : *Mon Jesus, l'amour de mon cœur, regardez-moy d'un œil favorable; & vous, Vierge sainte, soyez-moy propice. Seigneur Jesus,* disoit-il aussi, *considerez vos sacrées playes, & souvenez-vous qu'elles nous donnent droit de vous demander ce que nous voulons.*

Ses prieres estant finies, il se rend à la citadelle. Le Gouverneur que les murmures & les cris du peuple avoient allarmé, ne pouvant dissimuler son chagrin, fait des reproches au Pere sur l'entreprise où il les avoit engagez. Mais Xavier luy reproche à luy-mesme sa défiance, & luy dît en soûriant, *Hé quoy donc perdez-vous cœur pour si peu de chose?* Ils vont ensuite au bord de la mer où estoient encore les soldats de l'Amiral tout consternez du peril qu'ils avoient couru. Le Pere les rasseûre, & les exhorte à estre constans dans leur sainte résolution malgré ce petit malheur: il leur fait entendre que le Ciel n'a permis la perte de leur navire, que pour éprouver leur fidelité, & qu'il ne les a sauvez du naufrage qu'afin qu'ils gardassent leur serment.

Il reproche au Gouverneur sa défiance, & le rasseûre.

Cependant le Gouverneur jugea à propos de tenir un grand conseil. Tous les officiers de la

Ville, & les principaux habitans furent d'avis qu'on abandonnast une entreprise, qui selon eux estoit témeraire, & ne pouvoit estre que malheureuse. Mais les chefs & les soldats de la flotte animez par les paroles du saint homme, & remplis de je ne sçay quelle force plus qu'humaine furent d'un sentiment tout contraire: ils protesterent qu'ils aimoient mieux mourir que de violer la foy qu'ils avoient donnée solennellement à Jesus-Christ. *Du reste*, disoient-ils, *qu'avons-nous plus à craindre aujourd'huy qu'hier? Nostre nombre n'est pas diminué pour avoir un vaisseau de moins; & nous combatrons aussi-bien avec six fustes qu'avec sept. D'ailleurs que ne devons-nous pas esperer sous les auspices & sur la promesse du Pere François?*

Il fait une prédiction qui s'accomplit aussitost.

Alors Xavier prenant la parole, *La fuste perduë sera bientost remplacée*, dit-il d'un ton prophetique: *avant que le Soleil se couche, il nous viendra des vaisseaux meilleurs que celuy qui nous manque, & c'est ce que je vous annonce de la part de Dieu.*

Une prédiction si positive étonna toute l'assemblée, & fit remettre au lendemain la conclusion de l'affaire. On attendit le reste du jour avec impatience ce que le Pere venoit de promettre. Lors que le Soleil estoit sur le point de se coucher, & que plusieurs commençoient desja à craindre que la prophetie ne s'accomplist pas, justement dans le temps marqué par le Saint

on découvrit du clocher de Noſtre-Dame du Mont deux voiles latines, qui venoient du coſté du Nort. Melo envoye auſſitoſt un eſquif pour les reconnoiſtre. Ayant ſceû que c'eſtoient des navires Portugais, l'un de Jacques Soarez Galego, & l'autre de ſon fils Baltazar, qui venoient du Royaume de Patane, mais qui ſuivoient la route de Pegu ſans vouloir mouiller l'ancre à Malaca pour ne point payer les droits du paſſage, il alla trouver le Pere François qui eſtoit en priere à Noſtre-Dame du Mont, & luy dît que l'accompliſſement de ſa prédiction ſeroit inutile ſi les navires paſſoient outre.

Xavier ſe chargea de les arreſter; & s'eſtant mis dans l'eſquif qui les avoit reconnus, il alla les joindre. Les deux maiſtres des navires voyant venir l'Homme de Dieu, tournerent vers luy, & le receûrent honorablement. Il leur expoſa l'état des affaires, & les conjura par l'intereſt de la religion & de la patrie d'aſſiſter la Ville contre l'ennemi du nom chreſtien & de la Couronne de Portugal: pour les engager meſme par leur intereſt particulier, il leur fit voir le danger où ils ſe jettoient en continuant leur voyage, & qu'ils s'alloient mettre ſans y penſer entre les mains des Barbares.

Ils ſe rendirent aux raiſons du Pere, & entrerent le lendemain matin dans le port parmi les acclamations du peuple. On ne douta pas aprés cela qu'il ne falluſt combatre l'armée en-

nemie; & les habitans les plus timides revinrent à l'avis des soldats & des capitaines.

La flotte Portugaise va chercher les Achenois.

Tout estant prest pour mettre à la voile, l'Amiral François Deza receût l'étendart de la main du Pere Xavier, qui l'avoit beni solennellement, & monta le navire de son frere George Deza en la place du sien qui avoit peri: les autres capitaines qui avoient tous mis pied à terre rentrerent chacun dans le leur; & avec les deux qui estoient arrivez de nouveau ils faisoient neuf vaisseaux en tout: leur nombre estoit augmenté de cinquante hommes, de sorte qu'ils estoient alors deux cens trente Portugais.

La flotte sortit du port le 25. d'Octobre, avec ordre du Gouverneur de ne passer pas le Pulo Cambylan, qui est l'extrémité du Royaume de Malaca du costé de l'Occident. Sa raison estoit que lors que les armes ne sont pas égales, & que les forces des ennemis surpassent les nostres, nous devons mettre nostre gloire à les chasser de nos terres, & non pas à les poursuivre au delà; que quelque esperance qu'on ait en Dieu, il ne faut pas le tenter; & que le Ciel n'a pas coustume de benir la témerité & la présomption.

Estant donc partis pleins de confiance & de joye, ils arriverent en quatre jours au Pulo Cambylan, sans avoir aucune nouvelle des ennemis, quelque diligence qu'ils fissent pour les découvrir.

L'Amiral, pour obéir au Gouverneur, pensoit

à retourner sur ses pas malgré l'ardeur de plusieurs des siens, qui vouloient qu'on passast le terme qui leur avoit esté marqué, & qu'on allast chercher les Barbares en quelque lieu du monde qu'ils fussent : l'Amiral, dis-je, se disposoit au retour, lors que la lune s'éclipsa. L'éclipse qui fut des plus grandes qu'on ait jamais veûës, sembla leur pronostiquer l'entiere déroute des mahometans : mais il s'éleva la mesme nuit un vent si rude, qu'ils furent contraints de s'arrester à l'ancre l'espace de vingt-trois jours. Comme les vivres commencerent à leur manquer, & que le vent ne leur permît pas de tourner du costé de Malaca, ils résolurent d'aller faire des provisions à Tenasserim, vers le Royaume de Sian.

Tout estoit cependant en trouble dans Malaca. L'esperance que le Pere Xavier leur avoit donnée les soûtint durant quelques jours : mais voyant qu'aprés plus d'un mois l'on n'entendoit point parler de la flotte, ils crurent qu'elle avoit esté ou engloutie par les flots, ou défaite par les Achenois, & qu'il ne s'estoit sauvé personne pour en apporter la nouvelle. En mesme temps des Sarrasins asseûrerent qu'on sçavoit de bonne part que les deux flottes s'estoient rencontrées ; que les Achenois avoient taillé en pieces tous les Portugais ; & qu'on avoit porté au Roy d'Achen les testes des chefs de l'armée. Ce bruit se répandit par la Ville, & se fortifia

Trouble dans Malaca sur la nouvelle du malheur de la flotte.

de jour en jour selon la coustume des faux bruits qui ont quelque chose de funeste.

Pour colorer mieux le mensonge, on marquoit le lieu, le temps, & toutes les circonstances de la bataille. Les sorciers & les devins furent consultez des femmes payennes qui avoient leurs enfans ou leurs maris dans la flotte, & ils confirmerent tout ce qui se disoit dans la Ville. Le peuple s'éleva alors ouvertement contre Xavier, & le Gouverneur entra un peu dans les sentimens du peuple.

L'Apostre bien loin d'avoir le moindre doute sur ce que Dieu luy faisoit connoistre de l'armée, asseûroit toûjours qu'on la verroit bientost revenir victorieuse. Il ne laissoit pas d'offrir sans cesse des vœux au Ciel ; & à la fin de ses sermons, il recommandoit toûjours qu'on priast Dieu pour l'heureux retour de la flotte. Les esprits estoient si envenimez & si prévenus, que plusieurs le maltraitoient de paroles : les plus moderez le railloient, & disoient tout haut que les prieres pourroient bien servir aux ames des soldats qui avoient esté tuez dans le combat, mais qu'elles n'estoient pas fort utiles pour gagner une bataille qui estoit perduë.

Nouveau sujet de consternation.

Une autre nouvelle qui vint de Sumatra augmenta la consternation publique. Le Roy de Bintan fils de ce Mahomet qu'Albuquerque le Grand avoit dépouïllé du Royaume de Malaca, ne cherchoit que l'occasion de reprendre ce qu'on

qu'on avoit osté à son pere. Voyant la Ville fort dénüée, & entendant dire que les Achenois avoient défait l'armée Portugaise, il se mit en mer avec trois cens voiles, & alla se rendre dans la riviere de Muar à six lieuës de Malaca vers l'Occident.

Pour exécuter mieux son dessein en le cachant, il écrivit delà au Gouverneur Melo, qu'il avoit armé une flotte contre le Roy de Patane son ennemi ; mais qu'ayant appris la défaite des Portugais, il venoit comme ami & frere du Roy de Portugal secourir Malaca contre les Achenois, qui ne manqueroient pas de s'en rendre maistres si on n'arrestoit le cours de leurs victoires : qu'on le laissast seulement entrer dans la place avant que les vainqueurs s'en emparassent, & qu'on ne craignist rien aprés.

Melo que la fermeté du Pere François avoit rasseûré, découvrit le piége qui luy estoit tendu, & joûa ceux qui prétendoient le joûer. Il répondit au Roy de Bintan, que la Ville n'avoit pas besoin de secours, estant pourveûë abondamment & d'hommes & de munitions de guerre : qu'un conquerant comme luy ne devoit pas quitter une expedition aussi importante que la sienne, ni s'amuser en chemin : que pour eux ils attendoient tous les jours leur flotte non pas défaite selon le bruit qui avoit couru, mais triomphante & chargée des dépoüilles de leurs ennemis : que ce bruit au reste

ne pouvoit venir que des Sarrasins qui avoient les langues plus longues que les lances. C'est l'expression dont il se servit.

Le Prince mahometan jugea par la réponse du Gouverneur, que son artifice estoit découvert, & qu'il ne devoit rien entreprendre qu'on ne sceust certainement ce qu'estoient devenuës les deux flottes; si-bien qu'il se tint en repos sans faire aucun mouvement.

Le veritable état de la flotte.

Pour revenir à l'armée des Portugais, avant qu'ils eussent gagné Tenasserim, la necessité qu'on eut d'eau les obligea d'en chercher plus proche au Royaume de Queda, dans la riviere de Parlez. Y estant entrez, ils apperceûrent la nuit une barque de pescheurs qui passoit prés de leurs navires. La barque fut arrestée, & les pescheurs dirent pour nouvelles, que les Achenois n'estoient pas fort éloignez, que depuis un mois & demi ils estoient entrez dans la riviere, qu'ils avoient pillé tout le plat païs, & qu'ils s'estoient enfin arrestez pour bastir une forteresse.

Cette nouvelle remplit de joye les Portugais; & Deza ravi d'avoir trouvé l'ennemi qu'il ne cherchoit plus, s'estant paré de ses plus riches habits, fit tirer l'artillerie en signe d'allegresse, sans considerer qu'il perdoit ses poudres inutilement, & qu'il avertissoit les Barbares de se tenir sur leurs gardes. Ce qu'il fit de mieux fut d'envoyer trois fustes contre le courant de la riviere pour découvrir où estoient les Infidelles,

& pour obſerver leur contenance, tandis qu'il ſe prépareroit à les combatre.

Les trois fuſtes rencontrerent quatre brigantins que les ennemis avoient détachez pour ſçavoir ce que c'eſtoit que le canon qu'ils avoient oüi. Avant que les uns & les autres ſe fuſſent bien reconnus, chaque fuſte accrocha un brigantin, & s'en ſaiſit; le quatriéme ſe ſauva. Les ſoldats des fuſtes paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſur les brigantins hors ſix hommes qu'*ils* emmenerent priſonniers avec les brigantins meſmes.

Ces priſonniers furent mis à la queſtion : mais quelques tourmens qu'on leur fiſt ſouffrir, on ne put d'abord leur faire dire ni le lieu où eſtoient les ennemis, ni le nombre de leurs troupes & de leurs vaiſſeaux. Deux moururent dans les tourmens, & on en jetta deux tout vifs dans la mer. Les deux qui reſtoient devenus moins fiers par le ſupplice de leurs compagnons, parlerent enfin eſtant ſéparez l'un de l'autre, & dirent chacun de leur coſté le lieu où eſtoient les Achenois; que leur nombre montoit à plus de dix mille en comptant les matelots qui valoient bien les ſoldats; que le Roy du païs qu'ils occupoient avoit eſté contraint de s'enfuir pour éviter une mort cruelle; qu'aprés avoir maſſacré deux mille habitans, & fait autant d'eſclaves, ils baſtiſſoient une citadelle ſur la route que les navires tenoient d'or-

dinaire pour aller de Bengala à Malaca ; & que leur deſſein eſtoit non-ſeulement de couper le paſſage aux vaiſſeaux, mais de faire mourir tous les chreſtiens qui tomberoient entre leurs mains.

Les ſoldats de la flotte excitez au combat par leur chef.

Ce rapport enflamma tout de nouveau le courage & le zele des ſoldats. L'Amiral ne laiſſa pas de les exciter au combat : s'eſtant jetté dans un eſquif le coutelas à la main, il alla par toute la flotte, conjura ſes gens d'avoir durant la bataille Jeſus-Chriſt crucifié devant les yeux comme le Pere François leur avoit recommandé, & de ſe ſouvenir toûjours du ſerment qu'ils avoient fait ; d'eſperer ſur tout la victoire par les mérites du ſaint homme qui la leur avoit promiſe.

Tous répondirent unanimement qu'ils combatroient juſqu'à la mort, & qu'ils ſeroient trop heureux de mourir en défendant leur religion. Deza animé luy-meſme par la réponſe des ſiens prit dans la riviere un poſte commode, d'où il puſt donner ſur les ennemis ſans que le grand nombre des navires infidelles puſt enfermer ſa petite flotte.

Les Achenois n'eûrent pas pluſtoſt ſceû de leur brigantin des nouvelles de la flotte Portugaiſe, qu'ils ſe mirent en état de l'attaquer. Outre que leurs forces les rendoient fort fiers, l'inſulte qu'ils venoient de recevoir les rendit ſi furieux, que ſans balancer un moment, ils firent voile avec tous leurs vaiſſeaux & toutes

leurs troupes, excepté deux navires & deux cens ſoldats qu'ils laiſſerent pour garder deux mille captifs & tout leur butin.

Comme ils avoient le vent bon, & qu'ils deſcendoient la riviere, ils vinrent avec tant de viteſſe, qu'à peine Deza fut retiré dans ſon bord, qu'on entendit leurs tambours & leurs hurlemens qui faiſoient retentir le rivage & les montagnes voiſines. Ils eſtoient partagez en dix rangs, & chaque rang eſtoit composé de ſix navires hors le premier, qui n'avoit que quatre vaiſſeaux, mais des plus forts de toute la flotte. Celuy que montoit le Roy de Pedir Général de l'armée mahometane eſtoit au premier rang avec trois galions turcs.

La fureur qui tranſportoit les Barbares fit que dés qu'ils découvrirent la petite flotte Portugaiſe, ils laſcherent contre elle toute leur artillerie: mais ils prirent ſi mal leurs meſures, qu'elle n'en fut nullement endommagée. Peu de temps aprés les navires des deux Généraux ſe choquerent, & s'attacherent au combat avec tant d'opiniaſtreté de part & d'autre, qu'on ne ſceût de quel coſté ſeroit l'avantage, juſqu'à ce que du navire de Jean Soarez on fit joüer une piece, qui s'appelloit le Chameau. Le coup de canon fut tiré ſi juſte, qu'il coula à fond le vaiſſeau de Soora. Les trois galions qui l'accompagnoient de front ſur la meſme ligne changerent leur ordre, & demeurerent ſans combattre, Combat entre les Portugais & les Achenois.

pour ſauver leur Général & les principaux Seigneurs de ſa ſuite. Mais ces galions qui s'eſtoient mis en travers, & qui tenoient une partie de la largeur du fleuve, arreſterent les navires qui ſuivoient file à file : ſi-bien que ceux du ſecond rang heurtant contre les premiers, ceux du troiſiéme contre les ſeconds, ils ſe meſlerent tous enſemble, & s'embaraſſerent les uns dans les autres.

Défaite des Achenois.

Les Portugais voyant l'armée infidelle toute ramaſſée, & qui ne pouvoit ſe dégager, l'environnent, & la batent à coups de canon. Ils déchargerent par trois fois toute leur artillerie, & ſi à propos, qu'ils enfoncerent neuf grands navires, & maltraiterent fort les autres. Quatre fuſtes Portugaiſes s'attachent enſuite à ſix mahometanes, que le canon avoit un peu épargnées : les ſoldats y entrent l'épée à la main, invoquant le nom de Jeſus, & tuënt en moins d'une demi-heure plus de deux mille hommes. La frayeur & le deſordre ſe mirent par tout à la veuë du carnage & au bruit de l'artillerie qui faiſoit un terrible effet ; tellement que les Infidelles ſe jettoient eux-meſmes dans la riviere, aimant encore mieux mourir de la ſorte, que de la main des Chreſtiens.

Le Général qu'on tira de l'eau lors qu'il ſe noyoit, ranimé par le deſeſpoir, taſcha de redonner cœur à ce qui luy reſtoit de gens : mais ayant receû un coup de mouſquet, il perdit

luy-mesme courage, & s'enfuit avec deux vaisseaux. Les cinq cens Chevaliers Orobalons furent tuez ou noyez avec tous les Janissaires. Enfin, de toute l'armée des Achenois, il ne se sauva que ceux qui suivirent Soora dans sa fuite. Du costé des Chrestiens, il n'y eut que vingt-six morts, dont quatre seulement estoient Portugais de nation. Le butin fut grand: car outre les deux navires où estoit tout ce que les Infidelles avoient pillé, & dont les Victorieux se saisirent, on prît plus de quarante-cinq vaisseaux qui pouvoient encore servir. Il se trouva parmi les dépouilles une infinité d'armes sarrasines & turquesques, trois cens pieces d'artillerie de toute forme; & ce qui fut de plus agréable, c'est que soixante-deux canons où estoient gravées les armes de Portugal, & qui avoient esté perdus en diverses guerres, revinrent enfin à leur Seigneur legitime.

Le Roy de Parlez ne sceût pas plustost la défaite des ennemis, que sortant du bois où il se tenoit caché, il vint fondre avec cinq cens hommes sur les travailleurs, qui par l'ordre de Soora construisoient une forteresse, & sur les soldats qui soûtenoient le travail. Aprés les avoir tous taillez en pieces, il va trouver le capitaine Deza, se réjoüit avec luy de la valeur des Portugais & du bonheur de leurs armes, sur tout luy rend graces de ce qu'ils ont sauvé son Royaume, & s'offre par reconnoissance de payer

toutes les années un tribut à la couronne de Portugal.

Deza fit partir auſſitoſt une fregate pour porter à Malaca la nouvelle de la victoire : mais on l'y ſçavoit dans toutes ſes circonſtances avant que la fregate fuſt partie, & voicy comment.

Le Saint annonce la victoire des Portugais au peuple de Malaca.

Le Pere Xavier preſchant dans la grande égliſe entre neuf & dix heures du matin un dimanche qui eſtoit le quatriéme du mois de Décembre ſelon l'ancien calendrier, au meſme temps que les deux flottes ſe choquoient, s'arreſta tout court, & parut comme hors de luy-meſme, tant on vit de changement en ſon viſage & en toute ſa perſonne. S'eſtant un peu remis, au lieu de ſuivre ſon ſujet, emporté d'une ardeur extraordinaire, il annonça à ſes auditeurs la rencontre & le choc des flottes, mais en des termes énigmatiques & myſterieux.

L'aſſemblée ne ſçachant ce que vouloit dire le Prédicateur, le crut un péu égaré. A meſure que la bataille s'échauffoit, il s'enflamoit davantage, s'agitant comme un homme inſpiré, & parlant toûjours d'un air prophetique. Enfin, regardant attentivement le crucifix qui eſtoit devant luy, il dît, les larmes aux yeux, & les ſoupirs à la bouche, mais d'une maniere diſtincte, *Ah Jeſus, Dieu de mon ame, Pere de miſericorde, je vous ſupplie humblement par les mérites de voſtre ſacrée Paſſion de n'abandonner*

point

point vos soldats. Aprés ces paroles, il baissa la teste comme s'il eust esté fort fatigué, & s'appuya sur sa chaire sans dire un seul mot. Ayant demeuré en cette posture un peu de temps, il se leve tout à coup, & dit tout haut avec un tressaillement de joye dont il ne fut pas le maistre, *Jesus-Christ, mes freres, a vaincu pour nous. A l'heure que je vous parle les soldats de son saint nom achevent de mettre en déroute l'armée de nos ennemis: ils en ont fait un tres-grand carnage, & nous n'avons perdu que quatre des nostres. Vous en recevrez la nouvelle vendredy prochain, & nous reverrons bientost nostre flotte.*

Quelque incroyable que fust un si merveilleux évenement, Melo & les principaux de la Ville qui estoient presens, le crurent sans peine, tant l'air dont parloit Xavier, marquoit quelque chose de divin, & portoit avec soy un caractere de verité. Comme les femmes & les meres des soldats de l'armée navale paroissoient craindre que la nouvelle ne fust fausse, à force de souhaiter quelle fust vraye, le Pere les assembla toutes l'apresdisnée dans l'église de Nostre-Dame du Mont, & leur répeta si distinctement ce qu'il avoit dit le matin, qu'elles n'oserent plus en douter.

On eut dés les premiers jours de la semaine des signes asseûrez de la victoire, par la nouvelle qui vint que le Roy de Bintan, qui avoit envoyé de tous costez pour sçavoir si la flotte Por- On reçoit des nouvelles asseûrées de la victoire.

tugaise estoit defaite, averti de ce qui s'estoit passé dans la riviere de Parlez, quittoit celle de Muar, & se retiroit en diligence, inconsolable du malheur de ses alliez, & honteux d'avoir fait de fausses démarches.

Retour de la flotte victorieuse.

La fregate envoyée par Deza, & qui fut conduite par Emanuel Godigno, arriva justement le jour que le saint homme avoit dit. La flotte suivit peu de temps aprés, & entra triomphante dans le port au son des trompettes, & parmi les décharges de l'artillerie. Toute la ville la receût avec des cris d'allegresse. Le pere François qui mena le peuple sur le rivage, tenoit un Crucifix à la main, pour faire entendre aux habitans & aux vainqueurs, que c'estoit à Jesus-Christ que l'on devoit la victoire. Les uns & les autres meslant ensemble leurs voix rendirent de solennelles actions de graces au Sauveur des hommes. Mais ils ne purent s'empescher d'applaudir au Saint sur la verité de ses prédictions, ni de publier que c'estoit luy qui avoit obtenu du Ciel un si grand succés.

Anger arrive à Malaca, lors que Xavier est prest d'en partir.

Les applaudissemens & les éloges qu'on donna au Pere Xavier, ne contribuerent pas moins à luy faire haster son voyage de Goa, que les affaires qui l'y rappelloient. Il y avoit quatre mois qu'il demeuroit à Malaca depuis son retour des Moluques, & il estoit prest de partir lors que les navires qui avoient accoustumé de venir tous les ans de la Chine, arrive-

rent dans le port. Un Japonois nommé Anger vint avec ces navires tout exprés pour voir le Pere Xavier. C'estoit un homme de trente-cinq ans, marié, riche, noble d'extraction, & qui avoit mené une vie assez libertine. Les Portugais qui deux ans auparavant firent la découverte du Japon, le connurent à Cangoxima lieu de sa naissance, & sceûrent de luy-mesme qu'estant fort troublé du souvenir des pechez de sa jeunesse, il s'estoit retiré parmi des Bonzes solitaires; mais que ni la solitude, ni l'entretien de ces Religieux du Japon n'avoient pû luy rendre la tranquillité de son esprit, & qu'il s'estoit remis dans le commerce du monde plus agité que jamais des remords de sa conscience.

D'autres marchands Portugais qui vinrent alors en la ville de Cangoxima, & qui avoient veû à Malaca le Pere Xavier au premier voyage qu'il y fit, lierent une amitié tres-étroite avec Anger. Comme le Japonois s'ouvrit à eux sur ses peines interieures qui augmentoient tous les jours de plus en plus, ils luy dirent qu'il y avoit à Malaca un Religieux d'une sainteté éminente, experimenté dans la conduite des ames, & tout propre à luy mettre l'esprit en repos; que s'il vouloit tenter ce remede, ils luy en faciliteroient les moyens, & qu'ils le conduiroient vers le Saint dont ils luy parloient; que c'estoit le Pere François Xavier leur ami, le refuge des pecheurs, & le consolateur des affligez.

Diverses aventures d'Anger.

Anger se sentit une forte envie d'aller chercher le saint homme: mais la longueur du chemin qui estoit de huit cens lieuës, les perils d'une mer tres-orageuse, & la consideration de sa famille le refroidirent un peu. Une méchante affaire qu'il eut presque au mesme temps le détermina enfin: car ayant tué un homme dans une querelle, & estant poursuivi par la justice, il ne trouva point de meilleure retraite que les navires des Portugais, ni de voye plus seûre pour sauver sa vie, que d'accepter l'offre qu'on luy avoit faite.

Alvare Vaz qui avoit le plus pressé Anger sur ce voyage, & qui s'estoit offert plusieurs fois de le conduire au Pere Xavier, n'avoit pas expedié toutes ses affaires lors que le Japonois vint se réfugier dans son navire. Il l'envoya donc avec des lettres de recommandation à un autre Portugais nommé Ferdinand Alvarez qui estoit à un autre port du Japon, & qui devoit bientost faire voile vers Malaca.

Anger partit la nuit accompagné de deux serviteurs. Estant arrivé au port, & cherchant Ferdinand Alvarez, il rencontra George Alvarez qui alloit lever l'ancre. Ce George Alvarez estoit un riche marchand, fort homme de bien, & fort affectionné au Pere Xavier. Il receut les lettres de Vaz comme si elles luy eussent esté adressées, prit les trois Japonois dans son vaisseau, les traita tres-honnestement, & les con-

duisit à Malaca, se faisant un plaisir de les presenter à l'homme de Dieu, & s'imaginant que ce seroient les premiers chrestiens de leur nation : mais le malheur voulut qu'Alvarez ne trouva point le Pere François qui estoit parti un peu auparavant pour les Moluques. Anger plus inquiet dans un païs étranger qu'il n'avoit esté dans le sien, & desesperant de voir jamais celuy dont ses amis luy avoient parlé, prît la pensée de s'en retourner au Japon, sans considerer à quoy il s'exposoit, & oubliant presque le meurtre qui l'avoit contraint de fuir, selon la coustume des criminels, qui s'aveuglent en ces rencontres, & que la justice divine ramene souvent au lieu mesme où ils ont commis le crime.

Il se remet donc en mer, & aprés avoir fait un peu de séjour à un port de la Chine, il continuë son voyage. Quelques isles du Japon paroissoient desja, lors qu'il s'éleva une furieuse tempeste qui fit presque perir le navire, & qui le repoussa en quatre jours au port de la Chine où il s'estoit arresté. Ce fut pour Anger un coup favorable de la Providence : car la mesme main qui pousse les coupables dans l'abisme, les en détourne, & les en retire quelquefois d'une maniere miraculeuse.

Le Japonois rencontra là Alvarez Vaz tout prest à partir pour Malaca. Ce Portugais qui l'aimoit luy fit des reproches de son impatien-

ce, s'offrit de le reconduire au lieu qu'il avoit quitté si brusquement, & luy dît que selon toutes les apparences le Pere Xavier seroit de retour des Moluques. Anger qui avoit toûjours la conscience fort troublée, & qui estoit par là facile à tourner de quelque costé qu'on vouloit, suivit le conseil de Vaz, & retourna avec luy.

Anger est conduit au Pere François qui l'envoye à Goa.

En descendant du navire il trouva sur le rivage George Alvarez, celuy qui l'avoit conduit la premiere fois à Malaca. Alvarez surpris de revoir Anger, luy dît d'abord que le Pere Xavier estoit revenu des Moluques, & le mena sur le champ au saint homme. Xavier, qui prévit deslors, non seulement que ce Japonois seroit le premier du Japon qui recevroit le baptesme, mais aussi que par son moyen l'Evangile y seroit presché, fut saisi de joye en le voyant, & l'embrassa avec beaucoup de tendresse. La veûë & les embrassemens du Saint consolerent tellement Anger, qu'il ne douta pas de ce qu'on luy avoit fait esperer. Comme il entendoit un peu le Portugais, Xavier l'asseûra luy-mesme que ses inquietudes se dissiperoient, & qu'il obtiendroit le repos qu'il estoit venu chercher si loin : mais qu'il luy falloit auparavant & connoistre & pratiquer la loy du vray Dieu, qui seule pouvoit appaiser les troubles du cœur, & mettre l'esprit dans une situation tranquille. Anger qui ne desiroit rien

tant que d'avoir la conſcience calme, & qui eſtoit charmé des bontez du Pere, s'offrit volontiers à tout. Le ſerviteur de Dieu luy enſeigna les principes de la Foy, dont les Portugais ſes amis luy avoient déja donné quelque connoiſſance autant que des gens de negoce en eſtoient capables. Mais afin que ſa converſion fuſt plus ſolide, il jugea à propos de l'envoyer luy & ſes valets au Seminaire de Goa, pour y eſtre inſtruits à fonds des veritez & des pratiques du Chriſtianiſme avant leur bapteſme. Le deſſein du Pere eſtoit encore, que ces prémices de la Chreſtienté Japonoiſe fuſſent conſacrées à Dieu par l'Eveſque Dom Jean d'Albuquerque dans la capitale des Indes.

Comme en allant à Goa il devoit viſiter la coſte de la Peſcherie, il ne voulut pas mener avec luy les trois Japonois, & il chargea George Alvarez de les conduire. Il écrivit ſeulement par eux au Recteur du College de Saint Paul, & il luy ordonna d'en avoir tout le ſoin poſſible. Il mit dans le navire d'un autre Portugais nommé Gonſalve Fernandez, vingt ou trente jeunes hommes qu'il avoit amené des Moluques pour les faire étudier au meſme college; aprés quoy il s'embarqua de ſon coſté dans un vaiſſeau qui alloit tout droit à Cochin.

Au paſſage du détroit de Ceylan, le navire qui portoit Xavier fut ſurpris de la plus horrible tempeſte qui ſe vit jamais. Il fallut d'abord Xavier appaiſe une tempeſte.

jetter toutes les marchandises dans la mer; & les vents souffloient avec une telle violence, que le pilote ne pouvant tenir le gouvernail, abandonna le vaisseau au gré des vagues. On eut durant trois jours & trois nuits l'image de la mort toûjours presente, & rien ne rasseûroit les matelots que le visage serain du Pere Xavier parmi les cris & le tumulte du navire.

Aprés avoir entendu les confessions, imploré le secours du Ciel, & exhorté tout le monde à recevoir également de la main du Seigneur la vie ou la mort, il se retira en une chambre. François Pereyra cherchant le saint homme au fort de l'orage pour se consoler avec luy, le trouva à genoux devant son Crucifix, & tout abysmé en Dieu.

Le navire emporté par un courant impetueux donnoit déja contre les bancs de Ceylan, & les matelots se croyoient perdus sans ressource, lors que le Pere sortant de sa chambre, demande au pilote la corde & le plomb qui servoient à sonder la mer. Les ayant pris, il les laisse aller jusqu'au fonds, en prononçant ces paroles, *Grand Dieu, Pere, Fils, & Saint Esprit, ayez pitié de nous:* au mesme moment le vaisseau s'arreste, & le vent s'appaise. Ils continuent ensuite leur voyage, & gagnent heureusement le port de Cochin le 21. de Janvier 1548.

Il écrit au Roy de Portugal.

Le Pere prit là un peu de loisir pour écrire diverses lettres en Europe par un vaisseau de

Lisbonne

Lisbonne qui estoit sur le point de faire voile. La premiere fut au Roy de Portugal Jean III. Toute la Lettre estoit remplie de sages conseils qui regardoient les devoirs du Prince. Il l'avertissoit tout de nouveau, que sa Majesté seroit coupable devant Dieu, du mauvais gouvernement de ses Ministres, & qu'on luy demanderoit compte un jour du salut des ames qu'elle auroit laissé perir faute d'application & de fermeté : mais il le faisoit avec toutes les précautions & tous les adoucissemens de la charité chrestienne.

Lib. 4. Ep. 2. nov.

J'ay déliberé long-temps, disoit-il, si j'exposerois à V. M. ce qui se fait dans les Indes par ses officiers, & ce qui me semble qu'on y devroit faire pour l'établissement de la Foy. D'un costé le zele de la gloire & du service de Dieu me portoit à vous écrire ; d'un autre j'en estois détourné par la crainte que j'avois de vous écrire inutilement. Mais en mesme temps, il me sembloit que je ne pouvois y manquer sans trahir mon ministere, & il me paroissoit aussi que Dieu ne me donnoit pas ces pensées sans un dessein particulier ; que c'estoit probablement afin que je les communiquasse à V. M. & c'est ce que je m'imaginois de plus vraysemblable.

Sa lettre pleine de zele, de discretion & de charité.

Néanmoins je craignois toûjours, que si je vous disois librement toutes mes pensées, ma Lettre ne servist de témoin contre vous à l'heure

» de vostre mort, & n'augmentast pour V. M. la
» rigueur de ce dernier jugement en luy ostant
» l'excuse de l'ignorance. Ces considerations me
» faisoient beaucoup de peine, & V. M. peut
» m'en croire. Car enfin mon cœur me répond,
» que je ne souhaite d'user mes forces, & de don-
» ner mesme ma vie pour la conversion des In-
» diens, que dans la veûë de décharger autant
» que je puis la conscience de V. M. & de luy
» rendre le jugement dernier moins terrible. Je
» ne fais en cela que ce que je dois ; & l'affection
» particuliere que vous avez pour nostre Compa-
» gnie mérite bien que je me sacrifie moy-mes-
» me pour vous.

Aprés luy avoir fait entendre combien les jalousies & les divisions secretes des officiers empeschoient le progrés de l'Evangile, il luy témoigne qu'il voudroit que sa Majesté s'obligeast par un jurement solennel à punir séverement quiconque seroit cause que la Religion ne s'étendroit pas dans les Indes : & il luy déclare que si ceux qui ont l'autorité entre les mains estoient persuadez que leurs fautes ne demeureroient pas impunies, toute l'Isle de Ceylan, tout le Cap de Comorin, & plusieurs Rois de Malabar embrasseroient le Christianisme en une année ; que tout ce qu'il y a d'hommes aux Indes reconnoistroient la divinité de Jesus-Christ, & feroient profession de sa doctrine, si les Ministres qui ont negligé les

intérests de la Foy avoient esté privez de leurs dignitez & de leurs biens.

Il demande ensuite des prédicateurs au Roy, & des prédicateurs de la Compagnie, comme les jugeant plus propres que d'autres dans le nouveau Monde. Je supplie, dit-il, & je conjure V. M. par l'amour qu'elle a pour Nostre Seigneur, & par le zele dont elle brusle pour la gloire de la Majesté divine d'envoyer l'année prochaine des prédicateurs de nostre Compagnie à ses fidelles sujets des Indes : car je vous asseûre que vos forteresses ont extrémement besoin de ce secours & à cause des Portugais qui y sont en garnison, & à cause des nouveaux chrestiens établis dans les villes & dans les villages qui en dépendent. J'en parle par experience; & c'est ce que j'ay veû de mes yeux, qui m'oblige à vous écrire là-dessus. Estant à Malaca & aux Moluques je preschois tous les dimanches & toutes les festes deux fois le jour, & j'estois contraint de le faire, parce que je voyois que les soldats & le peuple avoient grand besoin qu'on leur annonçast souvent la parole de Dieu.

Il demande au Roy des prédicateurs de la Compagnie.

Je preschois donc le matin aux Portugais à la messe; je remontois en chaire l'apresdisnée, & j'instruisois leurs enfans, leurs esclaves & les idolâtres nouvellement convertis, en accommodant mon discours à la portée de leur esprit, & leur expliquant les principaux points de la doctri-

» ne chrestienne l'un aprés l'autre. Outre cela, un
» jour de la semaine j'assemblois dans l'église les
» femmes des Portugais, & je leur faisois un cate-
» chisme sur les articles de la Foy, sur les Sacre-
» mens de Penitence, & d'Eucharistie. On ver-
» roit en peu d'années un fruit admirable si la
» mesme methode s'observoit constamment par
» tout. J'enseignois encore tous les jours dans les
» forteresses mesmes les principes de la religion
» aux garçons & aux filles des gens de guerre, à
» leurs serviteurs & à leurs servantes, enfin aux
» chrestiens originaires du païs; & ces instructions
» faisoient un si bon effet, qu'on renonçoit entie-
» rement aux superstitions & aux sorceleries qui
» estoient fort en usage parmi ces néophytes
» grossiers.

» Je descends dans tous ces petits détails, afin
» que V. M. juge selon sa prudence, combien
» les prédicateurs sont necessaires icy, & qu'elle
» n'oublie pas de nous en procurer un grand
» nombre. Car si le ministere de la prédication
» ne s'exerce pas davantage dans la suite, on
» doit craindre non-seulement que les Indiens qui
» ont embrassé nostre sainte Foy depuis peu, ne
» perseverent pas; mais aussi que les Portugais
» n'oublient les devoirs du Christianisme, & ne
» vivent en vrais idolâtres.

Il écrit au Pere Simon Rodriguez.

Comme le Pere Simon Rodriguez, qui gouvernoit la Compagnie dans le Portugal, avoit beaucoup de credit à la Cour, le Pere Xavier

luy écrivit en mesme temps, & le pria d'appuyer auprés du Roy toutes ses demandes. Il luy recommande sur tout de choisir des prédicateurs qui soient gens d'une vertu reconnuë & d'une mortification exemplaire. Il ajouste enfin : Si je pensois, que le Roy ne trouvast pas « mauvais les avis d'un serviteur fidelle, & qui « l'aime sincerement, je luy conseillerois de me- « diter tous les jours l'espace d'un quart d'heure « cette divine sentence, *Que sert à un homme de ga-* « *gner tout l'univers, & de perdre son ame ?* Je luy con- « seillerois, dis-je, de demander à Dieu l'intelli- « gence & le goust de ces paroles, & de finir par « là toutes ses prieres, *Que sert à un homme de ga-* « *gner tout l'univers, & de perdre son ame ?* Il est temps, « ajouste Xavier, de tirer le Prince d'erreur, & « de l'avertir que l'heure de sa mort est plus pro- « che qu'il ne pense ; cette heure fatale, où le « Roy des Rois & le Seigneur des Seigneurs doit « l'appeller au jugement, & luy dire ces redou- « tables paroles, *Rendez compte de vostre administra-* « *tion.* C'est pourquoy faites en sorte, mon tres- « cher frere, qu'il remplisse bien ses devoirs, & « qu'il envoye aux Indes tous les secours neces- « saires pour l'accroissement de la Foy. «

Xavier écrivit aussi de Cochin aux Peres de la Compagnie qui estoient à Rome, & il leur manda fort au long ses voyages de Malaca, d'Amboyne, des Moluques, de l'Isle du More, & la benediction que Dieu y avoit donnée :

Il mande aux Peres de Rome ses divers voyages.

mais il n'oublia pas de leur raconter le danger qu'il avoit couru dans le détroit de Ceylan, & il le fit d'une maniere tres-consolante pour eux.

Lib. 2. Ep. 6. » Dans le fort de la tempeste, dit-il en sa » Lettre, je pris pour intercesseurs auprés de » Dieu, premierement les personnes vivantes de » nostre Compagnie avec toutes celles qui luy » sont affectionnées, en suite tous les Chrestiens » pour estre assisté par les merites de l'Epouse de » Jesus-Christ la sainte Eglise Catholique, dont » les prieres sont exaucées dans le Ciel, bien » qu'elle demeure sur la terre. Je m'adressay aprés » aux morts, & particulierement à Pierre le Févre, » pour appaiser la colere de Dieu. Je parcourus » les Ordres des Anges & des Saints, & je les » invoquay tous. Mais afin d'obtenir plus aisé» ment le pardon de mes innombrables pechez, je » réclamay pour ma protectrice & pour ma patro» ne la tres-Sainte Mere de Dieu la Reine du Ciel, » qui obtient sans peine de son Fils tout ce » qu'elle demande. Enfin ayant mis toute mon » esperance aux merites infinis de Nostre Seigneur » Jesus-Christ, estant protegé de la sorte, je res» sentis une bien plus grande joye au milieu de » cette furieuse tourmente que quand je fus tout» à-fait hors de peril.

» A la verité estant comme je suis le plus mé» chant de tous les hommes, j'ay honte d'avoir » versé tant de larmes par un excés de plaisir ce» leste, lors que j'estois sur le point de perir. Aussi

priois-je humblement Nostre Seigneur de ne me point delivrer du naufrage dont nous estions menacez, si ce n'estoit qu'il me reservast à de plus grands perils pour sa gloire & pour son service.

Dieu au reste m'a fait connoistre souvent par un sentiment interieur, de combien de dangers & de peines j'ay esté tiré par les prieres & les sacrifices de ceux de la Compagnie & qui travaillent sur la terre & qui joüissent de la couronne de leurs travaux dans le Ciel. Quand j'ay une fois commencé à parler de nostre Compagnie, je ne puis finir; mais le départ des vaisseaux m'y oblige malgré moy. Et voicy ce que je trouve de plus propre pour finir ma lettre. *Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jesus, que ma main droite me soit inutile, & que j'en oublie moy-mesme l'usage.* SI OBLITUS UNQUAM FUERO TUI, SOCIETAS JESU, OBLIVIONI DETUR DEXTERA MEA. Je prie Nostre Seigneur Jesus-Christ, que puisque durant le cours de cette vie miserable il nous a assemblez dans sa Compagnie, il nous réünisse pendant toute l'éternité bienheureuse dans la compagnie des Saints qui le voyent au Ciel.

Aprés avoir écrit ces Lettres, & s'estre employé un peu au service du prochain, il reprît la route de Comorin, doubla le Cap tout de nouveau, & gagna la coste de la Pescherie. Les Paravas qui estoient ses premiers enfans en Jesus-

Christ furent ravis de revoir leur saint & bon pere comme ils le nommoient. Tous les villages venoient au-devant de luy en chantant la doctrine chrestienne, & remerciant Dieu de son retour. La joye du Saint ne fut pas moindre que la leur : il eut sur tout une extréme consolation de voir le nombre des chrestiens fort augmenté par les travaux de ses Freres. Il y avoit là plusieurs ouvriers de la Compagnie dont les principaux estoient Antoine Criminal, François Henriquez, & Alphonse Cyprien : car comme le Pere Xavier écrivit d'Amboyne qu'on envoyast à la Pescherie le plus de gens qu'on pourroit pour cultiver ces nouvelles plantes, tous les missionnaires qui vinrent de Portugal, depuis que luy & ses deux compagnons furent arrivez aux Indes, se rendirent de ce costé-là, hors les trois qui allerent aux Moluques, & deux qui demeurerent à Goa pour l'instruction de la jeunesse.

Il est édifié de la ferveur des nouveaux Fidelles.

La ferveur des Fidelles ne consola pas moins Xavier que leur nombre. En visitant un village on luy montra un jeune homme du païs, qui s'estant embarqué en la compagnie d'un Portugais avoit esté jetté par la tempeste sur la coste de Malabar. Les Sarasins qui habitoient ce lieu-là, aprés avoir massacré le Portugais, voulurent faire renoncer la Foy à son compagnon. Ils le menerent pour ce sujet en une Mosquée, & luy promirent de grands biens s'il abandon-

noit

noit la loy de Jesus-Christ, & prenoit celle de leur prophete Mahomet. Mais voyant que les promesses ne l'ébranloient point, ils le menacerent de mort, & leverent en mesme temps le coutelas sur sa teste pour luy faire peur. Comme cela ne l'étonna pas, & qu'il persista toûjours à confesser Jesus-Christ, ils le chargerent de fers, & le traiterent tres-cruellement, jusqu'à ce qu'un capitaine Portugais informé du fait se jetta avec une troupe de soldats dans le village des Infidelles, & retira le jeune homme de leurs mains.

Xavier l'embrassa plusieurs fois, & loûa Dieu de ce que la Foy estoit si vive en des cœurs barbares. Il apprit aussi avec plaisir la constance de quelques esclaves, qui s'estant enfuis de la maison de leurs maistres Portugais, & vivant parmi les Gentils, bien loin de se laisser corrompre aux superstitions payennes, s'aquitoient exactement des obligations de leur baptesme, & vivoient d'une maniere tres-édifiante. On luy raconta de ces esclaves, que si quelqu'un d'eux mouroit, ils ne permettoient pas que le corps fust bruslé selon la coustume des payens, ou laissé sans sepulture; mais qu'ils l'enterroient suivant les ceremonies de l'Eglise, & qu'ils plantoient mesme une croix sur la fosse.

Bien que les Infidelles qu'ils servoient ne les empeschassent pas d'estre chrestiens, & que cha-

cun d'eux fust résolu de perseverer en la Foy au milieu de l'idolatrie, ils souhaitoient fort de retourner parmi les Fidelles, pour avoir des secours spirituels qui leur manquoient, & pour mener une vie encore plus conforme à leur créance. Ainsi dés qu'ils sceûrent le retour du Pere Xavier, qui les avoit baptisez la pluspart, ils vinrent le prier de faire leur paix avec les maistres qu'ils avoient quittez pour se tirer d'esclavage, & ils luy déclarerent qu'ils estoient contens de perdre encore une fois leur liberté dans la veûë de leur salut. Xavier les receût comme ses enfans bien-aimez, & obtint ensuite leur grace.

Il s'arreste à Manapar, & ce qu'il y fait.

Quand il eut parcouru tous les villages, il s'arresta quinze jours à Manapar, qui n'est pas fort éloigné du Cap de Comorin. Comme l'unique fin qu'il se proposoit estoit de planter la Foy dans les Indes, & que pour cela il falloit y établir la Compagnie, il commença à regler les choses selon les principes, & dans l'esprit du Pere Ignace Général de l'Ordre. Ayant rassemblé tous les ouvriers de la coste, il examina les talens & les vertus de chacun en traitant familierement avec eux, & leur faisant rendre compte de leur interieur. Aprés, il leur assigna les lieux qui leur convenoient suivant leurs forces & corporelles & spirituelles. Il nomma le Pere Antoine Criminal Superieur de tous; & afin qu'ils fussent plus capables de servir ce peuple, il ordonna que chacun étudiast avec tout le

ſoin poſſible la langue Malabare qui a cours dans tout le païs. Il chargea pour ce ſujet le Pere François Henriquez de réduire cette langue en art, & de compoſer une grammaire tres-exacte ſelon la methode des grammaires grecque & latine. L'ouvrage ſembloit impoſſible, ſur tout à un homme nouvellement venu d'Europe, & qui avoit peu de connoiſſance des langues Indiennes. Néanmoins Henriquez en vint à bout meſme en peu de temps, & ce fut apparemment un miracle de l'obéïſſance.

Cependant Xavier jugeant que l'explication qu'il avoit fait de la doctrine chreſtienne aux Moluques ſeroit fort utile à ſes chers Paravas, voulut qu'un preſtre Malabare qui entendoit bien le Portugais la traduiſiſt en ſa langue. Mais afin que la conduite des miſſionnaires fuſt uniforme, & que le meſme eſprit les animaſt tous, outre les inſtructions qu'il leur fit de vive voix, il leur donna par écrit les régles ſuivantes.

« En premier lieu, dans les endroits que vous « avez à cultiver, ayez ſoin de baptiſer les enfans « nouvellement nez, & de le faire vous-meſmes « ſans vous en fier à perſonne : il n'y a rien preſen- « tement de plus important que cela. N'attendez « pas que les peres & les meres vous appellent : com- « me ils peuvent aiſément ſe négliger là-deſſus, il « faut que vous parcouriez les villages, que vous « entriez dans les maiſons, & que vous baptiſiez « tout ce que vous trouverez de petits enfans.

Les régles qu'il preſcrit aux miſſionnaires de la Peſcherie.

Lib. 4. Ep. 3. nov.

» Aprés ce qui regarde le baptesme, vous ne
» devez avoir rien plus à cœur que d'enseigner
» les principes de la Foy aux enfans qui sont ca-
» pables d'instruction. Ne pouvant pas estre par
» tout, vous ferez en sorte que les Canacopoles
» & les maistres du catechisme fassent leur devoir,
» & qu'ils observent religieusement les coustumes
» établies. C'est pourquoy, quand vous allez dans
» les villages pour voir ce qui s'y passe, ramassez
» les maistres avec les disciples, & sçachez des en-
» fans, en la presence de ceux qui ont accoustu-
» mé de les instruire, ce qu'ils ont appris ou ou-
» blié depuis vostre derniere visite : cela redou-
» blera l'ardeur des disciples & l'exactitude des
» maistres.
» Les dimanches, assemblez les hommes dans
» l'église pour reciter les prieres, & prenez bien
» garde si les Pantagatins ou les chefs du peuple
» y assistent. Vous expliquerez les prieres qui se
» diront : vous reprendrez les vices que l'usage
» aura établis ; vous en ferez comprendre l'énor-
» mité par des exemples plausibles : enfin vous
» menacerez les pécheurs opiniastres de la colere
» du Ciel ; & vous leur direz que s'ils ne chan-
» gent de mœurs, leurs jours seront abregez par
» toutes sortes de maladies, que les Rois payens
» les feront esclaves, & que leurs ames immor-
» telles deviendront la pasture du feu éternel de
» l'enfer.
» Dés que vous serez arrivez en un lieu, vous

vous informerez qui sont ceux qui ont des que- «
relles, & vous tascherez de les réconcilier. Vous «
ferez au reste les réconciliations dans l'église, où «
il sera bon que toutes les femmes s'assemblent «
le samedy, comme les hommes le font le di- «
manche. «

Quand le prestre Malabare aura traduit l'ex- «
plication du Symbole, vous en ferez faire des «
copies, que vous aurez soin qu'on lise les di- «
manches aux hommes, & les samedis aux fem- «
mes; & si vous y estes presens, vous en ferez «
vous-mesmes la lecture, en y ajoustant les é- «
claircissemens necessaires. «

Qu'on distribuë aux pauvres tout ce que les «
hommes & les femmes donneront par dévotion «
dans l'église, & gardez-vous bien d'en profiter «
en nulle maniere. «

Ne manquez pas tous les samedis & tous les «
dimanches de faire souvenir les Fidelles qu'on «
vous avertisse dés que quelqu'un tombera mala- «
de, afin que vous le visitiez; & faites-leur en- «
tendre que si on ne vous avertit pas, & que le «
malade meure, vous ne l'enterrerez pas avec les «
chrestiens, pour punir leur négligence. «

Quand vous allez voir les malades, faites- «
leur sur tout reciter le Symbole de la Foy en «
leur langue naturelle. Vous les interrogerez sur «
chaque article, & vous leur demanderez s'ils «
croyent sincerement : vous leur ferez dire en- «
suite le *Confiteor*, & les autres prieres catholi- «

» ques, aprés quoy vous reciterez ſur eux l'Evan-
» gile.

» Pour enterrer les morts, vous ramaſſerez les
» enfans; & eſtant ſortis de l'égliſe avec eux, la
» croix à la teſte de la proceſſion, vous chante-
» rez la doctrine chreſtienne en allant & en reve-
» nant. Vous direz les prieres de l'égliſe au logis
» du mort, & avant qu'on le mette en terre; vous
» ferez auſſi une petite exhortation à l'aſſemblée,
» en preſence du corps, ſur la neceſſité de mou-
» rir, ſur l'amendement des mœurs, & ſur la pra-
» tique des vertus.

» Vous avertirez les hommes le dimanche, &
» les femmes le ſamedy, d'apporter dans l'égliſe
» leurs petits enfans malades, afin qu'on liſe ſur
» eux l'Evangile pour leur gueriſon, & que la
» foy des peres & des meres s'augmente par là
» avec le reſpect envers les temples du Seigneur.

» Vous terminerez vous-meſmes les procés: ſi
» vous ne le pouvez ſur le champ, vous en re-
» mettrez l'expedition au dimanche; & aprés le
» divin ſervice vous les ferez expedier par les
» principaux du lieu. Je ne veux pas néanmoins
» que ces ſortes d'affaires vous occupent trop, ni
» que vous préferiez le ſoin des intereſts tempo-
» rels du prochain aux œuvres de charité qui re-
» gardent le ſalut des ames; & je ſuis d'avis que
» quand il ſe preſentera quelque choſe d'impor-
» tant à cét égard, vous le renvoyiez au Com-
» mandant Portugais.

Faites tout ce que vous pourrez pour vous rendre aimables à ces peuples ; car vous ferez de plus grands biens en vous faiſant aimer, qu'en vous faiſant craindre. N'ordonnez aucune peine contre perſonne que par le conſeil du Pere Antoine Criminal ; & ſi celuy qui commande les Portugais eſt preſent, ne faites rien ſans ſon ordre. Au cas qu'un homme ou une femme faſſe quelque pagode ou quelque idole, banniſſez-les du village, ſi le Pere Criminal le juge à propos. Témoignez beaucoup d'affection aux enfans qui frequentent les écoles chreſtiennes : pardonnez-leur, & diſſimulez quelquefois leurs fautes, de-peur qu'un traitement ſevere ne les éloigne de nous.

En la preſence d'un Portugais, abſtenez-vous de reprendre & de condamner les chreſtiens du païs : au contraire, loüez-les, & faites toûjours leur apologie. Car ſi on conſidere le peu de temps qu'il y a qu'ils ont embraſſé la Foy, & combien il leur manque de ſecours pour vivre chreſtiennement, on ne s'étonnera que de ce qu'ils ne ſont pas plus vicieux.

Rendez aux Preſtres Malabares tous les ſervices poſſibles en ce qui touche leur avancement ſpirituel ; ayez ſoin qu'ils ſe confeſſent, qu'ils diſent la meſſe, & qu'ils donnent bon exemple, & n'écrivez rien contre eux à qui que ce ſoit.

Vivez ſi bien avec les Commandans Portu-

» gais, qu'on ne s'apperçoive jamais qu'il y ait
» la moindre mesintelligence entre vous & eux.
» Pour les autres Portugais, taschez par toutes
» sortes de moyens de les faire vos amis, & n'ayez
» jamais rien à démesler avec aucun d'eux, quand
» mesme ils vous feroient un procés ou une que-
» relle de gayeté de cœur. S'ils font de mauvais
» traitemens aux Chrestiens, opposez-vous-y,
» mais doucement; & si vous voyez que vos op-
» positions soient inutiles, faites vos plaintes au
» Commandant, avec qui je vous prie encore une
» fois de n'avoir jamais de differend.

» Que vos entretiens avec les Portugais ne soient
» que de choses spirituelles, de la mort, du juge-
» ment, du purgatoire, de l'enfer, de la frequenta-
» tion des sacremens, & de l'observation exacte des
» commandemens de Dieu: car si vous ne leur par-
» lez que de ces matieres, ils ne vous déroberont
» pas les heures destinées à vos fonctions.

» Vous ne manquerez pas d'écrire à Goa aux
» Peres & aux Freres de nostre Compagnie, pour
» leur rendre compte du fruit de vos travaux, &
» pour leur proposer ce que vous jugerez estre
» utile à l'avancement de la pieté. Vous écrirez
» aussi à l'Evesque, mais avec beaucoup de réve-
» rence & de soumission, comme au pere com-
» mun & au pasteur général du nouveau monde.

» Ce que je vous recommande *sur tout*, & ce
» que je ne puis assez vous dire, c'est que quel-
» que voyage que vous fassiez, & en quelque lieu

que

que vous soyiez, vous taschiez de vous rendre «
aymables à tout le monde par de bons offices, «
& par des manieres honnestes. Ainsi vous de- «
viendrez plus propres à la conqueste des ames. «
Que Nostre Seigneur vous en fasse la grace, & «
demeure avec vous tous éternellement. «

Les choses estant ainsi reglées dans la coste de la Pescherie, le Pere voulut passer en l'Isle de Ceylan avant que de retourner à Goa. Son dessein estoit de recueïllir le fruit du sang précieux que deux ans auparavant le Roy de Jafanapatan avoit fait répandre, ou de voir du moins quelle disposition il y avoit à l'Evangile parmi des peuples qui avoient esté témoins de la constance des martyrs.

Il passe en l'Isle de Ceylan, & ce qu'il y fait.

A la verité la mort des deux jeunes Princes convertis qui prétendoient à la Couronne de Jafanapatan, fit presque perdre toute l'esperance qu'on avoit d'établir le Christianisme dans l'Isle. Xavier ne laissa pas de convertir le Roy de Candé, qui est un des Rois de Ceylan. Il alla ensuite trouver le Tyran qui avoit traité si cruellement les chrestiens pour l'engager contre toutes les apparences humaines, à permettre que la loy de Jesus-Christ fust publiée dans ses terres, & pour le porter à se faire chrestien luy-mesme.

Comme les raisons d'Etat sont les plus fortes sur l'esprit des Princes, le Pere representa d'abord au Roy infidelle que son trône ne pou-

voit eſtre affermi que par les armes des Portugais ; & que ſi une fois il contractoit une étroite alliance avec eux, il n'avoit rien à craindre ni de ſes ennemis, ni de ſes ſujets. Le Barbare qui craignoit tout au dedans & au dehors, oubliant que Dom Alphonſe de Soſa avoit voulu luy faire la guerre en faveur des deux Princes baptiſez, écouta ces propoſitions de paix, & ſouffrit meſme qu'on luy expliquaſt les myſteres de la loy chreſtienne.

Les inſtructions du Saint toucherent ſi fort le Tyran, que changé en moins de rien, il promît d'embraſſer la Foy, & de travailler à réduire ſes ſujets, en offrant pour gage de ſa parole, de mettre ſon Royaume entre les mains du Roy de Portugal, & de luy payer un tribut tel qu'on jugeroit à propos, ſans demander que deux choſes ; l'une, que le Gouverneur des Indes fiſt avec luy une bonne paix comme avec les autres Rois Indiens qui s'eſtoient rendu vaſſaux de la Couronne de Portugal ; l'autre, que pour empeſcher les révoltes & les troubles qui pourroient naiſtre du changement de religion, on luy envoyaſt une compagnie de ſoldats Portugais qui ſeroit entretenuë à ſes dépens.

Il part pour Goa, & va trouver le Viceroy à Bazain.

Le Pere Xavier fort content d'avoir réüſſi au-delà de ſes eſperances, partit pour Goa avec un Ambaſſadeur du Roy infidelle, & y arriva le 20. de Mars de la meſme année 1548. Comme

Dom Jean de Castro Viceroy des Indes estoit à Bazain, vers le Golphe de Cambaye, le Pere s'embarqua tout de nouveau, malgré la saison qui n'estoit pas favorable, jugeant qu'une chose aussi importante que celle-là ne pouvoit estre assez tost faite, & que les delais ruinent souvent les meilleures affaires.

Castro n'avoit jamais veû Xavier, mais tout ce qu'il en avoit oüi dire luy donnoit une extréme envie de le voir. Il le receût avec tout l'honneur qu'on rend la premiere fois à un Saint, & accepta volontiers les offres du Roy de Jafanapatan aux conditions qui ont esté dites. Mais il arresta quelque temps le serviteur de Dieu & pour l'entendre prescher, & pour le consulter sur des affaires épineuses où les interests de l'Etat & de la religion estoient joints ensemble. Il obtient du Viceroy ce qu'il veut.

Il destina cependant Antoine Monis Barreto homme d'autorité & tres-brave, pour la garnison de Jafanapatan avec cent soldats bien aguerris & tous dignes de leur chef. Il ordonna en mesme temps qu'on traitast magnifiquement l'Ambassadeur qui estoit demeuré à Goa; & que si luy ou ses gens vouloient estre baptisez, on n'épargnast rien pour la céremonie de leur baptesme. Mais le Roy de Jafanapatan manqua dans la suite de fidelité envers Dieu & envers les hommes, & c'est probablement ce qui attira les derniers malheurs sur sa personne & sur son Royaume.

Il convertit un jeune gentilhomme fort débauché.

Le séjour que Xavier fit à Bazain ne fut pas inutile à un jeune homme de naissance & fort débauché, nommé Rodrigue Segueyra, qu'il connoissoit depuis deux ans. Car Segueyra ayant fait un meurtre en la ville de Malaca dans le temps que le Pere y estoit la premiere fois, il se retira à l'hospital pour se dérober à la justice. Ce fut là que l'homme de Dieu le connut, & qu'il en fit son ami par ces voyes de douceur & d'honnesteté qui luy réüssissoient toûjours bien. Dés qu'il eut gagné l'affection de Segueyra, il luy parla de l'Eternité avec tant de force, que le jeune gentilhomme rentra en luy-mesme, & fit au Pere une confession générale. Xavier, pour l'engager davantage dans le bien, & pour le tirer de l'hospital où la crainte du supplice le tenoit caché, accommoda son affaire avec ses parties, & obtint sa grace du Gouverneur de Malaca : mais voyant que la vie molle & dissoluë du païs estoit capable de le corrompre nonobstant tous ses bons desseins, il luy conseilla de quitter les Indes, & de retourner en Europe.

Segueyra qui sentoit son foible, & qui vouloit se sauver, promit tout au Pere, & se mit mesme en état d'exécuter sa promesse. En effet, il prit la route de Goa, dans le dessein de prendre au plustost celle de Lisbonne : mais ayant esté fait Receveur des deniers publics par le Viceroy Dom Jean de Castro, il perdit la pensée du Portugal, & retomba dans ses premieres débauches.

Il ne pensoit plus à Xavier, lors qu'il le rencontra au milieu de Bazain. La veûë du Pere le surprit, & l'embarassa d'abord. S'estant remis aussitost, il aborde hardiment Xavier, & luy prend la main pour la baiser, comme il avoit fait quelquefois.

Le Pere tout humain & tout civil qu'il estoit repoussa Segueyra assez durement : néanmoins se radoucissant un peu, *Hé quoy, mon fils*, luy dît-il, *vous estes encore aux Indes ? N'estes-vous pas parti de Malaca pour repasser en Portugal ?*

Le Portugais tout confus, & ne sçachant comment s'excuser, rejetta la faute sur le Gouverneur qui l'avoit retenu en quelque façon malgré luy. *Mais*, reprît Xavier avec une sainte indignation, *est-ce le Gouverneur qui vous a obligé de mener une vie de beste, & d'estre deux ans sans vous confesser ? Quoy qu'il en soit*, continua-t-il, *sçachez que nous ne serons jamais bien ensemble tandis que vous serez mal avec Dieu.* A ces paroles Segueyra penetré d'une tres-vive douleur, demanda pardon au Pere de n'avoir pas tenu sa parole, & d'avoir esté si infidelle à la Grace. Il se confessa le jour mesme, & changea tout-à-fait de vie sous la direction de celuy que Dieu luy avoit envoyé pour le remettre dans la bonne voye.

Dom Jean de Castro qui vouloit profiter aussi des conseils du Pere pour le réglement de ses mœurs, eust esté bien aise de le retenir plus long-temps : mais le voyant déterminé à s'en al-

ler, il le laissa partir, en le conjurant néanmoins de passer l'hiver à Goa, afin qu'y estant de retour luy-mesme, il pust traiter avec luy des affaires de sa conscience.

Il détermine Cosme de Torrez à entrer dans la Compagnie.

Le Pere retourna fort à propos pour Cosme de Torrez prestre Espagnol & né à Valence, l'un des plus grands esprits & des plus sçavans hommes de son siecle. Torrez s'estoit embarqué sur la flotte qui vint de la nouvelle Espagne aux Moluques, & qui aprés avoir couru diverses mers inutilement, s'arresta dans l'Isle d'Amboyne comme j'ay dit. Il rencontra là Xavier, & fut si charmé de sa maniere de vie, qu'il eut la pensée de se faire son disciple. Mais outre que les fatigues qui sont inséparables du ministere apostolique le rebuterent un peu, il jugea ne devoir rien entreprendre que par le conseil de l'Evesque des Indes : si-bien qu'il partit d'Amboyne sans former aucune résolution, & mesme sans se découvrir au Pere François.

Dés que la flotte Espagnole eut gagné Goa, il alla se presenter à l'Evesque, qui dans le besoin où il estoit de Grands-Vicaires, luy donna un des principaux Vicariats de son Diocese. Torrez crut que Dieu ne demandoit rien de luy davantage, & durant quatre ou cinq mois, il fit toutes les fonctions de la charge dont l'Evesque l'avoit pourveû. Mais les inquietudes continuelles qui le tourmentoient luy rendirent son état suspect, & luy firent croire que Dieu

le puniſſoit de n'avoir pas ſuivi le nouvel Apoſtre de l'Orient.

Eſtant un jour fort troublé interieurement, il alla au college de Saint Paul, s'ouvrit au Pere Lancilotti, & le pria de luy expliquer la nature de l'Inſtitut dont il avoit eſté ſi épris en voyant le Pere Xavier à Amboyne. Comme depuis quelque temps l'eſprit interieur portoit Torrez à faire de grandes choſes, & à ſouffrir beaucoup pour la gloire de Jeſus-Chriſt, il trouva l'Inſtitut d'Ignace ſi conforme aux diſpoſitions preſentes de ſon ame, que ſans balancer davantage, il voulut faire les Exercices ſpirituels, pour ſe diſpoſer à changer d'état. Dés le ſecond jour il receût tant de lumiere & tant de douceur d'en haut, qu'il croyoit eſtre desja dans le ciel. Il ne pouvoit aſſez s'étonner que de ſimples veritez qu'il avoit leûës ſouvent ſans nul gouſt le touchaſſent au point qu'elles faiſoient, & il s'en expliquoit à Lancilotti avec des termes pleins d'admiration.

Néanmoins effrayé par la veûë d'un engagement perpetuel, & tenté peut-eſtre par le démon, il ne pouvoit prendre ſon parti, & eſtoit de jour en jour plus irréſolu. Xavier arriva juſtement dans ce temps-là. A peine eut-il veû Torrez, que voilà un homme tout déterminé, & qui preſſe qu'on le reçoive au nombre des enfans d'Ignace. L'Apoſtre le receut, & prit ſoin luy-meſme de le former ſelon l'eſprit de la Com-

pagnie. Il receut encore d'autres Portugais, qui avoient de beaux talens pour les missions, & qui brusloient du zele des ames.

Ils vivoient tous ensemble dans le college de saint Paul, où la ferveur regnoit non seulement parmi les Jesuites, mais aussi parmi les Seminaristes dont le nombre croissoit tous les jours. Le Japonois Anger estoit avec eux, menant une vie tres-réglée, & ne soupirant qu'aprés le baptesme qu'on luy avoit differé jusqu'au retour du saint homme.

Il instruit Anger tout de nouveau, & le fait instruire par Torrez.

Xavier ne se contenta pas de l'instruire tout de nouveau, il voulut que le Pere Torrez luy expliquast fort à fonds tous les mysteres de la Foy. Anger & ses deux valets qui avoient eû les mesmes instructions que leur maistre, furent enfin baptisez solennellement le jour de la Pentecoste par l'Evesque de Goa Dom Jean d'Albuquerque: si bien que l'Eglise commença à prendre possession de la nation du monde la plus éloignée, le jour mesme que le Saint Esprit descendu sur les Apostres, leur donna leur mission pour porter l'Evangile à tous les peuples de la terre.

Anger desira d'estre nommé *Paul de Sainte Foy*, en memoire du college de la Compagnie de Jesus, où il avoit eû une connoissance particuliere de la loy divine, & qui s'appelloit tantost le college de Saint Paul, tantost le seminaire de Sainte Foy. L'un de ses serviteurs prit

le

le nom de Jean, & l'autre d'Antoine. En recevant le baptesme, il receut la paix de l'ame, qu'il n'avoit pû encore obtenir; & c'est ce qu'il écrivit à Rome la mesme année par une lettre adressée au Pere Ignace, & datée du 25. de Novembre.

Mais afin que les nouveaux Fidelles eussent les veritables principes de la morale chrestienne, & que leur conduite répondist à leur créance, le Pere Xavier chargea Torrez de leur donner les Exercices spirituels de la Compagnie.

Durant trente jours que les Japonois furent en retraite, on ne sçauroit dire ni les lumieres celestes, ni les sentimens de pieté, ni les délices interieures que le Ciel leur communiqua. Anger ne pouvoit parler que de Dieu, & il en parloit avec une ardeur qui sembloit le consumer. Le mystere de la Passion le touchoit sur tout; & il estoit si charmé des bontez divines, si épris d'amour à la veüe d'un Dieu crucifié, qu'il ne respiroit que le martyre & que le salut de ses freres. Aussi l'entendoit-on quelquefois s'écrier au milieu de ses oraisons : *Que je serois heureux de mourir pour vous, ô mon Dieu! Mes chers Japonois, ah que vous estes à plaindre, & que vostre aveuglement me fait de pitié!*

Le maistre & les serviteurs sortirent si fervens de leur solitude, que Xavier écrivit en Europe, qu'il estoit animé par leur exemple au service de Dieu, & qu'il ne pouvoit les voir sans rougir de sa lascheté.

Il apprend des nouvelles du Japon, & pense à y aller prescher l'Evangile.

Dans les conversations qu'il eut avec eux, il apprit ce qu'il avoit desja oüi dire à George Alvarez & à d'autres Portugais, que l'Empire du Japon estoit un des plus peuplez du monde; que les Japonois estoient naturellement curieux, & avides de sçavoir, mais dociles, & capables de discipline; que comme ils avoient presque tous de l'esprit & de la raison, si on leur exposoit la morale du Christianisme, ils s'y rendroient sans peine, & que pourveû que les prédicateurs de l'Evangile vescussent selon les maximes évangeliques, toute la nation subiroit le joug de Jesus-Christ, non pas peut-estre d'abord, mais avec le temps, & aprés qu'on auroit éclairci leurs doutes.

Il n'en fallut pas davantage à Xavier pour concevoir le dessein de porter la Foy au Japon. La douceur, l'honnesteté, le beau naturel des trois Japonois baptisez luy donnerent bonne opinion de tous les autres; & les marchands Portugais nouvellement revenus du Japon l'asseûrerent si bien que c'estoit là le genie, & le caractere de la nation, qu'il ne douta pas que la religion chrestienne n'y fist de tres-grands progrés. Mais ce qu'Anger luy disoit, qu'il y avoit en son païs plusieurs monasteres de Religieux infidelles; que quelques-uns d'eux menoient une vie solitaire & contemplative; que chaque monastere avoit son Superieur, qui estoit un homme vénerable par son

âge & par sa doctrine ; qu'ils sortoient toutes les semaines de leurs solitudes avec un visage déterré & un habillement affreux pour prescher le peuple ; que dans leurs prédications ils faisoient une si vive peinture de l'enfer, que les femmes en pleuroient, & en jettoient les hauts cris : tout cela, dis-je, parut à Xavier autant d'ouvertures & de dispositions pour la Foy, & il loüa Dieu de ce que par une conduite admirable de la Providence qui mesnage secretement le salut des hommes, l'esprit de mensonge préparoit ainsi les voyes à la verité.

Il adora aussi les jugemens de la mesme Providence, qui sous prétexte de sauver un homme du supplice, & de calmer son esprit, avoit fait sortir trois Japonois de leur païs, & les avoit amenez à Goa pour servir de guides à un missionnaire. Mais afin que ces guides fussent plus utiles, il jugea à propos qu'on leur enseignast à lire & à écrire en Portugais ; & qu'ils étudiassent bien la langue. Anger que nous appellerons desormais Paul de Sainte Foy, apprit tout ce qu'on voulut : car outre que c'estoit un esprit vif & facile, il avoit la memoire si heureuse, qu'il sçavoit presque par cœur tout l'Evangile de Saint Matthieu, que le Pere Cosme de Torrez luy expliqua avant son baptesme.

Cependant Dom Jean de Castro fit équiper une flotte, dans le dessein de prendre possession d'Aden, l'une des plus fortes villes de l'Arabie

Heureuse, & située au pied d'une haute montagne qui aboutit à la mer par une longue & étroite pointe de terre. Ce poste est fort propre pour fermer le passage des Indes aux Turcs & aux Sarrasins qui y vont par la mer Rouge; & delà vient qu'Albuquerque le Grand voulut l'occuper l'an 1513. mais la résistance vigoureuse des Adenois le contraignit de lever le siege. Depuis ils eurent envie de se rendre d'eux-mesmes aux Portugais, pour se delivrer de la tyrannie des Turcs: cela ne se fit pas néanmoins alors, par la faute d'un capitaine nommé Soarez, qui n'ayant point d'ordre de prendre la Ville, fut si mauvais politique, que de la refuser quand elle voulut se donner à la Couronne de Portugal.

Ce peuple que les Turcs maltraitoient plus que jamais, témoigna la mesme inclination sous le gouvernement de Castro, & c'est pour ce sujet qu'il envoya une flotte vers le détroit de la Meque sous la conduite de Dom Alvare de Castro son fils. Huit fustes de Goa pleines de gens de guerre partirent pour l'expedition d'Aden. Parmi ces soldats, il y en avoit un extrémement brave, & fameux par ses exploits militaires, mais noirci de crimes, & encore plus connu par sa vie débordée que par sa vaillance. C'estoit une espece de beste feroce, qui n'avoit d'homme que la figure, ni de chrestien que le nom. Il y avoit dix-huit ans

qu'il ne s'estoit confessé; & s'il se presenta une fois au Vicaire de Goa, ce fut moins pour se réconcilier avec Dieu, que pour n'estre pas crû un mahometan ou un idolâtre.

Il entreprend la conversion d'un soldat.

Le Pere Xavier avoit jetté l'œil sur ce malheureux, & n'attendoit que des momens favorables pour travailler à une conversion si difficile. Ayant sceû que le soldat s'embarquoit sur une des fustes qui alloient joindre la flotte, il sort au mesme instant du college de Saint Paul, ne prenant que son breviaire avec luy, & se va mettre dans la mesme fuste.

On crut en voyant le Pere François qu'il avoit ordre du Gouverneur d'accompagner son fils Dom Alvare, & tout le monde en eut de la joye hors celuy pour qui il venoit. Il s'approcha du soldat, & quand on eut levé l'ancre, il commença à se familiariser avec luy de telle sorte, que les autres soldats qui estoient moins libertins ne pouvoient assez s'en étonner; & quelques-uns disoient de Xavier à peu prés ce que le Pharisien disoit de Nostre Seigneur : *Si cét homme estoit Prophete, il sçauroit quel est le soldat dont la compagnie luy plaist tant.*

Ces discours ne refroidissoient point le Pere. Il voyoit joüer les nuits entieres son soldat qui estoit un grand joüeur; il dissimuloit ses emportemens, & l'entendoit quelquefois jurer sans faire semblant de rien. Il luy dit seulement un jour, que le jeu demandoit un esprit rassis, &

que s'il n'y prenoit garde, la passion avec laquelle il joüoit, le feroit perdre.

Quelque brutal que fust le soldat, il s'affectionna insensiblement à un homme si commode, & il prît plaisir à l'entendre parler non-seulement de la guerre & de la marine, mais de la religion & de la morale. Enfin, il fit quelques réflexions sur l'horreur de sa vie, & sentit mesme quelques remords de conscience.

Estant un jour tous deux seuls en un coin du navire, Xavier luy demanda à qui il s'estoit confessé avant son départ. *Ah mon Pere*, dît le soldat, *il y a bien des années que je ne me suis confessé! Hé comment*, reprit le Pere! *A quoy pensez-vous? plus vous estes brave, plus vous estes exposé tous les jours; & quel seroit vostre sort, si vous veniez à estre tué dans l'état où vous estes presentement? Je voulus une fois me confesser*, repartit le soldat, *au moins pour sauver les apparences: mais le Vicaire de Goa ne voulut pas seulement m'entendre, & me déclara que j'estois un réprouvé, qui ne méritois que l'enfer.*

Le procedé du Vicaire me paroist un peu rigoureux, repliqua Xavier: *il a eû néanmoins ses raisons pour vous traiter de la sorte, & j'ay les miennes pour en user autrement. Car enfin les misericordes du Seigneur sont infinies, & Dieu veut que nous ayions pour nos freres autant d'indulgence qu'il en a pour nous. Ainsi quand les pechez dont vous vous sentez coupable seroient mille fois plus nombreux & plus énormes qu'ils ne sont, j'auray la patience de vous écouter, & je ne*

feray pas difficulté de vous absoudre, pourveû que vous preniez les sentimens que je tascheray de vous inspirer.

Par ces paroles, il porta le soldat à se confesser, & à faire une confession générale. Il l'y disposa luy-mesme, en le faisant repasser sur toute sa vie, & descendant avec luy dans le détail de tous les pechez qu'un homme de son caractere & de sa profession avoit pû commettre. Lors qu'ils estoient en ces termes, on mouïlla l'ancre au port de Coulan pour se rafraischir un peu. Plusieurs de la flotte mirent pied à terre, & entre autres le Pere Xavier avec son soldat. Ils s'en vont tous deux dans un lieu écarté & solitaire : le soldat se confesse là les larmes aux yeux, & résolu d'expier ses crimes par la penitence que son confesseur luy imposeroit, quelque rigoureuse qu'elle pust estre. Mais le Pere ne luy donna qu'un *Pater* & un *Ave* à dire; dequoy le penitent étonné, *D'où vient donc, mon Pere,* dît-il, *qu'estant comme je suis un si grand pécheur, vous me donnez une si legere penitence ? Tenez-vous en repos, mon fils,* repondit Xavier; *nous appaiserons la justice divine : & au mesme instant, il s'enfonce dans le bois, tandis que le soldat accomplissoit sa penitence.* Il fit alors ce qu'il avoit fait autrefois en une occasion pareille : il découvrit ses épaules, & se donna la discipline si rudement, que le soldat accourut au bruit des coups. Voyant le Pere tout en sang, & jugeant bien quel estoit le motif d'une si étrange

Il convertit le soldat, & par quelle maniere il l'engage à faire penitence.

action, il luy arrache la discipline des mains, en s'écriant que c'estoit au criminel, & non pas à l'innocent à porter la peine du peché; il se dépoüille aussitost, & chastie son corps de toute sa force. Xavier l'embrassa plusieurs fois, & luy déclara qu'il ne s'estoit embarqué que pour l'amour de luy. Ainsi luy ayant donné des conseils salutaires pour l'affermir dans la Grace, il le quitta, & s'en retourna à Goa par le premier navire qui sortit du port où ils s'estoient arrestez. Pour le soldat, il suivit la flotte, & dés que l'expedition d'Aden fut finie, il se fit Religieux dans un Ordre austere où il vescut & mourut tres-saintement.

Il assiste le Viceroy des Indes à la mort.

Peu de temps aprés que le Pere fut de retour à Goa, le Gouverneur Dom Jean de Castro y revint aussi, mais tout malade d'une fievre lente qui le consumoit depuis quelques mois. Se sentant affoiblir de jour en jour, & ne doutant pas que la fin de sa vie ne fust proche, il renonça entierement aux affaires, & choisit diverses personnes qui fissent sa charge. Ensuite, il ne pensa qu'à la mort & à son salut. Il eût pour cela de longs entretiens avec le Pere Xavier, & ne voulut plus voir que luy.

Sur ces entrefaites un navire qui vint de Lisbonne apporta au Viceroy des lettres du Roy de Portugal qui loüoient fort sa conduite, & qui le continuoient pour trois ans dans le Gouvernement des Indes. Comme Dom Jean de

Castro

Castro estoit fort aimé, on en fit des réjoüissances publiques par toute la ville. Mais le malade entendant les décharges de l'artillerie, & voyant presque de son lit les feux de joye, ne put s'empescher d'en rire tout moribond qu'il estoit. *Que le monde est faux & ridicule*, disoit-il, *de nous presenter des honneurs pour trois ans, quand nous n'avons plus qu'un moment à vivre !* Le Pere l'assista jusqu'au dernier soupir, & eut la consolation de voir mourir un Grand du monde avec les sentimens d'un saint Religieux.

Xavier estant maistre de luy-mesme en quelque façon par la mort de Dom Jean de Castro qui l'avoit prié de ne s'éloigner point de Goa durant l'hiver, eut la pensée de visiter une seconde fois la coste de la Pescherie avant son voyage du Japon, dont il ne s'estoit point encore déclaré ouvertement. Mais la mauvaise saison l'arresta : car pendant un certain temps le sable remplit tellement les canaux de l'Isle, qu'aucun navire ne put ni sortir du port, ni y entrer.

En attendant que la navigation devinst libre, le Saint s'appliqua particulierement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles forces aprés ses travaux passez, selon la coustume des hommes apostoliques, qui dans le commerce qu'ils ont avec Dieu se délassent des fatigues qu'ils prennent pour le prochain.

Il s'applique plus que jamais aux exercices de la vie interieure.

C'eſt alors que dans le jardin du college de Saint Paul, tantoſt ſe promenant, tantoſt retiré en un petit hermitage qu'on y avoit baſti, il s'écrioit, *C'eſt aſſez, Seigneur, c'eſt aſſez*, & qu'il ouvroit ſa ſoutane devant l'eſtomac, pour donner un peu d'air aux flames dont ſon cœur eſtoit embraſé: il déclaroit par là qu'il ne pouvoit plus ſoûtenir l'abondance des conſolations celeſtes, & faiſoit entendre tout à la fois qu'il aimoit mieux ſouffrir beaucoup de tourmens pour le ſervice de Dieu, que de gouſter tant de douceurs; ſi bien qu'il prioit Noſtre Seigneur de luy réſerver les plaiſirs pour l'autre vie, & cependant de ne luy épargner aucune peine en celle-cy.

Il travaille tout de nouveau au ſalut des ames dans Goa.

Ces occupations interieures ne l'empeſchoient pas de travailler au ſalut des ames, ni de ſoulager les miſerables dans les hoſpitaux & dans les priſons: au contraire, plus l'amour de Dieu eſtoit vif & ardent en luy, plus il deſiroit de le faire naiſtre, & de l'allumer par tout. La charité luy faiſoit renoncer ſouvent au repos de la ſolitude & aux délices de l'oraiſon, ſuivant le principe de ſon pere Ignace, qu'il falloit quitter Dieu pour Dieu.

Il reçoit du ſecours d'Europe. L'arrivée du Pere Gaſpar Barzée.

La ſaiſon commençoit à eſtre plus douce, & Xavier ſe diſpoſoit à faire voile vers le Cap de Comorin, lors qu'un vaiſſeau Portugais arriva du Mozambique, qui portoit cinq miſſionnaires de la Compagnie. Le plus remarquable de ces

missionnaires, & de cinq autres qui venoient avec la flotte, estoit Gaspar Barzée, Flamand de nation. Le Pere François avoit desja entendu parler de luy comme d'un excellent ouvrier & d'un célebre prédicateur : mais sa presence & le témoignage de tout le navire donnerent au Saint de si hautes idées de son merite, qu'il le regarda dés lors comme un Apostre de l'Orient.

Il passa cinq jours avec ces nouveaux compagnons. Dés le quatriéme jour, il fit prescher le Pere Barzée pour voir son talent de prédication, & il luy trouva toutes les qualitez d'un parfait prédicateur. Plusieurs gentilshommes Portugais, qui avoient esté fort édifiez de la vertu & des discours de Barzée pendant la navigation qui fut des plus perilleuses, vinrent se jetter aux pieds de Xavier pour luy demander d'estre admis en la Compagnie. Le capitaine du vaisseau, & le gouverneur d'une des principales citadelles que les Portugais avoient aux Indes estoient de ce nombre. Il en receut quelques-uns avant que de partir, & il remit les autres à son retour; mais il voulut que tous fissent les Exercices spirituels du Pere Ignace.

Enfin, Xavier s'embarqua le 9. de Septembre pour la coste de la Pescherie. Il y consola & affermit les Fidelles qui estoient toûjours persecutez par les Badages, ennemis mortels & irréconciliables du nom chrestien. Il encouragea aussi les ouvriers de la Compagnie,

Il va à la coste de la Pescherie, & ce qu'il y fait.

qui pour la mesme raison estoient tous les jours en danger de mort. Ayant sceû que le Pere François Henriquez qui cultivoit la chrestienté de Travancor avoit des dégousts, & croyoit perdre son temps, sur ce que quelques-uns de ces néophytes ébranlez par les promesses, ou par les menaces d'un nouveau Roy qui haïssoit les Chrestiens, retournoient à leurs premieres superstitions; il luy écrivit des Lettres de consolation, & le pria d'avoir bon courage, en l'asseûrant que ses travaux estoient bien plus utiles qu'il ne luy sembloit; que quand tout le fruit de son zele se réduiroit aux petits enfans qui mouroient aprés le baptesme, Dieu seroit trescontent de ses services; qu'aprés tout, le salut d'une ame seule devoit consoler un missionnaire de toutes ses peines; que Dieu comptoit les bonnes intentions; & qu'on n'estoit jamais inutile, quand on travailloit de toutes ses forces, quelque peu de succés qu'on eust.

Le Pere Xavier ne se contenta pas de fortifier les missionnaires & de vive voix & par Lettres, il supplia le Pere Ignace d'avoir la bonté de les encourager luy-mesme, & sur tout d'écrire à Henri Henriquez homme tres-mortifié & tres-laborieux.

Il va trouver le Vice-gouverneur des Indes pour le voyage du Japon.

Ayant fait sa course dans la coste de la Pescherie, il s'en retourna par Cochin, où il s'arresta deux mois, & s'employa sans relasche à instruire les enfans, à servir les malades, &

à regler les mœurs de toute la Ville. Ensuite il alla trouver à Bazain le Vice-gouverneur des Indes Dom Garzie de Sa, que Dom Jean de Castro avoit nommé en mourant. Le Pere vouloit obtenir de luy des Lettres de recommandation pour le Gouverneur de Malaca, afin de passer au Japon plus aisément.

A la verité la nouvelle qu'il apprit que les Chinois mal contens des Portugais ne vouloient plus les souffrir chez eux, sembloit devoir rompre son dessein, parce qu'il estoit impossible de gagner les isles du Japon en tenant la route de Malaca, sans aborder à quelque port de la Chine. Mais c'est le propre du zele apostolique de compter pour rien les impossibilitez qui paroissent dans les grandes entreprises.

Dés que Xavier fut revenu à Goa, & qu'on sceut le voyage qu'il meditoit, ses amis mirent tout en œuvre pour l'en détourner. Ils luy representerent d'abord la longueur du chemin, qui estoit de treize cens lieuës; les dangers de mort certains & inévitables où il seroit continuellement exposé, non seulement à cause des pirates qui courent ces mers, & qui massacrent tout ce qui tombe entre leurs mains, mais aussi à cause des écueils inconnus aux plus habiles pilotes, & de je ne sçay quels vents appellez typhons qui regnent depuis la Chine jusques au Japon dans une immense étenduë de mer. On luy disoit que ces tourbillons impetueux

On fait ce qu'on peut pour le détourner du voyage du Japon.

faisoient piroüéter un navire, & l'abismoient tout d'un coup, ou qu'ils le poussoient avec furie contre les rochers, & le mettoient tout en pieces.

On ajoustoit que quand par une espece de miracle son vaisseau se sauveroit des corsaires & des tempestes, il ne seroit pas en seûreté aux ports de la Chine d'où l'on venoit de chasser les Portugais : qu'au reste si son zele estoit insatiable, il y avoit encore dans l'Orient de vastes Royaumes qui n'estoient pas éclairez de la lumiere de l'Evangile ; qu'il y avoit mesme proche de Goa des isles & des terres toutes idolâtres ; qu'il y allast, à la bonne heure, mais qu'il laissast ces Isles trop éloignées, que la nature sembloit avoir separées du commerce des mortels, & où la puissance des Portugais n'estant pas établie, le Christianisme ne pourroit jamais se maintenir contre la persecution des payens.

Il se moque des raisons qu'on luy apporte pour l'empescher d'aller au Japon.

Xavier estoit trop persuadé que Dieu le vouloit au Japon pour écouter les raisons de ses amis. Il se moqua de leurs craintes, & dît en riant qu'il ne seroit pas peut-estre plus malheureux que George Alvarez, ou qu'Alvare Vaz qui avoient fait le voyage du Japon malgré ces pirates & ces vents dont l'on taschoit de luy faire peur. Puis prenant un air serieux, *En verité*, disoit-il, *je m'étonne que vous vouliez m'empescher d'aller pour le bien des ames où vous allez pour un*

petit gain temporel; & je vous avouë que j'ay honte de vostre peu de foy. Mais j'ay honte aussi d'avoir esté prévenu, & je ne puis souffrir que les marchands ayent eû plus de courage que les missionnaires.

Il leur dît enfin qu'aprés avoir éprouvé tant de fois les soins de la Providence, il auroit tort de s'en défier; qu'elle ne l'avoit pas préservé de l'épée des Badages & des poisons de l'Isle du More pour l'abandonner dans d'autres perils: du reste, que les Indes n'estoient pas les bornes de sa mission, & qu'en y venant son dessein avoit toûjours esté de porter la Foy jusqu'aux dernieres extrémitez de la terre.

Il écrivit alors au Pere Ignace pour l'informer de son voyage, & luy rendre compte des sentimens de son cœur. Je ne puis vous exprimer, luy dit-il, avec quelle joye j'entreprends un si long voyage, car tout y est plein d'extrémes dangers; & qui de quatre navires en peut sauver deux, croit avoir fait une navigation tres-heureuse. Quoy-que ces perils soient bien au dessus de tout ce que j'ay essuyé jusqu'à cette heure, je n'ay garde de quitter mon entreprise, tant Nostre Seigneur me dit interieurement que la Croix produira là de grands fruits dés qu'elle y sera une fois plantée. *Il écrit au P. Ignace & au P. Rodriguez.*

Il écrivit en mesme temps au Pere Simon Rodriguez, & quelques endroits de la lettre marquent bien la disposition du saint homme. Il est arrivé icy des navires de Malaca qui confir-

» ment que tous les ports de la Chine sont armez,
» & que les Chinois vont faire une guerre ouver-
» te aux Portugais. Je n'en iray pas moins au Ja-
» pon ; car je ne vois rien de plus agreable & de
» plus doux en ce monde, que de vivre dans des
» perils continuels de mort pour l'honneur de
» Jesus-Christ & pour les interests de la Foy. Aussi
» est-ce le propre du chrestien de trouver plus de
» plaisir dans la croix que dans le repos.

Il établit des Superieurs pour gouverner la Compagnie dans les Indes en son absence, & les ordres qu'il leur laisse.

L'Apostre estant sur le point de partir pour le Japon établit le Pere Paul de Camerin Superieur Général en sa place, & le Pere Antoine Gomez Recteur du seminaire de Goa. Il leur prescrivit en mesme temps à l'un & à l'autre la maniere dont il vouloit & qu'ils vescussent ensemble, & qu'ils gouvernassent leurs inferieurs.

Lib. 4. Ep. 8. nov.

Voicy en particulier ce qu'il recommanda au
» Pere Paul. Je vous conjure, luy dit-il, par le
» desir que vous avez de plaire à Nostre Seigneur,
» & par l'amour que vous portez à nostre Pere
» Ignace & à toute la Compagnie, de traiter Go-
» mez & tous nos Peres & Freres qui sont aux
» Indes avec beaucoup de douceur, ne leur or-
» donnant jamais aucune chose qu'aprés une meû-
» re déliberation, & qu'en des termes modestes
» qui n'ayent rien de fier ni d'imperieux.

» A la verité selon la connoissance que j'ay de
» tous les ouvriers de la Compagnie qui sont oc-
» cupez aujourd'huy en ce nouveau monde, je
» juge aisément qu'ils n'ont besoin d'aucun Su-

perieur:

perieur : néanmoins pour ne leur oster pas le « merite de l'obéïssance, & parce que l'ordre de « la discipline le veut ainsi, il m'a semblé à pro- « pos de mettre quelqu'un sur leur teste, & je « vous ay choisi pour cela, connoissant comme « je fais vostre modestie & vostre prudence. «

Je vous prie au reste, & je vous commande « par l'obéïssance que vous avez voûée volontai- « rement à nostre pere Ignace, de vivre si bien « avec Antoine Gomez, qu'il ne paroisse jamais « entre vous deux la moindre mesintelligence, ni « mesme la moindre froideur; qu'au contraire, on « vous voye toûjours dans une parfaite union, « vous aimant tendrement l'un l'autre, & conspi- « rant de toutes vos forces au bien commun de « l'Eglise. «

Si nos Freres qui sont dans le Comorin, dans « les Moluques, & ailleurs vous écrivent pour ob- « tenir quelque grace de l'Evesque ou du Vice- « roy par vostre entremise, & pour vous deman- « der à vous-mesme quelque secours spirituel ou « temporel, quittez tout, & employez-vous entie- « rement à faire ce qu'ils desirent. Pour les Let- « tres que vous écrirez à ces ouvriers infatigables « qui portent le poids du jour & de la chaleur, « prenez garde qu'elles n'ayent rien d'aigre ou de « sec; ayez soin plustost que chaque ligne, cha- « que mot ne respire que douceur & que tendresse. «

Tout ce qu'ils demanderont pour leur vivre, « pour leurs habillemens, pour la conservation, «

» ou pour le rétablissement de leur santé, four-
» nissez-leur liberalement, & au-plustost; car il
» est bien raisonnable que vous ayiez pitié de
» ceux qui travaillent sans relasche & sans nulle
» consolation humaine. Ce que je dis regarde
» principalement les missionnaires de Comorin &
» des Moluques : leur mission est la plus penible ;
» & on doit les soulager, de peur qu'ils ne suc-
» combent sous une croix si pesante. Faites donc
» en sorte qu'ils ne demandent pas deux fois ce
» qui leur est necessaire. Ils sont dans le combat,
» vous estes au camp ; & pour moy, je trouve ces
» devoirs de charité si justes, si indispensables,
» que j'ose vous conjurer au nom de Dieu, & au
» nom de nostre pere Ignace de vous en aquiter
» avec toute l'exactitude, toute la diligence, &
» toute la joye possible.

Il envoye Gaspar Barzée à Ormuz.

Le Pere Xavier avoit envoyé depuis son retour Nicolas Lancilotti à Coulan, Melchior Gonzalez à Bazain, & Alphonse Cyprien à Socotora. Il envoya avant son départ Gaspar Barzée à Ormuz avec un compagnon qui n'estoit pas encore prestre. Cette ville si célebre qui est à l'entrée du Golphe Persique estoit alors remplie de vices énormes que le mélange des nations & des sectes differentes y avoit introduits. Le Saint eut la pensée d'y aller luy-mesme pour préparer le chemin aux autres suivant ce qu'il s'estoit proposé de n'envoyer nulle part qu'il ne connust le païs par son experience. Mais

le voyage du Japon le fit renoncer à celuy d'Ormuz.

Quelque idée qu'il eust de la sagesse & de la vertu du Pere Gaspar, il ne laissa pas de luy donner par écrit des instructions particulieres pour l'aider à se bien conduire dans une mission aussi importante que celle-là. J'ay crû que ces instructions ne seroient pas desagréables aux lecteurs : je suis asseûré du moins qu'elles seront utiles aux missionnaires, & c'est ce qui m'a obligé de les rapporter. Les voicy donc non pas alterées & en mauvais ordre comme elles sont ailleurs, mais traduites fidellement sur une copie du manuscrit des Archives de Goa.

Il donne des instructions & des ordres à Barzée.

« I. Sur toutes choses ayez en veûë vostre propre perfection, & aquitez-vous fidellement de ce que vous devez à Dieu & à vostre conscience ; car vous deviendrez par là tres-capable de rendre service au prochain, & de faire beaucoup de fruit dans les ames. Affectionnez-vous aux ministeres les plus vils, afin qu'en les exerçant vous deveniez humble, & que vous avanciez davantage en humilité.

Il luy recommande sa propre perfection.

« II. Enseignez vous-mesme aux ignorans les prieres que tout chrestien doit sçavoir par cœur, & ne vous déchargez sur personne d'une occupation si peu éclatante. Donnez-vous la peine de faire dire ces prieres mot à mot aux enfans & aux esclaves des Portugais, en les disant le premier. Faites-les dire aussi de la mesme sorte

Il le charge d'instruire luy-mesme les enfans.

» aux enfans des chreſtiens originaires du païs.
» Ceux qui vous verront dans cét exercice ſeront
» édifiez de voſtre modeſtie ; & comme les per-
» ſonnes modeſtes s'attirent aiſément l'eſtime des
» autres, ils vous croiront propres à les inſtruire
» des myſteres de la religion chreſtienne.

Il luy recommande les pauvres.

» III. Vous viſiterez ſouvent les pauvres dans
» les hoſpitaux, & de temps en temps vous les
» exhorterez à ſe confeſſer, & à communier, leur
» faiſant entendre que la confeſſion eſt le remede
» des pechez paſſez, & que la communion eſt un
» préſervatif contre les recheûtes ; que l'une &
» l'autre détruit la cauſe des miſeres qui les font
» gemir, par la raiſon que les maux qu'ils ſouf-
» frent ne ſont que les peines de leurs fautes. C'eſt
» pourquoy lors qu'ils voudront ſe confeſſer, vous
» entendrez leurs confeſſions autant que vous en
» aurez le loiſir. Aprés avoir eû ſoin de l'ame,
» ayez ſoin du corps le plus qu'il vous ſera poſſi-
» ble, recommandant ces malheureux aux Admi-
» niſtrateurs de l'hoſpital, & leur procurant d'ail-
» leurs toutes ſortes de ſecours temporels.

Il luy recommande les priſonniers.

» IV. Vous viſiterez auſſi les priſonniers, &
» par vos diſcours vous les exciterez à faire une
» confeſſion de toute leur vie. Ils ont plus be-
» ſoin que les autres d'eſtre preſſez là-deſſus, car
» parmi ces ſortes de gens, il s'en trouve pêu qui
» ayent jamais fait une confeſſion exacte. Priez
» les Confreres de la Miſericorde d'avoïr pitié de
» ces miſerables, de travailler auprés des Juges à

leur élargiſſement ; & de faire ſubſiſter les plus « abandonnez qui n'ont pas toûjours de quoy « vivre. «

V. Vous ſervirez, & vous avancerez autant « que vous pourrez la Confrerie de la Miſericor- « de. Si vous rencontrez de riches marchands qui « ayent du bien mal aquis, & qui s'eſtant con- « feſſez veüillent reſtituer ce qui ne leur appar- « tient pas, quoy-que d'eux-meſmes ils vous con- « fient l'argent des reſtitutions lors qu'ils ne ſça- « vent pas à qui ils doivent, ou que les creanciers « ne paroiſſent point : remettez toute la ſomme en- « tre les mains des Confreres de la Miſericorde, « quand meſme vous connoiſtriez des perſonnes « neceſſiteuſes à l'égard deſquelles l'aumône ſe- « roit ce ſemble tres-bien employée. «

Ce qu'il luy conſeille touchant les reſtitutions.

Ainſi vous ne ſerez point expoſé à eſtre trom- « pé par des ſcelerats qui affectent un air d'inno- « cence & de pauvreté, & qui ne ſurprennent pas « ſi aiſément les Confreres, dont la principale « application eſt de diſtinguer ces impoſteurs « d'avec les vrais pauvres. «

D'ailleurs vous vaquerez plus librement aux « fonctions propres de voſtre état, qui eſt dévoûé « à la converſion des ames, & vous y donnerez « tout voſtre temps, dont vous perdriez une par- « tie à diſtribuer ces aumoſnes ; ce qui ne pour- « roit ſe faire ſans beaucoup de diſtraction & « d'embarras. Enfin, par là vous irez au-devant « des plaintes & des ſoupçons de certaines gens «

» qui interpretent tout en mauvaise part, & qui
» se persuaderoient peut-estre que sous prétexte
» de payer les dettes d'autruy, vous détournez,
» & vous employez à vos usages une partie de
» l'argent qui vous a esté confié.

Il luy prescrit de prendre des précautions dans le commerce de ses amis.

» VI. Agissez avec les personnes du monde qui
» sont en commerce & en familiarité avec vous,
» comme si vous croyiez qu'ils deussent devenir un
» jour vos ennemis. En vous conduisant de la sorte,
» vous ne ferez & ne direz jamais rien dont vous
» ayiez à vous repentir, & qu'ils vous puissent re-
» procher dans un mouvement de colere. On est
» obligé de prendre ces précautions contre les
» enfans corrompus du siecle, qui observent con-
» tinuellement les enfans de lumiere avec des yeux
» malins & défians.

Il luy recommande la pratique de l'examen particulier.

» VII. Vous devez n'avoir pas moins de cir-
» conspection pour ce qui regarde vostre avance-
» ment spirituel, & vous asseûrer que vous ferez
» de grands progrés dans le mépris de vous-mes-
» me & dans l'union avec Dieu, si vous reglez
» toutes vos actions & toutes vos paroles selon
» la prudence. L'examen que nous appellons par-
» ticulier vous aidera beaucoup à cela : ne man-
» quez jamais de le faire deux fois le jour, ou
» une fois pour le moins suivant nostre methode
» ordinaire, quelque occupation que vous ayiez.

Il l'exhorte à prescher, & luy donne des regles pour la prédication.

» VIII. Preschez au peuple le plus souvent
» que vous pourrez, car c'est un bien universel
» que la prédication ; & de tous les ministeres

evangeliques, il n'y en a point dont l'on doive « attendre plus de fruit : mais gardez-vous bien « d'avancer des propositions douteuses, & sur « quoy les Docteurs ne soient pas d'accord. Il « faut prendre pour sujet de vos sermons des ve- « ritez constantes & claires qui tendent d'elles- « mesmes au réglement des mœurs. Faites con- « noistre l'énormité du peché en faisant valoir la « Majesté infinie qui est outragée par le pecheur. « Imprimez dans les esprits une vive horreur de « la sentence qui sera fulminée contre les réprou- « vez au jour du dernier Jugement. Representez « avec toutes les couleurs de l'éloquence les suppli- « ces que doivent souffrir éternellement les dam- « nez. Menacez enfin de la mort, & de la mort su- « bite ceux qui negligent leur salut, & qui ayant « la conscience chargée de plusieurs crimes vivent « en repos comme s'ils n'avoient rien à craindre. «

Il faut mesler à toutes ces considerations « celle de la croix & de la mort du Sauveur « des hommes ; mais il faut le faire d'une ma- « niere touchante & pathetique, par des figu- « res propres à exciter des mouvemens qui fassent « naistre dans les cœurs une profonde douleur des « pechez en veuë d'un Dieu offensé, jusqu'à tirer « les larmes des yeux de vos auditeurs. C'est l'i- « dée que je souhaite que vous vous proposiez « pour prescher utilement. «

Il luy enseigne la maniere de corriger les pécheurs.

IX. Reprenant les vices en chaire, ne nom- « mez ni ne désignez jamais les personnes, sur «

» tout les principaux officiers & les magistrats.
» S'ils font quelque chose que vous n'approu-
» viez pas, & dont vous jugiez à propos de les
» avertir, rendez-leur une visite, & parlez-leur
» en particulier ; ou quand ils viennent d'eux-
» mesmes se confesser, dites-leur à l'oreille dans
» le sacré tribunal de la penitence ce que vous
» avez à leur dire : mais ne les avertissez point en
» public ; car ces sortes de gens d'ordinaire fiers
» & délicats, au lieu de se corriger par des aver-
» tissemens publics, en deviennent furieux & in-
» traitables comme les taureaux qu'on pique avec
» l'aiguillon : encore avant que de les avertir de
» la sorte, faut-il les pratiquer un peu, & entrer
» dans leur familiarité.

» Faites vostre réprimande plus douce ou plus for-
» te selon que vous aurez plus ou moins d'accés au-
» prés d'eux : mais temperez toûjours ce que la cor-
» rection a de rude par un air gay & soûriant, par
» des paroles honnestes, & par une protestation sin-
» cere que l'amitié seule vous engage à ce que vous
» faites. Il est bon mesme d'ajouster aux discours
» agréables des soumissions repectueuses, des em-
» brassemens tendres, & tout ce qui peut marquer
» de la consideration & de la bienveillance pour ce-
» luy que vous voulez corriger : car si la severité
» du visage & la rudesse des paroles accompagnent
» la réprehension, fascheuse & amere d'elle-mes-
» me, il est hors de doute que des hommes ac-
» coustumez aux flateries ne la pourront endurer ;
&

« & il y a sujet de craindre qu'un emportement « de colere contre le censeur ne soit tout le fruit « de la réprimande.

« X. Pour ce qui est de la confession, voicy la « methode que je juge la meilleure en ces quar- « tiers de l'Orient où la liberté de pécher est tres- « grande & l'usage de la penitence fort rare. « Quand vous verrez que quelqu'un habitué de « longue main dans le vice voudra se confesser à « vous, exhortez-le à prendre deux ou trois jours « pour examiner bien sa conscience ; & afin de « soulager sa memoire, faites-luy écrire les péchez « qu'il aura remarquez en repassant depuis son « enfance sur tous les états de sa vie.

Il luy prescrit une methode pour l'administration du Sacrement de penitence.

« Quand il se sera confessé aprés ces disposi- « tions, il ne faudra pas toûjours l'absoudre aussi- « tost ; mais il sera bon quelquefois de le retirer « deux ou trois jours du commerce de la vie ci- « vile, & de l'exciter à la douleur de ses péchez « par le motif de l'amour de Dieu pour luy ren- « dre l'absolution sacramentelle plus utile.

« Pendant cette petite retraite vous luy ensei- « gnerez la maniere de mediter, & vous luy fe- « rez faire quelques meditations de la premiere « semaine des Exercices. Vous luy conseillerez aussi « de pratiquer quelque mortification du corps, « par exemple de jeusner, ou de se donner la dis- « cipline pour s'aider luy-mesme à concevoir un « veritable regret de ses fautes, & à répandre des « larmes de penitence. Outre cela si les penitens

» se sont enrichis par des voyes injustes, s'ils ont
» flétri par des médisances la réputation du pro-
» chain, faites-leur restituer le bien mal aquis,
» & réparer l'honneur de leurs freres pendant ces
» trois jours. Que s'ils ont des amours illegiti-
» mes, & des engagemens criminels, qu'ils rom-
» pent ces mauvais commerces, & qu'ils quittent
» les occasions du peché : il n'y a point de temps
» plus propre à exiger des pécheurs ces devoirs
» également necessaires & difficiles ; dés que leur
» ferveur sera passée, vous leur demanderez en
» vain l'accomplissement de leur promesse, & vous
» aurez peut-estre le déplaisir de les voir retom-
» ber dans le précipice pour ne les en avoir pas
» assez éloignez.

Il continuë de l'instruire sur la confession.

» XI. Dans l'administration du Sacrement de
» penitence, prenez garde de rebuter par une se-
» verité précipitée ceux qui ont commencé à
» vous découvrir les playes de leur ame. Quel-
» que énormes que soient leurs péchez, écoutez-
» les non seulement avec patience, mais avec
» douceur : soulagez mesme leur honte, en leur
» témoignant de la compassion, & ne faisant pas
» paroistre que vous estes étonné de ce qu'ils vous
» disent. Insinuez-leur que vous avez entendu
» des choses bien plus atroces ; & de peur qu'ils
» ne desesperent du pardon de leurs fautes, par-
» lez leur des misericordes infinies de Dieu.
» Quand ils déclarent un de leurs crimes d'une
» maniere qui marque du trouble, interrompez-

les pour leur dire que ce péché n'eſt pas tout-à- «
fait ſi grand qu'ils penſent ; que vous pouvez «
par la grace de Dieu guerir les playes les plus «
mortelles de l'ame ; qu'ils continuënt donc ſans «
rien craindre, & qu'ils ne faſſent aucune diffi- «
culté de tout dire. «

Vous en trouverez que la foibleſſe de l'âge «
ou du ſexe empeſche de déclarer des pechez «
honteux : dés que vous vous ſerez apperceû que «
la pudeur les retient, prévenez-les là-deſſus «
charitablement, & dites-leur qu'elles ne ſont «
pas les ſeules ni les premieres perſonnes qui «
ſoient tombées dans le deſordre ; que ce qu'el- «
les n'oſent dire n'approche pas de ce que vous «
ſçavez en cette matiere. Imputez une partie de «
leur faute à la corruption de la nature, à la «
violence de la tentation, & au malheur qu'el- «
les ont eû de ſe rencontrer dans des occaſions «
preſſantes où les chûtes ſont inévitables. «

Enfin, je vous avertis que pour oſter à ces «
perſonnes la méchante honte qui leur lie la lan- «
gue, à ces perſonnes, dis-je, que le démon rend «
auſſi honteuſes aprés le crime qu'elles eſtoient «
effrontées auparavant, il en faut venir quelque- «
fois à leur découvrir en général les foibleſſes de «
noſtre vie paſſée : car que peut refuſer une vraye «
& ardente charité pour le ſalut des ames qui «
ont eſté rachetées par le ſang de Jeſus-Chriſt ? «
Mais de ſçavoir quand cela ſe doit faire, juſqu'à «
quel point, & avec quelles précautions, c'eſt «

» ce que l'esprit interieur & l'experience vous en-
» seigneront dans les conjonctures mesmes.

Il luy marque comment on doit agir avec les gens qui manquent de foy sur le Saint Sacrement.

» XII. Vous trouverez de temps en temps quel-
» ques chrestiens qui ne croyent pas la verité du
» tres-Saint Sacrement de l'autel, ou faute de le
» frequenter, ou par le commerce qu'ils ont avec
» les gentils, les mahometans & les hérétiques,
» ou par le scandale que leur donnent les autres
» Fidelles, & sur tout, ce que j'ay regret & honte
» de dire, ces prestres dont la vie n'est pas plus
» sainte que celle du peuple. Car voyant quel-
» ques-uns d'eux venir à l'autel sans nulle prépa-
» ration, y assister sans modestie & sans réveren-
» ce, ils s'imaginent que Jesus-Christ n'est pas,
» comme nous disons, dans le sacrifice de la mes-
» se, & que s'il y estoit present, il ne permettroit
» pas que des mains si impures le touchassent.
» Faites en sorte que ces chrestiens mécréans vous
» proposent tous leurs doutes, & vous découvrent
» toutes leurs imaginations. Prouvez-leur ensuite
» la presence réelle de Jesus-Christ par toutes les
» raisons qui peuvent bien l'établir, & enseignez-
» leur que le moyen le plus seûr pour sortir de
» leurs erreurs & de leurs vices est de s'approcher
» souvent de l'Eucharistie avec les dispositions
» convenables.

Il luy enseigne comment il faut se conduire avec les penitens.

» XIII. Quoy-que les penitens se soient fort
» préparez à la confession, ne pensez pas que
» quand ils vous ont dit leurs péchez, vous n'ayiez
» plus rien à faire : il faut creuser dans leur con-

science, & en les examinant tirer d'eux ce qu'ils « ne connoissent pas eux-mesmes. Demandez-leur « donc par quelle voye, & de quelle maniere ils « font profiter leur argent, quels sont leurs prin- « cipes, & quelle est leur pratique dans les ventes, « dans les prests, dans tout leur negoce : vous « verrez que l'usure regne par tout, & que ceux à « qui la conscience ne faisoit point de reproches « du costé de l'injustice, ont aquis injustement la « plus grande partie de leur bien. Mais sur le fait « des richesses, plusieurs se sont tellement endur- « cis, qu'estant chargez de rapines, ils n'ont nul « scrupule, ou n'en ont qu'un tres-leger qui ne « les inquiete pas. «

XIV. Usez particulierement de cette methode « envers les gouverneurs, les tresoriers, les rece- « veurs, & les autres officiers des Finances. Tou- « tes les fois qu'ils se presenteront à vous dans le « sacré tribunal, interrogez ces sortes de gens, « comment ils s'enrichissent si fort, par quel se- « cret les charges & les emplois qu'ils exercent « leur valent de gros revenus. S'ils font difficulté « de le dire, tournez-les en toutes façons, & le « plus doucement que vous pourrez, pour les faire « parler malgré eux : vous découvrirez bientost « les adresses & les inventions secretes, par les- « quelles un petit nombre de gens d'affaires di- « vertit à son profit particulier ce qui devroit « tourner à l'utilité publique. Ils achetent les « marchandises des deniers du Prince, afin de «

» les revendre pour leur compte immediatement
» aprés ; & comme ils enlevént tout sur le port,
» ils mettent le peuple dans la necessité d'acheter
» au prix qu'ils veulent, c'est-à-dire à un prix
» excessif.

» Quelquefois aussi ils font languir par de longs
» retardemens & par des défaites captieuses les
» personnes à qui l'épargne est redevable, pour
» les obliger de composer avec eux, & de leur
» remettre une partie de la somme qui est deüe :
» un vol & un brigandage si manifeste, c'est ce
» qu'ils appellent le fruit de leur industrie. Quand
» vous aurez tiré de leur bouche ces monopoles
» & d'autres semblables en leur faisant adroite-
» ment diverses questions, vous verrez bien mieux
» ce qu'ils ont de richesses mal aquises, & ce
» qu'ils doivent restituer au prochain pour se ré-
» concilier avec Dieu, que si vous les interrogiez
» en général sur leurs injustices. Car demandez-
» leur à qui ils se souviennent d'avoir fait tort,
» il vous répondront aussitost que leur memoire
» ne leur reproche rien de ce costé-là, & en voi-
» cy la raison. L'usage leur tient lieu de loy, &
» ce qu'ils voyent faire tous les jours, ils se per-
» suadent qu'on le peut faire sans crime ; comme
» si la coustume autorisoit, par je ne sçay quelle
» prescription, ce qui est vicieux & criminel de
» soy-mesme. Vous n'admettrez point un tel
» droit, & vous déclarerez à ces sortes de gens,
» que s'ils veulent mettre leur conscience en seû-

« reté, ils doivent se défaire des biens qu'ils pos-
« sedent injustement.

« XV. Souvenez-vous d'obéïr en tout au Vi-
« caire de l'Evesque. Dés que vous serez arrivé à
« Ormuz, vous l'irez trouver, & vous mettant à
« genoux devant luy, vous luy baiserez humble-
« ment la main. Vous ne prescherez point, &
« n'exercerez point aussi les autres emplois de
« nostre Institut sans sa permission. Sur tout n'ayez
« jamais avec luy de differend pour quelque cau-
« se que ce soit : taschez au contraire par toutes
« les déferences & par tous les services possibles
« de gagner son amitié, en sorte qu'il veuïlle bien
« que vous luy fassiez faire les meditations des
« Exercices spirituels, au moins celles de la pre-
« miere semaine. Usez-en à peu prés de mesme
« envers tous les autres prestres : si vous ne pou-
« vez les obliger à se retirer pendant un mois sui-
« vant nostre coustume, engagez-les dans une re-
« traite de quelques jours, & ne manquez pas de
« les visiter tous les jours pendant ce temps-là
« pour leur expliquer vous-mesmes les sujets des
« meditations.

Il luy recommande l'obéïssance envers les Superieurs Ecclesiastiques.

« XVI. Rendez beaucoup de respect au Gou-
« verneur, & faites paroistre par une soumission
« profonde combien sincerement vous l'honorez.
« Prenez garde de vous brouïller avec luy sous
« aucun prétexte, quand mesme vous verriez qu'il
« ne fait pas son devoir en des choses d'impor-
« tance : mais lors que vous aurez reconnu que

Il luy ordonne d'honorer le Gouverneur.

» voſtre conduite vous a attiré ſa faveur & ſes
» bonnes graces, allez le voir hardiment ; & aprés
» luy avoir témoigné l'intereſt que vous prenez à
» ſon ſalut & à ſon honneur par un principe d'a-
» mitié, déclarez-luy avec beaucoup de douceur
» & de modeſtie le déplaiſir ſenſible que vous
» avez de voir ſon ame & ſa réputation en dan-
» ger ſur ce qui ſe dit de luy dans le monde.
» Vous luy expoſerez alors les diſcours du peu-
» ple ; vous luy ferez meſme faire réflexion que les
» choſes qui ſe diſent contre luy pourront bien
» s'écrire, & aller plus loin qu'il ne voudroit, s'il ne
» penſe de bonne heure à ſatisfaire le public. N'en-
» treprenez pas pourtant cela que vous ne ſoyiez
» perſuadé en quelque ſorte de ſa bonne diſpoſi-
» tion, & qu'il ne vous paroiſſe tres-probable que
» voſtre avertiſſement n'aura pas un mauvais effet.
» Chargez-vous encore moins de luy por-
» ter les plaintes de pluſieurs particuliers, & re-
» fuſez abſolument cette commiſſion, en vous
» excuſant ſur vos fonctions évangeliques, qui
» ne vous permettent pas de frequenter les palais
» des Grands, ni d'attendre des journées entieres
» les momens ſi rares d'une audience toûjours
» difficile. Vous ajouſterez que quand vous auriez
» le loiſir de faire voſtre Cour, & que toutes les
» portes du palais vous feroient ouvertes à toutes
» les heures, vous n'auriez pas lieu d'eſperer au-
» cun fruit de vos remontrances ; & que ſi le Gou-
» verneur eſt tel qu'ils diſent, il aura peu d'égard
pour

pour vous, n'estant nullement touché ni de la « crainte de Dieu, ni du devoir de sa conscience. «

XVII. Vous employerez à la conversion des « infidelles tout le temps que vous aurez de reste « des travaux ordinaires & indispensables qui re- « gardent les chrestiens. Préferez toûjours les em- « plois dont le fruit s'étend plus loin à d'autres « qui sont plus bornez : selon cette regle, vous « n'omettrez jamais une prédication publique « pour entendre une confession ; vous ne laisserez « point aussi le catechisme qui se fait tous les « jours à une heure reglée pour visiter une per- « sonne particuliere, ou pour quelque autre bon- « ne œuvre de mesme nature. Au reste, une heu- « re avant le catechisme vous ou vostre compa- « gnon irez dans les places de la Ville, & invi- « terez tout le monde à haute voix à venir enten- « dre l'explication de la doctrine chrestienne. «

Il luy donne divers conseils sur les fonctions évangéliques.

XVIII. Vous écrirez de temps en temps au « college de Goa quelles sont les fonctions que « vous exercez pour avancer la gloire de Dieu, « quel ordre vous y tenez, & quelle benediction « Dieu y donne. Ayez soin que ces relations « soient exactes, & telles que nos Peres de Goa « les puissent faire passer en Europe comme des « preuves authentiques de ce que nous faisons « dans l'Orient, & du succés dont Dieu daigne « favoriser les travaux de nostre petite Compa- « gnie. Qu'il ne se glisse rien dans ces relations « dont personne ait sujet de s'offenser, rien qui «

Il le charge d'écrire à Goa aux Peres de la Compagnie.

» ne paroisse vraysemblable, & qui ne porte d'a-
» bord les lecteurs à loüer Dieu & à le servir.

Il luy conseille de s'informer des mœurs de la ville en arrivant.

» XIX. Dés que vous serez à Ormuz, je suis
» d'avis que vous voyiez en particulier ceux qui
» auront la réputation d'estre plus gens de bien,
» plus sinceres, & mieux instruits des mœurs de
» la Ville. Informez-vous d'eux exactement quels
» vices dominent là davantage, quelles sortes de
» fourbes entrent plus dans les contracts & dans
» les societez du commerce, afin que sçachant
» tout à fonds & au vray, vous puissiez avoir des
» raisons & des paroles toutes prestes pour ins-
» truire & pour reprendre ceux qui estant coupa-
» bles d'usures simulées, de faux contracts, & des
» autres méchancetez si communes en un lieu
» rempli de toutes sortes de nations, traiteront
» avec vous dans le discours familier ou dans la
» confession sacramentelle.

Il luy recommande les ames de Purgatoire.

» XX. Vous irez toutes les nuits par les ruës,
» & vous recommanderez en peu de paroles aux
» prieres des vivans les ames des morts : mais que
» les paroles dont vous userez soient propres à
» exciter la compassion des Fidelles, & à leur im-
» primer des sentimens de religion dans le fond
» de l'ame. Vous les inviterez aussi à prier Dieu
» pour ceux qui sont en peché mortel, & à leur
» obtenir la grace de sortir d'un si malheureux
» état.

Il l'exhorte à ne faire paroistre aucu-

» XXI. Taschez d'avoir en tout temps l'hu-
» meur agréable, le visage gay & serain, sans

faire paroiſtre jamais la moindre ombre de colere ou de triſteſſe : autrement ceux qui viendront vous voir ne vous ouvriront pas leur cœur, & ne prendront pas en vous toute la confiance qui eſt neceſſaire afin qu'ils profitent de voſtre entretien. Parlez toûjours honneſtement & avec douceur juſques dans les réprehenſions, comme je vous ay desja dit ; & lors que vous reprenez quelqu'un, faites-le avec tant de charité, qu'il paroiſſe que la faute vous déplaiſt & non la perſonne.

ne paſſion de triſteſſe ou de colere.

XXII. Les dimanches & les feſtes vous preſcherez ſur les deux heures aprés midy dans l'égliſe de la Miſericorde, ou dans la principale égliſe de la Ville ; & vous envoyerez auparavant voſtre compagnon par les ruës inviter avec la clochette le peuple au ſermon, ſi ce n'eſt que vous aimiez mieux y aller vous-meſme. Vous porterez à l'égliſe l'explication du Symbole des Apoſtres que je vous ay miſe entre les mains, & la pratique que j'ay compoſée pour paſſer la journée chreſtiennement. Vous donnerez une copie de cette pratique à ceux dont vous entendrez la confeſſion, & pour penitence vous leur preſcrirez de faire pendant certains jours ce qui y eſt contenu. Ils s'accouſtumeront ainſi à une vie chreſtienne, & feront enſuite d'eux-meſmes, par la force de l'habitude, ce qu'ils n'ont fait au commencement que par l'ordre de leur confeſſeur. Mais comme je prévois que vous ne

Il luy preſcrit le temps de ſes fonctions.

» pourrez pas avoir assez de copies pour tant de
» gens, je vous conseille de faire écrire cette pra-
» tique en gros caracteres, & de l'exposer dans
» un lieu public, afin que ceux qui voudront s'en
» servir la puissent lire & transcrire commodé-
» ment.

Il luy donne des instructions touchant la conduite de ceux qui sont receûs en la Compagnie.

» XXIII. Ceux qui souhaiteront d'estre receûs
» en la Compagnie, & que vous jugerez y estre
» propres, vous les pourrez envoyer à Goa avec
» une Lettre qui marque leur dessein & leurs ta-
» lens, ou les retenir auprés de vous : en ce cas-
» là, aprés leur avoir fait faire pendant un mois
» les Exercices spirituels, vous les éprouverez d'u-
» ne maniere qui édifie le peuple sans les rendre
» ridicules eux-mesmes. Ordonnez-leur donc de
» servir les malades dans les hospitaux, & de s'ab-
» baisser aux offices les plus humbles & les plus
» dégoustans. Faites-leur visiter les prisonniers,
» & apprenez-leur à bien consoler ces miserables.
» Enfin exercez vos novices dans toutes les pra-
» tiques de l'humilité & de la mortification, mais
» ne souffrez pas qu'ils paroissent en public sous
» des habits extravagans qui leur attirent les mo-
» queries de la populace ; ne le souffrez pas, dis-
» je, bien loin de le commander. N'engagez pas
» mesme indifferemment tous les novices aux é-
» preuves que la nature abhorre le plus : mais
» examinez bien ce que chacun a de forces, &
» proportionnez les mortifications au tempera-
» ment, à l'éducation, & à l'avancement spiri-

tuel, si bien qu'on puisse esperer que l'épreuve « ne sera pas inutile, & qu'elle fera son effet se- « lon la mesure de la Grace qui leur est donnée. «
Si celuy qui dirige les novices n'a tous ces « égards, il arrivera que ceux qui auroient pû « faire de tres-grands progrés dans la vertu estant « bien conduits, perdront courage, & retourne- « ront en arriere. D'ailleurs, ces épreuves indis- « cretes & trop fortes pour des ames qui ne font « que commencer, éloignent les cœurs du mais- « tre des novices, & luy font perdre la confiance « de ses disciples. Cependant quiconque forme « les jeunes gens à la vie Religieuse, doit n'épar- « gner rien pour faire en sorte qu'ils luy décou- « vrent avec beaucoup de candeur & leurs mé- « chantes inclinations & les suggestions du malin « esprit au moment mesme qu'ils sont tentez : car « sans cela, ils ne se dégageront jamais des filets « du démon; ils n'arriveront jamais à la perfe- « ction Religieuse. Au contraire, ces premieres se- « mences du mal couvées & nourries pour ainsi « dire par le silence, produisent insensiblement « des effets funestes; jusques-là que les novices « venant à se dégouster, & à se lasser de la disci- « pline réguliere, secoûënt enfin le joug de Jesus- « Christ, & se rengagent dans les desordres du « monde. «

XXIV. Ceux que vous verrez parmi ces jeu- « nes gens estre plus portez à la vaine gloire, au « plaisir des sens, & à d'autres vices, guerissez-les «

» en cette maniere. Faites-leur chercher des rai-
» sons & des preuves contre les vices où ils sont
» enclins ; & quand ils en auront trouvé plusieurs,
» aidez-les à composer de petits discours là-des-
» sus. Faites-leur ensuite prononcer ces discours
» ou au peuple dans l'église, ou aux convalescens
» dans l'hospital, ou ailleurs : il y aura lieu d'es-
» perer que ce qu'ils se seront mis bien avant dans
» l'esprit par une étude constante, & par une for-
» te application, leur sera beaucoup plus utile
» qu'à leurs auditeurs. Ils auront honte sans dou-
» te de ne pas profiter des remedes qu'ils propo-
» sent, & de demeurer dans les vices d'où ils tas-
» chent de tirer les autres. Vous userez à propor-
» tion de la mesme industrie envers des pécheurs
» qui ne peuvent gagner sur eux, à ce qu'ils di-
» sent, ni de s'éloigner des occasions du péché,
» ni de restituer le bien d'autruy qu'ils retiennent
» de mauvaise foy. Aprés vous estre insinüé dans
» leur bienveillance, conseillez-leur de se dire à
» eux-mesmes ce qu'ils diroient à un de leurs
» amis en une pareille rencontre, & engagez-les
» comme pour exercer leur esprit à imaginer les
» raisons qui condamnent leur procedé en la per-
» sonne d'un autre.

Il luy enseigne le moyen de réduire des pécheurs endurcis.

» XXV. Il se presentera à vous quelquefois dans
» le tribunal de la penitence des hommes escla-
» ves de la volupté ou de l'avarice, que ni le mo-
» tif de l'amour de Dieu, ni la pensée de la mort,
» ni la crainte de l'enfer ne peut obliger à chasser

une concubine, ou à rendre un bien mal aquis. «
Le seul moyen de réduire ces gens-là est de les «
menacer des malheurs de la vie presente, qui «
sont les seuls maux qu'ils craignent. Déclarez- «
leur donc que s'ils ne se hastent d'appaiser la «
justice divine, ils auront à souffrir bientost des «
pertes considerables sur mer, & des traitemens «
fascheux de la part des Gouverneurs; qu'ils per- «
dront leur procés, qu'ils languiront plusieurs «
années dans des cachots, qu'ils seront frapez «
de maladies incurables, & réduits à une extré- «
me pauvreté sans que personne prenne soin de «
les secourir; enfin qu'eux & leurs descendans «
devenus infames, seront l'objet de la haine & «
de l'exécration publique. Dites-leur pour rai- «
son qu'on ne se moque point de Dieu impuné- «
ment, & que ses vengeances sont d'autant plus «
terribles que sa patience a esté plus longue. «
L'image de ces disgraces temporelles effrayera «
des hommes charnels qui ne sont touchez que «
des choses sensibles, & fera naistre dans leurs «
ames insensées les premiers mouvemens de la «
crainte du Seigneur, de cette crainte salutaire «
qui est le commencement de la sagesse. «

Il luy conseille de connoistre la disposition des esprits avant que de traiter avec eux.

XXVI. Avant que de traiter avec qui que «
ce soit de l'affaire du salut, taschez de connoist- «
tre la situation de son esprit; s'il est tranquille «
ou agité d'une passion violente; s'il est prest à «
suivre la voye droite quand elle luy sera mon- «
trée, ou s'il s'égare volontairement; si c'est le «

» malin esprit, ou son naturel qui le porte au mal ; » s'il est docile & disposé à écouter de bons con- » seils, ou s'il est de ces humeurs intraitables que » l'on ne sçait comment prendre. Il faudra di- » versifier vos discours selon les dispositions dif- » ferentes : mais quoy-qu'il faille se ménager da- » vantage avec les esprits durs & difficiles, il ne » faut jamais flater le malade, ni luy rien dire » qui affoiblisse la vertu du remede, & qui en » empesche l'effet.

Il luy recommande de se bien instruire des mœurs & des coustumes du peuple.

» XXVII. En quelque lieu que vous soyiez, » mesme quand vous n'y seriez qu'en passant, tas- » chez de sçavoir des gens qui ont de la probi- » té & de l'experience, non seulement les crimes » les plus ordinaires de la Ville & les tromperies » usitées dans le trafic, comme je vous ay desja » dit au regard d'Ormuz ; mais encore les *incli-* » *nations du peuple, les coustumes du païs*, la » *forme du gouvernement*, les opinions commu- » nes, & tout ce qui regarde le commerce de la » vie civile. Car, croyez-moy, la connoissance » de toutes ces choses est tres-utile à un mission- » naire pour remedier promptement aux maladies » spirituelles, & pour avoir toûjours en main de » quoy soulager toutes les personnes qui se pre- » sentent.

» Vous apprendrez de-là sur quels points il » faut appuyer le plus en preschant, & ce qu'il faut » recommander davantage dans les confessions. » Cette connoissance fera que vous ne trouverez

rien qui vous ſoit nouveau, rien qui vous ſurprenne & qui vous étonne: elle vous donnera encore de l'adreſſe pour manier les eſprits, & meſme de l'autorité ſur eux. Les hommes du ſiecle ont couſtume de mépriſer les avertiſſemens des Religieux comme de gens qui n'ont pas l'uſage du monde: s'ils en trouvent un qui ſçache vivre, & qui ſoit un peu experimenté dans la pratique des choſes humaines, ils l'admireront comme un homme extraordinaire; ils s'abandonneront à luy; ils n'auront pas meſme de peine à ſe faire violence ſous ſa direction, & ils exécuteront volontiers ce qu'il leur conſeillera de plus difficile. Voila le fruit merveilleux de cette ſcience du monde. Auſſi ne devez-vous pas moins travailler preſentement à l'aquerir, que vous avez travaillé autrefois pour ſçavoir la doctrine des Philoſophes & celle des Theologiens. Au reſte ce n'eſt pas des anciens manuſcrits, ni des livres imprimez que ſe tire une telle ſcience; c'eſt dans les livres vivans & dans le commerce des perſonnes intelligentes qu'il faut l'étudier. Avec elle vous ferez plus de fruit que ſi vous débitiez au peuple tous les raiſonnemens des docteurs & toutes les ſubtilitez de l'école.

Il luy donne des conſeils touchant les réconciliations.

XXVIII. Vous prendrez un jour de la ſemaine pour terminer les differends, & pour regler les intereſts des perſonnes qui ſeront mal enſemble & ſur le point de plaider. Ecoutez-les

» l'un aprés l'autre, & faites-leur des propositions
» d'accommodement ; sur tout faites-leur enten-
» dre qu'ils trouveront plus leur compte à s'ac-
» commoder qu'à se jetter dans des procés eter-
» nels, qui sans parler de la conscience & de la
» réputation coûtent toûjours beaucoup d'argent
» & de peine. Je sçay bien que cela ne plaira pas
» aux Avocats ni aux Procureurs, que la longueur
» des affaires & les ruses de la chicane enrichis-
» sent. Mais ne vous mettez pas fort en peine de
» ce qu'ils diront de vous là-dessus ; & faites-leur
» comprendre à eux-mesmes, si vous pouvez,
» qu'en perpetuant les procés par des formalitez
» infinies, ils s'exposent au peril d'une damna-
» tion éternelle. Taschez aussi de les engager
» dans la retraite pour quelques jours, afin que
» les Exercices spirituels leur fassent prendre une
» autre conduite.

Il luy enseigne la maniere de bien prescher.

» XXIX. N'attendez pas que vous soyiez à
» Ormuz pour prescher ; commencez sur mer, &
» dés que vous serez embarqué. Dans vos ser-
» mons n'affectez point de faire paroistre beau-
» coup d'érudition & de memoire en citant un
» grand nombre de passages des anciens auteurs :
» il en faut peu, mais qui soient bien choisis, &
» qui conviennent au sujet. Employez la meil-
» leure partie de la prédication à dépeindre vive-
» ment l'état interieur des ames mondaines ; qu'el-
» les reconnoissent, & qu'elles voyent en vos dis-
» cours comme dans un miroir leurs inquietudes,

leurs artifices, leurs projets frivoles, & leurs vai- «
nes eſperances. Vous leur ferez voir encore les «
iſſuës funeſtes de leurs deſſeins. Vous leur dé- «
couvrirez les piéges que leur tend le malin eſ- «
prit, & vous leur enſeignerez le moyen de les «
éviter. Mais vous leur direz de plus que s'ils «
s'y laiſſent ſurprendre, ils ont tout à craindre, «
& par là vous gagnerez leur attention : car on «
ſe fait toûjours écouter quand ce qu'on dit in- «
tereſſe l'auditeur. «

Ne rempliſſez pas vos ſermons de ſpecula- «
tions ſublimes, de queſtions embarraſſées, & «
de controverſes ſcolaſtiques. Ces ſortes de cho- «
ſes qui ſurpaſſent la portée des gens du monde, «
ne font que du bruit, & n'aboutiſſent à rien. «
Il eſt neceſſaire de les repreſenter eux-meſmes à «
eux-meſmes, ſi vous voulez attacher leur eſprit. «
Mais pour bien exprimer ce qui ſe paſſe au «
fond de leur cœur, il faut auparavant le bien «
connoiſtre; & pour cela, il faut les pratiquer «
beaucoup, les obſerver, les approfondir. Etu- «
diez donc ces livres vivans, & aſſeûrez-vous «
que vous en tirerez de quoy tourner les pé- «
cheurs du coſté qu'il vous plaira. «

Je ne vous défends pas néanmoins de con- «
ſulter dans les rencontres l'Ecriture Sainte, les «
Peres de l'Egliſe, les ſacrez canons, les livres «
de pieté, & les traitez de morale. Ils peuvent «
fournir des preuves ſolides pour établir les veri- «
tez chreſtiennes, des remedes ſouverains contre «

» les tentations, & des exemples héroiques de ver-
» tu. Mais tout cela est bien froid, & ne sert gueres
» si les esprits ne sont disposez à en profiter; &
» ils ne peuvent l'estre que par la voye que je
» viens de dire. Ainsi le devoir du prédicateur est
» de sonder le cœur humain, d'avoir une parfai-
» te connoissance du monde, de faire une fidelle
» peinture de l'homme, & de mettre ce tableau
» dans un si beau jour que chacun s'y reconnoisse.

Ce qu'il luy ordonne touchant sa subsistence, & à l'égard des presens.

» XXX. Puis que le Roy de Portugal a or-
» donné qu'on vous fournist de l'Epargne ce
» qui sera necessaire pour vostre subsistence, usez
» de la grace que ce bon Prince vous fait, & ne
» recevez rien que de ses Ministres. Si d'autres
» personnes vous veulent donner quelque chose,
» refusez-le quand elles vous l'offriroient d'elles-
» mesmes: aussi-bien est-il tres-important pour
» la liberté d'un homme apostolique de ne devoir
» point son vivre à ceux qu'il doit conduire dans
» le chemin du salut, & qu'il doit reprendre s'ils
» viennent à s'en écarter. On peut dire veritable-
» ment de ces dons, que qui prend est pris. Et c'est
» pour cela que quand nous avons à faire une ré-
» primande charitable aux personnes qui nous en-
» tretiennent d'aumosnes, nous ne sçavons com-
» ment nous y prendre, ni de quels termes nous
» servir; ou si nostre zele nous fait parler libre-
» ment, nos paroles ont moins d'effet sur leurs
» esprits, par la raison qu'ils prennent avec nous
» un air d'empire & de hauteur comme si le

bien que nous recevons d'eux les faiſoit nos « maiſtres, & leur donnoit droit de nous mépri- « ſer.

Ce que je dis regarde principalement une eſ- « pece de gens plongez dans le vice, qui ſe feront « honneur d'eſtre de vos amis, & qui taſcheront « de gagner voſtre amitié par toutes ſortes de « bons offices. Leur deſſein n'eſt pas de profiter « de voſtre converſation pour l'amendement de « leur vie : tout ce qu'ils prétendent eſt de vous « fermer la bouche, & de s'épargner une cenſure « qu'ils croyent meriter. Soyez fort en garde con- « tre ces gens-là. Je ne ſuis pas pourtant d'avis « que vous les rebutiez tout-à-fait, ni que vous « mépriſiez leurs honneſtetez. S'ils vous invitent « meſme à leur table, ne les refuſez pas. Refuſez- « les encore moins, s'ils vous font des preſens de « peu de valeur, tels qu'on s'en fait aux Indes « communément parmi les Portugais, & qu'on « ne peut refuſer ſans faire un affront; des fruits « par exemple & des liqueurs. «

Du reſte déclarez-leur que vous ne recevez « leurs petits preſens qu'à condition qu'ils rece- « vront bien vos conſeils, & que ſi vous allez « manger avec eux, ce n'eſt que pour les diſpo- « ſer par une bonne confeſſion à s'approcher de « la ſainte table. Pour ces preſens que j'ay dit « qu'il ne falloit pas refuſer, dés que vous les « aurez receûs, envoyez-les aux malades, aux pri- « ſonniers, ou à d'autres pauvres. Le peuple en «

» sera édifié, & n'aura pas lieu de vous soupçonner ni de délicatesse ni d'avarice.

Ce qu'il luy prescrit touchant sa demeure.

» XXXI. A l'égard de vostre demeure, vous » verrez estant arrivé, & ayant consideré prudemment l'état des choses, où il sera plus à propos » que vous demeuriez, ou dans l'hospital, ou » dans la maison de la Misericorde, ou dans quelque petit logis qui n'en soit pas éloigné. Si je » vous appelle au Japon, vous écrirez aussitost au » Recteur de ce College par deux ou trois voyes » differentes, afin qu'il mette en vostre place un » de nos Peres capable d'assister & de consoler la » ville d'Ormuz. Enfin, je vous recommande vous-mesme à vous-mesme : particulierement n'oubliez jamais que vous estes membre de la Compagnie de Jesus.

» Dans les conjonctures des affaires, l'experience » vons enseignera ce qui sera le plus du service de » Dieu : car il n'y a pas un meilleur maistre que » l'usage en matiere de prudence. Souvenez-vous » tous les jours de moy dans vos prieres, & ayez » soin que ceux qui seront sous vostre conduite me » recommandent dans les leurs au maistre commun » que nous servons. Pour finir une si longue instruction, le dernier avis que je vous donne est » de la lire attentivement toutes les semaines, afin » que vous n'oubliiez jamais aucun des articles » qui y sont contenus. Plaise au Seigneur de vous » accompagner, de vous conduire dans vostre » voyage, & de demeurer cependant icy avec nous.

Huit jours aprés que Gaſpar Barzée fut parti pour Ormuz avec ſon compagnon Raymond Peréyra, le Pere Xavier partit luy-meſme pour le Japon. C'eſtoit au mois d'Avril de l'année 1549. Il s'embarqua dans une fuſte qui alloit ſeulement à Cochin, où l'attendoit un navire qui devoit faire voile vers Malaca. Il prit pour ſes compagnons le Pere Coſme de Torrez & le frere Jean Fernandez, outre les trois Japonois convertis, Paul de Sainte Foy, & ſes deux valets Jean & Antoine. Il part pour le Japon.

A la verité il fit auſſi embarquer dans la meſme fuſte Emanuel Moralez, & Alphonſe de Caſtro; mais ce n'eſtoit que pour les conduire à Malaca, d'où l'un & l'autre devoit paſſer aux Moluques.

Comme le navire qui attendoit Xavier & ſes compagnons au port de Cochin eſtoit ſur le point de partir, ils s'arreſterent là peu de jours; mais il ne s'y arreſterent pas inutilement. Le Saint allant un jour par la ville rencontra un Portugais de ſa connoiſſance, & luy demanda d'abord comment il ſe portoit. *Fort bien*, répondit le Portugais. *Oüi pour ce qui regarde le corps*, reprit Xavier; *mais à l'égard de l'ame, on ne peut gueres eſtre plus malade que vous l'eſtes.* Cét homme qui meditoit une mauvaiſe action connut que le Pere voyoit le fonds de ſon ame, & rentrant auſſitoſt en luy-meſme, ſuivit Xavier, ſe confeſſa, & changea de vie.

Les prédications de Castro charmerent tellement le peuple, qu'on voulut le retenir à Cochin pour y établir un college de la Compagnie. Mais Xavier qui l'avoit destiné aux Moluques, s'opposa à la volonté du peuple; & la Providence qui destinoit la couronne du martyre à ce missionnaire, ne permit pas qu'il demeurast dans un lieu où l'on n'auroit eû que de la veneration pour luy.

Il arrive à Malaca, & ce qu'il y fait.

Ils partirent de Cochin le 25. d'Avril, & ils arriverent le dernier de May à Malaca. Toute la ville vint au-devant du Pere Xavier, & chacun eut une joye incroyable de le revoir. Alphonse Martinez Grand-Vicaire de l'Evesque estoit alors tres-malade, & dans un trouble d'esprit qui faisoit pitié : car ayant esté averti de se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu du ministere qu'il avoit exercé trente ans, & de toutes les actions de sa vie, il fut si frapé de l'image presente de la mort, & du desordre de ses mœurs peu régulieres pour un homme de sa profession, qu'il tomba dans une noire mélancolie, & desespera entierement de son salut. Il jettoit des cris lamentables qui effrayoient tout le monde : on luy entendoit dire tout haut ses péchez, & les détester avec des regrets furieux, non pour en demander le pardon, mais pour en faire voir l'énormité. Quand on vouloit luy parler de la misericorde divine, il s'emportoit horriblement, & s'écrioit de

toutes

toutes ſes forces, qu'on ne pardonnoit point aux damnez, & qu'il n'y avoit nulle miſericorde dans l'enfer.

On dît au malade que le Pere François venoit d'arriver, & on luy demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe de le voir. Martinez qui avoit eû autrefois des liaiſons tres-étroites avec Xavier, reſpira à ce nom, & puis tout d'un coup voulut ſe lever, pour aller voir, diſoit-il, l'homme de Dieu. Mais l'effort qu'il fit ne ſervit qu'à le faire tomber en foibleſſe. Le Pere ſurvint dans ce moment-là: car outre que c'eſtoit ſa couſtume de rendre d'abord une viſite aux Superieurs Eccleſiaſtiques, la maladie du Vicaire haſta le Saint encore davantage. Dés que le malade fut un peu revenu à luy, Xavier luy parla de l'Eternité & des conditions d'une mort chreſtienne. Ce diſcours rejetta Martinez dans ſes premieres frayeurs; & le ſerviteur de Dieu reconnut en cette rencontre ce qu'il avoit desja remarqué en d'autres, que rien n'eſt plus difficile que de faire eſperer le ſalut à un homme mourant, qui pendant ſa vie s'eſt flaté de l'eſperance du ſalut pour pécher avec plus d'audace.

Voyant donc le mal preſque ſans remede, il entreprit de faire violence au Ciel pour obtenir au malade les ſentimens d'une veritable penitence, & la grace d'une bonne mort: car il fit vœu ſur le champ de dire un fort grand nombre de meſſes en l'honneur de la tres-Sain-

te Trinité, de la Bienheureuſe Vierge, des Anges, & de quelques Saints à qui il avoit une dévotion particuliere. Le vœu fut à peine fait, que Martinez devenu tranquille, prit des pensées raiſonnables, & receut les derniers Sacremens avec une vive douleur de ſes péchez, meſlée d'une tendre confiance en la miſericorde de Dieu; il mourut aprés doucement entre les bras de Xavier invoquant le nom de Jeſus.

La joye qu'il a des travaux de ſes Freres.

Une ſi heureuſe mort donna beaucoup de joye au ſaint homme, mais les travaux apoſtoliques de François Perez & de Roch Oliveira ne luy en donnerent pas moins. Il les avoit envoyez l'année précedente à Malaca pour y fonder un college de la Compagnie ſuivant les ſouhaits du peuple, & ils y avoient eſté tres-bien receûs. Perez avoit commencé à ouvrir une école publique pour inſtruire la jeuneſſe dans les lettres & dans la pieté ſelon l'eſprit de leur Inſtitut. Oliveira s'eſtoit donné tout entier au miniſtere de la prédication & à la conduite des ames, en s'attachant néanmoins principalement au ſalut des Turcs & des Juifs dont la Ville ſe rempliſſoit tous les jours. Car les premiers venoient exprés de la Meque, & les autres de Malabar, afin de planter s'ils pouvoient le mahometiſme & le judaïſme où le chriſtianiſme floriſſoit.

Il reçoit un jeune gentilhomme en la Compagnie.

L'exemple des deux miſſionnaires attira pluſieurs Portugais au genre de vie dont l'un &

l'autre faisoit profession. Le plus considerable de tous fut un jeune gentilhomme nommé Jean Bravo, à qui sa noblesse & sa valeur promettoient tout dans le monde; mais qui préfera la pauvreté évangelique & l'humilité religieuse aux plus grands établissemens de la terre. Il estoit prest d'aller à Goa pour exécuter ce que le Ciel luy inspiroit, lors qu'il apprit que Xavier devoit passer par Malaca. Il l'attendit donc, & cependant il vescut avec Perez & Oliveira comme s'il eust esté de la Compagnie. Il se conforma du moins autant qu'il put à leurs manieres, & s'habilla mesme comme eux; c'est-à-dire qu'au lieu de riches habits, il prit une méchante soutane toute usée avec laquelle il bravoit le monde sans l'avoir encore tout-à-fait quitté. Il fit un mois entier d'Exercices spirituels, & ne sortit de la retraite que pour s'employer aux œuvres de charité dans l'hospital: il y servit trois mois les malades, vivant comme un pauvre, & demandant luy-mesme son pain de porte en porte à la veüe de Jacques Sosa son parent, Amiral de la flotte que l'on préparoit pour les Moluques.

Ces épreuves obligerent le Pere Xavier de recevoir Bravo en la Compagnie: il luy fit faire presque d'abord les premiers vœux; & ayant trouvé en luy un fonds excellent pour toutes les vertus apostoliques, il le cultiva avec soin; il luy laissa mesme par écrit les regles sui-

vantes, avant que de s'embarquer pour le Japon.

Les instructions qu'il donne à Bravo. *Lib. 5. Ep. 5. nov.*

Voicy, mon tres-cher Frere, la forme de vie qu'il faut que vous gardiez constamment tous » les jours. Le matin dés que vous serez éveillé, » vous vous préparerez à mediter sur quelque » mystere de Nostre Seigneur, en commençant » par sa sainte Nativité, & continuant jusqu'à sa » glorieuse Ascension. Les sujets des meditations » sont marquez & mis en ordre dans le livre des » Exercices.

» Vous employerez pour le moins une demi- » heure à l'oraison, & vous y vaquerez avec tou- » tes les dispositions interieures avec lesquelles » vous vous souvenez d'avoir fait vostre retraite » d'un mois. Vous considererez chaque jour un » mystere, en sorte que si le lundy par exemple » la naissance de Jesus-Christ a esté le sujet de » vostre meditation, sa Circoncision le sera le » mardy, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ayant » parcouru dans l'espace d'un mois toutes les » actions du Fils de Dieu, vous veniez à le con- » templer montant au ciel en triomphe. Il fau- » dra recommencer les mesmes meditations tous » les mois, & dans le mesme ordre.

» A la fin de chaque meditation vous renou- » vellerez les vœux de pauvreté, de chasteté & » d'obéïssance par lesquels vous vous estes obli- » gé. Vous les ferez, dis-je, tout de nouveau, & » les offrirez à Dieu avec la mesme ferveur que

vous avez fait la premiere fois. Ce renouvelle- «
ment de vos vœux affoiblira en vous les mou- «
vemens de la concupiſcence, & rendra les puiſ- «
ſances de l'enfer moins capables de vous nuire: «
c'eſt pourquoy je ſuis d'avis que vous ne l'o- «
mettiez jamais. «

Aprés le diſner, vous reprendrez voſtre orai- «
ſon du matin, & vous repaſſerez ſur le meſme «
myſtere pendant une demi-heure. Vous renou- «
vellerez encore vos vœux à la fin de cette me- «
ditation. Il faut vous occuper ainſi interieure- «
ment dans la diverſité de vos emplois, & don- «
ner une heure entiere chaque jour à la conſi- «
deration de la tres-ſainte vie de Noſtre Sei- «
gneur Jeſus-Chriſt, quelque affaire qui vous «
ſurvienne, & quelque embarras que vous ayiez. «
Vous le pourrez faire commodément, en pre- «
nant une demi-heure le matin & une demi- «
heure l'apreſdinée, ſelon la pratique que je vous «
preſcris. «

Avant que de vous coucher, examinez bien «
voſtre conſcience, en recherchant les penſées, «
les actions & les paroles de tout le jour, & ob- «
ſervant meſme ſi vous n'avez point manqué de «
faire ce que vous deviez: que cette diſcuſſion «
ſoit auſſi exacte que ſi vous eſtiez ſur le point «
de vous confeſſer. Aprés avoir conceû une tres- «
vive douleur de vos fautes par le motif de l'a- «
mour de Dieu, vous demanderez humblement «
pardon à Jeſus-Chriſt, & vous luy promettrez «

» de vous amender; enfin vous vous disposerez
» de sorte à vostre repos, que le sommeil vous
» prenne sur des pensées de pieté, & dans la ré-
» solution de passer plus saintement la journée
» suivante.

» Le lendemain, à vostre réveil, pensez aux
» péchez que vous avez remarquez dans l'examen
» du soir précedent, & en vous habillant deman-
» dez à Dieu la grace de ne pas retomber ce jour-
» là dans les mesmes fautes. Aquitez-vous ensui-
» te de la meditation du matin, & faites le reste
» comme je vous l'ay marqué: mais soyez si exact
» & si constant en toutes ces pratiques spirituel-
» les, que rien hors la maladie ne vous les fasse
» quitter. Que si vous portant bien vous les dif-
» ferez ou les laissez tout-à-fait sous prétexte
» de quelque affaire, faites-en scrupule, & que
» le jour ne se passe point qu'en presence de
» vos Freres vous ne déclariez vostre faute, &
» que de vous-mesme vous ne demandiez à es-
» tre puni pour avoir omis ou negligé ce qui
» vous estoit si fort recommandé par vostre Supe-
» rieur.

» Du reste, quelque chose que vous fassiez, &
» en quelque situation que vous soyiez, travaillez
» de toutes vos forces à vous vaincre toûjours
» vous-mesme. Domptez vos passions; embras-
» sez ce que les sens abhorrent le plus; réprimez
» sur tout le desir naturel de la gloire, & ne vous
» pardonnez rien là-dessus, jusqu'à ce qu'ayant

arraché de vostre cœur les racines mesmes de l'orgueil, non seulement vous souffriez volontiers qu'on vous rabaisse au dessous de tout le monde, mais encore que vous ayiez de la joye qu'on vous méprise : car tenez pour asseûré que sans cette humilité & cette mortification vous ne pouvez ni croistre en vertu, ni servir utilement le prochain, ni plaire à Dieu, ni enfin perseverer dans la Compagnie de Jesus.

Obéïssez en tout au Pere avec lequel vous demeurez ; & quelque fascheuses ou difficiles que soient les choses qu'il vous commande, exécutez-les avec une grande allegresse, ne luy résistant jamais, & n'exceptant jamais rien pour quelque cause que ce soit. Enfin écoutez-le, & laissez-vous conduire par luy en toutes choses comme si le pere Ignace vous parloit & vous dirigeoit luy-mesme.

De quelques tentations que vous vous sentiez attaqué, découvrez-les toutes sincerement à celuy qui vous gouverne, & soyez persuadé que c'est l'unique moyen de les vaincre. Outre ce profit on tire d'autres avantages spirituels en faisant voir les mouvemens secrets de son cœur : car la violence qu'on se fait pour surmonter la pudeur naturelle qui empesche qu'on n'avoûë ses imperfections & ses foiblesses, attire de grandes graces de Dieu. D'ailleurs cette ouverture & cette franchise ruine les desseins du malin esprit, qui ne nuit jamais plus que quand il se

» cache, & qui estant découvert est si desarmé
» & si foible, que ceux à qui il dressoit des em-
» busches se moquent de luy.

C'est ainsi que le saint Apostre instruisoit les jeunes gens de la Compagnie, & rien peut-estre ne nous montre mieux combien il y avoit de rapport entre l'esprit de Xavier & celuy d'Ignace.

Les nouvelles qu'il apprend du Japon.

On receut alors des nouvelles du Japon, & quelques Lettres portoient qu'un des Rois de l'Isle demandoit des prédicateurs évangeliques au Gouverneur des Indes par une ambassade expresse; que ce Roy avoit appris quelque chose de la loy chrestienne, & qu'un évenement merveilleux luy avoit fait naistre le desir d'en apprendre davantage. L'évenement estoit contenu dans les Lettres, & se racontoit de la sorte.

Des marchands Portugais estant abordez au port de la ville capitale d'un des Royaumes du Japon furent logez par l'ordre du Roy dans une maison deserte qu'on croyoit infestée de malins esprits: l'opinion populaire n'estoit pas mal fondée, & les Portugais s'apperceûrent bientost que leur logement estoit incommode. Ils entendoient la nuit un horrible tintamarre; ils se sentoient tirer de leurs lits, & fraper durant leur sommeil sans voir néanmoins personne. Une nuit s'estant éveillez aux cris d'un de leurs valets, & ayant couru avec leurs armes vers l'endroit d'où venoit le bruit, ils trouverent le

valet

valet étendu par terre, & tremblant de peur. On luy demanda ce qu'il avoit eû à crier, & pourquoy il trembloit si fort. Il répondit qu'il avoit veû un spectre effroyable, & tel que les peintres representent les démons. Comme ce n'estoit pas un esprit foible, ni un menteur que ce valet, les Portugais ne douterent pas de la cause du vacarme qui se faisoit réglément toutes les nuits. Pour y remedier, ils semerent de croix toute la maison, & depuis ils n'entendirent plus rien.

Les Japonois furent fort surpris quand ils sceûrent comment la maison estoit devenuë tranquille. Le Roy mesme, à qui les Portugais dirent que la Croix des chrestiens faisoit fuir les malins esprits, admira un effet si merveilleux, & fit planter des croix par tout jusques dans ses maisons Royales & sur les chemins publics. Il voulut ensuite sçavoir d'où la croix tiroit sa vertu, & pourquoy les démons la craignoient tant: ainsi il descendit peu à peu dans les mysteres de la Foy. Mais comme les Japonois sont extrémement curieux, non content d'estre instruit par des marchands & par des soldats, il eut la pensée de faire venir des prédicateurs, & il envoya pour cela un Ambassadeur aux Indes.

Il se dispose à partir pour le Japon, & avec plus d'ardeur que jamais.

Ces nouvelles consolerent infiniment le Pere Xavier, & hasterent d'autant plus son voyage, que les Japonois luy parurent plus disposez à

recevoir l'Evangile. Il y avoit dans le port de Malaca plusieurs navires Portugais qui estoient prests de partir pour le Japon : mais tous ces vaisseaux devoient faire diverses courses en chemin, & cela n'accommodoit pas le saint homme. Sa seule ressource fut en un navire Chinois qui alloit droit au Japon, & qui estoit un de ces petits bastimens qu'on appelle Joncs à la Chine. Le maistre du navire nommé Neceda estoit un fameux corsaire, ami des Portugais nonobstant la guerre déclarée entre les deux nations ; & si connu par ses brigandages, que son vaisseau se nommoit communément le Jonc du Voleur. Dom Pedro de Sylva Gouverneur de Malaca fit promettre au capitaine Chinois qu'il conduiroit seûrement le Pere, & voulut avoir de luy des ostages pour l'engager à tenir inviolablement sa promesse. Mais quel fondement peut-on faire sur la parole d'un pirate & d'un scelerat?

Il part de Malaca pour le Japon, & ce qui luy arrive en chemin.

Xavier & ses compagnons s'embarquerent le 24. de Juin au commencement de la nuit, & on démara le lendemain au point du jour avec un bon vent. Dés qu'on fut en mer le capitaine & les matelots qui estoient tous idolâtres éleverent un Pagode sur la poupe, luy firent des sacrifices malgré les remontrances de Xavier, & le consulterent par la voye du sort, pour sçavoir si leur navigation seroit heureuse. Les réponses estoient tantost bonnes & tantost mau-

vaiſes. Cependant ils mouïllerent l'ancre à une iſle, & s'y fournirent de bois contre les furieuſes tourmentes de ces mers. Ils recommencerent en meſme temps à interroger leur idole, & rechercherent par le ſort s'ils auroient un vent favorable. Le ſort promit un bon vent, & ſur cela les payens continuerent gayment leur voyage. Néanmoins ils ne furent pas pluſtoſt en haute mer, qu'ils tirerent les ſorts tout de nouveau, pour voir ſi du Japon le navire retourneroit heureuſement à Malaca : la réponſe fut qu'il aborderoit au Japon, mais qu'il ne reverroit plus Malaca. Le Pirate qui eſtoit fort ſuperſtitieux prit au meſme moment la penſée de quitter ſa route. Il tourna en effet ailleurs, & ne fit plus que s'amuſer dans les Iſles qui ſe preſentoient. Le Pere Xavier eut un ſenſible déplaiſir que le démon fuſt le maiſtre de leur deſtinée, & que tout ſe reglaſt ſuivant les réponſes de l'ennemi de Dieu & des hommes.

En voguant ainſi lentement on s'approcha des coſtes de la Cochinchine, & les tempeſtes qui s'éleverent alors menacerent plus d'une fois du naufrage. Les idolâtres eurent recours à leurs ſuperſtitions ordinaires. Le ſort déclara que la mer ſe calmeroit, & que le navire n'avoit rien à craindre. Mais un vent impetueux agita tellement les flots, que les mariniers furent contraints d'abbaiſſer les voiles, & de jetter l'ancre. Le balancement du vaiſſeau fit qu'un jeu-

ne chreſtien Chinois que Xavier menoit avec luy tomba dans la ſentine qui eſtoit ouverte. On l'en retira à demi mort, & fort bleſſé à la teſte. Lors qu'on le panſoit, la fille du capitaine tomba dans la mer, & fut engloutie des vagues ſans qu'on puſt jamais la ſauver.

Un ſi funeſte accident mit Neceda au deſeſpoir; & c'eſtoit un triſte ſpectacle, dit Xavier luy-meſme en une de ſes Lettres, de voir le deſordre qui eſtoit dans le vaiſſeau. La perte de la fille, & la crainte du naufrage rempliſſoient tout de cris & de larmes.

Néanmoins les idolâtres au lieu de reconnoiſtre que l'idole leur avoit dit faux, prirent ſoin de l'appaiſer, comme ſi la mort de la Chinoiſe euſt eſté un effet de la colere du Pagode. Ils ſacrifierent des oiſeaux, & bruſlerent des parfums en ſon honneur; aprés quoy ils jetterent les ſorts pour ſçavoir la cauſe du malheur qui venoit d'arriver. On apprit que ſi le jeune chreſtien fuſt mort dans la ſentine, la fille du capitaine n'auroit pas peri malheureuſement. Alors Neceda tranſporté de rage penſa jetter Xavier & ſes compagnons dans la mer. Comme la fureur des flots s'abbatit en un inſtant, ſon eſprit ſe calma un peu : il leva l'ancre, & prit la route de Canton, dans le deſſein d'y paſſer l'hiver.

Mais les artifices des hommes & les efforts des démons ne peuvent rien contre les ordres

de la Providence. Un vent contraire renversa le projet du capitaine, en l'obligeant malgré luy d'entrer à pleines voiles dans la mer du Japon. Et c'est ce vent qui porta le Jonc du Voleur vers Cangoxima lieu de la naissance d'Anger, surnommé Paul de Sainte Foy. Ils y aborderent le 15. d'Aoust de l'année 1549.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE CINQUIE'ME.

La situation du Japon, & la nature du païs.

JE n'entreprends pas de faire une description exacte du Japon aprés toutes celles que les geographes & les voyageurs en ont faites. Pour peu qu'on ait veû la carte & leû les relations des Indes, on sçait que le Japon est à l'extrémité de l'Asie, & vis à vis de la Chine; que c'est un assemblage de diverses isles qui font comme un corps, & dont la principale donne le nom à tout le reste; que ce monde d'isles, ainsi que parle un excellent geographe, est tout rempli de montagnes, dont quelques-unes sont inaccessibles & presque au dessus des nuës; que le froid y est excessif, & que la terre feconde en mines d'or & d'argent produit peu de grains necessaires à la vie faute d'estre cultivée.

Sans m'étendre donc davantage ni sur la situation ni sur la nature du païs; sans m'arrester

mesme aux coustumes & aux mœurs dont j'ay desja dit quelque chose & dont je diray dans la suite ce que demandera mon sujet : je ne parleray icy que du gouvernement & de la religion, qu'il est besoin de sçavoir d'abord pour l'intelligence de l'histoire que j'écris.

L'état du gouvernement politique au Japon.

Anciennement le Japon estoit une Monarchie. L'Empereur à qui toutes ces isles obéïssoient se nommoit le Dayri, & tiroit son origine des Camis, qui selon l'opinion du peuple descendoient en droite ligne du Soleil. La premiere charge de l'Empire estoit celle du Cubo, c'est-à-dire du capitaine général des armées. Pour relever une dignité si éminente d'elle-mesme, on ajousta avec le temps au nom de Cubo celuy de Sama, qui signifie Seigneur, & ainsi le chef de la milice Japonoise s'appella Cubosama.

Il y a plus de trois cens ans que le Cubosama qui estoit alors, voyant le sceptre du Japon entre les mains d'un Dayri lasche & effeminé, se révolta contre luy, & s'empara de l'autorité Royale. Son dessein estoit de réduire tout l'Etat sous sa domination ; mais il ne se rendit maistre que de Meaco, où l'Empereur tenoit sa Cour, & des Provinces qui en dépendoient. Les Gouverneurs des autres Provinces se maintinrent chacun dans la sienne par la force des armes, & secouerent le joug à leur tour ; tellement que la Monarchie fut divisée tout d'un

coup en soixante-six parties qui prirent toutes le nom de Royaumes.

Depuis ces révolutions le Roy de Meaco fut surnommé Cubosama, & celuy qui avoit esté dépouillé retint le nom de Dayri. On luy laissa mesme, à la puissance prés, toutes les prééminences de la Royauté en consideration du sang des Camis, & ses descendans eurent toûjours le mesme titre & les mesmes avantages. Voila quel estoit en général le gouvernement au temps de Saint François Xavier : car quelques années aprés, Nobunanga un des Rois voisins de Meaco défit en bataille rangée le Cubosama, & poursuivit sa victoire avec tant de succés, qu'ayant détruit les Rois particuliers, il réünit tout le Japon sous son obéïssance.

Quelle estoit la religion des Japonois quand Xavier vint au Japon.

Pour ce qui est de la religion, tous les Japonois, à la réserve de quelques-uns qui font profession d'athéïsme, & qui croyent les ames mortelles, sont idolâtres, & tiennent la transmigration des ames telle que l'enseignoit Pythagore. Les uns rendent le culte divin au soleil & à la lune; les autres aux Camis ces anciens Rois dont nous avons parlé, & aux Fotoques les Dieux de la Chine : il y en a qui adorent diverses sortes de bestes, & plusieurs adorent le démon sous des figures horribles.

Ils ont encore une certaine *divinité* mysterieuse qu'on nomme Amida, & *ils* disent que ce dieu a basti un paradis *si éloigné* de la terre,

que

que les ames ne peuvent y parvenir qu'en trois ans. Mais le dieu Xaca est celuy dont ils content plus de merveilles, & il semble que ce soit le Messie contrefait par le démon mesme ou par ses ministres. Car si on les en croit Xaca estant né d'une Reine qui n'avoit jamais eû de commerce avec aucun homme, se retira dans les deserts de Sian, & y fit de tres-austeres penitences pour expier les péchez des hommes; au sortir de sa solitude, il assembla des disciples, & prescha en divers païs une doctrine toute celeste.

Il n'est pas croyable combien de temples ont esté bastis à l'honneur d'Amida & de Xaca: toutes les villes en sont pleines, & la magnificence égale le nombre. On ne peut non plus s'imaginer où la superstition porte les adorateurs de ces deux divinitez. Ils se précipitent du haut des rochers, ou s'ensevelissent tout vivans dans des antres sousterrains; & il se voit souvent des barques remplies d'hommes & de femmes, qui avec une pierre au cou, & chantant les loüanges de leurs dieux, vont se jetter dans la mer.

Au reste l'Esprit de mensonge a établi dans le Japon une espece de hierarchie semblable à celle de l'Eglise Catholique. Car ces peuples ont un chef de la religion, & comme un Souverain Pontife, qu'ils nomment le Saço. Il tient sa Cour dans la capitale de l'Empire, & c'est luy qui approuve les sectes, qui institüe les ceremonies, qui consacre, si j'ose parler de la

ſorte, les Tundi que l'on peut comparer à nos Eveſques, & dont la fonction principale eſt d'ordonner les preſtres des idoles, en leur conferant le pouvoir de faire des ſacrifices. Ces preſtres qu'on appelle Bonzes, & dont les uns habitent les deſerts, les autres les villes, affectent tous une grande auſterité de mœurs, & ſont parmi les Japonois ce que ſont les Bracmanes parmi les Indiens, ſi ce n'eſt qu'ils ſont encore plus ſcelerats & plus hipocrites.

Paul de Sainte Foy va voir le Roy de Saxuma.

Pour reprendre noſtre hiſtoire, preſque auſſitoſt que Xavier & ſes compagnons furent arrivez, Paul de Sainte Foy que nous nommions Anger avant ſon bapteſme, alla rendre ſes devoirs au Roy de Saxuma, de qui Cangoxima relevoit, & dont le Palais n'eſtoit éloigné que de ſix lieuës. Ce Prince qui luy avoit autrefois témoigné beaucoup de bonté, le receut tres-humainement, & avec d'autant plus de joye, qu'on le croyoit mort. Un ſi favorable accueïl fit que Paul de Sainte Foy commença par demander ſa grace au Roy pour l'action qui l'avoit obligé de ſe retirer, & il n'eut pas de peine à l'obtenir.

Le Roy qui eſtoit curieux, comme ſont tous les Japonois, l'interrogea fort ſur les Indes; quelle eſtoit la nature du païs, & l'humeur des peuples; ſi les Portugais eſtoient auſſi braves & auſſi puiſſans qu'on diſoit. Aprés que Paul eut ſatisfait le Roy là-deſſus, le diſcours tomba ſur les differentes religions des Indiens, & particu-

lierement sur le Christianisme que les Européans avoient introduit aux Indes.

Ce qui se passe à la Cour de Saxuma.

Paul expliqua assez au long les mysteres de la Foy, & voyant qu'on prenoit plaisir à l'écouter, il produisit un tableau de la Vierge qui tenoit le petit Jesus entre ses bras : le tableau estoit tres-bien fait, & Xavier l'avoit donné au Japonois, afin qu'il le montrast dans l'occasion. La veüë seule d'une si belle peinture frapa tellement le Roy, que touché d'un sentiment de pieté & de réverence, il se mit à genoux avec tous ses courtisans, pour honorer celle qui estoit peinte, & qui luy sembloit avoir un air plus qu'humain.

Il voulut qu'on portast le tableau à la Reine sa mere. Elle en fut charmée de son costé, & se prosterna par un mesme instinct avec toutes les Dames de sa suite pour saluer la Mere & le Fils : mais comme les Japonoises ont encore plus de curiosité que les Japonois, elle fit mille questions sur la Vierge & sur Jesus-Christ. Cela donna lieu à Paul de raconter toute la vie de Nostre Seigneur ; & ce recit plut tant à la Reine, que peu de jours aprés quand il fut de retour à Cangoxima, elle luy envoya un de ses officiers pour avoir une copie du tableau qu'elle avoit veû. Mais il ne se trouva point de peintre qui pust faire ce que desiroit la Princesse. Elle demanda qu'au moins on luy écrivist en abregé les principaux points de la Reli-

gion Chreſtienne ; & Paul la contenta là-deſſus.

Le Saint étudie la langue Japonoiſe.

Le Pere François ravi de voir les diſpoſitions qu'il y avoit dans la Cour de Saxuma, penſa tout de bon à ſe rendre capable de preſcher en Japonois. Il n'y a qu'une langue en tout le Japon, mais ſi abondante & ſi meſlée, que c'eſt en effet comme s'il y en avoit pluſieurs. On ſe ſert de certains mots & de certaines phraſes dans le diſcours familier : on employe d'autres locutions dans les diſcours composez. Les gens de qualité ont un langage tout different de celuy du peuple ; les marchands & les ſoldats ont le leur ; les femmes ſe ſervent de paroles & d'expreſſions qui leur ſont propres. Quand on traite un ſujet ſublime, & qui touche par exemple la Religion ou l'Etat, on uſe de termes particuliers, & ce ſeroit une irrégularité tres-vicieuſe que de confondre les differentes manieres de parler.

Le ſaint homme ſçavoit desja quelque choſe de tous ces divers langages par la communication qu'il avoit eüë avec les trois Japonois chreſtiens ; mais il n'en ſçavoit pas aſſez pour s'expliquer aiſément, ainſi qu'il avoüë luy-meſme, en diſant que luy & ſes compagnons eſtoient à leur arrivée comme des ſtatuës muettes. Il s'appliqua donc tout-à-fait à l'étude de la langue, & voicy de quelle façon il en parle au meſme endroit. Nous redevenons enfans, dît-il, & toute noſtre occupation preſente eſt d'appren-

Lib. 3. Ep. 5.

dre les premiers élemens de la grammaire Japonoise. Dieu nous fasse la grace d'imiter l'innocence & la simplicité des enfans aussi-bien que nous en pratiquons les exercices. « « « «

On ne doit pas s'étonner icy qu'un homme à qui Dieu avoit communiqué plusieurs fois le don des langues, ne sceust pas celle du Japon, & qu'il se donnast la peine de l'étudier. Ces graces estoient passageres, & Xavier ne s'y attendoit nullement ; de sorte qu'ayant à demeurer dans un païs, il en étudioit le langage, comme s'il n'eust pû le sçavoir que par sa propre industrie. Mais le Saint Esprit l'assistoit extraordinairement en ces rencontres, selon la remarque que nous avons desja faite ; & on peut dire que la facilité avec laquelle il apprenoit tant de langues si barbares, valoit presque un don de langues permanent.

Il baptise toute la famille de Paul de Sainte Foy.

Tandis que Xavier & ses compagnons travailloient à aquerir la connoissance qui leur estoit necessaire pour annoncer Jesus-Christ au peuple de Cangoxima, Paul de Sainte Foy chez qui ils logeoient instruisit luy-mesme sa famille. Dieu benit tellement son zele, qu'outre sa mere, sa femme & sa fille, plusieurs de ses parens se convertirent, & Xavier les baptisa tous.

En moins de quarante jours le Saint sceut assez de Japonois pour entreprendre de traduire l'explication du Symbole des Apostres qu'il avoit composée aux Indes.

A mesure qu'il traduisoit, il apprenoit par cœur sa traduction, & avec ce secours il crut pouvoir commencer à publier l'Evangile. Mais comme on observe exactement au Japon toutes les bienseances de la vie civile, & que rien ne s'y fait en public sans la permission du Prince: il voulut visiter auparavant le Roy de Saxuma, & il prit pour sa visite le jour qu'on solennise la feste de l'Archange Saint Michel. Il avoit mis tout l'Empire sous la protection de ce chef des troupes celestes, qui chassa du ciel les Anges rebelles; & il le prioit tous les jours ardemment d'exterminer du Japon les démons qui y dominoient depuis tant de siecles.

Il va à la Cour de Saxuma, & est bien receû du Roy.

L'Apostre des Indes n'estoit pas inconnu à la Cour de Saxuma. Paul de Sainte Foy y avoit parlé de luy d'une maniere qui donna envie à tout le monde de le voir, & qui le fit regarder avec admiration la premiere fois qu'il parut. Le Roy & la Reine le traiterent honorablement, luy témoignerent beaucoup d'affection, & l'entretinrent une partie de la nuit. Ils ne pouvoient assez s'étonner que luy & ses compagnons fussent venus d'un autre monde, & eussent passé tant de mers orageuses, non par un esprit d'avarice & pour s'enrichir de l'or du Japon, mais seulement pour montrer aux Japonois le vray chemin du salut.

Dés le premier entretien, le Roy recommanda au Pere Xavier de garder soigneusement les

écrits & les livres qui contenoient la doctrine du Christianisme. *Car si vostre loy est veritable*, disoit le Prince, *les démons se déchaisneront contre elle, & vous devez tout craindre de leur rage.* Il accorda ensuite volontiers la permission que luy demanda le Pere de prescher la loy chrestienne dans les terres de son obéïssance, & il fit mesme quelques jours aprés expedier des Lettres Patentes, en vertu desquelles tous ses sujets pouvoient se faire chrestiens quand il leur plairoit.

Xavier profita d'une si heureuse conjoncture, & ne differa pas davantage à prescher publiquement dans Cangoxima. Il commença par enseigner les premiers articles du Symbole : celuy de l'existence d'un Dieu tout-puissant Createur du ciel & de la terre surprit étrangement ses auditeurs, qui ne connoissoient point de premier estre dont l'univers dépendist comme de sa cause & de son principe. Les autres articles qui regardent la Trinité & l'Incarnation leur parurent encore plus incroyables : aussi quelques-uns traiterent le prédicateur de visionnaire, & se moquerent de luy. Les plus sages néanmoins ne pouvoient comprendre qu'un étranger qui n'avoit nul interest à les tromper, eust essuyé tant de perils, & fust venu de si loin pour leur débiter des fables.

Il commence à prescher dans Cangoxima, & y convertit plusieurs personnes.

Dans ces pensées ils voulurent éclaircir les doutes qui leur vinrent sur les mysteres qu'on leur avoit expliquez. Xavier leur répondit si

nettement & si raisonnablement tout ensemble avec l'assistance de Paul de Sainte Foy qui luy servoit d'interprete au besoin, que la pluspart satisfaits de ses réponses se rendirent à la verité.

Le premier qui demanda, & qui receut le baptesme, fut un homme de basse condition, & dénué des biens de fortune, comme si Dieu eust voulu que l'Eglise du Japon n'eust point d'autres fondemens que l'abjection & la pauvreté ainsi que l'Eglise universelle. On luy donna le nom de Bernard, & par sa vertu il devint avec le temps tres-illustre.

Il visite les Bonzes, & tasche de les gagner.

Cependant Xavier visita les Bonzes, & tascha de gagner leur bienveillance, persuadé que le Christianisme feroit peu de progrés parmi le peuple, s'ils s'opposoient à la prédication de l'Evangile; & jugeant d'ailleurs que tout le monde embrasseroit la loy du vray Dieu, pourveû qu'ils ne la combatissent point ouvertement.

Son honnesteté & sa franchise luy concilierent d'abord les bonnes graces de leur Chef. C'estoit un vieillard de quatre-vingts ans, assez homme de bien pour un Bonze, estimé si sage que le Roy de Saxuma luy communiquoit ses plus importantes affaires, & si sçavant dans la religion, qu'il fut surnommé Ningit, c'est-à-dire, le cœur de la verité. Mais ce nom ne luy convenoit pas tout à fait; & Xavier s'apperceut bientost que le vieillard ne sçavoit que croire touchant l'immortalité de l'ame, disant tantost

que

que nos ames ne differoient gueres de celles des bestes, tantost qu'elles venoient du ciel, & qu'elles avoient en elles-mesmes quelque chose de divin.

Ces incertitudes d'un esprit flotant entre la verité & le mensonge donnerent lieu à Xavier de prouver l'immortalité de l'ame dans les conversations qu'ils eurent ensemble, & il raisonna fort là-dessus selon les seuls principes naturels. Ses raisonnemens n'eurent point pourtant d'autre effet que de luy attirer des loûanges. Ningit loûa le sçavoir du Bonze Européan, c'est ainsi qu'ils nommoient le Pere, & tomba d'accord que personne n'avoit une plus profonde connoissance de la nature : mais il demeura toûjours incertain sur ce point de religion, ou par honte de changer d'opinion à son âge, ou peut-estre par la raison que les gens qui ont douté toute leur vie sont plus difficiles à convaincre que ceux qui n'ont jamais rien crû.

Il prouve l'immortalité de l'ame au Chef des Bonzes.

L'estime que Ningit avoit pour Xavier fit considerer le Saint du reste des Bonzes. Ils l'écoutoient avec applaudissement lors qu'il parloit de la loy divine, & ils confessoient eux-mesmes tout haut qu'un homme qui estoit venu des extrémitez du monde au travers de mille dangers pour prescher une nouvelle religion, ne pouvoit avoir esté inspiré que par l'esprit de verité, ni avancer rien qui ne fust digne de créance.

Le témoignage des Bonzes autorisa la prédication de l'Evangile : mais le déreglement de leurs mœurs les empescha de suivre une loy si sainte. Néanmoins avant la fin de l'année il y en eut deux, moins corrompus que les autres, ou plus fidelles à la Grace de Jesus-Christ, qui embrasserent la Foy; & leur exemple toucha si fort les Cangoximains, que plusieurs demanderent le baptesme.

Les Bonzes s'élevent contre luy.

Ces premiers fruits de la prédication en promettoient de plus abondans, & la Foy florissoit de jour en jour davantage dans Cangoxima, lors qu'une persecution excitée tout à coup ruina de si belles esperances, & arresta le progrés de l'Evangile. Les Bonzes surpris de voir tout le peuple disposé à quitter la religion du païs, ouvrirent les yeux sur leurs propres interests, & connurent évidemment que si la nouvelle loy estoit une fois receüë, comme ils ne vivoient que d'aumosnes & que des offrandes qu'on faisoit aux Dieux, ils n'auroient plus bientost dequoy subsister. Ils jugerent en mesme temps qu'il falloit remedier au mal avant qu'il fust incurable, & n'épargner rien pour exterminer les prédicateurs Portugais.

On vit donc alors ces Religieux idolâtres qui avoient esté du commencement si favorables à Xavier, luy faire une guerre ouverte : ils le décrioient par tout, & le traitoient publiquement d'imposteur : jusques-là qu'un jour qu'il pres-

choit dans une des places de la Ville, un Bonze l'interrompit au milieu de son discours, & avertit le peuple de s'en défier; disant que c'estoit un démon qui leur parloit sous la figure d'un homme.

Le déchaisnement des Bonzes n'eut pas l'effet qu'ils prétendoient. Les Japonois qui ont naturellement de l'esprit & de la droiture, comprirent sans peine ce qui faisoit changer de langage & de conduite à leurs prestres, & ils en eurent plus de créance à ce que le Pere leur disoit.

Les Bonzes ne réüssissent pas dans leur entreprise.

Quelques-uns reprochoient aux Bonzes, que l'interest seul allumoit leur zele; que ce n'estoit ni par des calomnies, ni par des insultes qu'on défendoit la Religion, mais par des raisons solides; que si la doctrine de l'Européan estoit fausse, pourquoy ils n'en montroient pas clairement la fausseté; qu'au reste il importoit peu que le nouveau prédicateur fust un démon ou un homme, & que la verité devoit estre bien receûë de quelque part qu'elle vinst; qu'aprés tout il vivoit tres-austerement, & qu'il estoit de meilleure foy qu'eux.

En effet Xavier, pour bien édifier la populace qui juge d'ordinaire par les apparences, s'abstint entierement & de chair & de poisson. Des racines fort ameres & des legumes cuites à l'eau faisoient toute sa nourriture parmi ses travaux continuels: de sorte qu'il pratiquoit à la

Il mene une vie fort austere.

lettre l'abſtinence dont les Bonzes faiſoient profeſſion, ou pluſtoſt qu'ils faiſoient ſemblant de pratiquer. Et il en uſa ainſi d'abord ſur ce que Paul de Sainte Foy luy diſoit qu'on trouveroit mauvais qu'un Religieux chreſtien fuſt moins auſtere dans ſon vivre que ne l'eſtoient les Preſtres des idoles dans le leur.

Il fait divers miracles.

Les merveilles que Dieu fit par ſon ſerviteur confirmerent encore davantage la loy chreſtienne. Le Saint ſe promenant un jour au bord de la mer, rencontra des peſcheurs qui étendoient leur filet vuide, & qui ſe plaignoient de leur mauvaiſe fortune. Il eut pitié d'eux, & aprés avoir fait un peu de prieres, il leur conſeilla de peſcher tout de nouveau. Ils le firent ſur ſa parole, & ils prirent tant de poiſſons, & de tant de ſortes, qu'à peine purent-ils tirer le filet. Ils continuerent leur peſche les jours ſuivans avec le meſme ſuccés; & ce qui parut plus étrange, la mer de Cangoxima qui n'eſtoit gueres poiſſonneuſe, le fut depuis extrémement.

Une femme qui oüit parler des gueriſons que l'Apoſtre avoit faites aux Indes luy apporta ſon petit enfant qu'une enflûre de tout le corps rendoit tres-difforme. Xavier prit l'enfant entre ſes bras, le regarda avec des yeux de pitié, & prononça ſur luy trois fois ces paroles, *Dieu te beniſſe;* aprés quoy il le rendit à ſa mere ſi ſain & ſi beau, qu'elle en demeura toute hors d'elle-meſme.

Ce miracle éclata dans la Ville, & fit esperer à un lepreux la guerison qu'il cherchoit en vain depuis plusieurs années. N'osant paroistre en public à cause de son mal qui le separoit du commerce des autres hommes, & qui le rendoit odieux à tout le monde, il fait appeller le Pere. Xavier qui estoit alors fort occupé, ne pouvant aller chez cét homme, y envoye un de ses compagnons, avec ordre de demander trois fois au malade s'il croiroit en Jesus-Christ au cas qu'on le guerist de sa lepre, & de faire trois fois le signe de la croix sur luy, s'il promettoit constamment d'embrasser la Foy. Tout se passa comme Xavier l'avoit ordonné. Le lepreux donna sa parole qu'il se feroit chrestien s'il recouvroit sa santé; & on n'eut pas plustost fait sur luy trois signes de croix, que tout à coup son corps devint net comme s'il n'avoit jamais eû de lepre. Sa guerison si subite le fit croire sans peine en Jesus-Christ, & sa foy vive hasta son baptesme.

Mais le plus illustre miracle qu'opera Xavier dans Cangoxima, fut la résurrection d'une fille de qualité. Elle mourut en la fleur de son âge, & son pere qui l'aimoit tendrement en pensa perdre l'esprit. Comme il estoit idolâtre, il n'avoit nulle ressource dans son affliction, & ses amis qui venoient le consoler, ne faisoient qu'aigrir sa douleur. Deux Néophytes qui le vinrent voir avant qu'on fist les funerailles de

Il ressuscite une fille morte.

celle qu'il pleuroit jour & nuit, luy conseillerent de chercher du secours auprés du saint homme qui faisoit de si grandes choses, & de luy demander avec confiance la vie de sa fille.

Le Payen persuadé par les Néophytes que rien n'estoit impossible au Bonze d'Europe, & commençant à esperer contre toutes les apparences humaines selon la coustume des affligez qui croyent aisément ce qui les flate, va trouver le Pere François, se jette à ses pieds, & le conjure, les larmes aux yeux, de ressusciter une fille unique qu'il venoit de perdre, en ajoustant que ce seroit luy rendre la vie à luy-mesme.

Xavier touché de la Foy & de l'affliction du Payen se retire avec son compagnon Fernandez pour prier Dieu. Estant revenu peu de temps aprés, *Allez*, dit-il à ce pere desolé, *vostre fille est en vie.*

L'Idolâtre qui esperoit que le Saint viendroit avec luy à son logis, & invoqueroit le nom du Dieu des chrestiens sur le corps de sa fille, crut qu'on se moquoit de luy, & s'en alla mécontent. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un de ses domestiques, qui tout transporté de joye, luy cria de loin que sa fille estoit vivante. Il la rencontra bientost elle-mesme qui venoit au-devant de luy. La fille conta à son pere que dés qu'elle eut rendu l'ame, deux démons horribles s'estoient saisis d'elle, & avoient voulu la précipiter dans un abysme de feux;

mais que deux hommes inconnus, d'un aspect auguste & modeste, l'avoient arrachée des mains de ces deux bourreaux, & luy avoient rendu la vie sans qu'elle pust dire comment cela s'estoit fait.

Le Japonois comprit qui estoient ces deux hommes dont parloit sa fille, & il la mena droit à Xavier pour luy rendre des actions de graces telles qu'en meritoit une si grande faveur. Elle n'eut pas plustost apperceû le Saint avec son compagnon Fernandez, qu'elle s'écria : *Voilà mes deux liberateurs ;* & au mesme instant la fille & le pere demanderent le baptesme. Il ne s'estoit jamais rien veû de semblable parmi les Japonois, & on n'avoit mesme jamais oûï dire que les dieux du Japon eussent le pouvoir de faire revivre les morts : si bien que cette résurrection donna au peuple une haute idée de Jesus-Christ, & rendit le nom de Xavier tres-fameux.

Mais rien ne fit voir davantage combien l'Apostre estoit cheri du Ciel, & puissant auprés du Dieu qu'il annonçoit, que le chastiment exemplaire dont la divine justice punit l'audace d'un homme, qui emporté par sa fureur propre, ou animé de celle des Bonzes, le chargea un jour d'injures atroces. Le Saint souffrit tout avec sa douceur ordinaire, & dit seulement d'un air un peu triste à celuy qui le traitoit si mal en paroles, *Dieu vous conserve la bouche.* Aussi-

Dieu venge le Saint.

tost le malheureux se sentit la langue mangée d'un chancre, & il sortit de sa bouche du pus & des vers avec une puanteur insupportable.

Cette vengeance & si visible & si prompte devoit effrayer les Bonzes, mais leur grand nombre les asseûroit en quelque façon; & lors que tous agissoient contre le saint homme, personne ne craignoit pour soy en particulier. Ce qui acheva de les irriter, c'est qu'une Dame tres-noble & tres-riche, femme d'un des principaux Seigneurs de la Cour & fort liberale envers les Pagodes, fut solennellement baptisée avec toute sa famille.

Nouvelle persecution excitée contre Xavier par les Bonzes.

Voyant donc qu'ils ne gagnoient rien par les voyes qu'ils avoient prises, & que les gens de qualité n'estoient gueres moins charmez de la doctrine chrestienne que le peuple, n'osant d'ailleurs user de violence à cause des Edits qui permettoient la profession du Christianisme, ils imaginerent un artifice tout nouveau; & ce fut de se plaindre au Roy du Roy mesme de la part de tous les dieux du païs.

Les plus considerables d'entre les Bonzes ayant esté choisis dans une assemblée générale pour une ambassade si importante, vont trouver le Prince, & luy disent avec un air plus menaçant que soumis, qu'ils viennent au nom de Xaca & d'Amida & des autres dieux du Japon luy demander en quel lieu du monde il veut les bannir; que ces dieux cherchent une autre demeure

meure & d'autres temples, puis qu'il les chasse honteusement de son Royaume, ou plustost du leur, pour y recevoir un Dieu étranger qui usurpe tous les droits divins, & qui ne souffre ni de superieur, ni d'égal. Ils ajoustent fierement, qu'à la verité il estoit Roy ; mais qu'estoit un Roy qu'un homme profane ? Si c'estoit à luy à estre l'arbitre de la religion, le juge des Dieux ? Quelle apparence au reste que toutes les sectes du Japon fussent dans l'erreur, & que les peuples de la terre les plus éclairez eussent esté trompez depuis tant de siecles ? Que diroit la posterité, quand elle apprendroit que le Roy de Saxuma, qui tient sa couronne de Xaca & d'Amida, a renversé leurs autels, & les a privez des honneurs dont ils joüissent de tout temps ? Mais que ne feroient point les Provinces voisines pour venger l'injure des Dieux ? Que tout sembloit permis en ces rencontres, & que le moins qu'il avoit à craindre estoit une guerre domestique d'autant plus cruelle que la seule religion en seroit la cause.

La conjoncture dans laquelle les Bonzes parlerent au Roy leur fut favorable. Il venoit d'apprendre que les navires de Portugal qui prenoient terre ordinairement à Cangoxima avoient suivi la route de Firando ; & il en avoit un chagrin extréme, non seulement parce que ses Etats ne profiteroient point du commerce

Le Roy de Saxuma changé à l'égard de Xavier & des chrestiens.

des Portugais, mais auſſi parce que le Roy de Firando ſon ennemi en tireroit ſeul tout l'avantage. Comme la bienveillance qu'il témoigna d'abord au pere Xavier n'eut preſque pas d'autre principe que l'intereſt, il ſe refroidit fort pour luy dés qu'il ſceut une ſi mauvaiſe nouvelle; & ce refroidiſſement le diſpoſa à croire les Bonzes. Il leur accorda tout ce qu'ils voulurent, & défendit ſur peine de la vie à ſes ſujets de quitter l'ancienne religion du Japon pour embraſſer la nouvelle loy que les Bonzes Européans avoient publiée.

Quelque bonne diſpoſition qu'il y euſt dans l'eſprit des Cangoximains au regard de l'Evangile, les nouveaux édits empeſcherent les idolâtres d'avoir commerce avec les trois Religieux chreſtiens; tant la colere ou la faveur des Princes fait tourner aiſément les peuples.

Ceux néanmoins dont Dieu avoit desja touché le cœur, & qui eſtoient baptiſez, bien loin de manquer à la grace de leur vocation, y furent d'autant plus fidelles, que n'eſtant gueres plus de cent, ils ſe ſentoient infiniment redevables à la miſericorde divine de les avoir choiſis pour eſtre de ce petit nombre. La perſecution augmenta meſme leur ferveur, & ils déclarerent tous au Pere Xavier qu'ils eſtoient preſts à ſouffrir l'exil & la mort pour l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Quoy-que le Pere ne doutast pas de leur constance, il voulut les fortifier par de bons discours avant que de quitter une ville & un Royaume où il ne voyoit nulle apparence d'étendre la Foy. Il les assembloit pour cela secretement tous les jours: aprés leur avoir leû certains passages de l'Ecriture traduits en Japonois, & conformes à l'estat où estoit l'Eglise naissante de Cangoxima, il leur expliquoit un des mysteres de la vie de Nostre Seigneur; & ses auditeurs estoient si penetrez de l'onction interieure du Saint Esprit, qu'ils l'interrompoient à tous momens par leurs larmes & par leurs soupirs.

Le Saint fortifie les chrestiens avant que de les quitter.

Il avoit fait faire plusieurs copies de son catechisme à l'usage des Fidelles. L'ayant augmenté d'une explication plus ample du Symbole, & y ayant ajousté diverses instructions spirituelles avec la vie de Nostre Seigneur qu'il traduisit toute entiere, il le fit imprimer en caracteres Japonois pour le répandre par tout.

Il fait imprimer son catechisme avant son départ.

En ce temps-là les deux Bonzes convertis & deux autres Japonois baptisez entreprirent le voyage des Indes, pour voir de leurs yeux ce que le Pere leur disoit de la splendeur où estoit le Christianisme dans Goa, c'est-à-dire la multitude des chrestiens, la magnificence des églises, & la beauté des cérémonies Ecclesiastiques.

Il partit enfin luy-mesme de Cangoxima au

Il part de Cangoxima.

commencement de Septembre de l'année 1550. avec Cosme de Torrez & Jean Fernandez, portant sur son dos selon sa coustume tout l'équipage necessaire au sacrifice de la messe. Avant son départ il recommanda les Fidelles à Paul de Sainte Foy: c'est merveille que ces Néophytes privez de prestres, se maintinrent au milieu de l'idolatrie & parmi les persecutions des Bonzes sans que jamais un seul chancelast. Il arriva mesme que leur vie édifiante gagna plusieurs idolâtres; de sorte qu'en peu d'années le nombre des Chrestiens fut de plus de cinq cens personnes, & que le Roy de Saxuma écrivit au Vice-Roy des Indes pour avoir des Peres de la Compagnie qui publiassent en tout son Royaume une loy si pure & si sainte.

Les nouvelles qu'on avoit eûës des navires Portugais venus depuis peu au Japon firent prendre à Xavier le chemin de Firando, & la mauvaise intelligence qui estoit entre les deux Rois luy fit esperer que le Roy de Firando les recevroit bien luy & ses deux compagnons.

Il va au chasteau d'Ekandono.

Ils rencontrerent sur la route une forteresse qui appartenoit à un Prince nommé *Ekandono* & vassal du Roy de Saxuma. Elle estoit située au haut d'un rocher, & avoit dix grands bastions. Un mur tres-solide l'environnoit tout au tour avec un fossé également large & pro-

fond creusé dans le roc. Ce n'estoient que précipices de tous costez, & on ne pouvoit approcher de la forteresse que par un chemin étroit où jour & nuit on faisoit la garde.

Les dedans estoient aussi agréables que les dehors paroissoient affreux. Un palais superbe composoit le corps de la place, & il y avoit dans le palais des portiques, des galeries, des salles & des chambres d'une beauté surprenante. Tout estoit taillé dans la pierre vive, & travaillé si délicatement, qu'il sembloit que ces ouvrages fussent jettez en moule, & non pas faits avec le ciseau.

Des gens du chasteau qui revenoient de Cangoxima, & qui y avoient veû le Pere Xavier, l'inviterent en chemin à venir saluer leur Seigneur, ne doutant pas qu'Ekandono ne fust bien aise de voir un homme si célebre.

Xavier qui cherchoit toutes les occasions de publier l'Evangile, ne perdit pas celle-là. Le bon accueil qu'on luy fit luy donna lieu de parler d'abord de la vraye religion & du salut éternel. Les domestiques du Prince & les soldats de la garnison qui estoient presens, furent si frapez & de la sainteté qui reluïsoit sur le visage de l'Apostre, & de la verité qui brilloit dans ses paroles, qu'aprés s'estre éclaircis de leurs doutes, dix-sept tout d'un coup demanderent le baptesme, & le Pere les baptisa de sa main en la presence du Tono; c'est ainsi que les Japo-

Il annonce l'Evangile devant Ekandono, & quel est le fruit de sa prédication.

nois appellent un Seigneur & un Prince particulier.

Les autres avoient la mesme pensée, & ils auroient receû la mesme grace, si Ekandono ne s'y fust opposé par politique, & contre ses propres sentimens, pour ne se pas attirer de méchantes affaires du costé de la Cour de Saxuma : car dans le cœur il reconnut Jesus-Christ, & permit mesme à Xavier de baptiser en cachette sa femme & son fils aisné : du reste, il promit de recevoir le baptesme, & de se déclarer chrestien dés que son Souverain seroit favorable à la loy de Dieu.

Ce qu'il fait pour conserver les nouveaux chrestiens du chasteau d'Ekandono.

L'Intendant de la maison d'Ekandono fut un de ceux qui embrasserent la Foy. C'estoit un homme avancé en âge, & d'une prudence consommée. Xavier luy donna le soin de cette nouvelle chrestienté, & luy mit entre les mains la formule du baptesme écrite, l'explication du Symbole, un abregé de la vie de Nostre Seigneur, les sept Pseaumes de penitence, les litanies des Saints, & une table des festes de l'Eglise.

Il marqua luy-mesme dans le palais un lieu propre où les Fidelles pussent s'assembler, & il ordonna à l'Intendant d'y faire venir le plus de payens qu'il pourroit, de lire aux uns & aux autres les dimanches une partie de la doctrine chrestienne, de faire chanter les Pseaumes de penitence tous les vendredis, & les litanies tous

les jours. L'Intendant exécuta ponctuellement les ordres du Pere, & ces semences de pieté fructifierent si fort, que peu d'années aprés Loüis Almeyda trouva plus de cent chrestiens dans la forteresse d'Ekandono, mais tous d'une vie reglée & innocente, modestes en leur exterieur, assidus à la priere, charitables les uns envers les autres, severes à eux-mesmes, & ennemis de leur corps, si-bien que ce lieu avoit plus l'air d'une maison Religieuse que d'une place de guerre. Le Tono, quoy-que toûjours idolâtre, assistoit aux assemblées des chrestiens, & il voulut que deux enfans qui luy naquirent fussent baptisez.

Un de ces Néophytes composa élegamment en sa langue l'histoire de la Rédemption du genre humain depuis le péché d'Adam jusqu'à la descente du Saint Esprit; & c'est luy qui estant un jour interrogé ce qu'il répondroit au Roy s'il leur commandoit de renoncer à la loy de Jesus-Christ, *Je luy répondrois hardiment*, dît-il: *Seigneur, vous voulez sans doute qu'estant né vostre sujet je vous sois fidelle; vous me voulez dans vos interests prest à vivre & mourir pour vostre service; vous voulez encore que je sois moderé avec mes égaux, doux à mes inferieurs, soumis à mes maistres, équitable envers tout le monde: commandez-moy donc d'estre chrestien, car un chrestien est obligé d'estre tout cela. Que si vous me défendez la profession du Christianisme, je deviens en mesme temps violent, dur, orgueil-*

Sentimens d'un chrestien du chasteau d'Ekandono.

leux, rebelle, injuste, scelerat; & je ne puis plus répondre de moy.

Il laisse une discipline à l'Intendant d'Ekandono, & l'usage qu'on en fait.

Au reste Xavier en prenant congé du vieillard qu'il établit le maistre des autres, luy laissa une discipline dont il s'estoit servi quelquefois. Le vieillard la gardoit comme une relique, & ne vouloit pas que dans les assemblées où les chrestiens chastioient leurs corps on s'en servist communément. Il ne permettoit tout au plus à chacun que de s'en donner deux ou trois coups, tant il avoit peur qu'elle ne s'usast, & il leur disoit qu'ils devoient moins s'en servir pour mater leur chair que pour conserver leur santé. Aussi estoit-ce l'instrument que Dieu employoit d'ordinaire à la guerison des malades du chasteau; & la femme d'Ekandono estant dans les convulsions de la mort, fut guerie subitement dés qu'on eut fait le signe de la croix sur elle avec la discipline du Saint.

Il laisse un petit livre à la femme d'Ekandono, & à quoy ce livre sert.

Xavier en partant luy fit present à elle-mesme d'un petit livre où les litanies des Saints & quelques prieres catholiques estoient écrites de sa main. Ce fut encore dans la suite une source de guerisons miraculeuses, non seulement pour les chrestiens, mais encore pour les idolâtres; & le Tono luy-mesme au fort d'une maladie mortelle recouvra sa santé tout-à-coup dés que sa femme luy eut appliqué le livre: si bien que les gens de la forteresse disoient que leur Prince estoit ressuscité, & que cela ne s'estoit pû faire naturellement.

Le Saint & ses compagnons estant partis continuerent leur chemin tantost par terre & tantost par mer. Aprés beaucoup de fatigues souffertes gayement & bien des perils essuyez, ils arriverent au port de Firando, qui estoit le terme de leur voyage. Les Portugais firent ce qu'ils purent pour recevoir honorablement le Pere Xavier. On déchargea toute l'artillerie à son arrivée, on déploya toutes les enseignes & toutes les banderoles, on fit sonner toutes les trompettes, & enfin tous les navires jetterent des cris d'allegresse à la veûë de l'homme de Dieu. Il fut conduit malgré luy avec la mesme pompe au palais du Roy ; & cette magnificence ne servit pas peu à le faire considerer d'une Cour payenne, qui sans cela l'auroit peut-estre méprisé, ne voyant en luy rien que de simple & de pauvre.

Il arrive à Firando, & comment il y est receû.

Le Roy de Firando, à qui les Portugais firent entendre combien celuy qu'ils luy presentoient estoit puissant auprés de leur maistre, le traita d'autant plus favorablement, qu'il sceût que le Roy de Cangoxima l'avoit obligé de sortir de ses Etats : car pour faire plaisir à la Couronne de Portugal, & dépit à celle de Cangoxima, il donna sur le champ aux trois Religieux chrestiens un pouvoir tres-ample de publier la loy de Jesus-Christ dans tout son Royaume.

Ils vont aussitost prescher par la Ville, & toute la populace court entendre les Bonzes

Il presche dans Firando avec beau-

coup de succés.

d'Europe. Les premiers discours de Xavier firent une grande impression sur les esprits, & en moins de vingt jours il baptisa plus d'infidelles à Firando qu'il n'avoit fait en toute une année à Cangoxima.

La facilité que le Saint trouva à réduire ces peuples sous l'obéïssance de la Foy, luy fit prendre la pensée de leur laisser Cosme de Torrez pour achever de les convertir, & d'aller cependant à Meaco où il avoit toûjours eû dessein de se rendre comme à la capitale de l'Empire, d'où la connoissance de Jesus-Christ se répandroit plus aisément par tout le Japon.

Il prend le chemin de Meaco par Amanguchi.

Estant parti avec Fernandez & deux Japonois chrestiens Matthieu & Bernard pour ce grand voyage sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1550. ils gagnerent par mer Facata qui est à vingt lieuës de Firando, & delà ils s'embarquerent pour Amanguchi qui en est éloigné de plus de cent lieuës.

Amanguchi est la capitale du Royaume de Naugato, & une des plus riches villes du Japon, non seulement par le trafic des étrangers qui y abordent de tous costez ; mais aussi par les mines d'argent qui y sont en abondance, & par la fertilité du terroir. Mais comme les vices accompagnent toûjours les richesses, c'estoit une ville toute corrompuë & pleine des débauches les plus monstrueuses.

Xavier n'y estoit venu que pour aller à Meaco. Mais cette étrange corruption de mœurs luy fit tant d'horreur & tant de pitié tout ensemble, qu'il ne peut se résoudre de passer sans annoncer Jesus-Christ à des hommes si aveugles & si débordez, ni sans leur faire connoistre la pureté de la loy chrestienne. Le zele dont il fut épris au recit des abominations de la Ville ne luy permit pas d'aller demander permission au Roy comme il avoit fait ailleurs. Il parut d'abord en public, embrasé d'un feu interieur qui rejallissoit sur son visage, & il proposa hardiment au peuple les veritez de la Foy. Son compagnon Fernandez fit le mesme d'un autre costé. On les écoutoit par curiosité, & plusieurs apprenant qui ils estoient, quels perils ils avoient courus, & ce qu'ils prétendoient enfin, admirerent leur courage & leur desinteressement, selon l'humeur de la nation Japonoise qui a des sentimens nobles & de l'estime pour les hommes généreux. Des places publiques on les appelloit dans les maisons, & on leur faisoit expliquer leur doctrine plus en détail & plus à loisir : *Car si vostre loy nous paroist plus raisonnable que la nostre*, disoient les principaux de la Ville, *nous vous promettons de la suivre.*

Il s'arreste à Amanguchi, & ce qu'il y fait.

Mais quand on est une fois esclave des plus honteuses passions, il est difficile d'embrasser ce qu'on juge le meilleur, & de juger mesme sainement. Aucun d'eux ne tint sa parole. Ayant

Ce qui empesche le fruit de ses prédications dans Amanguchi.

confronté les deux loix enſemble, tous preſque tomberent d'accord que la loy chreſtienne eſtoit la plus conforme au bon ſens, à prendre les choſes dans la ſpeculation : mais lors qu'ils venoient à les regarder dans la pratique, & qu'ils voyoient combien le Chriſtianiſme eſtoit éloigné de la vengeance, de la poligamie, & de tous les plaiſirs de la chair ; ce qui leur avoit paru juſte & honneſte, ne leur ſembloit pas probable, & la perverſité de leur cœur étouffoit en eux toutes les lumieres de la raiſon.

Ainſi bien loin de croire en Jeſus-Chriſt, ils diſoient que Xavier & ſon compagnon eſtoient de vrais charlatans, & que la religion qu'ils preſchoient n'eſtoit qu'une fable. Ces bruits répandus irriterent les eſprits contre eux : ſi bien qu'auſſitoſt que l'un ou l'autre paroiſſoit, la populace couroit aprés, non pour les entendre comme auparavant, mais pour leur jetter des pierres, & pour leur dire des injures. *Voilà*, crioit-on, *les deux Bonzes impoſteurs qui veulent que nous n'adorions qu'un Dieu, & que nous n'ayions qu'une femme.*

Il paroiſt devant le Roy d'Amanguchi, & luy explique la doctrine du Chriſtianiſme.

Oxindono Roy d'Amanguchi apprenant ce qui ſe paſſoit, voulut luy-meſme juger de la doctrine des deux étrangers. Il les fit venir en ſa preſence, & leur demanda devant toute la Nobleſſe de ſa Cour, d'où ils eſtoient, & ce qui les amenoit au Japon. Xavier répondit en peu de paroles, qu'ils eſtoient Européans, & qu'ils

venoient pour prescher la loy divine : *car, ajousta-t-il, nul homme ne peut estre sauvé s'il n'adore Dieu & le Sauveur de toutes les nations son fils Jesus-Christ avec un cœur pur & un culte religieux.*

Exposez-moy, repliqua le Prince, *cette loy que vous appellez divine.* Alors Xavier commença par lire une partie du livre qu'il avoit composé en Japonois, & qui traitoit de la création du monde dont personne de la compagnie n'avoit jamais oüi parler, de l'immortalité de l'ame, de la derniere fin de l'homme, du peché d'Adam, de l'éternité des peines & des récompenses, enfin de la venuë du Sauveur, & des fruits de la Rédemption. Le Saint expliqua ce qui avoit besoin d'éclaircissement, & parla en tout plus d'une heure.

Le Roy l'écouta attentivement, & sans l'interrompre; mais aussi le renvoya-t-il sans luy rien dire, ni sans faire semblant d'approuver ou de condamner la doctrine qu'on luy avoit exposée. Ce silence accompagné de beaucoup d'humanité tint lieu de permission au Pere François pour continuer à prescher publiquement. Il le fit avec plus de chaleur, & avec moins de fruit que jamais. La plusspart se moquoient du prédicateur, & encore plus des mysteres du Christianisme. Quelques-uns à la verité furent attendris au recit des souffrances de Nostre Seigneur, jusqu'à en verser des larmes, & ce sentiment de compassion disposa leur cœur à la

Il presche tout de nou veau dans Amanguch & y fait p de fruit.

Foy, mais le nombre de ces éleûs fut tres-petit ; car les momens marquez par la Providence pour la conversion de ce peuple n'estoient pas venus, & il falloit les attendre.

Il continuë le voyage de Meaco.

Xavier donc, aprés avoir fait plus d'un mois de sejour dans Amanguchi sans recueillir gueres d'autres fruits de ses travaux que beaucoup d'affronts, poursuivit son voyage vers Meaco avec ses trois compagnons Fernandez, Matthieu, & Bernard. Ils déploroient tous les jours l'aveuglement & la dureté de ces malheureux qui ne vouloient point recevoir l'Evangile : ils se consoloient néanmoins dans l'esperance des misericordes de Dieu, & une voix interieure leur disoit souvent que la semence de la parole divine jettée en une terre si ingrate & si sterile, ne seroit pas tout-à-fait perduë.

Les peines qu'il souffre dans le voyage de Meaco.

Ils partirent sur la fin du mois de Décembre, & dans un temps de pluyes continuelles. Pendant tout l'hiver qui est horrible en ces quartiers-là, les vents ne sont pas moins dangereux sur terre que les typhons le sont sur mer. Le froid est tres-piquant, & la neige tombe en telle abondance, que dans les villes & dans les villages les habitans ne peuvent sortir de leurs logis, ni avoir aucune communication entre eux que par des galeries couvertes. C'est bien pis dans la campagne, où ce ne sont que forests affreuses, que montagnes escarpées, que torrens impetueux qui traversent les vallées, & qui

inondent quelquefois les plaines. Souvent tout est si glacé, que les voyageurs font presque autant de chûtes que de pas : sans parler des glaçons énormes qui pendent aux arbres, & dont les passans sont à toute heure en danger d'estre blessez.

Les quatre serviteurs de Dieu marchoient par une si rude saison, & dans des chemins si difficiles, les pieds nus ordinairement pour passer les ruisseaux & les ravines, mal vestus contre la rigueur du froid, chargez de leurs petits meubles, & sans autre provision pour vivre que des grains de ris rostis ou sechez au feu, que Bernard portoit dans son sac. Ils eussent eû abondamment dequoy subsister, si Xavier eust voulu recevoir l'argent que les marchands Portugais de Firando luy offrirent pour les frais de son voyage, ou se servir des deniers que le Gouverneur des Indes luy avoit fait tenir au nom du Roy de Portugal. Mais il auroit crû faire injure à la Providence, que de se précautionner contre les besoins de la vie ; & il n'eut garde d'employer rien de plus de mille écus qu'on luy fournît de l'Epargne, qu'au soulagement des pauvres qui recevoient le baptesme. Il ne se contenta pas mesme de la liberalité Royale ; il tira ce qu'il put pour eux de ses amis de Malaca & de Goa. Aussi disoit-il que plus ces nouveaux Fidelles estoient dénuez des biens de la terre, plus ils meritoient de secours ; que leur

ferveur eſtoit digne des premiers ſiecles de l'Egliſe, & qu'il n'y avoit pas un chreſtien au Japon qui n'aimaſt mieux perdre la vie que l'amour de Jeſus-Chriſt.

Le voyage d'Amanguchi à Meaco n'eſt gueres que de quinze jours lors que la ſaiſon eſt belle & commode. Le mauvais temps fit que les quatre voyageurs furent deux mois en chemin, tantoſt paſſant des torrens rapides, tantoſt traverſant des plaines & des foreſts couvertes de neiges, grimpant quelquefois à des rochers, & roulant quelquefois dans des précipices. L'extréme fatigue cauſa la fievre au Pere Xavier dés le premier mois, & ſon mal l'obligea de ſe repoſer un peu à Sacay. Mais il ne voulut point faire de remedes, & il ſe remit bientoſt en chemin.

Il ſuit un cavalier avec beaucoup de fatigue.

Ce qui luy ſembloit de plus faſcheux, c'eſt que Bernard qui eſtoit leur guide, les égaroit à toute heure. S'eſtant un jour perdus dans une foreſt, & ne ſçachant plus quelle route tenir, ils rencontrerent un cavalier qui alloit du coſté de Meaco. Xavier le ſuivit, & s'offrit de porter ſa malle pour l'engager à les tirer de la foreſt, & pour paſſer ſeûrement des endroits fort dangereux. Le cavalier accepta l'offre que Xavier luy fit, & cependant alla au grand trot; de ſorte que le Saint fut obligé de courir aprés, & cela dura preſque tout le jour.

Ses compagnons le ſuivoient de loin; & quand

ils

ils l'eurent atrapé au lieu où le cavalier le quitta, ils le trouverent si épuisé, qu'à peine pouvoit-il se soûtenir. Les cailloux & les ronces luy avoient dechiré les pieds; & les jambes luy enflerent tellement, qu'elles se creverent en plusieurs endroits. Toutes ces incommoditez ne l'empeschoient pas de marcher : il tiroit sa force de l'union qu'il avoit continuellement avec Dieu, faisant oraison depuis le matin jusques au soir, & n'interrompant ses entretiens interieurs que pour exhorter ses compagnons à la patience.

En passant par les villes & par les villages qu'ils rencontroient sur leur route, Xavier lisoit toûjours quelque chose de son catechisme à la populace qui s'assembloit autour d'eux. On se moquoit de luy le plus souvent, & les enfans crioient aprés luy, *Deos, Deos, Deos*, parce qu'il avoit d'ordinaire ce mot Portugais à la bouche, & qu'il ne le prononçoit presque jamais une seule fois. Car parlant de Dieu, il ne vouloit point se servir de paroles Japonoises, jusqu'à ce que les Japonois fussent bien instruits de l'essence & des perfections de la majesté divine; & il en rendoit deux raisons ; la premiere, qu'il ne trouvoit dans toute leur langue aucun mot qui exprimast bien la souveraine Divinité dont il desiroit leur donner une notion distincte ; la seconde, qu'il craignoit que ces idolâtres ne confondissent le premier

Il instruit la populace en passant par les villes.

Eſtre avec leurs Camis & leurs Fotoques, s'ils l'entendoient appeller des noms qui convenoient aux idoles. Il prenoit de là occaſion de leur dire que comme ils n'avoient jamais connu le vray Dieu, ils ne luy avoient pû donner de nom : que les Portugais qui le connoiſſoient le nommoient *Deos*, & il répetoit ce mot avec une action & d'un ton de voix qui faiſoient ſentir aux payens meſmes combien le nom de Dieu eſtoit venerable.

Ayant condamné publiquement en deux diverſes villes les fauſſes ſectes du Japon & les vices énormes qui y regnoient, il fut traiſné hors des murailles par les habitans qui réſolurent de le lapider : mais lors qu'ils commençoient à prendre des pierres, il ſurvint un terrible orage qui les obligea de s'enfuir. Le ſaint homme demeura ſeul au milieu des foudres qui éclatoient de toutes parts ſans rien perdre de ſa tranquilité ordinaire, & adorant la Providence divine qui combatoit ſi viſiblement pour luy.

Il arrive à Meaco, & y travaille inutilement.

Il arriva enfin à Meaco avec ſes trois compagnons dans le mois de Février l'an 1551. Le nom de cette ville ſi fameuſe, qui eſtoit le ſiege de l'Empire & de la Religion, & où le Cubo-ſama, le Dayri, & le Saço tenoient leur Cour, promettoit de grandes choſes à Xavier : mais l'effet ne répondit pas aux apparences. Meaco qui ſignifie en Japonois choſe digne d'eſtre veûë, n'eſtoit plus qu'une ombre de ce qu'elle avoit

esté : tant les guerres & les incendies l'avoient desolée. Il s'y voyoit des ruines de tous costez, & l'état present des affaires la menaçoit d'une entiere destruction. Tous les Rois voisins s'estoient liguez contre le Cubosama, & on n'entendoit par tout que le bruit des armes.

L'homme de Dieu tascha d'avoir audience du Cubosama & du Dayri : mais il ne put en venir à bout. Il ne put pas mesme voir le Saço ou le Souverain Pontife de la religion Japonoise. Pour luy ménager ces audiences, on luy demandoit cent mille caixes qui font six cens écus de nostre monnoye, & il n'avoit rien.

N'esperant plus rien de ce costé-là, il prescha aux places publiques avec l'autorité seule que Dieu donne à ceux qu'il envoye. Comme toute la Ville estoit dans le trouble, & que chacun avoit l'esprit occupé des pensées de guerre, on ne songea pas à l'écouter, ou ceux qui l'écouterent en passant ne firent nulle réflexion sur ce qu'il disoit.

Ainsi aprés avoir demeuré quinze jours à Meaco inutilement, & ne voyant aucune apparence d'y faire du fruit dans la confusion où les choses estoient, il eut une forte pensée de s'en retourner à Amanguchi, sans croire pourtant son voyage de Meaco tout-à-fait perdu, non seulement parce qu'il avoit beaucoup souffert, & que la souffrance est un vray gain pour les hom- Il part de Meaco pour retourner à Amanguchi.

mes apoſtoliques ; mais encore parce qu'il avoit au moins preſché Jeſus-Chriſt dans la ville du monde la plus idolâtre, & frayé le chemin à ſes freres qui devoient les années ſuivantes y établir le Chriſtianiſme ſelon la veûë qu'il en eut deſlors.

Il s'embarqua donc ſur une riviere qui tombe des montagnes voiſines, & qui vient baigner les murs de Meaco, puis ſe va rendre en un bras de mer qui tire vers Sacay. Dans le navire, il ne pouvoit détourner les yeux de la ſuperbe ville de Meaco, & à ce que diſoit Fernandez, il chanta plus d'une fois le commencement du pſeaume 113. *In exitu Iſraël de Ægypto domus Jacob de populo barbaro*, ſoit qu'il ſe regardaſt comme un Iſraëlite qui ſortoit d'une terre infidelle par l'ordre du Ciel, ſoit qu'il regardaſt ce peuple barbare comme deſtiné à eſtre un jour le peuple de Dieu. S'eſtant apperceû au reſte que les preſens ſervoient beaucoup à introduire les étrangers chez les Princes du Japon, il alla de Sacay à Firando où il avoit laiſſé ce que le Viceroy des Indes & le Gouverneur de Malaca l'obligerent de porter avec luy au Japon, c'eſt-à-dire une petite horloge ſonnante, un inſtrument de muſique tres-harmonieux, & d'autres ouvrages de l'art dont la rareté faiſoit tout le prix.

Ayant remarqué auſſi que ſon habit dechiré avoit rebuté les Japonois, qui jugent fort par l'exterieur, & qui ne daignent pas preſque é-

couter une perſonne mal veſtuë, il ſe fit faire un habit neuf, & meſme aſſez propre, des aumoſnes que les Portugais luy firent; perſuadé qu'un homme apoſtolique doit ſe faire tout à tous, & que pour gagner les gens du monde, il faut quelquefois s'accommoder un peu à leur foibleſſe.

Dés qu'il fut à Amanguchi ſes preſens luy obtinrent une audience du Roy, & le firent recevoir agréablement. Oxindono qui trouvoit les ouvrages de l'Europe admirables, non content d'en remercier le Pere avec toutes les honneſtetez poſſibles, luy envoya le jour meſme une groſſe ſomme d'or & d'argent pour marque de ſa gratitude. Mais Xavier la refuſa conſtamment, & ce refus le fit admirer luy-meſme du Prince. *Que le Bonze Européan*, diſoit Oxindono, *eſt éloigné de l'avarice des noſtres qui aiment le bien avec tant de paſſion, & qui ne penſent qu'à leurs intereſts !* Eſtant de retour à Amanguchi, il a audience du Roy.

Le lendemain Xavier preſenta au Roy d'Amanguchi des Lettres du Gouverneur & de l'Eveſque des Indes, dans leſquelles la Foy chreſtienne eſtoit fort loûée; & il luy demanda pour toute grace permiſſion de la publier, en l'aſſeûrant tout de nouveau que c'eſtoit là le ſeul motif de ſon voyage. Le Roy étonné de plus en plus de la générosité du Pere, luy permit & de vive voix & par un édit public d'enſeigner la loy de Dieu. L'édit fut affiché aux carrefours Il obtient permiſſion de preſcher l'Evangile.

& aux places de la Ville : il portoit qu'on pouvoit ſuivre librement la religion de l'Europe, & il défendoit ſous des peines tres-grieves de traverſer les Européans dans leurs fonctions.

Il eſt viſité d'une infinité de perſonnes.

Outre cela Oxindono leur aſſigna pour leur logement un ancien monaſtere de Bonzes, qui n'eſtoit point habité. Ils ne furent pas plutoſt établis qu'un grand nombre de gens accourut chez eux; les uns par politique & pour plaire au Roy, les autres pour obſerver leur conduite & y trouver à redire, pluſieurs par curioſité & pour apprendre quelque choſe de nouveau. Tous propoſoient leurs doutes, & diſputoient avec tant de vehemence que la pluſpart en eſtoient ſouvent hors d'haleine. La maiſon ne deſempliſſoit point, & ces viſites continuelles emportoient tout le temps de l'homme de Dieu.

Les qualitez qu'il demande dans les miſſionnaires du Japon.

Il s'en explique & s'en plaint preſque luy-meſme dans les lettres qu'il écrivit au Pere Ignace ſur ſon voyage du Japon. Car aprés luy avoir marqué les qualitez qui eſtoient neceſſaires aux ouvriers de la Compagnie qu'on y devoit envoyer; qu'il falloit en premier lieu que ce fuſſent des hommes d'une vie irreprochable, & où les Japonois qui ſe ſcandaliſent aiſément ne trouvaſſent rien à reprendre; qu'il falloit de plus qu'ils n'euſſent pas moins de capacité que de vertu, parce que le Japon a auſſi ſes théologiens, infinis en nombre, profonds en ſcience, & qui ne cedent jamais dans la diſpute à moins

que d'eſtre convaincus par des raiſons invincibles ; qu'il falloit encore que ces miſſionnaires vinſſent preſts à ſouffrir des neceſſitez extrémes, & qu'ils euſſent un grand courage pour vivre dans des perils continuels, pour mourir meſme, s'il en eſtoit beſoin, dans d'effroyables tourmens : ayant, dis-je, expoſé tout cela, & ajouſté en propres termes dans une de ces lettres, *J'écris au Pere Simon, & en ſon abſence au Recteur du college de Conimbre, qu'il n'envoye icy que des hommes connus & approuvez de voſtre ſainte Charité*, il continuë de la ſorte. *Lib. 5. Ep. 11. nov.*

Ces ouvriers évangeliques doivent s'attendre à eſtre bien plus traverſez qu'ils ne penſent. Ils ſeront fatiguez par des viſites & par des queſtions ennuyeuſes à chaque heure du jour, & une partie de la nuit. Ils ſeront appellez inceſſamment dans les maiſons des perſonnes de qualité, & ils n'auront pas quelquefois le loiſir de faire oraiſon, ni de ſe recueïllir. Ils ne pourront pas peut-eſtre dire la meſſe ni leur breviaire : ils pourront encore moins avoir le temps de manger & de prendre un peu de repos : car on ne peut croire combien les Japonois ſont importuns, ſur tout à l'égard des étrangers dont ils ne font aucun cas, & qui leur ſervent de joüet. Or que ſera-ce quand on s'élevera contre leurs ſectes, & qu'on reprendra hautement leurs vices ?

Cependant ces importunitez devinrent agréa-

bles au Pere Xavier, & eurent un bon effet dans la ſuite. Comme les Japonois ont l'eſprit docile & raiſonnable, plus ils le preſſoient dans la diſpute, plus ils connoiſſoient la verité ; ſi bien que leurs doutes eſtant éclaircis, ils comprenoient aiſément qu'il n'y avoit rien dans la religion chreſtienne qui ſe démentiſt, & qui ne fuſt à l'épreuve de la diſcuſſion la plus exacte.

Il répond à pluſieurs perſonnes par une ſeule parole.

C'eſt au fort de tant d'interrogations dont le Saint eſtoit accablé, que par un des plus étranges prodiges dont on ait jamais oûï parler, il ſatisfaiſoit d'une ſeule réponſe pluſieurs perſonnes qui l'interrogeoient ſur des matieres fort differentes, & le plus ſouvent oppoſées ; telles que ſont l'immortalité de l'ame & le mouvement des cieux, les éclipſes du ſoleil ou de la lune & les couleurs de l'arc-en-ciel, le peché & la grace, le paradis & l'enfer. La merveille eſtoit qu'aprés les avoir écoutez tous, il leur répondoit en peu de mots, & que ſes paroles multipliées dans leurs oreilles par une vertu toute divine leur faiſoient entendre ce qu'ils deſiroient ſçavoir, comme s'il euſt répondu à chacun en particulier. Ils s'apperceûrent pluſieurs fois de ce prodige, & en demeurerent ſi étonnez, que ſe regardant les uns les autres tout hors d'eux-meſmes, & regardant le Pere avec admiration, ils ne ſçavoient ni que penſer ni que dire.

Mais quelque éclairez & habiles qu'ils fuſ-

ſent

sent la pluspart, ils ne comprirent pas que c'estoit une chose au dessus de la nature. Ils attribuoient cela à je ne sçay quelle science secrete, qu'ils croyoient que Xavier possedoit seul. C'est pourquoy le Pere Cosme de Torrez estant venu de Firando à Amanguchi, les Bonzes disoient, *Celuy-cy n'a pas le grand sçavoir du Pere François, ni l'art de résoudre plusieurs doutes avec une seule réponse.*

Le procés de la canonisation du Saint fait mention de ce miracle, & le Pere Antoine Quadros, qui alla au Japon quatre ans aprés le Pere Xavier, l'écrivit au Pere Jacques Miron Provincial de Portugal : voicy ses paroles. *Un Japonois m'a dit qu'il avoit veû faire trois miracles dans le Japon au Pere Maistre François. Il fit parler & marcher un homme qui estoit muet & paralitique, il rendit la parole à un autre muet, & l'oüie à un sourd. Ce Japonois m'a dit encore que le Pere François estoit estimé au Japon le plus grand homme de l'Europe; & que les autres Peres de la Compagnie ne le valoient pas, parce qu'ils ne sçavoient répondre qu'à un idolâtre à la fois : au lieu que le Pere François décidoit par une seule parole, dix ou douze questions. Comme je luy dis que cela venoit peut-estre de ce que les questions estoient semblables, il m'assura que non, & qu'elles estoient au contraire fort diverses. Il ajousta enfin que cela n'estoit pas extraordinaire, mais tres-commun au Pere François.*

Quand Xavier & son compagnon Fernandez furent un peu dégagez de ces premiers embar- Il presche dans Amanguchi.

ras, ils se mirent à prescher deux fois le jour dans les places de la Ville en dépit des Bonzes. Il y avoit à Amanguchi sept ou huit religions toutes opposées les unes aux autres, & chacune d'elles avoit plusieurs partisans qui la défendoient comme la meilleure; de sorte que ces divers Bonzes estoient toûjours en dispute. Mais dés que le Saint commença à publier la loy divine, toutes les sectes s'accorderent ensemble pour s'opposer à leur ennemi commun. Elles n'oserent pas néanmoins d'abord se déclarer ouvertement contre un homme à qui la Cour estoit favorable, & qui leur sembloit avoir quelque chose au dessus de l'homme.

Il parle la langue Chinoise sans l'avoir apprise.

Dieu rendit alors au Pere Xavier le don des langues, qui luy avoit esté donné dans les Indes en plusieurs occasions: car sans avoir jamais appris la langue Chinoise, il preschoit tous les matins en Chinois aux marchands de la Chine qui trafiquoient à Amanguchi, & qui y estoient en grand nombre. Il preschoit l'apresdinée aux Japonois en leur langue, mais si facilement & si naturellement, qu'à l'entendre on ne l'auroit pas pris pour un étranger.

La force de la verité à laquelle les sçavans n'avoient pû rien opposer de raisonnable dans les disputes, la nouveauté des trois miracles dont nous venons de parler, & de plusieurs autres que Xavier opera en mesme temps, sa vie innocente & austere, l'esprit divin qui animoit ses discours,

tout cela fit tant d'impression sur les cœurs, qu'en moins de deux mois plus de cinq cens personnes furent baptisées; la pluspart gens de qualité, & hommes de lettres, qui avoient examiné à fonds le Christianisme, & qui ne se rendoient que parce qu'ils ne pouvoient plus resister.

C'estoit une chose admirable au rapport du Saint de voir qu'on ne parloit que de Jesus-Christ dans toute la Ville, & que ceux qui avoient esté les plus ardens à combatre la loy chrestienne, la défendoient avec plus de chaleur, & la pratiquoient avec plus d'exactitude. Ils aimoient tous tendrement le Pere François, & ne pouvoient presque le quitter. Ils prenoient plaisir à luy faire toûjours de nouvelles questions sur les mysteres de la Foy, & on ne peut dire la consolation interieure qu'ils sentoient, en voyant que tout estoit mysterieux dans les cérémonies les plus communes, par exemple, dans la maniere dont les Fidelles font le signe de la croix.

Le fruit de ses prédications.

Le Pere n'avoit pas moins de satisfaction de son costé, & il le confesse luy-mesme dans une lettre qu'il écrivit quelque temps aprés aux Jesuites de l'Europe. Quoy-que je sois desja tout « blanc, leur dit-il, je suis plus vigoureux & plus « robuste que je n'ay jamais esté: car les fatigues « qu'on prend pour cultiver une nation raisonnable « qui aime la verité, & qui desire son propre sa- «

La joye qu'il a de la ferveur des fidelles.

» luy, donnent bien de la joye. Je n'ay en toute ma
» vie gousté tant de consolations qu'à Amanguchi, où une grande multitude de gens venoit m'entendre avec la permission du Roy. Je
» voyois l'orgueil des Bonzes abbatu, & les plus
» fiers ennemis du nom chrestien soumis à l'humilité de l'Evangile. Je voyois les transports
» de joye où estoient ces nouveaux chrestiens,
» quand aprés avoir surmonté les Bonzes dans la
» dispute, ils retournoient tout triomphans. Je
» n'estois pas moins ravi de voir la peine qu'ils
» se donnoient à l'envi l'un de l'autre pour convaincre les Gentils, & le plaisir qu'ils avoient
» à raconter leurs conquestes, par quelles manieres ils se rendoient maistres des esprits, & comment ils exterminoient les superstitions payennes ; tout cela me causoit une telle joye, que
» j'en perdois le sentiment de mes propres maux.
» Ah plust à Dieu que comme je me ressouviens
» de ces consolations que j'ay receuës de la misericorde divine au milieu de mes travaux, je
» pusse non seulement en faire le recit, mais en
» donner l'experience, & les faire un peu sentir à
» nos Academies de l'Europe ! Je suis asseuré que
» plusieurs des jeunes gens qui y étudient, viendroient employer à la conversion d'un peuple
» idolâtre ce qu'ils ont d'esprit & de forces, s'ils
» avoient une fois gousté les douceurs celestes
» qui accompagnent nos fatigues.

Il a des sujets d'affliction

Ces délices interieures du serviteur de Dieu

n'estoient pas néanmoins si pures, qu'il ne s'y meslast un peu d'amertume. Il avoit dequoy pleurer sur Oxindono Roy d'Amanguchi, qui bien que persuadé de l'excellence du Christianisme, estoit retenu dans l'idolatrie par les plaisirs de la chair ; & sur Neatondono le premier Prince du Royaume, qui n'ayant que des inclitions nobles & vertueuses, auroit pû devenir l'Apostre de la Cour, si des raisons frivoles ne l'eussent empesché d'estre chrestien.

parmi ses joyes spirituelles.

Luy & la Princesse sa femme respectoient Xavier comme leur pere, & l'honoroient mesme comme un Saint ; ils aimoient aussi les fidelles, & les secouroient en tous leurs besoins ; ils ne parloient de la Foy qu'avec estime : mais parce qu'ils avoient fondé plusieurs monasteres de Bonzes, il leur faschoit, à ce qu'ils disoient, de perdre le fruit de leurs charitez : & ainsi la crainte d'estre frustrez de je ne sçay quelle récompense dont les Bonzes les flatoient, leur fit renoncer aux biens éternels que leur promettoit le saint homme.

Mais quelque puissant que soit d'ordinaire l'exemple des Princes en matiere de religion, on ne laissa pas d'embrasser le Christianisme de tous costez, & une action du compagnon de Xavier contribua beaucoup à gagner les plus opiniastres. Fernandez preschoit en un des lieux de la Ville le plus frequenté, & il y avoit parmi ses auditeurs des gens d'esprit fort attachez à leur

On embrasse la Foy malgré l'exemple des Princes en voyant la moderation de Fernandez.

secte, qui ne pouvoient concevoir les maximes de l'Evangile, & qui n'écoutoient le prédicateur que pour s'en moquer. Au milieu du sermon un homme de la lie du peuple s'approcha de Fernandez comme pour luy dire un mot à l'oreille, & tirant un gros crachat du fond de son estomach, luy en couvrit le visage. Fernandez, sans dire un seul mot, ni sans faire paroistre aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, & continua son discours comme si de rien n'eust esté. Chacun fut surpris de la moderation du prédicateur: les plus libertins qu'une telle insulte avoit fait rire, tournerent leur risée en admiration, & reconnurent de bonne foy qu'un homme qui estoit assez maistre de ses passions pour se commander en ces rencontres, avoit beaucoup de courage & de grandeur d'ame.

Raisonnement d'un Japonois sur une action chrestienne.

Un des principaux de l'assemblée découvrit quelque autre chose dans cette patience inébranlable. C'estoit le docteur le plus sçavant d'Amanguchi, & le plus déclaré contre l'Evangile. Il pensa qu'une loy qui enseignoit à estre si patient & si insensible aux affronts ne pouvoit venir que du Ciel, & il raisonna ainsi en luy-mesme. Ces prédicateurs qui souffrent avec tant de constance les injures les plus atroces ne peuvent pas prétendre de nous tromper; il leur en cousteroit trop cher, & on ne trompe gueres les autres à ses dépens. Celuy seul qui a fait le cœur humain peut le mettre dans une assiete si tran-

quille ; les forces de la nature ne vont pas là, & il faut necessairement que quelque chose de divin soit le principe de la patience chrestienne. Ces gens ont sans doute des asseûrances infaillibles de la doctrine qu'ils croyent & de la récompense qu'ils esperent : car enfin ils sont prests à tout souffrir pour leur Dieu, & ils n'attendent rien des hommes. Aprés tout quel inconvenient & quel danger y a-t-il de suivre leur loy ? Si ce qu'ils nous disent de l'éternité est veritable, je seray éternellement malheureux ne le croyant pas ; & quand bien il n'y auroit point d'autre vie que celle-cy, ne vaut-il pas mieux embrasser une religion qui éleve l'homme au dessus de luy-mesme, & qui luy donne une paix inalterable, que de professer des sectes qui nous laissent toutes nos foiblesses, & qui n'ont pas le pouvoir de calmer les troubles du cœur ?

Tout cela luy passa par l'esprit à ce qu'il raconta ensuite ; & ces réflexions accompagnées des mouvemens de la Grace le toucherent de telle sorte, qu'aussitost que la prédication fut achevée, il confessa que la vertu du prédicateur l'avoit persuadé : il demanda le baptesme aprés, & fut baptisé solennellement.

Une conversion si illustre eut des suites tres-heureuses. Plusieurs qui entrevoyoient la verité, & qui craignoient de la connoistre tout-à-fait, ouvrirent les yeux, & receurent la lumiere

Diverses conversions.

de l'Evangile; entre autres un jeune homme de vingt-cinq ans qu'on estimoit fort pour la subtilité de son esprit, & qui avoit étudié dans les plus fameuses Academies du Japon. Il estoit venu à Amanguchi pour se faire Bonze. Mais ayant sceû que la secte des Bonzes avec qui il vouloit s'associer ne reconnoissoit point de premier principe, & que leurs livres n'en faisoient nulle mention, il changea de pensée, & demeura fort irrésolu sur le choix d'un état de vie; jusqu'à ce que convaincu par l'exemple du Docteur & par les raisons de Xavier, il se fit chrestien. On luy donna le nom de Laurens; & c'est luy qui ayant esté receû en la compagnie de Jesus par Xavier mesme, exerça d'abord le ministere de la prédication avec tant d'éclat & tant de succés, qu'il convertit une multitude innombrable de gens nobles & vaillans qui furent depuis les colomnes de l'Eglise Japonoise.

Au reste les monasteres des Bonzes se dépeuploient tous les jours peu à peu par la desertion des jeunes gens qui avoient encore des restes de pudeur & de probité. Honteux de mener une vie brutale, & de tromper le simple peuple, ils quittoient leur habit & leur profession de Bonze, afin qu'estant rentrez dans le monde, ils pussent plus facilement se convertir. Ces jeunes Bonzes découvroient à Xavier les mysteres de leurs sectes, & luy faisoient connoistre des abomina-

tions

tions cachées aux yeux du public ſous des apparences de ſeverité.

Le Pere qui ne ménageoit plus rien avec des hommes qui haïſſoient mortellement les Fidelles, & qui avoient ſeuls intereſt à empeſcher l'établiſſement de la Foy, publioit tout ce qu'on luy en diſoit, & les repreſentoit au naturel. Ces hypocrites démaſquez devenoient la riſée du peuple : mais ce qui les mortifioit davantage, c'eſt que ceux qui les avoient écoutez auparavant comme des oracles, leur reprochoient hautement leur ignorance. Une femme quelquefois les défioit à la diſpute, & les preſſoit de raiſons ſi vives, que plus ils faiſoient d'efforts pour ſe dégager, plus ils s'embarraſſoient eux-meſmes. Car le Pere inſtruit des ſecrets de chaque ſecte fourniſſoit aux néophytes dequoy confondre les Bonzes, en les réduiſant à une manifeſte contradiction : ce qui eſt parmi les Japonois la plus grande honte qu'on puiſſe faire aux hommes de lettres.

Il ſe déclare hautement contre les Bonzes.

Mais les Bonzes n'en furent pas quittes pour eſtre l'objet des mépris de toute la Ville, ils perdirent avec leur credit & leur réputation les aumoſnes qui les faiſoient vivre ; de ſorte que la pluſpart, ſans avoir nulle diſpoſition au Chriſtianiſme, abandonnerent leurs couvents pour ne pas mourir de faim, & changerent leur profeſſion de Bonze en celle de ſoldat, ou d'artiſan : ce qui faiſoit dire aux chreſtiens avec une in-

croyable allegreſſe, qu'il ne reſteroit bientoſt de ces Religieux idolâtres dans Amanguchi que ce qu'il en faudroit pour garder les monaſteres.

Les Bonzes attaquent la Religion chreſtienne.

Les vieux Bonzes cependant plus attachez à leur condition, & plus endurcis dans l'erreur que les autres, n'épargnerent rien pour ſe maintenir. Ils menaçoient de la colere des dieux en annonçant la ruine de la Ville & le renverſement du Royaume. Ils diſoient que le Dieu qu'adoroit l'Europe eſtoit non *Deos*, ou *Deus*, comme l'appelloient les Portugais, mais *Dajuz*, c'eſt-à-dire en la langue du Japon, *fauſſeté & menſonge*. Ils ajouſtoient que ce Dieu impoſoit aux hommes un joug trop peſant: Quelle juſtice de punir ceux qui tranſgreſſoient une loy dont l'obſervation eſtoit impoſſible? mais quelle providence, ſi la loy de Jeſus-Chriſt eſtoit neceſſaire pour le ſalut, d'avoir laiſſé paſſer quinze ſiecles ſans la faire connoiſtre à la plus noble partie du monde? Qu'une Religion, dont le Dieu eſtoit partial dans la diſpenſation de ſes graces, ne pouvoit gueres eſtre veritable; & que ſi la doctrine Européane avoit une ombre de verité, la Chine qui ſçavoit tout ne l'auroit pas ignorée.

Ce ſont là les principaux chefs dont les Bonzes accuſoient la Religion chreſtienne. Xavier le rapporte dans ſes Lettres; mais il ne dit point toutes les réponſes qu'il fit, & on ne les a point ſceûës d'ailleurs. Ainſi ſans ſuivre l'exemple de

deux ou trois historiens qui le font parler selon leurs idées sur tous ces articles, je n'écriray que ce que le Saint a laissé luy-mesme par écrit.

Les Idolâtres au lieu de se réjoüir d'avoir esté enfin éclairez des lumieres de la Foy, s'affligeoient de l'aveuglement de leurs ancestres, & on les entendoit s'écrier d'un ton lamentable : *Quoy donc, nos peres bruslent dans l'enfer, parce qu'ils n'ont pas adoré un Dieu qui leur estoit inconnu, & qu'ils n'ont pas observé une loy dont ils n'avoient jamais oüi parler !*

Les Bonzes échauffoient là-dessus le peuple, en disant que les prestres Portugais n'estoient bons à rien, & qu'ils ne pouvoient retirer personne de l'enfer ; au lieu qu'eux le faisoient, quand il leur plaisoit, par leurs jeûsnes & par leurs prieres : Que l'éternité des peines marquoit ou la cruauté ou la foiblesse du Dieu des chrestiens ; sa cruauté, si pouvant delivrer les ames du feu, il ne le vouloit pas ; sa foiblesse, si le voulant, il ne le pouvoit point : Enfin qu'Amida & Xaca estoient bien plus misericordieux, & plus puissans ; mais qu'ils ne faisoient sortir de l'enfer que les personnes qui durant leur vie avoient fait de grandes largesses aux Bonzes.

Nous ne sçavons pas, comme j'ay dit, toutes les réponses particulieres du Saint ; nous sçavons seulement de luy qu'au regard de l'affliction où estoient les Japonois d'avoir esté abandonnez tant de siecles sans aucune connoissance de la

Il répond aux raisons des Bonzes.

loy divine, il fut aſſez heureux pour les conſoler, & pour les mettre en état de prendre des idées plus raiſonnables. Car il leur montra en général que la plus ancienne de toutes les loix eſt la loy de Dieu, non celle qui eſt publiée avec le ſon des paroles ; mais celle qui eſt écrite dans les cœurs des mains meſmes de la nature, en ſorte que quiconque vient au monde apporte avec ſoy certains préceptes que ſon propre inſtinct & la raiſon luy enſeignent.

Avant que le Japon priſt ſes loix des ſages de la Chine, diſoit Xavier, *on y ſçavoit que l'homicide, le larcin & l'adultere eſtoient à fuir : c'eſt pourquoy on cherchoit des lieux écartez & obſcurs pour les commettre. Aprés les avoir commis, on ſentoit les reproches de la conſcience, qui accuſe toûjours ſecretement les coupables, bien que leurs mauvaiſes actions ne ſoient pas connuës du public, ni meſme défenduës par les loix humaines. Qu'un enfant ſoit nourri avec les beſtes dans les bois, loin du commerce des hommes, & hors des villes bien policées, il ne laiſſera pas de ſçavoir quelles ſont les regles de la ſocieté civile : car eſtant interrogé ſi c'eſt une choſe mal honneſte de tuër un homme, de luy oſter ſon bien, de violer ſon lit, de le ſurprendre ou par artifice ou par force, il répondra indubitablement qu'oüi. Que ſi cela eſt vray d'un ſauvage qui n'a nulle éducation, combien le ſera-t-il plus des hommes polis qui vivent enſemble, & qui ont l'eſprit cultivé ? Donc*, ajouſtoit le Saint, *Dieu n'a pas laiſſé tant de ſiecles le Japon dans l'ignorance, comme prétendent vos Bonzes.*

Il leur faisoit entendre par là que la loy naturelle estoit un degré qui conduisoit insensiblement à la loy chrestienne, & qu'un homme qui vivroit moralement bien, ne manqueroit pas de connoistre Jesus-Christ par quelque voye que ce fust, c'est-à-dire qu'avant sa mort Dieu luy envoyeroit un prédicateur, ou l'éclaireroit immediatement luy-mesme.

Ces raisons dont les Peres de l'Eglise se sont servis en de pareilles rencontres, contenterent si fort les payens, qu'ils n'eurent plus de difficulté sur un point qui leur faisoit tant de peine.

Les Bonzes voyant que le peuple déferoit plus à l'autorité de Xavier qu'à la leur, & ne sçachant comment réfuter leur adversaire, firent une intrigue à la Cour pour perdre les chrestiens dans l'esprit du Roy. On luy donna des ombrages d'eux, en décriant leur conduite, & disant que c'estoient des gens de cabale, ennemis du bien public & de la personne du Prince; de sorte qu'Oxindono qui leur avoit esté si favorable, & qui les aimoit, changea tout d'un coup de sentimens. Les Bonzes animent le Roy contre les chrestiens.

A la verité comme les Japonois se piquent de garder inviolablement leur parole, quand une fois ils l'ont engagée, il n'osa pas révoquer l'édit solennel qu'il avoit fait publier en faveur de la loy chrestienne: mais pour le rendre inutile, il traita mal les Fidelles, jusqu'à les dépouiller

de leurs biens, & il commença par les principaux Seigneurs du Royaume.

Au mesme temps les Bonzes fiers de leur faveur, écrivent des lettres, & répandent des libelles de tous costez contre le Pere Xavier. Ils disent que c'est un miserable, qui n'ayant pas dequoy vivre aux Indes, est venu chercher du pain au Japon : ils taschent sur tout de le faire passer pour un insigne magicien, qui par la puissance de ses charmes force le démon de le servir à son gré, & qui opere toutes sortes de prodiges pour tromper la populace.

Le nombre des chrestiens augmente avec la réputation du Saint.

Mais ni le changement du Roy, ni les calomnies des Bonzes ne retarderent point le progrés de l'Evangile. Le nombre des Fidelles monta en peu de jours à plus de trois mille dans Amanguchi ; & ils estoient tous si fervens, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fust prest non seulement de quitter ses biens, mais encore de verser son sang pour la défense de la Foy, au cas que le Prince vint à persecuter l'Eglise naissante avec le fer & le feu comme on le croyoit.

La réputation de l'Apostre s'augmenta aussi malgré les faux bruits qu'on faisoit courir ; & son nom devint si célebre dans les Royaumes voisins, que tous les peuples avoient envie de voir le grand Bonze de l'Europe.

Xavier songeoit depuis peu à s'en retourner aux Indes pour choisir luy-mesme des ouvriers tels qu'en demandoit le Japon, & son dessein

estoit d'y revenir par la Chine, dont la conversion luy tenoit desja fort au cœur. Car en traitant tous les jours avec les marchands Chinois qui estoient à Amanguchi, il avoit compris qu'une nation si polie & si sensée deviendroit aisément chrestienne : & d'ailleurs on luy faisoit esperer que dés que la Chine seroit convertie, le Japon se convertiroit ; du moins les Japonois les plus incredules luy disoient souvent, qu'ils ne changeroient point de religion, que les Chinois n'en eussent changé ; qu'il allast porter l'Evangile à ce grand Empire, & que quand il l'auroit réduit sous l'obeïssance de Jesus-Christ, ils se feroient tous chrestiens.

Cependant un navire Portugais commandé par Edoûard de Gama arriva au Royaume de Bungo ; & on eut nouvelle à Amanguchi que ce navire qui venoit des Indes en devoit reprendre le chemin dans un mois ou deux. Xavier, pour sçavoir au vray ce qui en estoit, envoya Matthieu sur les lieux, c'est l'un de ces Japonois chrestiens qui l'accompagnoient, & il le chargea d'une lettre adressée au capitaine & aux marchands du vaisseau. Le Saint les prioit de luy mander qui ils estoient, d'où ils venoient, & s'ils partiroient bientost : il leur disoit ensuite, qu'estant obligé de repasser dans les Indes, il les iroit joindre au cas qu'ils s'en retournassent ; enfin il les conjuroit de dérober un peu de temps aux affaires de leur negoce pour

Il envoye un Japonois chrestien au Royaume de Bungo, & pourquoy.

ſonger à celle de leur ſalut, & leur déclaroit que toutes les ſoyes de la Chine, quelque profit qu'elles leur apportaſſent, ne valoient pas le moindre gain ſpirituel qu'ils pouvoient faire en examinant leur conſcience tous les jours.

Le navire eſtoit au port de Figen, à cinquante lieuës d'Amanguchi & à une lieuë de Fucheo, que d'autres nomment Funai, capitale du Royaume de Bungo. Les Portugais furent ravis d'apprendre des nouvelles du Pere Xavier: ils luy manderent des leurs, & l'avertirent que dans un mois au plus tard ils feroient voile vers la Chine où ils avoient laiſſé trois vaiſſeaux chargez pour les Indes qui partiroient au mois de Janvier, & que Jacques Pereira ſon intime ami eſtoit ſur l'un de ces navires.

Matthieu revint en cinq jours, & outre qu'il apporta au Pere François des lettres du capitaine & des principaux marchands, il luy en rendit de Goa, par leſquelles les Peres du College de Saint Paul luy écrivoient que ſa preſence eſtoit abſolument neceſſaire pour le réglement des affaires de la Compagnie.

Il part d'Amanguchi pour le Royaume de Bungo.

Xavier donc, ſans perdre de temps, aprés avoir recommandé les chreſtiens au Pere Coſme de Torrez & au Frere Jean Fernandez qu'il laiſſa dans Amanguchi, ſe mit en chemin vers la mi-Septembre de l'année 1551. Il pouvoit faire ce voyage aiſément par mer: mais il aima mieux aller par terre, & à pied, ſelon ſa couſtume.

tume. Il prit pour ſes compagnons Matthieu & Bernard : deux Seigneurs Chreſtiens voulurent auſſi le ſuivre. On avoit confiſqué leurs biens depuis peu de jours, en punition de ce qu'ils avoient receû le bapteſme : mais la grace de Jeſus-Chriſt qui leur tenoit lieu de tout, leur rendoit leur pauvreté ſi précieuſe, qu'ils s'eſtimoient bien plus riches qu'auparavant. Un autre chreſtien ſe joignit à eux, c'eſt ce Laurens dont nous avons parlé, ſurnommé le Louche, à cauſe qu'il avoit les yeux un peu de travers.

Le Pere marcha gayement avec ſes cinq compagnons juſqu'à Pinlaſchau, village diſtant de Figen d'une lieuë ou deux. En arrivant il ſentit toutes ſes forces épuiſées, trouva ſes pieds fort enflez, & fut ſaiſi d'un grand mal de teſte, tellement qu'il ne put du tout paſſer outre. Matthieu, Laurens & Bernard prirent les devans pour porter de ſes nouvelles au navire. Dés qu'Edoüard de Gama ſceût que le ſaint homme eſtoit proche, il fit venir tous les Portugais qui trafiquoient à Fucheo ; & ayant choiſi les principaux, il monta à cheval avec eux pour luy aller rendre ſes devoirs en céremonie.

Il tombe malade de fatigue, & aprés un peu de repos continuë ſon chemin.

Xavier qu'un peu de repos rétablit, & qui ſe douta de l'honneur qu'on luy vouloit faire, s'eſtoit deſja remis en chemin : mais il n'évita pas tout-à-fait ce qu'il fuyoit. La cavalcade le rencontra à un quart de lieuë de Figen, marchant entre les deux Seigneurs d'Amanguchi

qui ne l'avoient point quitté, & portant luy-mesme son paquet. Gama fut surpris de voir en cét équipage un homme si considerable, & mettant pied à terre avec tous les siens, le salua d'une maniere tres-respectueuse. Aprés les premiers complimens, on pria le Pere de vouloir bien monter à cheval : mais on ne put jamais l'y résoudre ; de sorte que les Portugais firent suivre leurs chevaux, & marcherent eux-mesmes à pied jusqu'au port.

Il est receû par les Portugais avec honneur, & visité de la part du Roy de Bungo.

Le navire estoit équipé de toutes ses pieces, orné d'étendarts & de banderoles selon l'ordre qu'en avoit donné le capitaine. Ceux qui y estoient demeurez paroissoient en armes sur les bords : ils firent leur décharge à la veûë du Saint, & toute l'artillerie joûa aussitost. Comme on tira quatre fois de suite, le bruit du canon s'entendit si distinctement à Fucheo, que le peuple en fut effrayé, & le Roy s'imagina que les Portugais estoient attaquez par certains corsaires qui depuis peu ravageoient ces costes. Pour s'en éclaircir, il dépescha un des gentils-hommes de sa Cour au capitaine du vaisseau.

Gama montrant le Pere François au gentil-homme du Roy de Bungo, luy dit que ce bruit qui avoit allarmé la Ville, n'estoit qu'une legere démonstration de l'honneur qu'on dévoit à un si grand personnage tres-cheri du Ciel & tres-estimé à la Cour de Portugal. Le Japonois qui ne voyoit rien que de pauvre en la person-

ne du Pere, & qui se souvenoit de ce qu'on en avoit écrit d'Amanguchi, s'arresta un peu sans parler: puis avec l'air d'un homme étonné, *Je suis bien en peine*, dît-il, *quelle réponse faire à mon Prince; car ce que vous venez de me dire ne s'accorde gueres ni avec ce que je vois, ni avec ce que les Bonzes d'Amanguchi ont mandé, qu'ils ont veû de leurs propres yeux vostre Pere Bonze entretenir familierement un démon qui luy enseignoit à jetter des sorts, & à faire je ne sçay quelles actions magiques pour éblouïr les ignorans; que c'estoit un malheureux si rebuté & si maudit de toute la terre, que la vermine dont il est couvert depuis les pieds jusques à la teste a horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte que la sienne; du reste je crains que si je rapporte au Roy ce que vous pensez de ce Bonze, les nostres ne passent ou pour des esprits peu éclairez qui font de faux jugemens, ou pour des envieux & des imposteurs.*

Alors Gama prenant la parole, dit au gentilhomme Japonois tout ce qu'il falloit pour luy donner de bonnes impressions de la conduite du Saint, & pour l'empescher d'en prendre de mauvaises de sa pauvreté. Sur ce dernier point, il luy déclara que celuy qui sembloit si méprisable en apparence, estoit d'une tres-noble extraction; que la fortune l'avoit fait riche, mais que la vertu le faisoit pauvre, & que ce dénuëment universel estoit l'effet d'une grande ame qui méprisoit ce que les hommes estiment le plus.

Un tel discours ravit en admiration le Japonois : il fit à son Prince un rapport fidelle de ce qu'on luy avoit dit, en ajoustant de luy-mesme que les Portugais estoient plus heureux de posseder ce saint homme que si leur navire estoit plein de lingots d'or.

Il est estimé du Roy de Bungo.

Le Roy de Bungo avoit desja oüi parler du Pere François, & ne croyoit pas ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient écrit. C'estoit un Prince de vingt-cinq ans, extrémement sage, tres-généreux, tres-civil ; mais trop emporté dans les plaisirs de la chair selon la coustume des Rois du Japon.

Ce qu'il apprit de son gentilhomme augmenta l'envie qu'il avoit de voir Xavier, & dés le jour mesme, il luy écrivit en ces termes.

Lettre du Roy de Bungo au Pere Xavier.

Pere Bonze de Chemahicogin, c'est ainsi qu'ils appellent le Portugal, *que vostre heureuse arrivée en mes Etats soit aussi agréable à vostre Dieu que le luy sont les loüanges dont les Saints l'honorent. Quansyonafama mon domestique que j'ay envoyé au port de Figen m'a dit que vous y estiez arrivé d'Amanguchi, & toute ma Cour vous dira combien j'en ay eû de joye. Comme Dieu ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie instamment de venir avant le lever du soleil fraper à la porte de mon palais où je vous attendray avec impatience, & permettez-moy de vous demander cette faveur sans que ma demande vous soit importune. Cependant prosterné par terre, je prie à genoux vostre Dieu, que je confesse estre le Dieu de tous*

les Dieux, le Souverain des plus grands & des meilleurs qui vivent au Ciel; je le prie, dis-je, de faire entendre aux superbes de ce siecle combien vostre vie sainte & pauvre luy est agréable, afin que les enfans de nostre chair ne soient pas trompez par les fausses promesses du monde. Mandez-moy des nouvelles de vostre santé, pour me faire bien dormir la nuit jusqu'à ce que les coqs m'éveillent en m'annonçant vostre venuë.

Cette lettre fut portée par un jeune Prince du sang Royal suivi de trente jeunes Seigneurs de la Cour, & accompagné d'un sage vieillard qui estoit son gouverneur, nommé Poomendono, homme des plus qualifiez du Royaume, & frere naturel du Roy de Minato. L'honneur que les Portugais rendoient au Pere Xavier surprit tellement le Prince, qu'il dit tout haut à son gouverneur : *En verité il faut que le Dieu de ces gens-là soit grand, & que ses secrets soient cachez aux hommes, puis qu'il veut bien que les plus riches navires obéïssent à une personne aussi pauvre qu'est ce Bonze des Portugais, & que le bruit du canon fasse entendre que la pauvreté a dequoy plaire au Seigneur de tout le monde, cette pauvreté si abjecte d'elle-mesme, & si honteuse dans l'opinion commune, qu'il semble que ce soit un peché énorme mesme d'y penser.* Ambassade du Roy de Bungo vers le Saint.

Bien que nous ayions horreur de la pauvreté, repartit Poomendono, *& que nous croyions les pauvres incapables d'estre heureux, il se peut faire que ce pauvre estime tant sa pauvreté, qu'elle soit agréable au Dieu qu'il sert, & que la pratiquant dans toute la rigueur*

possible pour l'amour de son Dieu, il soit plus riche qu'aucun homme de la terre.

Le jeune Ambassadeur estant retourné à la Cour, témoigna au Roy avec quel respect on avoit receû sa lettre, & entreprit de luy persuader que le Bonze de l'Europe devoit estre traité bien autrement que les Bonzes ordinaires, jusqu'à dire que ce seroit un grand peché de le confondre avec eux; qu'au reste il n'estoit pas pauvre au point que ses ennemis disoient; que le capitaine & les marchands Portugais luy donneroient de bon cœur leur navire & tous leurs tresors s'il en vouloit, & qu'à parler proprement on ne pouvoit pas appeller pauvre celuy qui a autant de richesses qu'il en veut.

Cependant les Portugais s'estant assemblez pour voir comment le Pere Xavier paroistroit le lendemain à la Cour, tous furent d'avis qu'il y parust avec le plus de magnificence & de pompe qui se pourroit. Il s'opposa d'abord à leur sentiment par l'horreur qu'il avoit du faste si peu convenable à son état Religieux: mais il se rendit aprés aux prieres, & encore plus aux raisons de l'assemblée. Ces raisons estoient que les Bonzes d'Amanguchi ayant écrit tout ce qu'ils avoient pû imaginer pour rendre Xavier méprisable, il estoit à propos d'oster aux peuples les fausses idées qu'ils avoient pû prendre, & de faire voir en mesme temps combien les chrestiens honoroient les ministres de l'Evan-

gile, afin de porter par là les Gentils à les respecter & à les croire ; qu'ainsi l'honneur seroit moins pour luy que pour Jesus-Christ, & qu'on estimeroit la prédication à mesure qu'on révereroit le prédicateur.

Ils disposerent donc tout en diligence pour l'entrée du Saint, & partirent le lendemain avant le jour dans un tres-bel équipage. Ils estoient trente Portugais de marque, habillez d'étoffes fort riches, portant des chaisnes d'or, & parez de pierreries. Les valets & les esclaves bien vestus aussi, accompagnoient leurs maistres. Le Pere François avoit une soutane de camelot noir & un surplis pardessus avec une étole de velours verd, garnie de brocard d'or. La chaloupe & les deux barques où ils se mirent pour aller du navire à la Ville par la riviere qui y conduisoit, estoient couvertes sur les bords des plus beaux tapis de la Chine, & environnées de banieres de soye de toutes couleurs. Il y avoit dans la chaloupe & dans les barques des trompettes, des flustes, des hauts-bois, & d'autres instrumens de musique, qui meslez ensemble faisoient une tres-agréable symphonie.

En quel équipage il va à la Cour du Roy de Bungo.

La nouvelle qui se répandit dans Fucheo que le grand Bonze de l'Europe y devoit venir du matin, attira plusieurs gens de condition sur le rivage, & tant de monde accourut en foule au bruit des trompettes, que les Portugais eurent de la peine à descendre.

Quansyandono capitaine de Canafama & un des principaux de la Cour les attendoit là par ordre du Roy. Il receut le Saint tres-civilement, & luy offrit une litiere pour se rendre au palais; mais Xavier la refusa, & marcha avec toute sa suite en cét ordre. Edoüard de Gama alloit le premier teste nuë & une cane à la main, comme l'Escuyer, ou le Major-Dome du Pere. Cinq autres Portugais le suivoient, & c'estoient les plus considerables du navire: l'un portoit un livre dans un sac de satin blanc; l'autre une canne de Bengala garnie d'or; le troisiéme des mules de chambre d'un beau velours noir, telles qu'en mettoient les personnes de la premiere qualité; le quatriéme portoit un tableau de Nostre-Dame envelopé d'une écharpe de damas violet; & le cinquiéme, un parasol magnifique. Le Pere marchoit aprés dans l'habillement que j'ay dit avec un air également majestueux & modeste. Le reste des Portugais venoit ensuite, & à voir leur contenance, leur parure, & leur train, on les auroit pris pour des cavaliers & pour des seigneurs plûtost que pour des marchands.

Ils traverserent ainsi les principales ruës de la Ville, au son des trompettes, des flustes & des hauts-bois, suivis d'une multitude infinie de peuple, sans compter les gens qui remplissoient les fenestres, les balcons, & mesme les toits.

Estant arrivez dans la place qui est devant le palais

palais du Roy, ils y trouverent six cens de ses gardes, les uns armez de lances, les autres de dards, tous avec de beaux cimeterres & de riches vestes. Ces gardes, au signe que leur fit celuy qui les commandoit nommé Fingeindono, s'avancerent en bon ordre vers le Saint, & puis se separerent en deux rangs, pour luy ouvrir le passage au milieu d'eux.

Dés qu'on eut gagné le palais, les Portugais qui marchoient immediatement devant le Pere Xavier se tournerent vers luy, & le saluerent respectueusement. L'un luy offrit la canne de Bengala, & l'autre les mules de velours. Celuy qui avoit le parasol l'étendit sur la teste du saint homme, & les deux autres qui portoient le livre & le tableau se mirent à ses costez. Tout cela se fit de si bonne grace & d'une maniere si honorable pour Xavier, que les Seigneurs qui estoient presens en furent ravis, & qu'on leur entendit dire que le Pere François n'estoit pas ce qu'avoient dit faussement les Bonzes; que c'estoit sans doute un homme venu du ciel pour confondre leur envie, & pour abbatre leur orgueïl.

Son entrée dans le palais du Roy de Bungo.

Aprés qu'on eut traversé une longue gallerie, on entra dans une grande salle pleine de gens, qui à leur habit de damas rehaussé d'or & diversifié de belles figures paroissoient de la plus haute qualité. Là un jeune enfant qu'un venerable vieillard tenoit par la main s'estant

approché du Pere, le ſalua avec ces paroles : *Que ton arrivée en la maiſon du Roy mon Seigneur luy ſoit auſſi agréable que l'eſt l'eau du ciel aux laboureurs dans une extréme ſechereſſe. Entre ſans rien craindre*, continua-t-il, *car je t'aſſeûre que les gens de bien t'aiment, quoy que les méchans ne te puiſſent voir ſans chagrin, & que leur viſage à ta veûë ſoit comme une nuit ſombre & orageuſe.*

Xavier répondit ſelon que le demandoit l'âge de celuy qui faiſoit le compliment. Mais l'enfant reprenant la parole d'une maniere qui ne ſentoit rien de l'enfance : *Certainement*, dît-il, *il faut que ton courage ſoit extraordinaire d'eſtre venu d'un bout de la terre en un païs étranger pour t'y faire mépriſer ſous le nom de pauvre, & que la bonté de ton Dieu ſoit bien grande d'agréer ta pauvreté contre l'opinion commune du monde. Les Bonzes ſont bien éloignez de faire le meſme, eux qui aſſeûrent en public & avec ſerment que les pauvres ne peuvent ſe ſauver non plus que les femmes.*

Plaiſe à la bonté infinie du Seigneur, repliqua Xavier, *d'éclairer ces pauvres aveugles des rayons de ſa celeſte doctrine, afin qu'ils reconnoiſſent leur erreur ſur ce point & ſur tout le reſte.*

L'enfant tint d'autres diſcours ſi raiſonnables & ſi relevez, que l'homme de Dieu ne douta pas qu'il ne fuſt inſpiré par l'eſprit ſaint, qui quand il luy plaiſt remplit de ſageſſe les enfans, & rend leurs langues éloquentes avant que leur raiſon ſoit formée.

Dans ces entretiens qui surprirent tout le monde, ils passerent en une autre salle où estoient plusieurs gentilshommes vestus tres-superbement, & qui avoient tres-bonne mine. Au moment que le Pere entra, tous s'inclinerent trois fois profondément, jusqu'à toucher la terre de leur front, en quoy ils sont fort adroits; & cette réverence, que les Japonois appellent *Gromenare*, n'est que du fils au pere & du vassal au seigneur. Ensuite deux se détacherent de la troupe pour luy témoigner au nom de tous la joye qu'ils avoient, & un parla de la sorte. Il reçoit des complimens de diverses personnes de la Cour.

Que vostre arrivée, Pere Bonze Saint, soit aussi agréable à nostre Roy que l'est le ris d'un petit enfant à sa mere qui le tient entre ses bras; & cela sera asseûrément, car nous vous jurons par les cheveux de nos testes, que tout, jusques à ces murailles qui semblent tressaillir d'allegresse en vostre presence, nous excite à vous bien recevoir, & à nous réjoüir de vostre venuë, qui tournera sans doute à la gloire de ce Dieu dont vous avez dit de si grandes choses dans Amanguchi.

Ce compliment estant fait, les jeunes Seigneurs voulurent suivre le Pere: mais l'enfant dont nous venons de parler que Xavier tenoit par la main, leur fit signe de s'arrester. On entra sur une terrasse toute bordée d'orangers, & delà on passa dans une salle beaucoup plus spatieuse que les deux autres. Facharandono frere du Roy estoit là avec une suite magnifique. Ayant fait au Saint toutes les civilitez qui se

font d'ordinaire aux Grands du Japon, il luy dit que ce jour estoit le plus solennel de l'année pour la Cour de Bungo, & que le Roy son Seigneur s'estimoit plus riche & plus heureux, de l'avoir dans son palais, que s'il possedoit tout l'argent des trente-deux tresors de la Chine. *Cependant*, ajousta le Prince, *je vous souhaite une augmentation de gloire, & l'accomplissement du dessein qui vous fait venir icy des extrémitez de la terre.*

Il est introduit à l'audience du Roy de Bungo, & ce qui s'y passe.

Alors l'enfant qui conduisoit le Pere Xavier le mit entre les mains de Facharandono, & se retira un peu à l'écart. Ils entrerent dans l'antichambre du Roy où les principaux Seigneurs du Royaume attendoient le Saint. Aprés avoir esté receû d'eux d'une maniere tres-civile, il fut enfin introduit à l'audience dans une chambre où l'or éclatoit de tous costez. Le Roy qui estoit debout fit cinq ou six pas dés qu'il vit paroistre le Pere, & il s'inclina ensuite jusqu'à terre par trois fois, dequoy toute la compagnie fut fort étonnée.

Xavier de son costé se prosterna devant le Prince, & voulut luy toucher le pied selon l'usage du païs : mais le Prince ne le permit pas, & releva luy-mesme Xavier; puis le prenant par la main, le fit asseoir auprés de luy sur la mesme estrade. Le Prince son frere estoit assis au dessous, & les Portugais estoient vis à vis d'eux avec les personnes les plus remarquables de la Cour. Le Roy dît d'abord au Pere tout

ce qui se peut dire d'honneste ; & quittant l'orgueïl de la majesté Royale dont les Rois du Japon ne se défont jamais en public, le traita familierement comme son ami particulier.

Le Pere répondit aux bontez du Prince par des paroles pleines de respect & de soumission ; aprés quoy prenant occasion de luy annoncer Jesus-Christ, il expliqua en peu de mots les principales maximes de la morale chrestienne : mais il le fit d'une maniere si plausible, qu'à la fin de son discours le Roy s'écria dans un transport d'admiration : *Hé qui pourra jamais sçavoir de Dieu ce profond secret ! pourquoy il a permis que nous vescussions dans l'aveuglement, & que ce Bonze Portugais fust si éclairé ? Car enfin nous sommes témoins nous-mesmes de ce que nous en avons oüi dire ; & tout ce qu'il dit est appuyé de preuves si fortes, si claires, & si conformes à la lumiere naturelle, que quiconque voudra les examiner selon les regles du bon sens, trouvera que la verité s'y rencontre de tous costez, & qu'une proposition ne détruit point l'autre.*

Il n'en est pas de mesme de nos Bonzes : ils ne peuvent faire un discours qu'ils ne se contredisent eux-mesmes ; & delà vient que plus ils parlent, plus ils s'embarrassent ; confus dans leur science, encore plus confus dans l'explication de ce qu'ils enseignent, rejettant aujourd'huy comme faux ce qu'ils approuvoient hier comme vray, se dédisant, & se rétractant à toute heure, en sorte que l'esprit le plus éclairé & le plus subtil ne

peut rien comprendre dans leur doctrine, & qu'au regard de l'affaire du salut, on est toûjours incertain de ce qu'on doit croire. Signe manifeste qu'ils ne suivent que leur caprice, & qu'ils n'ont pour regle & pour fondement de leur créance aucune verité solide & immuable.

Emportement d'un Bonze contre le Roy de Bungo.

Le Roy parloit de la sorte, & il estoit aisé à juger par la vehemence de son action qu'il parloit de l'abondance du cœur. Il se trouva là un Bonze assez considerable dans sa secte & assez sçavant, mais fort entesté de son sçavoir, & l'homme du monde le plus orgueïlleux. Ce Bonze qui se nommoit Faxiondono, jaloux de l'honneur de sa profession, ou prenant peut-estre pour luy ce que disoit le Roy en général, fut tenté plusieurs fois de l'interrompre. Il se retint néanmoins : mais dés que le Prince eut achevé de parler, perdant le respect, & ne gardant aucunes mesures, *Comment osez-vous*, luy dit-il, *décider des choses de la Religion sans avoir étudié dans l'Université de Fianzima, la seule où s'expliquent les sacrez mysteres des Dieux? Si vous ne sçavez rien, consultez les doctes; me voicy tout prest à vous instruire.*

L'audace du Bonze indigna tout le monde, hors le Roy, qui luy ordonna, en souriant, de continuer s'il avoit quelque chose à dire. Faxiondono devenu plus fier & plus hardi par la moderation du Prince, commença, en élevant la voix, par exalter la profession de Bonze; qu'on

ne pouvoit pas douter qu'ils ne fussent tres-agréables au ciel, observant la loy, & la faisant observer au peuple ; qu'ils passoient des nuits fort longues & fort froides à prier pour leurs bienfacteurs ; qu'ils s'abstenoient de tous les plaisirs des sens ; que le poisson frais ne paroissoit jamais sur leur table ; qu'ils avoient soin des malades, qu'ils instruisoient les enfans, qu'ils consoloient les affligez, qu'ils réconcilioient les ennemis, qu'ils appaisoient les seditions, & qu'ils pacifioient les Royaumes ; qu'ils donnoient sur tout des lettres de change pour l'autre vie, & que par là tous les morts devenoient riches dans le ciel ; qu'enfin les Bonzes estoient les amis intimes des astres, & les confidens des Saints ; qu'ils avoient droit de s'entretenir la nuit avec eux, de les faire descendre du ciel, de les tenir entre leurs bras, & de les caresser tant qu'il leur plaisoit.

Ces extravagances firent rire toute l'assemblée. Dequoy le Bonze irrité, s'emporta si fort, que le Roy fit signe au Prince son frere de luy imposer silence. Il luy fit ensuite oster son siege, & luy commanda luy-mesme de se retirer, en luy disant d'abord par raillerie, que son emportement estoit une preuve convainquante de la sainteté des Bonzes ; & puis serieusement, qu'un homme de son caractere avoit plus de commerce avec l'enfer qu'avec le ciel.

A ces paroles le Bonze transporté de rage,

s'écria d'un ton furieux : *Le temps viendra qu'aucun homme du monde ne sera digne de me servir, & que tout ce qu'il y a de Monarques sur la terre seront trop peu de chose pour toucher le bord de ma robe :* il vouloit dire quand il seroit transformé en un de leurs dieux, & que ce dieu & luy seroient ensemble une mesme divinité ; récompense que les Bonzes se promettent aprés la mort.

Quoy-que le Roy ne pust entendre ces folies sans en rire un peu, il en eut de l'indignation & de la pitié tout ensemble, jusqu'à vouloir détromper le Bonze en réfutant des propositions si absurdes. Mais Xavier pria le Prince de remettre cela à un autre temps quand la colere du Bonze seroit passée.

Le Roy dit donc seulement à Faxiondono qu'il allast faire penitence d'avoir parlé avec tant d'orgueil, & de s'estre égalé à Dieu. Faxiondono ne repliqua rien, mais on l'entendit gronder, & grincer des dents en se retirant. Estant à la porte de la chambre, & prest de sortir, *Que les dieux*, dit-il tout haut, *lançent du ciel un feu qui te brûle, & qui réduise en cendres tous les Rois qui osent parler comme toy.*

Ce qui se passe entre le Roy de Bungo & Xavier.

Le Prince & le Saint continuerent leur entretien sur divers articles de la Religion jusques à l'heure du disner. Quand on eut servi, le Prince invita Xavier à manger avec luy. Xavier s'en défendit par toutes les raisons imaginables : mais le Prince qui le vouloit absolument, *Je sçay bien,* dit-il,

dit-il, *mon amy & mon Pere, que vous n'avez pas besoin de ma table; mais si vous estiez Japonois comme nous, vous sçauriez qu'un Roy ne peut donner aux gens qu'il cherit une plus grande marque de son amitié, qu'en les faisant manger avec luy : c'est pourquoy, comme je vous aime, & que je veux vous le témoigner, il faut que vous disniez avec moy, & je prétends bien par là recevoir plus d'honneur que vous.*

Alors Xavier s'inclinant profondément, baisa le cimeterre du Roy, ce qui se pratique au Japon pour marquer de la réverence. Il luy dit ensuite : *Je prie de tout mon cœur le Seigneur du ciel de reconnoistre pour moy tant de faveurs, en donnant à vostre majesté la lumiere de la Foy & les vertus du Christianisme, afin qu'elle serve Dieu fidellement durant sa vie, & qu'elle en joüisse éternellement aprés sa mort.* Le Roy l'embrassa, & pria Dieu de son costé que les prieres du Saint fussent exaucées, à condition néanmoins qu'ils seroient au ciel toûjours ensemble, & qu'ils ne se separeroient jamais l'un de l'autre pour pouvoir parler longtemps & à fonds des choses divines.

Enfin ils se mirent à table. Tandis qu'ils mangeoient, les Portugais & tous les Seigneurs de la Cour estoient à genoux avec les gens de la Ville, parmi lesquels il y avoit quelques Bonzes qui enrageoient dans leur cœur, mais que l'exemple de Faxiondono empescha bien d'éclater.

Ces honneurs que Xavier receût du Roy de La considera- tion où est

Xavier dans le Royaume de Bungo, & le fruit qu'il y fait.

Bungo luy aquirent tant de consideration & tant de créance dans le peuple, que dés qu'il fut au logis des Portugais on vint de tous costez pour l'entendre parler de Dieu. Ses prédications publiques, ses conversations particulieres ne furent pas sans effet. Une multitude innombrable de gens renonça d'abord aux idoles, & professa Jesus-Christ. Le Saint passoit les journées entieres à baptiser les Idolâtres, ou à instruire les nouveaux Fidelles; si bien que les Portugais ne pouvoient le posseder pour leur consolation spirituelle qu'à certaines heures de la nuit, lors qu'on luy donnoit un peu de relasche.

Comme ils l'aimoient tendrement, & qu'ils craignoient qu'un travail continuel n'abbatist ses forces, ils le prioient de se ménager, & de prendre au moins ce que la nature demande pour ne pas succomber entierement. Mais il leur répondit, que s'ils l'aimoient veritablement, ils ne penseroient pas à luy; qu'ils devoient le compter pour mort au regard de ces soulagemens du corps; & que sa nourriture, son repos & sa vie estoit d'affranchir de la tyrannie du démon les ames pour lesquelles Dieu l'avoit appellé aux extrémitez de la terre.

Il convertit un fameux Bonze.

Entre les conversions qui se firent à Fucheo, une des plus remarquables fut celle d'un fameux Bonze de Canafama nommé Sacai Eeran. Ce Bonze qui estoit tres-docte & tout l'appuy de

sa secte, voyant que les autres n'osoient attaquer Xavier sur la Religion, entreprit de disputer avec luy publiquement. La dispute se fit dans la principale place de la Ville, en presence d'un grand peuple. A peine Xavier eut-il exposé la doctrine chrestienne, que le Bonze reconnut son aveuglement. L'infidelle ne laissa pas de combatre la verité qu'il entrevoyoit desja ; mais estant enfin convaincu par les réponses de son adversaire, & touché de Dieu interieurement, il se mit à genoux, & levant les mains au ciel, il prononça tout haut ces paroles, les larmes aux yeux : *Jesus-Christ unique & veritable Fils de Dieu, je me rends à vous : je confesse de cœur & de bouche que vous estes le Dieu éternel & tout-puissant ; & je prie tous ceux qui m'écoutent de me pardonner, si je leur ay tant de fois enseigné des choses comme vrayes, que je reconnois & que je déclare presentement n'estre que des faussetez & des fables.*

Une action si surprenante émût tous les assistans ; & il ne tint qu'au Pere Xavier de baptiser ce jour-là cinq cens personnes, qui persuadez par l'exemple du Bonze de Canafama, demanderent avec instance le baptesme. Il l'auroit fait peut-estre dans les Indes où il n'y avoit point d'hommes de lettres qui combatissent les mysteres de la Foy, & qui tentassent la fidelité des nouveaux chrestiens par des raisonnemens captieux : mais il ne jugea pas à propos de le faire dans un lieu où les Bonzes ne

pouvant empescher les payens de se convertir, taschoient de les regagner aprés par mille fausses subtilitez; & il luy sembla necessaire avant le baptesme des adultes, de les bien fortifier contre les chicanes de ces sophistes idolâtres.

Comment il prépare les Gentils au baptesme.

Le Saint disposoit aussi peu à peu les Gentils à ce premier Sacrement par la réformation de leurs mœurs; & il aima mieux ne baptiser point le Roy de Bungo, que de précipiter son baptesme; ou plûtost il crut que sa conversion seroit toûjours assez prompte, pourveû qu'elle fust sincere & constante. Ainsi le plus grand soin du Pere François à l'égard du Prince fut de luy donner de l'horreur des vices infames que les Bonzes luy avoient enseignez, & où il vivoit sans aucun scrupule sur la parole de ses maistres.

Comme le Roy écoutoit volontiers l'homme de Dieu, & qu'il avoit avec luy de longs entretiens, il commença bientost à changer de vie, & à donner des marques de son changement. Car d'abord il éloigna de sa chambre & de son palais un jeune garçon fort beau qui estoit son favori. Il fit de grandes liberalitez aux pauvres, pour qui il n'avoit pas eû mesme de compassion, dans la pensée que c'estoit un crime de les plaindre, & un acte de justice d'estre cruel envers eux, suivant ce que luy avoient encore dit les Bonzes, qui soûtenoient que *la pauvreté rendoit les hommes non seulement*

méprisables & ridicules, mais criminels & dignes des peines les plus rigoureuses.

Selon les principes des mesmes Docteurs, les femmes enceintes avoient droit de se faire avorter par certains breuvages, & de tuer mesme les enfans qui venoient au monde malgré elles : si bien qu'il se faisoit tous les jours une infinité de ces sortes de meurtres ; & rien n'estoit plus commun dans le Royaume de Bungo que des meres parricides ; les unes, pour s'épargner la peine de nourrir & d'élever leurs enfans ; les autres, pour leur épargner à eux-mesmes les maux de la pauvreté ; plusieurs, pour se conserver la réputation de chastes, toutes débauchées qu'elles estoient.

Le Roy, à la persuasion du Pere, défendit ces cruautez sous peine de mort. Il fit d'autres ordonnances contre diverses ceremonies payennes qui blessoient l'honnesteté, & ne permit plus que les Bonzes entrassent dans son palais. Il estoit au reste ravi de la vertu du saint homme, & il confessoit souvent à ceux de sa Cour, que dés qu'il le voyoit paroistre, il se sentoit émeû jusqu'au fond de l'ame, parce qu'il luy sembloit voir, disoit-il, le visage du serviteur de Dieu comme un clair miroir qui luy representoit les abominations de sa vie.

Tandis que Xavier avoit ces succés dans la capitale de Bungo, Cosme de Torrez & Jean Fernandez souffroient pour la Foy dans Aman- *Ce qui arrive aux compagnons de Xavier dans Amanguchi.*

guchi. Aprés le départ du Saint, toute la nation des Bonzes s'éleva contre eux, & entreprit de les confondre dans des disputes reglées, se flatant que les compagnons de Xavier n'estoient pas si doctes que luy; & jugeant d'ailleurs que le moindre avantage qu'on auroit sur eux rétabliroit les affaires du paganisme.

Il en arriva tout autrement que les Bonzes ne pensoient. Torrez, à qui Fernandez servoit d'interprete, répondit à leurs questions avec tant de force, qu'ils en demeurerent confus. Ne pouvant le vaincre par leurs raisonnemens, ils tascherent de le décrier par leurs calomnies, en faisant courir le bruit que les compagnons du grand Bonze de Portugal égorgeoient la nuit de petits enfans, suçoient leur sang, & mangeoient leur chair; que le démon avoit déclaré par la bouche d'une idole, que ces deux Européans estoient ses disciples, & que c'estoit luy qui leur enseignoit les réponses si subtiles que l'un d'eux faisoit dans les disputes publiques.

Outre cela quelques-uns des Bonzes juroient avoir veû de leurs yeux un démon qui lançoit des traits de feu comme autant de foudres contre le palais du Roy, en punition, disoient-ils, de ce qu'on avoit receû dans la Ville les prédicateurs de la loy nouvelle.

Mais s'appercevant que toutes ces inventions ne leur réüssissoient pas, & que le peuple se moquoit d'eux, au lieu de les croire; pour se venger

& pour verifier leur vision en mesme temps, ils engagerent un Seigneur du Royaume grand homme de guerre & malcontent de la Cour à prendre les armes. Ce Seigneur excité tout à la fois par des motifs de ressentiment, d'interest & de religion leva une armée en moins de trois semaines avec le secours des Bonzes, & vint fondre sur Amanguchi.

Le Roy qui n'estoit point en estat de donner une bataille, ni de soûtenir un siege, & qui craignoit tout de ses sujets dont il estoit fort haï, perdit tellement courage, qu'il ne trouva point d'autre ressource pour luy que la mort. Car apprehendant la honte de tomber entre les mains des rebelles, par un desespoir barbare il tua son fils, & se fendit luy-mesme le ventre avec un couteau, ayant ordonné auparavant à un de ses fidelles domestiques de brûler leurs corps incontinent aprés leur mort, & de ne laisser pas mesme leurs cendres au pouvoir de l'ennemi. Mort du Roy d'Amanguchi avec la desolation de la Ville.

Tout fut mis à feu & à sang dans la Ville. Durant ce desordre, des soldats poussez par les Bonzes chercherent Torrez & Fernandez pour les massacrer; & ils auroient peri tous deux infailliblement, si la femme de Neatondono dont nous avons parlé, & qui toute payenne qu'elle estoit affectionnoit tant Xavier, ne les eust tenus cachez dans son palais jusqu'à ce que la tranquilité publique fust rétablie. Car comme

ces sortes de mouvemens populaires sont de la nature des orages qui ne durent pas, & qui [illegible] sent mesme d'autant plus viste, qu'ils ont [illegible] plus violens, la Ville reprit sa premiere forme en peu de jours.

Le frere du Roy de Bungo est éleû Roy d'Amanguchi, & la joye que le Saint en a.

Les chefs du peuple s'estant assemblez pour élire un Roy, tous d'un commun accord élurent le frere du Roy de Bungo, jeune Prince tres-vaillant, & né à de grandes choses. On envoya aussitost une solennelle ambassade à ce Prince pour luy presenter la Couronne d'Amanguchi. La Cour de Bungo célebra l'élection du nouveau Roy avec de grandes magnificences, s que Xavier estoit encore à Fucheo. Le Saint ı réjoûit luy-mesme d'autant plus, qu'il s'i- gina qu'un changement si étrange causé par Bonzes pour la destruction du Christianisme, viroit à l'établir davantage. Il ne se trompa int dans ses conjectures, & il eut deslors une ece d'asseûrance que la révolution de l'Etat oit utile à la Foy. Car ayant prié le Roy de ngo de recommander au Roy son frere la estienté d'Amanguchi, le Roy de Bungo fit ien ce que desiroit le saint homme, que le ..uveau Souverain promit sur sa parole Royale de n'estre pas moins favorable aux chrestiens que le Roy son frere.

Il se dispose à partir du Japon, & va prendre congé du Roy de Bungo.

Il y avoit plus de quarante jours que Xavier estoit à Fucheo quand les marchands Portugais se disposerent à faire voile vers la Chine selon les

les mesures qu'ils avoient prises. Tout estant prest pour l'embarquement, il alla prendre congé du Roy avec eux. Le Prince dit aux marchands, qu'il leur envioit la compagnie du Pere François ; qu'en le perdant, il luy sembloit perdre son pere ; & que la pensée seule qu'il ne le reverroit peut-estre jamais, luy causoit une douleur tres-sensible. Xavier luy baisa la main en faisant une profonde réverence, & luy dit qu'il reviendroit voir sa Majesté le plûtost qu'il pourroit ; qu'il l'auroit toûjours dans le cœur ; & qu'en reconnoissance des faveurs dont elle l'avoit honoré, il prieroit Dieu incessamment de la combler des benedictions du ciel.

Le Roy l'ayant tiré à l'écart comme pour luy dire quelque chose en particulier, Xavier profita de l'occasion, & donna au Prince des conseils tres-importans pour le salut de son ame. Il luy conseilla sur tout de se souvenir tous les jours comme les grandeurs de la vie presente passoient viste ; que la vie mesme estoit si courte, qu'à peine avoit-on commencé à vivre, qu'il falloit mourir ; & que si on ne mouroit chrestien, on ne devoit pas moins attendre qu'une éternité malheureuse ; qu'au contraire, quiconque estant veritablement Fidelle, perseveroit dans la grace de son baptesme, avoit droit à l'heritage éternel du Fils de Dieu en qualité de son enfant bien-aimé. Les avis qu'il donne au Roy de Bungo.

Il le pria aussi de considerer souvent ce qu'es-

toient devenus tant d'Empereurs & tant de Rois du Japon; que leur servoit d'avoir esté sur le trône & dans les plaisirs durant peu d'années, ayant à brûler éternellement au fond des enfers; quelle folie c'estoit de perdre l'ame pour jamais, afin que le corps fust un moment à son aise; qu'il n'y avoit ni Royaume, ni Empire, quand ce seroit la Monarchie de tout l'univers, dont la perte ne deust estre estimée avantageuse, si on les perdoit pour gagner le ciel, & pour aquerir une couronne immortelle; que ces veritez si certaines avoient esté inconnuës à ses ancestres, & mesme à tous les Japonois, par les secrets jugemens de Dieu & en punition de leurs pechez: que pour luy, il prist garde au compte qu'il avoit à rendre de luy-mesme; combien il seroit plus coupable devant Dieu, si la Providence divine ayant amené des extrémitez du monde jusqu'en son palais un ministre de l'Evangile pour luy montrer la voye du salut, il demeuroit encore dans ses égaremens & dans ses desordres. *Que le Seigneur ne le permette pas,* dît Xavier, *& qu'il luy plaise exaucer les prieres que je luy feray jour & nuit pour vostre conversion; je la souhaite avec une ardeur extréme, & je vous asseûre qu'en quelque lieu que je sois, la plus agréable nouvelle qu'on puisse me dire, c'est que le Roy de Bungo est chrestien, & qu'il vit selon les maximes du Christianisme.*

Ce discours du Pere attendrit tellement le

Roy, que les larmes luy en vinrent aux yeux par trois fois. Ces larmes pourtant ne produisirent rien alors, tant le Prince qui avoit renoncé à ces impuretez abominables dont la nature a horreur, estoit encore attaché aux autres voluptez des sens; & ce ne fut que quelques années aprés, que faisant réflexion sur les avertissemens du saint homme, il regla tout-à-fait ses mœurs, & receut enfin le baptesme.

Les Bonzes s'élevent tout de nouveau contre Xavier.

Xavier ayant pris congé du Roy, se rendit au port de Figen avec les marchands qui devoient faire voile dans peu de jours. Le départ du Saint donnoit de la joye aux Bonzes, mais la gloire avec laquelle il partoit leur faisoit beaucoup de dépit. Il leur sembloit que tous les honneurs qu'il avoit receus tournoient à leur honte, & qu'aprés un tel affront, ils demeureroient éternellement dans l'opprobre s'ils n'en tiroient au-plûtost une vengeance mémorable. S'estant assemblez pour déliberer sur une affaire si importante, ils conclurent que le meilleur expedient estoit de soulever le peuple dans Fucheo comme on avoit fait dans Amanguchi, d'abandonner au pillage les marchandises des Portugais, de mettre le feu à leur navire, & de les faire tous passer au fil de l'épée; ensuite si l'occasion estoit favorable, de donner sur la personne du Roy, & d'éteindre toute la Maison Royale.

Comme Xavier estoit en veneration dans la

Ville, mesme parmi les idolâtres les plus vicieux, ils crurent qu'ils ne feroient rien s'ils ne détruisoient la bonne opinion, & la haute idée qu'on avoit de luy. Ils se mirent donc à publier non seulement ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient écrit, mais ce qu'ils inventerent eux-mesmes tout de nouveau ; que c'estoit le plus méchant homme de la terre, ennemi & des vivans & des morts, qui déterroit la nuit les cadavres pour faire ses enchantemens, & qu'il avoit un démon dans la bouche avec lequel il charmoit le monde.

Ils ajoustoient qu'il avoit jetté un sort sur le Roy, & que c'estoit la cause de l'entestement du Prince. Mais que si le Roy ne redevenoit raisonnable, il n'y alloit pas moins que de sa couronne & de sa vie ; qu'Amida & Xaca si puissans & si redoutables avoient juré qu'ils feroient de luy & de ses sujets un exemple de terreur ; que si le peuple estoit sage, il se précautionneroit de bonne heure contre la colere du Ciel en vengeant l'honneur des dieux sur ce faux Bonze & sur ces Corsaires qui en faisoient leur idole.

Le peuple estoit trop persuadé de la sainteté du Pere Xavier pour croire des choses si peu vraysemblables ; & tout ce que les Bonzes purent dire ne servit qu'à les rendre plus odieux. Ainsi desesperant d'animer la populace contre luy, ils furent contraints de prendre un autre

parti pour le perdre au moins de réputation dans l'esprit du Roy.

Il y avoit à douze lieuës de la Ville un célebre monaſtere de Bonzes, dont le chef ou le ſuperieur ſe nommoit Fucarandono ; c'eſtoit un homme conſommé dans toutes les ſciences Japonoiſes, & qui avoit enſeigné trente ans les myſteres de la Religion payenne dans la plus fameuſe Academie du Royaume : mais quelque docte qu'il fuſt, ſon autorité ſurpaſſoit de beaucoup ſa doctrine ; on l'écoutoit comme l'oracle du Japon, & on le croyoit aveuglément ſur ſa parole. Nouvel artifice des Bonzes contre le Saint.

Les Bonzes de Fucheo s'imaginerent que s'ils pouvoient le faire venir dans la Ville, & le mettre aux mains avec Xavier en preſence de toute la Cour, leur honneur eſtoit rétabli, tant la défaite du Bonze de Portugal leur paroiſſoit infaillible. Ils écrivirent pour cela à Fucarandono avec toute la chaleur poſſible, & luy manderent que s'il prenoit la peine de faire ce petit voyage pour venger l'injure qu'ils avoient receûë, ils le reporteroient en triomphe ſur leurs épaules dans ſon monaſtere.

Ce Bonze qui avoit encore plus de vanité que de ſçavoir, vint en diligence, accompagné de ſix Bonzes tres-ſçavans ſes inferieurs & ſes écoliers. Il ſe rendit au palais juſtement lors que Xavier & les marchands Portugais avoient audience du Roy, à qui ils eſtoient venus dire le

dernier adieu pour partir le lendemain. Avant que le Prince les euſt congediez, on l'avertit que Fucarandono demandoit à ſaluer ſa Majeſté en preſence du Bonze de Portugal. Au nom de Fucarandono, le Roy parut interdit, & demeura un peu ſans répondre, ſe doutant que leur Bonze venoit défier à la diſpute le Pere François, & cherchant en luy-meſme, comme il avoûa depuis, le moyen de rompre ce contretemps; car quelque idée qu'il euſt de la capacité du ſaint homme, il ne le croyoit pas aſſez fort pour un ſi terrible adverſaire, & par la tendreſſe qu'il avoit pour luy, il ne vouloit pas l'expoſer à recevoir une confuſion publique.

Xavier qui s'apperceût de l'embarras où eſtoit le Roy, & qui en devina la cauſe, ſupplia inſtamment ſa Majeſté de permettre au Bonze d'entrer, & de dire tout ce qu'il voudroit. *Car pour ce qui me regarde*, ajouſta Xavier, *vous ne devez point, Seigneur, vous en mettre en peine. La loy que je preſche n'eſt pas une ſcience des Academies de la terre, ni une invention de l'eſprit humain : c'eſt une doctrine toute celeſte, & dont Dieu ſeul eſt le maiſtre. Tous les Bonzes du Japon, ni tous les ſçavans du monde ne peuvent pas plus contre elle que les ombres de la nuit contre la lumiere du ſoleil.*

Commencement de la diſpute entre Xavier & Fucarandono.

Le Roy, à la priere du Saint, permit que le Bonze entraſt. Fucarandono, aprés avoir fait au Roy les trois reverences accouſtumées, s'aſſit auprés de Xavier, & l'ayant regardé fixement,

Je ne sçay, luy dit-il avec un air suffisant, *si tu me connois, ou pour mieux dire si tu me reconnois.*

Je ne me souviens pas de vous avoir jamais veû, répondit Xavier. Alors le Bonze éclatant de rire, & se tournant vers ses compagnons, *Je vois bien*, leur dit-il, *que je n'auray pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moy plus de cent fois, & qui fait semblant de ne m'avoir jamais veû.* Ensuite regardant Xavier avec un sourire de mépris, *Ne te reste-t-il rien*, poursuivit-il, *des marchandises que tu m'as venduës au port de Frenajoma ?*

En verité, repliqua Xavier avec un visage toûjours serain & modeste, *je n'ay de ma vie esté marchand, & je n'ay jamais veû Frenajoma. Oh quel oubli & quelle bestise*, reprit le Bonze faisant l'étonné, & continuant ses éclats de rire ! *Quoy*, dit-il, *se peut-il faire que tu ayes oublié cela ?*

Rappellez-men le souvenir, repartit doucement le Pere, *vous qui avez plus d'esprit & plus de memoire que moy. Je le veux bien*, dit le Bonze tout fier de la loûange que Xavier luy avoit donnée. *Il y a aujourd'huy mille cinq cens ans tout juste que toy & moy qui estions marchands faisions nostre trafic à Frenajoma, & que j'achetay de toy cent pieces de soye à tres-bon marché : t'en souvient-il maintenant ?*

Le Saint qui jugea où alloit le discours du Bonze, luy demanda honnestement quel âge il avoit. *J'ay cinquante-deux ans*, dit Fucarandono. *Comment se peut-il faire*, reprit Xavier, *que vous*

fussiez marchand il y a quinze siecles, s'il n'y a qu'un demi-siecle que vous estes au monde? Et comment trafiquions-nous en ce temps-là vous & moy dans Firnajoma, si la pluspart de vous autres Bonzes enseignez que le Japon n'estoit qu'un desert il y a mille cinq cens ans?

Ecoute-moy, dit le Bonze: *tu entendras des oracles, & tu demeureras d'accord que nous avons plus de connoissance des choses passées que vous n'en avez vous autres des choses presentes. Tu dois donc sçavoir que le monde n'a jamais eû de commencement, & que les hommes à proprement parler ne meurent point: l'ame se dégage seulement du corps où elle estoit enfermée; & tandis que ce corps pourrit dans la terre, elle en cherche un autre frais & vigoureux où nous renaissons tantost avec le sexe le plus noble, tantost avec le sexe imparfait, selon les diverses constellations du ciel & les differens aspects de la lune. Ces changemens de naissance font que nos fortunes changent aussi. Or c'est la recompense de ceux qui ont vécu saintement, que d'avoir la memoire fraische de toutes les vies qu'on a menées dans les siecles passez, & de se representer soy-mesme à soy-mesme tout entier tel qu'on a esté depuis une eternité, sous la forme de prince, de marchand, d'homme de lettres, de guerrier, & sous tant d'autres figures. Au contraire, quiconque comme toy sçait si peu ses propres affaires, qu'il ignore ce qu'il a esté, & ce qu'il a fait durant le cours d'une infinité de siecles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies dont il a changé.*

Le

Le Portugais de qui nous sçavons tout ce que je viens de dire, & qui estoit present à la dispute ainsi qu'il conte luy-mesme dans la relation de ses voyages, ne rapporte point les réponses que fit le Pere Xavier. *Je n'ay pas assez de science ni de présomption*, dit-il, *pour exposer les raisons subtiles & solides avec lesquelles le Saint détruisit les folles imaginations du Bonze.*

L'avantage qu'a Xavier dans la dispute sur Fucarandono.

On sçait seulement de ce Portugais, que Fucarandono demeura muet sur le point dont il s'agissoit, & que pour sauver un peu son honneur, il changea de question, mais qu'il le perdit entierement. Car oubliant toutes les bienséances que la nature prescrit aux hommes, & que l'usage du monde enseigne aux honnestes gens, il avança des propositions infames, qu'on ne peut pas mesme rapporter sans offenser la pudeur, & il les soûtint avec une grande effronterie contre les raisons du Pere que le Roy & les Seigneurs de la Cour trouverent tres-bonnes.

Comme le Bonze s'emporta en des cris & en des injures qui sentoient bien plus la querelle que la dispute, un des Seigneurs qui estoient presens luy dit en riant : *Si vous aviez envie de combatre, que n'alliez-vous au Royaume d'Amanguchi où la guerre estoit allumée ? vous auriez trouvé là avec qui vous casser la teste ; & pourquoy venir icy où tout est en paix ? Mais si vous estes venu pour disputer*, ajousta un autre, *que ne le faites-vous d'une ma-*

niere douce & honneste à l'exemple du Bonze Européan?

Ces moqueries & ces reproches n'appaiserent pas Fucarandono. Il repartit aux Seigneurs avec tant de hardiesse & tant de fierté, que le Roy fatigué de ses insolences, le fit chasser de la salle, jurant que s'il n'estoit Bonze, il luy en cousteroit la vie.

L'affront que receut Fucarandono fut pris par les Bonzes de la Ville pour une injure faite aux dieux. Aussi publierent-ils que la religion estoit profanée, & que le Roy avec toute la Cour & tout le peuple avoit encouru la haine du Ciel. Ils fermerent pour cela les temples, & ne voulurent plus ni offrir de sacrifices, ni mesme recevoir d'aumosnes. La populace qu'on n'avoit pû émouvoir auparavant, commença à se mutiner; & elle auroit pris les armes, si le Prince n'eust par sa prudence calmé un peu les esprits.

La fureur des Bonzes oblige les Portugais de se retirer dans leur navire.

Cependant les Portugais ne se croyant pas trop asseûrez contre la fureur d'un peuple superstitieux, & ayant sujet de craindre qu'on ne se vengeast sur leurs personnes de l'affront qu'avoit receû Fucarandono, retournerent en diligence à leur navire, dans le dessein de faire voile au premier vent. En quittant la Ville, ils prierent le Pere Xavier de les suivre; mais il ne put se résoudre à sortir comme un fugitif, ni à laisser les chrestiens dont les Bonzes avoient juré la ruine.

Quelque impatience qu'eussent ces marchands de s'éloigner d'un païs où leur vie n'estoit pas en seûreté, la crainte qu'ils eurent pour celle du Pere François les retint encore quelques jours. Ils luy députerent pendant ce temps-là le Capitaine du vaisseau, pour l'engager à venir les joindre. Edoüard de Gama, aprés avoir cherché le Pere par tout, le trouva enfin dans une pauvre cabane avec huit chrestiens, qui s'estant le plus declarez contre les Bonzes, avoient sujet d'en tout craindre, & qui estoient contens de mourir pourveû qu'ils mourussent entre les bras de l'homme de Dieu.

Le Capitaine pressa Xavier par les raisons les plus fortes qu'il put imaginer, & luy representa particulierement le malheur qui le menaçoit ; qu'estant à la merci des Bonzes, sa perte estoit infaillible ; & qu'il ne seroit plus temps de fuir quand la tempeste auroit éclaté.

Le capitaine du navire tasche en vain d'engager le Pere à partir avec eux.

Le Pere bien loin de se rendre, blasma fort le Capitaine & les autres Portugais, de ce qu'ils vouloient luy ravir la couronne du martyre qu'il estoit venu chercher si loin. *Mon frere*, disoit-il à Gama avec une ardeur qui marquoit les saints desirs de son ame, *que je serois heureux, si je recevois ce que vous appellez une disgrace, & que je compte moy pour une souveraine felicité ! Mais je ne merite pas que Dieu me fasse une si grande faveur : aussi ne veux-je pas m'en rendre encore plus indigne ; ce que je ferois si je m'embarquois avec vous. Car quel*

ſcandale ne donnerois-je point par ma fuite aux nouveaux Fidelles ? N'auroient-ils pas occaſion de violer les promeſſes qu'ils ont faites à Dieu, en me voyant manquer aux devoirs de mon miniſtere ? Quoy, ſi pour l'argent que vous avez receû de vos paſſagers, vous vous croyez obligé de les défendre du peril qui les menace ; & ſi pour ce ſujet vous les avez retirez tous dans voſtre navire, ne dois-je pas garder mon troupeau, & mourir icy avec luy pour un Dieu infiniment bon qui m'a racheté au prix de ſa vie ſur la croix ? Ne dois-je pas ſigner de mon ſang, & publier par ma mort que tous les hommes doivent ſacrifier leur ſang & leur vie à ce Dieu de miſericorde ?

Le capitaine du navire prend la réſolution de demeurer avec le Pere.

Une réponſe ſi généreuſe toucha tellement le Capitaine, qu'au lieu de faire des inſtances au Pere François, il réſolut de ne le point quitter. Ayant pris donc ſon parti, ſans ſe mettre en peine de ce que deviendroit ſon navire, ni de ce qu'il deviendroit luy-meſme, & comptant toutes les pertes pour rien en la compagnie de Xavier, il retourne vers ſes marchands, & leur déclare la réſolution du Pere & la ſienne ; que s'ils ne vouloient pas demeurer, il leur abandonnoit ſon vaiſſeau ; qu'ils avoient des matelots & des ſoldats, des proviſions de bouche & de guerre ; qu'ils allaſſent où il leur plairoit, & qu'ils fiſſent tout ce qu'ils voudroient : que pour luy, il eſtoit déterminé à vivre & à mourir avec le ſaint homme.

Il n'y en eut pas un qui ne fuſt du ſentiment

de Gama; & tous répondirent d'un commun accord, qu'ils vouloient suivre comme luy la fortune de l'Apostre. Au mesme moment on raprocha du port de Figen le vaisseau qu'on en avoit éloigné de peur d'une insulte: on y laissa les soldats pour le garder; & le Capitaine se rendit à Fucheo avec les marchands. Leur retour consola les Néophytes, & surprit le peuple, qui ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme si pauvre fust si estimé des siens, qu'ils aimassent mieux risquer leurs richesses & leur vie que de le perdre de veûë.

Nouvelle entreprise des Bonzes contre Xavier.

Mais ce retour déconcerta fort les Bonzes à qui la fuite de Gama avoit enflé le courage & fait former des cabales contre les chrestiens. Comme ils virent que leurs desseins pourroient bien ne pas réüssir; & que d'ailleurs on les défioit tout de nouveau sur le sujet de la Religion, ils crurent qu'il falloit s'accommoder un peu au temps; & que le meilleur parti pour eux estoit de renoüer la dispute entre Fucarandono & Xavier devant la Cour.

Ils en demanderent eux-mesmes la permission au Roy, qui l'accorda volontiers, mais à certaines conditions qui s'observeroient de part & d'autre. Ces conditions estoient, qu'on banniroit de la dispute les clameurs, les emportemens, & toutes les paroles piquantes; que les argumens & les repliques se feroient en termes précis & dans la forme d'un juste raisonnement

au gré des arbitres qui régleroient la dispute; que l'approbation des auditeurs décideroit de la victoire; que si on doutoit de quelque chose sur un point, on prendroit les suffrages, & qu'on jugeroit que la raison seroit du costé où il y auroit le plus de voix; enfin que quiconque voudroit professer le Christianisme, le pourroit faire sans que personne y mist obstacle.

Ces conditions estoient trop raisonnables pour estre acceptées des Bonzes. Ils en appellerent du Roy au Roy mesme, & luy dirent hardiment qu'il n'estoit pas juste qu'en matiere de Religion les profanes fussent les maistres. Mais quand ils virent que le Prince ne se relaschoit point, ils en passerent par où il voulut. On prit la matinée suivante pour la dispute, & quelques-uns des plus sages gentilshommes de la Cour en furent établis les juges.

Fucarandono parut à l'heure prescrite devant le palais, escorté de trois mille Bonzes. Le Roy qui craignoit pour sa personne, ou qui apprehendoit du moins le desordre, ne laissa entrer que quatre Bonzes avec luy, & fit dire aux autres, pour les contenter, qu'il ne leur seroit pas honorable d'estre tant de gens contre un seul.

Il revient au palais aprés Fucarandono pour renoüer la dispute.

Xavier, que le Roy avoit fait avertir, vint au mesme temps accompagné des principaux Portugais tres-superbement vestus qui luy servoient comme d'officiers, & qui luy rendoient tout

l'honneur possible, le suivant la teste nuë, & ne luy parlant qu'à genoux. Les Bonzes ne purent voir sans dépit l'entrée pompeuse de leur adversaire ; & ce qui redoubla leur chagrin, c'est qu'ils oüirent des Seigneurs qui se disoient les uns aux autres : *Voilà ce pauvre dont on nous a fait tant de peintures ridicules. Plust à Dieu que nos enfans luy ressemblassent, quand les Bonzes devroient dire d'eux tout ce qu'ils ont dit de luy ! Nous voyons la verité de nos yeux ; & les mensonges qu'ils ont inventez marquent bien leur mauvaise foy.* Le Roy prit plaisir à entendre ce discours, & dit aux Seigneurs que les Bonzes l'avoient asseûré que le cœur luy feroit mal dés que le Pere François paroistroit. Il confessa qu'il les avoit presque crus ; mais qu'il reconnoissoit par sa propre experience que le caractere de ministres & d'interpretes des dieux n'empeschoit pas de mentir.

Fucarandono qui oüit tout cela du lieu où il estoit, en prit un mauvais augure, & se tournant vers ses quatre compagnons leur dit, qu'il craignoit que cette journée ne leur fust encore moins glorieuse que l'autre.

Le Roy receut le Pere Xavier avec beaucoup de civilité ; & aprés luy avoir parlé quelque temps en particulier d'une maniere tres-obligeante, il voulut que ce fust luy qui commençast la dispute. Dés que chacun eut pris sa place, le Saint demanda au Bonze par l'ordre du La dispute recommence entre Fucarandono & Xavier.

Prince, pourquoy la Religion chreſtienne ne devoit pas eſtre receûë dans le Japon. Le Bonze qui avoit beaucoup rabatu de ſa fierté, répondit modeſtement : *Parce que c'eſt une loy nouvelle, contraire en tout aux anciennes loix de l'Empire, & qui ſemble n'eſtre faite que pour rendre mépriſables les fidelles ſerviteurs des dieux ; parce qu'elle anéantit les privileges que les Cuboſamas des ſiecles paſſez ont donnez aux Bonzes, & qu'elle enſeigne que hors de la ſocieté des chreſtiens il n'y a point de ſalut. Mais ſur tout*, ajouſta-t-il en s'échauffant un peu davantage, *parce quelle oſe dire que les ſaints Amida, Xaca, Gizon, & Canon ſont dans la profonde caverne de la fumée, condamnez à un ſupplice éternel, & livrez en proye au dragon de la maiſon de la nuit.*

Le Bonze ſe teût aprés ces paroles ; & Xavier, auquel le Roy fit ſigne de répondre, dit d'abord que comme Fucarandono avoit meſlé beaucoup de choſes enſemble, il luy ſembloit à propos, pour éclaircir mieux les difficultez, de s'attacher à une propoſition, & de ne la point quitter qu'on n'euſt veû ſi elle eſtoit vraye ou fauſſe. Tout le monde trouva cela raiſonnable, & Fucarandono pria luy-meſme Xavier de rendre raiſon pourquoy luy & ſes compagnons parloient mal des dieux du païs.

Réponſe de Xavier à la premiere queſtion de Fucarandono.

Le Saint repliqua qu'ils ne donnoient pas aux idoles le nom de dieux, parce qu'elles en eſtoient indignes, & qu'un ſi grand nom ne convenoit qu'au ſouverain Seigneur, qui avoit créé le

me ciel & la terre. Il ſe mit enſuite à parler de l'eſtre divin, & il en décrivit les proprietez qui nous ſont connuës par la lumiere naturelle, c'eſt-à-dire, l'indépendance, l'éternité, la toute-puiſſance, une ſageſſe, une bonté, & une juſtice ſans bornes. Il fit entendre que ces perfections infinies ne pouvoient eſtre compriſes par aucune intelligence créée, quelque ſubtile qu'elle fuſt: & ayant ainſi rempli ſes auditeurs d'une tres-haute idée de la divinité, il montra que les idoles du Japon, qui ſelon les Japonois meſmes avoient eſté des hommes ſujets aux communes loix de la nature & du temps, n'eſtoient rien moins que des dieux; qu'on devoit tout au plus les réverer comme des philoſophes, des legiſlateurs, & des princes, mais non pas comme des divinitez immortelles, eux dont la naiſſance & la mort eſtoient marquées dans les monumens publics; que ſi on regardoit leurs ouvrages, on devoit encore moins les traiter de tout-puiſſans; que n'ayant pû empeſcher qu'aprés leur mort leurs magnifiques palais & leurs ſuperbes mauſolées ne tombaſſent en ruine, il n'y avoit pas d'apparence ni qu'ils euſſent baſti l'univers, ni qu'ils le conſervaſſent dans l'état où on le voyoit; enfin que cela n'appartenoit qu'au vray Dieu que les chreſtiens adoroient; & qu'à voir la beauté du ciel, la fecondité de la terre, l'ordre des ſaiſons, on jugeoit que luy ſeul qui eſtoit un eſprit éternel, tout-puiſſant,

infiniment ſage, pouvoit eſtre le créateur & le maiſtre abſolu du monde.

Xavier n'avoit pas encore ceſſé de parler, que toute l'aſſemblée s'écria qu'il avoit raiſon. Auſſitoſt les juges déclarerent comme une choſe certaine que les Pagodes n'eſtoient pas des dieux. Fucarandono voulut repliquer, mais il s'éleva des voix de tous coſtez qui confirmerent ce qui venoit d'eſtre déclaré ; & le Roy impoſa ſilence au Bonze ſuivant les articles dont l'on eſtoit convenu.

Seconde queſtion de Fucarandono, à laquelle le Pere répond avec le meſme ſuccés qu'il a répondu à la premiere.

Ainſi le Bonze paſſa malgré luy à une autre queſtion, & demanda au Pere François, pourquoy il n'approuvoit pas les lettres de change qu'ils donnoient en faveur des morts, puis que les riches y trouvoient leur compte, & qu'on leur rendoit leur argent avec uſure dans le ciel.

Le Pere repartit que le droit qu'on avoit au paradis eſtoit fondé non ſur ces fauſſes ſcedules, mais ſur les bonnes œuvres qui ſe pratiquoient avec la foy qu'il preſchoit ; que celuy qui la répandoit dans les ames eſtoit Jeſus-Chriſt veritable Fils de Dieu, crucifié pour le ſalut des pécheurs, & que ceux qui conſervoient cette foy vive juſqu'à la mort, obtenoient infailliblement la felicité éternelle : qu'au reſte une loy ſi ſainte n'eſtoit pas intereſſée, & qu'elle n'excluoit du Royaume celeſte ni les pauvres, ni les femmes ; que meſme la pauvreté ſoufferte patiemment eſtoit un moyen fort ſeûr pour

aquerir la possession du ciel, & que le sexe le plus foible avoit de ce costé-là de grands avantages sur l'autre par la pudeur & par la pieté qui luy estoient comme naturelles.

Tout le monde applaudit au discours du Saint hors Fucarandono & ses compagnons, qui n'ayant rien à répondre, & n'estant pas gens à se dédire, garderent un morne silence. On arresta que le sentiment de Xavier estoit le plus raisonnable, & on remit la dispute au lendemain.

Ces mauvais succés auroient desesperé tout-à-fait le Bonze, si sa présomption ne l'eust soûtenu. Il revint le jour suivant: mais comme s'il se fust défié de ses forces, tout présomptueux qu'il estoit, il amena avec luy six autres Bonzes tres-doctes, & choisis de toutes les sectes, non pour estre de simples témoins du combat, mais pour se maintenir l'un l'autre, & pour disputer chacun à son tour.

Suite de la dispute entre Fucarandono & Xavier.

Ils firent d'abord des questions fort subtiles sur les mysteres de la Foy. Le Pere Xavier en fut surpris; & comme ces questions que l'Auteur Portugais ne rapporte point en particulier estoient apparemment au dessus de la connoissance des payens, il crut presque que le démon les leur avoit suggerées; du moins il confessa que pour les résoudre il avoit besoin d'un secours extraordinaire du Ciel, & il supplia les Portugais de le seconder par leurs prieres durant

la dispute. Soit qu'il fust assisté d'enhaut, ou que les difficultez ne surpassassent pas son sçavoir autant qu'il pensoit, il répondit d'une maniere qui satisfit toute l'assemblée.

Aprés qu'on eut jugé que ces premieres questions estoient entierement décidées, un des Bonzes fort passionné pour les richesses, & qui ne concevoit rien de meilleur au monde que l'or & l'argent, entreprit de prouver que Dieu estoit le grand ennemi des pauvres. *Car*, disoit le Bonze, *puis qu'il leur refuse les biens qu'il accorde liberalement aux riches, & qu'en les faisant naistre dans une basse fortune, il les expose à toutes les miseres & à tous les opprobres de la vie, n'est-ce pas une marque qu'il n'a ni estime ni amour pour eux?*

Xavier réfuta la preuve du Bonze & par les principes de la morale qui regarde les richesses en elles-mesmes comme de faux biens, & par les principes de l'Evangile qui à l'égard du salut les compte pour de veritables maux. Il raisonna là-dessus si juste & si clairement, que ses adversaires se rendirent malgré eux à la verité, au rapport du Portugais qui en fut témoin. Ils avancerent ensuite des propositions si extravagantes & si folles, que le Pere n'eut pas de peine à y répondre, tant elles se détruisoient elles-mesmes. Ce qui fut plaisant, c'est que les sept Bonzes ne pouvant s'accorder sur quelques points de doctrine, ils se mirent à disputer l'un contre l'autre avec beaucoup de cha-

leur & d'emportement, jusqu'à se dire des injures; & ils en seroient venus aux mains, si le Roy ne l'eust empesché, en les menaçant, & prenant un ton de maistre dont ils furent intimidez.

La dispute de ce jour-là finit de la sorte, & rien ne confirma davantage les esprits dans le parti du Pere Xavier, que de voir ses adversaires divisez entre eux.

Le Roy estant sorti le lendemain avec un tres-grand cortege pour se promener par la Ville selon sa coustume, & passant devant le logis des Portugais, envoya dire au saint homme qu'il le prioit de venir chasser dans ses jardins, & de venir bien armé pour tuer d'un coup au moins deux milans de ces sept qui le jour précedent luy avoient voulu arracher les yeux. Xavier qui entendit bien ce que le Prince vouloit dire, vint luy faire la réverence, & luy rendre des actions de graces. Le Prince prit l'homme de Dieu par la main, & le conduisit à son palais parmi les acclamations du peuple.

L'honneur que le Roy de Bungo rend à Xavier.

Les sept Bonzes figurez sous les sept milans estoient desja dans la salle, n'ayant rien moins que l'air de vaincus, & d'autant plus fiers, qu'ils n'avoient pas sujet de l'estre, selon le caractere des personnes vaines & orgueïlleuses.

La premiere démarche qu'ils firent pour recommencer la dispute, fut de presenter un écrit où ils en appelloient du jugement qu'avoient

Les Bonzes presentent un écrit au Roy inutilement.

porté les arbitres, & où ils exposoient de nouvelles difficultez sur les questions agitées les jours précedens.

Le Roy répondit luy-mesme que ce qui estoit décidé n'avoit pas besoin d'éclaircissement, & qu'il falloit s'en tenir aux conditions que les deux partis avoient acceptées. Il ajousta que le Pere François estoit prest de s'embarquer, & qu'il n'estoit pas juste de perdre le temps en des redites inutiles : du reste, que s'ils avoient de nouvelles questions à proposer, ils le fissent, à la bonne-heure, & qu'on les écouteroit ; mais que s'ils n'avoient rien de nouveau à dire, ils se retirassent.

Ils chicanent sur la signification des mots.

Une réponse si précise les obligea d'abandonner leur écrit, & de se jetter sur d'autres matieres. Fucarandono, affectant un air de pieté & de modestie, demanda pourquoy les chrestiens donnoient des noms deshonnestes aux bienheureux du paradis toutes les fois qu'ils les invoquoient dans les prieres publiques, & il fit entendre que, *Sancte*, dans la langue Japonoise, estoit un mot extrémement sale. Le Pere déclara que ce mot latin n'avoit rien que de pur & de religieux : néanmoins, afin que l'imagination des Japonois ne fust point salie par cette équivoque, il voulut que les Fidelles dissent desormais, *Beate Petre, Beate Paule*, au lieu de *Sancte Petre, Sancte Paule*.

Pour ce qui est du nom de Dieu dont les

Bonzes luy voulurent faire aussi une querelle, parce que *Daiuz* en Japonois signifie *mensonge*, il se moqua de leur chicane, & traita l'objection de pure vetille : ce que les juges & tous les auditeurs approuverent.

Trois autres points sur quoy les Bonzes insisterent davantage furent jugez plus solides & plus importans. Le premier fut proposé de la sorte. *Ou Dieu prévoyoit que Lucifer & ses complices devoient se révolter, & estre damnez éternellement, où il ne le prévoyoit pas : s'il ne le prévoyoit pas, ses lumieres ne s'étendent pas si loin que vous dites; mais s'il le prévoyoit, c'est bien pis de n'avoir pas empesché leur révolte & leur damnation, qui ont esté selon vous la source de tant de maux : ainsi vous estes contraint*, disoit le Bonze, *de reconnoistre ou de l'ignorance ou de la malice en vostre Dieu.* Ils disputent en theologiens scolastiques.

Xavier fut si étonné de voir un Bonze raisonner en théologien scolastique, que se tournant vers Edoüard de Gama qui estoit à costé de luy, *Voyez*, dît-il tout bas en Portugais pour n'estre pas entendu des Japonois, *voyez comme le démon subtilise l'esprit de ses ministres.*

Cependant un autre Bonze venant à la charge, dît selon le mesme principe, que si Dieu avoit connu qu'Adam pécheroit & précipiteroit avec luy tous les hommes dans un abisme de malheurs, pourquoy il l'avoit créé ? Du moins quand ce premier Pere fut prest à manger le fruit défendu, pourquoy la main toute-puissante

qui luy avoit donné l'eſtre ne l'anéantit pas au meſme moment ?

Un troiſiéme Bonze prenant la parole, preſſa Xavier par un autre endroit. *Si noſtre mal eſt auſſi ancien que le monde*, diſoit-il ſubtilement, *pourquoy Dieu a-t-il laiſſé paſſer tant de ſiecles ſans y remedier ? Que n'eſt-il deſcendu du ciel pour ſe faire homme, & pour racheter le genre humain par ſa mort dés que l'homme a eſté coupable ? En quoy les premiers hommes ont-ils péché pour s'eſtre rendus indignes d'une telle grace ? Et quel a eſté le merite de leurs deſcendans pour eſtre traitez d'une maniere plus favorable ?*

Il répond aux objections des Bonzes, & à leurs repliques.

Ces difficultez ne parurent pas nouvelles à à Xavier qui eſtoit tres-docte, & qui ſçavoit tout ce que les Peres & les Théologiens diſent là-deſſus. Il répondit ſans doute ſelon leur doctrine : mais le Portugais qui rapporte les objections, n'a pas oſé écrire les réponſes, ſi nous l'en croyons luy-meſme, parce qu'elles paſſoient de beaucoup la capacité d'un marchand.

Les Bonzes firent diverſes repliques auſquelles le Pere donna en peu de mots & dans les regles de l'école des ſolutions convainquantes. Soit qu'ils ne conceuſſent pas ces ſolutions ou par trop d'enteſtement, ou pour n'eſtre pas faits à la methode ſcolaſtique ; ſoit qu'ils fiſſent ſemblant de ne les pas concevoir pour n'avoir pas la honte de ceder : ils ne ſe rendirent point, & crierent plus fort qu'auparavant. Comme c'eſtoit

toit moins pour la verité que pour la victoire qu'ils disputoient, ils nioient tout, jusqu'aux principes évidens, prétendant par là embarrasser leur adversaire. Mais comme Xavier sçavoit prendre ses avantages, il les confondoit eux-mesmes, en les réduisant à des contradictions manifestes dont ils ne pouvoient se tirer : de sorte qu'au lieu de répondre, ils grinçoient des dents, écumoient de rage, & jettoient des regards furieux de tous costez.

Le Roy indigné de l'obstination des Bonzes, leur dit un peu en colere : *Pour moy, autant que je suis capable d'en juger, je trouve que le Pere François parle de bon sens, & que vous autres ne sçavez ce que vous dites. Il faut estre plus éclairé ou moins passionné que vous n'estes, pour bien connoistre ces veritez,* ajousta le Prince. *Mais si la foy divine vous manque, aidez-vous de la raison, qui seule fait voir qu'on ne peut nier des choses si claires, & n'abboyez pas comme des chiens.*

S'estant levé aprés ces paroles, il prit Xavier par la main, & le remena jusqu'à son logis. Les gens qui suivoient en foule chantoient les loüanges du saint homme, tandis que les Bonzes outrez de dépit, & transportez de fureur, disoient tout haut : *Que le feu du ciel tombe sur un Prince qui se laisse seduire si facilement par un enchanteur étranger.*

Les disputes que Xavier eut avec les Bonzes se terminerent ainsi. Elles furent tres-glorieuses

Quel fut le fruit des disputes avec les Bonzes.

pour luy & pour la Religion qu'il preschoit, mais d'assez peu de fruit pour les idolâtres qui y assisterent. Car ni l'Auteur que nous avons desja cité plusieurs fois, ni les autres historiens de la vie du Saint ne disent point qu'il se fit alors de nouvelles conversions; & il y a sans doute lieu de s'étonner, que les Seigneurs de la Cour qui approuvoient tant la doctrine du Christianisme, demeurassent encore dans l'idolatrie & dans le vice; si ce n'est qu'on se souvienne qu'en matiere de conversion les lumieres de l'esprit ne suffisent pas, que le cœur doit estre touché, & que les philosophes dont parle Saint Paul ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Il y a néanmoins bien de l'apparence que ces disputes eurent leur effet avec le temps, & il est mesme tres-probable qu'elles furent la semence des conversions merveilleuses qui se firent les années suivantes.

Il part du Japon pour retourner aux Indes.

Le Pere Xavier alla le lendemain dire adieu au Roy, qui luy donna de nouvelles marques de sa bienveillance; & il partit du Japon le mesme jour, qui estoit le 20. de Novembre de l'année 1551. aprés y avoir demeuré deux ans & quatre mois.

Dieu luy fait connoistre le siege de Malaca.

Depuis peu de jours Dieu avoit fait connoistre à son serviteur que la ville de Malaca estoit assiegée par mer & par terre; que c'estoit le Roy de Gentana Sarrazin qui avoit formé luy-mesme le siege avec une armée de douze mille

combatans ; que les ſoins du Gouverneur Dom Pedro de Silva, & le ſecours de Dom Fernandez Carvaglio n'avoient pû la défendre contre l'effort des barbares ; que les Javes, peuple belliqueux & feroce, qui s'eſtoient rendus maiſtres de la place, y avoient mis tout à feu & à ſang ; que de trois cens Portugais qui eſtoient dedans, plus de cent avoient eſté maſſacrez, & que le reſte ne s'eſtoit dérobé au glaive des infidelles qu'en ſe ſauvant dans la fortereſſe ; enfin que Malaca n'eſtoit plus qu'un lieu d'horreur, & que l'ennemi laſſé de carnage, avoit mis à la chaiſne pluſieurs milliers d'hommes.

Le Saint apprit à Gama & aux Portugais de ſon navire ces triſtes nouvelles avant qu'on ſortiſt du port, & il leur déclara que les péchez d'une ville ſi corrompuë avoient attiré la malediction du Ciel dont il l'avoit menacée : mais il les conjura en meſme temps de prier Dieu pour appaiſer la juſtice divine, & il le fit luy-meſme de tout ſon cœur.

Outre les deux Japonois Matthieu & Bernard qui avoient toûjours ſuivi le Pere, & qui ne voulurent point le quitter, un Ambaſſadeur du Roy de Bungo s'embarqua avec luy dans le vaiſſeau Portugais. Le motif de cette Ambaſſade eſtoit de rechercher d'amitié le Viceroy des Indes, & d'obtenir un Prédicateur qui vint achever de convertir le Royaume de Bungo en la place du Pere François.

Ce qui luy arrive dans son retour du Japon aux Indes.

Ils navigerent le long des costes durant six jours, & la navigation fut heureuse jusqu'à une Isle du Roy de Minaco nommée Meleitor, d'où traversant un détroit ils cinglerent en haute mer. Alors la nouvelle lune fit changer le temps, & il se leva un vent de midy si furieux, que le pilote ne put tenir contre avec tout son art. La tempeste porta le navire en une mer inconnuë aux Portugais & aux Indiens; & le ciel estoit si noir de nuages, que pendant cinq jours & cinq nuits on ne vit ni soleil ni étoiles, tellement que les mariniers ne pouvoient prendre la hauteur pour sçavoir où ils estoient.

Un jour sur le soir le vent redoubla de telle sorte, que le vaisseau n'avoit pas la force de rompre les vagues, tant elles estoient hautes, & venoient avec furie. Dans une conjoncture si fascheuse le parti qu'on prit fut de raser le chasteau de proüë pour venir plus aisément à bout des voiles & afin que le vaisseau obéïst mieux au gouvernail: on attacha en suite au navire avec de gros cables la chaloupe qui suivoit. Mais la nuit estant survenuë durant ce travail, & une nuit tres-obscure avec une pluye épouventable qui augmenta la tempeste, on ne put tirer de la chaloupe cinq Portugais & dix Indiens tant esclaves que matelots qui estoient dedans.

Ce que fait Xavier dans la tempeste.

Ceux du navire ne trouvoient de consolation ni de ressource dans un peril si extréme

qu'en la Compagnie du Pere Xavier. Il les exhortoit à pleurer leurs pechez pour appaiser le courroux du Ciel, & il versoit luy-mesme des larmes en abondance devant Dieu.

Lors que la nuit estoit la plus noire, on entendit un cri lamentable, comme de gens qui se croyent perdus, & qui demandent du secours. Le bruit venoit de la chaloupe, que la violence du vent avoit détachée du vaisseau, & que les flots emportoient.

Dés que le Capitaine s'en fut apperceû, il ordonna au Pilote de tourner vers ces malheureux, sans considerer qu'en voulant sauver son neveu Alphonse Calvo qui estoit un des cinq Portugais de la chaloupe, il faisoit perir le navire, & qu'il se perdoit luy-mesme. En effet, comme le navire estoit difficile à gouverner, quand on voulut le tourner du costé de la chaloupe, il demeura de travers & penché entre deux montagnes d'eau, dont l'une tomba sur la poupe, & inonda le tillac. En ce moment-là tous crurent que c'estoit fait d'eux, & ce ne furent que cris & que larmes.

Xavier qui estoit en priere dans la chambre du Capitaine accourut au bruit, & vit un spectacle pitoyable, le vaisseau prest à estre submergé, les matelots, les soldats & les passagers tous pesle-mesle les uns sur les autres déplorant leur malheureuse destinée, & n'attendant plus que la mort.

Alors le saint homme levant les yeux & les mains au ciel, dit tout haut dans un transport de ferveur, JESUS *l'amour de mon ame, secourez-nous, je vous en prie par les cinq playes que vous avez receûës pour nous sur la croix.* Aussitost le navire qui couloit desja à fond, se releva de luy-mesme, & gagna le dessus de l'eau. Les matelots encouragez par un miracle si visible, disposerent tellement les voiles, qu'ils prirent le vent en poupe, & se remirent sur leur route.

Ce qui se passe à l'occasion de la chaloupe & du navire.

Cependant la chaloupe disparut, & personne ne douta qu'elle n'eust esté engloutie des flots. Le Capitaine pleura son neveu, les autres regreterent leurs compagnons. Pour le Pere, ce qui l'affligeoit davantage, c'estoit la perte de deux esclaves mahometans qui n'avoient pas voulu se faire Chrestiens. Il gemît sur leur estat malheureux : mais dans ces sentimens, rentrant en luy-mesme, ou plûtost se recueïllant tout en Dieu, il eut la pensée d'implorer la protection du Ciel sur la chaloupe au cas qu'elle ne fust pas encore abismée.

Il suivit l'inspiration du Saint Esprit, & sa priere n'estoit pas finie, qu'il se sentit exaucé : si-bien que se tournant vers Edoûard de Gama qui estoit extrémement triste, *Ne vous affligez pas, mon frere,* luy dit-il d'un visage gay, *avant trois jours la fille viendra retrouver la mere.* Il entendoit que la chaloupe se rejoindroit au navire, & il s'expliqua.

Le Capitaine occupé de sa douleur voyoit trop peu d'apparence à ce que le Pere disoit pour y ajouster foy. Il ne laissa pas dés le point du jour de faire monter sur la hune pour voir si on découvriroit quelque chose: mais on ne vit rien que la mer toûjours fort emeûë, & toute blanche d'écume.

Le Pere qui s'estoit retiré pour faire oraison, revint deux heures aprés avec la mesme gayeté sur le visage; & ayant donné le bon jour au Capitaine, au Pilote, & à six ou sept autres Portugais qui estoient ensemble, il leur demanda si on n'avoit point veû la chaloupe. Ils répondirent que non; & parce qu'il souhaitoit qu'on montast encore à la hune, un des Portugais nommé Pierre Veglio, luy dît brusquement, *Oüi, mon Pere, la chaloupe reviendra, mais c'est quand il s'en sera perdu une autre:* il vouloit dire qu'elle ne reviendroit jamais.

Xavier reprit doucement Veglio de son peu de foy, & luy fit entendre que rien n'estoit difficile à la main toute-puissante de Dieu. *La confiance que j'ay en la divine misericorde*, dît-il, *me fait esperer que les personnes que j'ay mises sous la protection de la Sainte Vierge, & pour qui j'ay fait vœu de dire trois messes à nostre Dame du Mont, ne periront pas.*

Il espere le retour de la chaloupe nonobstant les apparences contraires.

Il pressa ensuite le Capitaine de faire monter à la hune pour voir si la chaloupe ne paroissoit point. Gama, pour contenter le serviteur de

Dieu, y monta luy-mesme avec un matelot; & aprés avoir regardé attentivement de tous costez durant une demi-heure, ils ne virent rien ni l'un ni l'autre.

Cependant Xavier à qui l'agitation du vaisseau avoit renversé l'estomach, & qui avoit esté deux jours & trois nuits sans manger ni sans dormir, fut attaqué de maux de teste tres-violens, & eût de si grands vertiges, qu'à peine pouvoit-il se soûtenir. Un des marchands Portugais appellé Fernand Mendez Pinto le pria de se reposer un peu, & luy offrit pour cela sa chambre. Xavier qui par un esprit de mortification couchoit ordinairement sur le tillac, accepta l'offre de Mendez, & demanda pour comble de grace qu'un valet Chinois du marchand se tinst devant la porte de la chambre, afin que personne ne l'interrompist.

Il redouble ses prieres en faveur de la chaloupe.

Le dessein du Pere n'estoit pas de donner du soulagement à son corps. Il se remit en priere, & on sceût du valet Chinois que depuis les sept heures du matin qu'il se retira, il avoit esté à genoux jusqu'au soir, poussant des soupirs, & versant des larmes. Il sortit de sa retraite aprés le Soleil couché, & redemanda au Pilote si on n'avoit point découvert la chaloupe qui ne pouvoit estre gueres éloignée. Le Pilote repartit qu'il n'y falloit plus penser, & qu'il n'estoit pas possible qu'elle eust résisté à une

si

si furieuse tempeste ; mais que quand elle auroit échapé du peril par hazard, ou que Dieu l'auroit sauvée par miracle, elle seroit à plus de cinquante lieuës de leur bord, & qu'il y avoit de la temerité à croire qu'elle pust revenir.

C'est le propre de la confiance chrestienne, d'estre asseûrée & inébranlable parmi tous les sujets qu'on a de craindre raisonnablement. Xavier trouva les raisons du Pilote bonnes, & ne douta pas pourtant du retour de la chaloupe. Il luy soûtint toûjours qu'elle n'estoit pas loin, & le conjura d'envoyer quelqu'un à la hune, tandis qu'on voyoit encore clair. Le Pilote moins par complaisance pour le Pere, qu'afin de le détromper, y alla luy-mesme, & n'apperceût rien.

Xavier, sans avoir égard au rapport du Pilote, pria instamment le Capitaine de faire abbaisser les voiles pour donner le temps à la chaloupe de regagner le navire. L'autorité du saint homme l'emporta sur les raisons du Pilote : on baissa l'antenne, & on s'arresta prés de trois heures : mais enfin les passagers se lasserent, ne pouvant souffrir davantage le balancement du vaisseau, & chacun cria *A la voile*. Le Pere leur reprocha leur impatience ; se saisit luy-mesme de l'antenne pour empescher les matelots de tendre les voiles, & penchant la teste dessus, éclata en soupirs & en sanglots, & répandit un torrent de pleurs.

Il fait une nouvelle priere à Jesus-Christ pour le retour de la chaloupe.

Il se releva un peu aprés, & tenant les yeux attachez au ciel, encore tout baignez de larmes, *Jesus, mon Seigneur & mon Dieu*, dit-il d'un ton pathetique, *je vous conjure par les souffrances de vostre sacrée passion d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous au travers de tant de perils.* Il se remit ensuite comme il estoit, & demeura appuyé sur l'antenne sans dire mot pendant quelque temps comme s'il eust esté endormi.

La chaloupe paroist, & regagne enfin le navire.

Alors un enfant qui estoit assis au pied du mast s'écria tout à coup, *Miracle, miracle, voilà la chaloupe.* Tout le monde s'amassa au cri de l'enfant, & on vit effectivement la chaloupe à une portée de mousquet. Ce ne furent qu'exclamations & que cris de joye tandis qu'elle approchoit du vaisseau. Cependant la plusspart se jetterent aux pieds de Xavier, & se reconnoissant pour des pécheurs, indignes de posseder un si saint homme, luy demanderent pardon de leur incredulité. Mais le Pere confus de se voir traiter de la sorte, s'échapa de leurs mains le plûtost qu'il put, & alla s'enfermer dans une chambre.

Enfin la chaloupe gagna le navire. On remarqua que quoy-que les flots fussent fort émeûs, elle vint droit sans estre agitée, & qu'elle s'arresta d'elle-mesme. On prit garde aussi qu'elle n'eut aucun mouvement jusques à ce que les quinze hommes qu'elle portoit fussent entrez

dans le vaisseau, & que les matelots l'eussent attachée derriere la poupe.

Dés qu'on eût embrassé ces hommes qu'on croyoit perdus, on voulut sçavoir leur aventure, & on fut bien surpris d'apprendre qu'ils estoient venus au milieu de la plus horrible tempeste qui se vit jamais, sans craindre ni de perir, ni de s'égarer; Parce que, disoient-ils, le Pere François estoit leur pilote, & que sa presence ne leur laissoit pas la moindre inquietude. Comme les gens du navire soûtenoient que le Pere ne les avoit point quittez, ceux de la chaloupe qui l'avoient veû toûjours auprés d'eux tenant le gouvernail, ne pouvoient croire ce qu'on leur disoit. Aprés un peu de contestation, les uns & les autres jugerent que le Saint avoit esté au mesme temps en deux lieux; & un miracle si visible fit tant d'impression sur l'esprit des deux esclaves Sarrazins de la chaloupe, qu'ils abjurerent le mahometisme.

L'impatience qu'avoient les quinze hommes de voir celuy qui les avoit conduits si heureusement, & qui s'estoit évanoûï de leurs yeux au moment qu'ils avoient joint le navire, obligea Xavier de paroistre. Ils voulurent le saluër comme leur liberateur, en se prosternant devant luy: mais il ne le souffrit pas, & leur déclara que c'estoit la main du Seigneur, & non pas la sienne, qui les avoit sauvez du naufrage. En mesme temps il rendit à Dieu de pu-

bliques actions de graces pour une faveur si extraordinaire, & il ordonna au Pilote de disposer tout pour continuer leur voyage, en l'asseûrant qu'ils auroient bientost le vent favorable.

L'usage que le Pilote avoit de la mer ne luy promettoit pas un changement si soudain; mais l'aventure de la chaloupe luy fit ajouster foy, contre sa propre experience, aux paroles du Pere Xavier, & il reconnut un moment aprés que celuy qui commande à la mer & aux vents faisoit parler le saint homme.

Il arrive à l'isle de Sancian, & en part aussitost.

On n'eut pas plûtost tendu les voiles, qu'un vent de nord se leva, que l'air s'éclaircit, & que la mer se calma entierement; de sorte qu'en treize jours de navigation ils gagnerent le port de Sancian, où les marchands Portugais du navire tenoient leur trafic. Comme la saison de naviger dans ces mers se passoit, il n'y avoit plus là que deux navires des Indes & celuy de Jacques Pereyra en estoit un. Le navire d'Edoûard de Gama n'estant pas en estat d'aller d'une traite à Malaca, & ayant besoin de se rafraischir à Sian, le Saint se mit dans le vaisseau de son ami Pereyra. C'est merveille qu'au moment qu'il y entra, le vent qui depuis quinze jours estoit de nord & tout contraire à celuy qu'il falloit pour aller aux Indes, changea tout-à-fait, si bien que le jour suivant, qui fut le dernier de l'année 1551. on mit à la voile. Un autre navire qui

n'attendoit que le vent, partit avec eux, mais il éprouva dans la suite qu'il ne portoit pas l'Apostre des Indes.

Ce qu'il predit à un Pilote.

Avant leur départ, Xavier s'entretenant des perils de la mer avec le Pilote qui l'avoit amené du Japon, & qui se nommoit François d'Aghiar, luy annonça qu'il ne finiroit pas ses jours sur l'eau, & qu'aucun navire où il seroit ne feroit jamais naufrage pour violente que fust la tempeste. Aghiar crut si fermement ce que le Pere luy dit, & en ressentit depuis si visiblement l'effet dans plusieurs rencontres, que sans observer ni vents ni saisons, il se mettoit tres-souvent en mer avec un vieux bastiment fort mal équipé, jusques-là que ceux qui ne sçavoient pas ce qui le faisoit agir, le prenoient pour un homme temeraire & peu entendu dans la marine.

Effet merveilleux de la prédiction du Saint.

Il montra une fois entre autres combien il s'asseûroit sur les promesses du Saint, & ce fut en allant de Tenasserim au Royaume de Pegu dans une barque legere toute usée & toute en desordre. Une tempeste qui s'éleva au milieu du voyage jetta contre des rochers & brisa de grands navires que suivoit la barque d'Aghiar. Elle seule sembloit braver les écueïls, & tandis que la mer estoit horriblement agitée, le Pilote chantoit comme si elle eust esté fort tranquille. Un passager qui trembloit de peur luy demanda comment il avoit le courage de chanter lors qu'ils estoient si prés de la mort? *C'est*, repartit

Aghiar, *que je ne crains rien; & je ne craindrois pas,* ajousta-t-il, *quand les ondes monteroient une fois plus haut, & que ma barque seroit de verre: car le Pere maistre François m'a asseûré que je ne perirois point sur mer en quelque vaisseau que je fusse.*

Des Sarrasins qui estoient dans la barque, & qui oüirent les paroles du Pilote, furent si touchez de ce miracle continuel, qu'ils promirent de se faire Chrestiens aussitost qu'ils seroient à terre, & ils exécuterent fidellement leur promesse. La barque ayant moüillé à Tavar, ils y receûrent le baptesme, d'autant plus persuadez de la verité du miracle & de celle du Christianisme, qu'ils virent eux-mesmes sur le rivage d'alentour le débris des autres navires.

Il forme le dessein de porter la Foy à la Chine.

Les entretiens qu'eut Xavier avec Pereyra durant la navigation furent presque tous du Japon & de la Chine. Le Saint dit à son ami le progrés qu'avoit fait la Foy en peu de temps dans les Royaumes de Saxuma, d'Amanguchi, de Bungo, & l'esperance qu'il y avoit de convertir aisément toutes ces Isles, dés que les Chinois adoreroient Jesus-Christ; que c'est ce qui l'avoit fait résoudre de passer à la Chine; & qu'il ne retournoit aux Indes qu'afin de faire ce voyage aprés qu'il auroit reglé les affaires de la Compagnie; qu'il apportoit pour cela du Japon son catechisme traduit en *Chinois*, & que cette traduction luy faciliteroit les commencemens qui sont toûjours difficiles.

Quelques Portugais qui estoient dans le mesme vaisseau, & qui sçavoient les ordonnances de la Chine, trouverent le dessein du Pere un peu chimerique. Ils luy dirent qu'outre la mauvaise intelligence qu'il y avoit entre les Chinois & les Portugais, il estoit défendu aux étrangers sous peine de la vie ou d'une prison perpetuelle de mettre le pied dans ce Royaume; & que des marchands de leur nation qui s'y estoient glissez secretement pour trafiquer, ayant esté reconnus, les uns avoient eû la teste coupée, les autres avoient esté chargez de fers, & jettez dans des cachots pour le reste de leurs jours. Ils ajousterent néanmoins qu'on pourroit entrer seûrement dans la Chine, si on envoyoit une solennelle ambassade vers l'Empereur des Chinois au nom du Roy Jean III. mais que cela ne se pourroit faire sans une prodigieuse dépense, quand on ne compteroit que les presens de l'Empereur & de ses ministres; & qu'apparemment le Viceroy des Indes ne se chargeroit pas des frais de l'entreprise en un temps où il avoit de la peine à soûtenir d'autres affaires tres-importantes.

Ces difficultez commençoient à embarrasser le Pere François, lors que Jacques Pereyra, qui sous l'habit d'un marchand avoit le cœur & d'un Prince & d'un Apostre, offrit son navire & tout son bien pour faire réüssir l'expedient qu'on venoit de proposer. Le Pere accepta ces offre

Il prend des mesures avec Pereyra pour le voyage de la Chine.

avec un transport de joye, & s'engagea de son costé à obtenir du Viceroy l'ambassade de la Chine pour son ami.

Pereyra qui avoit eû des nouvelles du siege de Malaca, témoigna au Saint qu'il y avoit lieu de craindre qu'on ne retint son navire pour le secours de la Ville. Xavier, à qui Dieu avoit révelé la delivrance de Malaca, & aux prieres duquel elle fut peut-estre accordée, rasseûra son ami, en luy disant que lors que la forteresse avoit esté preste de se rendre, les infidelles frapez d'une terreur panique, avoient pris la fuite, & que la Ville estoit entierement libre.

Il restoit encore une inquietude à Pereyra touchant le voyage que vouloit faire le Pere Xavier avant celuy de la Chine. Comme la saison estoit déja beaucoup avancée, il craignoit qu'on ne trouvast plus à Malaca de navire pour Goa. Il ne pouvoit mener luy-mesme le Pere à Cochin, parce qu'il s'estoit obligé de passer à Sunda pour y décharger des marchandises. Mais l'inquietude de Pereyra fut aussitost dissipée : car Xavier éclairé d'enhaut tout de nouveau, luy dit positivement que le vaisseau d'Antoine Pereyra estoit dans le port de Malaca, & qu'ils le trouveroient sur le point de lever l'ancre pour faire voile vers Cochin.

Il détourne une tempeste, & ce qu'il prédit du navire de

Xavier découvroit ces choses à son ami durant un grand calme qui rendoit la navigation agréable, lors qu'on sentit venir un de ces terribles

bles tourbillons dont nous avons parlé, & qui submergent les vaisseaux en un instant. Tous ceux du navire crurent d'abord leur perte certaine : ils espererent néanmoins quelque chose en faisant réflexion que le Pere François estoit avec eux, & ils le prierent d'interceder auprés de Dieu en leur faveur. Jacques Pereyra.

Le Saint, sans rien répondre, se retira pour faire oraison. Il revint peu de temps aprés le visage tout en feu, & donna sa benediction au navire, en disant tout haut ces paroles : *Le navire la Sainte Croix*, c'estoit le nom du vaisseau, *ne perira jamais sur mer : le lieu qui l'a veû bastir le verra se défaire de luy-mesme. Plust à Dieu*, ajousta-t-il, *que l'on en pust dire autant du vaisseau qui est parti avec nous ! Mais nous ne verrons que trop tost combien sa destinée est malheureuse.*

Au mesme moment il parut des signes qui commencerent à verifier la prophetie : le tourbillon se dissipa, & la mer redevint tranquille. Ils virent ensuite des marchandises & des corps morts qui flotoient sur l'eau, & ils jugerent par là que le Typhon avoit abismé le navire qui suivoit. Mais ils en furent bientost asseûrez par deux matelots qui s'estoient attachez à une planche dans le temps que le navire perit, & qui aprés avoir disputé leur vie avec les flots pendant quelques heures, furent poussez par les flots mesmes au bord de Pereyra.

Le reste de la navigation fut heureux, & on

ne vit jamais un temps plus ſerain. Le navire ayant pris terre au détroit de Sincapour, Xavier qui ſçavoit certainement qu'Antoine Pereyra eſtoit dans le port de Malaca preſt à faire voile vers Cochin, comme nous avons dit, luy écrivit par une fregate qui partoit, pour le prier d'attendre encore trois jours. Il écrivit par la meſme voye au Pere François Perez Superieur des Jeſuites de Malaca, & il leur ordonna à tous de chercher des rafraiſchiſſemens pour les Japonois qui l'accompagnoient.

Comment il eſt receû à Malaca.

Dés que l'on ſceut dans la Ville que Xavier venoit, ce fut une joye publique qui effaça preſque le ſouvenir de tous les malheurs de la guerre. Les habitans accoururent en foule ſur le rivage, & auſſitoſt que le Saint parut, on n'entendit de tous coſtez qu'acclamations & que cris de joye. Ils le receurent à la ſortie du vaiſſeau avec toute la tendreſſe & toute la révérence poſſible. En le conduiſant au logis des Peres de la Compagnie, ils luy montrerent les ruines des maiſons, & ils luy dirent que s'il ne les euſt point quittez, ils auroient eſté garantis de la fureur des Javes comme ils l'avoient eſté de celle des Achenois. Mais le Pere leur répondit que l'excés de leurs péchez eſtoit la cauſe d'un ſi terrible fleau; que rien n'auroit pû le détourner qu'un prompt changement de mœurs; & que le moyen d'attirer ſur eux la miſericorde divine, eſtoit de prendre ce chaſtiment en eſprit de penitence.

Il visita l'ancien Gouverneur Dom Pedro de Silva & le nouveau qui luy succedoit Dom Alvare d'Ataïde, & il leur communiqua son projet touchant l'ambassade de la Chine. L'un & l'autre trouva ce dessein également avantageux à la Couronne de Portugal & à la Religion chrestienne.

Jacques Pereyra ne pouvant accompagner le Pere à Goa pour la raison que nous avons dite, fournit deslors trente mille écus pour faire les préparatifs du voyage de la Chine, & envoya avec le Pere un de ses gens qui disposast tout. Xavier, aprés avoir embrassé plusieurs fois ce fidelle ami, entra avec ses Japonois dans le vaisseau d'Antoine Pereyra, qui n'attendoit qu'eux pour mettre à la voile.

La prédiction que l'homme de Dieu avoit faite en faveur du navire dit la Sainte Croix fit qu'on l'appella le vaisseau du Saint, & que de Malaca, d'où il partit au mesme temps que celuy qui portoit Xavier, sa réputation se répandit par tout l'Orient. En quelque port qu'il arrivast, il estoit receû avec honneur, & toûjours salué des autres navires par des volées de canon. Tous les marchands s'empressoient à mettre dessus, & payoient volontiers pour le transport des marchandises, ou pour le droit de passage plus qu'on n'avoit de coustume de payer dans les autres vaisseaux. On ne gardoit point le poids ordinaire en le chargeant; mais on y met- *Histoire du navire dit la Sainte Croix.*

toit tout ce qui pouvoit y entrer. Comme il dura fort long-temps, & que trente ans aprés la mort du Pere François il servoit encore au trafic des Indes, on ne laissoit pas de le charger excessivement tout usé & tout foible qu'il estoit. Les maistres entre les mains desquels il vint dans l'espace de ces trente années prirent seulement une précaution, & ce fut de l'éloigner toûjours de la terre, si bien que quand il y avoit quelque chose à refaire, on le raccommodoit sur mer.

Ce n'est pas au reste que durant tout ce temps-là il n'eut des rencontres tres-fascheuses. Il fut combatu souvent & par les corsaires & par les tempestes : mais il évita toutes sortes de perils, & personne ne se repentit jamais de s'y estre embarqué.

A la verité une fois faisant voile de Malaca à Cochin avec une charge extraordinaire, il fit tant d'eau au commencement du voyage, que les passagers qui estoient en tres-grand nombre furent d'avis qu'on mist une partie & des hommes & des marchandises en d'autres vaisseaux qui venoient de compagnie. Mais les vaisseaux qui avoient leur charge ne voulurent point soulager la Sainte Croix, & l'épouvante obligea de retourner promptement au port. Toute la Ville fut surprise d'un retour si brusque : on se moqua de ces gens qui craignoient de faire naufrage dans le navire du Saint. On leur repro-

cha publiquement leur peu de foy, & on leur en fit tant de honte, qu'ils n'oserent diminuer rien de la charge du vaisseau, ni s'arrester dans le port. Ils se remirent aussitost en mer; & ce que le monde leur dit de la bonne fortune qui accompagnoit ce navire depuis vingt-deux ans, les rasseûra tellement, qu'ils firent leur voyage sans aucune crainte.

La Sainte Croix courut de la sorte toutes les mers & tous les ports de l'Asie, jusqu'à ce qu'elle tomba entre les mains du Capitaine de la forteresse de Diu, qui la voyant à demi-pourrie & ouverte en plusieurs endroits, jugea qu'elle ne pourroit plus servir si on ne la raccommodoit entierement. Il la fit pour cela conduire à Cochin, & pousser à terre au lieu mesme où elle avoit esté bastie autrefois: mais elle ne fut pas plûtost sur le flanc, qu'elle se défit d'elle-mesme, sans qu'il restast de tout ce grand corps que des planches & des poutres inutiles qui n'estoient plus bonnes qu'à brûler.

Le peuple de Cochin qui sçavoit la prédiction de Xavier dans toutes ses circonstances, en vint voir l'accomplissement. Un petit marchand qui se trouva là nommé George Nugnez eut la pensée qu'il restoit encore dans les planches quelque chose de la vertu que la benediction du Saint y avoit imprimée, & il en prit une qu'il fit mettre à sa fregate, persuadé qu'avec ce secours il ne feroit jamais naufrage. Ain-

si, plein d'une foy vive, il entreprit hardiment de tres-longues navigations que les plus gros navires avoient peine à faire, & sans prendre garde au temps, ni ménager rien, il traversa plusieurs fois les golfes les plus orageux. Lors qu'on luy disoit qu'il n'estoit pas sage de se hasarder de la sorte, il répondoit que les vents de la mer connoissoient bien sa fregate, & y respectoient la planche du Saint. En effet, elle sortit toûjours heureusement des plus grands perils; & ce qui fut remarquable, c'est qu'ayant eû le sort du navire, elle finit comme luy, se défaisant d'elle-mesme sur le rivage de Coulan, où l'on avoit dessein de la radouber.

Il arrive à Cochin, & acheve la conversion du Roy des Maldives.

Pour reprendre la navigation du Pere Xavier, il arriva à Cochin le 24. de Janvier de l'année 1552. Le Roy des Maldives y estoit depuis quelques mois, Prince de vingt ans, né dans la Religion de Mahomet, & nourri dans la haine des Chrestiens. La révolte de ses sujets qui ne l'aimoient pas, ou qui haïssoient le gouvernement, l'obligea d'abandonner son Royaume pour sauver sa vie, & de se réfugier chez les Portugais dont il esperoit du secours pour se rétablir. Les Peres de la Compagnie le receurent en leur maison, & d'abord tascherent de le convertir, en luy faisant voir la fausseté de sa secte. Le mauvais état de ses affaires le rendoit assez docile aux *instructions* du Pere Antoine Heredia, qui entreprit sa conver-

ſion avec beaucoup de chaleur : mais la crainte d'irriter encore davantage ſes peuples rebelles s'il changeoit de religion, luy faiſoit differer ſon changement de jour en jour ; & peut-eſtre qu'il n'auroit point quitté le Mahometiſme, ſi le Pere François ne fuſt ſurvenu pour achever l'ouvrage que les autres avoient commencé.

Le ſaint Apoſtre parla de Dieu ſi fortement au Roy des Maldives, qu'il le réduiſit enfin ſous l'obéïſſance de la Foy malgré toute la prudence mondaine qui l'empeſchoit de ſe rendre. L'ayant inſtruit tout de nouveau des myſteres du Chriſtianiſme, il le baptiſa ſolennellement. Il excita enſuite les Portugais à le remettre ſur le troſne, & il nomma quelques-uns des Peres de Cochin pour accompagner l'armée navale qui iroit aux Maldives : ſon deſſein eſtoit qu'ils travaillaſſent à la converſion de tout le Royaume dés que le Roy ſeroit rétabli. Mais parce qu'il importoit peu à la Couronne de Portugal que des Iſles qui ne produiſoient ni or, ni épiceries, ni parfums, en fuſſent tributaires, les Gouverneurs ne firent rien pour ce Prince malheureux, qui deſeſperant de recouvrer jamais ſes Etats, épouſa une Portugaiſe, & mena une vie privée juſqu'à ſa mort, heureux ſeulement en ce que la perte de ſa Couronne luy valut le don de la foy & la grace du bapteſme.

Il écrit en Europe, & se rend à Goa.

Lors que le saint homme estoit prest à partir, il se presenta une occasion d'écrire en Europe dont il se servit pour rendre compte de son voyage du Japon & au Roy de Portugal & au Général de la Compagnie. S'estant embarqué pour Goa, il s'y rendit en tres-peu de temps au commencement de Février.

Il guerit un malade moribond en arrivant.

Dés qu'il fut à terre, il visita les malades des hospitaux de la Ville, & alla ensuite au college de Saint Paul, qui estoit la maison de la Compagnie. Aprés les embrassemens ordinaires qui furent plus tendres que jamais, il demanda s'il n'y avoit point de malade dans le College. On luy dit qu'il n'y en avoit qu'un qui estoit à l'agonie. Aussitost Xavier le va voir, & recite un Evangile sur luy. A la veüe du Saint le moribond reprend ses esprits, & recouvre entierement sa santé. Les medecins n'en esperoient rien, & on avoit desja tout préparé pour sa sepulture: mais il ne desesperoit pas luy-mesme de sa guerison, & le jour que Xavier arriva, il disoit d'une voix mourante, que si Dieu luy faisoit la grace de voir leur bon Pere, il gueriroit infailliblement.

Il apprend avec joye des nouvelles de la chrestienté des Indes.

Les nouvelles que dît Xavier de l'Eglise du Japon aux Peres de Goa les consolerent beaucoup, & il fut consolé luy-mesme en apprenant d'eux l'état de la Chrestienté des Indes. Les missionnaires qu'il avoit dispersez avant son départ se trouverent presque tous réünis à son retour.

retour. Les uns estoient venus sur ses lettres & par son ordre, les autres d'eux-mesmes pour des affaires tres-pressantes, comme si le Saint Esprit les eust rassemblez exprés, afin que la presence de l'homme de Dieu redoublast en eux la ferveur Religieuse & le zele apostolique. Dieu avoit beni par tout leurs travaux. La ville d'Ormuz qui écheût en partage au Pere Barzée avoit changé tout à fait de face : on y voyoit les Idolâtres, les Sarrasins & les Juifs courir au baptesme ; des temples d'idoles consacrez à Jesus-Christ, des mosquées & des synagogues desertes, les mœurs réformées, & toutes les méchantes coustumes abolies.

Le Christianisme florissoit plus que jamais dans la coste de la Pescherie depuis la mort du Pere Antoine Criminal qui l'avoit cultivée avec tant de soin & qui en la cultivant avoit esté massacré par les Badages. Le sang du Martyr sembloit y avoir multiplié les chrestiens : on y en comptoit plus de cinq cens mille tous fervens, & prests à mourir eux-mesmes pour leur Foy.

L'Evangile n'avoit gueres fait moins de progrés à Cochin & à Coulan, à Bazain, & à Meliapor, aux Moluques & dans les isles du More. Mais on ne peut dire combien les ouvriers évangeliques travailloient utilement à Goa. Tous les prestres des Idoles avoient esté chassez de l'Isle par l'ordre du Gouverneur, à la sollicitation d'un des Peres du college de Saint Paul.

On défendit mesme sous des peines rigoureuses de faire aucun acte public d'idolatrie dans tout le district de Goa ; & ces ordonnances réduisirent peu à peu une infinité de Gentils. Pour les Portugais, leur vie estoit fort reglée ; dans la liberté de tout faire ils ne se permettoient rien que d'honneste, & les concubines estoient aussi rares qu'elles avoient esté communes. Les gens de guerre vivoient presque en Religieux, & il n'est pas imaginable combien leur pieté édifioit le peuple.

Conversion du Roy de Tanor.

Mais rien ne toucha Xavier davantage que la conversion de deux Princes qu'on avoit veûs à Goa pendant son absence. Le premier estoit le Roy de Tanor, Royaume situé le long des costes de Malabar entre Cranganor & Calecut. Ce Prince Sarrasin & Idolâtre tout ensemble, mais sage, grand guerrier, tres-bien fait de sa personne, & poli plus qu'il ne convenoit à un barbare, avoit eû dés ses premieres années de l'inclination au Christianisme sans le bien connoistre. Il en fut charmé dés qu'il eut esté instruit à fonds des mysteres de la Foy par un Religieux de Saint François qui hantoit sa Cour. Cependant les guerres qu'eut ce Prince avec d'autres Rois durant dix années l'empescherent de recevoir le baptesme. Il fut enfin baptisé : mais cela se fit secretement, & mesme il vécut toûjours en apparence comme un infidelle, pour se ménager avec ses sujets. Il en eut néanmoins

du ſcrupule ; & afin de s'éclaircir ſur un point ſi délicat, il pria l'Eveſque de Goa de luy envoyer un Apoſtre : c'eſt le nom que les Indiens donnoient deſlors aux Peres de la Compagnie auſſi-bien que les Portugais.

Le Pere Gomez qui fut envoyé au Roy de Tanor luy dit nettement que Dieu vouloit eſtre ſervi en eſprit & en verité ; que la feinte dans la religion eſtoit pire que l'irréligion, & que Jeſus-Chriſt auroit honte devant les anges de ceux qui avoient honte de luy devant les hommes.

Le Roy qui préferoit ſon ſalut à ſa Couronne, crut Gomez, & réſolut de ſe déclarer d'une maniere éclatante dés qu'il ſe ſeroit accommodé avec ſes ennemis. Ayant fait la paix par l'entremiſe du Pere meſme qui la luy avoit conſeillée, il vint à Goa malgré ſes ſujets, qui ne pouvant rien gagner ſur luy par leurs raiſons, ni par leurs prieres, s'eſtoient ſaiſis de ſa perſonne, & l'avoient enfermé dans une des plus fortes citadelles du Royaume. Il s'échapa de ſa priſon, paſſa un fleuve à la nage, & ayant trouvé huit fuſtes de Goa qu'on avoit envoyées au devant de luy, ſe rendit heureuſement dans la Ville. L'Eveſque & le Viceroy le conduiſirent à la cathedrale parmi les acclamations du peuple, & ce fut là qu'au pied des autels il fit une publique profeſſion de foy avec des ſentimens & des expreſſions de pieté qui attendrirent tout le monde.

Converſion du Roy de Trichenamalo.

L'autre Prince dont la converſion réjoüït extrémement le Pere Xavier, fut le Roy de Trichenamalo, qui eſt un des Etats de Ceylan. Le Roy eſtant encore au berçeau avoit eſté mis ſur le trône, puis dépoſſedé à l'âge de huit ans par un uſurpateur, qui non content de luy ravir la Couronne, voulut luy oſter la vie. Mais il avoit eſté emmené hors de ſon Royaume par un Prince du ſang Royal & par quarante Seigneurs de ſa Cour, qui luy chercherent un aſile chez les chreſtiens de la Peſcherie.

Les Paravas le receurent avec toute la charité qu'on devoit à un enfant de ſa naiſſance, maltraité de la fortune; & ils promirent à ſes conducteurs de le ſervir autant qu'ils pourroient. Mais ils leur conſeillerent en meſme temps de luy procurer une couronne plus noble & plus durable que la ſienne; & ils dirent là-deſſus tous ce qu'ils ſçavoient de l'adoption des enfans de Dieu, de l'heritage des Saints, & du Royaume des cieux.

Soit que les conſiderations humaines fiſſent agir le Prince parent du jeune Roy, ou que l'eſprit divin luy touchaſt le cœur, il conſentit à ce que vouloient les Paravas, & ſe mit luy-meſme entre les mains du Pere Henriquez pour ſe faire inſtruire. Les autres Seigneurs ſuivirent ſon exemple, & tous furent baptiſez avec le Roy qui parut avoir dans ſon bapteſme des ſentimens de pieté dont ſon âge n'eſtoit pas capable,

Les Chefs des chreftiens de la Pefcherie ayant ramaffé enfuite tout ce que le païs put fournir de munitions & de gens de guerre, pafferent à l'ifle de Ceylan fous la conduite du Prince & des quarante Seigneurs. Mais l'ufurpateur eftoit fi bien établi, que les Paravas furent contraints de retourner en diligence chez eux. Pour le jeune Roy, on le conduifit à Goa, & les Portugais qui en prirent foin le mirent au college de Saint Paul, où il fut élevé dans la vertu par les Peres de la Compagnie.

Xavier loûa Dieu de voir les Grands de la terre foumis à l'empire de Jefus-Chrift par le miniftere des enfans d'Ignace; & il s'en réjoûït avec fes freres d'autant plus que l'Evefque de Goa Dom Jean d'Albuquerque luy témoigna eftre extrémement fatisfait de leur conduite.

Ce faint & fage Prélat luy communiqua une lettre qu'il avoit écrite fur celà durant fon abfence au Général de la Compagnie. La lettre eftoit en Portugais, datée de Cochin du 28. de Novembre de l'année 1550. & la voicy traduite en François.

Lettre de l'Evefque des Indes au Pere Ignace.

Les grandes chofes que font les fujets de V. R. en toutes ces contrées de l'Orient, la fainteté de leur vie, la pureté de leur doctrine, leur zele à travailler au falut des Portugais par le minifterc de la parole de Dieu & par le Sacrement de penitence, leurs courfes infatigables dans tous les Royaumes de l'Inde pour convertir les Idolâtres & les Mores, leur application continuelle

à étudier les langues de ce nouveau Monde, & à enseigner les mysteres de la Foy, principalement au Cap de Comorin : tout cela m'oblige d'écrire à V. R. pour luy rendre témoignage de ce que je vois de mes yeux.

En verité les Peres de vostre Compagnie sont d'excellens ouvriers dans la vigne du Seigneur, & ils servent si fidellement les Evesques, que leurs services au regard des ames dont je suis chargé me font esperer que je seray moins d'années en Purgatoire.

Je n'ose entreprendre de vous raconter toutes leurs actions particulieres, & quand je le voudrois, je n'en aurois pas le temps. Je vous diray seulement qu'ils sont icy comme des flambeaux allumez pour dissiper les ombres épaisses où estoient ensevelis ces peuples barbares, & que déja par leur moyen plusieurs nations infidelles adorent un seul Dieu en trois personnes.

Au reste, je leur accorde tout ce qu'ils me demandent pour le bien des ames : je communique à chacun d'eux tout ce que j'ay de pouvoir & d'autorité sans me réserver rien, & je me regarde comme un des membres de ce saint corps, quoy-que ma vie soit bien éloignée de la leur : en un mot, je les aime en Jesus-Christ avec une charité pure & sincere.

Le reste de la lettre n'est pas tout-à-fait de nostre sujet, & il seroit inutile de le rapporter.

Il apprend d'autres nouvelles consolantes.

L'homme de Dieu apprit presque en mesme temps que les Ministres de Portugal qui estoient à Goa avoient mandé à Lisbonne le fruit des travaux de la Compagnie, & qu'en

particulier le nouveau Viceroy Dom Antoine de Norogna avoit écrit que les Indes estoient merveilleusement contentes des Jesuites, qu'on ne pouvoit voir le bien qu'ils faisoient par tout sans en benir Dieu, & que leur vie répondoit à l'esprit de leur vocation.

Le Saint sceut aussi que le Roy de Portugal avoit fait sçavoir au Pape toutes ces nouvelles, sur tout la conversion du Roy de Tanor, & le martyre du Pere Antoine Criminal; qu'il avoit communiqué à sa Sainteté le dessein où il estoit de fonder plusieurs colleges de la Compagnie pour remplir tout l'Orient d'ouvriers apostoliques; & qu'en attendant il avoit ordonné que tous les Seminaires établis aux Indes pour l'éducation de la jeunesse fussent mis entre les mains de la Compagnie s'ils n'y estoient pas encore.

On dît enfin au Pere Xavier que le Viceroy des Indes & les Capitaines des forteresses avoient ordre du Roy Jean III. de défrayer les missionnaires dans tous leurs voyages, & que ce Prince si religieux se déchargeoit sur la Compagnie de l'obligation qu'il avoit de procurer le salut des infidelles suivant les anciennes conventions faites avec le Saint Siege, quand on accorda à la Couronne de Portugal les conquestes de l'Orient.

Parmi tant de sujets de satisfaction, la conduite d'Antoine Gomez causa une veritable dou- Il est affligé de la mauvaise conduite

d'Antoine Gomez.

leur au Pere Xavier. Avant ſon voyage du Japon il l'avoit établi Recteur du college de Saint Paul ſuivant l'intention, ou plûtoſt par l'ordre du Pere Simon Rodriguez qui l'envoya aux Indes trois ans aprés ſon noviciat, & qui au regard de ces miſſions avoit une autorité abſoluë, comme eſtant Provincial de la Province de Portugal dont les Indes dépendoient.

Gomez avoit des qualitez éminentes, & qui ne ſe rencontrent gueres enſemble. Outre qu'il eſtoit grand philoſophe, grand theologien, & grand canoniſte, il eſtoit excellent prédicateur, & un des hommes du monde le plus habile en affaires; du reſte, tout brûlant de zele pour la converſion des ames, toûjours preſt à travailler dans les miſſions les plus penibles, & toûjours infatigable au travail; mais fort attaché à ſon jugement, ne ſuivant que ſes propres veûës, & agiſſant plus par la vivacité de ſon humeur que par l'eſprit de Dieu, ou par la raiſon.

Comme il eſtoit entré dans la Compagnie ayant déja aſſez d'âge, il n'avoit pas dompté de bonne heure ce naturel impetueux qui le gouvernoit en tout; & dés qu'il eut pris la charge de Recteur, il commença à l'exercer ſelon ſon caprice, meſme ſous les yeux de Xavier, qui n'eſtoit pas encore parti pour le Japon, & qui voyant combien le gouvernement de Gomez eſtoit peu conforme à l'eſprit de leur Inſtitut, voulut le retirer de Goa pour l'envoyer à Ormuz.

muz. Mais le Viceroy dont Gomez rechercha l'appuy par un des principaux miniſtres de la Couronne de Portugal, ne permit pas qu'on le fiſt ſortir de Goa, ni qu'on luy oſtaſt ſa charge; & tout ce que put faire Xavier, fut de temperer l'autorité de Gomez, en établiſſant le Pere Paul de Camerin Superieur Général de toutes les miſſions des Indes.

Les entrepriſes de Gomez ſur l'autorité de Camerin.

Mais dés que le Saint fut parti, Gomez uſurpa tout le gouvernement, alleguant pour ſes raiſons que le Pere Rodriguez luy avoit donné un pouvoir abſolu, & que Camerin eſtoit un bon homme plus propre à viſiter les priſons & les hoſpitaux de Goa, qu'à conduire les miſſions, & à gouverner les colleges de la Compagnie.

Il preſcrivit d'abord à ſes inferieurs de nouvelles regles, & leur déclara en termes exprés qu'il leur falloit rentrer au ventre de leur mere, renaiſtre dans la vie ſpirituelle, & ſe transformer en d'autres hommes: ce n'eſt pas qu'ils euſſent beſoin de réforme eux qui eſtoient des modelles de perfection; mais c'eſt qu'il avoit apporté d'Europe je ne ſçay quelle maniere de vie qui convenoit à ſes idées & à ſon humeur. Il entreprit donc de changer la diſcipline domeſtique, & de regler les études des Jeſuites ſur le plan de l'Univerſité de Paris où il avoit étudié en ſa jeuneſſe. Ce n'eſtoient tous les jours que changemens & qu'innovations qu'il faiſoit avec

une hauteur & une dureté qui sentoient plus le réformateur Royal que le superieur Religieux; jusqu'à dire pour se faire obéïr & se faire craindre, qu'il avoit du Pere Simon Rodriguez un plein pouvoir de mettre en prison, ou de renvoyer en Portugal quiconque traverseroit son gouvernement.

Les égaremens de Gomez en matiere de pieté.

Sa conduite n'estoit pas moins irréguliere à l'égard des jeunes gens qu'on élevoit au Seminaire, & qui la pluspart estoient Indiens: quoyqu'ils fussent encore novices dans la Foy, & mesme à peine Fidelles, il leur donnoit des pratiques de la vie interieure la plus parfaite, où ils n'entendoient rien du tout; & comme ils ne pouvoient pas s'aquiter de ces exercices si sublimes, il les punissoit tres-severement. De là naissoient les murmures, les cabales, les desespoirs de cette jeunesse malcontente; & de là venoit aussi que plusieurs ne pouvant souffrir une si violente direction, sautoient la nuit les murailles, & s'enfuyoient du college.

Gomez qui ne vouloit pas estre contredit, devint par là plus fascheux & plus bizarre: tellement qu'un jour il chassa tous les Seminaristes qui restoient, comme s'ils eussent esté incapables de discipline; & ayant receu en leur place des Portugais au nombre de vingt-sept qui demandoient à estre de la Compagnie sans avoir aucune teinture des lettres humaines, il fit du Seminaire un noviciat.

Comme il avoit tout-à-fait gagné Dom Georges Cabral qui estoit alors Viceroy des Indes, personne n'osoit s'opposer à ses folles entreprises, pas mesme l'Evesque Dom Jean d'Albuquerque, qui ne vouloit pas se commettre avec le Viceroy, & qui craignoit d'augmenter le mal en voulant y remedier.

Le Recteur au reste n'estoit pas si attaché à Goa, qu'il ne fist de temps en temps des courses ailleurs, soit que son activité naturelle ne luy permist pas de se tenir en repos, soit que son zele n'eust pas assez d'étenduë dans un seul lieu, soit enfin que se regardant comme le Superieur général des missions, il crust estre obligé d'avoir l'œil à tout, & de faire tout par luy-mesme.

La ville de Cochin voulant fonder un college à la Compagnie, il se transporta sur les lieux pour le recevoir: mais il gasta une bonne affaire par sa méchante conduite. Le Capitaine de la forteresse luy donna d'abord une église dite la Mere de Dieu, contre la volonté du Vicaire de Cochin, & malgré une certaine Confrerie à qui l'église appartenoit. Comme on disputa la donation en justice, Gomez qui avoit tout ce qu'il falloit pour faire une fausse démarche, beaucoup d'opiniastreté, un grand credit, & de bonnes intentions, se mit en teste de soûtenir le procés, & d'avoir l'église à quelque prix que ce fust. Un procedé si violent irrita le peuple

La violence, & l'injustice de Gomez.

qui avoit toûjours esté tres-édifié de la charité des Peres, & le ressentiment public alla jusqu'à écrire des lettres de plaintes au Roy de Portugal & au Pere Ignace.

Xavier répare les fautes de Gomez.

Les choses estoient en ces termes quand le Pere Xavier revint du Japon; & c'est pour cela en partie que les lettres qu'il receut à Amanguchi le pressoient tant de revenir. Son premier soin fut de réparer les fautes du Recteur, & il commença par l'affaire de Cochin: car en y passant à son retour, & sçachant la violence de Gomez, il assembla dans le chœur de la Cathedrale le Magistrat de la Ville avec toute la Confrerie de la Mere de Dieu, & en presence du Vicaire s'estant mis à genoux devant eux, il leur demanda pardon de ce qui s'estoit passé, leur presenta les clefs de l'église dont il s'agissoit, & la leur ceda entierement. Mais la soumission gagne quelquefois ce que la hauteur ne peut emporter. Les Confreres remirent les clefs entre les mains de Xavier, & firent d'eux-mesmes une donation authentique de leur église au college de la Compagnie.

Pour le regard de Goa, le Saint renvoya les Portugais que Gomez avoit receûs en la Compagnie; & ayant ramassé ce qui se rencontra de jeunes Indiens qu'on avoit chassez, ou qui estoient sortis de leur propre mouvement, il rétablit le Seminaire dont la dissolution estoit si préjudiciable à la chrestienté des Indes.

Il ne restoit plus qu'à chastier le coupable qui avoit si mal employé son autorité. Xavier voulut en faire un exemple, & d'autant plus que luy parlant de la punition que ses fautes meritoient, il le trouva extrémement fier, & peu disposé à obéïr. Il jugea alors qu'un homme qui n'estoit ni humble, ni soumis aprés des égaremens si scandaleux, estoit indigne de la Compagnie de Jesus : il ne voulut pas néanmoins luy oster l'habit à Goa, de peur que sa sortie ne fist trop d'éclat. Mais ayant fait entendre raison là-dessus au Viceroy, il l'envoya à la forteresse de Diu vers Cambaye, avec ordre aux Peres qui y estoient de luy donner son congé, & de faire ce qu'ils pourroient, pour luy persuader de retourner en Portugal par le premier navire qui partiroit. Tout s'exécuta selon les intentions du saint homme : mais Gomez s'estant embarqué dans un vaisseau qui fit naufrage au milieu de la navigation, se noya malheureusement ; comme pour apprendre par une fin si funeste, que les talens de la nature, & mesme les dons de la grace ne servent qu'à perdre un Religieux qui n'a pas l'esprit d'humilité & d'obéïssance.

Il chasse Gomez de la Compagnie.

LA VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LIVRE SIXIEME.

Il envoye des missionnaires en divers endroits.

LES affaires de la Compagnie estant raccommodées de la sorte, Xavier ne songea qu'à fournir les missions des Indes de bons ouvriers, ou plûtost qu'à augmenter en la pluspart des missions le nombre de ceux qui y estoient desja employez, & qui ne suffisoient pas aux besoins communs. Il envoya donc Melchior Nugnez à Bazain, Gonsalve Rodriguez à Cochin, Jean Lopez à Meliapor, & Loüis Mendez à la Pescherie, où il confirma superieur le Pere Henri Henriquez que les missionnaires de la coste avoient choisi d'eux-mesmes en la place du Pere Antoine Criminal.

Il pense tout de bon à l'ambassade de la Chine.

Il tourna ensuite toutes ses pensées vers la Chine. Le Viceroy Dom Alphonse de Norogna accorda tres-volontiers au marchand Jac-

ques Pereyra l'ambassade que Xavier avoit demandée ; il promit mesme de la favoriser en toutes choses, & il donna dequoy faire des presens à l'Empereur de la Chine. Néanmoins les plus magnifiques furent aux dépens de l'Ambassadeur : c'estoient des chasubles de drap d'or, & des paremens d'autel de brocard, des tableaux de dévotion faits par d'excellens peintres de l'Europe, avec d'autres superbes ornemens d'Eglise tout propres à representer aux Chinois la majesté de la Religion Chrestienne.

L'Evesque Dom Jean d'Albuquerque ne fut pas moins favorable au dessein du Pere que le Viceroy ; & voulant écrire à l'Empereur de la Chine pour luy rendre un témoignage honorable de la sainte loy de Dieu, il fit faire sa lettre en caractères d'or avec divers embellissemens de peinture.

Il ne falloit plus que choisir les missionnaires qui devoient accompagner Xavier à la Chine, & en destiner quelques-uns au Japon. Car outre que le Saint pensoit de luy-mesme à ses chers Japonois, l'Ambassadeur du Roy de Bungo, qui estoit venu avec luy à Goa, demandoit des prédicateurs évangeliques au nom de son maistre. L'homme de Dieu n'eut pas peu d'affaire pour contenter tous ceux qui s'offroient à luy. Il y avoit alors trente personnes de la Compagnie dans le college de Goa ; les uns qui estoient aux Indes dés les premieres années de

Xavier; les autres venus de nouveau, ou receûs depuis peu de temps, tous d'une vertu éprouvée, & dignes du sort que chacun desiroit pour soy avec tant d'ardeur: mais il n'y en avoit point qui eust plus d'empressement, ni qui meritast plus de distinction que Gaspar Barzée.

Il établit Barzée Recteur du college de Goa.

Xavier avant que de partir du Japon l'avoit rappellé d'Ormuz, dans le dessein de l'envoyer au Japon mesme, ou de le conduire à la Chine. Cependant il ne fit ni l'un ni l'autre; & aprés bien des réflexions il jugea plus à propos de laisser Barzée à Goa, où depuis son retour d'Ormuz il faisoit des fruits incroyables. Mais la principale raison fut la necessité du college de Saint Paul qui se sentoit encore un peu du gouvernement de Gomez, & qui avoit besoin d'un superieur dont la conduite n'eust rien que de régulier. Il l'établit donc Recteur du college de Goa, & tout ensemble Vice-Provincial des Indes par l'autorité qu'il avoit receûë du Général de la Compagnie. Car le Saint trouva à son retour du Japon deux Patentes de Rome expediées l'an 1549. l'une du 10. Octobre, l'autre du 23. de Décembre, comme les minutes qui se gardent dans les Archives de la Compagnie en font foy. Par la premiere, Ignace déclaroit Xavier Provincial des Indes & de tous les Royaumes de l'Orient, dont il fit une Province particuliere separée de celle de Portugal. Par la seconde, il luy communiquoit pleine-

ment

ment tous les privileges que les souverains Pontifes avoient accordez au chef de l'Ordre, & aux membres à qui le chef voudroit en faire part.

Au reste, voicy la Formule avec laquelle Barzée fut établi, & qui se garde dans les Archives de Goa, écrite de la main mesme du Pere Xavier.

La Formule avec laquelle Barzée fut établi Recteur.

Lib. 6. Ep. 2. nov.

« Maistre Gaspar, je vous commande en vertu « de la sainte obéïssance, comme Superieur de la « Compagnie de Jesus dans ces contrées des Indes, « de prendre le gouvernement de ce college « de Sainte Foy en qualité de Recteur, persua- « dé que je suis de vostre vertu, de vostre hu- « milité, de vostre prudence, & de tous les ta- « lens qui vous rendent propre à la conduite des « autres.

« Je veux que tous les Peres & tous les Fre- « res Portugais de la Compagnie de Jesus ré- « pandus en ce nouveau Monde depuis le Cap de « Bonne Esperance jusques à Malaca, aux Molu- « ques, & au Japon, vous soient soumis. Je pré- « tends aussi que tous ceux qui viendront de Por- « tugal, ou de quelque autre païs de l'Europe en « ces maisons de la Compagnie pour estre sous « mon obéïssance, vous reconnoissent pour leur « superieur, si ce n'est que nostre Pere Ignace ne « nommast quelqu'un Recteur de ce college de « Goa, comme je l'en ay desja prié par mes lettres, « en luy exposant fort au long combien il semble

» necessaire qu'il envoye icy quelque homme d'ex-
» perience, & à qui il se fie beaucoup, pour gou-
» verner ce college & toutes les missions de nos-
» tre Compagnie qui en dépendent.
» Si donc quelqu'un de la Compagnie envoyé
» par nostre Pere Ignace, ou par un autre Géné-
» ral de la Compagnie de Jesus avec des Patentes
» bien signées, arrive à Goa pour prendre la char-
» ge de cette maison & de celles qui y sont atta-
» chées : je vous ordonne en vertu de la sainte
» obéïssance de luy remettre aussitost le gouver-
» nement entre les mains, & de luy obéïr en toutes
» choses.

Il reconnoist luy-mesme Barzée pour Superieur.

Xavier ayant ainsi déclaré Barzée superieur en presence de tout le college, se mit à genoux devant luy pour le reconnoistre, & pour donner publiquement un exemple de soumission. Ensuite il commanda à tous en vertu de la sainte obéïssance de luy obéïr, & il luy ordonna à luy-mesme de chasser de la Compagnie tous ceux qui entreprendroient quelque chose sur son autorité, ou qui refuseroient de suivre ses ordres. Il luy ordonna, dis-je, de les chasser, sans avoir égard à leur capacité, à leur éloquence, ni à tous les autres avantages naturels, en ajoustant que quelque excellentes qualitez qu'ils eussent, ils manquoient des plus essentielles, qui sont l'humilité & l'obéïssance.

Comment Barzée reçoit les charges de

Barzée ne dit pas une parole lors qu'on luy intima qu'il n'iroit point à la Chine quelque

passion qu'il eust d'y aller, & on peut dire qu'en cette rencontre il sacrifia généreusement à l'obéïssance toute l'ardeur de son zele. Mais quand on le nomma & Recteur & Vice-Provincial, confus de ces dignitez, il protesta hautement qu'il n'avoit aucun talent pour gouverner. Il pensa sur tout mourir de honte, voyant le Saint à ses pieds. Il se jetta à genoux de son costé, & il le conjura les larmes aux yeux d'avoir égard à sa foiblesse.

Recteur & de Vice-Provincial.

Le Saint qui connoissoit Barzée parfaitement ne l'écouta pas, & le crut d'autant plus digne des deux charges, que luy-mesme ne s'en croyoit point capable. Comme Barzée estoit souhaité par tout, & que néanmoins sa presence estoit necessaire à Goa non seulement pour le bon ordre du college, mais aussi pour le bien des missions : Xavier luy défendit en vertu de la sainte obéïssance de sortir de l'Isle pendant l'espace de trois ans ; & il en usa ainsi, afin que Barzée estant lié par là, eust droit de refuser les villes qui voudroient l'avoir, & que si son refus les faschoit, elles ne luy en sceussent pas mauvais gré.

La défense qu'il fait à Barzée.

Aprés tous ces ordres si précis, Xavier donna au nouveau Recteur des instructions par écrit qui luy servissent à gouverner ses inferieurs, & à se conduire luy-mesme, selon ce qu'ils s'estoient tous proposez de n'avoir pour but que la plus grande gloire de Dieu. Ces instructions

Les instructions nouvelles qu'il donne à Barzée.

sont fort amples, & je ne rapporteray icy que les principales.

Lib. 6. Ep. 5. nov. » Sur toutes choses ayez continuellement vostre néant devant les yeux, & taschez d'en avoir l'esprit si penetré, que le mépris de vous-mesme ne vous quitte point.

» Traitez toûjours doucement & honorablement les Peres de la Compagnie, tant ceux qui demeurent avec vous que ceux qui vivent ailleurs, sans faire paroistre jamais ni de rudesse, ni de hauteur, si ce n'est qu'on abusast de vostre moderation & de vostre humilité : car alors ayant en veûë uniquement le bien de vos inferieurs, & ne pensant point à venger le mépris de vostre autorité, vous ferez un peu sentir aux coupables ce que vous pouvez. Mais vous ne les punirez qu'autant qu'il sera besoin & pour leur amendement & pour l'édification de nos freres, qui auroient esté témoins de la faute.

» Toutes les fautes que les Peres ou les Freres feront contre l'obéïssance doivent estre punies de quelque peine ; & en cela le caractere de prestre ne doit donner nul privilege. Si quelques-uns de vos inferieurs agissent avec vous d'une maniere hautaine, & que, pleins d'eux-mesmes ils vous résistent opiniastrément, élevez-vous à vostre tour contre eux ; parlez-leur en maistre, & que vostre conduite à leur égard ait plus de severité que de douceur. Imposez-leur donc des penitences publiques ; sur tout

prenez garde qu'ils ne remarquent en vous de « la foiblesse, & qu'ils ne pensent qu'on les craint: « car rien ne gaste davantage, & ne porte plus à « la révolte des esprits opiniastres & indociles, que « de reconnoistre peu de vigueur dans celuy qui « les gouverne ; & il n'est pas croyable à quel « point monte leur orgueil & leur insolence, quand « ils s'apperçoivent qu'un superieur les ménage, « & qu'il n'ose les punir aprés qu'ils luy ont man- « qué de respect. «

L'impunité confirme ces gens-là dans leur au- « dace, ou plûtost elle fait qu'ils deviennent de « jour en jour plus audacieux; ce qui trouble la « paix des maisons. Exécutez donc mes ordres « sans craindre les discours ou les jugemens des « hommes, & que nulle consideration, nul égard « ne vous empesche de faire vostre devoir. «

Parmi vos inferieurs, vous en trouverez qui « ne sont ni obstinez, ni desobéïssans, mais qui « sont foibles, qui oublient ce qu'on leur com- « mande; qui ne méprisent pas les ordres du su- « perieur, mais qui les négligent quelquefois par « lascheté & par imprudence. Reprenez ceux-là « d'une maniére plus douce, & temperez vostre « réprimande par la serenité de vostre visage: que « s'il faut les punir, ne leur imposez qu'une le- « gere penitence. «

Ne recevez jamais en la Compagnie des gens « qui ayent peu de jugement & d'habileté, dont « la santé soit foible, & qui ne soient propres à «

» rien, ou qu'on puisse soupçonner de penser à la
» Religion plus par interest que par un desir sin-
» cere de servir Dieu.

» Je desire que vous fassiez faire vous-mesme
» les Exercices spirituels d'un mois à ceux qui se-
» ront receûs, & que vous n'employiez pour cela
» le ministere de personne. Tout ce temps-là
» vous les observerez avec toute l'attention possi-
» ble, jusques à ce que vous les connoissiez à
» fonds.

» Quand ils auront achevé leurs Exercices, vous
» les occuperez au service des malades dans les
» hospitaux publics, & aux plus vils offices de la
» maison. Vous leur ferez rendre compte de l'ef-
» fort qu'ils auront fait pour s'aquiter bien de
» leurs meditations ordinaires selon la forme pres-
» crite: si vous reconnoissez certainement qu'ils
» sont lasches & tiedes en leurs oraisons, vous
» pourrez les renvoyer, & en décharger la com-
» pagnie de bonne heure; ou s'il y a lieu d'espe-
» rer qu'ils se corrigent, vous les retirerez pour
» quelques jours de ces exercices interieurs, en les
» privant par penitence d'un honneur dont leur
» negligence les a rendus indignes, tel qu'est ce-
» luy de s'entretenir avec Dieu; afin qu'ayant
» honte d'estre exclus de ce commerce celeste, ils
» desirent plus ardemment d'y rentrer.

» Je vous recommande extrémement de respecter
» fort Monseigneur l'Evesque, & de luy obéir; pre-
» nez garde de faire jamais rien qui luy cause du

déplaiſir. Taſchez au contraire de le ſervir en «
toutes choſes autant que vous pourrez, & recon- «
noiſſez par tous les offices poſſibles les obliga- «
tions infinies que nous avons à un Pere ſi cha- «
ritable & ſi bien-faiſant. «

Ordonnez aux Peres qui ſont hors de Goa «
de luy écrire de temps en temps, mais en peu de «
mots, pour luy rendre compte du fruit de leurs «
travaux : qu'ils ajouſtent dans leurs lettres tout «
ce qui ſe peut dire de veritable à la loüange de «
ſes Vicaires, & tout ce que les autres Religieux «
font de bien : que ſi on n'a rien de bon à en «
dire, qu'on n'en diſe mot, & qu'on ne s'imagi- «
ne pas que noſtre devoir nous oblige de faire des «
plaintes à l'Eveſque de la mauvaiſe conduite de «
ſes Vicaires, ou des autres ouvriers évangeli- «
ques ; il ſe trouvera aſſez de gens qui en pren- «
dront la peine. «

Donnez-vous bien de garde de vous embar- «
raſſer dans les affaires ſeculieres, ni d'y embar- «
raſſer vos inferieurs ſous quelque prétexte que «
ce ſoit. Quand les gens du monde voudront «
vous engager dans ces emplois de la vie civile, «
répondez-leur que le temps qui vous reſte de «
la prédication & de l'adminiſtration des ſa- «
cremens ne vous ſuffit preſque pas pour l'o- «
raiſon & pour l'étude qui vous ſont pour- «
tant neceſſaires avant que vous montiez en «
chaire, & que vous paroiſſiez dans le tribunal «
de la penitence : que vous ne pouvez préferer le «

» soin des choses profanes à celuy du salut des » ames sans renverser l'ordre de la charité. Vous » vous dégagerez par là de toutes ces sortes d'em- » barras, sans quoy vous feriez un tort notable à » la Compagnie : car vous devez sçavoir que le » monde entre souvent par cette porte dans les » maisons Religieuses au préjudice & des Reli- » gieux & de la Religion.

» Dans les visites qu'on vous rend, taschez de » découvrir ce que prétendent les personnes qui » vous viennent voir; car il y en a qui n'ont rien » moins en veûë que leur avancement spirituel. » C'est le seul interest temporel qui les amene; & » il s'en trouve mesme quelques-uns qui ne vien- » nent se confesser, qu'afin d'avoir occasion de » vous dire les besoins de leur famille. Le meil- » leur avis que je puisse vous donner, c'est de vous » garder d'eux, & de leur déclarer d'abord pour » vous en défaire, que vous ne pouvez ni leur » fournir de l'argent, ni leur procurer nulle fa- » veur du costé des hommes. Sur tout ayez peu » de discours avec ces sortes de gens; car ce sont » d'ordinaire de grands parleurs, & si vous vous » amusez à les écouter, ils vous feront perdre » beaucoup de temps.

» Ne vous souciez point au reste de ce qu'ils » penseront ou diront de vous : laissez-les mur- » murer, & endurcissez-vous si bien là-dessus, » qu'ils ne découvrent en vous aucune sensibilité » naturelle; car cela feroit voir que vous n'estes

pas

pas assez dégagé du monde, comme si vous déliberiez quel parti vous devez prendre, de plaire au monde ou à Jesus-Christ. Souvenez-vous que vous ne sçauriez rechercher l'approbation des hommes sans trahir vostre ministere, ni sans estre un deserteur de la milice sacrée, en vous éloignant de la perfection évangelique où vous estes obligé de tendre avec une ardeur que rien ne rallentisse jamais. « « « « « « « « «

Xavier donna ensuite à Barzée divers ordres particuliers qui regardoient les personnes & les maisons de la Compagnie.

Il choisit des compagnons pour la Chine & pour le Japon.

Il choisit aprés pour ses compagnons Balthasar Gago, Edoüard Sylva, & Pierre Alcaçeva avec François Gonzalez & Alvare Ferreira de Monte-mayor, sans compter un jeune séculier Chinois nommé Antoine qui avoit esté élevé dans le Seminaire de Sainte Foy. Les uns estoient destinez à la Chine, & les autres au Japon.

Le Pere Ignace avoit écrit au Pere François qu'il estoit tres-important d'envoyer des Indes en Europe un homme de la Compagnie bien instruit des affaires de l'Orient, & qui pust rendre un compte exact de tout au Roy de Portugal & au souverain Pontife, pour tirer de l'un des secours temporels, & de l'autre les graces spirituelles qui estoient necessaires à l'augmentation de la chrestienté du nouveau Monde.

Le Pere François ne receut ces lettres qu'a-

prés son voyage du Japon. Il avoit eû la mesme pensée : mais quand il vit que le sentiment d'Ignace estoit si conforme au sien, il députa en Portugal & en Italie André Fernandez, homme d'un grand sens & d'une grande vertu qui n'estoit pas encore prestre. Outre qu'il l'instruisit à fonds de l'état des Indes, il écrivit sur ce sujet des lettres assez amples au Roy de Portugal, au Pere Rodriguez, & au Pere Ignace. Comme il estoit prest à partir pour le voyage de la Chine, il informoit de son départ Dom Jean III. en ces termes.

Lib. 4. Ep. 8.

Il écrit au Roy de Portugal sur son voyage de la Chine.

» Je partiray de Goa dans cinq jours pour faire voile vers Malaca, d'où je prendray le chemin de la Chine avec Jacques Pereyra qui est nommé Ambassadeur. Nous portons de riches presens que Pereyra a achetez partie de vostre argent & partie du sien : mais nous en portons un tres-précieux, & qu'aucun Roy que je sçache n'a jamais fait à un autre Roy, c'est l'Evangile de Jesus-Christ ; & si l'Empereur de la Chine en connoist une fois le prix, je suis asseûré qu'il préferera ce tresor à tous les siens quelque grands qu'ils soient.

» J'espere que Dieu regardera enfin avec des yeux de misericorde un si vaste empire, & qu'il fera connoistre à tant de peuples qui portent son image gravée sur le front, leur Créateur & le Sauveur de tous les hommes Jesus-Christ.

» Nous sommes trois de la Compagnie qui al-

lons à la Chine avec Pereyra, & noſtre deſſein « eſt de tirer des fers les Portugais qui ſont là « captifs, de ménager l'amitié des Chinois en fa- « veur de la Couronne de Portugal, & ſur tout « de faire la guerre aux démons & à tous leurs « partiſans. Nous déclarerons pour cela à l'Em- « pereur, & enſuite à tous ſes ſujets de la part du « Roy du ciel le tort qu'ils ont de rendre au dé- « mon le culte qui n'eſt deû qu'au vray Dieu « créateur des hommes, & à Jeſus-Chriſt leur ju- « ge & leur maiſtre. «

L'entrepriſe peut ſembler hardie, de s'aller « jetter parmi des peuples barbares, & d'oſer pa- « roiſtre devant un puiſſant Monarque pour luy « annoncer la verité, & pour le reprendre de ſes « vices. Mais ce qui nous donne du courage, « c'eſt que Dieu luy-meſme nous a inſpiré cette « penſée, qu'il nous remplit de confiance en ſa « miſericorde, & que nous ne doutons pas de ſon « pouvoir qui ſurpaſſe infiniment la puiſſance du « Roy de la Chine. «

Ainſi toute l'affaire eſtant entre les mains de « Dieu, quel ſujet de crainte ou de défiance pou- « vons-nous avoir? Car enfin nous ne devons « craindre que de l'offenſer, & que d'encourir les « peines qui ſont deſtinées aux méchans. Mais « mon eſperance croiſt incomparablement davan- « tage quand je conſidere que Dieu a choiſi des « hommes laſches & des pecheurs comme nous, « pour un employ auſſi relevé qu'eſt celuy de por- «

» ter la lumiere de l'Evangile presque en un autre
» monde à une nation barbare aveuglée par l'i-
» dolatrie & par le vice.

Il assemble la nuit les Peres de Goa avant son départ, & pourquoy.

Tandis qu'on équipoit le navire qui devoit porter les missionnaires de la Chine & du Japon, Xavier assembloit la nuit les Peres du college de Saint Paul, ne pouvant le faire le jour, parce qu'ils estoient occupez depuis le matin jusqu'au soir. Il les entretenoit des vertus que demande la profession apostolique, & il parloit avec tant d'ardeur & tant d'onction, que ce n'estoit que soupirs & que larmes dans l'assemblée au rapport de quelques-uns qui estoient presens, & qui l'ont laissé par écrit.

Mais les instructions qu'il leur fit en leur disant le dernier adieu sont bien remarquables; & je ne puis, ce me semble, les mieux rapporter qu'en faisant parler l'écrivain qui les a recueïllies de la bouche du Saint mesme.

Le Pere maistre François, dit-il, *embrassant ses Freres avant que de s'embarquer pour la Chine, & pleurant sur eux, leur recommandoit à chacun d'estre constans dans leur vocation, d'avoir une humilité profonde qui eust pour principe une veritable connoissance de soy-mesme, & particulierement d'obéir avec promptitude.* Il s'étendit sur ce dernier point, & recommanda l'obéïssance comme une vertu tres-agréable à Dieu, fort loüée par le Saint Esprit, & absolument necessaire aux enfans de la Compagnie.

Il part de Goa, & ce

L'Apostre partit de Goa le Jeudy Saint, qui

estoit cette année 1552. le quatorziéme d'Avril. qui luy arrive en chemin.
La mer fut assez tranquille jusqu'aux Isles de Nicubar, qui sont un peu au dessus de Sumatra vers le Nord. Les flots commencerent là à grossir; & en peu de temps la tourmente devint si furieuse, qu'à peine restoit-il aucune esperance d'échaper. Ce qui augmenta la crainte, c'est que deux fustes qui venoient de compagnie, ne pouvant soûtenir la furie des ondes, furent submergées l'une auprés de l'autre.

Le navire qui portoit Xavier & ses compagnons estoit un vaisseau Royal, fort grand, & extrémement chargé, de sorte que sa masse & sa charge l'empeschoient de bien obéïr à la voile & au gouvernail. On jugea qu'il estoit necessaire de le soulager, & on tiroit desja les marchandises pour les jetter dans la mer, lors que le Pere François pria le Capitaine de ne précipiter rien. Mais comme les matelots dirent que la tempeste venant à redoubler sur le soir selon la coustume, on ne pourroit pas décharger commodément le vaisseau dans l'obscurité de la nuit, il leur repartit qu'ils n'eussent là-dessus aucune inquietude, que la mer se calmeroit, & qu'on verroit la terre avant le coucher du soleil. Le Capitaine qui sçavoit combien les prédictions du Pere estoient seûres, n'eut pas de peine à le croire; & l'évenement fit voir la verité de la prophetie. Le calme revint, & la terre parut lors que le soleil se couchoit.

Avant que d'arriver à Malaca, il connoist que la peste est dans la ville.

Mais tandis que tout le monde se réjoüissoit d'approcher du port, on s'apperceut que le saint homme avoit le visage triste, & soupiroit mesme de douleur. Quelques-uns luy en demanderent la cause, & il leur dit qu'ils priassent Dieu pour la ville de Malaca affligée d'une maladie populaire. Xavier disoit vray, & la maladie estoit si universelle & si contagieuse, qu'elle sembloit un commencement de peste. On ne voyoit par tout que fievres malignes, qui faisoient mourir les plus robustes en fort peu de temps, & qui se gagnoient d'abord.

C'est l'état où le navire trouva Malaca. Jamais la veüe de l'homme de Dieu ne fut plus agréable aux habitans : chacun se promit de luy des soulagemens pour le corps, des consolations pour l'ame ; & ils ne se tromperent pas dans leur esperance.

Il travaille au soulagement des malades.

Dés qu'il eut mis pied à terre, il alla chercher les malades, & il trouva auprés d'eux dequoy exercer sa charité en toutes manieres. Il n'y en avoit pas un qui ne voulust se confesser au Pere François, & mourir entre ses bras, suivant l'opinion commune, que quiconque avoit ce bonheur se sauvoit infailliblement.

Il alloit avec ses compagnons de ruë en ruë ramasser les pauvres qui languissoient sur le pavé sans aucun secours. Il les portoit aux hospitaux & au college de la Compagnie qu'il changea en hospital ; & quand tout fut plein dans

les hoſpitaux & dans le college, il fit conſtruire des cabanes le long de la mer du débris des vieux vaiſſeaux pour ſervir de logement au reſte de ces malheureux. Il leur procura en ſuite des alimens & des remedes qu'il demandoit luy-meſme pour l'amour de Dieu aux perſonnes de pieté, & il leur rendit jour & nuit toutes ſortes de ſervices.

Ce qui parut merveilleux, c'eſt qu'encore qu'on ne puſt ſervir les malades, aſſiſter les moribonds, enterrer les morts, ſans eſtre frapé du meſme mal, ni ſans en mourir, Xavier & ſes compagnons conſerverent toûjours leur ſanté parmi de ſi perilleux emplois. Mais ce fut un vray miracle que la réſurrection d'un jeune homme à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le miniſtere de ſon ſerviteur.

Ce jeune homme nommé François Ciavus, & fils unique d'une femme dévote qui eſtoit depuis long-temps ſous la conduite du Pere Xavier, s'eſtant mis dans la bouche ſans y penſer le fer d'une fleche empoiſonnée telle qu'en ont les Orientaux de ce païs-là, mourut tout à coup, tant le poiſon eſtoit ſubtil & mortel. On l'enſeveliſſoit desja, lors que Xavier ſurvint par hazard. Il fut ſi touché des cris & des larmes de la mere, que prenant le mort par la main, il le fit revivre avec ces paroles: *François, au nom de Jeſus-Chriſt levez-vous.* Le reſſuſcité crut dés ce moment n'eſtre plus à luy, & Il reſſuſcite un mort.

devoir consacrer à Dieu une vie miraculeusement recouvrée. Il le fit en effet, & par reconnoissance pour Xavier prit l'habit de la Compagnie.

Dés que la mortalité eut presque tout-à-fait cessé, le Saint se mit à traiter de l'ambassade & du voyage de la Chine avec Dom Alvare d'Atayde Gouverneur de Malaca, que le Vice-Roy chargeoit de l'exécution d'une affaire si importante. Dom Alvare avoit fort approuvé cette entreprise, lors que Xavier luy en fit l'ouverture au retour du Japon, & mesme promit alors de la favoriser de tout son pouvoir. Mais l'envie & l'interest sont deux passions qui étouffent les sentimens les plus raisonnables, & qui font oublier les engagemens les plus solennels.

L'ambassade de la Chine est traversée par le Gouverneur de Malaca.

Le Gouverneur estoit mal content de Pereyra qui n'avoit pas voulu luy prester l'année precedente dix mille écus, & il ne pouvoit souffrir qu'un marchand fust nommé Ambassadeur vers le plus grand Monarque du monde. Aussi disoit-il, en se moquant, que ce Pereyra dont les provisions du Viceroy faisoient mention, estoit un Seigneur de la Cour de Portugal, & non pas ce Jacques Pereyra qui avoit esté domestique de Dom Gonsalve Cotigno. Mais ce qui le faschoit le plus, c'est qu'outre l'honneur qu'auroit le marchand de son ambassade, il luy en reviendroit un tres-grand profit par le debit de ses marchandises qu'il vendroit fort cher à la

Chine.

Chine. Le Gouverneur ajouſtoit qu'on euſt deû reconnoiſtre en ſa perſonne les ſervices du Comte ſon pere, & que les cent mille écus que gagneroit du moins Pereyra convenoient bien mieux au fils d'Atayde qu'au valet de Cotigno. Sur cela la penſée luy vint de rompre le voyage de la Chine. Il ne ſe déclara pas néanmoins d'abord, & pour mieux couvrir ſon deſſein, ou pour ne paroiſtre pas trop ingrat, il donna de belles paroles au Pere Xavier à qui il eſtoit extrémement obligé ; car le Saint luy avoit procuré la charge de Capitaine major de la mer, & luy en avoit apporté luy-meſme les proviſions, ſur ce que Dom Alvare, lors qu'on luy parla la premiere fois de l'ambaſſade de la Chine, témoigna y prendre beaucoup d'intereſt, & s'engagea à la faire réüſſir au cas que les ports & les navigations des Portugais fuſſent une fois de ſa dépendance.

Pour l'engager davantage, le Pere luy obtint du Viceroy, & luy apporta auſſi certaines prééminences extraordinaires, qui n'eſtoient point compriſes dans les proviſions de la charge. Mais afin de le gagner tout-à-fait, comme il le trouva fort malade en arrivant, il s'attacha entierement à le ſervir, & ſe fit tout à la fois ſon infirmier & ſon chapelain, le veillant la nuit, & luy diſant tous les jours la meſſe. Mais tout cela ne put rien ſur un cœur que la jalouſie & l'avarice dominoient.

Xavier fait ce qu'il peut pour rendre le Gouverneur favorable à l'ambassade de la Chine.

Quelque soin que prist Dom Alvare de cacher ses mauvaises intentions, Xavier les connut bientost, & au mesme temps écrivit à Pereyra qui estoit encore à Sunda, de venir sans nul équipage, & de n'affecter rien de splendide, pour ne pas aigrir un esprit jaloux & interessé.

Mais toute la modestie de l'Ambassadeur n'empescha pas le Gouverneur d'éclater. Au bruit de son arrivée, il envoya sur le port des officiers de justice & des gens de guerre, avec ordre de se saisir du navire la Sainte Croix, d'en détacher le gouvernail, & de le luy apporter.

Ce fut le premier acte de jurisdiction que Dom Alvare exerça comme Capitaine de la mer, usant ainsi contre Xavier mesme du pouvoir que luy avoit procuré Xavier, & poussant l'ingratitude jusqu'où elle peut aller.

Cependant, pour donner à sa passion le prétexte du bien public selon la coustume de ceux qui ont l'autorité entre les mains, il dît hautement que les interests de la Couronne l'obligeoient d'agir de la sorte; qu'il sçavoit par ses espions que les Javes faisoient des préparatifs de guerre pour venir fondre tout de nouveau sur Malaca; qu'il ne pouvoit avoir trop de navires contre de si puissans ennemis, & que la Sainte Croix luy estoit absolument necessaire.

Cette fable que le Gouverneur composa luymesme fut bientost détruite par l'arrivée de quelques autres vaisseaux Portugais qui venoient du

païs des Javes, & qui asseûrerent que ces barbares divisez entre eux par des guerres domestiques n'avoient garde de rien entreprendre au dehors.

Dom Alvare ne sçachant plus comment sauver les apparences, leva le masque, & ne garda plus aucunes mesures. Xavier voyant que l'amour du gain estoit ce qui le gouvernoit davantage, luy fit offrir par Pereyra trente mille écus en pur don : mais l'envie de tout avoir fut cause que Dom Alvare refusa ce qu'on luy offroit.

Le Tresorier & d'autres ministres de la Couronne de Portugal estant venus luy representer que les ordonnances Royales défendoient qu'on traversast la navigation des marchands qui payoient le droit du port, il les menaça la canne à la main, & les chassa de sa chambre en colere, disant qu'il estoit trop vieux pour recevoir des conseils ; que tandis qu'il seroit Gouverneur de Malaca & Capitaine de la mer, Jacques Pereyra ne passeroit point à la Chine ni comme Ambassadeur ni comme marchand, & que si le Pere Xavier avoit tant de zele pour la conversion des payens, il pouvoit aller au Brezil & au Royaume de Monomotapa.

François Alvarez qui estoit Auditeur Royal, & qui avoit beaucoup de credit dans la Ville, n'ayant pû ni par prieres ni par raisons obliger Dom Alvare à rendre le gouvernail de la Sainte

Croix, voulut le faire enlever par force: mais Xavier s'y opposa, jugeant bien que les soldats qui gardoient le gouvernail le défendroient au prix de leur vie, & que cette affaire auroit des suites fascheuses.

On tasche en vain de gagner le Gouverneur.

La voye que prit le saint homme fut d'envoyer au Gouverneur le Grand-Vicaire Jean Suarez accompagné des personnes les plus considerables de la Ville, pour luy faire voir des lettres du Roy Dom Jean III. qui portoient expressément que c'estoit son intention que le Pere Xavier étendist la Foy le plus avant qu'il pourroit dans tous les Royaumes de l'Orient, & que les Gouverneurs des Indes le favorisassent en toutes choses. Suarez leût encore au Gouverneur la lettre du Vice-Roy Dom Alphonse de Norogna, où l'on déclaroit criminel d'Etat quiconque mettroit obstacle à cette entreprise particuliere.

Ce qui devoit ramener Dom Alvare à la raison, ou l'intimider du moins, ne servit qu'à le rendre plus déraisonnable & plus audacieux. Il se leva de son siege tout hors de luy-mesme, & batant du pied, il renvoya brusquement le Grand-Vicaire avec ces paroles: *Les interests du Roy veulent cela, & moy je ne le veux point. Je seray le maistre.*

Le Gouverneur s'emporte contre le Pere Xavier.

Les emportemens du Gouverneur ne se bornerent pas aux personnes qui luy firent des remontrances de la part du Saint; ils s'étendirent au Saint mesme qu'il regardoit comme l'auteur

& comme le chef de l'entreprise. On ne sçauroit croire les paroles dures qu'il luy dit, ni la maniere outrageuse dont il le traita en plusieurs rencontres ; de sorte qu'on disoit publiquement dans Malaca, que cette persecution tenoit lieu de martyre au Pere François.

Le serviteur de Dieu ne ressentoit pas ce qui touchoit sa personne : il benissoit tous les jours le Ciel d'avoir occasion de souffrir ; mais il s'atendrissoit extrémement sur les interests de la Religion, & on le voyoit quelquefois fondre en larmes.

Il ne laissa pas d'agir sans relasche auprés du Gouverneur pendant prés d'un mois, le priant tantost par les playes d'un Dieu crucifié, le pressant tantost par la veuë d'une éternité malheureuse, & taschant de luy faire entendre quel crime c'estoit que d'arrester le cours de la prédication : mais les raisons divines ne touchoient pas plus Dom Alvare que les considerations humaines.

Un si étrange endurcissement desola le Pere Xavier. Comme il vit que toutes les voyes de douceur estoient inutiles, & que le temps propre pour la navigation se passoit, aprés avoir bien consulté Dieu là-dessus, il jugea enfin qu'il falloit éprouver les derniers remedes. Depuis dix ans qu'il estoit aux Indes, personne hors l'Evesque de Goa ne sçavoit qu'il fust Nonce Apostolique. Il avoit gardé sur cela un profond

silence, & n'avoit fait aucun exercice de sa dignité. Mais il crut estre obligé de se déclarer dans une occasion si importante, & de fraper des anathêmes de l'Eglise, s'il en estoit besoin, celuy qui faisoit ouvertement la guerre à l'Eglise.

Le Pere se résout à excommunier le Gouverneur; & ce qu'il fait auparavant.

Il ne voulut pas néanmoins lancer le foudre luy-mesme. S'estant adressé pour cela au Grand-Vicaire, il commença par luy montrer un des Brefs de Paul III. qui l'établissoient son Nonce dans tous les Royaumes de l'Orient. Il supplia ensuite Suarez de les faire voir à Dom Alvare, de luy expliquer les censures qu'encouroient ceux qui s'opposoient aux Legats du Pape en matiere de Religion, & de l'exhorter par ce qu'il y avoit de plus saint, à permettre l'ambassade de la Chine; en cas de refus, de le menacer des peines Ecclesiastiques de la part du Vicaire de Jesus-Christ, de le conjurer en mesme temps par la mort du Sauveur des hommes d'avoir pitié de luy-mesme.

Xavier esperoit toûjours que le Gouverneur ouvriroit les yeux, & dans l'écrit qu'il donna au Grand-Vicaire pour l'engager à une commission si délicate, il disoit en propres termes, *Je ne puis croire que Dom Alvare soit assez endurci pour ne se pas relascher dés qu'on luy aura fait connoistre les intentions & les ordres du Saint Siege.* Il prioit le Grand-Vicaire dans cét écrit de luy renvoyer l'écrit mesme avec la réponse de Dom Alvare,

afin que l'un & l'autre fust un témoignage authentique à l'Evesque de Goa, qu'il n'avoit rien omis pour l'affaire de la Chine, & que si elle ne se faisoit point, ce n'estoit pas tout-à-fait sa faute.

Suarez fit à légard du Gouverneur toutes les démarches que le Saint luy avoit marquées. Mais rien ne put faire revenir Dom Alvare. Il se moqua des menaces qu'on luy fit, & se déchaisna contre la personne de Xavier, disant tout haut que c'estoit un ambitieux & un hypocrite, l'ami des pecheurs & des publiquains.

Le Grand-Vicaire ne pouvant souffrir davantage une impieté si outrée & si scandaleuse, excommunia enfin le Gouverneur selon qu'il en estoit convenu avec le Pere François. Il excommunia aussi tous ses gens, qui par une lasche complaisance flatoient la passion de leur maistre, & qui parloient insolemment du Saint Siege.

Le Grand-Vicaire excommunie le Gouverneur de Malaca au nom du Pere Xavier.

L'excommunication n'embarrassa pas un homme qui n'avoit nuls principes ni de religion ni d'honneur. Sans se mettre donc en peine de la colere du Ciel & des bruits du monde, il se rendit maistre du navire la Sainte Croix, & mit dessus un capitaine qui estoit à luy, avec vingt-cinq matelots affidez pour aller en trafic à Sancian, où les Portugais faisoient un tres-grand commerce.

Le mauvais succés de la negociation du Vi-

caire de Malaca fut tres sensible au Pere Xavier: il en eut le cœur blessé, & il confessa au Pere François Perez qu'il n'avoit jamais rien ressenti si vivement. L'état déplorable où Dom Alvare estoit devant Dieu, la ruine de Pereyra, l'ambassade de la Chine entierement renversée; tout cela le faisoit gemir, & d'autant plus qu'il imputoit tant de malheurs à luy-mesme, comme il fit entendre à son ami Pereyra qui estoit caché dans Malaca, & auquel il prit le parti d'écrire, ne pouvant se résoudre à le voir.

Le Saint impute à ses pechez le renversement de l'ambassade de la Chine.

» Puisque la grandeur de mes pechez, dit-il, » est cause que Dieu n'a pas voulu se servir de » nous deux pour l'entreprise de la Chine, c'est » sur moy qu'on doit rejetter toute la faute: » ce sont mes pechez qui ont ruiné vos affaires, » & qui vous ont fait perdre tout l'argent que » vous avez employé pour les préparatifs de l'am- » bassade. Dieu toutefois m'est témoin que je l'ai- » me, & que je vous aime vous-mesme; & je » vous avoüë que si mes intentions n'avoient esté » droites, j'aurois encore plus d'affliction que je » n'en ay. La grace que je vous demande, c'est » que vous ne me veniez point trouver, de crain- » te que l'état où vous estes réduit ne me tou- » che trop, & que vostre douleur n'augmente la » mienne.

» Cependant, j'espere que cette disgrace vous » sera utile: car je ne doute pas que le Roy ne » récompense vostre zele, comme je l'en ay prié

par mes lettres. Pour le Gouverneur qui a rom- «
pu nostre voyage, je n'ay plus de commerce «
avec luy : que Dieu luy pardonne; je le plains, «
car il sera puni bien plus severement qu'il ne «
pense. «

Mais si le Pere Xavier écrivit au Roy de Portugal des lettres tres-fortes en faveur de Pereyra, il ne luy écrivit rien contre Dom Alvare, & Dom Alvare en fut luy-mesme témoin, ayant intercepté les lettres du Pere. En effet, il n'y trouva pas un mot de plainte, & cela le surprit étrangement. L'homme de Dieu offroit tous les jours pour luy le sacrifice de la messe, & versoit beaucoup de larmes aux pieds des autels, afin de luy obtenir la grace d'une sincere penitence. Il dît un jour que Dom Alvare perdroit tout à la fois le bien, l'honneur, & la vie; & il ajousta, *Dieu veüille que l'ame ne perisse pas.*

En écrivant au Roy de Portugal, il ne fait point de plaintes du Gouverneur de Malaca.

Au reste, quoy-que la porte de la Chine semblast tout-à-fait fermée depuis qu'on eut perdu l'esperance de l'ambassade qui devoit faciliter l'entrée du Royaume, le Saint ne desespera pas d'annoncer l'Evangile aux Chinois, & il s'imagina qu'allant à une isle voisine de Canton, il pourroit gagner secretement la terre ferme; que s'il estoit arresté, & mis en prison, il prescheroit du moins la Foy aux prisonniers; que des prisons la doctrine chrestienne se répandroit dans les villes, & iroit peut-estre jus-

qu'à la Cour ; que peut-estre aussi les Seigneurs de l'Empire & l'Empereur mesme auroient la curiosité de voir un homme qui publieroit une doctrine si nouvelle, & qu'alors il auroit occasion de leur expliquer toute la loy de Jesus-Christ.

Il prend le dessein d'aller à Sancian pour passer secretement à la Chine.

Dans ces pensées il prit le dessein de s'embarquer sur la Sainte Croix que le Gouverneur de Malaca envoyoit à Sancian. Mais parce qu'on ne pouvoit tenter l'entrée de la Chine par la voye qu'il se proposoit sans courir de tres-grands dangers, il voulut s'y exposer seul de prestre ; & retenant avec luy seulement un Frere de la Compagnie, le Chinois Antoine de sainte Foy, & un autre jeune homme Indien, il envoya au Japon Balthasar Gago, Edoûard Sylva, & Pierre Alcaçeva, le premier pour le Royaume de Bungo, & les deux autres pour Amanguchi.

Sur ces entrefaites, comme Jean Beira vint des Moluques chercher du secours pour y établir le Christianisme par tout, Xavier apprit de luy d'heureuses nouvelles de la chrestiénté de ces Isles, & il l'envoya au Pere Barzée, avec ordre qu'on luy donnast des compagnons, & qu'on le renvoyast au-plûtost.

La Sainte Croix estant sur le point de faire voile, il se retira dans l'église de Nostre-Dame du Mont pour recommander son voyage à la Sainte Vierge. Il continua sa priere jusqu'aprés

le soleil couché; & il auroit passé la nuit en oraison, si on ne fust venu l'avertir qu'on avoit desja levé l'ancre.

Le Grand-Vicaire Jean Suarez qui l'accompagna jusqu'au navire, luy demanda en chemin s'il avoit pris congé du Gouverneur, & ajousta que s'il y manquoit, les foibles pourroient s'en scandaliser; que ce seroit une marque de ressentiment & une occasion de murmure. Le Saint qui vouloit montrer par son exemple comment on doit en user avec un excommunié, repartit sans balancer, *Dom Alvare ne me verra point en cette vie; je l'attends au jugement de Dieu où il aura un grand compte à rendre.*

Il sort de Malaca sans voir le Gouverneur, & ce qu'il fait en quittant la ville.

Ayant passé outre, il s'arresta devant la porte d'une église assez proche de la mer; & dans un transport d'esprit, élevant les yeux au ciel, il pria à haute voix pour le salut du malheureux Dom Alvare. Il se prosterna aprés, & demeura un peu en silence, le visage contre terre, parlant à Dieu au fond de son cœur. Il se leva ensuite avec une action vehemente qui avoit quelque chose de terrible, osta ses souliers de ses pieds, les batit l'un contre l'autre, & les secoüa sur une pierre, en disant qu'il ne vouloit point emporter la poussiere d'une terre si maudite.

Il prédit alors plus en détail qu'il n'avoit fait les chastimens que le Ciel préparoit au Gouverneur de Malaca; & s'estant rendu dans le

vaisseau, laissa la populace qui l'avoit suivi, étonnée de ses prédictions, & affligée de son départ.

Il s'embarque, & ce qui arrive aprés l'embarquement.

Aussitost on mit à la voile. Il y avoit sur le navire plus de cinq cens hommes en comptant les gens de service & les passagers. Ils estoient desja fort avancez dans leur voyage, lors que le vent tomba tout à coup, & qu'en moins de rien les flots s'applanirent de telle sorte, que la Sainte Croix demeura immobile comme si elle eust esté au port ou à l'ancre.

Pendant ce calme qui dura quatorze jours, l'eau vint à manquer, & quelques-uns moururent d'abord. On alla de tous costez avec la chaloupe pour découvrir quelque coste où l'on trouvast des fontaines. Comme ils estoient bien avant en mer, ils ne découvrirent que la Formose, du moins crurent-ils que l'Isle qui parut estoit celle-là. Ils tascherent de gagner le rivage; mais en sept jours qu'ils firent tous leurs efforts pour cela, ils ne purent en venir à bout.

Cependant le navire estoit rempli de malades qu'une soif cruelle consumoit; & ils seroient tous morts sans ressource, si un d'eux faisant réflexion que le Pere Xavier pouvoit tout auprés de Dieu, n'eust réveillé les autres là-dessus: s'estant tous traisnez devant luy, ils le conjurerent avec plus de larmes que de paroles d'obtenir du Ciel de l'eau ou du vent.

Xavier leur dit qu'ils s'adressassent eux-mesmes à Dieu, leur fit reciter les litanies à genoux au pied d'un grand crucifix, & leur ordonna de se retirer, mais d'avoir confiance en Jesus-Christ. Il se retira de son costé dans une chambre, d'où estant sorti peu de temps aprés, il descendit dans la chaloupe avec un enfant, & luy ayant fait gouster l'eau de la mer, luy demanda si elle estoit douce ou salée. L'enfant répondit qu'elle estoit salée : il luy ordonna d'en gouster tout de nouveau, & l'enfant dit quelle estoit douce.

Il change l'eau de la mer en eau douce.

Alors le Pere estant remonté, fit emplir d'eau tous les vases du navire : mais quelqu'un se pressant de boire, trouva l'eau salée. Le Saint fit le signe de la croix sur les vases : au mesme moment l'eau perdit sa saleûre naturelle, & devint si bonne, que tous protesterent qu'elle estoit meilleure que celle de Bangar, dont les gens de mer faisoient leur provision ordinaire, & qui passoit pour la plus excellente eau des Indes.

Ce miracle frapa tellement des Arabes Sarrasins qui transportoient leurs familles entieres à la Chine, que se jettant aux pieds du saint homme, ils confesserent le Dieu des chrestiens, & demanderent le baptesme. Les Fidelles de leur costé admiroient le Pere François, & le remercioient tous ensemble de leur avoir sauvé la vie. Mais le Pere leur disoit que c'estoit à Dieu, &

non pas à un pecheur comme luy, qu'il falloit rendre des actions de graces.

La pluspart des matelots & des passagers garderent par dévotion de cette eau miraculeuse, d'abord comme une marque du miracle, ensuite comme un remede celeste : car l'eau portée aux Indes guerit un grand nombre de malades, & c'estoit assez d'en mettre deux ou trois gouttes dans un breuvage pour recouvrer sa santé.

Il rend à un mahometan son fils qui estoit tombé dans la mer.

Durant la navigation un enfant de cinq ans estant sur le bord du navire tomba dans la mer, lors que le vaisseau qui avoit le vent en poupe pencha un peu. Le pere de l'enfant fut inconsolable, & sa douleur ne luy permit pas de paroistre durant trois jours. Il estoit mahometan, & le miracle de l'eau ne l'avoit pas converti. Il parut enfin, mais pleurant toûjours, & ne cessant point de regreter son fils unique. Xavier qui ne sçavoit pas ce malheur demanda au mahometan quelle estoit la cause de ses larmes. L'ayant appris, il se recueillit un peu, & luy dit : *Si Dieu vous rend vostre fils, me promettez-vous de croire en Jesus-Christ, & de vous faire chrestien de bonne foy ?* L'Infidelle le luy promit, & trois jours aprés avant le lever du soleil on vit l'enfant sur le tillac. L'enfant ne sçavoit ce qu'il estoit devenu durant ces six jours, & il se souvenoit seulement d'estre tombé dans la mer, sans pouvoir dire comment il estoit revenu au vaisseau.

Son pere pensa mourir de joye en le revoyant; & Xavier n'eut pas besoin de faire souvenir l'Infidelle de ce qu'il avoit promis. Il vint de luy-mesme se presenter accompagné de sa femme, de son fils, & de son valet: tous quatre furent baptisez, & l'enfant fut nommé François.

Les gens du navire qui avoient esté témoins de ces deux miracles en parlerent aux habitans d'une Isle nommée Cincheo où l'on passa, & qui estoit un lieu de trafic plein de marchands étrangers. L'envie de voir un homme si admirable fit venir un jour au navire environ soixante personnes, les uns Ethiopiens, les autres Indiens, tous idolâtres ou mahometans. Xavier leur prescha d'abord l'Evangile, & les instruisit des saintes pratiques du Christianisme. Il n'eut pas plûtost achevé de parler, qu'ils crurent en Jesus-Christ, & receurent le baptesme.

En les baptisant il parut d'une taille bien au dessus de la sienne, de sorte que ceux qui estoient sur le rivage proche le vaisseau croyoient qu'il estoit monté sur un banc: mais le voyant aller & venir toûjours sous la mesme forme, ils s'imaginerent qu'il pouvoit y avoir en cela quelque chose de miraculeux, & ils voulurent s'en éclaircir. Estienne Ventura monta dans le navire tout exprés, & s'approchant du Pere Xavier vit qu'il touchoit des pieds le tillac, & que

Il paroist d'une taille extrémement haute & bien au dessus de la sienne.

néanmoins il passoit de toute la teste les plus grandes personnes sur qui il versoit les eaux sacrées du baptesme. Ventura remarqua aussi qu'aprés que le Saint eût baptisé cette troupe, il revint à sa taille naturelle.

Il rasseûre le Capitaine de la Sainte Croix & les matelots.

De Cincheo le navire continua sa route vers Sancian, qui n'est éloignée que de six lieuës de la terre ferme vis à vis de Canton ville de la Chine. On estoit bien au-delà de Canton que les matelots croyoient estre encore au deçà. Xavier tascha de les détromper, mais ils persisterent dans leur pensée; & on auroit esté beaucoup plus loin qu'il ne falloit, si le Capitaine, sur la parole du Saint, n'eust fait abbaisser les voiles, & jetter l'ancre jusqu'au retour de la chaloupe qu'il avoit envoyé prendre langue à la coste la plus voisine.

Elle fut trois jours entiers sans revenir, & tous les gens du navire se mirent en teste qu'elle avoit esté surprise par le Typhon, ce vent redoutable dont nous avons desja parlé plusieurs fois. Mais Xavier les asseûra qu'elle reviendroit bientost avec des rafraischissemens que leur envoyoient les Portugais de Sancian, & qu'elle seroit mesme suivie de quelques navires qui viendroient au devant d'eux pour leur montrer le chemin du port. La chose arriva comme le Pere avoit dit, & la Sainte Croix escortée des navires Portugais de Sancian y prit terre vingt-trois jours aprés son départ de Malaca.

Ce sont trois Isles si proches l'une de l'autre, qu'à les regarder d'un peu loin, elles semblent n'en faire qu'une, & c'est pour cela que les Chinois les appellent en leur langue *Samceu*, mot composé de *Sam* qui signifie *trois* & de *ceu* qui veut dire *isle*. La principale de ces Isles que les Portugais ont appellée Sancian a un tres-bon port tout couronné de montagnes, & en forme d'un demi-cercle à la pointe qui regarde Macao. Elle a peu d'habitans naturels, presque rien des commoditez de la vie, & est d'elle-mesme si sterile, si inculte, & si sauvage, qu'elle semble plus un lieu de bannissement que de commerce. Les Chinois avoient permis aux Portugais d'y trafiquer pour acheter d'eux des marchandises, & pour leur en vendre sans contrevenir à la loy du Royaume qui défendoit aux étrangers de mettre le pied dans la terre-ferme. Aussi les marchands Portugais ne pouvoient s'en approcher de plus prés sans hasarder leur vie, ou leur liberté : il ne leur estoit pas mesme permis de bastir dans l'Isle des maisons solides, & ils pouvoient seulement dresser des cabanes avec des nates & des branches d'arbres pour n'estre pas toûjours enfermez dans leurs vaisseaux.

Il arrive à l'Isle de Sancian.

Parmi ces marchands il y en avoit un extrémement riche & tres-charitable, mais de belle humeur, & de bonne compagnie, aimant les plaisirs que la bienséance permet, & ne se refu-

Ce qui se passe entre Xavier & Veglio.

ſant rien de ce qui peut rendre la vie douce; du reſte fort affectionné au Pere Xavier. Il ſe nommoit Pierre Veglio: c'eſt ce Veglio qui eſtoit avec le Saint au Japon, & qui en revint avec luy.

Comme Xavier avoit fort à cœur le ſalut de ce marchand, il l'exhortoit de temps en temps à mortifier ſes inclinations naturelles, & meſme à chaſtier quelquefois ſon corps pour expier ſes pechez. Veglio n'entendoit pas ce langage; & ſoit qu'il fuſt trop délicat, ou qu'il ne ſe cruſt pas aſſez criminel, il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre la diſcipline: mais au lieu de macerations & de penitences, il faiſoit de grandes aumoſnes, & le Pere François avoit de luy tous les ſecours imaginables pour le ſoulagement des perſonnes neceſſiteuſes.

Un jour le Pere ayant beſoin d'une certaine ſomme d'argent pour marier une jeune orpheline pauvre & bienfaite qui eſtoit en danger de ſe perdre, eut recours à Veglio ſelon ſa couſtume. Il le trouva engagé au jeu chez un autre marchand: mais comme l'affaire preſſoit, il ne laiſſa pas de luy demander cette aumoſne.

Veglio qui aimoit à rire, *Pere François*, dît-il contrefaiſant le faſché, *quand on perd, on n'eſt gueres en état de donner; & pour un homme ſage, vous faites un étrange contre-temps. Il eſt toûjours temps de faire du bien*, répondit Xavier; *& le meilleur temps pour donner l'aumoſne, eſt quand on a l'argent à la main comme vous l'avez.*

Le marchand continuant ſur le ton qu'il avoit commencé, & faiſant ſemblant de ſouffrir impatiemment la preſence du Pere Xavier, ajouſta comme pour s'en défaire, *Tenez, voilà la clef de mon coffre ; prenez tout, ſi vous voulez, & laiſſez-moy en repos.* Il y avoit dans le coffre du marchand trente mille taez, qui faiſoient quarante-cinq mille écus d'or. Le Pere prit trois cens écus ; ce qui ſuffiſoit pour le mariage de l'orpheline.

Quelque temps aprés Veglio comptant ſon argent, & trouvant la ſomme toute entiere, crut que le Pere n'y avoit point touché, & il ne manqua pas de luy en faire des reproches. Xavier l'aſſeûra qu'il avoit pris trois cens écus. *Je vous jure*, repartit Veglio, *que je n'en ay pas trouvé un de manque. Mais Dieu vous le pardonne*, pourſuivit-il ; *mon deſſein eſtoit de partager toute la ſomme avec vous, & je m'attendois que des quarante-cinq mille écus, vous en prendriez du moins la moitié.*

Xavier voyant que Veglio parloit tres-ſincerement & par un pur principe de charité, dît comme tranſporté hors de luy-meſme par l'eſprit de Dieu : *Pierre, ce deſſein que vous avez eû eſt une bonne œuvre devant les yeux de celuy qui peſe les intentions & les mouvemens du cœur : il vous en tiendra compte luy-meſme, & ce que vous n'avez pas donné, vous ſera un jour rendu au centuple. Cependant je vous réponds de ſa part que les biens temporels ne vous manqueront jamais, & que ſi vous avez*

Il prédit que Veglio ſera averti du jour de ſa mort.

des disgraces qui vous mettent mal en vos affaires, vos amis vous assisteront de leur bourse. Je vous annonce de plus, que vous ne mourrez point sans estre averti auparavant du jour de vostre mort.

Depuis ces prédictions Veglio changé tout-à-fait en un autre homme, ne s'appliqua plus qu'aux exercices de pieté, & dans la condition d'un marchand mena presque la vie d'un Religieux. Ce qu'on luy avoit prédit de la connoissance du jour de sa mort, luy revenoit tres-souvent en la memoire, & il ne put s'empescher de demander une fois au Saint en quel temps & de quelle maniere cela se feroit. Le Saint luy dît sans hesiter, *Quand vous trouverez le vin amer, préparez-vous à la mort, & sçachez que vous n'avez plus qu'un jour à vivre.*

La prédiction du Saint s'accomplit dans toutes ses circonstances.

Le marchand vécut dans l'opulence & dans la splendeur jusqu'à une extréme vieillesse. Il luy arriva de temps en temps d'assez méchantes affaires, selon le cours des fortunes qui dépendent de la mer: mais ses amis le secoururent toûjours à propos, & luy donnerent le moyen de se rétablir. Enfin, estant un jour à un grand festin plus gay que jamais, & ayant demandé à boire, dés qu'il eût gousté le vin, il le trouva tres-amer. Aussitost se ressouvenant de la prédiction du Pere Xavier, il fut saisi d'une horreur secrete, qui de l'ame se répandit dans le corps comme si on luy eust annoncé son trépas, ou que l'image de la mort se fust presentée à

ses yeux. Néanmoins, reprenant un peu ses esprits, pour s'éclaircir davantage il pria ceux qui estoient à table avec luy de gouster du vin de son verre. Tous le trouverent excellent, hors luy seul qui en gousta à diverses reprises. Il se fit apporter d'autres vins, & un autre verre; mais il sentit toûjours la mesme amertume. Alors ne doutant pas que sa derniere heure ne fust venuë, aprés avoir fait interieurement un sacrifice de sa vie à Dieu, il raconta aux conviez la prophetie qui s'accomplissoit, & se leva de table avec les sentimens d'un chrestien qui ne pense plus qu'à mourir.

Ayant partagé tout son bien entre ses enfans & les pauvres, il alla voir ses amis pour leur dire le dernier adieu. Il estoit en une parfaite santé nonobstant son âge. On crut que la vieillesse luy affoiblissoit l'esprit, & on tascha de luy oster ces noires pensées. Mais bien loin de croire là-dessus personne, il donna ordre luy-mesme à ses funerailles, & invita ses amis à luy venir rendre les derniers devoirs. Pour le contenter, & pour se moquer de luy, ils se transporterent tous dans l'église. En leur presence il reçoit le Viatique & l'Extréme-Onction sans estre malade, se met ensuite dans la biere, & fait chanter la messe des morts.

Le peuple estoit accouru en foule au bruit d'une si étrange nouvelle, les uns attirez par la nouveauté du spectacle, les autres pour voir

de leurs yeux si la prédiction du Pere Xavier seroit veritable.

La messe estant achevée, le prestre accompagné de ses ministres fit toutes les cérémonies de l'Eglise au tour du cercueil, & chanta enfin les derniers mots des funerailles chrestiennes sur le vieillard qui estoit plein de vie, & qui répondoit à tout.

Il ne restoit plus rien à faire, lors que le valet de Veglio estant venu pour tirer son maistre de la biere, le trouva mort. Chacun fut témoin de la verité du fait, & tout le monde se retira, admirant la misericorde de Dieu envers ce marchand si charitable, & benissant la memoire du saint Apostre des Indes.

Il a plusieurs connoissances prophetiques.

Ce ne fut pas la seule lumiere prophetique qu'eut Xavier dans l'Isle de Sancian. Un navire qui alloit de Macao au Japon parut à la veuë de Sancian surpris d'un Typhon terrible. Les Portugais qui estoient interessez dans le vaisseau allarmez d'un peril si inévitable, chercherent le Pere François pour se consoler avec luy. Mais le Pere les asseûra qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux, & que le navire estoit heureusement arrivé au port. Ils se tinrent l'esprit en repos sur la parole du Saint, jusqu'à ce que ne voyant point revenir le navire, qui devoit ne s'arrester que peu de jours au Japon, ils le crurent tout-à-fait perdu. Xavier les reprit de leur défiance, & leur dit positivement que le navire reviendroit

droit avant la fin de la ſemaine. En effet, il revint deux jours aprés chargé de richeſſes, & tout glorieux de s'eſtre ſauvé des Typhons.

Au meſme temps Xavier connut le démeſlé qu'avoient enſemble Dom Alvare d'Atayde Gouverneur de Malaca, & Dom Bernard de Soſa fraiſchement venu des Moluques, & il en raconta le détail aux Portugais, qui l'ayant appris dans la ſuite par des gens de Malaca meſme, virent bien que tout ſe rapportoit à ce que le Pere leur en avoit dit.

Il reſſuſcite un mort, & chaſſe les tygres de l'Iſle.

Ces connoiſſances miraculeuſes furent accompagnées d'actions auſſi ſurprenantes; & ſans parler d'un enfant mort que Xavier reſſuſcita, mais dont la réſurrection n'eſt point circonſtanciée dans les actes de la canoniſation du Saint, il purgea le païs des tygres qui le deſoloient. Ces beſtes feroces ſortoient en troupe des bois, & devoroient non ſeulement les enfans, mais les hommes qui s'écartoient trop des retranchemens que l'on avoit fait pour s'en défendre. Une nuit le ſerviteur de Dieu alla au devant des tygres, & les voyant proches, leur jetta de l'eau beniſte, leur commanda de ſe retirer, & de ne paroiſtre jamais. Le commandement eut ſon effet. Toute la troupe prit la fuite, & depuis on ne vit plus de tygres dans l'Iſle.

On taſche en vain de le détourner du

La joye qu'avoient eû les Portugais de l'arrivée du Pere Xavier ſe changea en triſteſſe dés

Voyage de la Chine.
qu'ils sceurent qu'il n'estoit venu à Sancian que pour passer à la Chine. Ils tascherent tous de luy faire changer de dessein, en luy remettant devant les yeux les loix rigoureuses de l'Empire; que les ports estoient gardez par des officiers vigilans & fidelles qu'on ne pouvoit ni surprendre ni corrompre; que les Mandarins estoient cruels envers tous les étrangers; que l'année précedente des matelots Portugais jettez par la tempeste sur le rivage de Canton avoient esté dechirez de verges & enfermez dans de noirs cachots, où s'ils n'estoient morts, ils souffroient encore de nouveaux supplices; que pour luy, le moins qu'il devoit attendre, estoit une prison perpetuelle, & que ce n'estoit pas là ce que devoit chercher un Apostre épris du salut de tout l'Orient.

Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit du Saint. Il avoit pris son parti pour d'autres raisons plus fortes, & il répondit aux marchands ce qu'il écrivit alors au Pere François Perez, qu'il ne pouvoit pas se défier de la divine bonté, & que sa défiance seroit d'autant plus criminelle, qu'une puissante inspiration du Saint Esprit le portoit à enseigner aux Chinois la loy du vray Dieu. *Je suis choisi, disoit-il, pour une si haute entreprise par une grace speciale du Ciel. Si je doutois de l'exécution, & qu'effrayé des difficultez, je manquasse de courage, ne seroit-ce pas quelque chose de pire que tous les*

maux

maux dont l'on me menace? Mais que peuvent contre moy les démons & leurs miniſtres, que ce qu'il plaira au ſouverain maiſtre du monde de leur permettre? Et ſi ce grand Dieu me protege, qu'ay-je à craindre? Ajouſtez qu'en m'abandonnant de la ſorte, j'obéïray à Jeſus-Chriſt, qui déclare dans l'Evangile, *Que quiconque ſauve ſon ame la perdra, & que quiconque l'aura perduë pour l'amour de luy, la trouvera.* Noſtre Seigneur dit encore, *que celuy qui met la main à la charruë, & qui regarde derriere ſoy, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu.*

La perte du corps eſtant donc ſans comparaiſon moins à redouter que celle de l'ame, ſuivant ces principes de la ſageſſe éternelle, je ſuis réſolu de ſacrifier une vie fragile & miſerable pour une éternité bienheureuſe. Enfin la réſolution en eſt priſe, je veux aller à la Chine, & rien n'eſt capable de me faire rompre mon deſſein. Que tout l'enfer ſe déchaiſne, je m'en moque, pourveû que le Ciel me ſoit favorable; car ſi Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous?

Les Portugais ſe perſuadant qu'une volonté ſi déterminée venoit en partie de ce que l'homme de Dieu ne concevoit pas aſſez le peril, ou de ce qu'il croyoit qu'on luy exageroit trop les choſes, ils luy députerent des marchands Chinois avec qui ils trafiquoient, pour luy faire entendre raiſon là-deſſus. Mais la choſe tourna

tout autrement qu'ils ne penſoient. Ces Chinois à qui Xavier ne manqua pas de parler du Chriſtianiſme, & qui eſtoient des hommes de bon ſens, luy conſeillerent de paſſer à la Chine au lieu de l'en détourner. Ils l'avertirent ſeulement de porter les livres qui contenoient toute la doctrine chreſtienne; & ils ajouſterent que depuis peu l'Empereur avoit envoyé des gens doctes dans les Royaumes voiſins pour s'informer des Religions qui eſtoient differentes de la Chinoiſe; qu'ils s'imaginoient que celle dont les chreſtiens faiſoient profeſſion ſeroit bien receûë à la Cour, & qu'il leur ſembloit que la nouveauté d'une loy ſi raiſonnable ſerviroit de paſſeport à celuy qui l'y porteroit le premier.

Il prend des meſures pour paſſer à la Chine.

Xavier fut ravi de voir l'ouverture qu'il y avoit à l'Evangile parmi la nation du monde la plus polie, & ne douta pas que la Religion des chreſtiens venant à eſtre comparée avec les autres ſectes de l'Orient par des eſprits judicieux, n'euſt l'avantage ſur elles. Encouragé donc tout de nouveau à pourſuivre ſon deſſein, il commence par chercher un bon Interprete; car le Chinois Antoine qu'il avoit amené de Goa ne ſçavoit point la langue de la Cour, & avoit preſque oublié celle du peuple. Il trouva un autre Chinois, qui non ſeulement avoit une parfaite connoiſſance du langage des Mandarins, mais auſſi qui ſçavoit tres-bien écrire, en quoy conſiſte la principale ſcience de la Chine; hom-

me du reste fort bien fait, d'un beau naturel, & d'une conversation agréable, sur tout qui paroissoit entierement dévoûé aux chrestiens, & qui promettoit tous les bons offices possibles, soit qu'il esperast faire fortune en presentant à l'Empereur le maistre d'une loy nouvelle, soit que Dieu luy donnast ces sentimens.

Il y eut plus de peine à trouver des matelots qui voulussent mener le Pere; car il n'y alloit pas moins que de la vie pour qui que ce soit qui l'eust entrepris. Mais l'interest fait oser & hasarder tout à ceux qui aiment l'argent plus que leur vie mesme. Un marchand Chinois nommé Capoceca s'offrit de conduire Xavier dans la Province de Canton, pourveû qu'on le payast bien, & il demanda en poivre la valeur de deux cens Pardos*. Le Pere s'accorda, & obtint de ses amis autant de poivre qu'il voulut. Il ne restoit plus qu'à convenir de la maniere dont la chose s'exécuteroit.

* Un Pardos vaut selon M. Tavernier vingt-sept sols de nostre monnoye.

Recueil de plusieurs Relations.

Le Chinois promit de prendre Xavier la nuit dans sa barque, & de le jetter avant le jour sur un rivage éloigné des habitations maritimes: que si néanmoins cette voye ne paroissoit pas assez seûre, il s'engageoit à cacher le Pere dans sa maison, & à l'exposer de grand matin aux portes de Canton quatre jours aprés. Mais il vouloit que Xavier s'engageast de son costé à s'aller presenter d'abord au Mandarin avec les lettres que le Viceroy des Indes & l'Evesque de

Goa écrivoient à l'Empereur : car le Saint avoit retenu ces lettres qui estoient pour l'ambassade que Dom Alvare rompit. Le Chinois exigeoit au reste un secret inviolable, & il obligea le Pere à jurer que les plus cruels tourmens ne luy feroient jamais dire ni le nom ni la maison de celuy qui l'auroit débarqué.

Le Pere promit, & fit tout ce qu'on desira, non sans connoistre le peril où il s'exposoit, ainsi qu'il manda à un de ses chers amis. » Je vois, dit-il, deux dangers presque inévitables en cette affaire : d'un costé, il y a grand » sujet de craindre que le marchand idolâtre » ayant receu le prix du passage ne me jette dans » la mer, ou ne m'abandonne en quelque isle de» serte ; d'un autre, que le Gouverneur de Can» ton ne décharge sa fureur sur moy, & que pour » intimider tous les étrangers, il ne me fasse mou» rir dans les tourmens, ou ne me condamne à » une prison perpetuelle. Mais pourveû que je » suive la voix qui m'appelle, & que j'obéïsse au » Seigneur, je compte pour rien ma liberté & ma » vie.

Les Portugais de Sancian traversent le dessein du Pere.

Lors que le voyage de la Chine estoit en ces termes, & que tout sembloit le favoriser, les Portugais de Sancian y mirent un obstacle à quoy Xavier ne s'attendoit pas. L'amour du gain leur fit craindre que son zele ne leur attirast de tres-méchantes affaires ; & ils se disoient les uns aux autres que le Mandarin Gou-

verneur de la Province de Canton se vengeroit sans doute sur eux de la hardiesse d'un de leurs compatriotes ; que l'on viendroit par son ordre piller leurs navires, & que leur vie ne seroit pas en seûreté. Dans cette frayeur publique, qui n'estoit pas mal fondée, & qui s'augmentoit de jour en jour, les plus riches s'adresserent au Pere François, & le conjurerent d'avoir pitié d'eux, de leurs femmes & de leurs enfans, s'il n'avoit pas pitié de luy-mesme.

Xavier qui ne ménageoit pas moins les interests d'autruy qu'il négligeoit les siens propres, trouva un expedient qui les satisfit. Il leur engagea sa parole qu'il ne passeroit point à la Chine qu'ils n'eussent terminé toutes leurs affaires, & qu'ils ne fussent partis de Sancian. Cela donna lieu au marchand Chinois avec qui il avoit traité de faire un petit voyage, sous promesse néanmoins de revenir en un certain temps.

Il retarde son voyage en faveur des marchands Portugais.

Sur ces entrefaites le Pere tomba malade d'une fievre assez violente qui luy dura prés de quinze jours. Les Portugais prirent delà occasion de luy dire que le Ciel se déclaroit contre le voyage de la Chine : mais estant gueri, il suivit son dessein avec plus de chaleur que jamais. Tandis que les marchands chargeoient leurs vaisseaux, il s'entretenoit luy-mesme jour & nuit de la conversion des Chinois, & tout

son plaisir estoit de penser quel bonheur ce seroit pour luy d'affranchir de la tyrannie du démon le plus vaste empire de la terre; *Si toutefois*, disoit-il, *Dieu veut bien employer un aussi vil instrument que moy pour une si glorieuse entreprise.*

Occupé de ces pensées, il se promenoit souvent au bord de la mer, & tournant les yeux du costé de la Chine, il poussoit de profonds soupirs. Il disoit quelquefois en confidence à ses amis, qu'il ne souhaitoit que d'estre exposé aux portes de Canton, & qu'il ne se soucioit pas du reste, heureux s'il annonçoit Jesus-Christ aux Chinois, plus heureux s'il mouroit pour Jesus-Christ.

Il écrit diverses lettres à Malaca & à Goa.

Cependant tous les navires Portugais firent voile vers les Indes hors la Sainte Croix qui n'avoit pas encore sa charge complette. Xavier donna aux marchands qui partoient diverses lettres pour Malaca & pour Goa. Il écrivit à son ami Jacques Pereyra en des termes pleins de

Lib. 4. Ep. 16.

reconnoissance & de charité. » Dieu vous récompense abondamment, disoit-il dans sa lettre, » puis que je ne puis le faire moy-mesme. Du » moins tandis que je vivray, je ne manqueray » pas de prier la bonté divine qu'elle vous donne pendant vostre vie sa sainte grace avec une » parfaite santé, & aprés vostre mort la felicité » éternelle. Mais comme je suis persuadé que je » ne sçaurois m'aquiter par là des grandes obliga- » tions que je vous ay, je supplie tous ceux de la

« Compagnie qui ſont aux Indes de demander à
« Dieu les meſmes choſes pour vous. Au reſte,
« ſi j'entre dans la Chine, & ſi l'Evangile y entre
« avec moy, c'eſt à vous aprés Dieu à qui on en
« ſera redevable. Vous en aurez le merite devant
« Dieu & la gloire devant les hommes. Ainſi &
« les Chinois qui embraſſeront la Foy de Jeſus-
« Chriſt, & ceux de noſtre Compagnie qui ſeront
« à la Chine devront offrir ſans ceſſe des vœux
« au Ciel en voſtre faveur. Dieu nous faſſe la gra-
« ce de nous voir un jour à la Cour du Roy de
« la Chine. Je penſe pour moy que ſi j'entre dans
« le Royaume, & que vous y veniez, vous me
« trouverez priſonnier à Canton ou à Pequin qui
« eſt la ville Royale; & je prie le Seigneur par
« ſon infinie miſericorde de nous joindre dans le
« Royaume de la Chine, ou au moins dans le
« Royaume du Ciel.

Il écrivit par la meſme voye au Pere François Perez Superieur de Malaca. Il luy ordonnoit en vertu de la ſainte obéïſſance de ſortir au plûtoſt d'une ville ſi malheureuſe, & de conduire ſes inferieurs à Cochin, où il l'établiſſoit Recteur du college en la place d'Antoine Heredia qu'il envoyoit à Goa.

Les ordres qu'il donne au Pere François Perez & au Pere Gaſpar Barzée.

Lib. 7. Ep. 11. nov.

Quoy-que le Pere Xavier déploraſt tout de nouveau le malheur de Dom Alvare, & ſouhaitaſt plus que jamais que Dieu luy pardonnaſt ſes pechez, il ne laiſſa pas d'enjoindre au Pere Barzée par la lettre qu'il luy écri-

vit de faire en sorte que l'Evesque donnast ordre au Grand-Vicaire de Malaca de déclarer le Gouverneur excommunié ; & il en usa ainsi non seulement par la raison que les pecheurs endurcis & scandaleux comme Dom Alvare devoient estre deshonorez publiquement pour revenir à eux-mesmes, & pour ne pas corrompre les autres ; mais encore parce qu'il falloit intimider les Gouverneurs qui luy succederoient, de peur qu'à son exemple ils ne s'opposassent aux voyages des missionnaires qu'on envoyeroit aux Moluques, au Japon, & ailleurs.

Lib. 4. Ep. 17. Il prioit dans la mesme lettre le Pere Barzée de recevoir peu de gens en la Compagnie, & » de bien éprouver ceux qu'on recevroit : car je » crains, dit-il, que beaucoup de ceux qui ont » esté receus & qu'on reçoit tous les jours ne fus» sent mieux dehors. Il faut que vous traitiez ces » sortes de personnes comme vous avez veû que » j'en ay traité plusieurs à Goa, & comme je viens » de traiter icy mon compagnon que j'ay chassé » de la Compagnie, ne l'y ayant point trouvé du » tout propre. Il parloit d'Alvare Ferreira qu'il avoit amené des Indes avec luy, & qu'il renvoya de Sancian avec les navires Portugais.

Il prédit la mort funeste d'un marchand.

Parmi ces marchands qui partirent, il y en eut un qui se retira plus promptement que les autres, sans rien dire au Pere Xavier à qui il avoit donné retraite en sa cabane, ni sans attendre

tendre un vaisseau Chinois qu'il avoit acheté au port de Canton. Un jour que le Pere disoit la messe de grand matin, ce marchand mit à la voile, & s'enfuit avec une grande précipitation, comme si l'Isle eust deû estre engloutie par la mer ce jour-là. Aprés la messe, Xavier regardant de tous costez, & ne voyant point celuy qu'il cherchoit des yeux, *Où est mon hoste*, dît-il en homme inspiré? Ayant appris que le marchand estoit desja en haute mer, *Qui le presse de partir*, continua-t-il? *Pourquoy n'attendre pas le navire qui vient de Canton? Et où sa malheureuse destinée l'entraisne-t-elle?* Le soir mesme on vit arriver le vaisseau Chinois. Pour le marchand fugitif, il n'eut pas plûtost gagné Malaca, qu'estant allé chercher dans un bois dequoy radouber son navire, il y fut poignardé par des voleurs.

Tous les vaisseaux Portugais estant partis hors celuy qui appartenoit au Gouverneur de Malaca, ou plûtost dont le Gouverneur s'estoit emparé injustement, Xavier fut réduit à une telle disette de toutes choses, qu'à peine pouvoit-il trouver dequoy vivre. Certainement il y a lieu de s'étonner que des gens à qui il avoit sauvé la vie en changeant l'eau de la mer en eau douce, eussent la dureté de le laisser mourir de faim. Quelques-uns ont crû que Dom Alvare leur avoit donné ordre de refuser tout au Pere François : mais je m'imagine que la Providence qui le vouloit éprouver de la maniere dont elle

Il est réduit à une extréme disette.

éprouve quelquefois ceux qu'elle aime davantage, permit ce delaiſſement pour l'entiere perfection du Saint.

Les moyens qu'il avoit pris pour paſſer à la Chine luy manquent.

Ce qui le toucha le plus, c'eſt que l'interprete Chinois qui luy avoit fait des offres ſi avantageuſes retira ſa parole ou de luy-meſme par la crainte du peril, ou à la ſollicitation des gens dévoûëz au Gouverneur de Malaca. Le Pere ne perdit pas néanmoins courage. Il eſpera que Dieu l'aideroit par une autre voye, & qu'au pis aller Antoine de Sainte Foy luy ſerviroit de truchement. Mais pour comble de malheur le marchand qui devoit l'introduire dans la Chine ne revint point au temps aſſigné, & il l'attendit en vain pluſieurs jours.

Il ne manque pas d'eſperance, & la reſſource qu'il a.

N'eſperant plus rien de ce coſté-là, il ne manqua pas d'eſperance, & il eût une autre reſſource. On avoit eû nouvelle que le Roy de Sian voiſin de Malaca & ami des Portugais préparoit pour l'année ſuivante une magnifique ambaſſade vers l'Empereur de la Chine. Xavier réſolut donc de retourner à Malaca par la premiere occaſion, & de mettre tout en œuvre pour paſſer à la Chine avec l'Ambaſſadeur de Sian.

Mais la ſageſſe éternelle qui inſpire quelquefois de grands deſſeins à ſes ſerviteurs, ne veut pas toûjours qu'ils les exécutent, quoy-qu'elle veuïlle que de leur coſté ils n'épargnent rien pour l'exécution.

Il tombe malade, & a con-

Dieu traita Xavier comme il fit autrefois

Moyse qui mourut à la veûë de la terre où il avoit ordre de conduire les Israëlites. La fievre prit au Pere François le 20. de Novembre, & il eut en mesme temps une claire connoissance du jour & de l'heure de sa mort, comme il déclara franchement au Pilote du navire François d'Aghiar qui le témoigna depuis avec un jurement solennel.

noissance du jour de sa mort.

Dés ce moment il sentit un dégoust étrange pour toutes les choses de la terre, & ne pensa plus qu'à la celeste patrie où Dieu l'appelloit. Estant fort abbatu de sa fievre, il se retira dans le vaisseau qui estoit l'hospital commun des malades, pour mourir en pauvre, & le Capitaine Loûïs Almeyda le receut malgré tous les ordres de son maistre Dom Alvare.

Comme l'agitation du vaisseau causoit au Saint de grands maux de teste, & l'empeschoit d'estre aussi appliqué à Dieu qu'il eust voulu, il pria le jour suivant Almeyda de le faire remettre à terre. On le transporta, & on le laissa sur le rivage exposé aux injures de l'air & de la saison, sur tout à un vent de nord tres-piquant qui soufloit alors. Il seroit mort là sans aucun secours, si un Portugais plus charitable que les autres nommé George Alvarez ne l'eust fait porter dans sa cabane qui ne valoit pourtant gueres mieux que le rivage, & qui estoit ouverte de toutes parts.

Le mal s'estant déclaré par une douleur de

L'état de sa maladie, &

ses dispositions interieures.

costé fort aiguë, & par une grande oppression, Alvarez fut d'avis qu'on saignast Xavier, & le Pere y consentit par une déference aveugle au sentiment de son hoste, bien qu'il sceust que tous les remedes seroient inutiles. Un chirurgien du navire, homme mal adroit & peu experimenté dans son art, le saigna si mal que les nerfs furent offensez, & que le malade tomba en foiblesse & en convulsion. On ne laissa pas de luy tirer du sang une autre fois, & la seconde saignée eut tous les mesmes accidens que la premiere. Outre cela elle fut suivie d'un dégoust horrible, en sorte que le malade ne pouvoit rien prendre : aussi sa nourriture la plus délicate se réduisoit à un peu d'amandes que le Capitaine du vaisseau luy donna par charité.

Le mal croissoit d'heure en heure, & la nature s'affoiblissoit chaque jour ; mais son visage estoit toûjours serain, & son esprit calme. Il regardoit tantost le ciel & tantost le crucifix, en faisant des colloques amoureux avec son Dieu, non sans répandre beaucoup de larmes.

Il demeura en cét état jusqu'au vingt-huitiéme de Novembre, que la fievre luy monta à la teste. Durant son delire, il ne parla que de Dieu & de son passage à la Chine, mais en des termes plus tendres & plus ardens que jamais.

Il s'entretient avec Dieu dans l'extrémité de son mal.

Il perdit ensuite la parole, & ne la recouvra que trois jours aprés. Les forces luy manquerent alors tout-à-fait, de sorte qu'on crût à

tout moment qu'il alloit passer. Il revint cependant encore, & ayant l'esprit libre aussi-bien que la parole, il recommença tout haut ses entretiens avec Dieu. Ce n'estoit qu'aspirations dévotes, que prieres courtes, mais vives & affectueuses. Ceux qui l'assistoient n'entendoient pas tout ce qu'il disoit, parce qu'il parloit toûjours latin; & Antoine de Sainte Foy qui ne le quitta point, a rapporté seulement que l'homme de Dieu répetoit souvent, *Jesu, fili David, miserere mei,* & ces paroles qui luy estoient si familiaires, O *Sanctissima Trinitas.* Il disoit aussi en invoquant la Reine du Ciel, *Monstra te esse matrem.*

Il passa deux jours sans prendre nulle nourriture, & ayant fait porter dans le navire les ornemens dont il se servoit pour dire la messe & les livres qu'il avoit composez pour l'instruction des peuples de l'Orient, il se disposa à sa derniere heure qui estoit fort proche.

Outre Antoine de Sainte Foy, il y avoit auprés de luy un jeune homme Indien qu'il avoit amené de Goa. Le Saint tout mourant jetta les yeux sur ce jeune homme, & parut troublé en le regardant; puis avec un air de compassion, il dît par deux fois, *Ah, miserable,* & versa ensuite des larmes. Dieu fit connoistre alors au Pere Xavier la funeste mort de l'Indien, qui cinq ou six mois aprés s'estant jetté dans des débauches honteuses, fut tué sur le

Il annonce à un jeune Indien sa malheureuse destinée.

champ d'un coup d'arquebuze: si bien que l'esprit de prophetie accompagna le saint homme jusques au dernier soupir.

La mort du Saint.

Enfin le 2. de Décembre, qui estoit un vendredy, ayant les yeux tout baignez de larmes & tendrement attachez sur son crucifix, il prononça ces paroles, *In te Domine speravi, non confundar in æternum;* & en mesme temps saisi d'une joye celeste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit vers les deux heures aprés midy l'an 1552.

Son âge, & sa figure exterieure.

Il avoit quarante-six ans, & il en avoit employé dix & demi dans les Indes. Sa taille estoit un peu au dessus de la médiocre, sa constitution robuste, son air également agréable & majestueux. Il avoit le coloris beau, le front large, le nez bien proportionné, les yeux bleus, mais vifs & perçans, les cheveux & la barbe d'un chastain obscur. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, & il estoit presque tout blanc la derniere année de sa vie. C'est sans doute ce qui a donné lieu à ses premiers historiens de le faire âgé de cinquante-cinq ans avant qu'on eust des preuves certaines de son âge.

Les devoirs qu'on luy rend immediatement aprés sa mort.

Quand on sceut que le Pere François venoit d'expirer, plusieurs du navire, & mesme des plus dévoûëz au Gouverneur de Malaca, accoururent à la cabane. Ils luy trouverent le visage aussi vermeil que s'il eust esté vivant, & à

la premiere veûë ils ne purent presque croire qu'il fust mort. Dés qu'ils l'eurent regardé de prés, la pieté se rendit en eux maistresse de tous les autres sentimens : ils se mirent à genoux, luy baiserent les mains avec réverence, & se recommanderent mesme à luy les larmes aux yeux, comme ne doutant pas que son ame ne joûïst de Dieu dans le ciel.

Le corps ne fut mis en terre que le dimanche suivant vers le midy. Ses funerailles se firent sans aucune céremonie, & hors Antoine de Sainte Foy, François d'Aghiar, & deux autres, personne n'y assista. Un historien des Indes a écrit que le froid insupportable qu'il faisoit ce jour-là en fut cause : mais apparemment la crainte qu'eurent les gens du navire de s'attirer l'indignation du Gouverneur de Malaca y eut pour le moins autant de part que le froid. On luy osta sa soutanne toute dechirée, que les quatre qui luy rendirent les derniers devoirs diviserent entre eux par dévotion, & on l'habilla de ses habits sacerdotaux. On l'enterre sans aucune céremonie.

George Alvarez eut ensuite soin de faire mettre le corps dans une caisse assez grande à la maniere des Chinois. Il fit remplir la caisse de chaux vive, afin que les chairs estant plûtost consumées, on pust emporter les os sur le vaisseau qui devoit dans peu de mois retourner aux Indes.

A la pointe du port une colline s'élevoit, au

pied de laquelle estoit un petit pré, où les Portugais avoient planté une croix. C'est proche de cette croix que le Saint fut enterré. On dressa deux monceaux de pierres, l'un du costé de la teste, & l'autre du costé des pieds, pour marque du lieu de la sepulture.

Le crucifix miraculeux de la chapelle du Chasteau de Xavier.

Cependant Dieu manifesta dans le Royaume de Navarre la sainteté de son serviteur par un évenement miraculeux, ou plûtost par une cessation de miracle. En une petite chapelle du Chasteau de Xavier il y avoit un ancien crucifix fait de plastre & de la hauteur d'un homme. La derniere année de la vie du Saint on vit ce crucifix süer du sang en abondance tous les vendredis : mais dés que Xavier fut mort, le sang cessa de couler.

Le crucifix se voit encore aujourd'huy au mesme endroit avec du sang caillé le long des bras & des cuisses, aux mains & au costé. Ceux qui l'ont veû ont appris sur les lieux que parce que quelques personnes du païs avoient levé de longues traces de ce sang, l'Evesque de Pampelune a jetté une excommunication contre quiconque en osteroit quelque chose desormais. Ils ont sceû encore qu'on avoit remarqué, selon les nouvelles qui venoient des Indes, que quand Xavier travailloit extraordinairement, ou qu'il estoit dans un grand peril, le crucifix distilloit du sang de tous costez; comme si lors que l'Apostre souffroit pour Jesus-Christ, Jesus-Christ

eust

eust souffert pour luy à son tour, tout impassible qu'il est.

Deux mois & demi aprés la mort du saint homme, le navire qui estoit au port de Sancian estant sur le point de faire voile vers les Indes, Antoine de Sainte Foy & George Alvarez prierent le Capitaine Loüis Almeyda de ne pas laisser dans l'Isle ce qui restoit du Pere François.

Un des gens d'Almeyda ouvrit le cercueïl par l'ordre de son maistre le dix-septiéme de Février de l'année 1553. pour voir si les chairs estoient toutes consumées, & si l'on pourroit ramasser les os. Mais ayant osté la chaux de dessus le visage, il le trouva frais & vermeil comme celuy d'un homme qui dort doucement. Sa curiosité le porta à visiter le corps, il le trouva aussi tres-entier & plein de suc : mais pour s'éclaircir & s'asseûrer davantage, il coupa un peu de chair de la cuisse droite auprés du genou, & il vit le sang couler.

On le déterre, & on trouve son corps sans aucune corruption.

Il courut en mesme temps dire au Capitaine ce qu'il avoit veû, & il luy porta ce petit morceau de chair qu'il avoit coupé qui estoit de la longueur d'un doit. Tous aussitost se transporterent sur le lieu de la sepulture, & ayant examiné curieusement le corps de tous costez, le trouverent entier & sans aucune corruption. Les habits sacerdotaux dont il estoit revestu n'avoient esté nullement endommagez par la chaux;

& ce qui étonna le plus tout le monde, le saint corps exhaloit une odeur si douce & si agréable, qu'au rapport de plusieurs qui estoient presens les parfums les plus exquis n'en approchoient point, & qu'il paroissoit que c'estoit une odeur celeste.

On met le corps du Saint sur le navire pour le transporter aux Indes.

Alors ces gens qui pour flater la passion du Gouverneur de Malaca avoient maltraité le Pere Xavier pendant sa vie, l'honorerent enfin aprés sa mort, & plusieurs luy demanderent pardon avec larmes de l'avoir abandonné dans sa maladie par une lasche complaisance. Quelques-uns s'emporterent contre Dom Alvare sans ménager rien, & il y en eut qui dirent tout haut ce que dit ensuite le Viceroy des Indes Dom Alphonse de Norogna, qu'Alvare d'Atayde avoit fait mourir le Pere François & par ses persecutions à Malaca & par la cruauté des siens à Sancian. Dans ces sentimens de pieté ayant remis sur le corps la chaux qu'on en avoit ostée pour le voir, ils porterent au navire ce sacré dépost, & mirent à la voile peu de temps aprés, s'estimant heureux de porter aux Indes un si grand tresor.

Comment il est receû à Malaca.

Ils arriverent à Malaca le 22. de Mars sans avoir rencontré sur leur route nul de ces tourbillons terribles qui infestent toutes ces mers, comme si la presence du saint corps les eust dissipez. Avant que de gagner le port, ils envoyerent la chaloupe pour avertir la Ville du present

qu'ils venoient luy faire. Quoy-qu'il n'y eust plus personne de la Compagnie dans Malaca, & que la peste y fust tres-violente, toute la Noblesse & tout le Clergé vinrent avec Jacques Pereyra jusqu'au rivage recevoir le corps chacun un cierge à la main, & ils le porterent en cérémonie à l'église de Nostre-Dame du Mont, suivis d'une foule de chrestiens, de mahometans & d'idolâtres, qui à cét égard sembloient tous n'avoir qu'une mesme religion.

Le seul Dom Alvare d'Atayde manqua de réverence pour le Saint: il joüoit actuellement dans son palais, lors que la procession passa, & au bruit du peuple mettant la teste à la fenestre, il traita la dévotion publique de simplicité & de sotise, aprés quoy il se remit froidement au jeu. Mais son impieté ne demeura pas impunie, & les prédictions de l'homme de Dieu commencerent bientost à se verifier. *La punition du Gouverneur de Malaca.*

Le Viceroy des Indes, sur les plaintes qu'on luy fit des vexations tyranniques de Dom Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, & l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'Estat, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là tous ses biens furent confisquez à la chambre Royale; & pour luy, il fut condamné à une prison perpetuelle. Avant que de partir des Indes, il avoit une maladie honteuse, qui s'augmenta extrémement en Europe, & dont il mourut enfin sans aucun secours, tant

la puanteur de ſon corps le rendit inſupportable à tout le monde.

Pour Pereyra qui avoit ſacrifié tout à la Religion, & que le Gouverneur dépoüilla ſi injuſtement, le Roy Dom Jean III. luy rendit ſon bien avec uſure, & le combla de faveurs les années ſuivantes ſelon la prophetie du Pere Xavier.

La ville de Malaca delivrée de peſte à l'arrivée du ſaint corps.

Mais la dévotion du peuple fut récompenſée ſur le champ. La peſte qui depuis quelques ſemaines deſoloit la Ville, comme le Saint l'avoit prédit avant ſa mort en écrivant au Pere François Perez, ceſſa tout à coup, en ſorte que le mal ne ſe communiqua plus, & que ceux qui en avoient eſté frapez guerirent ſans aucun remede. Outre la maladie contagieuſe, la famine faiſoit mourir tous les jours une infinité de perſonnes. Ce ſecond fleau fut détourné au meſme temps; car avec le navire qui eſtoit chargé du corps de l'homme de Dieu, divers vaiſſeaux arriverent au port de Malaca, & y apporterent toutes ſortes de proviſions & de vivres.

De quelle maniere le corps du Saint eſt traité à Malaca.

Des faveurs ſi conſiderables devoient obliger les habitans à honorer leur bienfacteur d'une ſepulture digne de luy. Cependant ſoit que la crainte du Gouverneur les retint, ſoit que Dieu le permiſt pour la plus grande gloire de ſon ſerviteur, ayant tiré le corps du cercueïl, ils l'enterrerent hors de l'égliſe dans le lieu où l'on enterroit ordinairement les gens du commun.

Ils ne firent pas meſme la foſſe aſſez grande,

de ſorte que preſſant le corps pour l'y faire entrer par force, ils rompirent quelque choſe aux épaules, & il en ſortit du ſang qui répandit une odeur tres-agréable. Ils furent encore ſi diſcrets que de fouler la terre qui couvroit le corps, & ils le meurtrirent en plus d'un endroit, comme ſi c'euſt eſté la deſtinée du ſaint homme d'eſtre tourmenté par les gens de Malaca pendant ſa vie & aprés ſa mort.

Ce ſacré dépoſt demeura ainſi ſans honneur juſques au mois d'Aouſt que le Pere Jean Beira vint de Goa pour retourner aux Moluques avec deux compagnons que le Vice-Provincial Gaſpar Barzée luy avoit donnez ſuivant l'ordre du Pere Xavier.

Comme il aimoit tendrement le Saint, il eut une tres-ſenſible affliction de ſa mort, & il ne put ſe réſoudre à partir pour les Moluques ſans voir le corps dont on luy diſoit tant de merveilles. S'eſtant ouvert là-deſſus à Jacques Pereyra & à deux ou trois autres amis du défunt, ils le déterrerent ſecretement une nuit. Le corps fut trouvé entier, frais, & ſentant tres-bon, ſans que l'humidité de la terre pendant cinq mois l'euſt alteré le moins du monde; on trouva meſme le linge qui avoit eſté mis ſur ſon viſage teint d'un ſang vermeil.

Un ſpectacle ſi ſurprenant les toucha, & ils ne crurent pas devoir remettre le corps en terre dans le deſſein qu'ils prirent de le tranſporter *On penſe à tranſporter le ſaint corps à Goa.*

à Goa. Pereyra fit faire un cercueïl d'un bois précieux, & aprés qu'on l'eut garni d'un riche damas de la Chine, on y mit le corps envelopé d'un drap d'or avec un oreiller de brocard sous la teste. Le cercueïl fut posé ensuite dans un lieu tres-propre qui n'estoit connu que de ces fidelles amis du Pere François ; & Dieu voulut bien déclarer par un miracle évident que leur zele luy plaisoit : car un cierge qu'ils allumerent devant le cercueïl, & qui en moins de dix heures devoit estre consumé, dura dix-huit jours entiers brûlant jour & nuit, & on prit garde que la cire qui degouta pesoit plus que ne faisoit le cierge au commencement.

Cependant il se presenta une occasion pour le voyage des Moluques tandis qu'on en attendoit une pour le voyage de Goa. Beira partit donc plus embrasé que jamais du zele des ames, & rempli d'un nouvel esprit apostolique que la veûë du saint Apostre sembloit luy avoir inspiré. Mais des deux compagnons qu'on luy avoit donnez pour la mission des Moluques, il en laissa un à Malaca pour la garde du sacré dépost, & ce fut Emanuel Tavora. Pierre d'Alcaçeva vint dans le mesme temps du Japon, d'où il estoit envoyé à Goa pour les affaires de cette nouvelle chrestienté ; & tous deux peu de temps aprés conduisirent le saint corps sur le vaisseau de Lopé Norogna.

Le corps est mis dans un

C'estoit un vieux bastiment si usé & si mal

en ordre, que personne n'osoit s'embarquer dessus. Mais quand on vint à sçavoir que ce navire devoit porter le corps du Pere François, chacun s'empressa pour y avoir place, ne doutant pas qu'on n'y fust en seûreté ; & les passagers n'eurent pas lieu de se repentir de leur confiance : car enfin Dieu les delivra plus d'une fois miraculeusement du naufrage.

vieux navire, & ce qui arrive sur mer au navire.

Une furieuse tempeste jetta d'abord le navire sur des bancs de sable, & la quille y entra si avant, qu'on ne pouvoit en sortir, lors que contre toutes les apparences il se leva du costé de la proûë un vent qui dégagea le vaisseau ; & afin qu'on vist que c'estoit la main de Dieu qui agissoit, ce souffle cessa en un instant dés que la quille fut hors du sable.

Peu de temps aprés, à l'entrée du Golphe de Ceylan, ils donnerent impetueusement dans des écueïls couverts. Le gouvernail ayant sauté de la violence du coup, on demeura engagé par la quille dans le rocher, & ce fut un miracle que le navire qui estoit si vieux ne se brisa point tout-à-fait.

Les matelots firent en cette rencontre ce qu'on fait ordinairement en un extréme peril : ils couperent les masts à coups de hache ; & comme cela ne servit de rien, ils voulurent jetter toutes les marchandises dans la mer pour soulager le navire : mais la furie des flots qui le batoient de tous costez, & qui l'agitoient

étrangement, ne leur permit pas de faire ce qu'ils vouloient.

Alors ils eurent recours à l'intercession du Saint dont ils portoient le corps à Goa. L'ayant tiré de la chambre du Pilote, & posé sur le tillac, ils se mirent tous à genoux alentour avec des flambeaux allumez; & comme si le Pere Xavier eust esté encore vivant, qu'il les eust veûs, & les eust ouïs, ils le conjurerent de les sauver de la mort.

A peine leur priere fut-elle finie, qu'on entendit un grand bruit sous le vaisseau, & qu'on le vit en mesme temps dans le canal; par où ils jugerent que le rocher s'estoit fendu, & avoit fait un passage libre au navire.

Comment le corps est receû à Cochin, & le miracle qui se fait à Baticala.

Ils continuerent ensuite leur route gayement, & ayant tourné vers le Cap de Comorin, ils prirent terre à Cochin. Toute la Ville vint rendre ses devoirs à son maistre & à son pere bien-aimé; & il n'est pas croyable quels furent les sentimens de pieté que le peuple fit paroistre. De Cochin ils firent voile jusques à Baticala. La femme d'Antoine Rodriguez officier Royal qui estoit malade depuis long-temps espera de guerir si elle pouvoit voir le Pere François. Elle se fit porter au navire, & à la veûë du Saint mort elle recouvra sa santé en un instant. Non contente de sa guerison, elle voulut avoir une petite piece du bout de la chasuble dont le Pere estoit revestu, & on ne sçauroit s'imaginer combien

bien elle guerit elle-mesme de malades avec cette précieuse relique.

Le navire estant à vingt lieuës de Goa, & ne pouvant gueres avancer à cause d'un vent contraire, le Capitaine se mit dans la chaloupe avec quelques-uns de ses gens, & gagna la Ville à force de rames, pour donner luy-mesme au Viceroy & aux Peres de la Compagnie les premieres nouvelles de la venuë du saint corps. Le Pere Gaspar Barzée estoit mort, & le Pere Melchior Nugnez avoit esté déclaré son successeur en la charge de Recteur du college de Saint Paul, & en celle de Vice-Provincial des Indes par la lettre que le Pere Xavier laissa fermée en partant pour la Chine, & qu'on ouvrit aprés la mort du Pere Gaspar selon l'ordre de Xavier mesme.

Le Viceroy fit donner incontinent une fuste legere à Nugnez, sur laquelle luy & trois autres de la Compagnie s'estant embarquez avec quatre jeunes hommes du Seminaire, ils firent voile du costé de Baticala pour lever le corps du Saint. Ils le receurent au bruit de l'artillerie non seulement du navire de Lopé, mais de six autres vaisseaux qui venoient de compagnie, & que le vent avoit aussi arrestez vers Baticala.

On vient de Goa au devant du corps.

Le quinziéme de Mars de l'année 1554. la fuste prit terre à Rebendar, qui est à une demi-lieuë de Goa. Elle demeura là le reste du jour & toute la nuit, tandis qu'on se préparoit dans la

Ville à faire une réception solennelle au saint Apostre des Indes.

En effet, le lendemain matin qui estoit le vendredy de la semaine de la Passion on vit venir six barques à rames, environnées de torches ardentes & ornées tres-superbement, où estoit la fleur de la Noblesse Portugaise. Douze autres barques suivoient avec trois cens des principaux habitans qui tenoient chacun un cierge à la main, & il y avoit dans chaque barque des chœurs de musique & des instrumens de toutes façons.

Toute l'escadre se divisa en deux aisles pour accompagner la fuste qui prit le milieu. Le corps du Saint couvert du drap d'or de Pereyra estoit sur la poupe sous un riche dais avec des flambeaux allumez & de riches banderoles des deux costez du bord.

Ils voguerent ainsi vers Goa, mais lentement & en tres-bel ordre. Toute la Ville estoit sur le rivage dans l'impatience de voir son bon Pere. Dés qu'on l'apperceut de loin, ce ne furent que cris d'allegresse, & que larmes de dévotion. Quelques-uns plus impatiens que les autres se jetterent dans la mer, & ayant gagné la fuste à la nage l'accompagnerent jusqu'au rivage en nageant toûjours.

Comment le corps du Saint est receû à Goa.

Le Viceroy l'y attendoit escorté de ses gardes & du reste de la Noblesse, du Conseil Royal & des Magistrats, tous en habit de céremonie.

Dans le temps qu'on débarqua le ſaint corps, une compagnie de jeunes gentilshommes conſacrez au ſervice des autels entonna le cantique *Benedictus Dominus Deus Iſraël.* Cependant on regla la proceſſion, & on la commença de la ſorte.

Quatre-vingts-dix enfans marchoient à la teſte veſtus de robes blanches, couronnez de fleurs, & tenant chacun à la main une branche d'olivier. La Confrerie de la Miſericorde venoit aprés avec un étendart magnifique. Le Clergé ſuivoit les Confreres, & précedoit immediatement le corps qui eſtoit porté par les Peres de la Compagnie. Le Viceroy avec tout ſon cortege fermoit la marche, & eſtoit ſuivi d'une multitude innombrable de peuple. Toutes les ruës eſtoient ornées de tapiſſeries; & quand le bienheureux corps paroiſſoit, on jettoit des fleurs de toutes les feneſtres & de tous les toits.

Mais rien ne rendit la pompe plus célebre que les miracles qui ſe firent alors : car il ſemble qu'il s'exhalaſt de ce ſacré corps une vertu ſalutaire avec une odeur celeſte. Pluſieurs malades qui s'eſtoient fait apporter dans les ruës, furent gueris à la veûë du Saint, & quelques-uns meſme qui ne purent quitter leur lit, recouvrerent leur ſanté en invoquant ſeulement ſon nom. Jeanne Pereyra fut de ce nombre : aprés une maladie de trois mois, eſtant preſque à l'extré-

Les miracles qui ſe font durant la proceſſion.

mité, elle n'eut pas plûtost imploré le secours du Saint, qu'elle se sentit guerie parfaitement. Une autre jeune fille qui estoit desja à l'agonie, & qui tenoit le cierge benit à la main, ayant esté recommandée par sa mere au serviteur de Dieu, revint tout d'un coup, & se leva en bonne santé tandis que la procession passoit.

Le corps est mis dans l'église de Saint Paul.

Aprés plusieurs tours on gagna le college de Saint Paul, & on déposa le cercueïl dans la grande chapelle de l'église. On avoit fait un retranchement devant la chapelle contre la foule du peuple ; mais ce retranchement fut bientost rompu malgré les soldats qui le défendoient.

Pour appaiser le tumulte, il fallut montrer trois fois le Saint, & le tenir droit, afin que tout le monde le vist aisément. On jugea mesme à propos de le laisser trois jours découvert pour la consolation des habitans qui ne se lassoient point de le regarder, & qui en le regardant estoient penetrez d'une dévotion sensible.

Il se fait de nouveaux miracles en la presence du saint corps.

Il se fit de nouvelles guerisons en la presence du saint corps : des aveugles virent, des paralytiques marcherent, & des lepreux devinrent nets comme des enfans. A la veûë de ces miracles le peuple publioit tout haut les choses surprenantes qu'on sçavoit du Pere Xavier ; & son ancien compagnon Jean Deyro alors Religieux de Saint François, qui se trouva là, raconta en pleurant de tendresse & de dévotion, comme le Saint luy avoit prédit

tout ce qui luy estoit arrivé. Cependant ce jour-là qui estoit un vendredy, les Chanoines de la cathedrale chanterent solennellement la messe de la Croix. Le lendemain les Religieux de Saint François que l'homme de Dieu avoit toûjours honorez, & cheris extrémement, vinrent chanter la messe de la Vierge dans l'église de la Compagnie. Aprés qu'on eut satisfait ainsi à la dévotion publique, la nuit du dimanche le cercueïl fut mis en un lieu élevé prés du grand autel, du costé de l'Evangile.

Je ne dois pas omettre icy que le navire qui avoit apporté à Goa un si précieux tresor s'ouvrit de luy-mesme, & alla au fond de l'eau dés que les marchandises & les hommes furent débarquez, comme pour faire voir que Dieu ne l'avoit conservé miraculeusement qu'en faveur de ce sacré corps, & qu'un vaisseau qui avoit esté employé à un usage si saint, ne devoit plus servir à rien de profane.

On fait dans les Indes des informations de la vie du Saint.

Aussitost qu'on sceut en Europe la mort du Pere Xavier, on commença à y parler de sa canonisation, & pour ce sujet Dom Jean III. Roy de Portugal donna ordre au Viceroy des Indes Dom François Barreto de faire dresser des procés verbaux de la vie & des miracles du serviteur de Dieu. Cela s'exécuta à Goa, à Cochin, à la Coste de la Pescherie, à Malaca, aux Moluques, & ailleurs; & des hommes de probité, mais éclairez & habiles, qui furent en-

voyez sur les lieux, oüïrent les témoins, & examinerent les faits avec toute l'exactitude possible.

Les peuples l'invoquent, & réverent ses images.

A la verité les peuples trouverent mauvais que ces informations se fissent, estant persuadez de la sainteté du Pere, & ne pouvant souffrir que l'on en doutast. Aussi n'attendirent-ils pas que toutes les procedures ecclesiastiques fussent faites, ni que le Saint Siege eust parlé pour luy rendre un culte religieux : ils l'invoquoient tous deslors dans leurs besoins, & particulierement dans les perils où ils se trouvoient. Quelques-uns mirent son portrait à leur oratoire ; & mesme l'Archevesque de Goa Dom Christophle de Lisbonne, car le Siege Episcopal avoit esté érigé en Archevesché, l'Archevesque, dis-je, portoit sur sa poitrine une petite image de Xavier qu'il baisoit souvent avec une tendresse respectueuse ; & sa dévotion ne demeura pas sans récompense : car ayant esté cruellement tourmenté de la pierre un mois entier, il fut gueri en un instant, & ne ressentit plus de douleurs.

On luy bastit des églises en plusieurs endroits de l'Orient.

Il arriva mesme que dans plusieurs lieux des Indes les nouveaux fidelles bastirent des églises en l'honneur du Pere François par une pieté précipitée & indiscrete que la bonne foy & la ferveur seule peuvent excuser.

Parmi ces églises il y en eut une fort célebre dans la coste de Travancor. Les Sarrasins l'ayant ruinée avec onze autres anciennes, les chrestiens

qui ne pouvoient les rétablir toutes à cause de leur pauvreté, remirent seulement sur pied celle-là qui leur estoit la plus chere.

Au reste, en quelque lieu que fussent les églises dédiées au Pere François, il y avoit un si grand concours de peuple pour honorer le saint homme, qu'au rapport de François Nugnez Vicaire de Coulan, il fallut faire en faveur des pelerins un puits prés de l'église bastie à Coulan mesme. Nugnez dit aussi que celles qui estoient consacrées aux Apostres & à d'autres Saints perdoient leur titre en quelque façon dés qu'on y avoit exposé l'image de Xavier; & que le peuple tournant toute sa dévotion vers luy, ne manquoit pas de les appeller les églises du Pere François.

Mais ce qui est de plus admirable, les ennemis mesme de Jesus-Christ le réveroient aprés sa mort comme ils avoient fait pendant sa vie, & le nommoient l'homme de prodiges, l'ami du ciel, le maistre de la nature, le dieu de la terre. Quelques-uns faisoient de tres-longs voyages, & venoient à Goa exprés pour voir son corps exempt de corruption, & qui au mouvement prés avoit toutes les apparences de vie. Il y eut des gentils qui parlerent de luy élever des autels; & quelques peuples de la secte de Mahomet luy dédierent en effet une Mosquée dans la coste Occidentale de Comorin. *(Les éloges que les Infidelles luy donnent, & les honneurs qu'ils luy font.)*

Le Roy de Travancor mahometan luy bastit

aussi un temple superbe, & les Infidelles avoient une telle réverence pour ce lieu où le grand Pere estoit honoré, qu'ils n'osoient y cracher à terre, si nous en croyons le témoignage des naturels du païs.

Les payens avoient coustume, pour confirmer la verité, de tenir à la main un fer ardent, & de pratiquer d'autres superstitions pareilles: mais depuis que le Pere François fut en une si grande veneration dans les Indes, ils juroient par son nom, & c'estoit entre eux la preuve la plus authentique qu'on disoit vray. On ne mentoit pas mesme impunément en jurant de cette sorte, & Dieu autorisa plus d'une fois une pratique si religieuse par des prodiges manifestes. En voicy un terrible exemple. Un idolâtre devoit à un chrestien une grosse somme d'argent. Comme il nioit la dette, & qu'on ne pouvoit le convaincre en justice, le chrestien l'obligea à jurer dans l'église sur l'image du Pere François. L'idolâtre fit un faux serment sans aucun scrupule: mais à peine fut-il retourné chez luy, que jettant le sang en abondance par la bouche, il mourut dans des transports de fureur & de rage qui tenoient plus du démoniaque que du frénetique.

Combien il est honoré au Japon.

On ne rendoit gueres moins d'honneur à sa memoire dans le Japon que dans les Indes. Les chrestiens du Royaume de Saxuma gardoient religieusement une pierre sur laquelle il avoit

souvent

ſouvent preſché, & la montroient comme quelque choſe de précieux. La maiſon où il avoit demeuré à Amanguchi, eſtoit regardée comme un lieu ſaint, & on la conſerva toûjours parmi les guerres ſanglantes qui ruinerent pluſieurs fois la Ville.

Au reſte les Indiens & les Japonois ne furent pas les ſeuls peuples qui honorerent le Pere Xavier aprés ſa mort. L'odeur de ſa ſainte vie ſe répandit au-delà des mers en d'autres contrées infidelles où il n'avoit point eſté; & Alphonſe Leon Barbuda qui a parcouru les coſtes d'Afrique rapporte que dans les Royaumes de Sofala au-delà du fleuve de Cuama & dans les iſles d'alentour, le nom du Pere François eſtoit tres-célebre, & que les Mores y parloient de luy comme d'un homme merveilleux.

Tant de témoignages ſi illuſtres & ſi peu ſuſpects engagerent tout de nouveau le Roy de Portugal à ſolliciter la canoniſation du ſaint homme, & dans cette veûë on fit un recueil fort ample de ſes vertus, dont voicy l'extrait.

Tous les emplois exterieurs ne détournoient pas le Pere Xavier de la contemplation des choſes divines. Eſtant à Goa, il ſe retiroit d'ordinaire aprés le diſner dans le clocher de l'égliſe, pour n'eſtre interrompu de perſonne, & il s'entretenoit là deux heures avec Dieu. Mais parce qu'il n'eſtoit pas aſſez maiſtre de luy-meſme en ces rencontres pour regler ſon temps, & qu'il *Son don d'Oraiſon.*

devoit quelquefois ſortir, il chargea un jeune homme du Seminaire de Sainte Foy nommé André de venir l'avertir quand les deux heures qu'il s'eſtoit preſcrites ſeroient paſſées.

Un jour que le Pere avoit à parler au Viceroy, André eſtant allé pour l'avertir, le trouva aſſis ſur un petit ſiege les deux mains en croix devant l'eſtomach & les yeux attachez au ciel. Quand il l'eut regardé quelque temps à ſon aiſe, il l'appella : mais voyant que le Pere ne répondoit point, il parla plus haut, & fit du bruit. Tout cela fut inutile, Xavier ne remua point; & André s'en alla, faiſant ſcrupule de troubler le repos d'un homme qui luy paroiſſoit avoir l'air d'un ange, & gouſter les délices des Bienheureux. Il retourna néanmoins deux heures aprés, & il le trouva dans l'état où il l'avoit laiſſé. La crainte qu'eut le jeune homme de ne pas faire ſon devoir s'il s'en alloit une ſeconde fois ſans ſe faire entendre, l'obligea de tirer le Pere, & de le ſecoûër. Xavier eſtant revenu enfin à luy témoigna d'abord s'étonner que deux heures fuſſent desja paſſées: mais ayant ſceu qu'il y en avoit plus de quatre qu'il eſtoit là, il ſortit avec André pour aller au palais du Viceroy. A peine eut-il mis le pied hors du logis, qu'il fut comme ravi en eſprit. Aprés avoir fait pluſieurs tours, ſans ſçavoir où il alloit, il retourna ſur ſes pas lors que la nuit commençoit à venir, & il dit à ſon

compagnon, *Mon fils, nous verrons une autre fois le Gouverneur; Dieu a voulu que cette journée fust toute pour luy.*

Allant une autre fois par les ruës de la mesme Ville, il estoit tellement occupé de Dieu, qu'il ne s'apperceut pas d'un élephant furieux qui faisoit fuir tout le monde. On eut beau luy crier qu'il se détournast, il n'entendit rien, & l'élephant passa assez prés de luy sans qu'il y prist garde.

Dans ses voyages de mer, il vaquoit réglément à l'oraison depuis minuit jusqu'au lever du soleil; & delà vint que les matelots disoient qu'on n'avoit rien à craindre durant ce temps-là, parce que le Pere François gardoit le vaisseau, & que les tempestes n'osoient s'élever tandis qu'il parloit à Dieu.

Un homme de Manapar chez qui il logeoit, & qui l'observoit la nuit à diverses heures, le trouvoit toûjours à genoux au pied d'un crucifix, & voyoit souvent la chambre éclairée des rayons qui luy sortoient du visage.

Lors qu'il sejournoit en des villes de chrestiens, le peu de repos qu'il donnoit à la nature, il le prenoit ordinairement dans l'église, afin d'estre plus prés du Saint Sacrement devant lequel il prioit le reste de la nuit. Mais dans les païs où il n'y avoit point encore d'églises, il passoit dehors la plus grande partie des nuits; & rien n'élevoit tant son esprit à Dieu que la

veûë du ciel tout ſemé d'étoiles, ainſi qu'il diſoit luy-meſme.

Le Pape luy avoit permis en conſideration de ſes emplois & de ſes travaux apoſtoliques de dire un breviaire qui eſtoit plus court que le Romain, & qui n'avoit jamais que trois leçons : on l'appelloit l'office de la Croix, & on l'accordoit aiſément en ce temps-là aux perſonnes fort occupées. Néanmoins Xavier n'uſa jamais de ſa permiſſion, quelques affaires qu'il euſt pour le ſervice de Dieu: au contraire, avant que de commencer chaque heure Canoniale il diſoit toûjours l'hymne, *Veni Creator*, & on remarquoit qu'en le diſant ſon viſage s'allumoit comme ſi l'Eſprit Saint qu'il invoquoit fuſt viſiblement deſcendu ſur luy.

Il célebroit tous les jours le ſacrifice de la meſſe avec la meſme réverence & la meſme dévotion qu'il le célebra la premiere fois, & c'eſtoit d'ordinaire au point du jour. Les douceurs celeſtes qui inondoient ſon ame à l'autel ſe répandoient juſques ſur les aſſiſtans; & Antoine Andrada racontoit de luy-meſme qu'eſtant jeune ſoldat il ſentoit une telle ſatisfaction interieure toutes les fois qu'il ſervoit la meſſe au Pere Xavier, que pour cela il cherchoit l'occaſion de la luy ſervir.

Au milieu d'un entretien avec les perſonnes du monde le ſaint homme eſtoit quelquefois appellé de Dieu par certaines illuſtrations ſubi-

tes qui l'obligeoient de se retirer ; & quand on le cherchoit aprés, on le trouvoit ou devant le Saint Sacrement, ou en un lieu solitaire abismé dans une contemplation profonde, souvent suspendu en l'air, avec des rayons au tour du visage. Plusieurs témoins oculaires ont déposé ce fait : mais quelques-uns disent qu'au commencement ils voyoient le Saint à genoux & immobile ; qu'ils remarquoient ensuite qu'il s'élevoit peu à peu de terre ; & qu'alors saisis d'une sainte horreur, ils ne pouvoient le regarder fixement tant son visage estoit lumineux. D'autres protestent que quand il leur parloit des choses de Dieu, ils s'appercevoient qu'il s'éloignoit d'eux tout à coup, & que son corps montoit de luy-mesme en haut.

Ces ravissemens extraordinaires qui tiennent quelque chose de la gloire des Bienheureux, luy arrivoient de temps en temps durant le sacrifice de la messe, lors qu'il venoit de prononcer les paroles de la consecration ; & on le vit élevé de la sorte, particulierement à Malaca & à Meliapor. Il le fut encore plusieurs fois à Goa en communiant le peuple ; & ce qui est remarquable, comme c'estoit sa coustume de donner la communion à genoux, il paroissoit élevé de terre dans cette posture.

Pour les extases communes, il en avoit presque tous les jours, sur tout à l'autel & aprés le sacrifice de la messe, de sorte que souvent on ne

pouvoit le faire revenir en le tirant par sa robe, & en le secoûant avec violence.

Les délices qu'il gouftoit alors ne peuvent eftre comprifes que par les ames à qui Dieu fait des faveurs pareilles. Chacun néanmoins voit bien que fi l'homme peut joüir fur la terre des plaifirs du ciel, c'eft lors que l'ame tranfportée hors elle-mefme, eft plongée & comme perdüe en Dieu. Dans ce bienheureux état les plus longs efpaces du temps ne femblent qu'un moment; toutes les grandeurs du monde difparoiffent à la veüe de l'éternité; on oublie le fommeil & la nourriture; on ne voit & on n'entend rien, parce que le corps eftant devenu en quelque façon infenfible comme fi l'ame en eftoit feparée, les fens demeurent privez de leurs fonctions, & toutes les puiffances naturelles paroiffent éteintes.

Mais ce n'eftoit pas feulement pendant ces tranfports extatiques que Xavier eftoit uni intimement à Noftre Seigneur. Au fort du travail il avoit l'efprit recueïlli en Dieu fans eftre jamais diffipé ni par la multitude ni par l'embarras des affaires, fi bien qu'il eftoit tout entier dans ce qu'il faifoit & dans celuy pour l'honneur duquel il travailloit.

Son amour envers Dieu.

Une fi intime & fi continuelle union ne pouvoit venir que d'une tendre charité : auffi le divin amour l'embrafoit-il tellement, qu'on luy voyoit d'ordinaire le vifage tout en feu, & que

pour temperer les ardeurs du dedans & du dehors, il falloit luy jetter de l'eau dans le sein. Souvent en preſchant ou en marchant, il ſe ſentoit ſi épris & ſi enflammé, que ne pouvant ſoûtenir cét embraſement interieur, il ouvroit ſa ſoutanne tout à coup devant l'eſtomac, & c'eſt ce qu'on luy a veû faire en pluſieurs rencontres dans les places publiques de Malaca & de Goa, dans le jardin du college de Saint Paul, & ſur le rivage de la mer.

Il luy échapoit à toute heure de la bouche des paroles vives & ardentes qui eſtoient comme les étincelles de ce feu ſacré dont ſon cœur brûloit. Par exemple, *O tres ſainte Trinité! ô mon createur! ô mon Jeſus! ô Jeſus, l'amour de mon cœur!* Il les diſoit en latin, pour n'eſtre pas entendu du peuple; & eſtant à la coſte de la Peſcherie, au Royaume de Travancor & aux Moluques, on luy entendoit dire tant de fois le jour, *O Sanctiſſima Trinitas*, que les barbares les plus idolâtres quand ils ſe trouvoient dans un grand peril, ou qu'ils avoient ſujet de s'étonner de quelque choſe, proferoient les meſmes paroles ſans y rien entendre, ſinon que c'eſtoient des mots ſacrez & myſterieux.

Le ſommeil n'interrompoit point ces tendres aſpirations, & on luy entendoit dire toutes les nuits, *O mon Jeſus, l'amour de mon cœur!* ou d'autres paroles pleines de tendreſſe qui marquoient la diſpoſition de ſon ame.

Estant mesme hors de luy par la violence d'une fievre chaude, au Mozambique & à Sancian, il parloit de Dieu & à Dieu avec plus d'ardeur que jamais, en sorte que son délire sembloit n'estre qu'un redoublement d'amour.

Il estoit si sensible aux interests de la Majesté divine, que touché tres-vivement des pechez énormes qui se commettoient dans le nouveau monde, il écrivit à un de ses amis en ces termes. J'ay quelquefois la vie en horreur, & j'aime mieux mourir que de voir tant d'outrages faits à Jesus-Christ sans pouvoir ni les empescher, ni les réparer.

Au reste, pour entretenir toûjours le feu de l'amour divin, il avoit sans cesse devant les yeux les souffrances de Nostre Seigneur. A la veûë des playes & du sang d'un Dieu crucifié, ce n'estoit que larmes, que soupirs, que langueurs, & qu'extases amoureuses. Il brûloit de rendre au Sauveur vie pour vie; car le martyre a esté toûjours sa passion, & ses sentimens en sont une preuve. Il arrive quelquefois par une grace singuliere de la divine bonté, dit-il en une de ses lettres, que pour le service de Dieu nous courons des perils de mort; mais il faut se souvenir que nous sommes nez mortels, & qu'un chrestien ne doit souhaiter rien davantage que de mourir pour Jesus-Christ.

Delà venoit la joye qu'il avoit quand les Fidelles répandoient leur sang pour la Foy, &

il écrivit aux Peres de Rome à l'occasion du massacre des Manarois baptisez : Il faut nous « réjoüir avec Jesus-Christ de ce que les martyrs « ne manquent pas, mesme en nostre temps, & « le remercier de ce que voyant si peu de person- « nes faire un bon usage de ses graces pour leur « salut, il permet que le nombre des Bienheureux « se remplisse par la cruauté des hommes. «

Il est venu de tres-bonnes nouvelles des Mo- « luques, dit-il ailleurs dans l'ardeur de son a- « mour : ceux qui y travaillent, souffrent beau- « coup, & sont continuellement en danger de « perdre la vie. Je m'imagine, ajouste-t-il, que les « *Lib.2.Ep.11.* Isles du More donneront plusieurs martyrs à « nostre Compagnie, & qu'on les appellera bien- « tost les Isles du martyre. Que nos Freres donc « qui desirent de verser leur sang pour Jesus-Christ, « ayent bon courage, & se réjoüissent par avan- « ce : car enfin voila un seminaire de martyre « tout prest pour eux, & ils auront là dequoy sa- « tisfaire leurs desirs. «

Le mesme amour qui luy faisoit souhaiter de mourir pour Dieu, le faisoit soupirer aprés la veûë & la possession de Dieu : il ne parloit que du Paradis, & il finissoit presque toutes ses lettres par un desir de s'y voir avec ses Freres.

Mais sa charité ne se bornoit pas à des sentimens & à des paroles ; elle paroissoit dans les œuvres, & s'étendoit au service du prochain. Xavier sembloit n'estre né que pour le soulage- *Sa charité envers le prochain.*

ment des miserables. Il aimoit les malades avec tendresse; & les servir, c'est ce qu'il appelloit ses délices. Il cherchoit non seulement dequoy les nourrir, mais encore dequoy les régaler; & il tiroit pour cela des Portugais les douceurs les plus exquises qui leur venoient de l'Europe.

Il n'avoit point honte d'aller par la Ville avec un sac sur l'épaule mendiant du linge pour les soldats qui estoient blessez : il pansoit leurs playes; & il le faisoit avec d'autant plus d'affection, qu'elles estoient plus sales & plus puantes. S'il rencontroit dans les ruës quelque gueux abbatu de maladie, ou mourant de faim, il le prenoit entre ses bras, le portoit à l'hospital, luy préparoit des remedes, & luy apprestoit à manger luy-mesme.

Quoy-que tous les malheureux luy fussent fort chers, il assistoit particulierement les prisonniers des charitez qu'on luy faisoit; & dans Goa qui estoit le commun tribunal des Indes, il employoit un jour de la semaine en faveur de ceux qui estoient accablez de dettes. S'il n'avoit pas dequoy payer entierement les creanciers, il les appaisoit par ses honnestetez, & les obligeoit quelquefois à relascher une partie de la somme qui leur estoit deûë.

Les pauvres d'une voix commune l'appelloient leur Pere, & il les regardoit aussi comme ses enfans. On ne luy donnoit rien qui ne passast de ses mains en celles des membres de

Jesûs-Christ, jûsqu'à se priver de ce qui luy estoit necessaire. Il ramassoit par tout des aumosnes non seulement pour subvenir aux besoins de la vile populace qui se contente de peu, mais pour soûtenir des familles honorables qu'un ou deux naufrages ruinoient tout d'un coup, & pour faire subsister plusieurs filles de bonne maison que la pauvreté mettoit en danger de se perdre.

La plus grande partie des miracles que le Saint faisoit en tant d'occasions n'estoit que pour remedier aux calamitez publiques, ou pour guerir les maux des particuliers; & ce fut dans le mesme esprit qu'estant un jour fort appliqué à entendre les confessions des Fidelles de Goa, il sortit brusquement du confessional & de l'église, emporté par un mouvement interieur, dont il ne fut pas le maistre. Aprés avoir fait plusieurs tours par la Ville sans sçavoir où il alloit, il rencontra je ne sçay quel homme inconnu, & l'ayant embrassé tendrement, il le conduisit au college de la Compagnie. Là ce miserable que le desespoir portoit à s'oster la vie, rentrant en luy-mesme, donna au Pere le cordeau qu'il tenoit caché, & avec lequel il vouloit se pendre. Le Pere sçachant que l'extréme misere avoit jetté ce pauvre homme dans une noire mélancolie, le consola, le retint quelque temps au college; & luy fournit enfin abondamment dequoy entretenir sa famille.

Il ne cessoit point de recommander ses amis & ses bienfacteurs à Dieu ; il le prioit jour & nuit pour la prosperité du Roy de Portugal Jean III. qu'il appelloit le veritable Protecteur de toute la Compagnie de Jesus. Mais ceux qui persecutoient le Saint, avoient plus de part à ses prieres que les autres ; & dans le temps qu'il fut traité si indignement par le Gouverneur de Malaca, il offroit tous les jours pour luy le sacrifice de la messe.

Il disoit que rendre le bien pour le mal, c'estoit se venger d'une maniere divine : il se vengea de la sorte à l'égard du Gouverneur de » Comorin, & une de ses lettres en fait foy. Mon » tres-cher frere en Jesus-Christ, écrivit-il au » Pere Mansilla, j'apprens de tristes nouvelles, que » le navire du Gouverneur est brûlé, que ses mai- » sons l'ont esté aussi ; qu'il s'est retiré dans une » isle dépouillé de tout, & qu'à peine a-t-il de- » quoy vivre. Je vous prie par la charité chres- » tienne d'aller au plûtost à son secours avec vos » chrestiens de Punical : ramassez tout ce que vous » pourrez de barques, & chargez-les de toutes » sortes de provisions. J'écris fortement aux chefs » du peuple qu'ils vous fournissent toutes les cho- » ses necessaires, sur tout de l'eau douce, qui est » si rare dans ces isles desertes, comme vous sça- » vez. J'irois en personne secourir le Gouverneur, » si je croyois que ma presence luy fust agreable : » mais il me hait depuis peu, & il a écrit qu'il se

pouvoit dire sans un grand scandale tous les « maux que je luy ay faits. Dieu & les hommes « sçavent si jamais je luy ay fait aucun mal. «

La charité de Xavier envers le prochain a paru principalement dans ce qu'il a fait pour la conversion des ames. Il est difficile de compter tous ses voyages de mer & de terre ; & si on vouloit en prendre la peine, on croiroit qu'il n'a eû le temps que de voyager. Sans parler de ses voyages de France en Italie, & d'Italie en Portugal, il alla de Lisbonne au Mozambique, du Mozambique à Melinde, à Socotora, & enfin à Goa. De Goa il passa au cap de Comorin & à la coste de la Pescherie : il vint delà à Cochin, & estant repassé à Goa, il retourna à la Pescherie, entra bien avant dans les terres, & revint ensuite à la Pescherie, d'où il gagna le Royaume de Travancor vers l'Occident.

Son zele des ames.

Aprés avoir parcouru ces costes, il fut une seconde fois à Cochin & à Goa : de Goa il prit le chemin de Cambaye ; & ayant traversé tout le païs qui s'étend depuis l'embouchûre de l'Inde jusqu'à Cochin, il fit le tour du cap de Cori, & alla aux Isles de Ceylan, de Manar, & des Vaches. Il s'embarqua là pour Negapatan, & de Negapatan il entreprit le voyage de Meliapor le long des costes de Coromandel. De Meliapor il fit voile à Malaca, de Malaca il descendit vers l'Equateur, & l'ayant passé, il entra dans l'Hemisphere austral jusqu'à l'isle de

Banda, & à celles d'Amboyne, de Nuliager, d'Ulate, de Baranura, de Rosalao, & d'autres sans nom, inconnuës aux gens de mer & aux geographes.

Ayant tourné ensuite du costé des Moluques, il alla à Ternate, & de Ternate aux isles du More. Il reprit la route de Ternate & d'Amboyne, repassa la ligne équinoctiale, & revint à Malaca, d'où s'estant remis en mer, il aborda au port de Cochin. Mais à peine fut-il arrivé, qu'il partit pour la coste de la Pescherie, & pour l'isle de Ceylan : aprés il retourna à Goa, & tira plus bas sur la mesme coste vers Bazain. De Bazain il retourna encore à Goa & à Cochin. Il alla tout de nouveau de Cochin à Goa, & de Goa à Cochin : delà suivant toute la coste jusqu'au cap de Comorin, il fit voile vers Malaca. Y ayant fait peu de sejour, il continua sa route vers le Nort, & costoyant certaines Isles à la veûë de la Chine, il parvint enfin au Japon. Aprés y avoir fait plusieurs courses pendant deux années, de Cangoxima à Firando, de Firando à Amanguchi, d'Amanguchi à Méaco, de Méaco à Amanguchi, & d'Amanguchi à Bungo, il se remit en mer, toucha à l'isle de Sancian, & fut porté par la tempeste à l'isle de Mindanao une des Philippines. Il alla encore à Malaca & à Goa. De Goa il repassa pour la cinquiéme fois à Malaca, & delà gagna Sancian, qui fut le lieu de sa mort.

Voilà la ſuite des voyages de l'Apoſtre des Indes François Xavier. Je n'ay point parlé d'un grand nombre d'iſles & de terres où nous ſçavons qu'il a porté la lumiere de l'Evangile; je n'en ay, dis-je, point parlé, parce qu'on ne ſçait pas préciſément le temps auquel il fit ces voyages. Je n'entreprends pas au reſte de compter les lieuës qu'il a faites; la ſupputation ſeroit difficile, & je me contente de dire en général que ſelon les regles des geographes qui ont meſuré exactement le globe terreſtre, ſi on mettoit bout à bout toutes les courſes de Xavier, il y auroit dequoy faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Cependant le moins qu'il faiſoit dans ſes voyages c'eſtoit de voyager; & ceux qui l'ont pratiqué le plus diſent de luy ce que Saint Chryſoſtome diſoit de Saint Paul, qu'il a parcouru le monde avec une viteſſe incroyable, & comme en volant, non ſans travailler, ni ſans aucun fruit, mais preſchant, baptiſant, confeſſant, diſputant contre les Gentils, déracinant l'idolatrie, réformant les mœurs, & établiſſant par tout la pieté chreſtienne. Ses travaux apoſtoliques eſtoient accompagnez de toutes les incommoditez de la vie, & ſi on en croit les gens qui l'ont obſervé de prés, c'eſtoit un miracle continuel qu'il puſt vivre; ou plûtoſt le plus grand miracle de Xavier n'eſtoit pas d'avoir reſſuſcité tant de morts, mais de n'eſtre pas

mort luy-mesme de fatigue pendant dix années.

Son zele seul le soûtenoit; mais quelque penibles que fussent les fonctions de son ministere, il s'en aquitoit avec tant d'inclination & tant de joye, qu'au rapport du Pere Melchior Nugnez, il sembloit faire naturellement tout ce qu'il faisoit. Voicy les propres paroles de Nugnez. *Le Pere Maistre François en travaillant au salut des Sarrasins & des Idolâtres paroissoit agir non par une vertu infuse ou aquise; mais par un mouvement naturel, car il ne pouvoit vivre, ni prendre de plaisir que dans les occupations évangeliques: il y trouvoit mesme son repos, & pour luy ce n'estoit pas travailler que de conduire les ames à la connoissance & à l'amour de son Dieu.*

Aussi dés qu'il y avoit la moindre apparence que la foy pust estre plantée dans quelque nouveau Royaume de Gentils, il y voloit malgré toutes les difficultez qui se presentoient. On ne peut pas dire au vray le nombre des Infidelles qu'il a convertis: l'opinion commune est que ce nombre passe sept cens mille; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il les instruisist legerement. Avant que de les baptiser, il leur enseignoit à fonds les principes de la Foy. Selon la difference des états, ses instructions estoient differentes: il en avoit de propres pour les jeunes personnes, pour les femmes mariées, pour les veuves, pour les serviteurs, & pour les maistres.

Il

Il ne passoit point d'un lieu à un autre que la Foy ne fust assez établie pour se maintenir d'elle-mesme. Et en effet, de tous les païs qu'il fit chrestiens, on n'en sçait aucun qui soit retombé dans l'idolatrie hors la ville de Tolo, encore ne fut-ce que pour peu de temps : mais on sçait bien que des peuples qui depuis quinze ou seize ans n'avoient veû ni prestre, ni nul chrestien étranger se sont trouvez instruits dans la Religion, & fervens dans la pratique des bonnes œuvres, comme s'ils n'eussent fait que de recevoir le baptesme. On sçait que plusieurs de ces Fidelles n'estoient pas moins fermes en leur créance que le Seigneur de l'isle de Rosalao, à qui Pedro Martinez proteste avoir oüi dire que quand tout le monde se mettroit en armes contre luy, on n'arracheroit jamais de son cœur les sentimens que le Pere François luy avoit inspirez.

Nous sçavons encore que quelques-uns ayant esté faits esclaves par les payens ont conservé leur foy pure au milieu du Paganisme, & ont mieux aimé perdre la vie dans les tourmens que de renoncer à Jesus-Christ. Il avoit coustume de demander tous les jours instamment à Dieu dans le sacrifice de l'autel la conversion des Gentils, & il disoit pour cela une oraison tres-dévote qu'il avoit composée en latin. La voicy en nostre langue.

O Dieu Eternel, Createur de toutes choses, souve-

nez-vous que les ames des Infideles sont l'ouvrage de vos mains, & que c'est à vostre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit à la honte de vostre nom. Souvenez-vous que Jesus vostre Fils a souffert pour leur salut une mort tres-cruelle; ne permettez plus, je vous prie, qu'il soit méprisé des Idolâtres. Laissez-vous flechir par les prieres de l'Eglise sa tres-sainte épouse, & souvenez-vous de vostre misericorde. Oubliez, Seigneur, leur infidelité, & faites en sorte qu'ils reconnoissent enfin pour leur Dieu Nostre Seigneur Jesus-Christ que vous avez envoyé au monde, & qui est nostre salut, nostre vie, nostre résurrection, par lequel nous avons esté delivrez des enfers, & à qui soit la gloire durant les siecles des siecles.

Les diverses industries de son zele.

Les industries dont usoit le Saint pour convertir les peuples de l'Orient, ou pour affermir leur conversion, estoient de plus d'une sorte. Dans les lieux où il preschoit l'Evangile, il plantoit de grandes croix sur le rivage de la mer, sur les collines, & sur les chemins publics, afin que la veûë de ce signe du salut donnast aux Gentils la curiosité de sçavoir ce que c'estoit, ou leur inspirast des saintes pensées, s'ils avoient desja entendu parler de Jesus-Christ.

Comme il ne pouvoit pas prescher toûjours, ni en tous lieux, il écrivit plusieurs instructions touchant la foy & les mœurs, les unes plus amples, les autres plus courtes, toutes dans la langue des nations converties; & c'estoit sur

ces instructions écrites que les enfans apprenoient à lire. Le Saint composa aussi des chansons dévotes, & mit en chant l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, & le Symbole des Apostres. Il bannit par là toutes les chansons impudiques que les nouveaux chrestiens sçavoient avant leur baptesme : car celles de Xavier plaisoient tant aux hommes, aux femmes, & aux enfans, qu'on les chantoit jour & nuit dans les maisons & à la campagne.

Mais de tous les moyens qu'employa le Pere pour la conversion des Infidelles, voicy peut-estre le plus efficace. Dés qu'il entroit dans un païs idolâtre, il taschoit de gagner à Dieu les personnes remarquables par leur dignité, ou par leur naissance, & sur tout les Rois, non seulement parce que l'honneur de Jesus-Christ demandoit que les testes couronnées luy fussent soumises, mais parce qu'en convertissant le Prince, il convertissoit le peuple, tant l'exemple des Souverains a de pouvoir sur les sujets dans tous les païs du monde.

Il se communiquoit indifferemment à toutes sortes de personnes, si ce n'est qu'il estoit plus familier avec les plus grands pecheurs, ne faisant pas semblant de sçavoir que ce fussent des concubinaires, des blasphemateurs, & des sacrileges. Il en usoit de la sorte principalement envers les soldats qui estoient plus libertins & plus débauchez aux Indes qu'ils ne sont ailleurs.

Car afin qu'ils n'eussent aucun ombrage de luy, il se mesloit parmi eux ; & parce que quelquefois quand ils le voyoient paroistre, ils cachoient leurs cartes & leur dez, il leur disoit qu'ils n'estoient pas des Religieux, & qu'ils ne pouvoient pas prier Dieu tout le jour ; que les tromperies, les querelles, les emportemens, & les blasphêmes estoient défendus aux joüeurs, mais que le jeu n'estoit pas défendu aux soldats.

Il joüoit mesme quelquefois aux échecs par complaisance, quand les personnes qu'il vouloit retirer du vice, aimoient ce jeu ; & un gentilhomme Portugais nommé Dom Diegue Norogna en eut un jour assez méchante opinion de luy. Ce gentilhomme qui avoit oüi parler de Xavier comme d'un Saint, & qui souhaitoit fort de le voir, se trouva avec luy sur une galere. Comme il ne le connoissoit pas, il se le fit montrer : mais il fut bien surpris de le voir joüant aux échecs avec un soldat : car il s'estoit imaginé un homme recueïlli & austere, qui ne paroissoit en public que pour parler de l'éternité, ou pour faire des miracles. *Quoy donc*, dît Norogna tout scandalisé, *cét homme est un Saint! Pour moy je n'en crois rien*, ajousta-t-il, *& je suis bien trompé si ce n'est un prestre comme un autre.* Dom Pedro de Castro qui estoit du mesme voyage, eut beau dire à Norogna son parent les grandes choses que le Pere François avoit faites, Norogna ne changea point de pensée, parce qu'il

voyoit toûjours le Pere fort gay. Estant tous descendus à terre sur la coste de Malabar, il s'apperceut que Xavier gagnoit seul un bois qui n'estoit pas loin du rivage, & il envoya aprés luy un de ses valets pour l'épier. Le valet trouva l'homme de Dieu suspendu en l'air, les yeux attachez au ciel, & le visage rayonnant. Il courut avertir son maistre, qui vint aussitost, & qui vit luy-mesme ce qu'on luy avoit rapporté. Alors Norogna comprit que Xavier estoit un Saint, & que la sainteté n'estoit pas incompatible avec des manieres agréables. C'estoit par ce procedé que l'Apostre des Indes attiroit à luy les gens de guerre avant que de les gagner à Dieu.

Il gardoit à peu prés la mesme methode avec les marchands: car il sembloit n'avoir rien plus à cœur que leurs interests; il benissoit les vaisseaux qu'ils faisoient partir pour le commerce, & il leur en demandoit souvent des nouvelles, comme s'il eust esté en societé avec eux: mais tandis qu'il leur parloit de ports, de vents, & de marchandises, il détournoit adroitement le discours sur les biens du ciel. *A quoy pensons-nous*, leur disoit-il, *de nous amuser aux tresors fragiles de la terre, comme s'il n'y avoit point d'autre vie que la vie presente, ni d'autres richesses que l'or du Japon, les soyes de la Chine, & les épiceries des Moluques? Eh que sert à un homme*, poursuivoit-il, *de gagner tout l'univers, & de perdre son ame?* Ces

paroles dont le Pere Ignace s'estoit servi pour le détacher du monde, luy estoient tres-familieres, & il les employoit à toute heure.

A l'égard des nouveaux chrestiens, il avoit une conduite toute paternelle : il souffroit leurs manieres rudes & barbares, & n'exigeoit pas plus d'eux au commencement que ce qu'on pouvoit attendre de gens fort mal nez & envieillis dans le vice. Comme ils estoient presque tous pauvres, il avoit un soin particulier de leurs familles, & il obtint du Roy de Portugal que les Paravas fussent déchargez de certains tributs excessifs qu'on leur faisoit payer chaque année. Il les défendit plus d'une fois de la fureur des peuples voisins qui leur faisoient la guerre en haine de la Foy, & il obligea le Gouverneur des Indes d'envoyer une armée Royale à leur secours : il les sauva mesme de la violence des officiers qui les tyrannisoient par avarice, & il mit des bornes aux injustes exactions de ces ministres avares, en les manaçant d'écrire contre eux & au Roy Jean III. & au Cardinal Infant qui estoit grand Inquisiteur.

La condescendance de son zele, & ce que la conversion des pecheurs luy coustoit.

Comme l'impureté regnoit fort aux Indes parmi les Portugais, il s'appliquoit particulierement à les retirer de leur vie voluptueuse. Sa premiere regle pour y réüssir estoit de s'insinuer dans l'esprit non seulement des concubinaires, mais des concubines ; & il en venoit à bout par des airs honnestes qui n'avoient

rien de farouche, par des paroles obligeantes, & quelquefois par de bons offices. Il ne faut pas toutefois s'imaginer que la conversion des pecheurs ne luy coustast que cela. Avant que de traiter avec eux de l'affaire de leur salut, il en traitoit avec Dieu au pied des autels, mais pour rendre ses prieres plus efficaces, il y joignoit toutes sortes d'austeritez.

Ayant sceû que trois soldats Portugais de la garnison d'Amboyne vivoient depuis cinq ou six ans dans un étrange libertinage, il gagna leurs bonnes graces par ses manieres accoustumées, & il fit si bien que ces soldats tout débauchez qu'ils estoient le logerent avec eux durant un caresme entier, tant sa belle humeur les charma. Mais tandis qu'il paroissoit le plus gay du monde, pour ne les pas effaroucher, il faisoit de rigoureuses penitences pour obtenir du ciel leur conversion; & il traita son corps si cruellement, qu'il en fut un mois tres-malade.

Quand Xavier avoit réduit les pecheurs au point qu'il vouloit, c'est à dire quand il les avoit engagez à se confesser, ils ne luy coustoient gueres moins qu'auparavant. Il demandoit toûjours à Dieu leur perseverance avec larmes, & souvent aprés leur avoir donné une legere penitence, il aquitoit le reste de leurs dettes par des disciplines sanglantes.

Que s'il rencontroit des esprits rebelles &

intraitables, il ne les abandonnoit pas pour cela; au contraire, il les recherchoit, & dans les rencontres il leur faisoit meilleur visage que jamais, afin de leur faire entendre qu'il estoit prest à les recevoir.

Quand il partit de Ternate pour Amboyne, il ne laissa que deux hommes qui fussent engagez visiblement dans le vice. La premiere fois que les vaisseaux allerent d'Amboyne à Ternate, il écrivit à un de ses amis pour le prier de saluer tendrement de sa part ces deux hommes scandaleux, & de leur dire qu'au premier signe qu'ils luy feroient il retourneroit sur ses pas pour oüir leurs confessions.

Mais ces condescendances & ces bontez de l'Apostre n'avoient rien de foible ni de lasche, & il sçavoit tres-bien user de severité quand il le jugeoit necessaire. Ainsi une Dame qui se confessoit à luy s'estant accusée d'avoir regardé un homme avec un peu trop de complaisance, *Vous estes indigne*, dît-il, *que Dieu vous regarde, puis que pour regarder un homme, vous vous estes mise en danger de perdre Dieu.* La Dame fut si touchée de ces paroles, que le reste de ses jours elle n'osa jamais regarder un homme en face.

L'étenduë de son zele.

Ce fut par toutes ces voyes que Xavier gagna tant de gens à Dieu; mais quelques choses qu'il fist, il ne regardoit cela que comme un essay; & il écrivit l'an 1549. que si le Ciel luy donnoit encore dix ans de vie, il esperoit que

ces

ces petits commencemens auroient des suites plus heureuses. Ce desir ardent d'étendre toûjours davantage le Royaume de Jesus-Christ luy faisoit écrire des lettres pressantes au Roy de Portugal & au Pere Ignace pour avoir un grand nombre de missionnaires : il promettoit dans ses lettres de leur adoucir les fatigues des missions en les servant tous, & en les aimant plus que luy-mesme.

L'année qu'il mourut, il écrivit que lors qu'il auroit soumis l'Empire de la Chine & celuy des Tartares au joug de la Foy, il prétendoit retourner en Europe par le Septentrion pour travailler à la réduction des héretiques & au rétablissement de la discipline des mœurs; qu'aprés il avoit dessein de passer en Afrique, ou de repasser en Asie, pour chercher de nouveaux Royaumes où il annonçast Jesus-Christ.

Au reste, quoy-qu'il formast de nouvelles entreprises comme s'il eust deû vivre plus d'un siecle, il travailloit comme s'il n'eust eû que le jour present, & il s'attachoit quelquefois tellement à l'ouvrage qu'il avoit entre les mains, que les deux ou trois jours se passoient sans qu'il songeast à prendre nulle nourriture.

En recitant son office, il luy arrivoit souvent de quitter cinq ou six fois la mesme Heure Canoniale pour le bien des ames, & il la quittoit aussi promptement qu'il la reprenoit ensuite: il laissoit mesme l'oraison dés que la moindre

personne avoit tant soit peu besoin de luy; & il vouloit lors qu'il estoit le plus en retraite, qu'on l'appellast si un pauvre ou un enfant le demandoient pour se faire instruire.

Son courage dans les perils, & sa confiance en Dieu.

Jamais peut-estre homme ne s'est trouvé en tant de perils sur mer & sur terre: sans compter les tempestes qu'il a essuyées pendant plusieurs années de navigation presque continuelle, on sçait qu'estant aux Moluques, & allant d'isle en isle, il fit trois fois naufrage, quoy-qu'on ne sçache ni le temps, ni le lieu; & une fois il fut trois jours & trois nuits sur une planche à la mercy des vents & des flots.

Les barbares ont souvent décoché leurs fleches sur luy. Il est tombé plus d'une fois entre les mains d'une populace furieuse. Des Sarrasins le poursuivirent un jour à coups de pierre, & les Bracmanes le chercherent plusieurs fois pour le tuer, jusqu'à mettre le feu aux maisons où ils croyoient qu'il fust caché. Mais tous ces dangers ne l'effrayoient point, & la crainte de la mort ne put jamais l'empescher de s'aquiter de ses fonctions ordinaires: il sembloit mesme que les perils redoublassent son courage, & qu'à force d'estre intrepide, il estoit un peu temeraire.

Estant au Japon il reprenoit si severement le Roy d'Amanguchi de ses vices infames & scandaleux, que le Frere Jean Fernandez qui luy servoit d'interprete comme sçachant mieux que

luy le langage de la Cour, ne pouvoit assez s'en « étonner, & trembloit en disant ce que le Pere « luy faisoit dire, ainsi que nous sçavons d'une « lettre de Fernandez mesme. Xavier s'appercevant un jour que son compagnon avoit peur, « luy défendit de changer, ou d'adoucir aucune « de ses paroles. *J'obéïssois*, dit Fernandez, *mais j'attendois à tout moment que le Barbare me frapast de son cimeterre, & je craignois autant la mort que le Pere François la craignoit peu.*

En effet, bien loin de la craindre, il la regardoit comme une chose agréable. Si nous « mourons pour une si belle cause, dit Xavier en « une autre occasion, nous mettrons cela entre « les plus grands bienfaits que nous ayions receus « de Dieu, & nous sçaurons mesme tres-bon gré « à ceux qui en nous delivrant d'une mort con- « tinuelle telle qu'est la vie presente, nous pro- « cureront une éternité bienheureuse. Ainsi nous « sommes résolus de leur annoncer la verité mal- « gré toutes leurs menaces, & d'obéïr avec l'assis- « tance divine au précepte de Jesus-Christ, qui « nous commande de préferer à nostre propre vie « le salut des autres. «

Dans les entreprises les plus perilleuses il esperoit tout de Dieu, & c'est ce qui luy faisoit tout oser. Voicy comme il parle luy-mesme de son voyage du Japon. Nous allons pleins de « confiance en Dieu, & nous esperons que l'ayant « pour guide, nous triompherons de ses ennemis. «

» Nous ne craignons pas au reſte d'entrer en lice » avec les ſçavans du Japon : car que peut ſçavoir de bon celuy qui ne connoiſt pas le vray » Dieu, ni ſon Fils unique Jeſus-Chriſt? Et d'ailleurs, que peut-on craindre lors qu'on n'a en » veûë que la gloire de Dieu & de Jeſus-Chriſt, » que la prédication de l'Evangile, & que le ſalut » des ames? Quand nous ſerions non ſeulement » dans le païs des barbares, mais dans le Royaume des démons; quand nous y ſerions, dis-je, » nus & deſarmez, ni la barbarie la plus cruelle, » ni toute la rage de l'enfer ne pourroit nous nuire ſans la permiſſion de Dieu.

» Nous ne craignons rien que d'offenſer ce » Dieu tout-puiſſant, & pourveû que nous ne l'offenſions point, nous nous promettons avec ſon » ſecours une victoire aſſeûrée ſur nos ennemis. » Comme il donne aſſez de force à tout le monde pour le ſervir, & pour éviter le peché, nous » eſperons que ſa miſericorde ne nous manquera » pas : mais auſſi comme tout conſiſte à faire un » bon ou un mauvais uſage de ſes bienfaits, nous » eſperons d'obtenir la grace de nous en ſervir » pour ſa gloire par les prieres de l'Egliſe noſtre » Mere l'épouſe de Jeſus-Chriſt, & ſur tout par » celles de noſtre Compagnie & des perſonnes » qui luy ſont affectionnées.

Lib. 3. Ep. 5.

» Ce qui nous conſole extrémement, c'eſt que » Dieu voit quel eſt le deſſein de noſtre voyage, » & que noſtre but unique eſt de faire connoiſtre

le créateur de l'univers aux ames qui ſont faites à ſa reſſemblance, de porter ces ames à luy rendre le culte qui luy eſt deû, & d'étendre la religion chreſtienne de tous coſtez.

Avec cela nous ne doutons pas que l'iſſuë de noſtre voyage ne ſoit heureuſe, & deux choſes nous font eſperer de vaincre toutes les oppoſitions de l'enfer: l'une, eſt la grandeur d'une ſi ſainte entrepriſe; l'autre, le ſoin de la Providence qui n'a pas moins d'empire ſur les démons que ſur les hommes.

A la verité je vois dans ce voyage non ſeulement de grandes fatigues, mais des dangers de mort évidens; & il me vient ſouvent en penſée de craindre que ſi ceux de noſtre Compagnie qui ont le plus de ſçavoir venoient aux Indes, ils ne nous accuſaſſent de temerité, & ne cruſſent que ſe jetter de la ſorte dans des perils manifeſtes, c'eſt en quelque façon tenter Dieu. Néanmoins en y faiſant un peu de réflexion, je ceſſe de craindre, & j'eſpere que l'eſprit de Noſtre Seigneur qui anime les ſçavans de noſtre Compagnie, réglera leur jugement là-deſſus. Pour moy, je penſe preſque toûjours à ce que j'ay oüi dire ſi ſouvent à noſtre tres-bon Pere Ignace, que ceux de noſtre Compagnie doivent travailler de toutes leurs forces à ſe vaincre eux-meſmes, & à chaſſer toutes les craintes qui ont couſtume d'empeſcher qu'on ne mette toute ſon eſperance en Dieu.

» Car quoy-que cette divine esperance soit une
» pure grace du Ciel, & que le Seigneur la donne
» à qui il luy plaist, toutefois ceux qui taschent de
» se surmonter la reçoivent le plus souvent. Com-
» me il y a beaucoup de difference entre ceux
» qui estant pourveûs de tout abondamment se
» confient en Dieu, & ceux qui s'y confiant se
» dépoüillent mesme des choses necessaires pour
» imiter Jesus-Christ ; il y en a beaucoup aussi en-
» tre ceux qui esperent en la Providence divine
» hors des dangers de la mort, & ceux qui avec
» le secours de la grace s'exposent volontiers à
» des perils qu'ils pourroient éviter s'ils vouloient.

C'est dans cét esprit de confiance que le Saint écrivant au Pere Simon Rodriguez, luy parle
» ainsi. Nostre Dieu tient en sa main les tempes-
» tes des mers de la Chine & du Japon ; les ro-
» chers, les gouffres & les bancs fameux par tant
» de naufrages sont sous sa puissance. Il est le
» maistre de tous les pirates qui courent ces mers,
» & qui exercent d'horribles cruautez sur les Por-
» tugais ; c'est pourquoy je ne crains rien de tout
» cela : je crains seulement que Dieu ne me pu-
» nisse de ce que je suis si lasche dans son ser-
» vice, & si peu propre par ma faute à étendre
» le Royaume de son Fils Jesus-Christ parmi les
» nations qui ne le connoissent point.

Il dit dans le mesme esprit aux Peres de Goa, en leur rendant compte de son arrivée au Ja-
» pon : Nous sommes bien obligez à Dieu de

nous avoir fait venir dans ces lieux barbares où « il faut que nous nous oubliions nous-mesmes: « car les ennemis de la veritable religion estant « les maistres par tout, en qui mettre nostre es- « perance qu'en Dieu, & à qui avoir recours qu'à « luy seul? Dans nostre patrie où la foy chres- « tienne est florissante, il arrive je ne sçay com- « ment que tout nous empesche de nous ap- « puyer sur Dieu, l'amour des parens, les commer- « ces de l'amitié, les commoditez de la vie, & « les remedes dont on use quand on est malade. « Mais icy, loin du lieu de nostre naissance & « parmi des peuples barbares où tous les secours « humains nous manquent, il est absolument ne- « cessaire que la seule confiance en Dieu nous « soûtienne. «

Mais le Saint n'a jamais peut-estre mieux rai- sonné sour ce sujet que dans une Lettre écrite au retour des Moluques aprés une rude navi- gation. Voicy ses paroles. Dieu n'a pas voulu « nous perdre ; il a voulu nous instruire par les « dangers mesmes, & nous faire connoistre par « nostre experience combien nous sommes foi- « bles toutes les fois que nous nous appuyons sur « nos propres forces, ou sur des secours humains. « Car dés que vous reconnoissez que vos espe- « rances sont trompeuses, & que vous défiant en- « tierement de l'assistance des hommes, vous vous « confiez tout en Dieu qui peut seul tirer des pe- « rils où l'on s'est jetté pour son amour, vous «

» experimentez aussitost qu'il gouverne toutes » choses, & que les délices celestes dont il com» ble ses serviteurs en ces rencontres doivent fai» re mépriser les plus grands dangers.

» La mort mesme n'a rien qui effraye ceux qui » goustent ces douceurs divines; & quoy-qu'ayant » échapé les perils dont nous parlons, les termes » nous manquent pour en representer toute l'hor» reur, il nous reste dans l'esprit un agréable sou» venir de la faveur que Dieu nous a faite, & ce » souvenir nous excite jour & nuit à travailler » pour un si bon maistre. Nous sommes aussi ani» mez par là à l'honorer toute nostre vie, dans » l'esperance que par son infinie misericorde il » nous donnera de nouvelles forces & un nou» veau courage pour le servir fidellement & gé» néreusement jusqu'à la mort.

» Plust à la divine bonté, dit-il ailleurs, que » les gens de bien que le démon tasche d'effrayer » dans le service de Dieu, ne craignissent rien » autre chose que de luy déplaire en quittant ce » qu'ils ont entrepris pour son amour! S'ils en » usoient de la sorte, qu'ils meneroient une vie » heureuse, & qu'ils avanceroient en vertu, sça» chant par leur propre experience qu'ils ne peu» vent rien d'eux-mesmes, mais qu'ils peuvent » tout avec le secours de la grace!

» Il disoit que le plus ferme appuy dans les » perils & dans les tentations estoit d'avoir un » grand courage contre l'ennemi de nostre salut,

en ſe défiant beaucoup de ſoy, & ſe confiant « tout en Dieu, ſi bien que nous ſemblions non « ſeulement ne rien craindre ſous un tel prote- « cteur, mais encore ne pas douter de la victoi- « re. Il diſoit de plus que dans ces occaſions pe- « rilleuſes, le defaut de confiance en Dieu eſtoit « plus à craindre qu'aucun effort de l'ennemi, & « qu'on couroit bien plus de perils ſi on ſe dé- « fioit tant ſoit peu de l'aſſiſtance divine au mi- « lieu des plus grands dangers, qu'en s'expoſant « aux dangers meſmes. Il ajouſtoit enfin que ce « peril eſtoit d'autant plus redoutable, qu'il eſ- « toit caché, & qu'on s'en appercevoit moins. «

Son humilité.

Ces ſentimens produiſoient dans l'ame du Saint une entiere défiance de luy-meſme avec une parfaite humilité. On ne parloit que de luy dans le nouveau Monde: les infidelles & les chreſtiens l'honoroient preſque également; & il avoit un ſi grand pouvoir ſur la nature, que c'eſtoit, diſoit-on, une eſpece de miracle quand il n'en faiſoit point. Mais tout cela ne ſervoit qu'à le confondre, parce qu'il ne trouvoit en luy-meſme que ſon néant, & que n'eſtant rien devant ſes yeux, il ne comprenoit pas que les hommes peuſſent l'eſtimer.

En écrivant au Docteur Navarre avant ſon voyage des Indes, il luy dit que c'eſt une ſinguliere grace du Ciel de ſe connoiſtre ſoy-meſme, & que par la miſericorde de Dieu il ſe connoiſt inutile à tout.

» Priez humblement Nostre Seigneur, écrit-il
» des Indes au Pere Simon Rodriguez, que je
» puisse ouvrir la porte de la Chine aux autres;
» aussi-bien ne fais-je rien icy. En plusieurs endroits de ses lettres, il s'appelle un tres-méchant homme, un fort grand pecheur, & il conjure ses Freres de luy servir d'intercesseurs au-
» prés de Dieu. Faites en sorte par vos prieres,
» dit-il à l'un d'eux, que quoy-que mes pechez
» me rendent indigne du ministere évangelique,
» Dieu daigne par sa bonté infinie se servir de
» moy.

» Je vous supplie, dit-il à un autre, d'implorer
» pour nous le secours celeste; & afin que vous
» le fassiez avec plus d'ardeur, je prie Dieu de
» vous faire connoistre combien j'ay besoin de
» vostre intercession.

» Il m'importe extrémement pour ma consola-
» tion, mande-t-il aux Peres de Goa, que vous
» sçachiez l'étrange peine où je suis. Comme Dieu
» connoist la multitude & la grieveté de mes pe-
» chez, j'ay une pensée qui me tourmente; c'est
» que Dieu ne fasse point réüssir nos entreprises,
» si nous n'amendons nos mœurs, & ne chan-
» geons tout-à-fait de vie. Il faut employer pour
» cela les prieres de tous les Religieux de nostre
Lib. 3. Ep. 5. » Compagnie & celles de tous ses amis, dans l'es-
» perance que par leur moyen l'Eglise Catholi-
» que qui est l'épouse de Nostre Seigneur Jesus-
» Christ nous communiquera ses innombrables

merites, & que l'auteur de tous les biens nous « comblera toûjours de ses graces malgré nos « pechez. «

Il rapportoit tous les fruits de ses travaux à un miracle évident de la puissance divine, qui se servoit d'un instrument comme luy si vil & si foible, afin qu'il parust que c'estoit une œuvre de Dieu. Il disoit que ceux qui avoient de grands talens devoient travailler avec beaucoup de cœur au salut des ames, puis que luy qui manquoit de toutes les qualitez que demande un si noble ministere n'estoit pas entierement inutile.

Comme il ne se croyoit bon à rien, & que ses propres lumieres luy estoient suspectes, il prioit souvent par lettres ses Freres d'Italie & de Portugal de luy enseigner la voye la meilleure pour prescher utilement l'Evangile. Je « m'en vas, dit-il, annoncer Jesus-Christ à des « peuples partie Idolâtres partie Sarrasins. Je vous « conjure par Jesus-Christ mesme de me man- « der de quelle maniere & avec quelle methode « je dois m'y prendre, car je suis persuadé que « Dieu vous suggerera les moyens les plus conve- « nables pour réduire aisément ces peuples sous « l'obéïssance de la Foy; & si je m'écarte du droit « chemin en attendant vos lettres, j'espere que je « me redresseray dés que je les auray receûës. «

Tout ce qui luy réüssissoit dans le service de Dieu, il l'attribuoit aux merites de ses Freres.

» Vos prieres, écrit-il aux Peres de Rome, m'ont
» obtenu asseûrément la grace de connoistre la
» multitude infinie de mes pechez, & d'avoir non-
» obstant cela le courage de travailler sans relas-
» che à la conversion des idolâtres.

Mais si les desseins qu'il formoit pour l'avancement de la Religion estoient traversez, il n'en reconnoissoit point d'autre cause que ses pechez, & il ne se plaignoit que de luy.

Pour les miracles qu'il operoit continuellement, à l'entendre dire c'estoit un effet de l'innocence des enfans, ou de la foy des malades; & quand à la veûë d'une œuvre miraculeuse le peuple vouloit luy rendre des honneurs particuliers, il s'alloit cacher dans le fonds d'une forest, ou s'il ne le pouvoit pas, il entroit si avant dans la connoissance de luy-mesme, qu'il estoit fort à couvert de la vaine gloire. Il sembloit mesme que la basse idée qu'il avoit de luy l'aveuglast en quelque façon sur les prodiges qu'il faisoit, jusqu'à ne pas voir que ce fussent des miracles.

On parloit publiquement dans Goa des morts qu'il avoit ressuscitez à la coste de la Pescherie. Quand il fut de retour à Goa, Jacques Borba & Cosme Annez ses deux intimes amis le prierent de leur dire à la gloire de Dieu ce qui en estoit, & ils l'interrogerent particulierement sur l'enfant noyé dans un puits. Le saint homme à cette interrogation devint si rouge, qu'il faisoit pitié.

S'estant remis un peu, *Jesus*, dit-il, *moy ressusciter les morts! Pouvez-vous croire de telles choses d'un miserable comme moy?* Ensuite souriant, *Helas*, dit-il, *pauvre pecheur que je suis, ils ont mis devant moy un enfant qu'ils disoient mort, & qui ne l'estoit peut-estre pas! Je luy ay commandé de se lever, il l'a fait, & quel miracle est-ce-là?*

Ordognez Cevaglio qui a voyagé presque par toute la terre raconte dans la relation de ses voyages, qu'il rencontra un Japonois aux Indes qui luy dit dans une conversation qu'ils eurent ensemble: *Sçachez, qu'estant au Japon Bonze de profession, je me trouvay un jour à une assemblée de Bonzes, qui sur le rapport de tant de choses merveilleuses que faisoit le Pere François Xavier résolurent de le mettre au nombre des dieux. Ils députerent pour cela vers luy: mais le Pere eut horreur de la proposition que les députez luy firent. Aprés avoir parlé de Dieu d'une maniere haute & magnifique, il parla de luy-mesme en des termes si modestes & avec tant de mépris, que nous en fusmes tous tres-édifiez; & que la pluspart faisant réflexion sur sa conduite encore plus que sur ses paroles, nous devinmes, de prestres des idoles que nous estions, adorateurs de Jesus-Christ.* Ce sont les propres paroles du Bonze.

Il fuyoit les charges de la Compagnie, & s'en jugeoit tres-indigne. « Je ne puis vous dire, écrivit-il de Cochin au Pere Ignace, combien « je suis redevable aux Japonois en faveur des- « quels Dieu m'a fait connoistre clairement le « *Lib. 5. Ep. 11. nov.*

» nombre infini de mes pechez ; car jusqu'alors
» j'avois esté si dissipé & si répandu hors de moy,
» que je n'avois point découvert au fond de mon
» ame un abisme d'imperfections & de fautes.
» Ce n'est que dans les travaux & les souffrances
» du Japon qu'ayant commencé enfin à ouvrir
» les yeux, j'ay reconnu avec la grace de Dieu
» par ma propre experience qu'il m'est necessaire
» d'avoir quelqu'un qui veille sur moy, & qui me
» gouverne. Que vostre sainte charité voye donc
» ce qu'elle fait quand elle met sous mon obéïs-
» sance tant de saintes ames des Peres & des Fre-
» res de la Compagnie. J'ay si peu les qualitez
» necessaires pour une telle charge, & je le con-
» nois si bien par la misericorde divine, que
» j'esperois qu'au lieu de me donner le soin des
» autres, vous donneriez aux autres le soin de
» moy.

Il estimoit infiniment les missionnaires qui le secondoient, & il comptoit pour rien ses travaux en comparaison des leurs. Aprés avoir rapporté ce que faisoit le Pere François Perez dans
» Malaca, Je vous l'avoûë, mes Freres, dit-il à
» Paul de Camerin & à Antoine Gomez ; j'ay eû
» honte de moy-mesme quand j'ay veû tout cela,
» & ma propre lascheté m'a fait rougir à la veûë
» d'un missionnaire qui tout infirme & tout lan-
» guissant qu'il est, travaille sans relasche au salut
» des ames. Xavier répete plus d'une fois la mes-
me chose dans sa lettre par un profond senti-

ment d'estime pour Perez & de mépris pour luy-mesme.

Il ne recommandoit rien tant aux ouvriers évangeliques que la connoissance d'eux-mesmes & la fuite de l'orgueïl ; & il ne faut qu'ouvrir ses lettres, pour voir quels sont ses sentimens là-dessus.

Ses maximes sur l'humilité.

« Cultivez soigneusement l'humilité dans tou-
« tes les choses dont la nature corrompuë a hor-
« reur, & faites en sorte avec la grace divine que
« vous vous connoissiez vous-mesmes à fonds, car
« la connoissance de soy-mesme est la mere de
« l'humilité chrestienne.

« Sur tout prenez garde que la bonne opinion
« que les hommes ont conceûë de vous ne vous
« donne trop de joye, si ce n'est peut-estre afin
« que vous ayiez plus de honte de vous-mesmes ;
« car ces vaines joyes font qu'on se néglige, &
« la négligence détruit en quelques-uns comme
« par une espece d'enchantement l'humilité de
« cœur, & introduit l'orgueïl en sa place.

« Défiez-vous de vos forces, & ne faites au-
« cun fonds sur la sagesse humaine, ni sur l'esti-
« me des hommes. Vous serez par là en estat de
« soûtenir tout ce qui peut vous arriver de fas-
« cheux, car Dieu fortifie & encourage les hum-
« bles. Ils sont à l'épreuve des plus grands tra-
« vaux, & rien ne pourra jamais les separer de la
« charité de Jesus-Christ ; ni le démon avec ses
« ministres, ni la mer avec ses tempestes, ni les

» nations les plus ſauvages avec toute leur barba-
» rie. Que ſi Dieu permet quelquefois que le dé-
» mon les traverſe, que les hommes ou les éle-
» mens leur faſſent la guerre, ils ſe perſuadent
» que c'eſt ſeulement pour expier leurs pechez,
» pour augmenter leurs merites, & pour les ren-
» dre plus humbles.

» Ceux qui deſirent ardemment d'avancer la
» gloire de Dieu doivent s'humilier, & s'anéantir
» dans les petites choſes en ſe défiant tout à fait
» d'eux-meſmes, afin que dans les grandes occa-
» ſions s'en défiant encore davantage par le prin-
» cipe de l'humilité chreſtienne, ils ſe confient
» tout à fait en Dieu, & que cette confiance les
» anime; car celuy qui ſçait que le ſecours divin
» eſt ſon appuy, ne peut eſtre foible.

» Tout ce que vous entreprendrez ſera a-
» greable au Ciel, ſi vous faites paroiſtre dans
» voſtre conduite une humilité profonde, & que
» vous laiſſiez à Dieu le ſoin de voſtre réputa-
» tion: car il vous donnera luy-meſme & l'au-
» torité & la réputation dont vous aurez beſoin
» parmi les hommes; ou s'il ne le fait pas, ce ſe-
» ra de peur que vous ne vous attribuiez ce qui
» vient de luy. Je me conſole, dans la penſée que
» les defauts dont vous vous ſentez coupables, &
» que vous vous reprochez tous les jours vous
» cauſent une extréme horreur de l'arrogance &
» un grand amour de la perfection, en ſorte que
» les loüanges ſoient pour vous une eſpece de

croix,

croix, & ne servent qu'à vous avertir de vos « fautes. «

Prenez garde à vous, mes tres-chers Freres: « plusieurs ministres de l'Evangile qui par leurs « prédications ont ouvert le ciel à un tres-grand « nombre d'ames, sont tourmentez dans l'enfer « pour avoir manqué de la vraye humilité; & « s'estre laissé emporter à une vaine estime d'eux- « mesmes. Au contraire, il n'y a dans l'enfer au- « cun de ceux qui ont esté sincerement hum- « bles. «

Ce sont là les avertissemens que le Saint donnoit en général à ses Freres sur l'humilité: en voicy de particuliers qu'il donna à quelques-uns d'eux.

Je vous conjure d'estre humble & patient en- « *Lib. 4. Ep. 10.* vers tout le monde, dit-il au Pere Cyprien qui « travailloit à Meliapor: car, croyez-moy, on « n'emporte point par la fierté & par la colere ce « qu'on ne peut obtenir par la modestie & par « la douceur. Nous nous trompons nous-mes- « mes, ajouste-t-il, si nous exigeons des peu- « ples du respect & de la soumission sans nul au- « tre titre que parce que nous sommes de la Com- « pagnie, & sans nous soucier de ce qui luy a « aquis tant d'autorité parmi les hommes; com- « me si nous aimions mieux nous servir de son « credit & de sa réputation que de pratiquer l'hu- « milité, la patience, & les autres vertus par les- « quelles elle soûtient sa dignité dans le monde. «

Lib. 4. Ep. 14.

» Souvenez-vous, écrit-il au Pere Barzée Re-
» cteur du college de Goa, de lire souvent les
» instructions que je vous ay laissées, particulie-
» rement celles qui touchent l'humilité, & pre-
» nez garde sur tout qu'en considerant ce que
» Dieu a fait par vous & par tous les ouvriers de
» la Compagnie, vous ne vous oubliiez vous-
» mesme. Pour moy je serois bien-aise que vous
» pensassiez tous serieusement combien de choses
» Dieu ne fait point, parce que vous luy manquez
» de fidelité ; & j'aimerois mieux que cela vous
» occupast l'esprit que les grandes choses qu'il
» plaist à Dieu d'operer par vostre ministere : car
» la premiere pensée vous donnera de la confu-
» sion, & vous fera souvenir de vostre foiblesse ;
» au lieu que la seconde vous exposeroit à la va-
» nité, & vous mettroit en danger d'avoir des
» sentimens d'arrogance.

Sa soumission aux ordres de Dieu.

Une humilité si solide estoit dans Xavier le principe d'une parfaite soumission aux ordres de Dieu. Il n'entreprenoit jamais rien sans l'avoir consulté auparavant, & la volonté divine
» estoit en tout son unique regle. J'ay fait des
» prieres continuelles, dit-il en parlant du voya-
» ge de Macazar, pour sçavoir ce que le Ciel
» vouloit de moy ; car j'avois bien résolu de ne
» pas manquer d'accomplir la volonté du Sei-
» gneur dés qu'elle me seroit connuë.

» Plaise à Dieu, dit-il sur le mesme sujet,
» que nous connoissions par sa bonté quels sont

ſes deſſeins ſur nous, afin que nous nous y « conformions entierement, auſſitoſt que la lu- « miere divine nous les aura découverts : car il « nous commande d'eſtre toûjours en état de luy « obéïr au moindre ſigne, & il faut que nous « ſoyions comme des étrangers en ce monde, « toûjours préparez à ſuivre la voix du Sei- « gneur. «

Je ſouhaite, dit-il en un autre endroit, que « Dieu nous déclare ſa tres-ſainte volonté tou- « chant les miniſteres & les lieux où il veut que « je m'occupe davantage pour ſa gloire : nous « ſommes tres-prompts par ſa grace à exécuter les « choſes qu'il nous fait entendre luy eſtre agréa- « bles, de quelque nature qu'elles ſoient. «

Il a au reſte des voyes admirables pour nous « déclarer ſa volonté, telles que ſont les ſenti- « mens interieurs & les illuſtrations celeſtes qui « font qu'une ame ne peut pas douter où Dieu « veut qu'elle aille, ni ce qu'elle doit entrepren- « dre pour luy plaire. A l'exemple des voyageurs, « qui n'ont nul attachement dans les païs où ils « paſſent, nous devons nous tenir preſts à voler « d'une contrée en une autre, ou plûtoſt en des « regions oppoſées où la voix du Ciel nous ap- « pellera. L'Orient, l'Occident, le Midy, ou le « Septentrion, tout m'eſt indifferent, pourveû « que j'aye occaſion d'avancer de plus en plus la « gloire de Dieu. «

Il dit autre part. Je voudrois que vous euſſiez «

toûjours dans l'esprit qu'une volonté prompte & soumise par laquelle on se devoûë entierement au service de Dieu, est un sacrifice plus agréable à la Majesté divine que tout ce qu'on pourroit faire de plus éclatant sans cette disposition interieure.

Comme il estoit persuadé que la perfection de la creature consiste à ne vouloir que ce que veut le createur, il parloit sans cesse de la volonté divine, & il finissoit presque toutes ses lettres par souhaiter de la connoistre, & de l'accomplir. Il sacrifioit tout à cela, mesme les desirs ardens qu'il avoit de mourir pour Jesus-Christ de la main des barbares : car quoy-qu'il soupirast aprés le martyre, il sçavoit bien que le sacrifice de nostre vie n'est point agréable au Ciel quand la Providence ne le demande pas ; & il craignoit encore plus de déplaire à Dieu qu'il ne souhaitoit d'estre martyr. Aussi mourut-il content, en mourant dans une cabane de sa mort naturelle, sur le point de porter la Foy au Royaume de la Chine ; si bien qu'on peut dire qu'il sacrifia non seulement sa propre gloire, mais aussi celle de Jesus-Christ à la volonté de Dieu.

Son obéïssance Religieuse.

Un homme si soumis aux ordres du Ciel ne pouvoit pas manquer de soumission à l'égard du Superieur qui luy tenoit la place de Dieu. Il avoit pour le Pere Ignace Général de la Compagnie de Jesus une veneration & une déference

meslée de tendresse qui passent tout ce que nous ne pouvons imaginer. Il a exprimé luy-mesme une partie de ses sentimens là-dessus, & on ne peut les lire sans consolation. En une de ses lettres qui commence de la sorte: *Mon Pere uniquement cher dans les entrailles de Jesus-Christ*, il dit à la fin : Pere de mon ame, & pour qui j'ay un « profond respect, je vous écris à genoux, com- « me si vous estiez present, & que je vous visse « de mes yeux. C'estoit sa coustume de luy écrire « en cette posture, tant Ignace tenoit un haut rang dans son esprit. *Lib. 2. Ep. 9.*

Dieu m'est témoin, mon tres-cher Pere, dit- « il dans une autre lettre, combien je souhaite « de nous voir en cette vie, pour communiquer « avec vous de plusieurs choses à quoy on ne « peut remedier sans vostre secours; car il n'y a « point d'éloignement qui m'empeschast de vous « obéïr. Je vous conjure, mon tres-bon Pere, « ajouste-t-il, d'avoir un peu soin de nous au- « tres, qui sommes aux Indes, & qui sommes vos « enfans. Je vous conjure, dis-je, d'envoyer icy « quelque saint homme, dont la ferveur excite « nostre lascheté. J'espere au reste que comme « vous connoissez le fonds de nos ames par une « lumiere d'enhaut, vous ne manquerez pas de « nous fournir des moyens qui réveillent nostre « vertu languissante, & qui nous inspirent l'amour « de la perfection. « *Lib. 2. Ep. 4.*

Dans une autre lettre dont l'inscription est *Lib. 5. Ep. 11. nov.*

telle : *A Ignace mon saint Pere en Jesus-Christ*, il luy mande que les lettres qu'il a receûës de sa sainte charité au retour du Japon l'ont rempli de joye, & qu'il a sur tout esté attendri par ces dernieres paroles : *Tout vostre, en sorte que je ne » puis jamais vous oublier, Ignace.* Comme j'ay leû, » dit-il, ces paroles les larmes aux yeux, je les » écris icy de mesme, en rappellant le souvenir » de cette sincere & sainte amitié que vous avez » toûjours eûë & que vous avez encore pour moy ; » & ne doutant pas que si Dieu m'a delivré de » tant de perils, ce n'ait esté principalement par- » ce qu'il a eû égard à vos prieres paternelles. Il se nomme par tout son enfant, & il signe une lettre ainsi : *Le plus petit de vos enfans, & le plus éloigné de vous, François Xavier.*

Lib. 4. Ep. 6.

Mais la haute idée que Xavier avoit d'Ignace faisoit qu'il luy demandoit souvent des avis » pour sa conduite. Vous ferez une tres-bonne » œuvre, luy dit-il, si vous nous écrivez une let- » tre pleine d'instructions spirituelles comme un » testament par lequel nous qui sommes les plus » petits de vos enfans, les plus éloignez de vous, » & comme bannis de vostre presence, partici- » pions aux richesses dont le Ciel vous a comblé. » Je vous supplie, ajouste-t-il, de faire en cela ce » que nous voulons.

Lib. 2. Ep. 9.

» Je vous prie par l'amour de Nostre Seigneur, » dit-il ailleurs, de nous écrire la methode que » nous devons tenir pour nous associer des com-

Lib. 1. Ep. 4.

pagnons, & de le faire bien au long, veû nostre petit talent que vous connoissez : car si vous ne nous aidez, le peu d'habileté que nous avons dans les affaires nous fera perdre des occasions de procurer la plus grande gloire de Dieu. «

En prescrivant quelque chose de difficile à ses inferieurs, il mesloit d'ordinaire le nom d'Ignace. *Je vous prie par Nostre Seigneur & par Ignace le Pere de nostre Compagnie. Je vous conjure par l'obéïssance & par l'amour que vous devez au Pere Ignace; je vous demande cela au nom de nostre Bienheureux Pere Ignace. Souvenez-vous*, disoit-il encore, *à quel point les grands & les petits respectent nostre Pere Ignace.*

Lib. 4. Ep. 10. Lib. 7. Ep. 1. nov.

Avec ces sentimens & d'affection & d'estime il dépendoit absolument de son Superieur. Si je croyois, écrivit-il des Indes au Pere Simon Rodriguez, que les forces du corps égalassent en vous la vigueur de l'ame, je vous inviterois à passer les mers, & vous prierois de venir en ce nouveau Monde, si cependant le Pere Ignace approuvoit & vous conseilloit luy-mesme un tel voyage: car il est nostre Pere; il faut que nous luy obéïssions, & il ne nous est pas permis de faire un pas sans son ordre. «

Lib. 3. Ep. 11. nov.

Aussi Xavier avoit-il recours au Pere Ignace en toutes rencontres, autant que la distance des lieux le pouvoit permettre; & les ordres qu'il en recevoit estoient pour luy des loix inviolables. Vous ne souffrirez pas, mande-t-il au Pere «

Gaspar Barzée Recteur du college de Goa; Lib. 6. Ep. 1. nov. » qu'aucun de la Compagnie reçoive l'ordre de » prestrise qui ne soit suffisamment docte, & qui » n'ait donné pendant plusieurs années des exem» ples de pieté, puis que le Pere Ignace l'a si ex» pressément défendu.

Il observoit pour la mesme raison les consti» tutions de la Compagnie tres-exactement. Ne » vous hastez point, écrit-il dans la mesme lettre » au Pere Gaspar, de recevoir des enfans trop » jeunes, & rejettez tout-à-fait ces sortes de gens » ausquels le Pere Ignace a voulu que l'entrée de » nostre Ordre fust interdite pour toûjours.

Mais rien peut-estre ne marque mieux combien la soumission de Xavier estoit parfaite que ce qu'en pensoit son Superieur mesme. Dans le temps que Xavier mourut, Ignace songeoit à le rappeller des Indes, ne doutant pas qu'au premier ordre ce missionnaire si zelé ne quittast tout par obéïssance; & il luy écrivit pour cela une lettre du 28. de Juin de l'année 1553. Voicy l'endroit qui touche l'affaire dont nous par» lons. J'ajouste, dit Ignace dans sa lettre, qu'ayant » en veûë le salut des ames, & le plus grand ser» vice de Dieu, j'ay résolu de vous commander » en vertu de la sainte obéïssance de revenir en » Portugal dés que l'occasion s'en presentera; & » je vous le commande au nom de Nostre Sei» gneur. Mais afin que vous contentiez aisément » ceux qui voudroient vous retenir pour le bien

des

des Indes, je vous diray mes raisons. Vous sçavez en premier lieu de quel poids sont les ordres du Roy de Portugal pour affermir la Religion dans l'Orient, pour l'étendre dans la Guinée & dans le Bresil; & vous jugez bien qu'un Prince aussi religieux que luy fera tout ce qui est necessaire à l'avancement de la gloire de Dieu & à la conversion des peuples, si un homme comme vous habile & experimenté l'instruit de tout en personne. D'ailleurs il importe extrémement que le Saint Siege Apostolique soit informé de l'état des Indes par un témoin d'autorité & digne de foy, afin que les Souverains Pontifes fournissent des secours spirituels tant à la nouvelle qu'à l'ancienne chrestienté de l'Asie, sans lesquels ni l'une ni l'autre ou ne pourroit subsister, ou ne subsisteroit qu'avec peine; & personne n'est plus propre pour cela que vous, tant à cause de la connoissance que vous avez des affaires du nouveau Monde, qu'à cause de la réputation où vous estes icy.

Vous sçavez de plus combien il est important que les ouvriers qu'on envoye aux Indes soient propres à la fin qu'on se propose, & il est bon pour cela que vous veniez en Portugal & à Rome: car non seulement beaucoup plus de gens auront envie d'aller à ces missions, mais vous ferez mieux le choix des missionnaires, & vous verrez plus clairement à quel endroit il

» conviendra davantage d'appliquer les uns & les
» autres. Vous jugez vous-mesme de quelle con-
» sequence il est de ne se pas méprendre en cela ;
» & quelques choses que vous nous mandiez, vos
» lettres ne suffisent pas pour former une idée jus-
» te des ouvriers qui sont propres aux Indes : il
» faut que vous, ou quelque autre aussi intelli-
» gent que vous connoisse & pratique ceux qu'on
» y destine.
» Outre ce que vous ferez pour le bien com-
» mun de l'Orient, vous échaufferez le Roy de
» Portugal sur les affaires de l'Ethiopie qu'on re-
» muë depuis tant d'années, mais toûjours en
» vain. Vous ne servirez pas peu encore à celles
» de Congo & du Bresil, ce que vous ne pouvez
» faire des Indes, d'où il n'y a point de commer-
» ce en ces païs-là. Que si vous croyez vostre pre-
» sence necessaire pour gouverner ceux de la Com-
» pagnie qui sont aux Indes, vous les gouverne-
» rez plus aisément du Portugal que vous ne fe-
» riez de la Chine ou du Japon. Pour le reste, je
» vous renvoye au Pere Maistre Polanque, & je
» me recommande de tout mon cœur à vos prie-
» res, en suppliant la bonté divine de vous com-
» bler de ses graces, afin que nous connoissions
» sa tres-sainte volonté, & que nous l'exécutions
» parfaitement.

Le Pere Polanque qui estoit secretaire du Pere Ignace & le confident de tous ses desseins, a rendu témoignage que l'intention du saint

Fondateur estoit de faire Xavier Général de la Compagnie. La lettre d'Ignace trouva Xavier mort. Mais nous pouvons juger de ce qu'il auroit fait par ce qu'il écrivit avant sa mort à Ignace mesme qui luy avoit témoigné une extréme envie de le voir.

Vostre sainte charité, ajouste-t-il dans sa « *Lib. 1. Ep. 11. nov.*
lettre, dit qu'elle desire fort de me voir encore «
une fois dans la vie presente. Dieu qui voit le «
fonds de mon cœur sçait combien cette mar- «
que de tendresse m'a touché sensiblement. En «
effet, toutes les fois que les paroles de vostre «
lettre me reviennent (elles me reviennent au «
reste tres-souvent) les larmes me tombent des «
yeux, & je ne puis mesme les retenir, dans la «
pensée que je pourray vous embrasser encore «
une fois. A la verité cela me paroist tres-diffi- «
cile, mais il n'y a rien que la sainte obéïssance «
ne puisse faire. «

Sans doute que si l'ordre d'Ignace eust trouvé Xavier en vie, on l'auroit bientost reveû en Europe: car comme il s'estoit offert de luy-mesme plus d'une fois à laisser les Indes, le Japon, la Chine, & tout ce qu'il avoit entre les mains, & qu'il disoit que c'estoit assez du moindre signe de son Superieur pour cela, que n'auroit-il point fait alors, ayant un ordre précis d'abandonner tout, & de repasser au plûtost les mers?

Ses maximes sur l'obéïssance montrent bien encore quelle estoit la sienne.

Ses maximes sur l'obéïssance, & son amour pour la Compagnie.

» Il n'y a rien de plus seûr, ni de moins su-
» jet à l'erreur que de vouloir toûjours obéïr. Au
» contraire, c'est une chose fort perilleuse que
» de vivre selon sa volonté, & sans suivre le mou
» vement de ses Superieurs : car quand vous fe-
» riez quelque chose de bien, pour peu que vous
» vous écartiez de ce qu'on vous commande,
» soyez persuadez que vostre action est plus vi-
» cieuse qu'elle n'est bonne.
» Le démon tente par des suggestions malignes
» la pluspart de ceux qui se sont dévoûëz au ser-
» vice de Dieu. *Que faites-vous là*, leur dit-il in-
» terieurement? *Ne voyez-vous pas que vous perdez*
» *vostre peine?* Résistez fortement à cette pensée
» qui est capable non seulement de vous retarder
» dans le chemin de la perfection, mais de vous
» en détourner tout-à-fait ; & que chacun de vous
» se persuade, qu'il ne sçauroit mieux servir Nos-
» tre Seigneur que dans le lieu où son Superieur
» l'a mis. Soyez aussi asseûrez que quand le temps
» en sera venu, Dieu donnera à ceux qui vous
» gouvernent la pensée de vous envoyer en des
» lieux où vous ferez de grands fruits. Cepen-
» dant vous aurez l'esprit content & tranquille.
» Vous employerez bien le temps qui est si pré-
» cieux, quoy-que plusieurs n'en connoissent
» pas trop le prix, & vous avancerez beaucoup
» en vertu : fort differens de ces esprits inquiets
» qui ne profitent point dans les lieux où ils de-
» sirent d'estre, parce qu'ils n'y sont pas ; &

qui ſont inutiles à eux & aux autres dans les lieux où ils ſont, parce qu'ils penſent à aller ailleurs.

Exécutez avec une grande affection ce que vos Superieurs vous preſcrivent en ce qui regarde la diſcipline domeſtique, & ne vous laiſſez pas ſurprendre à la ſuggeſtion du malin eſprit, qui taſche de vous perſuader que vous feriez mieux dans un autre employ : ſon deſſein eſt que vous faſſiez mal l'office dont vous eſtes chargé. Je vous prie donc par Noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt de penſer beaucoup plus à ſurmonter les tentations qui peuvent vous donner du dégouſt de voſtre employ, qu'à vous jetter dans des occupations laborieuſes qui ne vous ſont point commandées. Que perſonne ne ſe flatte : on ne peut exceller dans les grandes choſes, qu'on n'excelle auparavant dans les petites ; & c'eſt une erreur de ſecoûër, ſous prétexte du ſalut des ames, le joug de l'obéïſſance qui eſt doux & leger, pour ſe charger d'une croix ſans comparaiſon plus dure & plus peſante.

Il faut ſoumettre voſtre volonté & voſtre jugement à vos Superieurs, dans la créance que Dieu leur inſpirera à voſtre égard ce qui vous ſera le plus utile. Prenez garde au reſte de leur demander rien avec importunité, comme font quelques-uns qui preſſent leurs Superieurs juſqu'à ce qu'ils leur ayent arraché

» ce qu'ils souhaitent, quoy-que la chose qu'ils
» demandent soit pernicieuse ; ou si on les re-
» fuse, qui se plaignent publiquement que la vie
» leur est insupportable. Ils ne s'apperçoivent pas
» que leur malheur vient de ce qu'ils negligent
» leur vœu, & taschent de s'approprier leur vo-
» lonté toute consacrée à Dieu qu'elle est. En
» effet, plus ces gens-là vivent selon leur caprice,
» plus leur vie est pleine de chagrins & d'inquie-
» tudes.

Le saint homme estoit si persuadé que la perfection de la Compagnie de Jesus consistoit dans l'obéïssance, qu'il commandoit souvent à ses Freres en vertu de la sainte obéïssance pour augmenter leurs mérites.

Lib. 2. Ep. 2. » Je vous prie, dit-il à deux missionnaires de
» Comorin, d'aller à l'Isle du More ; & afin
» que vous ayiez plus d'occasion de mériter en
» obéïssant, je vous le commande absolument.

Mais on ne peut dire avec quelle tendresse il aimoit la Compagnie, ni combien il s'interessoit à ce qui la touchoit tant soit peu. Estant en Portugal, avant son voyage des Indes, il n'écrivoit point de lettres à Rome où il ne témoignast un grand desir de sçavoir le progrés qu'elle faisoit en Italie.

Lib. 1. Ep. 8. nov. » Puis que nostre Regle est confir-
» mée, mande-t-il aux Péres le Jay & Laynez,
» nous souhaitons fort d'apprendre les noms de
» ceux qui ont esté receus, ou qui sont sur le
» point de l'estre. Il les exhorte à remercier le

Roy de Portugal du dessein qu'avoit sa Majesté de faire bastir un college, ou une maison de la Compagnie, *Et il faut remercier le Prince*, disoit-il; *pour l'engager à commencer le bastiment.*

Les nouvelles qu'il recevoit du Pere Ignace & des autres Peres de Rome le consoloient infiniment. Nous avons receû vos lettres, que nous attendions avec impatience, & nous les avons receûës avec la joye que des enfans doivent avoir lors qu'ils reçoivent d'agréables nouvelles de leur mere. En effet, elles nous ont appris l'heureux état de toute la Compagnie, & les saints emplois où vous vous occupez sans relasche. *Lib. 1. Ep. 7. nov.*

Il ne pouvoit presque moderer sa joye toutes les fois qu'il pensoit à l'établissement de la Compagnie. Parmi toutes les faveurs que j'ay receûës de Dieu en ma vie, & que j'en reçois tous les jours, écrivit-il des Indes à Rome, la plus signalée & la plus sensible est d'avoir appris que l'institut de nostre Compagnie a esté approuvé & confirmé par l'autorité du Souverain Pontife. Je rends d'immortelles actions de graces à Jesus-Christ, de ce qu'il a voulu que son Vicaire établist publiquement la forme de vie qu'il avoit prescrite luy-mesme en secret à son serviteur nostre Pere Ignace. *Lib. 1. Ep. 5.*

Mais aussi Xavier ne souhaitoit rien tant que de voir la Compagnie multipliée, & il sentoit un redoublement de joye à mesure qu'elle

aqueroit de nouvelles maiſons dans l'Orient, ou qu'on mandoit de l'Europe la fondation des nouveaux colleges.

Enfin il n'avoit pas moins d'affection pour les particuliers que pour le corps. Ses Freres eſtoient toûjours preſens à ſon eſprit, & il ne ſe contentoit pas de les porter dans le cœur. Je porte ſur moy, manda-t-il aux Peres de Rome, les noms de chacun de vous écrits de voſtre main dans vos lettres, & je les porte avec la formule ſolennelle de ma profeſſion. Par où il marque non ſeulement combien les enfans de la Compagnie luy eſtoient chers, mais encore combien il cheriſſoit l'avantage d'eſtre de ce nombre.

Lib. 2. Ep. 3.

Sa pauvreté, & ſa mortification.

L'amour qu'il avoit pour la pauvreté évangelique le faiſoit vivre d'aumoſnes, & mendier ſon pain de porte en porte, lors qu'il pouvoit ſubſiſter d'ailleurs : eſtant meſme dans le college de Goa, qui eſtoit tres-bien fondé, il cherchoit dehors dequoy vivre, pour ſe conformer davantage à Jeſus-Chriſt pauvre.

Il fut toûjours habillé tres-pauvrement, & il y avoit d'ordinaire tant de pieces à ſa ſoutane, que les enfans des idolâtres s'en moquoient. Il la raccommodoit luy-meſme de ſa main, & il ne changeoit point d'habit que celuy qu'il portoit ne s'en allaſt en lambeaux, à moins que l'honneur de Dieu & l'intereſt de la Religion ne l'y obligeaſſent. Quand il revint du Japon

Japon à Malaca, & qu'il fut receû avec tant d'honneur, il avoit une ſoutane dechirée & un chapeau tout uſé.

Les Portugais le voyant toûjours ſi mal veſtu, le prioient ſouvent de permettre qu'on luy donnaſt un habit neuf : mais parce qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur luy, ils s'aviſerent un jour d'oſter ſa ſoutane d'auprés de luy pendant ſon ſommeil, & d'en mettre une bonne à la place. L'artifice réüſſit ſi bien, que Xavier qui avoit l'eſprit tout en Dieu, s'habilla ſans prendre garde à la ſupercherie qu'on luy avoit faite. Il paſſa meſme tout le jour ſans s'en appercevoir, & ce ne fut que le ſoir qu'il y fit réflexion : car ſoupant avec François Paiva & avec d'autres Portugais qui ſçavoient la choſe, *C'eſt peut-eſtre pour honorer noſtre table*, luy dirent-ils, *que vous avez pris un bel habit ?* Il fut alors fort ſurpris de ſe voir veſtu comme il eſtoit. Enfin ayant ſceû le tour qu'on luy avoit joûé, il dît en riant qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner que cette belle ſoutane cherchant un maiſtre dans les tenebres n'euſt pas veû qu'elle en prenoit un qui ne la meritoit pas.

Comme il eſtoit preſque toûjours avec de pauvres Indiens qui n'avoient rien à donner, & qui alloient la pluſpart tout nus, il joüiſſoit de ſa pauvreté ſans aucun obſtacle. Tout ſon meuble eſtoit une natte ſur laquelle il couchoit quelquefois, & une petite table où eſtoient ſes

écrits, & quelques petits livres, avec un crucifix fait d'un bois qu'on appelle aux Indes le bois de Saint Thomas.

Il souffroit gayement ce que la pauvreté a de plus rude ; & en écrivant du Japon aux
„ Peres de Goa, il leur dît : Aidez-moy, je vous
„ prie, mes tres-chers Freres, à remercier Dieu
„ de la grace insigne qu'il m'a faite. Nous som-
„ mes enfin arrivez au Japon où il y a une ex-
„ tréme disette de toutes choses ; ce que je mets
„ entre les plus grands bienfaits de la Provi-
dence.

La mortification accompagne toûjours la pauvreté dans les hommes apostoliques. Xavier portoit par tout avec luy des instrumens de penitence, des cilices, des haires, des chaisnes de fer, & des disciplines armées de pointes tres-piquantes. Il maltraitoit sa chair, par le motif qui obligea l'Apostre Saint Paul à chastier son corps, & à le réduire en servitude, de peur qu'aprés avoir presché aux autres, il ne fust réprouvé luy-mesme.

Sur mer, les cordages du navire ou de simples aix luy servoient de lit : sur terre, une natte, ou la terre mesme. Il mangeoit si peu, qu'un de ses compagnons asseûre que sans miracle il n'auroit pû vivre. Un autre dit qu'il ne but presque jamais de vin qu'à la table des Portugais, car là il évitoit la singularité, & prenoit ce qu'on luy servoit : mais aussi aprés il ven-

geoit un de ces repas par des abſtinences de pluſieurs jours.

Lors qu'il eſtoit au cap de Comorin le Viceroy Dom Alphonſe de Soſa luy envoya deux barils d'un vin tres-exquis. Il n'en gouſta pas, quoy-qu'il fuſt fort abbatu des fatigues de ſon miniſtere, & il le diſtribua tout aux pauvres.

Du ris cuit dans l'eau, ou un peu de poiſſon ſalé eſtoit ſa nourriture ordinaire dans les Indes: mais durant les deux ans & demi qu'il demeura au Japon il s'abſtint de poiſſon entierement, pour bien édifier le peuple; & il écrivit aux Peres de Rome, qu'il aimeroit mieux mourir de faim que de donner à perſonne ſujet de ſcandale. Il dit encore: Je compte pour une « inſigne faveur, de ce que Dieu nous a amenez « dans un païs dénüé de toutes les douceurs de la « vie, & où quand nous le voudrions nous ne « pouvons nourrir noſtre corps délicatement. «

Il faiſoit à pied tous ſes voyages de terre, meſme au Japon, où les chemins ſont tres-rudes, & il marchoit ſouvent pieds nus dans la ſaiſon la plus rigoureuſe. Mais il ſe faiſoit un plaiſir de la ſouffrance, & on peut l'en croire ſur ſa parole.

Les fatigues d'une ſi longue navigation, « dit-il, un long ſejour parmi les Gentils, & « dans une terre brûlée des exceſſives ardeurs « du ſoleil, toutes ces incommoditez eſtant ſouf- «

» fertes comme il faut pour l'amour de Dieu, » ſont en verité une ſource abondante de conſo- » lations. Pour moy, je me perſuade que les ama- » teurs de la croix de Jeſus-Chriſt vivent heureux » au milieu des peines, & que ce leur eſt une » mort, de n'avoir rien à ſouffrir. Car peut-il y » avoir une mort plus dure que de vivre ſans » Jeſus-Chriſt aprés que nous l'avons une fois » gouſté, & que de le quitter pour ſatisfaire nos » inclinations ? Croyez-moy, il n'y a point de » croix pareille à celle-là. Quel bonheur au con- » traire de vivre en mourant tous les jours, & en » domtant ſes paſſions, pour chercher non nos » propres intereſts, mais les intereſts de Jeſus- » Chriſt ?

La mortification interieure eſtoit le principe de ces ſentimens du ſaint homme. Dés les premieres années de ſa converſion, il s'étudia à ſe vaincre en tout, & il exhortoit ſans ceſſe les autres à ne ſe laiſſer jamais emporter par leurs

Lib. 5. Ep. 3. nov.

» deſirs naturels. J'ay toûjours dans l'eſprit, man- » de-t-il de Malaca aux Peres & aux Freres du » college de Conimbre, ce que je me ſouviens » d'avoir oüi dire à noſtre bienheureux Pere Igna- » ce, que les vrais enfans de la Compagnie de » Jeſus doivent travailler beaucoup à ſe ſurmon- » ter eux-meſmes.

» Si vous cherchez Dieu en verité, dit-il aux » Jeſuites de Goa, & que vous marchiez géné- » reuſement dans les voyes qui nous conduiſent

à luy, la joye ſpirituelle que vous gouſterez en ſon ſervice vous adoucira tout ce que la victoire de ſoy-meſme peut avoir de difficile & de faſcheux. Mon Dieu, que les hommes ſont groſſiers, de ne pas comprendre qu'en réſiſtant foiblement aux attaques du démon, ils ſe privent des plus purs plaiſirs de la vie!

C'eſt en pratiquant ces maximes que Xavier eſtoit devenu ſi maiſtre de ſes paſſions, qu'il ne ſçavoit ce que c'eſtoit qu'un mouvement de colere ou d'impatience; & delà venoit en partie cette tranquilité d'eſprit, cette égalité de viſage, cette gayeté perpetuelle qui le rendoient ſi commode & ſi aimable.

Il eſt naturel qu'un homme extrémement mortifié ſoit chaſte: auſſi l'eſtoit-il à un tel point, qu'on a ſceû de ſes confeſſeurs, & entre autres du Vicaire de Meliapor, qu'il a vécu, & qu'il eſt mort vierge. Dés ſa jeuneſſe il eut horreur de l'impureté, quoy-qu'il fuſt d'une complexion ſanguine, & qu'il aimaſt naturellement la joye.

Sa pureté de corps & d'ame.

Lors qu'il étudioit à Paris, & qu'il demeuroit au college de Sainte Barbe, ſon maiſtre de philoſophie qui eſtoit un homme perdu de débauches, & qui mourut d'une maladie honteuſe, menoit la nuit ſes écoliers dans des lieux infames. Ce malheureux homme fit ce qu'il put pour débaucher François Xavier, qui eſtoit beau & bien fait, mais il n'en put jamais venir

à bout, tant le jeune homme estoit éloigné des sales plaisirs de la chair.

Rien au reste ne marque davantage l'amour qu'il avoit pour la pureté, que ce qui luy arriva une fois à Rome. Simon Rodriguez estant tombé malade, le Pere Ignace ordonna à Xavier d'avoir soin de luy durant sa maladie. Une nuit le malade estant éveillé, vit Xavier qui dormoit au pied de son lit, remuer les bras en songe, comme un homme qui repousse violemment quelque personne importune : il luy vit mesme jetter du sang en abondance par le nez & par la bouche.

Comme Xavier s'éveilla au mesme moment, Rodriguez luy demanda d'où venoit cette agitation & ce sang? Xavier ne voulut point le luy dire, & il ne s'expliqua là-dessus qu'estant sur le point de s'embarquer pour les Indes. Car alors estant pressé tout de nouveau par Rodriguez, aprés l'avoir obligé au secret, *Sçachez*, luy dit-il, *mon Frere Maistre Simon, que Dieu par une insigne misericorde m'a fait la grace de me conserver jusqu'à cette heure dans une entiere pureté, & que cette nuit-là je songeois qu'estant en une hostellerie, une fille peu modeste s'approchoit de moy. Ce mouvement des bras estoit pour la repousser, & pour m'en défaire, & le sang que je jettay vint du grand effort que je fis.*

Mais quelque horreur que Xavier eust de l'ombre seule du peché, il se défioit de luy-

mesme, & s'éloignoit de tout commerce des femmes quand la charité ne l'obligeoit pas de travailler à leur conversion : encore dans ces rencontres gardoit-il toutes les mesures imaginables, ne s'entretenant jamais avec elles que dans un lieu public, & à la veûë de tout le monde, ne leur parlant que de choses necessaires, le faisant en peu de mots, & d'un air serieux, grave & modeste. Il disoit mesme qu'à parler en général, on ne pouvoit trop éviter la conversation des femmes ; & que quelque bonne intention qu'eussent les directeurs, il y avoit plus à craindre pour eux dans ces entretiens, qu'à esperer pour celles qu'ils dirigeoient.

Outre cela il tenoit ses sens fort recueïllis, examinoit sa conscience plusieurs fois le jour, & se confessoit tous les jours quand il avoit la commodité d'un prestre. Il aquit par là une telle pureté & de corps & d'ame, que ceux qui l'ont pratiqué davantage ont déclaré qu'ils n'ont jamais remarqué rien en luy qui ne fust dans toutes les regles d'une exacte bienseance.

Aussi ne se pardonnoit-t-il rien à luy-mesme, & on ne peut croire jusqu'où alloit la tendresse de sa conscience en quelque matiere que ce fust. Sur le vaisseau qui le porta de Lisbonne aux Indes, un enfant qui estoit en âge d'estre instruit, mourut un jour subitement. Xavier demanda d'abord si l'enfant assistoit tous les jours au catechisme avec

les autres du navire : on luy dit que non ; & dans le mesme moment l'homme de Dieu qui avoit toûjours le visage gay, parut extrémement triste. Le Viceroy Dom Alphonse de Sosa s'en apperceut, & sçachant pourquoy le Pere estoit affligé, voulut sçavoir du Pere mesme s'il avoit eû connoissance auparavant que l'enfant ne vint point au catechisme. *Si je l'avois sceû*, repartit Xavier, *je n'aurois pas manqué de l'y faire venir. D'où vient donc*, repliqua le Viceroy, *que vous vous affligez tant pour une chose que vous avez ignorée, & qui ne peut vous rendre nullement coupable.* *C'est*, dît le Saint, *que je dois me reprocher comme une faute, de ce que je n'ay pas sceû qu'une personne qui estoit embarquée avec moy n'apprenoit pas la doctrine chrestienne.*

Sa dévotion envers la Sainte Vierge.

Un corps si chaste, & un cœur si pur ne peuvent estre que d'un fidelle serviteur de la Sainte Vierge. Xavier l'honora & l'aima toute sa vie avec des sentimens pleins de réverence & de tendresse. Ce fut dans l'église de Montmartre consacrée à la Mere de Dieu, & le jour de l'Assomption, qu'il fit ses premiers vœux. Ce fut dans celle de Lorette qu'il eut la premiere inspiration, & qu'il conceût les premiers desirs d'aller aux Indes. Il ne demandoit rien à Nostre Seigneur que par l'entremise de sa Mere ; & dans l'explication qu'il faisoit de la doctrine chrestienne, aprés s'estre adressé à Jesus-Christ pour obtenir la grace d'une foy

vive

vive & constante, il s'adressoit pour la mesme raison à Marie. Il finissoit toutes ces instructions par le *Salve Regina*. Il n'entreprenoit jamais rien que sous les auspices de la Vierge, & dans les perils il avoit toûjours recours à elle comme à sa Patrone.

Au reste, pour montrer qu'il estoit son serviteur, & qu'il faisoit gloire de l'estre, il portoit d'ordinaire un chapelet pendu au cou; & afin que les chrestiens s'affectionnassent à dire le chapelet, il en usoit le plus souvent pour operer des miracles.

Quand il passoit les nuits en oraison dans les églises, c'estoit presque toûjours devant une image de la Vierge. Il luy offroit sur tout des vœux pour la conversion des grands pecheurs, & aussi pour la rémission de ses pechez, comme il dit dans une de ses lettres qui ne marque pas moins son humilité que sa confiance en l'intercession de la Sainte Vierge. *J'ay pris la Reine du ciel pour ma Patrone, afin d'impetrer le pardon de mes innombrables pechez.* Il estoit particulierement devot à son immaculée Conception, & il avoit fait vœu de la défendre autant qu'il pourroit.

Dans l'entretien, il parloit ordinairement des grandeurs de la divine Marie, & il portoit tout le monde à la servir. Enfin estant sur le point de rendre l'ame, il l'invoqua avec de tendres paroles, & la pria de montrer qu'elle estoit sa Mere.

On poursuit sa canonisation, & ce que le Roy de Bungo fait à cét égard.

Ce sont-là les principales vertus qui furent recueillies pour estre presentées au Saint Siege. L'Archevesque de Goa & tous les Evesques des Indes seconderent le dessein du Roy de Portugal Jean III. en agissant de leur costé auprés du Pape pour la canonisation de Xavier : mais personne ne la sollicita dans la suite avec plus d'éclat que le Roy de Bungo.

Ce Prince qui avoit esté sur le point de se convertir avant que Xavier quittast le Japon, n'eut pas plûtost perdu le saint homme, que regagné par les Bonzes, il tomba dans tous les desordres dont un payen est capable. Il avoûoit que la loy chrestienne estoit la meilleure ; mais il disoit qu'elle estoit trop rigoureuse, & qu'un jeune Prince comme luy né dans les délices ne pouvoit pas s'en accommoder. Ses plaisirs ne l'empeschoient pas d'aimer les armes, ni d'estre fort brave, & il eut tant de bonheur à la guerre, qu'il réduisit sous son obeïssance quatre ou cinq Royaumes.

Au milieu de ses victoires, les dernieres paroles que le Pere François luy avoit dites sur la vanité du monde & sur la necessité du baptesme, luy revinrent en l'esprit. Il y fit des réflexions tres-serieuses, & il fut si touché un jour, qu'il parut en public avec un chapelet au cou, comme pour professer ouvertement le Christianisme.

Les effets répondirent aux apparences. Il fit

jetter dans la mer deux Idoles de grand prix qu'il avoit dans son palais, & qu'il adoroit tous les jours, en se prosternant devant elles la teste contre terre selon la coustume des Idolâtres de l'Orient. S'estant appliqué ensuite à des exercices de pieté & de penitence, il renonça tout-à-fait aux plaisirs des sens, & fut enfin baptisé par le Pere Cabral de la Compagnie de Jesus. A son baptesme il prit le nom de François, en memoire du saint Apostre François Xavier qu'il reconnoissoit pour le pere de son ame, & qu'il appella ainsi toute sa vie.

Le Roy de Bungo avoit esté si heureux jusqu'à ce temps-là, que sa prosperité estoit passée en proverbe. Mais Dieu voulut l'éprouver. Deux mois aprés son baptesme, les plus puissans de ses sujets s'estant liguez contre luy, en haine du Christianisme, avec plusieurs Princes ses voisins, le défirent dans une bataille rangée, & le dépouïllerent de tous ses Etats. Il soûtint la mauvaise fortune constamment ; & sur ce que les Gentils luy reprochoient que son changement de religion estoit la cause de sa ruine, il fit vœu au pied des autels de vivre & de mourir chrestien, en ajoustant par un transport de zele, que si tout le Japon & toute l'Europe, si les Peres de la Compagnie, & le Pape mesme renonçoient à Jesus-Christ, pour luy il le confesseroit jusques au dernier soupir, toûjours prest avec le secours du Ciel à

répandre tout son sang en témoignage de sa foy.

Comme la pieté du Prince ne diminuoit rien ni de sa valeur ni de son habileté, ayant ramassé ce qui luy restoit de troupes, il se rétablit peu à peu & par la force des armes & par des traitez de paix. Ses principaux soins aprés son rétablissement furent de bannir l'idolatrie de ses Etats, & d'y établir la Foy catholique. La dévotion le porta mesme à envoyer une solennelle ambassade vers le Pape Grégoire XIII. qui en ce temps-là gouvernoit l'Eglise. Dom Mancio son Ambassadeur estant arrivé à Rome avec ceux du Roy d'Arima & du Prince d'Omura, ne se contenta pas de rendre obeïssance au Vicaire de Jesus-Christ en luy presentant une lettre du Roy Dom François pleine de respect & de soumission envers le Saint Siege : il le supplia au nom de son maistre de mettre l'Apostre du Japon parmi les Saints que les Fidelles honoroient, & il déclara à Sa Sainteté qu'elle ne pouvoit faire une plus grande grace au Roy de Bungo.

Il est réveré dans toute l'Asie.

Cependant la memoire de Xavier estoit réverée plus que jamais dans toute l'Asie. Un Ambassadeur du Grand Mogol estant venu à Goa pour demander des Peres de la Compagnie qui expliquassent à l'Empereur les mysteres de la loy chrestienne, voulut voir le corps du Pere François : mais il n'osa pas en approcher qu'il

n'euſt oſté ſes ſouliers auparavant avec toute ſa ſuite qui eſtoit nombreuſe. Alors s'inclinant tous juſqu'à terre par diverſes fois, ils rendirent leurs devoirs au Saint, comme s'ils n'euſſent pas eſté de la ſecte de Mahomet.

Les navires qui paſſoient à la veûë de Sancian ſaluoient de tout leur canon le lieu de ſa mort. On deſcendoit quelquefois dans l'Iſle, ſeulement pour voir l'endroit où ſon corps repoſa deux mois & demy, & pour prendre de la terre d'un lieu ſi ſacré; tellement que les Chinois croyant qu'il y avoit là un treſor caché, mirent des gardes alentour pour empeſcher qu'on ne l'enlevaſt.

Un des nouveaux Fidelles des Indes & des plus devots à l'homme de Dieu, non content d'avoir veû le lieu de ſa mort, eût la curioſité de voir celuy de ſa naiſſance; ſi bien qu'il traverſa des païs immenſes, & paſſa les mers pour aller au chaſteau de Xavier. Entrant dans la chambre où le Saint naquit, il ſe jetta à genoux, baiſa dévotement le plancher, & l'arroſa de ſes larmes: aprés quoy, ſans ſe ſoucier de rien voir davantage en Europe, il reprit le chemin des Indes, comptant pour un grand treſor une petite pierre qu'il avoit détachée des murailles de la chambre, & qu'il emportoit avec luy.

Au reſte, les miracles éclatoient par tout. Cinq ou ſix perſonnes qui faiſoient voile de Malaca vers la Chine dans le navire de Benoiſt

Il ſe fait des miracles de tous coſtez par ſon interceſſion.

Coëglio tomberent malades jusqu'à estre en danger de mort. Dés qu'on eût gagné Sancian, ils se firent porter dans le pré où Xavier fut enterré la premiere fois; & là, se couvrant la teste de la terre qui avoit touché le saint corps, ils furent sur le champ tout-à-fait gueris.

Xavier apparut à diverses gens de la coste de Travancor & de celle de la Pescherie, tantost pour guerir, ou pour consoler des moribonds; tantost pour delivrer des prisonniers, & pour remettre des pecheurs dans la bonne voye.

Son nom estoit propice sur mer dans les perils les plus évidens. Le vaisseau d'Emanuel de Sylva estant parti de Cochin, & ayant pris la route de Bengala, au milieu du Golphe il s'éleva une si horrible tempeste, qu'on fut contraint de couper les masts, & de jetter toutes les marchandises dans la mer. Lors qu'on n'attendoit plus que le naufrage, tous implorerent le secours de l'Apostre des Indes François Xavier. Au mesme moment une vague qui venoit fondre comme une montagne sur le navire pour le submerger, retourna en arriere, & s'en alla en écume. Les matelots & les passagers, à la veûë de ce miracle, invoquoient le Saint à haute voix dés que la tourmente augmentoit, & les vagues se retiroient toûjours au nom de Xavier: mais quand ils cessoient de l'invoquer, les flots s'enfloient excessivement, & batoient le navire de toutes parts.

On peut dire que le Saint faisoit ces miracles luy-mesme, & presque en personne : mais on ne sçauroit s'imaginer combien il s'en fit par les souscriptions de ses lettres, par les grains de son chapelet, par les pieces de ses habits, & enfin par toutes les choses qui avoient quelque rapport à luy.

Les croix qu'il avoit plantées de sa main en diverses costes pour estre veuës de loin des mariniers & des voyageurs estoient chargées de vœux & de dons que les Chrestiens, les Sarrasins, & les Idolâtres y attachoient tous les jours en reconnoissance des graces qu'ils recevoient par l'intercession du saint homme. Mais la plus fameuse de ces croix estoit celle de Cotate, où pendoit une image de Xavier. Un aveugle recouvra la veuë en embrassant cette croix, & deux malades furent gueris tout à coup, dont l'un desja vieux avoit une paralysie formée, & l'autre se mouroit d'un flux de sang.

On fit des copies de l'image miraculeuse qui estoit à Cotate, & Gaspar Gonzalez en apporta une à Cochin. Il estoit onze heures de nuit quand il entra dans le port. Une heure aprés le feu prit à la maison de Christophle Miranda voisine de celle de Gonzalez. Comme un vent de Nort souffloit alors, & que le bastiment estoit presque tout de bois, l'embrasement commença avec furie, & d'abord une fille du logis

fut brûlée. Les voisins s'estant éveillez au bruit du feu, jetterent leurs meubles en confusion par les fenestres, n'y ayant pas d'apparence de sauver les maisons, parce que celle de Miranda estoit la plus haute, & que les charbons ardens qui en sortoient de toutes parts avec les flammes que le vent poussoit, tomboient sur les toits qui ne sont en ce païs-là que de feuilles de palmier toutes seches & tres-propres à s'allumer. Dans un peril si extréme, Gonzalez se ressouvint de la sainte Image qu'il avoit apportée. S'estant mis à genoux avec tous ses domestiques, il la montra aux flammes, & appella le Pere François à leur secours. Au mesme moment le feu s'éteignit de luy-mesme, & la Ville fut ainsi préservée de l'incendie, lors qu'elle alloit estre réduite en cendres.

Une médaille qui avoit d'un costé l'image du Saint, & de l'autre celle de la Vierge tenant le petit Jesus, faisoit encore de plus merveilleux effets. Elle estoit entre les mains d'une veuve tres-vertueuse de Cochin, née à Tamuçai dans la Chine, & nommée Luce de Vellanzan, qui avoit esté autrefois instruite à Malaca des mysteres de la Foy par le Pere Xavier mesme, & qui avoit six-vingts ans quand on l'interrogea juridiquement sur les miracles que sa médaille avoit operez. Toutes les personnes infirmes qui venoient chez Luce recevoient leur guerison dés qu'elle avoit fait le signe de la croix avec

sa

sa médaille sur la partie malade, ou qu'elle l'avoit arrosée de l'eau où la médaille avoit trempé, en disant seulement ces paroles : *Au nom de Jesus & du Pere François la santé vous soit renduë.*

J'en ay veû plusieurs, dit un témoin oculaire, *qui ont esté gueris en un instant par le seul attouchement de cette médaille; les uns, qui tout gastez au dedans jettoient par le nez des chairs pourries & un pus d'une insupportable puanteur; les autres, qui réduits à une extréme maigreur par une phtisie de plusieurs années ne paroissoient que des squelettes.*

Mais les plus célebres guerisons furent celles de Gonsalve Rodriguez, de Marie Diaz, & d'Emanuel Fernandez Figheredo. Trois guerisons remarquables.

Il vint à Rodriguez une grosse apostume au costé gauche prés du cœur, & cela luy dura plusieurs mois. Les chirurgiens, de peur d'irriter le mal en faisant une incision dans un endroit si dangereux, tascherent de dessecher cette humeur par d'autres remedes. Mais l'apostume dégenera en un cancer qui causoit au malade de vives douleurs avec des maux de cœur & d'estomac continuels. Rodriguez ayant appris ce que la chrestienne Chinoise faisoit par le moyen de la médaille du Pere Xavier, l'alla trouver aussitost, & se mit à genoux devant elle. La Chinoise ne fit que le toucher trois fois, en faisant le signe de la croix sur luy selon sa coustume, & dans le mesme moment le cancer dis-

parut, la chair devint belle à l'endroit où estoit l'ulcere, & Rodriguez se sentit comme s'il n'eust jamais eû de mal.

Marie Diaz estoit non seulement aveugle, mais paralytique de la moitié de son corps du costé droit, en sorte que le bras luy pendoit de l'épaule comme mort, & qu'elle ne pouvoit se soûtenir sur une jambe. N'esperant plus rien des remedes naturels, elle se fit conduire au logis de Luce. La bonne veuve retint sept jours dans sa maison Marie Diaz, & la lava chaque jour avec l'eau où sa médaille avoit trempé. Le septiéme elle fit le signe de la croix sur les yeux de la malade avec la médaille mesme, & alors Diaz recouvra la veûë : sa paralysie se dissipa aussi tellement, qu'elle vint toute seule & sans nul secours à l'église de la Compagnie où elle laissa ses potences.

Pour Emanuel Gonzalez Figheredo, il avoit depuis long-temps les deux jambes toutes ulcerées, & si pourries, qu'il en sortoit des vers continuellement. Les Medecins, pour détourner les humeurs qui tomboient sur les jambes du malade, mirent en œuvre tous les secrets de leur art ; mais ils ne gagnerent rien par là : au contraire, les nerfs se retressirent si fort d'un costé, qu'une jambe en demeura plus courte que l'autre. Pour comble d'affliction, il survint à Figheredo une furieuse dysenterie, qui dans un homme âgé de soixante ans comme luy, &

abbatu par ses autres maux, fut jugée mortelle: elle l'auroit esté en effet, s'il n'eust eû recours à la médaille de Xavier. Il beût de l'eau où avoit trempé la médaille, aprés quoy il guerit parfaitement & de ses ulceres & de sa dysenterie.

Mais ce qu'on voyoit tous les jours à Goa sembloit effacer ce qui se faisoit ailleurs de plus merveilleux. Le corps du Saint toûjours entier avec une chair tendre & une couleur vive estoit un miracle perpetuel. Ceux qui voyoient ce sacré corps avoient peine à croire que l'ame en fust separée; & Diaz Carvaglio qui avoit connu Xavier particulierement pendant sa vie, le voyant plusieurs années aprés sa mort, luy trouva le teint si frais & le coloris si beau, qu'il ne put s'empescher de s'écrier plus d'une fois, *Ah il est vivant!* Le miracle perpetuel du corps de Xavier.

Le Vicaire Général de Goa Ambroise Ribera voulut examiner luy-mesme si les dedans répondoient aux dehors. Ayant mis le doigt dans la blessûre qu'on fit au Saint quand on l'enterra à Malaca, il en vit sortir du sang & de l'eau. La mesme chose arriva une autre fois à un Frere de la Compagnie.

Le Saint fut un jour exposé publiquement avec les pieds nus à l'instance du peuple, qui par dévotion vouloit les baiser. Une femme qui souhaitoit passionnément d'avoir une relique de Xavier s'estant approchée d'un des pieds comme pour le baiser, le mordit, & coupa avec les

dents un peu de la chair. Le sang coula aussitost en abondance, mais un sang vermeil & tel qu'en ont les personnes les plus saines. Les medecins qui visitoient le corps de temps en temps, & qui déposoient toûjours qu'il n'y avoit rien de naturel dans ce qu'ils voyoient, jugerent que le sang qui venoit d'un corps privé de chaleur, & sortoit d'une partie aussi éloignée du cœur qu'est le pied, ne pouvoit estre que l'effet d'une vertu toute celeste, qui non seulement préservoit de corruption toutes les parties, mais qui faisoit couler les humeurs, & les maintenoit dans le mouvement que la vie seule leur donne.

Il est beatifié, & ensuite canonisé.

Tant de merveilles se répandirent de l'Orient par toute l'Europe, & toucherent tellement le Pape Paul V. qu'il exécuta enfin ce que ses prédecesseurs avoient projetté. Aprés un examen juridique des vertus & des miracles dont nous venons de parler, il déclara Bienheureux François Xavier Prestre de la Compagnie de Jesus, par une Bulle expresse du 25. d'Octobre de l'année 1619.

Grégoire XV. qui succeda immediatement à Paul V. le canonisa ensuite dans toutes les formes & avec toutes les procedures que l'Eglise garde en de semblables occasions. La ceremonie en fut faite à Rome le 12. de Mars de l'année 1622. Mais comme la mort empescha ce Pape de faire la Bulle de la canonisa-

tion, ce fut Urbain VIII. ſon ſucceſſeur qui la fit.

Cette Bulle datée du 6. d'Aouſt de l'année 1623. eſt un abregé & un éloge de la vie miraculeuſe du Saint. Il y eſt dit que le nouvel Apoſtre des Indes a receu ſpirituellement la benediction que le Seigneur accorda au Patriarche Abraham ; qu'il a eſté fait le Pere de pluſieurs nations, & qu'il a veû ſes enfans en Jeſus-Chriſt multipliez au deſſus des étoiles du ciel & des ſables de la mer : qu'au reſte, ſon Apoſtolat a eû les ſignes d'une vocation divine, tels que ſont le don des langues, le don de prophetie, le don des miracles avec les plus parfaites vertus évangeliques. Ce que porte la Bulle de la canoniſation.

La Bulle rapporte preſque tous les miracles que nous avons veûs dans ſa vie, particulierement les morts reſſuſcitez ; & entre les gueriſons miraculeuſes qui ſe ſont faites aprés ſa mort, elle marque celles de Gonzalve Fernandez, de Marie Diaz, & d'Emanuel Rodriguez Figheredo. Elle fait encore mention de deux gueriſons célebres dont nous n'avons rien dit. L'une eſt d'un aveugle, qui ayant prié Dieu neuf jours de ſuite par l'ordre de Xavier qui luy eſtoit apparu, recouvra la veûë en un inſtant ; l'autre d'un lepreux, qui s'eſtant froté avec l'huile de la lampe qui brûloit devant l'image du Saint, fut gueri entierement. Le Pape ajouſte dans ſa Bulle que les lampes qui pendoient de-

vant l'image qu'on réveroit à Cotate brûloient tres-souvent avec de l'eau beniste comme si elles eussent esté pleines d'huile, & que ce prodige étonnoit les Infidelles. Les autres miracles que nous avons rapportez, & dont la Bulle ne parle point, sont contenus dans les actes du procés de la canonisation.

Le culte du Saint s'augmenta fort depuis sa canonisation.

Depuis que le Saint Siege eut mis l'Apostre des Indes au nombre des Saints, il n'est pas croyable combien la dévotion publique s'augmenta par tout envers luy. Les Villes le prirent pour leur protecteur & pour leur Patron: on ne cessa point de luy faire des vœux, & de luy dresser des autels. On visita son tombeau avec plus de dévotion que jamais, & la chambre où il naquit fut convertie en une chapelle que les pelerins vinrent visiter en foule de tous les endroits du monde.

Il se fit de nouveaux miracles, sur tout en Italie.

Au reste, on ne l'invoqua pas en vain, & si je voulois rapporter les miracles qui se firent tout de nouveau par son intercession, il me faudroit composer un livre aussi gros que celuy-cy. Je n'ay garde non plus d'entreprendre le recit de ce qui arriva les années suivantes à Potamo & à Naples. Je me contente de dire que Dieu y honora son serviteur par des merveilles qui nous paroistroient incroyables, si celles qui les ont précedées ne nous avoient accoustumez à croire tout de Xavier.

Je ne parleray pas mesme du fameux Pere

Mastrilli, qui estant à l'agonie, fut gueri tout à coup par le Saint, & qui allant au Japon par le commandement du Saint mesme pour y estre martyrisé, luy bastit un superbe sepulcre à Goa. Il suffit qu'on sçache que jamais Saint n'a esté peut-estre ni plus honoré, ni plus aimé dans l'Eglise que Saint François Xavier, & qu'il n'y a pas jusqu'aux ennemis de la Compagnie de Jesus qui n'ayent de la véneration & de la tendresse pour luy.

Le témoignage de trois héretiques en faveur du Saint.

Mais ces sentimens ne sont pas seulement des catholiques : les héretiques mesmes réverent Xavier ; & Baldeus parle de luy en ces termes dans son histoire des Indes. Si la Religion de Xavier convenoit avec la nostre, nous le devrions estimer & honorer comme un autre Saint Paul. Toutefois, nonobstant cette difference de Religion, son zele, sa vigilance, & la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu negligemment : car les dons que Xavier avoit receus pour exercer la charge de ministre & d'ambassadeur de Jesus-Christ estoient si éminens, que mon esprit n'est pas capable de les exprimer. Si je considere la patience & la douceur avec laquelle il a presenté aux grands & aux petits les eaux saintes & vives de l'Evangile ; si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures & les affronts : je suis contraint de m'écrier avec l'Apostre : *Qui est capable comme luy de ces choses mer-*

M. l'Evesque de Castorie cite cét Auteur en sa lettre Pastorale aux Catholiques des Provinces Unies, qui est à la teste du traité de la lecture de l'Ecriture Sainte.

» *veilleuses?* Baldeus finit l'éloge du Saint par une apostrophe au Saint mesme. *Plust à Dieu*, dit-il, *qu'ayant esté ce que vous avez esté, vous fussiez, ou vous eussiez esté des nostres?*

Les principales navigations, voyages, trafics & découvertes de la nation Angloise par mer & par terre, &c. 2. Part. du 2. vol.

Richard Haklvit aussi Protestant, & de plus Ministre en Angleterre, loüe Xavier sans aucune restriction. Sancian, dit-il, est une Isle » dans les confins de la Chine, & proche le port » de Canton, fameuse par la mort de François » Xavier, ce digne ouvrier évangelique, & ce di- » vin maistre des Indiens en ce qui concerne la » Religion, qui aprés de grands travaux, aprés » plusieurs injures, & des croix infinies souffertes » avec beaucoup de patience & de joye, mourut » dans une cabane, sur une montagne deserte le 2. » de Décembre de l'année 1552. dépourveû de tou- » tes les commoditez de ce monde, mais comblé de » toutes sortes de benedictions spirituelles, ayant » fait connoistre auparavant Jesus-Christ à plu- » sieurs milliers de ces Orientaux. Les histoires » modernes des Indes sont remplies des excellen- » tes vertus & des œuvres miraculeuses de ce saint homme.

Recueïl de plusieurs relations & traitez singuliers & curieux.

M. Tavernier qui a toute la probité qu'on peut avoir hors de la vraye Religion, encherit sur ces deux historiens, & parle comme un ca- » tholique. Saint François Xavier, dit-il, finit » en ce lieu sa mission avec sa vie, aprés avoir » établi la Foy chrestienne avec des progrés ad- » mirables dans tous les lieux où il avoit passé, non

non seulement par son zele, mais aussi par son exemple, & par la sainteté de ses mœurs. Il n'a jamais esté dans la Chine : néanmoins il y a beaucoup d'apparence que le Christianisme qu'il avoit établi dans l'Isle de Niphon s'étendit dans les païs voisins, & se multiplia par les soins de ce saint homme qu'on peut nommer à juste titre le Saint Paul & le veritable Apostre des Indes.

Ce qu'il faut conclure de ces témoignages & de tout ce livre.

Au reste, si Xavier a esté doüé de toutes les vertus apostoliques, ne s'ensuit-il pas que la Religion qu'il preschoit estoit celle des Apostres ? Y a-t-il la moindre apparence qu'un homme choisi de Dieu pour détruire l'idolatrie & l'impieté dans le nouveau Monde fust un idolâtre & un impie lors qu'il adoroit Jesus-Christ sur les autels, qu'il invoquoit la Sainte Vierge, qu'il s'engageoit à Dieu par des vœux, qu'il demandoit des indulgences au Souverain Pontife, qu'il employoit le signe de la croix & l'eau benite à la guerison des malades, qu'il faisoit des prieres & disoit des messes pour les morts ? Peut-on croire enfin que ce saint homme, ce faiseur de miracles, ce nouvel Apostre, ce second Saint Paul ait esté toute sa vie dans la voye de perdition, & qu'au lieu de joüir maintenant du bonheur des Saints, il souffre les supplices des damnez ?

Disons donc pour finir cét ouvrage par où nous l'avons commencé, que la vie de Saint

François Xavier eſt un témoignage authentique de la verité de l'Evangile, & qu'on ne ſçauroit regarder de prés ce que Dieu a fait par le miniſtere de ſon ſerviteur, ſans tomber d'accord que l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine eſt l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

TABLE DES MATIERES.

A

ACHEN. Le Roy d'Achen envoye une armée contre Malaca, 219. 220
Défaite des Achenois, 238. 239
Alphonse Martinez Grand-Vicaire de l'Evesque des Indes à Malaca : il obtient la grace d'une bonne mort, 320. 321
Alvare d'Atayde Gouverneur de Malaca. Il traverse, & rompt l'ambassade de la Chine, 496. 498. *& suiv.*
Il se saisit du navire de Jacques Peréyra, 498
Il s'emporte contre le Pere Xavier, 499. 500
Il est excommunié par le Grand-Vicaire de Malaca au nom du Pere Xavier, 503
Il est déposé de son Gouvernement, & renvoyé en Portugal où il meurt d'une maladie honteuse, 539
Amboyne, Isle ; de combien éloignée de Malaca, & son étenduë, 175
Constance des Chrestiens d'Amboyne, 212
Amour de Dieu. Amour des souffrances. *Voyez* François Xavier.
Anger, Japonois. Ses diverses aventures, 243. 244
Il est conduit au Pere Xavier qui l'envoye à Goa, 246
Il est baptisé, & nommé Paul de Sainte Foy, 271
Sa ferveur dans les exercices de pieté, & son zele pour la conversion des Japonois, 279
Son esprit facile, & sa memoire heureuse, 275
Il parle de Jesus-Christ à la Cour de Saxuma, 338. 339
Il convertit sa famille, 341
Antoine Gomez. Ses talens, ses vertus, & ses defauts, 472
Il est établi Recteur du college de Goa, 288
Il travaille à la conversion du Roy de Tanor, 467
Sa mauvaise conduite dans le gouvernement du college de Goa, 453. 474
Son injustice, & sa violence, 475
Son orgueil, & sa desobéïssance : il est chassé de la Compagnie, & meurt mal-

heureusement, 477

Antoine de Sainte Foy. Il accompagne le Pere Xavier dans le voyage de la Chine, 489

Il l'assiste à la mort, & luy rend les derniers devoirs, 533. 535

B

Bajaja Soora Général de l'armée des Achenois. Sa lettre au Gouverneur de Malaca, 222

Sa fuite dans le combat, 238. 239

Bonzes, Prestres des idoles dans le Japon. Leur caractere, 338

Leur déchaisnement contre le Saint, 346. 352. 419

Contre le Christianisme, 386. 387

Contre les Chrestiens, 389

Emportement d'un Bonze contre le Roy de Bungo, 406

Bracmanes. Leur origine, & leur caractere, 94. 95. *& suiv.*

Bungo. Le Roy de Bungo. Son caractere. Sa lettre au Pere Xavier, 396. 397

L'honneur qu'il luy fait, & la bienveillance qu'il luy témoigne, 404. 408. 413. 431. 437

L'idée qu'il a du Christianisme, 405

Il se convertit, & sollicite la canonisation du Pere Xavier, 619. 620

C

Cacil Aërio Roy de Ternate. Son histoire, 204

Céylan. L'Isle de Céylan. Sa description, 127

Chasteté. *Voyez* François Xavier.

Charité envers le prochain. *Voyez* François Xavier.

Cosme de Torrez. Ses talens naturels. Son entrée en la Compagnie de Jesus, 270. 271

Saint François Xavier le mene avec luy au Japon, 319

Ce qu'il souffre dans le voyage de Méaco, 166

Il confond les Bonzes dans la ville d'Amanguchi, & y est en danger de perdre la vie, 414

Confiance en Dieu. *Voyez* François Xavier.

Courage dans les perils. *Voyez* François Xavier.

Crucifix. Le crucifix miraculeux de la chapelle du chasteau de Xavier, 536. 537

F

François Perez. Ses travaux évangeliques à Malaca, 322

Il sort de Malaca par l'ordre du Pere Xavier, 527

L'idée que le Saint en avoit, 590

Saint François Xavier. Sa naissance, ses qualitez naturelles,

& ses premieres études, 2. 3. 4
Il enseigne la Philosophie à Paris, 7
Il est gagné à Dieu, 12
Sa retraite, & ses premieres ferveurs, 13
Il se consacre à Dieu par des vœux, 15
Il se lie les bras & les cuisses avec de petites cordes, *ibid.*
Il est guéri miraculeusement, 16
Il sert les malades dans l'Hospital des Incurables de Venise, & il y suce le pus d'un ulcere, 17. 18
Il va à Rome, & retourne à Venise, 18. 19
Il se prépare à sa premiere Messe : il la dit, & tombe malade, 20. 21
Saint Jerosme luy apparoist, 22
Il va à Boulogne, & y fait beaucoup de fruit, 23
Il retombe malade, & ne laisse pas de prescher, 24
Il est appellé à Rome, & il y travaille avec succés, 25
Il est destiné aux Indes, 28
Les connoissances que Dieu luy donne sur la mission des Indes, 30
Il prend congé du Pape, & ce que le Saint Pere luy dit, 31
Son voyage de Rome à Lisbonne, 33. 34. *& suiv.*
Il arrive à Lisbonne, & guerit Simon Rodriguez en arrivant, 40
La vie qu'il mene à Lisbonne, & le fruit qu'il y fait, 41. 42. *& suiv.*
Il refuse ce qu'on luy offre de la part du Roy de Portugal pour le voyage des Indes, 51
Il part pour les Indes, & ce qu'il dit à Rodriguez en partant, 53
Ses occupations sur mer, 56. 57. *& suiv.*
Il arrive au Mozambique, y sert les malades, & tombe malade luy-mesme, 59. 60. *& suiv.*
Il passe à Melinde, & à Socotora, 63. 64. *& suiv.*
Il arrive à Goa. L'état où il trouve les Indes, 69. 72. 73. *& suiv.*
Ses premiers travaux à Goa, 76. 77. *& suiv.*
Il va à la coste de la Pescherie, & y travaille utilement, 84. 85. *& suiv.*
Il se sert des enfans pour guerir les malades, 90. 91. *& suiv.*
Il traite avec les Bracmanes, 98. 99. 100
Il va au secours des Chrestiens de la Pescherie, 112
Il va au Royaume de Travancor, & y fait beaucoup de fruit, 114
Il est persecuté par les Bracmanes, 116
Il met en fuite l'armée des Badages, 118
Il écrit en Europe pour avoir des missionnaires, 124

Il envoye un missionnaire à l'isle de Manar, 127
Il fait une entreprise contre le Roy de Jafanapatan persecuteur des Chrestiens, 131
Il écrit au Roy de Portugal, 134
Il convertit un Gentilhomme Portugais fort libertin, 137
Il delivre de peste l'isle de Manar, 143
Il va au Sepulcre de Saint Thomas pour consulter Dieu sur le voyage de Macazar, 147
Il est batu par les démons, 152
Il convertit un grand pecheur, 154. 155
Il porte un Marchand fort riche à la perfection évangelique, 159
Il va à Malaca, & y travaille utilement, 163. 167
Il va à Amboyne, & ce qu'il y fait, 174
Il assiste la flotte Espagnole pendant la maladie contagieuse, 177
Il va à diverses isles, & recouvre son crucifix tombé dans la mer, 179
Il va aux Moluques, 183
Il fait de grands fruits à Ternate, 186. 207
Il va à l'Isle du More, 197
Il connoist ce qui se passe dans une isle éloignée, 196
Il convertit les peuples de l'isle du More, 198
Il est persecuté par un peuple sauvage, 201
Il travaille à la conversion du Roy de Ternate, 204
Il anime le Gouverneur de Malaca à combatre les Achenois, 223. 225. *& suiv.*
Il annonce la victoire des Portugais au peuple de Malaca, 240. *& suiv.*
Il appaise une tempeste, 248
Il écrit au Roy de Portugal, & ce que sa lettre contient, 249. 250. *& suiv.*
Il prescrit des regles aux missionnaires de la Pescherie, 259. 260. *& suiv.*
Il passe en l'isle de Céylan, & ce qu'il y fait, 265. 266
Il convertit un jeune Gentilhomme fort débauché, 268
Il apprend des nouvelles du Japon, & pense à y aller, 274
Il entreprend la conversion d'un soldat extrémement vicieux, & en vient à bout 277. 278. 279.
Il assiste à la mort Dom Jean de Castro Vice-Roy des Indes, 280. 281
Il établit les Superieurs pour gouverner la Compagnie en son absence, 288. 289
Il envoye Gaspar Barzée à Ormuz, & luy donne des instructions par écrit, 290. 291. *& suiv.*
Il part pour le Japon, 319. 330
Il en apprend des nouvelles, 328. 329

Il y arrive, 333
Il va à la Cour de Saxuma, & est bien receû du Roy, 342
Il commence à prescher dans Cangoxima, & y convertit plusieurs personnes, 343
Il visite les Bonzes, & tasche de les gagner, 344. 345
Il va à la Forteresse d'Ekandono, & y fait beaucoup de fruit, 356. 357. 358
A Firando où il presche avec beaucoup de succés, 361
A Amanguchi où il fait moins de fruit qu'ailleurs, 363. 364. *& suiv.*
A Méaco, où il n'est pas écouté, 371
Ce qu'il souffre allant à Méaco, 166. 167. *& suiv.*
Il revient à Amanguchi, & y fait de grands fruits, 373. 374 *& suiv.*
Il se déclare hautement contre les Bonzes, 385
Il répond à leurs objections, 387. 440
Il va au Royaume de Bungo, 392
Il y est receû avec honneur, 393. 394
Son entrée dans la Ville capitale, 399. 400. *& suiv.*
Dans le Palais du Roy, 403. 404. *& suiv.*
Son entretien avec le Roy, 404. 408.
Il fait de grands fruits dans le Royaume de Bungo, & convertit un fameux Bonze, 410. 411
Il donne des avis au Roy de Bungo, 417. 418
Il dispute sur la Religion avec Fucarandono, & les avantages qu'il a sur luy, 423. 424. *& suiv.*
Il part du Japon pour retourner aux Indes, & Dieu luy fait connoistre le siege de Malaca, 442
Il sauve du naufrage par ses prieres le navire où il est embarqué, 444. 445. *& suiv.*
Il forme le dessein de porter la Foy à la Chine, & prend des mesures pour cela, 454. 455
Il détourne une tempeste, 456
Il acheve la conversion du Roy des Maldives, 462
Il envoye des missionnaires en divers endroits, 478
Il est établi Provincial des Indes, 480
Il donne de nouveaux ordres & de nouvelles instructions au Pere Barzée, 482. 483. 484. *& suiv.*
Il écrit au Roy de Portugal sur son voyage de la Chine, 490. 491
Il connoist que la peste est dans Malaca avant que d'y arriver, 494
Il assiste les pestiferez, *ibid.*
Il prend le dessein d'aller à l'isle de Sancian pour passer secretement à la Chine, 506
Estant à Sancian il prend des mesures pour entrer dans la

Chine, 522. 523
Il retarde son voyage en faveur des Marchands Portugais, & tombe malade d'une fievre violente dont il guerit, 525
Il écrit diverses lettres à Malaca & à Goa, 527. 528
Il est réduit à une extréme disette, & retombe malade, 529. 530. 531
Ses dispositions interieures pendant sa maladie, 532. 533
Il meurt. Son âge, & sa figure exterieure, 534
Il est enterré sans aucune cérémonie, 535
On le déterre, & on trouve son corps sans aucune corruption, 537
Le saint corps est porté à Malaca, à Cochin, à Goa, & les honneurs qu'on luy fait par tout, 538. 544. 545. 546. *& suiv.*
On fait dans les Indes des informations de la vie du Saint, 549
Les peuples l'invoquent, & réverent ses images; on luy bastit des Eglises, 550. 551. 552
On poursuit sa Canonisation, 617. 620
Il est réveré par toute l'Asie, & il se fait des miracles de tous costez par son intercession, 620. 621. 623. *& suiv.*
Le miracle perpetuel de son corps entier, 627
Il est beatifié, & ensuite canonisé, 628. 629
Le témoignage des heretiques en sa faveur, & ce qu'il faut conclure de toute sa vie, 631. 632. 633
Ses vertus. Son don d'oraison, & son union avec Dieu dans les extases, 20. 282. 369. 553. 554. *& suiv.*
Son amour envers Dieu, 558. 559. 560. 561
Sa charité envers le prochain, 17. 26. 33. 37. 38. 42. 58. 60. 77. 112. 162. 177. 494. 505. 561. 562. *& suiv.*
Son zele des ames, 21. 25. 57. 77. 78. 81. 193. 194. 286. 287. 490. 491. 526. 565. *& suiv.*
Son courage dans les perils, 100. 287. 491. 520. 524. 578. 579. *& suiv.*
Sa confiance en Dieu, 153. 196. 491. 579. 580. 581. *& suiv.*
Son humilité, 29. 38. 72. 482. 585. 586. 587. *& suiv.*
Sa soumission aux ordres de Dieu, 20. 68. 153. 594. 595. 596
Son obéïssance Religieuse, & son amour pour la Compagnie de Jesus, 492. 255. 596. 597. 599. 600. *& suiv.*
Sa pauvreté, 19. 21. 24. 32. 41. 46. 51. 52. 58. 82. 529. 608. 609. *& suiv.*
Sa mortification, & son amour des souffrances, 13. 16. 20. 30. 33. 39. 43. 46. 51. 202. 254. 282. 347. 610. 611. *& suiv.*
La suite de ses voyages, 565. 566. 567

Sa pureté de corps & d'ame, 19. 613. 614. 615. 616.
Sa dévotion envers la Sainte Vierge, 156. 616. 617
Ses prédictions, & ses connoissances surnaturelles, 63. 139. 156. 173. 174. 178. 181. 185. 210. 228. 351. 446. 453. 457. 493. 505. 507. 512. 516. 518. 528. 531. 533
Son don des langues, 88. 115. 173. 341. 376. 378
Ses miracles, 83. 103. 120. 169. 170. 211. 348. 349. 464. 495. 509. 510. 511. 519. 543. 548. 622. 623. *& suiv.*

G

GASPAR Barzée, ses talens; il arrive aux Indes, 283
Il va à Ormuz, 290
Il est établi Recteur du College de Goa & Vice-Provincial des Indes, 480. 481
Son obéïssance, & son humilité, 482. 483
George Alvarez. Sa charité envers le Pere Xavier, & le soin qu'il en a durant sa maladie, 531. 532
Il luy rend les derniers devoirs, 535
Goa. Sa situation, & quand elle a esté bastie, 69

H

HUMILITE'. *Voyez* François Xavier.

I

JACQUES Peréyra. Son zele pour la Religion, 455
Son navire dit la Sainte Croix asseuré au milieu des écueïls & des tempestes, 457. 459. 460. *& suiv.*
Il est nommé Ambassadeur vers l'Empereur de la Chine, 459
Il avance une grosse somme pour les préparatifs du voyage, *ibid.*
Il est dépouïllé de ses biens par le Gouverneur de Malaca, 498
Il est rétabli par le Roy de Portugal, 540
L'honneur qu'il rend au corps de Saint Xavier, 542
Jafanapatan. Le Roy de Jafanapatan persecute les Chrestiens, & fait mourir son propre fils, 128. 129
Il promet d'embrasser la Foy, & manque de parole, 265
Sa mort funeste, 144
Japon. Sa situation; la nature du païs, 334
L'humeur des peuples, 274
L'état du gouvernement & de la Religion, 335. 336. 337
Japonois Chrestiens. Leur ferveur, 354. 355. 359. 379
Jean Bravo. Il est receû en la Compagnie par Saint François Xavier qui le forme de sa main, 323. 324
Jean d'Albuquerque Evesque de Goa. Comment il receût Xavier, 71
Sa lettre au Pere Ignace en faveur des Ouvriers de la Compagnie, 469
Jean Deyro. Il quitte son ne-

goce pour embrasser la pauvreté évangelique, 159. 160
Il le reprend, & ce qui luy en arrive, 161. 217
Jean Fernandez. Il accompagne Saint Frençois Xavier au Japon, 319
Ce qu'il souffre dans le voyage de Méaco, 166
Dans la ville d'Amanguchi, 414
Sa moderation & sa patience héroïque, 381
Jean III. Roy de Portugal. Il demande des Peres de la Compagnie pour les Indes, 27
La bienveillance qu'il témoigne au Pere Xavier, 40. 41
Son amour pour la Compagnie de Jesus, 45
Il veut retenir Xavier en Portugal, & puis le laisse aller aux Indes, 48. 49. 50
Les ordres qu'il donne pour le bien de la Chréstienté des Indes, 136. 137
Il défraye les missionnaires, 471
Il poursuit la canonisation du Saint, 549
Jerosme Casalini. Il loge Xavier à Boulogne, 24
Ce qu'il disoit du Saint, 25
Saint Ignace de Loyola. Il tasche de gagner Xavier à Dieu, & en vient à bout, 8. 12. 13
Il le préserve de l'hérésie, 10
Il le nomme pour la mission des Indes, 28
Il l'établit Provincial des Indes, 480
Il luy écrit pour le rappeller en Europe, 600. 601

L

Langue. La langue Malayoise fort délicate, 165
Presque universelle dans les Indes, 168
La langue du Japon. Son caractere, 340. 369. 438
Don des langues. *Voyez* François Xavier.

M

Magdelaine Jasse sœur de Saint François Xavier, Sa sainte vie, & sa sainte mort. Son don de prophetie, & ce qu'elle prédit de son frere, 5. 7
Maldives. La conversion du Roy des Maldives, 461
Malaca. Sa situation; ses Rois; le naturel de ses habitans, 164. 165
Manar. L'isle de Manar; sa situation. Ses peuples convertis & martyrisez, 126. 127. 128
Méliapor. On l'appelle aujourd'huy San-Thomé, & pourquoy, 149
Melinde ville maritime, sa situation, & quelle est la nature du païs, 63
Miracles. *Voyez* François Xavier.
Moluques, Isles célebres, leur situation, & ce qu'elles por-

tent, 183
Mozambique. Isle, sa situation, & son port.
More. Isles du More, leur situation, 189
La nature du païs, 191. 199
La cruauté des habitans, 192
Mortification. *Voyez* François Xavier.

N

NEACHILE Pocaraga Reine de Ternate. Sa conversion, & sa veritable dévotion, 186. 187. 189
Sa constance chrestienne dans ses disgraces, 207

O

OBE'ÏSSANCE. *Voyez* François Xavier.
Oraison. *Voyez* François Xavier.

P

PAUVRETE' évangelique. *Voyez* François Xavier.
Pietre Veglio. Son humeur agréable, sa charité envers les pauvres, 513. 514. 515
La récompense de sa charité, 515. 516
Sa mort extraordinaire, 517. 518
Pierre de Couïllan Religieux de la Trinité. Sa prédiction sur ce qui regarde la Compagnie de Jesus, 70. 71
Pureté de corps & d'ame. *Voyez* François Xavier.

R

ROCH Olivéïra. Ses travaux évangeliques à Malaca, 322

S

SANCIAN, Isle de la Chine, 513
Seminaire de Sainte Foy. Son origine, & son établissement, 107
Soumission aux ordres de Dieu. *Voyez* François Xavier.

T

TANOR. La conversion du Roy de Tanor, 466. 467
Thomas. Saint Thomas Apostre. Sa prophetie touchant le rétablissement du Christianisme dans les Indes, 70
Les monumens qui y restent de Saint Thomas, 149. 150
Trichenamalo. La conversion du Roy de Trichenamalo, 468. 469

V

VIERGE. Dévotion envers la Sainte Vierge. *Voyez* François Xavier.

Z

ZELE des ames. *Voyez* François Xavier.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 13. Février 1682. signées LE PETIT, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis au sieur SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de Sa Majesté, & Directeur de son Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer *la Vie de Saint François Xavier, composée par le Pere Bouhours de la Compagnie de Jesus*; & ce durant six années consecutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté achevé d'imprimer. Pendant lequel temps Sa Majesté fait défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & à toutes autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, ou faire imprimer ladite *Vie de Saint François Xavier*, sous quelque prétexte que ce soit, & sur les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le quatorziéme Février mil six cens quatre-vingts-deux. Signé, C. ANGOT, Sindic.

Permission du Réverend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receû de nostre R. P. Général, permets au P. Dominique Bouhours de la mesme Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, qui porte pour titre *La vie de Saint François Xavier de la Compagnie de Jesus, Apostre des Indes & du Japon*, & qui a esté veû & approuvé de trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy & témoignage de quoy j'ay signé la presente. A Paris l'onziéme de Février mil six cens quatre-vingts-deux. Signé, CLAUDE COLLET.

00044357

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018